

کتابخانه آصفیہ سرکار عالی حیدرآباد دکن

نمبر مسلسل	_____
تاریخ ذیل	_____
نام کتاب	تفسیر انقاری شرح صحیح بخاری جلد دوم
فرد کتاب	حدیث
نمبر کتاب پیشین مذکور	_____
	۵۰۵

کتاب عجیب آئیند

vi

LIVRE DES MERVEILLES DE L'INDE.

كتاب عجائب الهند
بوت مخزنه وجزائره
مكتف
بُزْرُك بن شَهْرِيَار النَاحِدَاء الرَامْهُرْمُزِي

LIVRE DES MERVEILLES DE L'INDE

PAR

le capitaine BOZORG FILS DE CHAHRIYÂR DE RÂMHORMOZ.

TEXTE ARABE

PUBLIÉ D'APRÈS LE MANUSCRIT DE M. SCHNEFER, COLLATIONNÉ
SUR LE MANUSCRIT DE CONSTANTINOPLÉ,

PAR

P. A. VAN DER LITH.

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

L. MARCEL DEVIC.

~~~~~  
Avec quatre planches coloriées tirées du manuscrit arabe de Hariri de la collection de M. Schœner, et une carte.  
~~~~~

Publication dédiée au sixième Congrès des Orientalistes.

LEIDE — H. J. BRILL.
1888—1886.

6792
51A

PRÉFACE.

Comme on le sait, la littérature ancienne arabe est riche en tout genre d'écrits géographiques, parmi lesquels il y en a qui ont une grande importance. C'est surtout le cas pour ces ouvrages qui décrivent d'une manière plus ou moins scientifique soit la totalité du monde alors connu, soit une partie quelconque de la terre. La science a de grandes obligations envers les savants comme Barbier de Meynard, Gildemeister, de Goeje, Guyard, Mehren, Reinaud, Sprenger, Wüstenfeld, (et jusqu'à un certain point à Jaubert) qui ont fait connaître ces trésors, soit en publiant les textes arabes, soit en donnant des traductions de ces œuvres.

Mais en dehors de ces livres sérieux, écrits dans le but de faire connaître l'ensemble des connaissances de la science arabe sur une partie de la terre ou sur la terre entière on peut citer d'autres écrits, qui, eux aussi, ont une assez grande importance. Je veux parler des ouvrages qui, sans aucune prétention à une méthode scientifique, s'occupent à rassembler toutes sortes de données qui de temps en temps nous permettent de jeter un coup d'œil surprenant dans la connaissance que les Arabes avaient autrefois de la terre habitée. Parmi ces livres, je citerai en premier lieu les récits de voyages, écrits par le voyageur même, et les recueils de ces récits colligés par les auteurs *de la bouche même* des voyageurs et des marins. Il faut bien distinguer ces recueils des collections de contes relatant simplement les traditions sur des aventures merveilleuses qui circulaient parmi les marins et autres du temps du collectionneur.

Il va sans dire que parmi ces ouvrages les récits de voyages, écrits par le voyageur même, ont le plus de valeur, comme par exemple l'ouvrage d'Ibn Batouta. En éliminant quelques erreurs évidentes et quelques exagérations, ces écrits doivent inspirer une assez grande confiance. Mais les recueils dont j'ai parlé peuvent, eux aussi, être consultés quelquefois avec beaucoup de fruit. Il est vrai qu'ils ne peuvent pas être mis au même degré que les récits dont je parlais. Il existe toujours en les consultant le danger très grand que l'auteur ait mal compris ces marins et autres personnages desquels il tenait ses récits; on ne peut pas éprouver aussi bien la véracité des autorités dont il s'est servi, et il est toujours à craindre que l'auteur ait orné ses contes en lâchant la bride à sa propre fantaisie. Mais en revanche, ces recueils possèdent quelques avantages, qui leur sont propres, puisqu'ils contiennent des données dues à plusieurs personnes, qui quelquefois se contrôlent entre elles, et puisqu'un tel recueil contient souvent beaucoup plus de nouvelles que n'en peut donner un seul voyageur. Si l'on se prévaut de ces recueils, il faut qu'on le fasse avec beaucoup de prudence, en contrôlant les données

de ces livres avec les communications sûres des auteurs contemporains et à l'aide des moyens dont la science moderne dispose. Si l'on agit ainsi, on peut quelquefois obtenir des résultats importants. J'ose même prétendre que les contes comme ceux des 1001 Nuits, qui ont souvent caché la vérité sous une masse de mensonge et de récits merveilleux, peuvent rendre quelque service et parfois livrer le fil servant à résoudre des difficultés qui semblent insurmontables.

Parmi les recueils les plus intéressants de cette espèce, on peut assurément citer le livre dont j'ai publié pour la première fois le texte arabe. Il contient un certain nombre de récits sur les Indes, l'archipel indien, le Zanguebar et la Chine, tous rédigés, suivant l'assertion de l'auteur, d'après les rapports verbaux faits par des capitaines de navire entre les années 900 et 950 de notre ère. Si, comme nous le croyons, l'auteur a dit la vérité, l'importance de l'œuvre se fait sentir d'elle-même. Dans ce cas, nous possédons dans ce recueil des nouvelles, datant parmi les plus anciens écrits de la géographie arabe et transmises par un contemporain, sur ces hardis marins persans et arabes qui, au X^e siècle, osaient naviguer dans les mers éloignées avec des navires très imparfaits et aller jusqu'à la Chine et à l'archipel indien. Un tel auteur contemporain, qui notait bien ce qu'il entendait, ne pouvait manquer de recueillir mainte communication ou indication très curieuse, dont peut-être il ne comprenait pas lui-même tout à fait l'importance, mais qui maintenant peut servir à débrouiller des questions qui semblaient insolubles. Il va sans dire qu'un tel collectionneur, dénué en grande partie d'esprit de critique et qui notait tout ce que les marins lui contaient, — qu'un tel auteur, du je, a dû noter aussi quelques fables et quelques récits exagérés. Si nous pensons à l'habitude en quelque sorte héréditaire des marins de raconter des contes fantastiques (*ta'ala'at* ou *ta'ala'*) et si nous nous rendons compte du défaut des connaissances des lois et des phénomènes de la nature dans ce temps-là, on avouera que cet écueil était inévitable. On retrouvera donc, sans doute, dans de tels recueils, les contes merveilleux qui alors étaient en circulation parmi les marins: il est même très probable que mainte aventure merveilleuse se trouvera attribuée à une personne alors vivante, quoique le récit repose sur un fait arrivé déjà depuis longtemps, mais orné et arrangé d'une manière qui le rendait méconnaissable. Mais au milieu de ces exagérations et de ces légendes, un tel auteur a nécessairement dû noter beaucoup de nouvelles authentiques, qui reposent sur des faits et sur des observations personnelles d'une très grande valeur. Le lecteur s'en assurera par l'étude du glossaire, de l'index géographique et des excursions.

Il est donc de haute importance de s'assurer si l'on peut admettre que l'auteur était de bonne foi lorsqu'il prétendait avoir entendu les récits de la bouche de ses contemporains, et s'il y a de bonnes raisons pour accepter que l'ouvrage ait été écrit au X^e siècle. Pour répondre à ces questions, il faut examiner en premier lieu l'âge de la copie qui nous a servi de base pour la publication du texte.

On sait déjà que nous devons le manuscrit dont nous nous sommes servi à la bienveillance de M. Schefar de Paris qui, il y a plusieurs années, fit copier pour sa belle collection le manuscrit (copie lui-même conservé sous n°. 3306 dans l'Aja Sofa, et qui fit faire, à l'usage de M. de Goeje, une copie de cette copie. C'est celle-là qui nous a servi pour notre édition. M. L. M. Davis s'est servi de la première copie pour publier une traduction de l'œuvre,

qui a vu la lumière en 1878 sous le titre de «Merveilles de l'Inde», et qui est accompagnée d'une introduction et de notes intéressantes.

M. de Goeje fixait mon attention sur l'œuvre arabe et me conseillait d'essayer mes forces à la publication du texte arabe. Je ne me dissimulais pas les difficultés de ce travail, mais il me semblait que l'œuvre contenait tant de données importantes, surtout sur l'archipel indien, que je fis taire mes scrupules, et que j'entrepris l'œuvre, fort de la promesse de l'aide de M. de Goeje, qui ne m'a jamais manqué. Le premier coup d'œil me prouvait que le manuscrit de M. Schefer était loin d'être sans fautes, cette circonstance a été cause que M. Devic, tout habile traducteur qu'il est, a traduit plus d'un passage incorrectement, et a dû en laisser d'autres non traduits, le texte n'étant pas compréhensible. Pour obvier à ces difficultés, M. de Goeje eut la bienveillance de prier un de ses élèves, M. Rittershausen, qui se trouvait à Constantinople, de collationner la copie de M. Schefer sur le manuscrit de l'Aja Sofia. M. Rittershausen se rendit de bonne volonté à cette prière par son aide mainte faute de copiste fut corrigée et mainte conjecture assurée, quoique beaucoup de difficultés soient restées encore, comme nous le prouve l'édition le prouve. C'était aussi par la collation de M. Rittershausen que nous apprenons la véritable souscription comme elle se lisait dans le manuscrit de Constantinople. Le copiste turc de M. Schefer y avait substitué une autre. M. Rittershausen lisait dans la souscription «le 17^e Djoumâda l'-awoual de l'année 404», comme nous l'avons donné p. 292.

J'avais l'intention de publier au même temps que le texte arabe les autres parties de l'œuvre (traduction, glossaire, index géographique, excursus), telle que je me proposais de la donner. Mais ce dessein dut être abandonné pour la raison suivante. La maison Brill, voulant donner une marque de sympathie au sixième congrès des orientalistes, qui se tenait en 1888 à Leide, conçut le projet de publier à cette fin une édition de luxe des *Adjâib*, accompagnée d'une traduction française, et ornée de quelques planches, tirées du manuscrit superbe de Hariri que possède M. Schefer. M. Devic eut la grande bienveillance de se charger de faire une nouvelle traduction, revue d'après mon édition du texte; avec un grand zèle la publication fut poursuivie, mais bientôt il était évident qu'il serait impossible de donner en Septembre 1888 quelque chose de plus que le texte, la traduction et les planches, qui parurent le jour de l'ouverture de la session du congrès.

J'espérais être bientôt en état de publier la dernière partie de mon travail, lorsque survint une circonstance qui me força d'ajourner cette publication, ce que je ne regrette pas du tout, puisqu'elle m'a donné l'occasion de revoir mon travail sur beaucoup de points, et de soumettre les résultats déjà obtenus à une critique sévère.

La circonstance dont je parle était un écrit de M. Bohmann, qui exprimait quelques doutes sur l'authenticité des *Adjâib*, qu'on peut lire ci-dessous p. 265 s. s. Quoique son opinion reposât sur d'assez faibles bases, elle rendit nécessaire des recherches plus minutieuses sur l'âge de la copie conservée dans l'Aja Sofia. Comme M. le Dr. Landberg se trouvait alors avec le Chéikh Amîn al-Madani à Constantinople, M. de Goeje le pria de vouloir examiner le manuscrit. Il adressa la même prière à M. le Dr. Gies. Le dernier savant répondit: «Le manuscrit est un *Vakouf* du sultan Mahmoud, le fondateur de la bibliothèque (1828); le papier indien (*hind-âbbâd*), l'écriture arabe *neschi* démontre sans doute que le manuscrit est très vieux (*und doubtet entschieden auf hohen Alter der Handschrift hin*). Il lisait la date

L'Aja Sofia, qui est une copie, a été terminée dans l'année 644 de l'Hég. et date par suite du XIII^e siècle de notre ère.








































Il est donc hors de doute que la copie conservée dans l'Aja Sofia a été écrite au XIII^e siècle et que par suite l'original était de très ancienne date, et tout au moins antérieur au XIV^e siècle. Mais il est évident que la date de la copie ne prouve pas que l'original ait été écrit dans le X^e siècle, comme cela doit être le cas, si l'auteur a dit la vérité. Pour soutenir cette thèse, il nous faut d'autres preuves. à mon avis elles ne manquent pas. Je pense que le contenu de l'œuvre confirme l'opinion que nous avons devant nous un écrit composé de bonne foi.

En traitant de Oeylan (Exouroun O) j'ai déjà remarqué qu'on ne peut trouver un motif plausible pour expliquer pourquoi l'auteur aurait prétendu de mauvaise foi qu'il avait recueilli les contes de la bouche de marins qui vivaient de son temps. On ne voit point du tout l'intérêt qu'aurait eu l'auteur à mentir d'une pareille façon, alors surtout que la fraude eût été si vite et si facilement découverte. On peut admettre qu'une fraude de ce genre ait été commise dans un écrit, destiné à prouver un dogme quelconque, ou composé dans un but politique, et que l'auteur ait anti-daté son œuvre pour gagner quelque point contesté. Mais ici il n'est question que d'un recueil de contes de mer, racontés d'une manière simple, et où l'écrivain a mis pêle-mêle tout ce qu'il a entendu, se faisant uniquement l'écho de ses auteurs, même là où, (comme aux pages 7, 162, 178, 177) il doute bien un peu de la véracité de ces récits. Une telle fraude, commise sans aucun motif visible, et pour le seul plaisir de mentir, ne peut pas être admise légèrement.

Quand l'auteur raconte des aventures en mentionnant les dates, et qu'il affirme les avoir recueillies de la bouche des marins qui y ont joué un rôle, il se borne à la période de 288—342 de l'Hég. ¹⁾ Nous pouvons donc admettre que l'œuvre ait été écrite dans la dernière année ou peu après. L'auteur avait alors déjà atteint un âge assez avancé, puisqu'il a noté des faits qu'il avait entendus de marins ayant navigué 60 ans plus tôt; ce qui du reste n'est pas du tout impossible.

Lorsque l'auteur nomme des personnes dont nous connaissons l'âge par d'autres sources, elles ont vécu soit avant cette période, comme les khalifes Abou Bekr († 18), Omar († 28), Haroun al-Rachid († 193) et Al-Motamed († 279), soit pendant la période citée. Les derniers sont: le khalife Al-Mogtadir billah († 320); son célèbre vésir Abou'l-Hagah Ali, fils de Mohammed, fils d'Ibn al-Forât († 312. Comp. Ibn Khallikân, Biographical dictionary, translated by

 -  -  -  =  eine gewöhnliche Abkürzung, wie z. B. auch

 =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  =  = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = = =

de Slane II. p. 858); le gouverneur d'Oman Ahmed fils de Halal, qui a été le contemporain de Mas'oudi (qui écrivit en 332) comme il paraît d'après les *Prairies d'or* (I. p. 284. II. p. 52); Abdallah, fils d'Omar, fils d'Abd-al-Aziz, préfet de Mansoura, dont le fils Abou-l-Moundir Omar a été un contemporain de Mas'oudi (I. p. 377. Comparez sur sa famille Gildemeister. De rebus indiens p. 25. Millot I. p. 450, 454. Ibn Haugel p. 171). Il se peut qu'Ahmed ibn Morwân, marchand à Oman, qui achetait une partie de la cargaison du *jauf* ne fût autre que le marchand Ibn Merwân qui d'après Istakhri (N^o 4, not d) vécut en 324 à Oman.

La véracité de notre auteur est en outre prouvée par mainte particularité qu'on trouve dans son recueil. On y rencontre des récits qu'on retrouve aussi chez d'autres auteurs arabes, mais le rédacteur des *Adjâb* les raconte d'une telle manière qu'il est impossible de prétendre qu'il les ait empruntés à ces auteurs. J'indique a. a. la légende des *balasoudjer's* (p. 115), qu'on retrouve aussi dans la *Relation*, chez Mas'oudi et chez Marco Polo (Comp. Glossaire), mais racontée d'une tout autre manière; le récit de la richesse du Zâbedj, avec des particularités nouvelles (p. 137); les anecdotes concernant les voleurs de l'Hindoustan (p. 151, 153, 162), dont on trouve la contre-partie dans la *Relation* (p. 126), les contes ayant trait au mépris de la mort des Hindous, fait bien connu d'ailleurs (p. 122, 128, 148, 172. Comp. *Relation* I. p. 128. Devic. *Merveilles* p. 300), la force des *amores* des femmes de Canoge (p. 6. Comp. *Index Géographique*); les communications sur les œufs (p. 14, 102. Comp. Mas'oudi I. p. 284), la mention de la feuille d'arbre avec une inscription (p. 170. Comp. *Ind. Geogr.* p. 280); les détails très précis sur les bikour (p. 155. Comp. *Glossaire*); l'éducation des singes (p. 77. Comp. *Excursion* F. p. 301); la ressemblance des Japonais avec les Turcs (*ibid.*).

Mais ce qui me semble surtout prouver l'authenticité de notre livre pris en son entier, et tout en se rendant compte des erreurs et des exagérations qu'on y trouve, c'est qu'on y rencontre un grand nombre de récits dont la véracité est confirmée par des auteurs étrangers, que le rédacteur des *Adjâb* n'a pas pu connaître. Le lecteur en trouvera des preuves abondantes dans le glossaire, l'*Index géographique* et les *excursions*. Citons a. a. les communications si nouvelles, et en même temps si importantes et si précises sur l'archipel indien¹⁾ et sur Ceylan. Nous pouvons citer en outre les âgres émasculateurs (p. 114. Comp. *Index géogr.* p. 210); l'indication de la position de Sendân et d'autres villes de l'Inde (p. 168. Comp. *Excursion A.*); les communications sur Loublin (p. 112, v. *Index Géogr.*); sur la valeur que le fumier (des vaches) a pour les Hindous (p. 163. Comp. *Oderie de Frioul* p. 100), et le récit concernant le vase de terre, vieux de 4000 ans (p. 4), dans lequel M. Devic a vu avec raison une allusion au fameux pot de Foh (patra). Quoique les contes concernant l'autorité qu'un singe exerce sur ses pareils semblent exagérés, ils reposent pourtant sur un fait qu'on a observé à Java (Bydr. t. d. *kenus der Nederl. en vreesde kolonien* 1845, p. 179), à Ceylan (Ibn Batouta IV, p. 176), et dans l'Inde (Al-Brouni, *Fragmenta*, p. 122). Je n'ai pas pu m'assurer si l'assertion des *Adjâb* (p. 157) «que dans la religion des Indiens, le vin est interdit aux hommes, et permis aux femmes» a un fond de vérité, mais on ne peut pas douter qu'une telle coutume ait existé dans quelque partie de la péninsule, puisque *Oderie de Frioul* (p. 101.)

1) J'appelle l'attention du lecteur sur un fait, qui confirme l'ancienneté des récits des *Adjâb*. Tandis qu'Ibn Batouta, Marco Polo et les *Chroniques Malaises* font mention des *Musulmans* à Sumatra, les *Adjâb* n'en parlent pas. Il faut donc que le livre ait été rédigé avant l'introduction de l'Islam dans cette île.

raconte le même fait. «Autre usage», dit-il «est en ce pays, car les femmes y boivent vin et non li homme»¹⁾. Nous appelons ainsi l'attention du lecteur sur les mots étrangers qu'on rencontre dans les Adjab (handoul, batak, bernila, baluad, hikour, walâdj, djaram, sarafa, karin, Comp. Gloce.) et dont l'orthographe est à peu près correcte, et quelquefois même tout à fait, et dont quelques-uns ne se retrouvent pas chez d'autres auteurs arabes. Peut-être qu'on peut expliquer le mot *motyal* par l'orthographe d'un peuple indigène du mot malais connu «*pentgalang*» espèce de navire de commerce Les Bougis, navigateurs célèbres, écrivent et prononcent «*pagala*», ce qui n'est pas bien éloigné de *motyal* (de Goeje).

J'ai déjà fait remarquer que les contes merveilleux ne pouvaient pas manquer dans un recueil comme celui que j'ai publié J'ajoutais qu'on devait s'attendre à lire des récits merveilleux, qui avaient circulé déjà depuis très longtemps, comme se rapportant à quelque personne encore vivante. Je donnai un exemple frappant d'un tel cas une histoire qu'on trouve sous XLIV (à tort XLIV) p. 78 dans les Adjab est racontée en 1898 par un voyageur comme étant arrivée de son temps en Egypte. Comme cela s'observe presque toujours dans ces cas, ce n'est pas le narrateur même qui prétend avoir vu le fait, mais c'est sur l'autorité d'un ami qu'il raconte l'histoire, et l'ami lui-même n'a appris le récit que de seconde main.

Le voyageur cité est de Brayn, qui raconte dans le récit de ses voyages (1898, p. 219) l'histoire suivante: «J'étais assis à table chez M. le consul Torelli. On parlait des ruses des singes et des faneons, et le drogman nous racontait qu'il connaissait un Arabe, qui possédait un singe qui n'avait pas son égal en astuce. Lorsque son maître sortait, le singe avait la coutume de faire le guet dans la cuisine, de peur des faneons voleurs, qui lui (au Caïre) sont très nombreux et qu'on voit en troupes sur les toits des maisons, guettant l'occasion de prendre quelques mets; ce qui leur est possible puisque les cheminées y sont larges et basses. Or il arriva une fois que pendant l'absence du maître, qui durait un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire, un morceau de viande qui cuisait fut mis à découvert par suite de l'évaporation de l'eau bouillante. Aussitôt qu'un des faneons découvrit cette circonstance le désir le prit de voler la viande, le coup lui réussit, et il emporta le morceau par la cheminée. Le singe surpris par l'adresse du faneon regardait en haut d'une manière bien triste, comme s'il prévoyait que son maître ne laisserait pas impuni son manque d'attention, et comme s'il devait inventer quelque ruse pour se faire pardonner. Et comme s'il prévoyait que le voleur reviendrait de nouveau, pour regarder s'il n'y avait pas quelque autre chose qui lui conviendrait, voilà que le singe, après que le feu s'était éteint, se met dans le pot, les fesses nues en haut, pour imiter un morceau de viande. En effet le faneon revenant fond dessus, mais le singe qui le guettait, se retourne vite, prend le faneon, le mord au cou et le met au pot au lieu de la viande. Lorsque le maître revint et trouva le faneon mort et la viande disparue, il regarda le singe d'un air menaçant; mais aussitôt celui-ci prit le faneon du pot et s'y mit dans la posture qu'il avait prise pour surprendre l'oiseau, montrant à son maître, avec force gestes, comment il s'y était pris pour se rendre maître du voleur. Le lecteur peut juger par

1) La coutume elle-même a peut-être la même origine qu'une défense pareille chez les Dyaks de Sarawak, chez qui les hommes ne peuvent pas manger de chair de cerf, ce qui au contraire est bien permis aux femmes et aux vieillards, de crainte que les premiers ne deviennent poltrons Comp. Spence St. John Lab in the forest. I. p. 177.

cet échantillon que les roses des singes donnent lieu à une foule de contes, et qu'entre eux on en trouve beaucoup au sujet desquels on peut dire «se non è vero, è bene trovato." Remarquons que le récit original des Adjâib est orné ici de quelques traits nouveaux, qui servent à le dénaturer, puisqu'il est bien possible qu'un mulan guette un morceau de viande qui cuit dans un pot mis à l'air, mais qu'il est peu probable qu'il descende par une cheminée pour voler la viande, tandis que le feu y brûle encore.

Quoique les contes de cette nature ne manquent pas dans les Adjâib, il faut remarquer que l'auteur en rapporte la plupart comme des récits qu'il a entendus conter, sans qu'il nomme quelqu'un qui se pose en témoin oculaire.

Quelques-uns de ces récits ne semblent être que des reproductions plus ou moins variées de vieilles légendes connues comme celui de l'île des femmes (p. 20); la tortue immense (p. 85), les montagnes d'aurant de la Chine (p. 92), le récit sur l'oiseau dont le chair fait tomber les cheveux (p. 100) et dont on trouve la contre-partie chez Ibnou 'l-Ouardî (p. 4^e) et Dimaschi (trad. p. 151), l'oiseau phénix qui se retrouve dans le samandel des Ousq-Ousq's, et la légende sur l'ombre de Zâbedy, qu'on ne peut pas exporter de l'île (p. 150, voir Ekoursien B. p. 288). Il est impossible de décider si l'on retrouve dans deux récits des Adjâib (p. 12 et 180) la rédaction originale de deux contes bien connus, relatés dans l'histoire des voyages de Sindbad. Mais il faut avouer que surtout dans le dernier conte les points de ressemblance sont frappants. Peut-être que le récit des Adjâib et celui des 1001 Nuits reposent sur le même fait, mais orné d'une manière copieuse dans les contes de Chérésade. J'ai appelé plus loin (Exa. D. p. 277) l'attention du lecteur sur la grande ressemblance qui existe entre une histoire des Adjâib et une autre du Mokhtasar A.

Tandis qu'il semble que quelques récits merveilleux ne sont que des contes de fantaisie pure, ou que du moins il est pour le moment impossible de retrouver le fait simple qui a servi de canevas, on peut dans quelques autres retrouver le fait qui a servi de point de départ. Le iannha merveilleux (p. 41) est expliqué par un passage de Mas'oudi (I. p. 286 Comp. mon discours sur l'importance du livre des merveilles p. 5); tandis que l'auteur des Adjâib nous raconte de quelle manière il faut expliquer le phénomène d'une mer qui semble en feu (p. 30, 41). Le marché des Djann's (p. 169) repose peut-être sur le fait que quelques peuples primitifs, e. a. à Sumatra, font le commerce en déposant leurs marchandises, que les acheteurs viennent prendre en déposant d'autres marchandises, de sorte que les vendeurs et les acheteurs ne se voient jamais. J'ai donné l'explication de l'origine des contes merveilleux sur le Zaratû (p. 125. Comp. Exa. B. p. 385) et sur le poisson à figure humaine (p. 88. Comp. Ind. géogr. sous زمارت). Le lézard qui a les organes sexuels doubles (p. 178) est expliqué par le fait, qui m'est communiqué par le Dr. Jentink, que presque tous les lézards ont ces organes fendus. Les récits curieux concernant les devins et les charmeurs aux Indes et ailleurs, qu'on trouve dans les Adjâib, n'étonneront personne, si on se rappelle les récits merveilleux faits à ce sujet jusque de nos jours. On ne s'étonnera pas davantage de l'échantillon de volupé contre nature, raconté p. 88, quand on saura que d'après M. Kruyt (Adjâib en de Adjâibers p. 110) on en trouve encore maintenant des exemples à Sumatra même. M. Kruyt a laissé échapper la boutade qu'il y aurait là un beau champ ouvert aux recherches des Darwinistes: il semble que telle soit aussi l'opinion de l'auteur des Adjâib, vu sa manière curieuse d'expliquer l'origine de quelques espèces d'animaux (p. 40).

On retrouve dans les Adjâib deux récits qui ont trouvé place chez un assez grand nombre d'auteurs anciens, je parle des récits sur la vallée des diamants (p. 128, Comp. Devio. Merveilles p. 196, Mokhtasar A. p. 278) et sur les oiseaux de grandeur extraordinaire. Il semble qu'on n'a pas encore réussi à dégager le fait qui a servi de point de départ au premier conte, du moins les solutions qu'on a proposées assez récemment ne paraissent pas encore avoir écarté toute difficulté. Mais il est hors de doute que les récits sur les oiseaux géants reposent sur le fait incontesté qu'il y a quelques siècles on trouvait des oiseaux d'une grandeur beaucoup plus grande que celles que nous connaissons maintenant. L'oiseau «moa» vivait encore du temps de la reine Elisabeth, l'*epyornis* vit encore à l'île de Madagascar. M. Yule a donné une explication très plausible du tuyau de plume gigantesque dont parlent les Adjâib (p. 98) dans *Academy*, March. 1884 p. 204, en posant la conjecture que le tuyau en question n'était que le pédoncle du *signus ruffus*.

La grande importance des Adjâib consiste surtout dans les données nouvelles qui servent à augmenter notre science de la géographie arabe du X^{me} siècle, et qui, comme le lecteur le verra dans le glossaire, l'index géogr. et les excursus, m'ont donné quelquefois des résultats bien importants. Mais on y trouve en outre quelques traits curieux de mœurs et de caractère. Je renvoie le lecteur au récit si frappant de l'introduction de l'Islam au Caennire (p. 2); au récit si simple, mais en même temps si touchant, du prince nègre (p. 50), et aux anecdotes curieuses donnant des exemples de confiance bien placée en Allah (p. 134 et 185).

Parmi les illustrations qui ornent le magnifique manuscrit de Hariri, en possession de M. Schefer, j'en ai choisi quelques-unes qui portent sur la navigation et le commerce orientaux, et qui par suite entrent dans le cadre de l'ouvrage. Ces planches sont des exemples précieux des rares produits du vif art oriental; en outre elles sont dignes de notre attention par les objets qu'elles reproduisent avec une grande exactitude. On remarquera p. a. dans la planche vis-à-vis du page 91 le dessin d'un vaisseau dont les planches sont cousues ensemble, ce qui, comme on le sait, était autrefois le cas pour les navires arabes.

La carte que j'ai ajoutée au livre n'a pas de prétentions à être exacte dans ses détails. Elle ne peut servir qu'à illustrer autant que possible la position relative des localités nommées dans les Adjâib. Comme il ne s'agissait pas d'une carte rendant d'une manière exacte les limites des royaumes et le tracé des pays divers, je me suis borné à reproduire les contours de la carte que Stube a ajoutée à son œuvre sur le commerce des Arabes, afin de faciliter la comparaison des résultats auxquels je suis parvenu avec ceux de cet auteur.

Sur le point d'abandonner un travail qui pendant longtemps m'a pris toutes mes heures de loisir, je désire témoigner ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé. J'ai de grandes obligations à M. Marcel Devio, qui a bien voulu corriger ma traduction sur le texte que je publiais, et aussi revoir mon style dans une langue qui n'est point ma langue maternelle. M. Schefer aussi a droit à ma reconnaissance, puisque c'est à lui que je dois le manuscrit qui m'a servi, et qu'il a donné la permission d'extraire l'ouvrage des planches tirées de son manuscrit de Hariri. Le lecteur du livre s'apercevra que je me suis servi maintes fois des indications reçues de personnes compétentes et dont j'ai eu soin de citer les noms. Parmi eux,

je dois nommer en particulier M. M. Kern, Wilken et Yule, et aussi M. M. Gies, Karabacek et Bittershausen. Mais c'est surtout à M. de Goeje que je dois une grande reconnaissance. Les pages suivantes montreront combien de fois il m'a aidé à vaincre des difficultés qui semblaient insurmontables; dans beaucoup d'articles on rencontrera les traces de son esprit sûr et puissant. Il m'a permis de puiser à pleines mains aux trésors de sa grande érudition, on comprendra la valeur de l'assistance d'un érudit qui, sans contredit, est un des premiers parmi les savants en Europe qui connaissent à fond la littérature géographique des anciens Arabes. Le glossaire est presque entièrement de sa main; je lui dois surtout les articles qui portent sur la langue et sur la grammaire arabes. Si dans l'index géographique, dans les excursions et dans quelques articles du glossaire que j'ai composés, je suis parvenu à des résultats qui ne sont pas dénués d'importance, je dois cela en grande partie à M. de Goeje, puisque je n'ai fait qu'appliquer sa méthode heureuse et sévère, qui nous a déjà valu de belles découvertes et qui en promet encore tant d'autres.

Leide, Septembre 1886.

P. A. v. d. LIND.

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ وَهُوَ حَسْبِي

الحمد لله ذي العزة والجلال، والانعام والافصال، خالق الامم اطوارا والاحبال،
ومتروهم بعطرية في الاحلال والاشكال، ومصرفهم بعدوبه من حال الى حال،
ومعلمهم بحكمه ما يصنعون من غرائب الاعمال، فانقذ واحكم وستد
وقم وقال وهو اصدى الغالبين اقرأ وربنا الاثرم الذي علم بالعلم علم
الانسان ما لم يعلمه شهدت آياته المعجزة في الاطوار، وعجايب
مصنوعاته في السموات والبحار، وبدائع حكمائه في الآفاق والديار، انه
تبارك وتعالى فرد صمد احد قهار، فاعبروا يا اولي الانصار، ارسل محمدا

a) Cod. ١٠١١١.

b) Cod. ١٠١١١.

c) Kor. 96: 3, 4, 5.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX, ET MON SEUL REFUGE.

Louange à Dieu, à qui appartiennent la gloire et la majesté, la bienfaisance et la libéralité, créateur des peuples divers et des nations; qui, par sa puissance créatrice, leur a donné leur caractère et leur extérieur particulier; qui, par son pouvoir, les fait passer de condition en condition; et qui, par sa sagesse, les instruit dans les œuvres extraordinaires qu'ils ont à accomplir. Il édifie sagement, il affermit, il dirige, il redresse.

Il a dit, lui, le plus véridique de ceux qui parlent: „Las: Ton seigneur est le plus généreux des bienfaiteurs, lui qui a instruit par la plume, qui a instruit l'homme de ce que l'homme ne savait pas" (Coran ch. XCVI).

Ses prodiges disséminés dans l'univers, les merveilles de ses ouvrages dans les plaines et les mers, ses œuvres admirables dans toutes les parties du monde, portent témoignage que le Créateur — qu'il soit béni! qu'il soit exalté! — est le Seul, l'Eternel, l'Unique, le Victorieux. Prenez-y garde, hommes doués de clairvoyance!

Il a envoyé son prophète Mohammed pour enseigner à toutes les créatures

بالهدي ودين الحق الى كافة الخلق، صلى الله عليه وعلى آله ما لمع
برق، واشرفت شمس من شروق

وبعد فإن الله يبارك أسعد وحدّ سائر خلق العوالم عشرة أجزاء :
فجعل تسعة منها في ركن المشرق وحده في بلدة أركان الأرض التي هي
المغرب والشمال والجنوب ثم جعل في الصين والهند بمائة أجزاء منها
وحده في باقى المسرة

فما في الهند ما حدثنا به أبو محمد الحسن بن عمرو بن
حمويه بن حرام بن حمويه الكرمي^٥ بالمعبر قال كنت بالمعبرة في
سنة ثمان وثمانين وحدثني بعض مشايخها ممن يوثق به أن
ملك الرا وشو أكبر ملوك بلاد الهند والناحية التي هو بها بين قشمير
الأعلى وقشمير الأسفل وكان يسمى مهروك بن رايق كذب في سنة سبعين
١٥

٥) Cod. a. p. ٦) Cod. a. p.

la vraie direction et la religion de la vérité. Que le salut de Dieu soit sur
lui et sur sa famille, tant que brillera l'éclair, tant que le soleil surgira du
Levant.

Dieu — que son nom soit béni et ses louanges célébrées! — a partagé les
merveilles de sa création en dix parts, neuf au pilier du Levant, une aux trois
autres piliers, qui sont le Couchant, le Nord et le Sud. Des neuf parts attri-
buées au Levant, huit appartiennent à l'Inde et à la Chine, une seule au
reste de l'Orient.

I. Des choses de l'Inde, voici ce que nous a raconté à Beera Abou-Moham-
med al-Haçan, fils d'Amr, fils de Hammawéih, fils de Harâm, fils de Hamma-
wéih de Nadytrem.

«J'étais, dit-il, à Mansoura dans l'année 288. Un homme respectable de
cette ville, personnage digne de foi, m'apprit qu'en 270 le roi du Ra, nommé
Mahrouk, fils de Raïq, le plus puissant des rois de l'Inde, dans la région située

وما فتئ إلى صاحب المنصورة وهو عبد الله بن عمر بن عبد العزيز
 يسأله أن يعثر له شريعة الاسلام بالهندية فاحصره عبد الله هذا رجلا
 كان بالمنصورة أصلا من العراق حذّ القريضة حسن العهم شاعرا قد نسا
 ١٠ بلاد الهند وعرف لغاتهم على أحوالها فعرفه ما سأله ملك الرا جعل
 قصيده وذكر فيها ما يحتاج اليه وانعدها اليه فلما فرغ على ملك الرا
 استحسها وكتب إلى عبد الله يسأله جل صاحب القصيدة فحمده اليه
 وأتم عنده باب سبعين ثم أنصرف عنه فسأله عبد الله عن أمر ملك الرا
 فشرح له أحواله وأتته بركة وقد أسلم قلبه ولسانه وأتته لم يتمكن أظهار
 الاسلام حوى من بضائحه وأمره وذهاب ملكه وكان فمارة حكاها عنه أنه سأله
 أن يعثر له القرآن بالهندية فعثر له قال فذهبت من التفسير إلى سورة
 ناس قال فعثرت له قول الله عز وجل قال من يخشى العظام ويؤي رميم

جاءه God. ٥) فاحصى God. ٥)

entre le haut et le bas Cachemire, écrivit au préfet de Mansoura, Abdallah, fils d'Omar, fils d'Abd-al-Aziz, pour lui demander une traduction des lois de l'Islam en langue indienne.

„Abdallah fit part de la demande à un homme qui se trouvait alors à Mansoura, personnage originaire de l'Iraq, esprit supérieur, d'une belle intelligence, poète, qui avait été élevé dans l'Inde et en connaissait les diverses langues. Cet homme mit en vers tout ce qui était nécessaire pour la connaissance de la religion, et son travail fut envoyé au roi. Le prince trouva cela admirable et pria Abdallah de lui envoyer l'auteur. L'homme fut donc expédié vers le roi: il demeura là trois ans, puis il revint à Mansoura. Le préfet le questionna sur le souverain du Ra. „Je l'ai quitté, dit l'homme, alors qu'il était déjà musulman de coeur et de bouche. Mais la crainte d'être dépossédé de son pouvoir l'empêchait de professer ouvertement l'Islam. Il me demanda de lui traduire le Coran en indien. Ce que je fis. J'en étais à la sourate *Ya-Sin*, et je lui traduais la parole de Dieu: „Qui rend la vie aux

فَلَمْ نُخَبِّرْهَا الَّذِي أَنْشَأَهَا أَوَّلَ مَرَّةٍ وَنُورٌ يَكُونُ خَلْفَ عَالِمِهِ فَلَمَّا فَسَّرَتْ
لَهُ هَذَا وَهُوَ حَالِسٌ عَلَى سِرِّهِ مِنْ ذَهَبٍ مَرْمُوعٍ بِالْجَوْهَرِ وَالْذَرَى لَا يَعْرِفُ لَهُ
مِثْلَهُ هَلْ لِي أَعِزُّ عَلَى فَاعِدَتِ فَتَرَلْ عَنْ سِرِّيهِ وَمُسَى عَلَى الْأَرْضِ وَكَانَتْ
فَدِ رَسَتْ بِالْمَاءِ وَبِى نَدِيدَ فَوَصَعَ حَذَاهُ عَلَى الْأَرْضِ وَبَكَى حَتَّى بَلَّوَتْ وَجْهَهُ ١٧
بِالطَّبَنِ سَمِ قَالَ لِي هَذَا هُوَ الرَّبُّ الْمَسْعُودُ وَالْأَوَّلُ الْعَدِيمُ الَّذِي لَيْسَ يَشْهَدُ
أَحَدٌ وَبِنَا بَيْبَا لِنَعْسِهِ وَاطْهَرِ أَمَّهَ بَحَلُوْهُ مِمَّا نَهَى لَهُ وَكَانَ يَصِلُنِي مِمَّا سَرَا
مِنْ عَمْرِى أَنْ بَطَّلَعَ عَلَى ذَلِكَ أَحَدٌ وَأَمَّهَ وَهَبَ لَهُ فِى ثَلَاثَةِ دَعَابٍ سِتْمَاةٍ
مِنَّا مِنْ ذَهَبٍ ١٨

وَحَدَّثَنِى أَنَّ لَاهِلَ قِسْمِ الْأَعْلَى يَوْمَ عِيدٍ فِى كُلِّ سَنَةٍ يَجْمَعُونَ فِيهِ
١٩ وَيَصْعَدُ حُطْبَتُهُمْ عَلَى مَنْبَرٍ وَمَعَهُ حَرَّةٌ مِنْ طَبَنِ عِبَرٍ مَطْمُوحٍ يُحْطَبُ ثُمَّ يَقُولُ
وَقُولُوا أَنْفُسَكُمْ وَأَمْوَالَكُمْ وَاحْفَظُوهَا وَيَعْضُهُمْ ثُمَّ يَقُولُ أَنْظَرُوا إِلَى هَذِهِ الْحَرَّةِ مِنْ

١) Kor. ٨٨: ٧٨, ٧٩. ٢) Cod. لممه

ce caries? Réponds: Celui qui les a produits une première fois, celui qui connaît la création entière". Il était pour lors assis sur un trône d'or incrusté de pierres précieuses et de perles d'une valeur incomparable. „Reds-moi cela," dit-il. Je le répétau. Aussitôt il descendit de son trône et fit quelques pas sur la terre qui avait été arrosée d'eau et qui était humide. Puis il appuya sa joue sur le sol et pleura, de sorte que son visage fut souillé de boue. „Oui, me dit-il, c'est lui le Maître qu'on doit adorer, le premier, l'ancien, celui qui n'a point de semblable!" Il s'était fait faire un cabinet particulier et s'y retirait sous prétexte d'affaires importantes, mais en réalité pour prier secrètement, sans que personne en sût rien. En trois fois il me gratifia de six cents livres d'or."

II. Le même m'a raconté que les habitants du haut Cachemire ont chaque année un jour de fête où ils se réunissent; et leur prédicateur, tenant à la main un vase de terre crue, monte à la tribune, remplit son office et dit: „Voyez

طِينٌ وَثِقَتْ وَجَعُضَتْ فَعَمِدَتْ وَأَنَّ لِمَلِكٍ لَحْرَوعٍ أَرْبَعَةَ آلَافٍ سَنَةً
 وَحَدَّثَنِي أَبُو عَبْدِ اللَّهِ مُحَمَّدُ بْنُ أَبِي شَادٍ « بَنِي حَرَامٍ بَنِي حَمَوِيَّةِ السَّرَافِيِّ
 وَكَانَ وَحْدَهُ النَّوَاحِدَةُ الدِّينَ سَافَرُوا إِلَى بِلَادِ الدَّهَبِ وَأَعْرَفَ خَلْقَ اللَّهِ بِأَمْرِ
 « الدَّخْرِيِّ حَتَّى الْمَحْرُومِينَ وَمَسْنُورِيهِمْ أَنَّ دَاعِيَابَ سَرَنْدِيبِ بِلَادٍ يُعَالِ لَهَا أَمِيرٌ
 بِلَادُهُ عَظِيمٌ مِمَّنْ نَبِيعٌ وَدَانِسُونَ سَوَا كَثْرَ سَوَقٍ مِنْهَا طَوْلُهَا نِصْفُ مِيلٍ وَبِهِ
 الْغِيَابُ الْقَتِيَّةُ « الْمُرْتَعَةِ الْحَسَنَةِ وَهُوَ بِلَدٌ رَاكِبٌ عَلَى نَهَرٍ كَسَرَ يُصَبُّ فِي نَحْرِ
 الْأَعْيَابِ وَلَا هَلْ هَذِهِ الْبِلَادُ نَحْوُ مِائَةِ سِتْمِائَةِ « نَدَّ حَلِيلَةٍ « سَوَى الصُّعَارِ وَهُوَ
 نَحْوُ أَرْبَعِ مِائَةِ مِيلٍ « وَبِظَاهِرِ الْبِلَادِ حِمْلٌ حَرِيٌّ حَمْدٌ عَيْنِ مَاءٍ وَإِلَى حَانِبِ

a) Nomen interdum sine punctis, interdum بِشَادٍ, semel بِشَادٍ scribitur. b) Deset. c) Cod. العبد. d) Cod. s. p. e) Cod. خرد.

ce vase de terre si fragile; on l'a soigné, il s'est conservé. Soignez de même vos âmes et vos biens, et conservez-les." On assure que ce vase est vieux de quatre mille ans.

III. Je tiens d'Abou-Abdallah Mohammed, fils de Babichâd, fils de Haram, fils de Hammawéih, de Siraf, lequel fut en son temps un des notables capitaines de navire qui vont au pays de l'or, le plus instruit parmi les créatures de Dieu en fait des choses de la mer, marin distingué et honnête homme, je tiens de lui, dis-je, qu'il y a dans les *gobbs* de Sérendib, en un pays nommé Abrîr, une grande ville, où on compte trente marches et plus, dont chacun a bien un demi-mille de long. On y trouve les étoffes *gobbîga*, qui sont belles et d'une grande valeur. La ville est au bord d'un grand fleuve qui se jette dans la mer des *gobbs*. Les habitants ont environ six cents pagodes importantes, sans compter les petites. L'étendue du pays est à peu près de quatre cents *bérdes*¹.

A l'extérieur de la ville est une montagne du pied de laquelle s'échappe une source; et sur le flanc de la montagne est un arbre énorme de cuivre et de bronze, hérissé d'épines pareilles à de grosses aiguilles ou à des brochettes. Et

1) 2400 milles.

للجبل شجرة من نحاس وصغرة عضمة فيها شوك مثل السفاعد أو المسال
وباراتها صنم عظيم في صورة رنحى عباد من رنجد ولهم يوم عند في
كل سنة عند ذلك الصنم فيخرجون اليه ويتصدقون فوق للجبل فمن أحب
العقوب إلى رته شرب وعنى وسعد للصنم مرارا ويرمى بنفسه من فوق للجبل
« على تلك الشجرة فيعض منها قطعاً ومهم من يرمى بنفسه على دماغه
فوق حجر عظيم حرق عليه ماء العين حب الصنم الاسود فيطحن
فوق الحاحر إلى نار اللذ »

وحدسى أن يقوچ من بلدان الهند من نأحد العوفلة بن سقرها «
فيكسرهما قطعاً من شدة ما تضعطها »

وحدسى أنه سمع في حدانبة أن مردويه بن رزاحت « وكان أحد
a) Cod. جوهده b) Cod. تحوى c) Cod. بشوح d) Cod. رزاحت

en face de l'arbre se dresse une grande idole, sous la figure d'un Noir, dont les yeux sont des topazes. Chaque année, les gens du pays célèbrent un jour de fête auprès de cette idole. Ils y vont, montent sur la montagne, et qui-conque désire se rapprocher de son Seigneur, boit, chante, se prosterne plu-sieurs fois devant l'idole, puis s'élance du haut de la montagne sur l'arbre de bronze dont les épines le mettent en pièces Il en est qui se jettent la tête première contre un rocher par dessus lequel coule l'eau de la fontaine, au dessous de l'idole noire; le malheureux est écrasé sur la pierre, et de cette eau passe dans le feu de l'enfer.

IV. Le même m'a assuré qu'à Canoge, dans l'Inde, il y a des femmes qui prennent une noix d'arc entre leurs grandes lèvres et la cassent par la force dont elles serrent

V. Il m'a conté aussi que Mardawéh, fils de Zarabakht, un des marins de la Chine et des pays de l'or, racontait que, naviguant un jour dans les para-ges de l'île du Zabedj, il passa entre deux pointes élevées au-dessus de la mer,

رُتَابَةُ الصَّبِينِ وَبِلَادِ الذَّهَبِ ذَكَرَ أَنَّهُ كَانَ يَحْجَارًا بِمَادِحِهِ حَبِيرَةُ الرَّابِجِ وَأَنَّهُ
 سَلَكَ فِي بَعْضِ الْأَتَامِ مِثْلَ فَرَسٍ طَاهِرِينَ فِي الْبَحْرِ عَدَرَ أَتَمَهَا حَمَلِينَ فِي أَثَاءِ
 وَأَنَّهُ لَمَّا حَاوَرَهَا عَاصَاءُ فِي الْبَحْرِ «مَعْدَرُ أَتَمَهَا» ضَعُرَى سِرْطَانٍ فَعَلَبَ لَابِي
 مُحَمَّدٍ أَحَقَى عَنْكَ شِدَّةَ الْحَاكِيَةِ فَعَالَ فِي فِدَا سَمْعٍ بِهَا وَهُوَ شَيْءٌ عَظِيمٌ مَا
 أَدْرَى مَا أَفْعَلُ مِنْهُ إِلَّا أَنَّ السِّرْطَانَ يَعْضُمُ فِي الْبَحْرِ حَذَانًا.

وَحَدَّثَنِي إِسْمَاعِيلُ بْنُ إِبْرَاهِيمَ بْنِ مُرْدَاسٍ النَّاحِدَا وَكَانَ مِنْ بَقْعَةِ بَوَاحِدَةٍ ٥
 بِلَادِ الذَّهَبِ وَهُوَ الْمَعْرُوفُ بِاسْمِعِيلِيَّةٍ حَتَّى أَشْكَنِينَ أَنَّهُ فِي بَعْضِ سَعَرَانِهِ إِلَى
 بِلَادِ الذَّهَبِ كَانَ ٦ فَرَسٌ مِنَ الشَّرِّ يَعْزِبُ لِأَمْرٍ لَعِبَ لِحَقِّ الْمَرْكَبِ ٧ أَحْضَاجُ
 ٨ مَعْدَرُ إِلَى أَنْ يَمْسُكَ الْمَرْكَبَ فَتَدْرُمِي بِالْبَحْرِ الْكَبِيرِ فِي الْبَحْرِ فَلَمْ يَعْصِ بِهِ
 الْمَرْكَبَ وَمَضَى عَلَى حَالِهِ فَلَمْ يَعْرِفِ السَّبَبَ فِي ذَلِكَ فَعَالَ لِلْعَايِصِ نَزَلَ
 مَعَ حَبْلِ الْإِنْتَحَرِ وَبَعْرِفَ حَبْرَةً ٩ وَأَنَّ الْعَايِصَ لَمَّا أَرَادَ النَّزْلَ نَظَرَ وَإِذَا الْإِنْتَحَرُ ١٠

أ. Cod. add. ب. Cod. الل. ج. Cod. الل. د. Cod. الل. هـ. Cod. الل.

qu'il prit pour les sommets de deux montagnes sous-marines. Et quand il les eut dépassées, elles plongèrent dans l'eau, et Mardawéih jugea que c'était les deux pinces d'une écrevisse.

Là-dessus je dis à Abou-Mohammed: „Es-tu garant de cette histoire?" — „Je l'ai entendue de mes oreilles, répondit-il. Mais c'est une chose bien extraordinaire, et je ne sais qu'en dire, si ce n'est que l'écrevisse atteint dans la mer des grosseurs prodigieuses."

VI. Un autre marin des pays de l'or, Ismaïl, fils d'Ibrahim, fils de Mirdas, généralement connu sous le nom d'Ismaïlawéih, gendre d'Achkanth, me disait que durant un de ses voyages aux pays de l'or, un accident arrivé au navire l'obligea à se rapprocher de terre dans le voisinage de Lamern. Voulant faire halte il fit jeter la grande ancre; mais le navire, sans qu'on sût pourquoi, continua sa marche. Le capitaine dit au plongeur: „Descends le long du câble de l'ancre et vois ce qui passe." Et le plongeur s'appretant à descendre

بن طفرى سرطان وهو حجر المركب ويلعب بالانحر فاتهم صاحبا وطرحوا في
الماء الحجارة ورفضوا الانحر ثم طرحوه في موضع آخر وأن وزن الانحر
ستماية منا أو أكثر^a

وحدثني أبو محمد الحسن بن عمرو أن بعد الواحد^b حدثه أنه حفر
مركبا له إلى الزاوية فوجوه^c إلى قرية من قرى حزاير الوافواقي لأن الريح
طرحتهم إليها فلما رأهم أهل القرية هربوا في الصحارى بما أمكنهم أن
يهربوا به من أموالهم وأن أهل المركب أيضا هتفوا النزلة لأنهم لم
يعرفوا البلد ولا عرفوا سبب هرب الغوم ما هو ومكثوا في مركبهم يومين
لا حيثهم أحد ولا يخطبهم على وجه ولا سبب واحدوا رجلا من أهل المركب
10 يعرف لعد الوافواقيين^d ومضى معزرا^e وخرج من القرية إلى الصحارى فوجد^f

a) Cod. a. p. b) تهافت للنزول. Cod. c) عرف. Cod. d) الوافواقيين. Cod. e) معزرا. Cod. f) وجدوا. Cod.

regarda sous l'eau; et voya que l'ancre était entre les pinces d'une écrevisse qui jouait avec l'instrument et entraînait le navire. Les matelots poussèrent des cris, lancèrent des pierres à l'eau. On retira l'ancre pour la jeter en un autre endroit. Or son poids s'élevait à six cents livres et plus.

VII. D'après le récit que m'en a fait Abou-Mohammed al-Haṣan, fils d'Amr, un capitaine de navire lui raconta qu'étant parti pour le Zabadj sur un navire à lui appartenant, le vent les poussa vers les îles du Ouāqouāq où ils durent s'arrêter non loin d'une bourgade. À leur vue, les habitants prirent la fuite dans la campagne, emportant tout ce qu'ils purent de leurs biens. Les gens du navire, qui ne connaissaient pas le pays et qui ignoraient la cause de la fuite des naturels, n'osaient pas descendre à terre. Le navire demeura là deux jours, sans que personne vint à eux ou fit mine d'entamer quelque rapport. Enfin un matelot, qui connaissait la langue des Ouāqouāquis, fut débarqué et se risqua à traverser la bourgade pour gagner la campagne. Il découvrit un homme caché sur un arbre, lui parla, lui fit des amitiés, lui offrit des dattes qu'il avait et le questionna sur la cause qui avait fait fuir les gens

رجلا قد سعد شجرة واخفى نفسه فيها وكلمة ورفق به فاطمه طعنه ثم
كانت معه وسأله عن سبب هرب " اهل الغربة وأمنه على نفسه ووعده
بشيء يهده له ان صدقه فعلا له ان اهل الغربة لها بصروا بالركب
فدروا^a انهم يريدون ان يغيثوا عليهم وهربوا مع ملكهم في الصحارى
والغياض قال له نجاه بالرحل الى المركب وانفذوه مع ثلاثة نفر من اهل
المركب الى ملك الغوم برسالة حميلة وآمنوه على نفسه واهل بلده وحملوه
اليه نوبيين وشيئا من الممر والسقط هديته وظلمت نفسه واحد مع سائر
اهل البلد واماموا معهم وتسوقوا بما في المركب من الامنعة ولم يمش
عشرون يوما حتى ولى اهل قرية اخرى مع ملكهم لمحاربة هذا الملك فقال لهم
الملك اعلموا ان هؤلاء الغوم قد حاصروا محاربي وأخذ مالى لانهم فدروا¹⁰

a) Doest. b) Cod. هداروا. c) Cod. u. p. d) In Cod. ante والعاصم. e) Cod. رابعدى.
f) Cod. النسر. sod anaprus ب pro ب scribitur. g) Cod. الغربة.

du pays, lui promettant sécurité et récompense, s'il montrait de la franchise

L'homme répondit qu'en apercevant le navire, les gens de la bourgade avaient cru qu'on voulait les attaquer et qu'ils s'étaient sauvés avec leur roi dans la campagne et dans les jungles. Il consentit à suivre le matelot au navire. On lui donna trois compagnons, chargés pour le roi du pays d'un beau message, assurant toute sécurité au roi et à son monde, et lui portant aussi un cadeau composé de deux pièces d'étoffe, de quelques dattes et de diverses bagatelles.

Le prince rassuré revint avec tous ses gens. On demeura avec eux, et on commença un commerce d'échange avec tout ce dont le navire était chargé.

Le vingtième jour n'était pas encore écoulé, quand survint une autre peuplade avec son chef pour attaquer la première. „Sachez, dit le roi de la bourgade, que ceux-là viennent pour m'attaquer et pour m'enlever mon bien: car ils s'imaginent que j'ai acquis une bonne partie de la cargaison du navire. C'est pourquoi prêtez-moi contre eux votre secours, défendez-vous en me défendant."

„Dès l'aurore, dit le narrateur, la troupe étrangère vint pour commencer

أنه قد صار إلى من هذا المركب حملة معاونون عليهم وادعوا عن أنفسهم ١٣٠
وعقى قال وصعدنا العوم على باب العريه وخرج اليهم هذا الملك وسائر
اهل العريه مع بلانيه المركب ومقاتلته ومن نشط للحرب من نبحاره واهله
وكان في حملة اهل المركب رجل اصله من العراق خبيث فلما اشدت
الحرب بين العوم اخرج الرجل من حجرته ورفه كبيره فيها حساب له
ونشرها ورفعا بيده الى السماء وتكلم بكلام يرفع به صوته قال فلما رآه
القوم تركوا الحرب وجاءت طايفه منهم اليه وقالوا لا تفعل هذا ونحن ننصرف
عنكم ولا نأخذ شيئا وحمل بعضهم يقول لبعض لا تحاربوا فان العوم قد رجعوا
امرهم الى ملك السماء والساعده يغلونا ويقتلونا ولم يبالوا يضرعون الى الرجل
حتى رآه الرعده الى حجرته وانصرفوا بعد ان اتخذوا الطول كافي والعوم ١٣١

a) Cod. جسدنا. b) Cod. بلانيه, sexual vero nom. aug. بلان. c) Cod. حجره. d) Cod. حاربين. e) Cod. s. p.

l'attaque à la porte de la ville. Et le roi sortit à leur rencontre avec son monde, soutenu par les matelots et par les soldats du navire, ainsi que par ceux d'entre les marchands et les gens de l'équipage qui se montraient disposés à combattre. La bataille s'étant engagée, lorsque, au milieu de la mêlée, un homme de l'équipage, personnage astucieux originaire de l'Iraq, tira de sa ceinture une feuille de papier sur laquelle était écrit un compte à lui, la développa toute grande, et l'éleva de la main vers le ciel, en prononçant des paroles à haute voix.

„Aussitôt que les agresseurs virent la chose, ils cessèrent immédiatement leur attaque. Quelques-uns vinrent à l'homme et lui dirent: „Par grâce, arrêtel nous allons partir, nous ne toucherons à rien." Et tous se disaient les uns aux autres: „Cessons, cessons le combat. Nos ennemis ont élevé leur affaire vers le roi du ciel. En un instant nous serions vaincus et massacrés." Et ils s'humiliaient devant l'homme jusqu'à ce qu'il eût remis la feuille dans sa ceinture. Alors ils se retirèrent, usant d'un langage très humble, comme si moi et les gens du navire étions les maîtres de la bourgade et de ce qu'elle contenait.

١٠١ : يملكون العريضة وما فيها قال هذا الناخذاء ولما كُفينا أمرهم رجعنا إلى
 بيعنا وشرائنا ونسوّفنا على الرسم واستخدمنا ملكك الغوم ولم نزل حتال^٥
 على أهل العريضة ونسرق أولادهم ونشتري^٦ بعضهم من بعض بالغوطة والتمر^٧
 والشيء اليسير حتى صار معنا في المركب نحو مائة رأس من الرقيق
 كبارا أو صغارا فلما مضت علينا أربعة أشهر ومرب وحت الرحيع قال لنا
 الغوم الذي اشتريناهم وسرفناهم لا تحملونا وانركونا في بلدنا فآتة لا يحل لكم
 أن تستعبدونا وتعرفوا بيننا وبين أهلنا^٨ علم نلتفت^٩ إليهم وكانوا في المركب
 منهم معبد ومنهم مشدود وصغارهم مطعون وفي المركب البانانيّة خمسة أنفس
 يرون أمر المركب ويعومون باطعامهم وبعية أهل المركب في العريضة صعدوا
 إلى البانانيّة في بعض الليالي مشدّون بالحبال ورصعوا الأحمر والشرح وسرفوا^{١٠}
 المركب في حوف الليل وأصبحنا فلم نجد المركب فبقينا وقد طلع بنا ليس
 ٥) Cod. نلج. ٦) Cod. ونشوى. ٧) Cod. والتمر. ٨) Cod. نلج. ٩) Cod. نلج.

Ainsi débarrassés d'eux, continue le narrateur, nous revînmes à nos affaires accoutumées de ventes et d'achats. Le roi était tout à notre service. Sans cesse trompant les gens du pays, volant leurs enfants, achetant les uns aux autres, avec des pagnes, des dattes et des bagatelles, nous fîmes si bien, que le navire fut bientôt chargé de cent têtes d'esclaves grands ou petits.

Au bout de quatre mois, le moment du départ approchant, ceux que nous avions achetés ou volés nous dirent: „Ne nous emmenez pas, laissez-nous dans notre pays. Il ne vous est point permis de nous réduire en esclavage, de nous séparer de nos familles” Mais nous n'y prêtions aucune attention. Sur le navire, les uns étaient enchaînés par les pieds, les autres attachés; les enfants restaient libres. Cinq hommes de l'équipage demeuraient à bord pour s'occuper de leur nourriture et veiller sur le navire. Les autres étaient à terre. Or, une nuit, les captifs se jetèrent sur les hommes de garde, les lièrent de cordes, levèrent l'ancre, mirent à la voile et volèrent le navire au milieu des ténèbres. Au matin, il avait disparu, et nous restâmes plantées là, réduites

معنا شيء "ولا لنا" حيلة ألا الشيء اللطيف للعبير الذي في العريه متا يخلف ،
 في الأيام ولم يحتمنا احد بحسر للمركب فاجلنا ضرورة شهرنا الى ان بنينا فابنا
 لطيفا حملنا وخرجنا على اجمع صورة هرا
 وحدثنى احمد بن علي بن منير الناختا السبراقه وكان ايضا من بعيه
 النواخذة الذين سافروا البحار ومضى لهم الاسم والصيت في البحر ان بعض
 شيوخ الهند حدثه بسرنديب ان مركبا كسر له ، فسلم نعر من اهله في
 الغارب ووصوا الى جزيرة بغرب الهند فبعوا بها مده الى ان مات اكثرهم وبقي
 منهم سبعة وكنوا في مده مقامهم ود رأوا طيرا عظيما يقع في الجزيرة ، وبقي
 فاذا كان وقت العصر طار فلا يدرون الى اين يمشى فاجمع رأيهم على ان
 يتعلق واحد منهم برجليه ليجعله لما ضاعت صدورهم وعلوا انه لا بد من
 بحاله. ١) Cod. ٢) حوربه. ٣) Cod. ٤) خطا. ٥) Cod. ٦) Cod. ٧) تسري. ٨) Cod. ٩) لنا. ١٠)

pour tout bien et toute ressource aux pàtres restes que nous avons laissés dans la bourgade, les jours précédents. On ne put avoir aucune nouvelle du navire. Il nous fallut séjourner là bien des mois, jusqu'à ce que, ayant construit une mince chaloupe capable de nous porter, nous nous embarquâmes, dans le plus triste état de dénuement."

VIII. Ahmed, fils d'Ali, fils de Montr, le capitaine, natif de Siraf, qui fut aussi un de ces illustres marins qui ont parcouru les mers et acquis gloire et renom, m'a raconté qu'un respectable personnage de l'Inde lui avait fait à Séréndib le récit suivant. Un navire à lui ayant fait naufrage, une partie des gens se sauva sur la chaloupe et vint aborder à une île voisine de l'Inde. Ils y séjournèrent quelque temps. Beaucoup moururent et enfin ils furent réduits au nombre de sept. Dans cet intervalle, ils avaient vu un oiseau énorme s'abattre sur l'île et paître, puis, vers le soir, s'envoler, sans qu'ils pussent savoir où il se transportait. Cela leur fit concevoir un dessein, qui fut que chacun d'eux, l'un après l'autre, s'attachât aux pattes de l'oiseau et se laissât emporter, tant ils étaient dévorés d'ennui et se voyaient hors d'état

الموت وتعلقت نفوسهم^١ بامر الطائر وان^٢ كان يطرحهم بفقر بلد فهو الذي يتمتونه وان ضلهم هو الذي يتوقعونه فطرح واحد منهم بنفسه بين الشجر وجاء الطائر على الرسم فرى فلما جاءت وقت انصرافه تلطف الرجل في الدنو منه وتعلق احد برجليه وشد نفسه مع ساقيه بعشور الشجر فطار به في الهواء^٣ وهو متعلق بفخذيده وحد جعل رجليه مشتبكة برجليه فعبر^٤ بحرا وطرحه وقت غروب الشمس على جبل تحذ نفسه وسقط كالتيث مما نعب وكثر وما عين من الاحوال فكث لا يحترق الى ان طلعت الشمس من عد مقام ينظر فاذا رآى عنم فسأله بالهندي عن الموضع فذكر قرية من قرى الهند وسفاه لنا فتكامل حتى دخل القرية ولم يزل الطائر ينقل الغوم من تلك الجبيرة على تلك الصورة حتى احتتموا بأسرها في تلك القرية وتسنوا^٥

a) Cod. نفوسهم. b) Cod. وانه. c) Cod. وهو. d) Cod. انتهى. e) Cod. ونسبوا.

d'échapper à la mort. L'oiseau seul pouvait les tirer de là. S'il les jetait dans le voisinage d'un pays habité, leurs désirs étaient remplis; s'il les tuait, ce n'était guères changer de condition.

Un des naufragés se cacha donc parmi les arbres. L'oiseau vint à son ordinaire pour paître. Un peu avant l'instant de son départ, l'homme se glissa doucement vers lui, fut assez adroit pour lui saisir les pattes et s'y attacher avec des écorces fibreuses. L'oiseau s'envola et l'emporta au haut des airs. L'homme se maintenait, les jambes croisées sur les pattes de l'oiseau. Celui-ci franchit un bras de mer, et vint s'abattre sur une montagne au coucher du soleil. L'homme se délia et tomba à terre, à demi-mort de fatigue, d'épuisement et de frayeur. Il demeura sans mouvement jusqu'au lendemain au lever du soleil. Alors il se leva, regarda autour de lui et découvrit un berger à qui il demanda en langue indienne le nom du pays. Le berger lui nomma une ville de l'Inde et lui donna à boire du lait. Enfin l'homme parvint, non sans peine, à gagner la ville.

Quant aux six autres naufragés, l'oiseau les transporta successivement de la même façon, et tous se retrouvèrent enfin réunis dans cette ville. De là, ils

الى النفوذ الى بعض بلاد الهند التي يوجد فيها المراكب وركبوا في مركب
وانتم حدثوا ناصر كسره مركبهم والجزيرة التي وصلوا اليها ومقدار مسافه ما ١٧٠
ملاهم الطائر الى تلك القرية فوجدوه زباده على مافى فرسخ ٥

وحدثني ابو الحسن محمد بن احمد بن عمر السيرافي انه رأى بحان
في سنة ثلثمائة سمكة وضعت بعض سواحل عمان وحيرة الماء عنها فصبدت
مستحيت الى البلد فركب احمد بن هلال الامير والعسكر معه وحصر الناس
لنظر اليها وكان الفارس يدخل من فمها ويخرج من الجانب الآخر وهو
راكب لعظمها فانها ذرعت فكان طولها زباده على مافى ذراع واربعها نحو
خمسين ذراعاً واته بيع من دهن عينيها على ما قيل بضعة عشر آلف درهم
وحدثني اسمعيلويه الناختا ان هذا السمك كثير في بحر الرنح وبلاتجده سمرقند ١٠

وحر Cod. كسر Cod. e)

réussirent à atteindre un port de l'Inde, où ils purent s'embarquer, et (étant retournés dans leur patrie) ils racontèrent l'histoire de leur naufrage. Quant à la distance franchie par l'oiseau entre l'île et la montagne où il les jeta, elle fut évaluée à plus de deux cents parasanges.

IX. En fait d'animaux gigantesques, Abou l-Haçan Mohammed, fils d'Achmed, fils d'Omar, de Siraf, m'a raconté qu'il vit à Oman, en l'année 800, un poisson que les flots avaient jeté et laissé sur la plage. On s'en empara et on le traîna à quelque distance. L'émir Ahmed, fils de Hilal, y vint à cheval avec ses troupes, au milieu d'un concours de gens accourus aussi pour voir le monstre. Telle était sa grandeur que le cavalier entra à cheval par la mâchoire et sortait du côté opposé. L'ayant mesuré, on trouva que sa longueur dépassait deux cents aunes et son épaisseur, de bas en haut, cinquante. On vendit de l'huile tirée de ses yeux, suivant ce qu'on a rapporté, pour une somme de dix à quinze mille dirhems.

Le capitaine de navire Ismaïlawéh m'a dit que ce poisson abonde dans la mer des *Lindys* et dans l'océan de Samarkand. On le nomme *Ouol*. Il se plect

ويقال له الوال^١ وهو بكسر المراكب مولع فاذا تعرض للمركب ضربوا الخشب بعضهم بعضا وصاحوا وصبروا الطبول وآتة رثما تفرغ الماء فيرتفع مثل المنار ويبين من بعد مثل شرع المراكب وآتة رثما لعب بدنه واحتجته فيرى من بعدة أيضا مثل شرع القوارب^٢

وحدثت عن بعض العراقيين ممن يضبط آتة رأى باليمن عند بعض^٣ اخوانه رأس سمكة قد ذهب لحمه وبقي عظمه فحياها فدخل الرجل من احدى حفتيها^٤ وخرج من الجانب الآخر وهو سليم من غير ان ينعني وكان^٥ حمل في سنة عشر وثلاثمائة من عمان الى المقنطرة من ذلك السمكة^٦ وان فك سمكة رُفع من الروشن ولم يدخل من الابواب وحدثني ان هذه السمكة التي حمل فكها الى بغداد نزلت من عينها خمس مائة حرة^٧ او زياده^٨ عليها دهنا^٩.

١) Cod. Deest. ٢) من كان Cod. ٣) حذفتها Cod. ٤) عن Cod. ٥) جمعه Cod. ٦) الزك Cod.

à défoncer les navires. Quand les navigateurs en font la rencontre, ils cherchent à l'effrayer par des cris, par le bruit des tambours et de pièces de bois choquées les unes contre les autres. Chaque fois qu'il souffle l'eau, on voit s'élever une colonne comme un phare, et de loin on dirait les voiles d'un navire. Quand il joue avec sa queue et ses nageoires, on croit voir encore la voilure d'une chaloupe.

X. J'ai ouï dire par un Irakien digne de foi qu'il avait vu dans le Yémen, chez un de ses amis, la tête d'un poisson dont la chair avait disparu et dont les os restaient intacts; il avait pu entrer par un des creux des yeux et sortir de l'autre côté, debout, sans baisser la tête. En l'année 810, la mâchoire d'un de ces poissons fut portée d'Oman au khalife Moqtadir. Ne pouvant passer par la porte, elle fut hissée par la fenêtre. L'Irakien me disait que des yeux de ce poisson, dont la mâchoire fut portée à Bagdad, on avait tiré cinq cents jarres d'huile ou plus.

وحدثني أبو محمد الحسن بن عمرو أنه سمع بعض البحريين حتى أنه خرج في مركب من عدن إلى حدة وأن سمكة نطحت بحذاء رافع المركب فطاحه منكزه لم يشك أهل المركب أنها قد كسرنه واحدر المانانيه إلى الخمة فلم يحدوا الماء قد زاد على رسمه فعادوا من ذلك إذ كانت هذه النطحة العظيمة لم تؤثر فلما وصلوا إلى حدة فاحلوا المركب وانزلوه وتركوه إلى الترووحدا^٩ رأس السمكة في حوف المركب قد سكن^٨ وسد الموضع حتى ليس فيه حبل وإذا في نطحت المركب ولم يمكنها للخلاص فانطعت من حلقها وبقي رأسها في موضع^{١٠} وذكر لي أنه لم يزل يرى السمك الكبار والصغار يصاد فيشقى حوفه فيوجد فيه سمك فيشق حوفه فيوجد فيه سمك وهذا يتعف أن تأكل السمكة سمكة قد أكلت سمكا^{١١}

ومن طريق ما حدثني به محمد بن بابشاد بن حرام أنه كان بسيراف

a) Cod. ٤, p b) Cod. وجدوا. c) Incertum. Cod. سعى.

XI. Suivant le récit que m'a fait Abou-Mohammed al-Haçan fils d'Amr, un marin racontant devant lui qu'étant sur un bâtiment qui allait d'Aden à Djedda, comme on arrivait en face de Zéla, un poisson frappa si violemment la coque du navire que chacun resta persuadé qu'il y avait percé un trou. Cependant les matelots descendus dans la cale n'y trouvèrent pas plus d'eau qu'à l'ordinaire, et demeurèrent surpris qu'un tel coup n'eût pas laissé de traces. Or, étant arrivés à Djedda, le navire déchargé et tiré à terre, on reconnut que la tête du poisson était restée prise dans les flancs du navire, bouchant parfaitement le trou qu'elle avait fait. L'animal, après le choc, n'avait pu retirer sa tête qui s'était détachée du corps et demeurait en place. Le même m'a dit avoir vu souvent qu'un poisson pris étant ouvert, on trouvait des poissons dans son ventre, et dans le ventre de ceux-ci d'autres poissons. Cela vient de ce que des poissons mangent des poissons qui en ont mangé d'autres.

XII. Entre autres singularités, Mohammed, fils de Babichad, fil de Harâm,

وحد خرج منها مركب الى البصرة ووقع فيها " حبّ بعد حروجه بآيام
 فانقطعت المراكب وتعلّقت القلوب باحمار البحر وتأخّر المراكب وكان في ذلك
 المركب خلف من الرقاب وغيرهم وامرأة لها صدر وان امرأه اشترت سمكا
 وكانت تنقعه فوجدت في واحدة منهم خائفاً فنظرت اليه فاذ هو حائر
 احبها وكان متن ركب في ذلك المركب فارتفع الصراح وشاع الخمر فصارت
 منازل جميع من كان له في المركب قريب او حميم او صديق مأثماً ثم
 جاء الخمر بعد آيام ان المركب انكسر ولم يسلم منه احد
 وحديثي بعد الرقاب ان سمكة سارت مع مركب بنواحي اليمن يوماً
 وليلتين وبعض يوم لم نعرفه ولم نتقدّم عنه ولم تتأخّر عنه مدر مسيرهم
 معها رادة على مائة وسبعين فرسخاً وانها كانت بطول المركب سواء وكان^٥

a) God. منها. b) God. سمكة. c) God. خائف. d) Deest.

m'a raconté qu'il se trouvait à Siraf en un moment où l'on s'inquiétait beaucoup d'un navire parti depuis quelque temps pour Basra et dont on n'avait pas de nouvelles. Il y avait eu des naufrages, et chacun se préoccupait des nouvelles de mer. Ce navire portant beaucoup de monde, marins et autres, et une riche cargaison. Or une femme qui avait acheté du poisson, trouva, en le vidant, dans le ventre de l'un d'eux un anneau servant de cachet. Elle regarde et reconnaît le cachet de son frère, qui était embarqué, lui aussi, sur le susdit navire. Elle pousse un cri de désespoir. La nouvelle se répand, et bientôt chaque maison dont quelque membre, ami, proche ou parent, était sur le navire, devient un théâtre de lamentations. Ce fut seulement bien des jours après qu'on eut la nouvelle que le navire avait fait naufrage et que personne ne s'en était sauvé.

XIII Un pilote m'a raconté que, dans les parages du Yémen, son navire fut suivi durant un jour et deux nuits par un poisson qui l'accompagnait exactement sans le devancer ni rester en arrière, et cela, tant que le navire côtoya le Yémen, sur un trajet de plus de cent soixante-dix parasanges. Ce poisson

طول مركبة حمسين ذراعا العمل من مشعر الابط الى طرف الاصبع
الوسطى فسألت عن السبب في ملازمة دواب البحر الجبيرة مع المراكب
ومخاداتها فقال ذلك يختلف فيها ما يجاذى المراكب ليسقط منها شيء
فنتقمه او تكون قد وقعت قبل ذلك بمركب قد عطب فنالت منه فصارت ١٠
اذا رأت مركبا حادثه طمعا ان يحدث منه ما حدث من غيره وظنا منها
ان المراكب كذا يكون كما وجدت في الاول فصارت كتنها ضاربه على ذلك
ومنها ما يرى المركب فينحجب من شكله ويطنه حيوانا بعضه في الماء وبعضه
في الهواء فيمرح معه ويحارب، عشقا له ونائسا به مدة مدى وقته واستغراق
نشاطه الى ان يعيا فيغارق ولا صبر للحيوان على مضاهاة الحمار ومنها ما
يجارى المركب على سبيل المغايرة والمعاودة والمقاواة فاذا اعيا وحصر ورأى
المركب تتقدمه رجع اليه يحمل عليه جملة واحدة فان سلم والا فنسئل
بحاربه. c) God. حاربه. d) God. ملازمة.

était aussi long que le navire, lequel avait cinquante aunes, à l'aune usuelle, comptée depuis le creux de l'aisselle jusqu'au bout du doigt médian.

Je lui demandai quelle était la raison qui poussait ces animaux à suivre ainsi les navires le long de la côte arabique, et à lutter de vitesse avec eux. „La raison, dit-il, n'est pas la même pour tous. Il y en a qui suivent les navires dans l'espoir qu'il en tombera quelque chose, dont ils feront leur profit. Ils ont auparavant fait la rencontre de quelque navire naufragé où ils ont trouvé à se repaître; tout bêtement qu'ils aperçoivent leur donne l'espoir d'un semblable régal. La poursuite des navires devient pour eux une habitude. D'autres, voyant un navire, s'en émerveillent et le prennent pour un animal qui nage partie dans l'air, partie dans l'eau. Ils luttent de vitesse avec lui, par bonne amitié et camaraderie, jusqu'à ce qu'ils se lassent et l'abandonnent. Car les animaux n'ont pas tous la constance de l'âne. Tel autre s'obstine dans la lutte avec le navire; se sentant fatigué, vaincu, dépassé par cet être inconnu, de colère il prend son élan et se rue sur lui d'un bond. Si le navire

الله العفو، ومنها ما إذا رأت المركب لا حول بينها وبينها شيء لشدة ضرورتها
 وحسارتها ودرينتها على المركب فتعمل عليه حملات حتى تعلمه تنقطع ما
 فيه لعاده واستمرار نساء الله العافية، ومنها ما إذا رأى المركب يفر منه وهرب
 وذعر حوا على نفسه واستيحاشاً منه وإخلافها تختلف باختلاف مواضعها
 المسلوكة المعهدة^a بغير السفار والصيداين وحب السواحل المعجزة والبحار^b
 المنقطعة المهجورة والمعد من السواحل المعجزة وعمق البحار وعدم التمر
 والخرابر والسواحل وهو ما آخر تبارك الله أحسن الخالقين ٥

وحدثني أبو الزهر المرختي الناختا وكان من عطاء أهل سيراف وكان
 مجوسياً على دين الهند وكان عندهم أمينا يعملون دولة ويستودعونهم أموالهم
 وأولادهم فاسلم وحسن إسلامه وحب بمخاطبته^c امرأة من حبيزة النساء وذلك^d

a) Cod. a. p. b) Cod. واستيحاشاً منه c) Cod. للمعهد. d) Cod. يستودعونهم e) Cod. بمخاطبته.

échappe au choc... sinon, implorons la miséricorde de Dieu. A la vue d'un
 vaisseau, les uns sont si ardents, si audacieux, si accoutumés à ces attaques,
 que rien ne peut les arrêter. Ils frappent le bâtiment coup sur coup, jusqu'à
 ce qu'ils l'aient renversé, et se repaissent de ce qu'ils y trouvent. Que Dieu
 nous fasse miséricorde! D'autres au contraire, voyant un navire, s'effraient
 et prennent la fuite. Enfin leurs habitudes diffèrent avec les régions marines
 où ils séjournent, suivant qu'ils se trouvent proche des rivages habités, sur
 le passage des voyageurs et des pêcheurs, ou bien dans les mers lointaines,
 inexplorées, dans les profondeurs de l'océan, à distance des continents et des
 îles. Le monde des abîmes sous-marins est véritablement un autre monde.
 Béni soit Dieu, l'admirable créateur!"

XIV. Voici ce qui m'a été conté relativement à l'île des femmes par le *naht-
 da* Abon'z-Zahr el-Barkhati, un des personnages importants de Siraf, qui tenait
 cela d'une femme de ces îles. Il avait été adorateur du feu, suivant la
 religion de l'Inde. Sa parole était fort écoutée, chacun lui confiait volontiers
 et ses biens et ses enfants. Il finit par embrasser l'islamisme, fut très-bon

أنه سافر رجل^a في مركب له عظيم ومعد فيه خلق من احلاط التجار من
كل بلد وهم يسيرون في بحر ملأوا وحد فربوا من أطراف ارض صين وابصروا^b 10
بعض حبالها فلم يسمروا إلا وريح قد خرجت عليهم من الجهة التي يقصدونها
فلم يسعهم إلا الانصراف معها حيث نوحته وركبهم من حول البحر
« ما لا طاعة لهم به ومرت بهم الريح الى سمت سهيل ومن اضطر في ذلك
المحيط الى ان يصير سهيل على قدمه رأسه فعد دحل^c حرا لا رجعة له
منه وندكس^d في لجة هابطه الى الجنوب مصوبه الى تلك الجهة فكلمها مرت
المركب علا ما وراءها من جهتنا وهبط ما بين يديها من تلك الجهة فلا
نستطيع^e الرجوع بريح عاصف ولا غيره وهوت في لجة البحار اخطيه فلما
رأوا أمرهم يوتى الى الدخول تحت سهيل ودحل عليهم الليل واظلم وادلهم^f 10

a) Conjectura addita. b) In Cod. prima littera deleta est. c) Cod. ونكس d) Cod. دحل e) Cod. مسطح f) Cod. دحل

musulman et accomplit le pèlerinage. Un homme, me dit-il, était parti dans un grand navire à lui appartenant, emmenant une foule de commerçants de tout pays. Parvenus dans la mer de Malâton, ils approchaient des parages de la Chine et en distinguaient déjà quelque sommet de montagne, quand tout à coup un vent terrible s'éleva, soufflant à l'opposé de la direction du navire, avec une telle violence qu'il n'était pas possible de lui résister, et l'agitation des flots leur ôta tout moyen de gouverner. Ce vent les entraîna dans la direction de Canope. Or quiconque est poussé dans cette mer à tel point que Canope se trouve à son zénith, celui-là doit perdre tout espoir de retour. Il est rejeté dans une masse d'eau qui coule vers le midi; à mesure que le navire avance, les flots s'élèvent derrière lui, de notre côté, et devant lui, du côté opposé, l'onde s'abaisse. Alors, quel que soit le vent, violent ou passable, tout retour lui est fermé; le courant l'entraîne dans l'immensité de l'Océan.

Quand les gens du navire s'aperçurent qu'ils marchaient vers Canope, quand la nuit les eut envahis, et qu'ils se virent dans des ténèbres profondes, hors d'état de se diriger, ils désespérèrent de leur salut. La puissance des vagues

وحال «بحار البحر ودجنته ونداه وزجره» بينهم وبين النكوة فلم يروا ما يهندون به وهول البحر وامواج نرفعهم الى السحاب وتحفصهم الى التراب¹ وهم يحركون في دارة وضباب طول ليلهم واصبح عليهم فلم يشعروا به لشدته ظلمه ما هم فيه واتصال دارة البحر مع ضباب لحو وعظ الریح وكدورتها فلما طال عليهم الليل وهم يحركون في «مصمة الهلكة» قد حكم عليهم الریح العاصفة والبحار الراحرة والامواج الهائلة ومركبهم ينطأ ويان ويضعع وينتفع تواضعوا وصلى كل منهم الى جهة على قدر معبوده لانهم كانوا شيعا، من اهل الصين والهند والعجم والجرار واستسلموا للموت وجروا كذلك يومين وليلتين لا يعرفون فيهن بين الليل والنهار فلما كانت الليلة الثالثة وانتصف الليل رأوا بين ايديهم نارا عظيمة قد اضاء افعها نحافوا حوا شديدا².

a) Cod. بحار البحر ونداه وزجره. b) Cod. صارا
c) Cod. مصمة الهلكة. d) Cod. سما
e) Cod. اترارح

tantôt les élevait jusqu'aux nues, tantôt les plongeait dans les abîmes. Toute la nuit, ils demeurèrent ainsi dans un brouillard épais, sur une poix liquide. Et quand revint l'aurore, ils ne s'en apercevaient point, à cause des ténèbres qui les environnaient, et du brouillard qui rejoignait la noire surface de la mer, et de la violence du vent et du trouble confus de l'atmosphère. Dans cette nuit si longue, sans espoir de salut, livrés en proie à la violence de la tempête, dans la mer bouillonnante, battus par des vagues effroyables, sur leur navire bondissant, plongeant, ébranlé, gémissant, les passagers se firent leurs adieux, et chacun de son côté invoqua la puissance de l'objet de ses adorations; car il se trouvait parmi eux des gens de la Chine, de l'Inde, de la Perse et des Iles. Puis ils se résignèrent à la mort.

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent ainsi, sans qu'ils pussent distinguer la nuit du jour. Vers le milieu de la troisième nuit, ils virent devant eux l'horizon illuminé d'un feu extraordinaire. Une terrible peur les saisit; et s'adressant au capitaine: «Ne vois-tu pas, dirent-ils, ce feu effrayant qui remplit l'horizon et vers lequel nous sommes entraînés. Voilà qu'il nous entoure, et

وخرجوا إلى ربانهم. وقالوا له يا ربان^٥ ما نرى هذه النار الهائلة التي ملأت
 الأفق ونحن نحرق إلى سمنها وحد أحاطت بالافق والفرق أحب إلينا^{١١٧}
 من الحريق فصحف معبودك إلا طمت^٦ بنا المركب في هذه اللوحة والظلمة
 لا يرى أحد منا الآخر ولا يدري ما كانت ميتة ولا يعترع لوعة صاحبه
 وانت في حل وبإل مما يحرق علينا بعد متنا في هذه الأيام والسالى ألف
 ألف ميتة ميتة واحدة أروح فقال لهم أعلموا أنه قد يحرق على المسافرين
 والتجار أهوال هذا أسهلها وأرحمها^٧ ونحن معشر الربانية علمنا العهود
 والمواثيق أن لا نعرض سفينة إلى العطب وفي نافية^٨ لا يحرق عليها قدر
 ونحن معشر ربانية السفن لا نطلعها إلا وأحالتنا وأعمارنا معنا فيها فنعيش^٩
 بسلامتها ونموت^{١٠} بعطشها فاصبروا واستسلموا لملك الربيع والمكر الذي

٥) Cod. ربانهم. ٦) Cod. ربت. ٧) Cod. أرحمتها. ٨) Cod. نافية. ٩) Cod. بعبس. ١٠) Deest.

nous simons mieux être noyés que brûlés. Au nom de la divinité que tu adores, fais chavirer le navire avec nos personnes au sein de cet abîme, au milieu de ces ténèbres, où chacun de nous périra du moins sans voir les souffrances de ses compagnons. Fais et tu es d'avance pardonné pour ce qui nous arrivera. Durant ces nuits et ces jours derniers, ne sommes nous pas morts déjà de mille et mille morts! Et ne vaut-il pas mieux mourir tout à fait en une fois?"

Le capitaine répondit: „Sachez que les voyageurs et les commerçants sont exposés à des dangers terribles, plus terribles que ceux qui vous affraient en ce moment. Et nous, membres de la confrérie des pilotes, nous sommes tenus à des devoirs; nous avons fait serment de ne jamais laisser perdre un navire, tant que le terme fatal n'est pas venu pour lui. Nous pilotes, quand nous montons à bord d'un navire, nous y attachons notre vie et notre destin: s'il se sauve, nous nous sauvons; s'il périt, nous mourons avec lui. Prenez patience, confiez-vous à la volonté du souverain des vents et de la mer qui les change tous deux comme il lui plaît."

يصرفهم كيف يشاء فآل فلما آيسوا من الرّبان ضجّوا بالبكاء والعويل وندم كلّ منهم هجوداً وصار الرّبان اذا امر مناديه ان ينادى رجاله بحذّب حبل او ارحايه يصلح شأن المركب فلا تسمع الرجال ذلك من دوق البحر وحس تلاطم الامواج وهدير الرياح في الغلوع والشرع والخيال وضحيج الخلايق فاضرف المركب على النلاف بعظله الرجال وعذّة المركب من غير حادث عليهم من بحر او ريح فآل وكان في المركب شيخ مسلم من اهل فاس من الاندلس قد طلع الى المركب في ارحام الناس عند طلوعهم ليله السعرة ويشعر به رّبان المركب وكان في راوية من المركب مهكورة وهو يخفى بها حوا ان يعلم به فيوتث ويوتخ فآل رأى القوم وما نزل بالناس وما تم عليه من الاخطار بانفسهم ومركبهم واتهم قد صاروا عوناً مع احوال البحار على انفسهم مسرعين لهلاكهم رأى ان يخرج اليهم فيكون من

ما Cod. d) وجع Cod. c) رواية Cod. b) سحر Cod. a)

Voyant que le capitaine se refusait à leurs désirs, ils se mirent à sangloter, à pousser des gémissements, à se lamenter sur leur sort. En vain le capitaine dit au crieur de transmettre ses ordres à l'équipage pour les manœuvres que nécessitait la situation du navire; le bruit de la mer, le tumulte des vagues entre-choquées, le mugissement des vents dans les voiles et les cordages, et aussi les lamentations des hommes, empêchèrent l'équipage d'entendre. Et le navire faillit périr par la négligence des hommes et par suite de son état de gréement, plutôt que par l'effet de la mer ou du vent.

Il se trouvait dans le navire un musulman natif de Cadix, en Espagne, qui, dans la presse des hommes, au moment de l'embarquement, s'était glissé à bord, durant la nuit du départ, sans que le capitaine l'aperçût. Il s'était ensuite tenu caché dans un coin retiré du navire, de peur d'être injurié et maltraité s'il se montrait. Mais lorsqu'il vit la situation du bâtiment, les dangers qu'on courait, et la conduite des hommes qui conspirait avec le bouleversement des flots contre leur propre vie, il n'hésita plus à sortir de sa cachette, ad-

حالة معهم ما كان فخرج اليهم وقال لهم ما شأنكم المركب قالوا لا
قال فانكسر السكبان قالوا لا قال فركبكم المجر قالوا لا قال فما شأنكم قالوا
له كأنك ليس معنا في المركب ما تنظر هول هذا المجر وامواحدة 15
وظلمة الهواء الذي لم نر معه نهارا ولا شمسا ولا ميرا ولا نحوما نهدي
بها وقد دخلنا نحت سهيل وحكمت الدجار والرياح علينا واشت ما علينا
هذه النار التي نحن نجرى اليها وقد ملأت الافق والعرق اهون علينا من
الحريق وقد سألنا الربان ان يغلب المركب بنا في المجر والظلمة لا يرى
واحد منا الى صاحبه وموت عرفا ولا موت حرما يرى بعضنا بعضا ونسمع
ما تعمل النار فيه فقال اوصلونا الى الربان فاطلعوا اليه فسلم عليه
بالحنديه ورد عليه ويعجب منه لانظاره له وقال له من أنت من النجار 10

أ) Cod. اوصلني ب) Cod. راني

vienne que pourra de sa propre personne. Il s'avance donc vers les gens du navire et leur dit: „Que se passe-t-il? Est-ce que le navire fait eau?" On lui répondit: „Non — Le gouvernail s'est il cassé? — Non. — Est-ce que la mer vous envahit? — Non. — Qu'y a-t-il donc? — Vraiment, répondirent-ils, tu parles comme si tu n'étais pas avec nous sur ce navire. Ne vois-tu pas l'agitation terrible de la mer, et ses vagues, et l'obscurité qui nous environne, ne laissant apercevoir ni soleil ni lune ni étoiles pour guider notre marche? Voilà que nous sommes entrés sous Canope, livrés à la merci des vents et des flots. Et le plus terrible encore, c'est ce feu là-bas vers lequel nous courons et qui déjà remplit l'horizon. Nous aimerions mieux périr noyées que brûlées, et nous avons prié le capitaine de renverser le navire dans la mer, au milieu des ténèbres qui nous cacheraient les uns aux autres, afin de mourir dans l'eau et non dans le feu, sans ajouter à nos souffrances celle de voir brûler nos compagnons."

L'homme reprit: „Conduisez-moi au capitaine." Amené devant lui, il le salua en langue indienne. Le capitaine surpris de voir cet inconnu lui rendit son salut et lui demanda: „Qui donc es-tu? un des marchands ou des gens de leur suite? Nous ne te reconnaissons pas comme une des personnes embar-

لم من اتباعهم فلا تعرفك في رجال المركب قال له ما انا من التجار ولا من اتباعهم قال فمن اطلعك وما بضاعتك قال له انا من اطلعني فاني طلعت في جمهور الناس لهذه الاسراء واويت الى مكان في المركب قال من اين ناكل ومن اين نشرب قال كان بلقيان المركب يصع كل يوم قريبا منى صخرة ارز بسمن لهلايكة المركب ومنشل المركب ماء فكننت افعوت بذلك واما بضاعتى فخره عجوز قال فتعجب الربان منه واشتغل الناس بسماع حديثه عن ما كانوا فيه من الضجيج واصلح الرجال ادوات المركب ومشا فيهم منادى بنديير الافلاع واهتدى المركب فقال الشيخ يا ربان مال هؤلاء العوم كانوا يكون ويعولون قال له اما ترى ما نزل بهم من هول البحار والرياح والظلمة واشد من ذلك ما نحن مدعوعون

a) God. الاسرى. b) Pro لهلاء Cf. Lennberg, *Proses des*, I, p. 22.

guées avec nous. L'homme répondit: „Je ne fais partie ni des marchands ni de leur suite. — Qui donc t'a fait embarquer, et quelle est ta marchandise? reprit le capitaine — C'est moi, dit-il, qui me suis glissé dans la foule, au moment du départ, et je m'étais réfugié dans un coin écarté du navire. — Comment te nourrissais-tu? — Du plat de riz au beurre que le matelot du navire plaçait chaque jour dans mon voisinage pour les anges du bord, avec une écope remplie d'eau. Telle était ma nourriture. Quant à ma marchandise, c'est une outre de dattes en pâte.”

Tout cela surprit fort le capitaine. Et les gens du navire, distraits par cette aventure, firent trêve à leurs cris de terreur; l'équipage se mit à son devoir; à la voix du crieur, les voiles et les agrès furent mis en état, le vaisseau se trouva de nouveau gouverné. „Capitaine, dit l'homme de Cadix, d'où venaient les pleurs et les lamentations de tout ce monde? — Eh! répliqua le chef, ne vois-tu pas ce qu'il y a de terrible pour eux dans cette mer, ce vent, ces ténèbres, et plus encore dans ce feu qui remplit l'horizon et vers lequel nous pousse la tempête? Pour moi, je navigue dans ces mers depuis mon enfance, alors que je suivais mon père qui toute sa vie les a traversées; me voici lais-

اليه من هذه النار التي ملأت الافق والله لقد ركبت هذا البحر وأنا
دون الملوخ ومع ان كان قد اذهب عمره في ركوبه وهانا اليوم قد
رميت بمائتين سنة وراى فما سمعت بمن سلك هذا المكان ولا حصر عنه ^{١٣٧}
هال يا ريان لا بأس عليك ولا خوف نجوتهم بقدره الله هذه جزيرة يحيط
بها ويكنفها حمال يكسر عليها الامواج بالحجار المحيطة بالارض فتطرق الليل
نارا هائلة مرحفة يحاطها الجاهل فاذا طلعت الشمس ذهب ذلك المرأى وعاد
ماء وهذه النار نرى من بلد الاندلس وقد عرت عليها مرة وهذه الثانية
قال فتباشر الناس وسكنوا الى قول الشيخ وتناولوا طعامهم وشرابهم وذهب
عنهم ما كانوا فيه من الغم والخوف وتنافس الريح وصار البحر رهوا والريح
^{١٤١} رخوا وهدموا على الجزيرة مع شروق الشمس واصححت السماء واشروق على
الجزيرة وتحتبروا مرسا كنيما ووردوا للجزيرة حملتهم ويطرحون ارواحهم على
١) Cod. وانشروا 2) Cod. وتنافس 3) Cod. وتحتبروا مرسا كنيما

sant déjà derrière moi ma quatre-vingtième année, et jamais je n'ai ouï dire que quelqu'un eût vu ce que nous voyons ni mentionné rien de pareil. — Rassure-toi, dit l'étranger. Avec la grâce de Dieu vous allez être sauvés. Ce que vous apercevez est une île bordée et entourée de montagnes sur lesquelles se brisent les flots de l'Océan; et, durant la nuit, cela produit l'effet d'un feu prodigieux, qui effraie l'ignorant. Au lever du soleil cette vision disparaît et s'en va en eau. Ce feu s'aperçoit du pays d'Espagne; j'y suis passé une fois et voici la seconde."

Aux paroles de l'étranger, la joie se répandit dans le navire, les inquiétudes se calmèrent, la frayeur s'évanouit; on mangea, on but. Et voilà que le vent mollit et la mer devint calme; et ils approchèrent de l'île avec le lever du soleil. Le ciel s'étant éclairci, ils aperçurent la terre et firent choix d'un bon mouillage. Le navire aborde, tout le monde veut débarquer, ils se jettent sur le sable, se roulent passionnément sur cette terre bien-aimée, et pas une âme ne reste sur le navire.

الرمال ويتمتعون على الارض شواها اليها ولم يبق منهم في المركب احد،
 فبينما هم كذلك ان ورد عليهم نسلون من داخل الجزيرة لا يحصى عددهم الا
 الله تعالى فوج على كل رجل منهم الف امرأة او اكثر فلم يلبثوا ان حملوا
 الى الجبال وكلفوهم الاستمتاع بهن قال فلم يبالوا على ذلك وكل من فويت
 على صاحباتها اخذت الرجل منهن والرجال يتماوتون^٥ من الاستفراغ أولا^٦
 فاؤلا وكذا من مات منهم يتواضع عليه.....^٧ لنتن راجتد فلم يبق
 منهم سوى الشيخ الاندلسي فانه حادثة واحدة فكانت تروى في الليل فاذا
 اصبح اكدته في موضع قريب من البحر وحادث له بشيء فلوته^٨ به فلم
 يزل كذلك الى ان اتغلب الريح من تلك الجزيرة الى الجهة التي خرج
 المركب منها من الهند فاخذ الشيخ قارب المركب الذي يسمى الفلر ورفع^٩
 فيه في الليل ماء وزادا فلما فطنت به المرأة اخذت بيده وحادث به الى

a) Cod. وكلفوهم. b) Cod. يتماوتون. c) Exordisse videtur vel لا يمكن vel talequid.
 d) Cod. اكدته. e) Cod. tantum في. f) Cod. بعودته.

Pendant ces transports, tout à coup de l'intérieur de l'île arrive une cohue de femmes dont Dieu seul pourrait compter le nombre. Elles tombent sur les hommes, mille femmes ou plus pour chaque homme. Elles les entraînent vers les montagnes et les forcent à devenir les instruments de leurs plaisirs. C'est entre elles une lutte sans cesse renouvelée, et l'homme appartient à la plus forte. Les hommes mouraient d'épuisement l'un après l'autre; et chaque fois qu'il en mourait un, elles tombaient encore sur lui sans s'inquiéter de l'odeur empestée du cadavre. Un seul survécut, ce fut l'Espagnol, qu'une femme seule avait emporté. Elle le visitait la nuit, et à l'aube le cachait dans le voisinage de la mer, et lui portait à manger. Enfin le vent tourne et commence à souffler dans la direction du pays de l'Inde d'où le navire était parti. L'homme prit le canot appelé *felos* et le munit pendant la nuit d'eau et de provisions. La femme, voyant son dessein, le conduisit en un endroit où, ayant écarté la terre, elle mit à découvert une mine de poudre d'or. Elle et lui en

موضع فنبشت الخراب بيديها عن معدن نمر فنقلت في وهو منه ما صُتِر
 به العارب وأخذها معه وأسرى عن عشرة أيام وهو بالبلد التي خرج المركب
 منها فاحبرهم الخمر وأقامت المرأة معه إلى أن انفصلت وأسلمت وورق
 منها الاولاد وسألها عن ذلك النسوان التي في الجزيرة وانعراهم دون الرجال
 فقالت له عن أهل بلاد واسعة ومدن عظيمه محبطة بهذه الجزيرة ومساعد
 ما بين كل بلد من جميع بلادنا وبين هذه الجزيرة ثلاثة أيام بلياليها وكل
 من في أقاليمنا ومدننا من الملوك والرعا يعبدون هذه النار التي تظهر لهم
 في الليل في هذه الجزيرة ويستمنونها بيت الشمس لأن الشمس تشرق من ^{في} 16
 طرفها الشرقي وتغرب في جانبها الغربي فيطون أنها تبيت في هذه الجزيرة
 10 فإذا أصبح وشرق الشمس من جانبها الشرقي خفيت ناراها وامانت
 وارتفعت الشمس فيقولون في في وإذا غربت في جانبها الغربي وامسى
 ظهرت النار فيقولون في في يعبدونها ويفقدونها يصلواتهم وسجودهم من

chargèrent le canot, autant qu'il en put recevoir. Puis ils s'embarquèrent tous deux, et après dix jours de navigation parvinrent au port d'où venait le navire. Là, il fit récit de son aventure.

La femme demeura avec l'espagnol, apprit sa langue, se fit musulmane et lui donna plusieurs enfants. Questionnée sur cette île et ces femmes qui y vivaient hors de la société des hommes, elle parla ainsi: « Nous venons d'un pays plein de grandes villes qui entourent l'île et dont les plus rapprochées en sont à trois jours et trois nuits de navigation. Les habitants de ce pays, tant rois que sujets, adorent tous ce feu qui, la nuit, brille dans l'île. Ils nomment l'île Maison du Soleil, parce que cet astre se lève à son extrémité orientale et se couche à son côté occidental; et suivant leur croyance, il passe la nuit dans cette île. Le matin, à l'aurore, le feu nocturne s'éteint, s'évanouit, et aussitôt le soleil se lève: Le voilà! le voilà! disent-ils, et ils l'adorent, se prosternent de tous côtés et lui adressent leurs prières. Ils agissent de même quand le soleil se couche et que le feu paraît.

ساير الجهات ثم ان الله سبحانه ونعالى جعل المرأة في بلدنا^a تلد اول
 بطن ذكرًا ونان بطن انثيين وكذلك باقى عمرها ما اعد الرجال في بلادنا
 واكثر النسوان فلما كثروا وارادوا يغلبون على الرجال صنعوا لهم المراكب
 وجعلوا منهم آلافا وطرحوهم في هذه الجزيرة ويقولون للشمس ما ربهم انت
 احق بما خلعت وليس لنا بهم طاعة فبعوا فيها ويتماونوا فيها بعضهم على
 بعض وما سمعنا ولا مر بنا احد من الناس غيركم ولا يطرق بلادنا احد
 على مر الارض وان بلادنا في البحر الاعظم تحت سهيل لا يقدر احد
 يجرى اليها فيرجع ولا يحسر احد يفارق الساحل والترخوا من ان
 تشريد البحار وذلك تغدير العزيز العليم تبارك الله احسن الخالقين
 وحديث ابو الزهر المرخني النخداة عن خال له يسمى ابن اشترنا قال

a) Deest. b) Cod. حال.

„Il faut savoir que, par la volonté de Dieu, les femmes dans ce pays accouchent la première fois d'un garçon, la seconde fois de deux filles, et continuent de même en alternant, le reste de leur vie. Il arriva donc que dans nos pays les hommes furent rares, et les femmes devinrent plus nombreuses voulurent les dominer. Alors les hommes équipèrent des navires, y embarquèrent des milliers de femmes, et les allèrent jeter sur cette île, disant à leur Dieu, le Soleil: „C'est à toi qu'appartient de droit ce que tu as créé, pour nous, nous n'avons plus sur elles aucun pouvoir.”

„Les femmes furent ainsi laissées dans l'île, où elles meurent les unes après les autres. Aucun homme n'était passé parmi nous avant votre arrivée. Jamais on n'y avait abordé. Car notre île est située dans la vaste mer, sous Canope; et nul voyageur ne peut s'y rendre et repartir; nul n'ose abandonner le rivage et la terre ferme, de peur d'être englouti par l'océan. Ainsi l'a voulu le Tout-Puissant. Béni soit Dieu, le meilleur des créateurs.”

XV Le capitaine Abou'z-Zahr el-Barkhati, m'a fait le récit suivant qu'il tenait de son oncle maternel nommé Ibn-Encharlou. Le père de cet oncle disait:

حدّنى خالى^٥ عن ابيه وهو حدّ الرختى لانه قال اسويت فى مركب
لى كبير ونحن طالين حريه فاسعطنا الريح الى حون امنا فيه
نلنا وبلنين يوما فى ركود لا ربح فيه ونحن متعلّين^٦ على وجه البحر
ولا تلاحق سناكنا^٧ فرار البحر على عمق الف باع^٨ والتيار يصبى ،
« بالمركب ونحن لا ندرى الى ان ادخلنا التيار بين جزائر فاسندنا المركب
الى واحدة منهم على ساحلها نسوة يعوضن ويسبحون^٩ ويلعبون فانسنا بهم
واسندنا اليهم فلما قربنا منهم تهابوا فى الجزيرة وحامنا رجال ونساء عقال
عارفون فلم ندر لغتهم واشرنا اليهم وشاروا الينا ففهمنا عنهم وفهموا عنا
واشرنا اليهم اعدكم طعاما تبيعوا قالوا نعم فجاءوا بالارز الكبير والدجاج
والغنم والحسل والسمن والاثم واشياء كثيرة من المأكولات والفواكه واشترينا

فرار الب. Cod. ٥) متعلّين. Cod. ٦) فاسعطنا. Cod. ٧) فاسندنا. Cod. ٨) الف على وجه البحر. Cod. ٩) يسبحون. Cod. ١٠) الف على وجه البحر.

Je partis sur un grand navire à moi, nous dirigeant vers l'île de Fansour. Le vent nous poussa vers une baie où nous demeurâmes trente-trois jours dans un calme plat, sans un souffle de vent, tranquilles sur la face de la mer; et nos sondes ne trouvaient pas de fond à mille brasses de profondeur. Mais un courant nous entraînait sans que nous nous en doutions, jusqu'au moment où il nous amena parmi des îles. Nous gouvernâmes sur une de ces îles. Le long du rivage des femmes nageaient, plongeaient, jouaient. Nous leur faisons des signes d'amitié, en nous dirigeant vers elles. Mais à notre approche elles se sauvent dans l'île. Bientôt vinrent à nous des insulaires, hommes et femmes, qui paraissaient fort intelligents, mais dont la langue nous était inconnue. Nous nous exprimons par signes et ils nous répondent de même. Nous les comprenons et ils nous comprennent: „Avez-vous des aliments à nous vendre? — Oui." Et ils nous apportent en abondance du riz, des poules, des brebis, du miel, du beurre, des fruits et autres comestibles. Nous les payons avec du fer, du cuivre, du coheul, des verroteries, des vêtements. Nous leur fîmes encore signe: „Avez-vous quelque objet de commerce? — Nous

منهم بالحديد والنحاس والكحل والشر والسعط والتياب وأشرنا عندكم بضائع
 نشترها منكم فقالوا ما عندنا إلا الرقيق فقلنا لهم مباركا احصروا الرقيق
 فأتونا بالرقيق ما رأينا أحسن منه ضحوك السن يغثوا ويلعبوا ويتهاشروا
 ويتداعبوا بآبدان عبده واجسام كأنها البرد نعوذ ويكادون يطيرون
 حقة ونشاطا غير أن رؤسهم صغار وحتت كشح كل منهم حناجين كجناهي
 السلحفاة لا تغادر قلنا لهم ما هذا فتصاحكوا وقالوا اهل هذه الجزائر كلهم
 كذلك وما عليكم من ذلك وأشاروا إلى السماء أي الله تعالى خلعنا كذلك
 فاعطينا عن ذلك وطننا هذه فرصد ورأيناها عنيمة فاشترى كل منا بعهده ما
 عنده من الامتعة ومعطته وجرعنا المركب من المضايح وشكتاه وبقيا وزادا
 وكلما اشترينا شيئا حامونا بما هو أنظف منه وأحسن فشكنا المركب

جواد Cod. د) جوصها Cod. هـ) ومعطته Cod. و)

n'avons que des esclaves. — Fort bien. Amenez-les." Et ils nous présentèrent les plus beaux esclaves que nous eussions vus de notre vie, et les plus gais; ils chantaient, jouaient, folâtraient, plaisantaient entre eux. Leur corps était dodu, et doux au toucher comme de la crème; si légers, si vifs qu'ils semblaient à chaque instant tout prêts à s'envoler. Seulement leur tête était petite, et sous leurs flancs on voyait des espèces d'ailes ou de nageoires comme en a la tortue. „Qu'est-ce là? dites-nous aux insulaires. — Ne vous en inquiétez pas, répliquèrent-ils en riant. Les gens de l'île sont tous ainsi faits." Et ils montraient le ciel, pour dire: „C'est Dieu qui nous a créés avec cette conformation." Sans nous en préoccuper davantage, nous dimes: „Bonne affaire!" Et jugeant que ces esclaves étaient de bonne prise, nous en achetâmes chacun suivant nos facultés. Le navire fut vidé de marchandises et rempli d'esclaves et de provisions. A peine en avions-nous acheté quelques-uns qu'ils nous en amenaient d'autres plus beaux encore; si bien que le bâtiment se trouva plein de créatures telles que les yeux n'ont jamais admiré rien de plus beau ni de plus gracieux. Et si l'affaire était venue à bien, il y avait là de quoi nous enrichir, nous et nos arrière-neveux.

بخلق ما رأى الرأودن احسن منه ولا احمل فلو اتم لنا لانسغينا الى عجب
العجب قال فلما حان السفر وعصفت لنا الريح من صوب الجراير الى نحو
بلادنا وشيعونا وقالوا لنا نعودوا لنا من قبل ان شاء الله وطمعنا وطمع
رأنا في العود بمركة وحده بغير تجار فكان لبله كله هو ورحاله يوفهم
على الدجيم ويتنهم على منازل الواكب وجهات الآفاق وطريق الافلاع في
المحى والعود ورحنا عايد الفرح والسرور وسرنا من الجريه بريح عاصف
من اول النهار فلما عابت الجريه بكى بعض الرقيق الذى معنا فضاوت
صدورنا على بكائهم ثم لم بعضهم لبعض وقالوا نكوا لاني شيء فوموا بنا
نرخص ونغنى مقام الرقيق جميعه يرمصوا ويغتموا وينضاحكوا فاجمنا ذلك
10 منهم وقلنا هذا اصلح من المكاء واشتغلنا كل واحد منا بشأته فما لهؤلاء

a) Cod. صوب. b) Excidit verbum aut delenda est copula seq. c) Cod. ورحنا.

Le temps du départ arriva, le vent souffla des îles vers notre pays. Les insulaires nous accompagnèrent et nous dirent: „Vous nous reviendrez plus tard, s'il plaît à Dieu." C'était bien notre désir. Et notre capitaine aussi désirait revenir, mais seul avec son navire, libre de marchander. Et il passa la nuit avec ses hommes à étudier les étoiles, à reconnaître la place des constellations, à s'orienter pour fixer dans sa mémoire le chemin de l'aller et du retour.

Nous étions tous ravis, pénétrés de la plus vive joie. On mit à la voile au point du jour, on s'éloigna de l'île par un vent favorable. Quand l'île eut disparu à nos yeux, voilà que plusieurs de nos esclaves commencèrent à se lamenter, et leurs lamentations nous ennuyaient. Mais d'autres esclaves allant à eux: „Pourquoi gémir, dirent-ils. Allons! amusons-nous, dansons, chantons." Et toute la troupe se mit à danser, à chanter en riant. Cela nous fit plaisir. „Voilà, ditmes-nous, qui vaut mieux que des gémissements." Puis, sans songer à eux davantage, nous nous occupâmes chacun de nos affaires. Profitant de notre inattention, les esclaves choisirent le moment propice, et d'un bond s'élançèrent par dessus bord comme un vol de sauterelles. Et le

ألا إن أصابوا منا غلظه وتطايروا والد في البحر تطاير الحراد والمركب
 يجرى في موج كالجمال كالمرق الخاطف فما أشرنا عليهم حتى تعذتهم
 المركب بنحو فرسخ وحين نسمعهم يغتنون ويصفعون ويتضاحكون معلنا
 أنهم ما فعلوا بنفوسهم ذلك ألا باقندار لهم على هول ذلك البحر ولم يمكننا
 الرجوع اليهم وأيسنا منهم فلم يبق منهم ألا واحدة عند إني في بلنج^٥
 كبيرة فلما مضوا هولئك نزل إني إلى السلنج فوجدتها تريد أن تنغب
 وتطرح نفسها في البحر فضبطها وقيدها وسرنا إلى أن دخلنا بلاد الهند
 فبعنا الأرواد التي كانت معنا وتعلمنا أثمانها فصمخ لكل واحد عشر رأس
 مالا فلما سمعوا الناس بأخبارنا جاءنا رجل من أهل الجزائر بعينها ود
 أخذ صغيراً وبقي في الهند إلى أن هزم فقال لنا أنتم وصمختم إلى جزائري^{١٠}

c) Cod. 120 et 121a بلنج. d) Cod. كنز.

navire, poussé par une forte brise courant avec la rapidité de l'éclair sur des flots pareils à des montagnes; les fuyards étaient dans la mer, éloignés de nous d'une parasange, avant que nous nous fussions rendu compte de leur escapade; et nous les entendions qui rinaient, chantaient, battaient des mains. Nous comprîmes qu'ils se sentaient fort en état de lutter contre la houle de la mer, et ne pouvant retourner en arrière nous perdîmes tout espoir de les reprendre.

De toute la cargaison il ne resta qu'une jeune esclave appartenant à mon père, alors enfermée dans une grande cabine. Mon père descendant à la cabine trouva la jeune fille qui cherchait à se frayer une issue pour se jeter à la mer. Il la saisit et l'attacha.

„Le voyage achevé, de retour dans l'Inde, nous vendîmes les approvisionnements qui nous étaient restés; et après le partage, chacun se trouva réduit au dixième de son capital. Le bruit de nos aventures nous amena un homme très âgé originaire de ces îles. Il avait été pris jeune, et était depuis demeuré dans l'Inde. Ce vieillard nous dit: „Les îles où le hasard vous a jetés se nomment les îles du Poisson. C'est mon pays. Chez nous les hommes se sont jadis accouplés avec les femelles des animaux marins, et les femmes se sont

نسَمي حواير الحوت وهي بلدى ونحن قوم نزل رحالنا على اناث حيوان
 البحر واضطجعت نسواننا لذكران للحيوان بالبحر فتتبع بينهم خلق
 مشبهون بين هاولاه وهاولاكك فاجتمع المشبهه^٥ مشبهه المشبهه وذلك
 في قديم الدهور نحنا صادرون على طول المعام في البحار وعلى طول المعام
 في البر للسر المشرك فيد^٦ واما المرأة التي بعبت مع ان فاستولدها
 ستة اولاد^٧ انا سادسهم^٨ واقامت عنده بمائيه عشر سنة معيده وكان^٩
 هذا الشبح الكوايرقي الذي احبرنا عن سر الذي فيهم قد قال لوالدى
 لا تحل عنها فتطرح نفسها في البحر، وتمضى ولا تراها ابداً فان نحن
 لا صبر لنا عن الماء ففعل بها كذلك، ولما كبرنا نحن وتوفى والدنا وكنا
 نلومه في تفهيدها بغير علم فلما مات ما كان لنا بعده عملا الا ان
 اطلعناها من العيد رحمه لها وابرازها^{١٠} وحنوا عليها فحرجت ذاتها العرس

٥) Exordium videtur ٦) Cod. بسم ٧) Decat. ٨) Cod. وابراز ٩) Cod.

livrée aux mâles. De ces unions naquirent des êtres participant de la nature de leur père et de leur mère. Ces êtres se sont croisés entre eux. Il y a longtemps que les choses sont ainsi; et nous sommes devenus capables de séjourner longuement tant sur terre que dans la mer, tenant de l'homme et du poisson."

„Pour revenir à l'esclave de mon père, il en eut six enfants, et je suis la sixième. Il la garda dix-huit ans, toujours attachée; car le vieillard des îles, qui en avait expliqué les mystères, lui avait dit: „Si tu la mets en liberté, elle se jettera à la mer et sera perdue pour toi. L'eau a pour nous un attrait invincible." Notre père obéissait donc au conseil du vieillard. Quand nous fûmes grands, notre père étant mort, comme nous le blâmons inconsidérément de tenir notre mère attachée, notre premier soin fut de la délivrer de ses liens, par commisération, par respect, par pitié filiale. Elle s'élança au dehors comme une jument qui tient la tête dans une course, et nous courûmes après elle sans réussir à la rejoindre. Quelqu'un qui la croisa dans sa fuite

السابق وانطلقنا جلعها فلم ندرکها فقال لها بعض من قرب اليها تمضى وتخلى اولادك
وبنائك فعالت انشروتوا معناه ما اعمل لهم وطرحت نفسها في البحر وعاصت
كأقوى حوت يكون سبحانه الخالق الماری المصور نبارك الله احسن الخالقين
قال ابو محمد الحسن بن عمرو وشاهدت من اصلاع السمك ضلعا جلد الينا
بعض ارباب المراكب قطع منه قطعة من حائنه العليظ نحو حيسة اذرع فطر حنا^١
١٥ على نهر على باب بستان لنا بالحيرة فقام معام القنطرة وكان طول ما بهى
منه نحو عشرين ذراعا^٢ وفي البحر سمك نحارب السمك ولا يشتون له ولا
حرطومهم تجعل كلناشير الا اشد من الجانبين مثل اسنان المنشار فاذا ضرب
السمك قطعة فاذا مات هذا السمك او صيد احد اهل تلك الناحية هذه
١٠ الخراطيم التي كلناشير يستعملونها في الحرب بينهم فتعمل عملا عظيمها احد^٣
من السيوف

١) Dees ٢) Cod. الخراطيم ٣) Cod. استعمالها

lui dit: „Tu t'en vas, abandonnant tes fils et tes filles?" Elle répondit: „Hacharton" c'est à dire „que puis-je faire pour eux?" Et elle se jeta dans la mer, comme le plus vigoureux des poissons. „Gloire au Créateur, qui produit et façonne! Gloire à Dieu, le parfait créateur!"

XVI. En fait de poissons, Abou-Mohammed al-Hagan, fils d'Amr, raconte: „J'ai vu une côte de poisson que nous avait apportée un patron de navire. On en avait coupé un morceau de cinq aunes environ, et on l'avait jeté en guise de pont sur un ruisseau, à la porte d'un jardin que nous avions à Djézira. Le reste était long de vingt aunes."

Il y a dans la mer une espèce de poisson auquel les autres ne peuvent résister. Il a une trompe faite comme une scie dentelée des deux côtés. Lorsqu'il en frappe un poisson, il le coupe en deux. Dans les parages qu'il fréquente, les riverains s'emparent des trompes de ceux qu'ils rencontrent morts ou qu'ils ont capturés, et ils s'en font, pour leurs combats, des armes plus terribles que les sabres.

وحدثني بعض اهل المراكب العارفين عن شيخ من شيوخ الرتيبة انه كان خارجا من سيراف وكان معه في الكنار رجل في مطيال فحاصم في بعض الايام رجلا من اهل المركب واقترب عليه واخرط وامسك الرجل عنده لانه كان عريفا لم ينصره احد ولم يعاونه وكان المقتري قد ركب معهم بوسيلة شفاعه وعنايه فوجد قال فما مضى بعد للصوصه ثلث ساعات حتى صغرت من الدحر كنعنة^١ فبعثته برأسها بطن الرجل الجالس في المطبال وكلمت^٢ من الجانب الآخر فسقطت في الدحر وكفنوا الرجل ورموا به الى الماء ونبت اسمع بامر السلاحف فاستطروقه وانكره لما يحكى مما لا يعله العقل فحدثني ابو محمد الحسن بن عمرو انه سمع بعض شيوخ المراكب يحدث ان مركبا خرج من بلاد الهند الى بعض النواحي فذهب من يد

١) Cod. اللقي. ٢) Cod. a. p. ٣) Cod. مغرب.

XVII. Un marin, homme d'expérience, m'a dit qu'il avait entendu raconter ce fait par un notable capitaine de navire. En partant de Siraf, il emmenait, dans un bateau tiré à la remorque, un homme qui durant la traversée chercha querelle à un des gens du navire, l'injuria et dépassa les bornes de la bienséance. Celui-ci ne répondit rien, parce que l'agresseur était étranger, sans personne pour le défendre et le soutenir, et qu'on l'avait emmené par grâce et sur de vives instances. Or, trois heures à peine après l'altercation, un (poisson de l'espèce appelée) *kim'ada* s'élança du sein de la mer, fendit avec la tête le ventre de l'homme assis dans le bateau remorqué, sortit du côté opposé et ressauta dans l'eau. On ensevelit l'homme et on jeta son corps à la mer.

XVIII. J'ai aussi oui conter sur les tortues des choses bien curieuses et que l'esprit a de la peine à croire. Voici ce que je tiens d'Abou Mohammed al-Haqaq, fils d'Amr. Il avait entendu un respectable marin raconter qu'un navire parti de l'Inde pour je ne sais quel pays, dévia de sa route, par la force de la brise, malgré les efforts du capitaine, et éprouva quelque avarie. On atteignit un petit îlot entières

صاحبه بعثوه^a الشرا واب^b المركب فقدموا الى جزيرة صغيرة له حدوا فيها ماء ولا شجرا ودعهم الضرورة الى المقام فيها ففرعوا جملة المركب الى الجزيرة واقاموا مدة حتى اصلحوا العيب وردوا للجل الى المركب وعزموا على الخطوف فانفق لهم يوم نورور فجمعوا من خشبيات معهم وحوص وفماش واودوه فمكرت الجزيرة من تحتهم وكانوا يقرب الماء فرموا انفسهم^c الى الماء وتعلقوا بالقارب والدونيچ^d وعاصت الجزيرة فلعفهم من اضطراب البحر بحركتها ما اشرفوا على العرق وسلموا بعد تعب شديد وهول عظيم واذا بها سلحفاة فايده على وحده الماء ولما احسنت بحر النار ولدعها هربت وسألت عن السبب في ذلك فقال ان السلحفاة لها اياما في كل عام تظفر فيها على وحده الماء على سبيل الاستراحة من طول مقامها في كهوف الجبال وفي البحرة غابات وشعاري واشجار هائلة^e اهل واعظم من شجرنا

a) Deest. b) حباب. c) God = p. d) Deest. e) حليكة. Cod.

rement dépourvu d'eau et de bois, mais où la nécessité les contraignit de s'arrêter. On y débarqua le chargement du navire et on y demeura le temps nécessaire pour réparer l'avarie. Puis les ballots furent reportés à bord pour se remettre en route. Sur ces entrefaites arriva la fête du *Neurous* (nouvel an), et, pour la célébrer, les passagers portèrent sur l'îlot ce qu'ils purent trouver dans le navire de menu bois, de feuilles de palmier, de chiffons, et ils y mirent le feu. Soudain l'îlot s'agita, trembla sous leurs pieds. N'étant pas éloignés de l'eau, ils s'y jetèrent et s'accrochèrent aux embarcations. A l'instant l'îlot s'enfonça dans les flots, produisant un tel remous qu'ils faillirent tous se noyer et ne se sauvèrent qu'à grand peine, en proie à la plus vive frayeur.

Or, l'îlot n'était qu'une tortue endormie à fleur d'eau; réveillée par la brûlure du feu, elle s'était enfuie.

Je demandai à mon narrateur comment cela se faisait. „La tortue, me dit-il, a chaque année une période de jours où elle remonte à la surface de l'eau pour se délasser de son long séjour dans les cavernes des montagnes sous-marines;

فوق الارض فنخرج على وجه الماء وتكثت اياما وتسدر كالسكران فاذا رجعت اليها نفسها وسمعت ما في فيه عاصت وربما احنع الذكر بالانثى فيكون بينهم السفاده وهم طايفين على وجه الماء ١٥

وحدثني ابو محمد الحسن بن عمرو عن من حدثه من شيوخ البحر انه دخل الاعباب وحالس بعض ملوك الاعباب فعلم اليهم طعاما يأكلونه وكان فيما قدم عصاره فيها ألوان مطبوخة برؤس وايدى وأرجل نسيه ٢٠ رؤس الصبيان وايديهم وأرجلهم قال سمعت نفسي ذلك الطعام ورجعت عن أكل طعامه بعد ان كنت قد انسطت فظن ان الملك لذلك فامسك فلما كان من الغد حضرت عنده فكلم احبابه بشيء فوافوا بسمك يحملونه لولا اني رأيت يضطرب اضطراب السمك وعليه صدحه ما شككت ١٥

١) Cod. المساء. ٢) Deset. ٣) Cod. a. p. ٤) Cod. ظن. ٥) Cod. المشى. ٦) Cod. الخوالو.

car dans ces profondeurs croissent des arbres effrayants, des plantes prodigieuses, bien plus extraordinaires que nos arbres et nos plantes terrestres. Elle vient donc à fleur d'eau, et y passe des journées, privée de sentiment, comme un homme ivre. Lorsqu'elle a repris connaissance et qu'elle est lasse de rester là, elle plonge. Quand le mâle s'unit à la femelle, cette union se fait souvent à la surface de la mer."

XIX. Un respectable marin racontait à Abou-Mohammed al-Haqqan fils d'Amr, qui me l'a rapporté, que, naviguant dans les *gobbs* (de Sérendib), il avait été l'hôte d'un roi de ces régions. On leur servit à manger. Et parmi ce qu'on leur offrit, était un plat contenant divers morceaux de viande cuite, avec des têtes, des mains, des pieds tout à fait pareils à des têtes, des mains et des pieds de jeunes garçons. „Cela dit-il, me souleva le cœur, et je cessai de manger, quoique j'eusse montré jusque-là fort bon appétit. Le roi s'en aperçut, mais ne dit mot. Le lendemain, quand j'allai lui faire visite, il donna un ordre à ses gens, qui apportèrent un poisson; et si je n'avais pas vu à cet animal tous les mouvements et les écailles d'un poisson, j'aurais été persuadé qu'il était fils

في آفة ابن^a آدم فقال لي الملك الذي كرهت بالأثم أن تأكله هو هذا
هو أطيب من سمكنا وأعذب وأحلى وأقل صرارة^b فآل فكننت آكله بعد ذلك
وحدثنى بعض من دخل النيل وبلاد الحبشة أن في بحر الحبشة
سمكا له وجه كوجه بنى آدم وأحسامهم لها^c الأيدي والأرجل
وأن الصيادين المتعثرين^d الفقراء المنتظرين في أطراف السواحل
المهجورة والجزائر والشعاب والجانال التي لا تسلك^e المعالين فيها طول أعمارهم
إذا وحدوا ذلك السمك المشابه لبنى آدم اجتمعوا به فيسألونهم نسل
شبيها لبنى آدم يعيش في الماء والهواء وربما كان الأصل في هذا السمك
من بنى آدم^f "اجتمعوا بجنس^g من أجناس السمك ويتوالد بينهم هذا
السمك الشبيه^h لبنى آدم ثم كذلك على مر الدهور والأزمنة كما جتمع

a) God بن. b) Cod. صرارة. c) Deest. d) Cod. المتعثرين. e) Cod. لا تسلك. f) Cod. جنس.
g) Deest.

d'Adam. „Voula, me dit le roi, ce dont hier tu avais répugnance de manger; c'est le meilleur de nos poissons, le plus agréable au goût, le plus facile à digérer, le moins capable de faire mal." Depuis, je ne fis point difficulté d'en manger."

XX. Quelqu'un qui avait voyagé dans le Zéla et le pays des Abyssins, m'a dit qu'on trouve dans la mer de Habach un poisson qui a toute la figure des fils d'Adam, le corps, les mains, les pieds. Les pêcheurs qui s'en vont au loin, les malheureux qui passent leur vie dans les régions inexplorées, sur des rivages déserts, parmi les îles et les montagnes où ils ne rencontrent jamais âme vivante, découvrent parfois cette espèce de poisson à face humaine. Ils s'accouplent aux femelles. Et de là naissent des êtres ressemblant à l'homme, qui vivent dans l'eau et dans l'air. Peut-être ces poissons à figure humaine proviennent-ils originellement de l'union de l'homme avec quelque espèce de poisson, union qui aurait produit ces êtres ressemblant à l'homme; après quoi des accouplements semblables ont continué dans le cours des siècles. C'est ainsi que l'homme, en s'unissant à la panthère, à l'hyène et autres animaux terres-

الآدمى ببعض الوحش مثل الضع والنمرة وغيره من حيوان البرق فيتوالد
 بينهم الفردة والنسافيس وغير ذلك مما يشبه ابن آدم وكما تجتمع الخنازير
 والجواميس وكان بينهما الفيلة وكما صنع الكلاب والمعز وكان بينهما الخنازير
 وكما صنع الحمير والخيول وكان بينهما البغال ولو ذهنا نعد ما تنتج
 من الاحتماج للجناس لعددا من ذلك ما يهت الغارق ويخرج عما قصدنا
 البه من عكايب الهند خاصة

ويقال ان سمك يقال له الظلوم على صورة الآدمى وله فرج كفرج الناس
 الذكر والانثى يصاد وله حلد انخن من حلد الفيل يدبغ ويستعمل¹⁸¹
 للاختفاف

ويقال ان كثر طائر في الهواء وعلى وجه الارض في البحر من السمك
 مثله او ما يشبهه ولقد رايت في جون ايلد من البلاد الشاميه² سمكا
 1) Cod. سما. 2) Cod. وكان. 3) Cod. a. p. 4) Cod. للظلوم. 5) Cod. ولما.

tres, a donné naissance au singe, au *neenas* et autres êtres qui lui ressemblent.
 C'est ainsi que l'union des porcs et des buffles a produit l'éléphant, celle des
 chiens et des chèvres le sanglier, celle de l'âne et de la jument le mulet.
 Si nous voulions énumérer tous les produits de ces sortes d'accouplements, il
 y aurait de quoi étonner le lecteur, mais cela nous écarterait de notre sujet
 spécial, les merveilles de l'Inde.

XXI. Le poisson nommé *shalous* a, dit-on, la figure d'un homme, des or-
 ganes sexuels pareils aux nôtres, tant mâles que femelles. On le pêche. Sa
 peau, plus épaisse que la peau de l'éléphant, se tanne et s'emploie pour faire
 des chaussures.

XXII. On assure que tout oiseau qui vole dans l'air, à la surface de la
 terre, a son pareil dans la mer, parmi les poissons. Pour moi, j'ai vu dans

صغيراً لونه يشبه لون الشعراق لا يعادر يطير من الماء ويغوص فيه
ومن عكيب أمر بحرة فارس ما يراه الناس فيه ناليل فان الامواج
اذا اضطربت ونكسرت بعضها على بعض انفجح منه النار فيخبيل الى راكب
البحر انه يسير في بحر نار

وحدثت ان في البحر حيات يعال لها التين عظيمه هائلة اذا مرت
السحاب في كبد الشتاء على وجه الماء خرج هذا التين من الماء ودخل
فيه لِمَا يحد في البحر من حرارة الماء لان ماء البحر في الشتاء
يسكن كالمرحل فيسكن هذا التين برودة السحاب فيها وتهب الرياح
على وجه الماء فنزع السحاب عن الماء ويسقط التين في السحاب وتتراكم
وتسير من افق الى افق فاذا استفرغت مما فيها من الماء خفت وصارت

a) Cod. نسخة مغيرة b) Doest. c) Cod. 4 p. d) Cod. موجح e) Cod. ولم f) Cod.
جفت g) Cod. لمسكن

le golfe d'Ayla, en Syrie, un petit poisson qui a les couleurs du pivot, qui voltige sans cesse dans l'eau et hors de l'eau.

XXIII. Parmi les choses extraordinaires de la mer de Fars (Perse), quelquefois la nuit, quand les vagues sont agitées et s'entrechoquent, on voit les flots étinceler, et le navigateur juremat qu'il s'avance sur une mer de feu.

XXIV. Il y a aussi, dit-on, dans la mer, des serpents monstrueux, énormes nommés *tannin*. Au milieu de l'hiver, quand les nuages rasent la surface de l'eau, ce tannin, gêné par la chaleur de la mer, sort des flots, et entre dans la nue; car l'eau de la mer en cette saison est chaude comme dans une chaudière. Saisi par le froid du nuage, il y reste emprisonné; et les vents venant à souffler à la surface de l'eau, le nuage monte et entraîne le tannin. Ce nuage s'épaississant voyage d'un point de l'horizon à l'autre; mais quand il a repandu toute l'eau qu'il contenait et qu'il n'est plus qu'une vapeur légère comme les atomes de poussière que le vent épargille et disperse, alors le tannin, que rien ne sou-

كالهواء وتفرقت ومطعتها الرياح فلا حد للتين ما يتكامل عليه فيسقط
أما في بحر وأما في بر فإذا أراد الله تعالى بعموم شراً أسقطه في أرضها فينبلع
جمالهم وحيلهم وأبقارهم ومواشيهم ويهلكهم ويعبى حتى لا يجد شيئاً يأكله
فيموت أو يهلكه الله سبحانه عنهم ولقد حدثني أهل السكر والسقارة
« أن تخار ورتانيد أنهم أبصروا عير دحمة في السحاب يعبر على رؤسهم أسود
ممدود في السحاب كلها تراعى هبط إلى أسفلها ورسب وربما تدلى طرف
ذنبه في الهواء فإذا أحس ببرد الهواء رجع نفسه وتكامل » في السحاب
وعاب عن الابصار فتماركة الله أحسن الخالقين »

وحدثني أبو الزهر البرختي عن حبات بلاد الهند قال حدثني رجل
طبيب هندي من أهل سرنديب قال لي هذه للبهات في أرض الهند ثلاثة
آلاف ومائة وعشرين جنساً أختها جنس في أرض تাকা إذا هبت الريح

a) Cod. وحامل. b) Cod. h. l. s p

tient plus, tombe tantôt sur terre et tantôt dans la mer. Lorsque Dieu vent mal à un peuple, il fait tomber le tannin sur son territoire. Le monstre dévore leurs chamcaux, leurs chevaux, leurs vaches, leurs brebis; il y demeure jusqu'à ce qu'il ne trouve plus rien à manger et qu'il périsse, ou que Dieu les en débarrasse.

Des marins, des voyageurs, des marchands, des capitaines m'ont raconté qu'ils l'avaient vu plus d'une fois, passant sur leurs têtes, noir, allongé dans les nuages, descendant dans les couches inférieures, quand les nuées se relâchaient, et parfois alors laissant pendre dans l'air le bout de sa queue; mais dès qu'il sentait la fraîcheur, il se repliait dans la nue et disparaissait aux regards. Béni soit Dieu, le plus parfait des créateurs!

XXV. Abou'z-Zahr al-Barkhati, m'a appris diverses particularités touchant les serpents de l'Inde. Un médecin indien, habitant de Sérendib, lui avait dit qu'il existe dans l'Inde trois mille et cent vingt espèces de serpents. La pire espèce est sur la terre de Taka. Lorsque le vent souffle de ces parages, il tue tout ce

من جهنهم قتلت من تمر به من جميع الحيوان الطائر والدواب والمنساب^١ عن ثلثة فراسخ ولذلك ان ارض تاكا لا يعمرها الاقوام^٢ للرياح ايام^٣ معلومة ان هبت الريح لهم اياما ايامها وان جاءت هبوب الرياح من جهة ارض تلك للحيات ننادوا وركبوا الدوبيج^٤ ودخلوا الى جزاير البحر فاذا انقضت ايام تلك الرياح ننادوا وادوا وحرروا وزرعوا واستخرجوا المعادن وذلك ان ارض تاكا في معادن الذهب والفضة وفي كل عام ياتيهم من داخل البرية الشرقيّة سيول تحمل اليهم طيبا..... ☆

..... سوى بنى آدم فرمتد الريح الى بعض المراسى من بلاد التحم^٥ فصعد هورا وحاكاه الى عبضة من تلك الجزاير فيها اخشاب قد مضت عليها الدهور مطروحة قد وقع بعضها على بعض فطاف في الغيضة يطلب دلا لمركبه فوقع

١) Cod. a. p. ٢) وكذلك Cod. ٣) والسبب Cod. ٤) الا لاما fortasse leg. ٥) Cod. fere ubique الذهب sed h. l. a. p. ٦) Cod. اللحم

qu'il attent, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, a tous parasites à la ronde. Aussi cette terre n'est-elle habitée qu'une partie de l'année. Tant que les vents soufflent de la mer, les gens y demeurent. Dès qu'il commence à souffler de terre, du canton des serpents, ils se sauvent en toute hâte sur leurs embarcations et s'en vont parmi les îles de la mer. Quand ces vents ont cessé, ils se rassemblent, reviennent, débarquent, labourent la terre, ensementent, ou bien ils exploitent les mines, car la terre de Taka est riche en mines d'or et d'argent, et de plus, chaque année, des torrents coulant de l'intérieur du désert oriental leur apportant des aromates...

XXVI (Le capitaine Allama raconte, qu'ayant été assailli par une tempête, il s'était vu obligé de couper le mât, et de jeter toute la cargaison à la mer, de sorte qu'il ne resta à bord) que l'équipage. Les vents l'ayant jeté dans une baie d'une île du pays d'al-Bakham, il descendit à terre avec ses gens et s'avança dans un fourré marécageux où gisaient des troncs d'arbre séculaires renversés, entassés les uns sur les autres. Il rôda de côté et d'autre, cherchant de quoi faire un mât pour son navire. Son choix tomba sur un tronc magnifique, parfaitement droit et

اختياره على دحل املس حسن في نهاية الاستعامة والغلط والخشب فوجد مشوش كما قد وقع في طول الايام فعدته فوجده رايدا على حاجته فاحصر المنشار ليقطع منه خمسين ذراعا بمقدار حاجته فلما وضع المنشار عليه وابنداً ينشره تحركه وانساب واذا هو حية فتنادروا الى الماء فآلقوا نفوسهم فيه ولجعوا المركب وسلموا منه ٥

وحدثني محمد بن بابشاد عن علامة هذا انه سافر من الهند الى الصين فيمنها هو يسير في بعض البحار بحان وقت صلاة الاولى فمضى الى المتوضأ ليجتد الوضوء الى الصلوة فنظر الى البحر فلم يلبث ان قام وعاد ولم يتوضأ وكان كالمدعور فقال يا رجال سوء ارفعوا الشراع ففعلوا فقال اطرحوا كلنا على ظهر المركب في البحر ثم نزل الى قريب من الماء ثم طلع مدعورا وقال يا تحار ابي شيء عندكم احب لكم اموالكم التي منها ألف مذكورا ١٥

a) God. b) Deest.

lisse, d'une belle grosseur; d'autres arbres étaient jetés dessus pêle-mêle, comme si sa chute remontait à bien des années. L'ayant mesuré, on le trouva plus long qu'il n'était nécessaire. On prit une scie pour en couper une longueur de cinquante coudées, suivant le besoin du moment. Mais à peine la scie commençant son œuvre et entourant le tronc, que celui-ci remua et se mit à ramper. C'était un serpent. Les marins se hâtèrent de courir au rivage, de se jeter à l'eau et de regagner le navire, ce qu'ils purent faire sans autre accident.

XXVII Je tiens de Mohammed fils de Babichâd que ce même Allama lui avait conté que faisant une traversée de l'Inde à la Chine et passant par une de ces mers, l'heure de la première prière étant venue, il descendit au cabinet pour faire ses ablutions. Mais ayant jeté les yeux sur la mer, il se releva soudain, saisi de terreur, et remonta sans plus songer aux ablutions. „Hommes, commanda-t-il, alerte! détachez les voiles!” On obéit. „Jetez à la mer, continua-t-il, tout ce qui est sur le navire”. Il descendit proche de l'eau, puis remonta, et de la voir d'un

عوض أو نفوسكم التي لا عوض لها فقالوا وائى شيء جرا علينا حتى تقول لنا هذا القول رجنا رغو وبحرنا رهو^١ ونحن سالمين في كنف رب العالمين فقال لهم ليشهد بعضكم على بعض وليشهد لي رجال المركب على هؤلاء البخار ائى قد نصحت لهم قبل الكون فلم يغبوا وانا أستودعكم الله تعالى وقال لصاحب الغارب فخذني في فنول فيه وأنزل معي فيه ماء ورحالا^٢ وادأ فلما عزم على مغادرتهم قالوا له ارجع ونحن نفعل ما تأمرنا به فقال والله ما أرجع حتى تطرحوا كلأا معكم في البحر عن طيب انفسكم بايديكم فآل فرموا بايديهم ما عثر عليهم وهان ولم يبق في المركب سوى بى آدم وادهم وماءهم فقط فآل فرجع وطلع المركب وقال لهم لو علمتم ما جرى لكم والمركب في جوف هذه اليلة فظفروا وصلوا واخلصوا التوبة الى ربكم^٣

هو. Coā. ١٠

homme plein d'effroi. „Marchands, dit-il, qu'aimez-vous mieux, vos biens que vous avez mille moyens de remplacer, ou votre vie dont rien ne peut réparer la perte?" „Eh quoi!" dirent les marchands. Qu'arrive-t-il pour que tu nous tiennes un pareil discours? Le vent est doux, la mer est calme, et nous voguons en paix sous la protection du souverain des mondes. — Marchands, répliqua-t-il, voyez tous témoins les uns contre les autres, et que les hommes de l'équipage soient mes témoins contre vous: je vous ai donné conseil avant l'heure fatale, et vous ne m'avez pas écouté. Pour moi, je vous abandonne à la grâce de Dieu"

En même temps il ordonna au patron de la chaloupe de la lui amener. Il y descendit, fit descendre avec lui des hommes, de l'eau et des provisions, et s'éloigna. Les marchands le voyant partir, lui crièrent: „Reviens, nous ferons tout ce que tu commanderas." Il répondit: „J'en jure par Dieu, je ne reviendrai pas que vous n'ayez jeté par-dessus bord, de votre plein gré, de vos propres mains, tout ce que vous avez".

Les marchands n'hésitèrent plus; tout fut jeté à la mer, objets de prix et choses de peu de valeur. Il ne resta à bord que les hommes, l'eau et les provisions de bouche. Et lui, revenant et remontant sur le navire, leur dit: „Ah! si vous saviez ce qui nous attend cette nuit!... Croyez-moi, purifiez vos âmes, priez, re-

وَأَسْلَوْا الْعُقُورَ فَعَلُوا فَلَمَّا كَانَ اللَّيْلُ فَتَحَ اللَّهُ سُبْحَانَهُ أَبْوَابَ السَّمَاءِ
 بِرِيحٍ سَوْدَاءَ مَلَأَتْ مَا بَيْنَ السَّمَاءِ وَالْأَرْضِ وَرَفَعَتْ أَمْوَاجَ الْبَحْرِ إِلَى السَّحَابِ
 وَحَظَّتْهَا إِلَى التَّنْرَابِ وَطَمَرَتْ مِنَ السَّفِينِ فِي الْمَلَادِ وَالسَّوَاهِلِ وَفِي وَسْطِ
 الْبَحْرِ وَحَدَّ مِنْ سَلَمٍ مِنْهَا وَمَرَكَبَ الْعَوْمِ وَدَأَلَهُمُ اللَّهُ أَنْ حَقَّقُوا وَطَرَحُوا
 مَا عَلَيْهِ مِنْ ثَعْلٍ وَغَيْرِهِ وَكَانَ كَلَّمَا حَاشَ الْبَحْرَ عَلَيْهِ خَفَ وَعَلَا عَلَى
 الْأَمْوَاجِ وَطَعَادَ عَلَى الْبَحْرِ وَهُمْ يَمْرُقُونَ وَيَدْعُونَ وَيَسْتَهْلِكُونَ وَلَا يَأْكُلُونَ وَلَا
 يَشْرَبُونَ ثَلَاثَةَ أَيَّامٍ بَلْبَالِيهَا فَلَمَّا كَانَ الْيَوْمَ الرَّابِعَ أَمَرَ اللَّهُ عَزَّ وَحَدَّ الرِّيحَ
 فَسَكَنَتْ وَالْمَكَارِ فَهَدَّاتْ وَأَذْهَبَ اللَّهُ ذَلِكَ كَمَا عَرَفَ مِنْ عَوَائِدِ وَدَرْتِ
 سُبْحَانَهُ فَطَرَحُوا فَارَبَ الْمَرْكَبِ مِنْ حَوْفِهِ وَحَدَّلَ فِيهِ الرِّجَالُ الْمَحَادِيفَ
 وَحَدَّمَهُ بَيْنَ يَدَيِ الْمَرْكَبِ يَجْرُونَ يَوْمًا وَلَيْلَةً فَاهْرَعُوا عَلَى حَرِيرَةٍ وَدَ طَرَحَ
 إِلَيْهَا الْبَحْرَ كَلَّمَا أَمْسَدَهُ ذَلِكَ الْخَبَّ مِنَ الْمَرَائِبِ وَالْأَرْزَاءِ وَالضَّيَاحِ
 a) Cod. Ma. b) Cod. خط. c) Deest. d) Cod. s. p.

penitez-vous des fautes passées, implorez le pardon du Seigneur". Et chacun fit comme il disait. Et quand la nuit fut venue, voilà que Dieu, ouvrant les portes du ciel, livra passage à un vent noir qui remplit tout l'intervalle du ciel à la terre, soulevant les flots de la mer jusqu'aux nues et les laissant retomber sur la terre. La tempête enleva bien des navires en pleine mer et le long des côtes; peu échappèrent au naufrage.

Quant à ce navire, qui, par une inspiration de Dieu, s'était allégé en rejetant toute sa cargaison, soulevé par la mer bouillonnante, il monta à la pointe des vagues et restait à flot. Les passagers réclamaient des versets du Coran, priaient, invoquaient Dieu. Durant trois jours et trois nuits, nul ne put boire ni manger.

Le quatrième jour, Dieu fit signe aux vents et à la mer: les vents s'apaisèrent, la mer se calma. Il dissipa la tempête, ainsi que nous savons que sa puissance sait le faire. Les matelots mirent la chaloupe à la mer; munie de rameurs, elle marcha en avant, remorquant le navire un jour et une nuit. Ils atteignirent ainsi une île, où les flots avaient charrié les débris de navire, les agrès, les ballots en-

والمُتَاجِر من آفاق البلاد فأسروا بِمركبهم فيها ووجدوا غنّةً مركبهم فيها بعينها
 فرصعوها ورتّبوها إلى مواضعها من مركبهم واختاروا على أعينهم ما احتسبوا من
 البضائع السليلة وواروا من وحدوه من الغرء واستقروا فلما استوى لهم الافلاح
 وهبت بموافقتهم الرياح اشرعوا نحو ديارهم وساروا معادين ووصلوا سالمين
 ٢٤ ووجدوا فيما معهم من المصايح للدرهم عشرة ورجعوا الغنى والعافية والحمد لله
 رب العالمين

وحسب شيخ من شيوخ البحر أنّ فريضة كبيرة من أعمال الصنف انتقل
 أهلها من أجل حيلة كانت بالقرب منهم اكلت مواشيهم وجمعاً من أهلها
 وأنّ الحيلة أعينهم فيها فانتقلوا أهلها عنها وحرمت القرية ولم يعد إليها أحد
 وحسبني أبو محمد الحسن بن عمرو عن بعض النواخذة أنّه كان يسير
 ا) Cod. ms. ب) Cod. الحبل ج) Cod. الصنف د) Cod. المواقيت

traînés de tous pays par la tempête. Ayant jeté l'ancre en ce lieu, ils y trouvèrent même tout ce qu'avait perdu leur propre vaisseau. Tout cela fut recueilli et remis en place. Et parmi les marchandises que l'eau n'avait point avariées, ils choisirent et emportèrent ce qui leur plut. Enfin, après avoir donné la sépulture aux cadavres des noyés, le vent soufflant favorable au départ, ils firent de l'eau et se remirent en route pour leur pays, où ils parvinrent sains et saufs après un voyage sans accidents. Les marchandises recueillies décuplèrent leurs capitains, et ce voyage leur procura richesse et bonheur. Gloire à Dieu, maître des mondes!

XXVIII. Un vieux marin m'a rapporté que les habitants d'une grande bourgade du Sanf furent contraints d'émigrer à cause d'un serpent qui était dans leur voisinage, qui dévorait leur bétail et les gens eux-mêmes. A bout de ressources contre ce fléau, ils abandonnèrent la ville, et, depuis, personne n'y est retourné.

XXIX. D'après un récit que m'a fait Abou Mohammed al-Haçan, fils d'Amr, un capitaine de navire, poussé par un coup de vent très-vif fut heureux

في مركب واشتكت عليه الريح وأحده الحب فلما إلى خور لاج لا مدخله
 فإمام به يومه وليلته فلما كان من عد اجتازت لهم في التمر حيتة هائلة
 المنظر عظيمة لا تنفاس بشيء لكبرها ثم نزلت إلى البحر صبرت إلى الجانب
 الآخر كانتها البرق لسرعتها ثم صعدت إلى الناحية الأخرى فلما كان بعد ١٥
 العصر عادت صبرت للبحر على وقف فلم نزل على هذا خمسة أيام نجى في
 كل يوم عدوه فتعبر ونعود بعد العصر فلما كان في اليوم السادس فال
 الناحية للناحية انزلوا إلى التمر وانظروا إلى أين تمضي هذه الخبة فنزلوا بعد
 انصرافها في اليوم السادس إلى التمر ومشوا في تلك الأرض نحو ميل فإذا
 هم بأحمة وعيضة ومستنقع ماء مملوء بأنياب العيلة كبارا وصغارا فجاءوا بالخمر
 إلى الريان فنزل معهم في عد ووقف عليه وعادوا إلى المركب ولم يزلوا
 في نقل الأنياب بعد أن تنصرف للعيد وإلى وقت مجيئها حتى حملوا شيئا

a) Doork.

d'apercevoir une crique où il se réfugia. Il y passa le jour et la nuit. Dans la matinée du lendemain, voici qu'en face d'eux, sur un des côtés de la crique, s'avance un serpent gigantesque, effrayant, d'une grandeur qui échappe à toute comparaison. Le monstre descend dans l'eau, franchit la crique, monte la rive opposée et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Un peu avant la nuit, l'animal revint et traversa lentement la crique. Pendant cinq jours consécutifs, les voyageurs virent le même spectacle se renouveler, la bête passant le matin et retournant dans l'après-midi. Le sixième jour, le capitaine dit à ses hommes : „Descendez la terre et voyez où va ce serpent” Une partie de l'équipage débarqua donc, quand le serpent fut revenu, et s'avança d'un mille environ dans le pays. Ils arrivèrent ainsi dans un fourré humide et marécageux, et voici que le fourré était jonché de défenses d'éléphants grandes et petites. On se hâta d'en porter la nouvelle au capitaine. Le lendemain celui-ci alla avec eux voir la chose, puis il revint. Après quoi, les gens du navire ne cessèrent de transporter de l'ivoire du marécage au vaisseau, profitant de l'intervalle entre le retour du serpent et

كثيرا يعظم مقداره ورموا من المركب بمقدار ما حملوا بما لا يسئل عنه ولا قيمة له وخرحوا من الخور بعد ان اكلوا فيه نحو من عشرين يوما واذا بتلك الحية كانت تأكل تلك الفيلة وتدعى انباهيم، وسألت اسمعيلويه الناكداه عن هذا الحديث في سنة سبع وثلثين وثلثمائة وقد كنت سمعت به تحدثني به وقال بلغني وهو صحيح وفي البحر ألوان للحيات ألا ان معلها في الماء ضعيف واشد الختات ما كان في الجبال والقبلى والارض المعطشه والبعد عن المياه وفي حمال عمان حبات تغدل لوفنها وبما بين ضنكاره وفي قصه عمان وبين حمال النخمده موضع لا يسلكه احد فيه واد يسمى وادى الحيات قبل ان فيه حيات مقدارها شر ودون ذلك تجمع الواحدة رأسها مع ذنبها وترتفع الى الفارس فان نهشت قتلت للوقت وان نفخت اعمت وختلت¹³

o) Cod. هشارى. b) Cod. a. p.

son départ du lendemain. Ils en recueillirent ainsi des quantités énormes. Ils faisaient de la place dans le navire en jetant à l'eau les objets de moindre valeur et d'une vente moins assurée. Ils ne quittèrent la crique qu'au bout de vingt jours. Ce serpent, paraît-il, dévorait les éléphants et laissait à leurs défenses.

J'interrogeais un jour le capitaine Ismaïlawéih sur cette histoire qu'on m'avait racontée. C'était en l'année 889. J'en ai entendu parler, me dit-il. Elle est parfaitement authentique. Il y a aussi dans la mer diverses sortes de serpents, mais dans l'eau ils ne font pas grand mal. Les plus redoutables sont ceux qui habitent les montagnes, les plaines désertes, les régions arides, loin de l'eau. Dans les montagnes d'Oman, il y en a qui tuent instantanément. Dans le pays situé entre Sohar, qui est la capitale de l'Oman, et les montagnes des Yahmal se trouve un endroit où personne ne passe; on le nomme *Fallon des Serpents*. Il y a là, dit-on, des serpents, longs d'un empan ou moins encore, qui se replient, joignant la tête et la queue, et d'un bond s'élançant sur les cavaliers; leur piqûre tue à l'instant; leur haleine avengle et donne aussi la mort. Lorsqu'un voyageur se hasarde par là, ils sautent sur lui de tous côtés et ne le

فإذا سلك المسافر ذلك الطريق تفافن^a عليه من كل جهد ولا تحطيه
وذلك طول الطريق فترك سلوكها والسلام^b

وحدثني بعض المنصورين عن سلك إلى ماركين وهي مدينة بينها وبين
ساحل بلاد الأومون فرسحا وبها لهلوا ملك الهند أن بعصر حالها حثات^c
صغاراً وطا وعبرا إذا نظرت للجد إلى أنسان قبل أن ينظر إليها ماتت^d
وإذا نظرها الإنسان قبل أن تنظر مات وإذا نظر بعضهما إلى بعض ماما
وهي أحدث للحيات^e

وحدثني محمد بن بابشاد أن بناحيد الوافوق عفارب تنظر كالعصافير
إذا صرقت الإنسان يوم حسمة وأعدت وأنعشر^f جلده ومات^g
وحدثني اسمعيلويه وجماعة من البحرانيين أنه خرج من عمان في مركب^h

a) Cod. تفافن b) Cod. صغار c) Cod. لعافير
d) Cod. مات e) Cod. أحدث f) Cod. وأنعشر g) Cod. ومات h) Cod. مركب

manquent pas, tout le long du chemin. C'est pourquoi la traversée de cette région a été abandonnée.

XXX. Un homme de Mansoura, qui avait passé par Marekin (?), ville située à des centaines de parassanges des côtes du pays d'Alaou (?), et où réside Lah-lous (?), roi de l'Inde, m'a dit que les montagnes y sont infestées de serpents gris ou tachetés: si un de ces serpents aperçoit un homme avant que l'homme l'aperçoive, le serpent meurt; si l'homme aperçoit le serpent avant d'en être vu, c'est l'homme qui meurt; et s'ils s'aperçoivent simultanément, ils meurent tous deux. C'est le plus mauvais de tous les serpents.

XXXI. Suivant ce que m'a conté Mohammed fils de Babichad, il y a dans les parages du Ouâqouq des scorpions qui volent comme des moineaux; lorsqu'ils piquent un homme, son corps se gonfle, il tombe malade, sa peau s'en va en lambeaux, et il meurt.

XXXII. Ismaïlawéh m'a raconté, et plusieurs marins avec lui, qu'il par-

يريد قتلُهُ في سنة عشر وثلاثمائة فصعدت الريح وطرحت المركب الى
سُفالة الرنَج قال الناحِذاء فلما عاينت الموضع علمت أَنَا قد وقعنا الى
بلاد الرنَج الذين يأكلون الناس فاذا وقعنا في هذا الموضع ايقتنا بالهلكة
فتغسلنا ونينا الى الله تعالى وصلينا على بعضنا بعضاً صلوة الموت واحاطت
بنا الدواب فجاءوا فدخلوا بنا المرساه فدخلنا وطرحنا الانحر ونزلنا مع القوم
الى الارض محملونا الى ملكهم فرأينا علاما حميل الوجه من بين الرنَج حسن
الخلق فسألنا عن احبارنا عرفناه انا قد قصدا بلدك فقال كذبتم انتم
قصداً فبلد غيرنا فحملكم الريح وطرحكم في ارضنا فعلمنا هكذا كان
وانما اردنا بقولنا القرب البك فقال حظوا الامتعة ونسوقوا فلا بأس عليكم
قال محللنا الامتعة ونسوقا اطيع تسويقاً ولم يلزمنا ضريبة ولا مؤنة آلا ما

a) Cod. اللسانة huc et infra. b) Cod. حملت c) Cod. دخلوا.

tit d'Oman sur son navire, pour aller à Kanbalouh, dans l'année 313. Une tempête le poussa vers Sofala des Zindja. „Voyant la côte où nous étions, dit le capitaine, et reconnaissant que nous étions tombés chez les nègres mangeurs d'hommes, sûrs de périr, nous faisons nos ablutions, et tournant nos cœurs vers Dieu, nous récitons les uns pour les autres la prière de la mort. Les canots des nègres nous entourent, on nous amène au port, nous jetons l'ancre et descendons à terre. Ils nous conduisent à leur roi. C'était un jeune homme, beau et bien fait pour un Zindj. Il nous demande qui nous sommes, où nous allons. Nous répondons que son pays est le but de notre voyage.

„Vous mentez, dit-il. Ce n'est pas chez nous mais à Kanbalouh que vous prétendiez aborder. Les vents seuls vous ont, malgré vous, poussés sur nos rivages." Nous répondîmes: „C'est vrai, et ce que nous en disions n'était que pour t'être agréable." „Débarquez vos marchandises, dit-il, vendez et achetez. Vous n'avez rien à craindre."

„Nous déléons nos ballots, et commençons notre commerce, commerce excellent pour nous, sans nulle entrave, sans droits à payer. Nous lui fîmes quelques présents auxquels il répondit par des dons d'égale valeur ou plus riches

اهدينا» اليد واهدى اليها مثله واكثر منه واعمنا في بلاده شهورا فلما
 حان وقت خروجنا استأذناه فلأذن لنا فعملنا الامعة وخرجنا أمورنا فلما
 عرفنا على رواج عرفناه ذلك تمام ومشى معنا إلى الساحل مع جماعة من
 اصحابه وعلمانه ونزل في الدوانيج وسار معنا إلى المركب فصعد شو وسعد
 ١٩٧) انفس من وحوه علمانه فلما حصلوا في المركب قلت في نفسي هذا
 الملك يساوي في عمان في النداء بلابن دينار ويسانوي السعد معه
 وستين دينار وعليم نواب تساوي عشرين دينار ود حصل لنا على الاقل
 منهم بلادة آلاف درهم ولا يصرفنا من هذا شيء فصيحنت، بالبناتيه فسالوا
 الشرع ورضعوا الاتاحر وهو مع ذلك بسلم علينا ويؤنسنا وبسلسنا الرجوع
 ١١) اليد وبعدها بالاحسان متى عدنا إلى بلده فلما رصعت الشروع وآننا ود

a) Cod. اهدينا. b) Cod. يوكر. c) Cod. يصحب.

encore. Notre séjour fut de plusieurs mois. Le moment du départ étant venu, nous lui demandâmes la permission de partir, qu'il nous accorda aussitôt. On chargea les marchandises achetées, on termina les affaires. Tout étant réglé, le roi instruit de notre intention de remettre à la voile, nous accompagna au rivage avec quelques-uns des siens, descendit dans les embarcations et vint avec nous jusqu'au navire. Il monta même à bord avec sept de ses compagnons.

„Lorsque je les vis là, je me dis en moi-même. „Ce jeune roi, sur le marché d'Oman, vaudrait bien à l'ancre trente dinars, et ses sept compagnons cent soixante dinars. Leurs vêtements n'ont pas une valeur inférieure à vingt dinars. Tout compte fait, ce serait pour nous un bénéfice de trois mille dirhems au moins, sans courir aucun risque. „Sur ces réflexions, je donnai les ordres à l'équipage: on tendit les voiles, on leva l'ancre. Cependant le roi nous faisait mille amitiés, nous engageant à revenir plus tard et nous promettant bon accueil à notre retour. Quand il vit les voiles gonflées par le vent et le navire déjà en marche, il changea de visage: „Vous partez, dit-il. Eh bien! je vous fais mes adieux.” Et il voulut descendre dans ses canots amarrés à bord. Mais nous

سرنا تغيير وجهه فقال انتم نسيرون أسودعكم ولم لينزل الى دوائيج
 عطعنا حمال الدوائيج وقلنا لا نقيم معنا فنحملك الى بلدنا وجزايك على
 احسانك الينا ونكافيك * ما فعلت * بنا وصنعت فقال يا قوم لما وعتم
 الى قدرت ثم ان اهلى ارادوا ان يأكلونكم ويأخذون اموالكم كما قد
 فعلوا بغيركم فاحسنت اليكم وما أخذت منكم شيئاً وحدثت معكم لادعكم
 في مركبكم اكراما متى لكم فافصوا حقى بان نردوكم الى بلدى قال فلم
 تفكر في كلامه ولم نعبأ به واشتد الريح فما مضت ساعة حتى عابت بلدنه
 عن عيوينا وظلنا الليل ودخلنا اللج واصبحنا والملك واصحابه في جملة
 الرقيب وهم نحو مائتين رأس وعاملناه بما تعامل به سائر الرقيق قال وامسك
 فما اعد علينا كلمه ولا خطبنا بشيء تعادل عنا كانه ما عرفنا ولا عرفناه
 ووصلنا الى عمان فمعناه مع سائر اصحابه في جملة الرقيق فلما كان في

a) Cod. A. b) Cod. B.

coupaines les cordes, en lui disant „Tu resteras avec nous, nous t'emmenons dans notre pays. Là nous te récompenserons de les bienfaits envers nous.”

— „Étrangers, dit-il, quand vous êtes tombés sur nos plages, j'avais la puissance. Mes gens voulaient vous manger et piller vos biens, comme ils l'ont déjà fait à l'égard d'autres que vous. Mais je vous ai protégés, je n'ai rien exigé de vous. Comme marque de ma bienveillance, je suis venu vous faire mes adieux jusque dans votre navire. Traitez-moi donc comme la justice l'exige, en me rendant à mon pays.”

„Mais on ne prête aucune attention à ses paroles; on n'en tint aucun compte. Et le vent ayant fraîchi, la côte ne tarda pas à disparaître à nos yeux, puis la nuit nous enveloppa de ses voiles et nous entrâmes dans la haute mer.

„Le jour revint; le roi et ses compagnons furent joints aux autres esclaves dont le nombre atteignait environ deux cents têtes; il ne fut point traité autrement que ses compagnons de captivité. Le roi ne dit mot et n'ouvrit point la bouche. Il fit comme si nous lui étions inconnus et que nous ne le con-

سنة^a عشرة وثلاثمائة حرقنا من عمان نريد فنبلة حملتنا الريح الى
 سعاليه الزنج ولم نكذب ان وردنا ذلك البلد بعينه ونظرونا^b محروجا
 واحاطوا بنا الدوابيح واذا الذي نعرفه في تلك الكثرة فاعتنا على الهلكة
 جميعا ولم يكلم احد منا صاحبه من شدة الرعب فاعتسلنا وصلنا صلوة
 الموت ووادعنا فوافونا واحدونا فسامونا الى دار الملك وادخلونا واذا بذلك
 الملك بعينه حالس على سرير كاتا فارناه الساعد فلما رايناه سعدنا وذهب
 فوانا ولم يكن بنا حركة للعبام فقال لنا انتم اصحابي لا شك فلم نستطع
 احد منا يتكلم وارتعدت فرائصنا فقال لنا ارفعوا رؤوسكم بعد آمنكم على
 انفسكم واموالكم فيما من رفع ومنا من لم يستطع يرفع شععا وحياء قال
 فلفظ بنا حتى رفعنا رؤوسنا جميعا ولم ننظر اليه حياء وحوجا واحكلا فلما

a) Khamr- excidit. b) Coil وصرخا et plus, semel habet من pro ط c) God. نعرها.

nu-sions p. 1. Arrivés à Oman, les esclaves furent vendus et le roi avec eux.
 Or, quelques années après, naviguant d'Oman vers Kanbalouh, le vent
 nous conduisit encore vers les rivages de Sofala des Zindys, et nous abor-
 dâmes précisément au même endroit. Les nègres nous aperçurent, leurs canots
 nous entourèrent, et nous nous reconnûmes les uns les autres. Bien assurés
 de périr cette fois, la terreur nous fermait à tous la bouche. Nous fîmes si-
 lencieusement nos ablutions, nous récitâmes la prière de la mort, nous nous
 dîmes adieu. Les nègres nous prirent, nous emmenèrent à la demeure du roi
 et nous firent entrer. Jugez de notre surprise: C'était ce même roi, que nous
 avions connu, assis sur son siège, comme si nous venions de le quitter. Pro-
 sternés devant lui, abattus, nous n'avions plus la force de nous relever. «Ah!
 dit-il, c'est bien vous, mes anciens camarades.» Aucun de nous ne fut capable de
 répondre. Nous tremblions de tous nos membres. Il reprit: «Allons! levez la
 tête, je vous donne l'aman pour vous et vos biens.» Quelques-uns relevèrent
 la tête, d'autres n'en eurent pas la force, accablés par la honte. Et lui se
 montra doux et gracieux jusqu'à ce que nous eussions tous levé la tête, mais
 sans oser le regarder en face, tant nous étions émus de remords et de crainte.

رجعت اليها نفوسنا بأمانه قال لنا يا عذارين فعلت لكم وصنعت لكم
 مكافئتموني بما فعلتم وصنعتم فعلنا لا املنا ايها الملك واعف عنا فعال
 قد عفوت عنكم فستوفوا كما كنتم تستوفون شي نلذك الكثرة فلا اعتراض
 عليكم فلم نصتق من السرور فضنا ان ذلك على طريق المكر حتى تحصل
 الامتعة في الساحل فحملنا الامتعة الى البر واتانا اليه هديته بهال لا مقدار
 ، فرده علينا فعال ليس مقداركم عندي ان اعمل لكم هديته ولا احرم مالي
 بما آحد منكم فان اموالكم كتهم حرام فستوفنا وحين وقت حروحنا فاستأنفنا
 في العمل فاذن لنا فلما عزمنا على الرحيل قلت لا ايها الملك قد عزمنا
 على الرحيل فعال امضوا في حفظ الله تعالى فعلت لا ايها الملك قد عاملتنا
 بما لا قدره لنا عليه عذرناك وظلمناك فكيف خلصت ورجعت الى بلدك

Lorsque, rassurés par son aman, nous eûmes enfin repris nos sens. „Ah! traitres! dit-il. Comment m'avez-vous traité après ce que j'avais fait pour vous!" Et chacun de nous s'écria: „Glace, O roi, fais-nous grâce. — Je vous fais grâce, dit-il. Reprenez, comme l'autre fois, vos affaires d'achats et de ventes. Commercerez en toute liberté." Nous ne pouvions en croire nos oreilles: nous craignions que ce ne fût une fourberie pour nous faire débarquer nos marchandises. Nous les débarquâmes cependant, et vîmes lui offrir un présent d'une grande valeur. Mais il le refusa en disant „Vous n'êtes pas dignes que j'accepte de vous un présent. Je ne souillerai par mon bien avec ce qui viendrait de vous, tous vos biens sont impurs."

„Après cela, nous fîmes tranquillement nos affaires. Le temps du départ étant venu, nous demandâmes la permission d'embarquer. Il nous l'accorda. Au moment de partir, j'allai lui en donner la nouvelle. „Allez, dit-il, sous la protection de Dieu! — O roi, repris-je, tu nous avais comblé de tes bontés, et nous fûmes ingrats et traitres envers toi. Mais comment fis-tu pour te sauver et retourner dans ton pays?"

„Il répondit:

„Après que vous m'eûtes vendu à Oman, mon acheteur m'emmena dans une ville

فقال لما بعثتموني بهمان فحملني الذي اشتراني الى بلد يقال له البصرة
 من صنعها كذا وكذا وتعلمت بها الصلوة والصيام وشيئا من القرآن ثم
 باعني مولاي لآخر حملني الى بلد ملك العرب الذي يقال له بغداد ووصف
 لنا بغداد فتعصفت بتلك البلد وتعلمت القرآن وصليت مع الناس في
 الجوامع ورأيت الخليفة الذي يقال له المعتمد وبعت بغداد سنة وبعض
 أخرى حتى واما قوم من خراسان على الجمال فنطرت الى خلق كثير فسألت¹⁰
 عنهم في اتي شيء حالوا فقالوا يحركون الى مكة فعلت ومكة هذه ما
 في فقالوا فيها بيت الله الحرام الذي يحج إليه الناس وحذروني حديث
 البيت فعلت في نفسي سبيل ان أتبع هؤلاء الغوم الى هذا البيت
 فصرقت مولاي ما سمعت رأيته ليس يريد ان يخرج ولا يدعي اخرج
 فتغادلت عنه حتى خرج الناس فلما حركوا نعتهم وصحت وفده كنت
 اخدمهم طول الطريق وأكل معهم ووهوا التي توبين فاحرمت منهما وعلموني
¹¹nommée Baysa (et il en fit la description). J'y appris la prière, le jeûne, quelques
 parties du Coran. Mon maître me vendit à un autre qui m'emmena au pays
 du roi des Arabes, nommé Bagdad (et il nous décrivit Bagdad). J'appris dans
 cette ville à parler correctement. Je complétais ma connaissance du Coran et
 je prisai avec les hommes dans les mosquées. Je vis le calife qui se nomme al-
 Moqtadr. J'étais à Bagdad depuis un an et plus, lorsqu'il y vint une troupe
 de gens du Khorasan, montés sur des chameaux. Voyant une grande foule, je
 demandai où allait tout ce monde. On me dit: à la Mecque. — Qu'est-ce que
 la Mecque? demandai-je. — C'est là, me répondit-on, qu'est la Maison sacrée
 de Dieu où les musulmans font le pèlerinage. Et on m'apprit l'histoire du Temple.
 Je me dis que je ferais bien de suivre la caravane. Mon maître, à qui je fis
 part de tout cela, ne voulut ni s'en aller avec eux ni me laisser partir. Et
 je feignis de n'y plus penser jusqu'au départ des pèlerins. Mais alors je les
 suivis, et me joignant à une compagnie, je me fis leur serviteur, tout le long
 de la route. On me donna à manger, et on me procura les deux vêtements

المناسك فسهل الله تعالى الّتي للتحجّ وبعثت ان ارجع الى بغداد فيأخذني
 سيّدي فيبعثني فخرجت مع فاطمة اخرى الى مصر فكنيت احدم الناس في
 الطريق فحملوني واشركوني في رادهم الى مصر فلما دخلت مصر ورأيت
 البحر الخلو الذي يستوفيه النيل فعلت من أين يجيء هؤلاء اصلا من
 بلاد النرج فعلت من اى ناحية هؤلاء من ناحية مصر نسيت أسوان في
 دخول ارض السودان فلوّمت ساحل النيل ادخل بلدا واخرج من اخرى
 واطلب من الناس بطعموني وكان ذلك ذاتي فوضعت عند قوم من السودان
 فانكروني فبيدوني وذهبوا يكلفوني^٥ من بين الخدم ما لا اطيع فهربت
 ووضعت عند قوم آخرين فأخذوني وباعوني وهربت فلم ازل كذلك من
 خروجي من مصر حتى وصلت الى البلد الفلاني من اطراف بلاد النرج^{١٠}
 ١) God. مصر. ٢) God. يكلفني.

nécessaires pour l'*ikraw*. Enfin, avec leurs instructions, Dieu aidant, j'accomplis toutes les cérémonies du pèlerinage.

„N'osant revenir à Bagdad, par crainte que mon maître m'ôtât la vie, je me joignis à une autre caravane qui s'en allait au Caire. J'offris mes services aux voyageurs, qui me portaient sur leurs chameaux et me faisaient part de leurs provisions. Arrivé au Caire, je vis ce grand fleuve qui s'appelle le Nil. Je demandai: „D'où vient-il?" On me répondit: „Il prend sa source au pays des Zindja. — De quel côté? — Du côté d'une grande ville nommée Assonan, sur les frontières de la terre des Noirs”.

Ainsi renseigné, je suivis les rives du Nil, passant d'une ville à l'autre, demandant l'aumône qu'on ne me refusait pas. Je tombai pourtant sur une troupe de noirs qui me firent mauvais accueil. Ils m'attachèrent, me chargeant parmi les serviteurs d'un fardeau plus lourd que je ne pouvais le porter. Je pris la fuite et tombai entre les mains d'une autre troupe qui me prit et me vendit. Je m'échappai de nouveau, et continuai de cette façon, jusqu'à ce que, après maintes pareilles aventures, je me trouvai enfin dans un pays qui touchait aux frontières du pays des Zindja. Là, je pris un déguisement; de toutes les terreurs

فقال لما بعثوني بجان فحملني الذي اشتراني الى بلد يقال له البصرة
 من صنعها كذا وكذا وتعلمت بها الصلوة والصيام وشيئا من القرآن ثم
 باعني مولاي لآحر حملي الى بلد ملك العرب الذي يقال له بغداد ووصف
 لنا بغداد فنقصحت بتلك البلد وتعلمت القرآن وصليت مع الناس في
 الجوامع ورأيت للبيعة الذي يقال له المفندر وعيبت بغداد سنة وبعض
 أخرى حتى وافا قوم من خراسان على الجمال فنظرت الى خلق كثير فسألت
 عنهم في اتي شيء حالوا فقالوا يحركون الى مكة فعلت ومكة هذه ما
 في فقالوا فيها بيت الله الحرام الذي يحتج اليه الناس وهدوني حديث
 البيت فعلت في نفسي سبيلي ان أتبع هؤلاء الغم الى هذا البيت
 10 فتركت مولاي ما سمعت فرأيتك ليس يريد ان يخرج ولا يدعي اخرج
 فتفادلت عند حتى خرج الناس فلما خرجوا تبعهم وصحبتهم وطفة كنت
 اخدمهم طول الطريق وأكل معهم ووهبوا الي نوبين فاحرمت فيهما وعلموني

nommée Baara (et il en fit la description) J'y appris la prière, le jeûne, quelques
 parties du Coran. Mon maître me vendit à un autre qui m'emmena au pays
 du roi des Arabes, nommé Bagdad (et il nous décrit Bagdad). J'appris dans
 cette ville à parler correctement. Je complétais ma connaissance du Coran et
 je priai avec les hommes dans les mosquées. Je vis le calife qui se nomme al-
 Moqtadir. J'étais à Bagdad depuis un an et plus, lorsqu'il y vint une troupe
 de gens du Khorasan, montés sur des chameaux. Voyant une grande foule, je
 demandai où allait tout ce monde. On me dit: à la Mecque. — Qu'est-ce que
 la Mecque? demandai-je. — C'est là, me répondit-on, qu'est la Maison sacrée
 de Dieu où les musulmans font le pèlerinage. Et on m'apprit l'histoire du Temple.
 Je me dis que je ferais bien de suivre la caravane. Mon maître, à qui je fis
 part de tout cela, ne voulut ni s'en aller avec eux ni me laisser partir. Et
 je fus de n'y plus penser jusqu'au départ des pèlerins. Mais alors je les
 suivis, et me joignant à une compagnie, je me fis leur serviteur, tout le long
 de la route. On me donna à manger, et on me procura les deux vêtements

ما كان من أمره وبأسوا من حبانة عدد بلغتهم الاحبار من الكهنه انه
 بأرض العرب حتى ساء فلما أصبحت مصيبت الى بلدى هذه فدخلتها
 وأثبت قصرى هذا فدخلته ووجدت اهلى على ما تركنهم عبر أنهم معييين
 على بساط الحزن وأخذ دولتى فأعدت عليهم فضى ففتحوا وفتحوا
 معى فيما دخلت فيه من دين الاسلام فعدت الى ملكى قبل محبكم بشهر
 وأنا اليوم فرح مسرور لما من الله على به وعلى اهل دولتى من الاسلام
 والايمان ومعرفه الصلوة والصيام والحج والحلال والحرام وبلغت ما لم يبلغه
 احد فى بلاد النجف وبعثت عنكم لانكم السبب فى صلاح دينى ولكن
 بقى على شىء استل الله للخروج من امة قال فعدت ما هو أيتها الملك
 قال مولاي الذى حرحت من بغداد الى الحج من غير اذنه ورضاه ولم

«Les habitants du royaume, dit-elle, sont convenus de ne point prendre d'autre roi qu'ils n'aient des nouvelles sûres du premier. Car les devins leur ont appris qu'il est vivant, sain et sauf sur la terre des Arabes».

Le jour arrivé, j'entrai dans la ville et me dirigeai vers mon palais. J'y trouvai ma famille telle que je l'avais laissée, mais plongée dans l'affliction. Mes gens écoutèrent le récit de mon histoire, qui les surprit et les combla de joie. Ils embrassèrent, comme moi, la religion de l'Islam. Je rentrai ainsi en possession de ma souveraineté, un mois avant votre venue. Et me voilà joyeux et satisfait de la grâce que Dieu nous a accordée, à moi et aux miens, de connaître les préceptes de l'islam, la vraie foi, la prière, le jeûne, le pèlerinage, ce qui est permis et ce qui est défendu; car nul autre dans le pays des Zindys n'a obtenu semblable faveur. Et si je vous ai pardonné, c'est que vous êtes la première cause de ma conversion à la vraie religion. Mais il me reste sur la conscience une chose dont je prie Dieu de m'ôter le péché — Qu'est-ce donc, ô roi? lui demandai-je. — C'est, dit-il, que j'ai quitté mon maître, en partant de Bagdad, sans sa permission, et que je ne suis pas retourné vers lui. Si je rencontrais un honnête homme, je le prierais d'emporter à mon maître le prix de mon rachat. S'il y avait parmi vous un homme de bien, si vous étiez des

أعد إليه ولو لعيت بعد كنت أبعث له مئتي واستحللته ولو كان فبكم
 حير ولكم أمانه لدعيت إليكم مئتي نردوه عليه وذهب له عشرة أضعاف
 بدلا من صرة عتي ولكنكم أهل عذر وحيل قال « فودعناه فقال امضوا فان
 رحمتكم بهذه المعاملة اعاملكم واريد في الاحسان اليكم فعرفوا المسلمين
 أن ياتوا فاما نحن قد صرنا أحوالنا لهم مسلمون منهم واما دشمنكم إلى
 المركب فما لي إليه سبيل فودعناه وصرنا »

t 81.

وقيل أن بلاد النرج العادة الكهنة صادة حذاق فهماء وحدني
 اسميلوي عن بعض النواخذة أنه قال له دخلت بلاد النرج في سنة
 اثنان وثلاثين وثلثمائة فقال لي بعض العادة كم أنتم مركبا فقلت ستة
 عشر مركبا فقال يسلم منها إلى عمان خمسة عشر مركبا وتلكس واحدة
 ويسلم منها ثلاث أنفس وتمضي عليهم ستة عظيمه وينحطصون إلى

a) Cod. ما. b) حدني منها Cod. c) Cod. قالوا

gens probes, je vous donnerais la somme, pour la lui remettre, une somme dix fois égale à celle qu'il a payée, pour le dédommager du retard. Mais vous n'êtes que des traîtres et des fourbes".

Nous lui fîmes nos adieux „Allez, dit-il, et si vous nous revenez, je ne vous traiterai pas autrement que je l'ai fait. Vous aurez le meilleur accueil. Et les musulmans sauront qu'ils peuvent venir à nous, comme à des frères, musulmans comme eux. Quant à vous accompagner à votre navire, j'ai des raisons pour m'en abstenir". Là-dessus nous partîmes.

XXXIII. Pour ce qui est des Devins, on dit qu'un pays des Zindjs, il y en a de fort habiles dans l'art divinatoire. Ismailawéh m'a conté qu'un capitaine de navire lui fit le récit suivant: „J'étais chez les Zindjs en l'année 332. Un devin de ce pays me dit: „Combien êtes-vous de navires? — Seize, dis-je. — Eh bien! répliqua-t-il, quinze d'entre eux rentreront à Oman sains et saufs. Le seizième fera naufrage; il ne s'en sauvera que trois personnes qui rega-

طيور الهند والزابج وفمار والصنف^١ وغيرها من نواحي الهند بأمر عظيم
وأكرم ما رأيته من ريش الطيور قطع من ريش طاير أسفل ريشه أرائها
أو العناس السبراني طولها نحو ذراعين ودرنا أتيا نسع فريد ماء وحداني
اسميليوية الناحودا أنه رأى أسفل ريشه بعض بلاد الهند عند رجل من
كمار تكارهم كانت إلى جانب داره يصت فيها كالدين العظم فعاكبت
من ذلك فعال لى لا تعجب من هذا حداني بعض نواحي الزنج أنه
رأى عند ملك سره أصل ريشه يسع^٢ خمسة وعشرين فريد ماء.

وحداني أبو الحسن على بن شادان السبراني قال أن بعض أهل سيراف^١
حدّنه أن بالقرب من سيراف قرية خربها الطائر قال فعلت له كشف خربها
قال حدّنا أن طابرا سقط في بعض الآيام على سطح دار في القرية^{١٠}
١) Cod. والصنف ٢) Cod. مسع.

des oiseaux de ce pays, du Zabadj de Khmér, du Senf et autres régions des
parages de l'Inde. Ce que j'ai vu de plus grand, en fait de plumes d'oiseau,
c'est un tuyau que me montra Abou'l-Abbas de Siraf. Il était long de deux
aunes environ, capable, -emblant-il, de contenir une outre d'eau.

„J'ai vu dans l'Inde, me dit le capitaine Ismailawéh, chez un des principaux
marchands, un tuyau de plume qui était près de sa maison, et dans lequel
on versait de l'eau comme dans une grande tonne." Je témoignais quelque
surprise. „Ne sois pas étonné, me dit-il, car un capitaine du pays des Zindj
m'a conté qu'il avait vu chez le roi de Sura un tuyau de plume qui contenait
vingt-cinq outres d'eau."

XXXV. Abou'l-Haça Ali, fils de Châdan, de Siraf, m'a dit qu'une personne
de Chiraz lui avait raconté qu'un village voisin de cette ville était devenu dés-
ert par le fait d'un oiseau. „Je lui demandai, dit Abou'l-Haça, comment
un oiseau avait pu faire disparaître la population. Il me répondit.

„Selon ce que j'en ai su, un oiseau gigantesque s'abattit sur le toit d'une
maison du village, creva le toit et tomba à l'intérieur. Les personnes qui

فكسب السطوح وسعف الى اسفل الدار فصاح من في الدار وهربوا منه
 مخضع اهل الغريه فدخلوا فوجدوا الطير قد ملأ الدار فلم يتمكنوا من
 احده فاحتضوه بالصرب وكان تعبلا في الاصل فلا بمكنه النهوض ثم ذبحوه
 وخطوه في الدار واطسموا لحمه واحذ كذ من كان في الغريه من الرجال
 نحو سبعين رطلا الى نحو ذلك وعزلوا من لحمه نحو مائه رطل لوكيل^١
 الغريه وهو نازل في تلك الدار التي وقع فيها الطائر وكان قد حرج عنها
 قبل ذلك بيوم مع بلده نعر من اهلهل ومحو في حاحه لصاحب الغريه
 وطمح اهل الغريه اللحم في بعثه يومهم واكلوه مع عيالهم وصبيانهم
 ٣. فاصبح جميعهم مرضى ووافا الوكيل يعرف الصورة فنوقى هو ومن كان
 معه اكل اللحم فلما مضت اربعه ايام او حمسه مانوا حتى لم يبق^{١٠}
 منهم احد ممن اكل لحم الطائر الا مات وقرعت الغريه وحرج الوكيل

١) Cod. غريه. ٢) Cod. مع. ٣) Cod. وكي. ٤) Cod. طائعه.

étaient li s'enfuirent en poussant des cris d'effroi. Les gens du village s'étant rassemblés entrèrent dans le logis et trouvèrent cet oiseau qui remplissait la maison. Ne pouvant autrement s'en emparer, ils l'a-rommèrent à force de coups. L'animal était naturellement lourd et ne pouvait s'envoler. On le saigna, on le dépeça et on en partagea la chair entre les hommes. Il y en eut vingt-dix livres environ pour chacun; sans compter une portion de cent livres qu'on mit à part pour l'intendant du village. C'était sur la maison même de l'intendant que l'oiseau était tombé. Mais il était pour lors absent avec trois autres personnes parties la veille pour le service du Seigneur du bourg. Les gens du village firent cuire la chair de l'oiseau dans la journée et la mangèrent avec leur famille et leurs enfants. Le lendemain matin, tous étaient fort malades. L'intendant revenu apprit ce qui s'était passé. Lui et ses compagnons refusèrent de toucher à la viande. Quant à ceux qui en avaient mangé, tous moururent successivement, dans l'espace de quatre à cinq jours, et il n'en resta pas un. Le village resta désert, l'intendant s'en alla, et per-

عنها وحريص فلم يعد إليها احد فوج لنا ان هذا الطائر من طيور الهند اكل حواما من ذوات السموم فاشتعل السم في حمية فحمل نفسه في الحقوسار في ليل فوج الى هذه القرية وقد نحن ولم ينف فيه نهوض فسقط

• وحدهني غير واحد من الرقاببة انه سمع ان بسفالة الزنج من الطيور ما تأخذ الوحش بمنعارة او بمخاليبه وحمله الى الهواء ثم يرمى به لموت وينكسر ثم ينزل عليه فيأكله ولعد سمعت ان في بلاد الزنج طائرا ينص على السلحفاة الكبيرة فيحفظها ويرصها الى الجو ويرمي بها الى الارض على حبل او صخرة فتتكسر فيسقط عليها فيأكلها قال فآكل منها اذا وجد في النهار الخمسة والستة وان هذا الطائر اذا رأى :¹⁰ الانسان هرب منه وفر من صورته لشاعه خلق الناس في تلك الارض
ثمي Cod. 2) ويرصها Cod. 1)

sonne n'y est retourné. Il nous a paru vraisemblable que cet oiseau était un oiseau de l'Inde qui avait dévoré quelque bête venimeuse; et quand le feu du poison brûla dans son corps, il avait dû s'élever dans l'air, voler durant la nuit, et arriver à ce village, où, les forces lui manquant, il n'avait pu soutenir son essor et était tombé."

XXXVI. Maint patron de navire m'a raconté qu'il avait ouï dire qu'à Sofala des Zindys il y a des oiseaux qui saisissent une bête du bec ou des griffes, l'emportant dans les airs, la laissent choir à terre pour la tuer et la brier, puis s'abattent dessus et la dévorent. Dans ce même pays des Zindys, il y a, dit-on, un oiseau qui se jette sur les grosses tortues, les suant, les enlève en l'air et les rejette sur quelque roche où elles se brisent. Il redescend alors et les mange. Et on assure qu'il en mange jusqu'à cinq et six dans un jour, s'il les trouve. Du reste cet oiseau fuit la vue de l'homme, qui l'effraie, tant les hommes de ce pays sont hideux.

وَحَدَّثَنِي إِسْمَاعِيلُ بْنُ النَّاحُودِ أَنَّ بَاعِلًا بِلَادَ الزُّنْجِ مَعَادِنَ الذَّهَبِ وَهِيَ حَوَارَةٌ - وَأَكْثَرَ الْمَعَادِنِ حَوَارَةٌ - وَأَنَّ الرِّجَالَ يَحْفَرُونَ فِيهَا لَطَلِبَ الذَّهَبِ فَرُبَّمَا نَفَسُوا عَلَى أَرْضٍ مُخَرَّجَةٍ مِنْ أَرْضِ النَّمْلِ فَيُخْرِجُ عَلَيْهِمْ نَمْلًا مِثْلَ السَّنَائِيرِ كَنَسَرٍ فَيَأْكُلُونَهُمْ وَيُعْطِعُونَهُمْ طَعْمًا وَحَدَّثَنِي أَبُو إِسْحَاقَ بْنُ هِلَالٍ أَمِيرَ عَمَانَ أَنَّ نَمْلًا فِي سِنْدِ سِتٍّ وَبَلْبَانَةٍ فِي حِمْلَةٍ هَدِيَّةً جَاءَهَا إِلَى الْمُعْتَدِرِ نَمْلَةٌ سُودَاءُ فِي فَصٍّ مِنْ حديدٍ مُشْدُودَةٍ بِسِلْسِلَةٍ فِي فَدَرِ السُّتُورِ وَبَانَتْ هَذِهِ النَّمْلَةُ فِي الطَّرِيقِ بِإِحْبَابِهِ ذِي حَنَلَةٍ فَجَعَلَتْ فِي الْبَصْرِ وَجَعَلَتْ إِلَى مَدِينَةِ السَّلْمِ صَاحِبُهَا وَرَأَاهَا الْمُعْتَدِرُ وَأَهْلَ بَغْدَادَ وَذَكَرُوا أَنَّهُمْ كَانُوا يُعْطِعُونَهَا كُلَّ يَوْمٍ مِائَتِينَ شَرَايِخَ عُدُوَّةٍ وَعِشَاءً ۝

وَحَدَّثَنِي مُحَمَّدُ بْنُ أَبِي بَشِيرٍ عَنْ مَنْ حَدَّثَهُ أَنَّ دُخُلَ الْوُفَّاقِ أَنَّ هُنَاكَ شَجَرٌ كَبِيرٌ لَهُ فَرْقٌ مَدُونٌ وَمِنْهُ مَا هُوَ إِلَى الطَّوْلِ كَحِمْلٍ جَلَا عَلَى مَنَالٍ ۝

۱) Cod. مخطوطة

XXXVII. Dans les hautes régions du pays des Zundjs, on trouve des mines d'or; ce sont des terrains sablonneux, comme la plupart des gisements. Les hommes, m'a dit le capitaine Ismaïlawéh, y creusent pour chercher l'or. Et quelquefois leur travail les amène dans un terrain excavé comme les fourmilères. Aussitôt il en sort une nuée de fourmis grosses comme des chats qui les dévorent et les mettent en pièces. Dans l'année 306, l'émir d'Oman, Ahmed fils de Héhal, parmi les objets qu'il portait en présent au calife Moqtadir, avait une fourmi noire, de la grosseur d'un chat, enfermée dans une cage de fer, attachée avec une chaîne. Elle mourut en route, dans les parages de Dhou-Djabala. On l'embaumait, et elle parvint en bon état à Bagdad, où le calife et les habitants purent la voir. Ceux qui l'avaient apportée disaient qu'on lui donnait à manger chaque jour, matin et soir, deux livres de viande coupée en morceaux.

XXXVIII. Mohammed fils de Babichad m'a dit, d'après ce qu'il avait appris de gens qui avaient abordé au pays des Ouâqouâq, qu'on y trouve un grand

العرع ألا أنه اكرم منه وصوره صورة الناس تحركة الريح فيحرج منه صوت وأن داخله منعوج مثل حمل العُشْر فإذا ضُغ عن الساحر حرج الريح منه من ساعته وصار مثل الخلد وأن بعض المانثية رأى الحمل فيعشق « صورة من الصور فطعها لحملها معه فلما فطعها حرج الريح منها فبعيت كالغراب الميت »

وذاكرت محمد بن بابشاد في حديث العرء وما حكى عنها محمد بن بصعات كثيرة من احاديثهم فيما حدثني به أن نواحي صنعين وبوادي لامري وبوادي فاعلة فردة في نهاية الكمر وأن للذ فردة منها أمير حليمة اعظم من حلف نابيها وأنهم ربما حرجوا من العياصء الى الطرق والمسالك 10 فضررب السقارة فمنعهم السبيل دون أن يعطوهم شيئاً من الحيوان مثل

a) Cod. شعشع. b) Cod. العياط. c) Cod. فنعصى.

arbre aux feuilles rondes et quelquefois oblongues, qui porte un fruit analogue à la courge, mais plus grand et offrant quelque apparence d'une figure humaine. Quand le vent l'agite, il en sort une voix. L'intérieur est gonflé d'air comme le fruit de l'orchar. Si on le détache de l'arbre, il s'en échappe aussitôt du vent, et ce n'est plus qu'une peau. Un maitelot voyant de ces fruits, dont la forme lui plaisait, en coupa un pour l'emporter. mais il se dégonfla à l'instant, et ce qui resta entre les mains de l'homme était flasque comme un couteau crevé.

XXXIX. J'ai questionné Muhammed fils de Bânbchad sur les singes et ce qu'on en rapporte; et il m'a raconté bien des choses à ce sujet. Entre autres, il m'a dit que du côté de Sanfin, dans la vallée de Lamari et dans celle de Qaqola, habitent des singes d'une taille extraordinaire, partagés en troupes dont chacune a son chef, qui est le plus grand de la troupe. De temps en temps, ils sortent des bois, viennent sur les chemins et lieux de passage, frappent les voyageurs et ne leur permettent de continuer leur route qu'en abandonnant quelque pièce de bétail, brebis, vache ou autres aliments.

« الغنم والمعر وغير ذلك من المأكولات وذكر محمد بن بابشاد أنه حدثه غير واحد أنه احتار على قطعة منهم مع جماعة معه فمنعوه من المشى فكاربوهم فمروا بياضهم ونواسوا عليهم من كل مكان وقطعوا فربهم وهم في معارات بعدة عن الماء فاعطوهم شياً فتركوهم ولا ماء لهم فمات أكثر الغوم عطشا ولم يصل منهم إلى الماء الثاني ألا الغليل ٥

وحدثني " أن رجلاً من بابلية مركب كان له حذبة أنه خرج في سنة سبعة وثلثمائة في مركب لبعض النواخذة إلى فاعلة فاتهم وصلوا بالسلامة ونجّلوا له امنعهم إلى البر وجلوا بعض الامتعة إلى بلد بينه وبين البحر مسيرة سبعة أيام وحوها فلما حملوا تلك الامتعة إلى ذلك البلد رفعوا المركب في خور صغير على ثلاثة فراسخ من فاعلة^١ أو أربعة^٢ وسدّوا بينه وبين البحر وجلّوه وإقاموا الخشب حولاً وسدّوه قال هذا وجلّوا^٣ Cod. فاعلة Cod. مسعين Cod. رجل Cod.

„J'ai ouï dire à maintes personnes, disait encore Mohammed fils de Bâbichâd, qu'étant en voyage avec une caravane, ils avaient rencontré une troupe de singes qui leur avait barré le passage. Il avait fallu livrer bataille. Bondissant sur eux de tous côtés, ces animaux leur déchiraient les habits et mettaient leurs outres en pièces, alors qu'ils se trouvaient en plein désert, loin de toute niguade. Enfin les voyageurs avaient donné quelque chose aux singes, qui pour lors les laissèrent passer. Et par le manque d'eau, la plupart des voyageurs périrent, un petit nombre seulement put gagner l'aguade prochaine."

XI. Le même m'a raconté qu'un matelot d'un navire à lui appartenant lui avait fait le récit suivant. Il s'était embarqué en l'année 309 sur le bâtiment de je ne sais quel patron, allant à Qaqola. Parvenus heureusement au but de leur course, ils débarquèrent leurs marchandises et en transportèrent une partie vers un pays distant de la côte de sept jours de marche environ. Tirant le navire à sec dans une petite baie à trois ou quatre parages de Qaqola, ils le mirent à l'abri de la mer, l'entourèrent de pièces de bois et l'étayèrent.

الساناني ونركوا معي من الزراد حاجتي ومصوا بأسرهم الى تلك المدينة فاماموا في بيعهم وشرايهم فلما بعدوا عني حاجي عده من العدة فطافوا حول المركب وراموا الصعود التي فرميتهم بالحجارة ولاجعت المركب فرده لها ٨١٠ حلف وحنه فطردنها فلم نخرج مساوئني من بعض حوائب المركب فصعدت التي فلما حصلت معي في المركب وكنت آكل فطرحت لها كسرة من خبز فأكلته وأقامت عندي ساعة ثم نزلت فعابت عن عيني الى العشي ثم أملت وفي فيها فنو صغير فيه نحو من عشرين مورة فصاحت فنطأعت اليها فصعدت الى المركب فوضعت المور بين يدي فأكلت وأقامت عندي بعد ذلك فكانت نعيب ونجى بالوز والغاكهة التي في ذلك العوطة ١٠ وصارت نبيت معي في المركب والى حائلي فشامت نعسي اليها فوطبئها بما مضت بلنة أشهر في معاملي في الموضع حتى نعلت وجعلت تمشي

«Cela fait, dit le matelot, ils me laissèrent comme gardien, avec des provisions en quantité suffisante, et partirent tous pour la ville, où ils restèrent à leur ventes et à leurs achats. Après leur départ, il vint une troupe de singes, qui rôdèrent autour du navire, cherchant à y monter. Je les chassai à coups de pierres. Une grosse guenon réussit à atteindre le navire. Je la repoussai et la crus partie. Mais elle trompa mon attention, et grimpant d'un autre côté arriva jusqu'à moi. Je prenais mon repas en ce moment: je lui jetai un morceau de pain qu'elle mangea. Elle resta là quelque temps, puis descendit et disparut à mes yeux. Le soir, je la vis revenir portant dans sa bouche un régime d'une vingtaine de bananes. Elle cria et je l'aidai à monter. Elle posa devant moi les bananes, et j'en mangeai. Dès lors elle ne me quitta plus. Chaque jour elle s'en allait et revenant, rapportant des bananes et d'autres fruits cueillis dans la forêt, et puis passait la nuit dans le navire, à mon côté. Elle éveilla mes désirs, et je satisfais ma passion avec elle. A peine trois mois s'étaient ainsi écoulés, que je la vis s'alourdir. sa marche devint pesante; et d'un signe me montrant son ventre elle me fit comprendre qu'elle était grosse

مخاطلة وأومت الى بطنها فعلمت أنها قد جملت متى فورد على من ذلك
 «؟ امر عظيم وحقت العصيخة متا حاء العوم وشاهدوا الأمر يحملنى الحياء الى
 ان احدث دونيچ المركب وجملت لها دولا وشرعا وانحرا وجعلت فيه قرب
 ماء وزادا واحدت ثيابا وما كان معى وحملتة فيه ونعمدت ونسا تغيب
 فيه العدة فنزلت الى الدونيچ ودخلت البحر على عرر عظيم وخطر شديد^٥
 ونركت المركب ليس معه احد فسرت نيبعا وعشرين راما ووقعت الى جزيرة
 من جزائر اندمان بعد ان كدت الى ان ائلف لعظيم ما مرقى من
 السدة فاقمت في تلك الجزيرة اياما حتى استرحت واحدت من ماء عذب
 كان فيها متو فردة ومن يمار فيها وموز واصلحت امرى ولم اكن رأيت
 بالجزيرة احدا، ألا الصيادين في قوارب ينزلون بين الشجر فسرت في^٥
 البحر لا ادرى اين آحد ولا أهتدى نحو سبعين راما فوقعت في جزيرة
 يقال لها بداركله فاقمت بها الى ان خرجت منها الى كلة فخرجت منها
 ا) God. احد. ب) God. ارسل. ج) God. جلب.

de mes œuvres. J'en éprouvai un chagrin extrême, en songeant quelle serait ma honte lorsque reviendraient nos gens et qu'ils venaient l'affaire. Cette crainte me porta à prendre la fuite. Prenant le canot du navire, j'y plaçai un mât, des voiles, une ancre. J'y mis des outres d'eau, des provisions, mes vêtements et tout ce qui m'appartenait. Puis, saisissant l'heure où la guenon était absente, je m'embarquai et pris la mer à tous risques, abandonnant le navire à sa solitude. Une navigation pénible de vingt et quelques *zimu*, durant lesquels je faillis périr, m'amena sur la côte d'une des îles Andaman. J'y séjournai quelque temps pour me réconforter, prendre du repos et faire provision d'eau douce, de fruits, de bananes. Je n'y vis personne, sauf des pêcheurs dans des canots qui descendaient parmi les arbres. Embarqué de nouveau, je naviguai sans direction, sans savoir où j'allais, pendant soixante-dix *zimu* environ, et je tombai sur une île nommée Bedfarkalah, où je m'arrêtai. De là je pus gagner Kalah, d'où je m'en retournai. Quelque temps après, je rencon-

فلقيت بعد ذاك بزمان صاحب ذلك المركب ووجع راكبون فيه عقلت ١٨١
 ما شأنكم فعالوا أنهم وردوا الموضع فوجدوا في المركب فردة قد وصعت
 فردا أو فردين وحوشهم نسيه وحوه بنى آدم سواء وصدورهم لا شعر عليها
 وأذنانهم فيها فصر عن أذنان العرود وطشوا أن العردة حملت من ذاك
 الماناني وأنه هرب في الدونبج لأنهم ما وعدوا شيئا عبر الدونبج وآله
 وأن بعضهم طن أن العردة حملت وأن الدونبج سره مخار أو صناد ورحموا
 الطنون ورموا بالعردة وأولادها قال لي محمد بن بابشاد وكان هذا الماناني
 الذي حدثني ضعيف الممر حدا فسألت عن ذلك فقال ضعف نصرى لما
 كنت أحامع العردة وراد في ضعفه طول مكى في البحر

١٨ وحدثني بعض البحرانيين أن مركبا كان يمشى إلى صنع من عمان

a) Desc.

traï le patron de mon navire et plusieurs des personnes qui y avaient été embarquées. Ils m'apprirent qu'étant retournés à la baie, ils avaient trouvé dans le navire une guénon qui avait mis au monde un singe ou deux à face humaine, la poitrine sans poils, la queue plus courte que le commun des singes. Ils n'avaient pas manqué de supposer que le matelot était le père des petits singes et qu'il s'était sauvé avec le canot, car rien ne manquait dans le navire que le canot et son appareil. Cependant quelques-uns inclinaient à penser que la guénon avait tué le matelot et que le canot avait été volé par un passant ou un pêcheur. La chose demeurait incertaine. Du reste, ils s'étaient débarrassés de la mère et des petits."

Le matelot qui m'a fait ce récit, ajouta Mohammed fils de Babichad, avait la vue très-faible, et il attribuait cette incommodité à ses relations avec la guénon, incommodité accrue encore par son long séjour sur la mer.

XL. Un marin m'a raconté qu'un navire qui faisait le trajet d'Oman à Senf se perdit en mer. Une dizaine d'hommes seulement se sauvèrent dans la

وصبب وسلم من أهله نحو عسره في فرب وحملهم الرناح الى جزيرة
 مجهولة لا يعرفونها فرموا بنفوسهم على ساحلها وليس لهم حركة لشدة
 ما لحقهم في الذكر من الاهوال والشدايد فمكثوا هنالك بغير يومهم ثم
 قاموا وحبالوا في الغارب الى ان حروه الى الساحل وناموا ليلتهم معه فلما
 أصبحوا مشوا في الجزيرة فوجدوا فيها ماء عدد كسرا وعوطه حسنة واشجارا
 متكعبة فيها نمار شتى ومور كسر وحصب سكر وكم يروا فيها انسا فاكلوا
 منها اسهبوا من النمار وشربوا من ذلك الماء ، وانصرفوا الى فربهم محروا الى
 البر وسندوا بالخشب وجمعوا من ورق المور والشجر غلظا واحكموا امره
 واصلحوا لانفسهم الى حائط موصعا بسترهم فلما مضت عليهم خمسة ايام
 او ستة نادى هم بقطعة فزود فد اقبلوا يخدمهم فرد كبير حسيب فوطوا على¹⁰
 الغارب وخرج الغوم منهم فصعدوا الى الغارب فلم يعرضوا لهم واقاموا

(c) Desat

chaloupe, et le vent le porta sur une île qui leur était absolument inconnue. Jetés sur le rivage, ils y demeurèrent le reste du jour, dans l'acablément où les mettaient les tempêtes et les souffrances qu'ils avaient éprouvées. Enfin prenant courage, ils parvinrent à tirer la chaloupe sur la plage et y passèrent la nuit. Le matin, s'étant avancés dans l'île, ils y trouvèrent de l'eau douce en abondance, un sol frais et ombragé, des arbres touffus chargés de fruits, des bananes en quantité, des cannes à sucre. Ils n'y virent point trace d'hommes. Après avoir à discrétion mangé de ces fruits et bu de cette eau, ils revinrent à la chaloupe, la tirèrent loin de la mer et l'établirent avec des pièces de bois. À l'aide de feuilles de bananier et d'autres arbres, ils lui firent un abri contre le soleil, et s'arrangerent pour eux-mêmes un lieu de repos à son côté.

Cinq ou six jours après, voici venir une troupe de singes qui s'avancent précédés par un des leurs, gros et grail. Ils s'arrêtent en face de la chaloupe. Les gens effrayés s'y réfugient. Mais les singes ne leur font aucun mal. Le chef de ces animaux prend place. Les expédie à droite et à gauche comme un

رئيسهم بمكانه فجعل يعرضهم يميناً وشمالاً كما يُتعد العامل رحالته ثم عادوا اليه وجعل بعضهم يوماً إلى بعض كأنهم يتحدثون بشيء فلما أمسوا :
 انصرفوا فورد على العموم من هذا أمر عظيم وخافوا على نفوسهم أن تغلبهم العدة وجعلوا يعكرون في الخلاص ليلهم وهم بسوء حال لا زاد معهم ولا يعرفون الطريق ولا يهتدون لحبله فلما أصبحوا حادتهم فردة قطعت بهم ثم مضت ثم عادت ومعهما فردة أخرى فأومت إليها بشيء قال هذا الرجل تحدثت عن واحد من العموم أنه قال سمعت الفروء إلى أن دخلوا الغوطة ثم جئت على نفسي فرجعت بعد مدة مضت من النهار إلى احتياك فسألوني فأخبرتهم فلما كان من عِدِّ عاديت القردة على تلك الصورة¹⁰ الأولى وجلس رئيسهم مع العارب وتقديمه في حوار يحكى على الرسم فلما مضت ساعد من النهار جاء فردان مع كَلِّ واحد منهما قطع ذهب في

(ه) Coil. بعدد.

général d'armée. Puis ils reviennent à lui, se font des signes, comme gens qui se racontent quelque chose, et, le soir venu, ils se retirent.

Les naufragés étaient en grand émoi, craignant d'être tués par les anges. Toute la nuit ils rêvèrent à des moyens de salut : dénués de provisions, ignorant la route à suivre, leur situation était détestable, et ils ne voyaient aucun moyen de s'en tirer.

Le matin, un singe vint seul rôder autour d'eux, s'en alla, revint avec un compagnon qui faisait signe en montrant quelque chose. Je suivis les anges, dit l'homme qui a fait ce récit au marin de qui je le tiens, jusqu'à ce que je les vis entrer dans le fourré. Là j'eus peur, et je m'en retournai; une bonne partie du jour était écoulée quand je rejoignis mes compagnons. Ils me questionnèrent et je leur dis la chose. Le lendemain, la troupe entière revint comme la première fois. Le chef s'asseyait non loin de la chaloupe et expédia ses camarades de la même manière. Bientôt après, deux anges revinrent, portant chacun des morceaux d'or très-purs qu'ils jetèrent devant lui. Puis se

نهاية الجدة فطرحوها بين يديه ثم عادوا باجمعهم فأومى بعضهم الى بعض
 187: فانسرفوا ونزلنا الى الارض فخذنا الذهب فاذا هو مثل العروق الغلاظ في
 نهاية الجدة فورد علينا من السرور بذلك ما نسينا معه بعض ما نحن فيه
 فلما اصبح جاءت فردة طافت بنا ثم مصت فمصيت حلقها الى ان
 امنت في العوطة وخرجت من العوطة الى صحراء ارضها رملًا سوداء فحشرت
 الفردة بين يدي وذهبت فحشرت في الموضع فوجدت عروق الذهب
 مشنكة فلم ارل اطلع الى ان ادميت اصابعي وجمعت ما فلتته وحملتته
 ورجعت فصللت عن الطريق لاشنك الشجر فتعلقت ببعض ذلك الشجر
 وبث في ليلتي فلما اصبحت واذا بالفردة وحد واقف على الرسم فتركناها
 حتى مضت ثم تعنينا الى ان رأيت البحر وتعلقت بشجرة من الشجر¹⁰
 فأبيت عليها الى الليل فلما انصرفت الفردة نزلت فواظبت اصحابي

a) Cod. لمستى. b) Cod. فتركها. c) Desc.

rassemblant tous, ils se firent des signes et disparurent. Descendant à terre nous ramassâmes l'or. Il était d'une pureté parfaite, formant comme de grosses racines. La joie que cet or nous causa nous fit presque oublier les désagréments de notre situation.

„Le matin, un singe revint encore tourner autour de la chaloupe. Lorsqu'il s'en retourna, je le suivis à travers l'épaisseur du bois. En sortant du fourré, je me vis dans une plaine dont le sol était noir et sablonneux. Le singe, devant moi, se mit à creuser la terre. Je m'arrêtai et me mis à creuser comme lui; et voilà que je trouvai des racines d'or entrecroisées comme les mailles d'un filet, et je ne cessai d'en arracher jusqu'à ce que mes doigts furent en sang. Ramassant ce que j'avais enlevé, je l'emportai et retournai sur mes pas. L'épaisseur du fourré fut cause que je m'égarai. Je grimpai sur un arbre où je passai la nuit. Au jour, les singes se montrèrent; quand ils m'eurent devancé je les suivis, jusqu'au moment où de loin j'aperçus la mer. Alors, caché dans les branches d'un arbre, j'attendis leur départ qui eut lieu à la nuit, je

فتلقوني وهم يكونون وقالوا آنا لم نشك أنك قد بلغت وحدتهم بالصورة
 وطرحنا الذهب بين أيديهم فحدد لنا هم وعمم لآنا لما استعجبنا لم ٢٥
 نحد سبيلا إلى حمل ذلك ولا طريقا ولا معنا ما نحمله فيه لآنا متى ما
 حملناه في العارب لم نلن العرق لصعره وإذا حملناه لم نهدي الطريق
 ٥ ثم اجمع رأينا على أن نمضي إلى ذلك الصحراء ونطلع الذهب ونحمله
 إلى نبحو فارينا ونتوكل على الله عز وجل فكنا نمضي في كل عدوه من
 العدووات التي لم نمر للعود أن نحيا فيها فنطلع الذهب وحمله وحمرنا
 عند العارب وبقنا الذهب ولم نزل نطلع الذهب ونفعله منه سنة إلى أن
 حصل لنا شيء عظيم لا يعرف مغدرة والعود مع ذلك نجى يوما ويوما
 ١٠ لا نجى وتأكل من نمار تلك الجزيرة ونشرب من ذلك الماء فبينما نحن على
 ٥ God. لهم

redescendûs, et puis rejoindre mes compagnons. Ils m'accueillirent avec des larmes de joie. « Nous ne doutions pas, dirent-ils, que tu n'eusses péri. » Je leur contai mon expédition et jetai l'or devant eux.

Ce nous fut une nouvelle cause de douleur et de regret, de songer qu'au moment où nous acquérons la richesse nous n'avions aucun moyen d'emporter notre trésor. La chaloupe trop petite risquait d'être submergée si nous la chargeons d'or. et d'ailleurs, quelle direction prendre? Malgré tout, nous fûmes tous d'avis d'aller à la plaine, d'arracher l'or et de le transporter près de la chaloupe, nous confiant pour l'avenir à la volonté de Dieu. C'est pourquoi, profitant des jours où les singes ne venaient point, nous allions dès le matin à cette plaine, et nous rapportons le soir l'or recueilli. Le précieux métal était enfoui près de la chaloupe dans un trou creusé à ce dessein.

Cela dura toute une année, au bout de laquelle nous avions réuni une masse d'or extraordinaire, et d'une valeur qu'on n'aurait pu dire. Pendant ce temps, les singes continuaient leur manège, venant un jour, ne venant pas le lendemain. Et nous avions pour vivre les fruits et l'eau de l'île.

Telle était notre situation lorsque nous arriva un navire qui s'en allait vers

حالنا تلك ان مر بنا مركب ماضى الى عمان او الى سيراف قد اسقطه
 الريح وركبه البحر فرمى كز ما في حوصه ومات اكثر رحاله غرقا وشرا من
 شدة ما ركهم البحر فلما راوا الخيزرة وارادوا الاختيار اليها فلم يعدروا فبعوا
 سمسكين فلما احدثوا النظر الى السر راونا وراوا الدونيچ فوق البر
 فطارح لنا رحلان من رحاله بحمل وذيرالوا يعاندوا فلما رأيناهم اخذنا
 حبالنا وتطارحنا اليهم في البحر فعلقناهم وروطنا حبالنا مع حبالهم فلما
 صارت الخبال في السر استوفى بها حتى مضى الى المركب متا اثنان فاشروا
 على المركب فاذا بالمائنته والرتان وبعض التجار قد اشروا على الموت من
 شدة الهول وقد كلوا مما يمتحوا الماء وهم حبيذ في وسط اللجة فقالوا
 لاصحابنا احدثونا الى السر وخذوا ما بقى معنا من البصايح والمناحر وقال
 الرتان يا اخواننا احدثونا الى البر وخذوا المركب لكم ملكا فقال اصحابنا
 ١٥) احدثوا. ٢٥) مستوفى.

Oman ou Siraf. Il avait essuyé un coup de vent; la mer l'avait envahi. L'équipage avait jeté tout le chargement à l'eau; la plupart des hommes étaient morts, entraînés ou suffoqués sous la violence des vagues. A la vue de l'île, les survivants voulurent y aborder; ils n'en eurent pas la force et demeurèrent inertes. Cependant leurs yeux fixés vers la terre nous aperçurent avec notre chaloupe. Deux d'entre eux se jetèrent à l'eau avec des cordes, s'efforçant de nous rejoindre. Et nous, voyant cela, nous nous jetâmes aussi dans la mer avec des cordes, et les ayant atteints nous attachâmes nos cordes aux leurs. Quand nous les eûmes fixés à terre, deux d'entre nous allèrent au navire; ils y trouvèrent le capitaine, les matelots et les marchands à demi-morts d'épuisement, succombant aux souffrances que leur avait infligées l'état de la mer, et à la fatigue causée par la nécessité de vider l'eau tandis qu'ils étaient en pleine mer. „Amenez-nous à terre, dirent-ils à nos compagnons, et prenez tout ce qui nous reste d'effets et de marchandises. — Tirez-nous à terre, ô frères! dit aussi le patron, et prenez le navire pour vous en toute propriété." Les nôtres

ما نفعل شيئاً من ذلك بل نجذبكم الى البر ولنا نصف هذا المركب ملكاً فالوا حباً وكرامة وتعاقدوا على ذلك وشهد بعضهم على بعض ثم قال ¹ ٢٨٥ لهم اصحابنا ولنا عليكم شرط فالوا وما هو فالوا "نسحق نصف هذا المركب لنا بملكنا لا يشاركنا فيه احد لا يهرمنا فيه احد فالوا لكم ذلك قال اصحابنا ونوسعه^٥ وسق المتعارف لا يحب عليه فيعرق قال اصحاب المركب هذا شيء قد حربناه وما تحلصنا منه الى الآن فنناشدكم الله إلا ما خلتصم حشاشنا" من هذا الهول الذي نحن فيه فتطارح اصحابنا الى البر وحانت العرود فلما راونا نحذب حمل المركب حذبوا معنا فحادت المركب في أسرع وقت فتطارحت رجال المركب الى البر شوقاً اليها لما جرى ¹⁰ عليهم فلما اصبحنا عرفناهم موضع الثمار فأكلوا وشربوا ورجعت لهم نفوسهم

a) Decet b) جسرعه God c) حشاشنا God

répondirent. „Nous n'acceptons pas cela. Mais nous vous mènerons à terre et vous nous céderez la moitié du navire. „Tous répliquèrent: „De grand cœur!" Les conventions furent faites et solennellement jurées. „Nous demandons une chose, dirent les nôtres. — Quoi? — C'est que nous chargerons la moitié du navire de ce qui nous appartient, sans que personne ait rien à y voir, ni puisse nous faire aucune difficulté. — C'est convenu. — Bien entendu, reprirent les nôtres, que le chargement ne pourra ni endommager ni faire submerger le navire. — C'est là, dirent-ils, une imprudence dont nous avons éprouvé les inconvénients, et dont nous ne sommes pas quittes encore. Mais, au nom de Dieu, arrachez ce peu de vie qui nous reste à la fureur des flots qui nous entourent."

Nos compagnons se jetant à l'eau revinrent à terre. En ce moment arrivèrent les singes, qui, nous voyant tirer sur le cable pour amener le navire à la plage, s'empresèrent de tirer avec nous; et le navire aborda en un instant. Les malheureux s'élancèrent vers la terre, comme un amoureux vers l'objet de sa passion, tant la mer les avait maltraités. Le matin venu, nous leur montrâmes l'endroit où nous cueillions des fruits. Ils mangèrent et burent et reprirent leurs esprits. Le jour suivant, les singes étant revenus avec de l'or,

نجات العرود من العد بالذهب على الرسم فأنفام به على نفوسنا لا^{٢٤}
 اكتفينا منه وحملنا المركب فأوسعنا وشحننا نصف المركب ذهبا وأوسق
 الرهبان النصف الثاني له ولتجارة ذهبا ونفودنا متا في الجزيرة ووانت الراج
 واسرينا فدحلنا بلد الهند ونعل كذ واحد متا نايبه الى موضعه فكان
 الدى وقع لكذ رحل متا الف الف متعال ومائه الف واربعه واربعون الف
 متعال فلم نعد نركب بحرا الى هلم وهذا من اعرب ما سمعناه من نوادر العرب^{٢٥}
 وحديثي من راي فردا بعريه من قري في منزل بعض التجار
 بخدمة يكس منزله ويفتح الباب لمن دحل ويغله خلفه وبعد النار
 تحت العدر وينع فيه حتى يعد ويقطعه للخطب وينش الدبان على
 المائدة وتروح على مولا بالمروحة^{٢٦}

وحديثه انه كان بظفار من مدائن اليمن حداد عنده فرد ينفع

a) Cod. وحديث.

nous le donnâmes à ces gens-là, car nous en avions assez. Nous nous mêmes à charger de notre or la moitié du navire qui nous avait été accordée. Le patron chargea aussi d'or l'autre moitié pour lui et les marchands. On s'approvisionna de ce que l'île pouvait fournir. Et quand vint à souffler un vent favorable, nous partîmes, et nous arrivâmes aux pays de l'Inde. Le partage fait, chacun prit ce qui lui revenait, et la part de chacun fut d'un million cent quarante-quatre mille *mitheals*. Depuis ce jour nous avons renoncé à la navigation."

Vouà bien une des anecdotes les plus curieuses que j'aie entendu conter au sujet des anges.

XLII. Une personne m'a dit avoir vu dans un bourg de... chez un marchand, un singe qui le servait: il balayait la maison, ouvrait la porte aux visiteurs, la renfermait, allumait le feu sous la marmite, y soufflait pour l'enflammer, ajoutait le bon nécessaire, chassait les mouches de la table, éventait son maître avec un éventail.

XLIII. Un forgeron de Zhabar, ville du Yémen, avait un singe qui menait

على الكور طول نهاره ايام عنده كذلك نحو خمس سنين وترتدت الى
البلد سفرات وانا ابصره عنده

وحدثت ان فردا كان في منزل رجل بعمر بلاد اليمن وان الرجل
اشترى لحما وجاء به الى منزله فامى الى العرد ان احفظ اللحم فحاجت
حداء فنشلت اللحم فمعى العرد محتيرا وكان في الدار شجرة فصعد الى رأسها
ورفع أسننه الى السماء ودلى رأسه الى اسفل وجعل يديه الى جانبي أسننه
فطن الحداء ان أسننه من حيلة اللحم الذي احتفظه فانقض الطائر
عليه فصره فتلقا العرد بيديه فمضه وانزله الى الدار فوضعه تحت
الجفنه وعطاه بشيء يعيل فحاج صاحب المنزل فلم يجد اللحم فقام الى
العرد ليضربه فقام العرد الى الجفنه واخرج الحداء فعلم الرجل فطن لما
جرى وأخذ الحداء فنتف ريشها وصلبها على الشجرة

a) Addid. b) Oed. ريشه

son soufflet tout le long du jour. Ce singe l'a ainsi servi cinq années durant.
J'ai fait là plusieurs voyages, et chaque fois je voyais l'animal chez lui.

XLVII. On m'a fait encore l'histoire d'un autre singe, qui vivait dans la
maison d'un habitant du Yémen. Cet homme acheta un jour de la viande, la
porta au logis et la commit par signes à la garde du singe. Survint un milan
qui déroba la viande aux yeux du singe stupéfait. Dans la cour du logis était
un arbre. Le singe y grimpe, monte au plus haut, et là dresse ses fesses vers
le ciel, penchant sa tête en bas, les deux mains appliquées de part et d'autre
des fesses. Le milan croit voir un autre morceau de la viande volée. Il fond
dessus. Mais le singe le happe des deux mains, le retient, descend et l'enferme
sous un cuvier par-dessus lequel il a soin de poser un corps lourd. A son re-
tour, le maître ne voyant plus la viande s'avance vers le singe pour le corri-
ger. Celui-ci marche droit au cuvier et en tire le milan. Le maître comprit
l'aventure. Il prit le milan, le pluma et le cloua à l'arbre.

وللعزود أحداث ضريعة * حدثت عن رجل من أهل أصبهان شيخ كبير
 ١٥ : الأسفار أنه سار إلى بغداد قال وكان معه رعدة كثيرة فيم شارب كانه بغل
 من الشباب والعزود قال وكان الشيخ يسهر على الامعة ولا ينام الا اذا سار
 الناس على حملة قال فبينما هو ساهره كالعادة ان نظر الى الشاب قد
 سرى الى واحد جمال فلما جلس الشاب بطهرة ليجتمع به استيقظ له
 الجمال واحى عليه مدرسة دوس الاديم فلم يعد الشاب الى مكانه الا وقد
 سكر من اللم والظم قال فاعلم الشاب بمقدار ما تراحت اليه نفسه ثم
 احدث الجمال النوم ثم عاد اليه قال فاستيقظ له فاحنى عليه فداسه اشد
 من الأولى فعاد الشاب ولا حركة فيه ثم استجتمه وادى الى الجمال الثالثة
 ١٥ ففعل الجمال به في الثالثة ما عاد منه وهو يسحب نفسه على الارض
 a) Deest. b) Od. ساهر. c) Od. استجتم. d) Od. الجمال.

XLV. Il y a encore d'autres histoires de anges fort amusantes. En voici une.

Un homme d'Ispahan, vieillard qui avait beaucoup voyagé, rapporte qu'il allait à Bagdad avec une nombreuse caravane, dont faisait aussi partie un jeune homme vigoureux et ardent comme un mulet. Le vieillard, attentif à ses bagages, veillant la nuit, et ne dormant que pendant la marche, sur son chameau. Un soir qu'il veillait aussi à son ordinaire, il vit le jeune homme qui se dirigeait vers un des chameliers endormi, le prenait par derrière et s'apprêtait à lui faire des sottises. Le chamelier s'éveillant se mit fort en colère et lui donna une frottée comme un tanneur travaillant le cuir. Le jeune homme regagna sa place, en chancelant sous l'effet des coups de poing et des soufflets qu'il avait reçus. Il resta tranquille jusqu'à ce qu'il se sentit remis. Puis voyant le chamelier reprendre son somme, il revint à lui et recommença ses tentatives. Le chamelier réveillé se fâcha plus fort et l'étrilla de plus belle, si bien que le garçon s'en retourna à demi-mort. Cependant, après quelques instants de repos, le jeune homme revint une troisième fois au chamelier. Celui-ci le mit dans un tel état qu'il eut grand-peine à regagner son coin, en se traînant

يمينا وشمالا وقال له الجمال والدة ان عدت الرابعة لا تعرن بطنك، علما رأيت ذلك مرارا سمعت قول الجمال عذرنه وشغفت على^a مثل ذلك الشاب ان^b بفعل فدعوت الشاب الى بعد ان ترأحت البه نعسه وحلت له ما ولدى ما حملك على ما رأيت منك في هذه الليلة ولقد سلمت من هذا الجمال فاحذر ان يعتلك واصبر فقال با عم والدة ان لي اليوم ليل لا استطيع الغيص من شدة الشبق والنار وكلما هاج بي الامر يهون على ما بفعل في لشدة ما انا افاى قال فعلت نا ولدى يعى ببنا وبين مدينه السلام مرحلين وندخل الى بلد نحد فيها ما يسكن هبائك قال فلم ارى اهديه واشفق عليه بعيد تلك المساعه فلما وصلنا الى بغداد اخذني عليه خوف كثير^c وحلت في نفسى هذا عريب وشاب وما دخل بغداد فلها

^a Cod. علمه. ^b Cod. الكلام. ^c Cod. حوفا كثيرا sed paulo antea additur خوف, ut videtur emendatio quae ex margine in textum irroguit.

à terre de droite et de gauche, pendant que le chamelier lui disait : « Par Dieu ! si tu reviens encore, je jure que je te percerai le ventre. »

Après avoir été témoin de ces différentes scènes, dit le vieillard, je trouvais que le chamelier n'avait pas tort; mais il m'eût été pénible de voir tuer ce jeune homme. Quand celui-ci eut repris ses sens, je l'appelai et lui dis : « Mon fils, comment peux-tu agir ainsi que je te l'ai vu faire cette nuit. Tu as échappé à ce chamelier; mais prends garde qu'il ne te tue, et sois plus réservé. — Oncle, dit-il, il y a par Dieu ! bien des nuits que la violence de mes désirs et le feu qui me brûle m'empêchent de fermer l'œil. Quand la chose en est là, les mauvais traitements de cet homme sont faciles à supporter à côté de ce que j'endure. — Mon fils, repris-je, nous ne sommes plus qu'à deux journées de marche de la cité de la Paix (Bagdad), nous entrerons bientôt dans une ville où tu trouveras de quoi calmer ton ardeur. » Je ne cessai de lui parler ainsi et de le retenir, par commiseration, durant le reste du voyage. Arrivés à Bagdad, je fus pris à son sujet d'une vive inquiétude. C'est un étranger, me disais-je, un jeune homme qui n'avait jamais mis le pied dans cette ville. Qui sait s'il ne

ربما يرى أحد من دون الخليفة والوزراء فيها كما فعل مع الجمال
 ١٢٠ «يهلك» فلمسته وأخذت منزلا وصميمة التي ولم يكن لي شغل بعد أن
 حصل متاعنا في حوز ألا أتى أحدىته وصميمة بد إلى الدلالة انظر لا
 امرأة نسكن عنده فما هو إلا أن عبرت به من بعض الأقوال وإذا به وقف
 وقال لي يا عم قد رأيت الساعدة في تلك الطلح وحيا كالشمس ولا بد
 لي منه فداعته عن ذلك فعد على الأرض وقال هنا أموت فقلت في
 نفسي قد حفظته في الرية أتركه هنا وبغداد دار السلام فلما لم أحد
 منه موافقه نظرت في الحارة فإذا دار نُذِير أن احتاجها صعايليك فعرعت
 الباب فكلمتني عكوز فاستحبرت عن الدار التي نظر الشاب المرأة فيها
 فقالت هذه دار الوريث فلان والتي «بصرها الشاب روحه الوريث قال فقلت :»

والذي. Cod. ١٢٠

va pas jeter les yeux sur quelque personne de la maison du calife ou des visirs, et se ruer sur elle comme sur le chamelier? Ce serait pour lui la mort. Cette pensée fit que je ne l'abandonnai point. Ayant fait choix d'un logis, je l'y emmenai avec moi; et, mes bagages une fois en sûreté, je ne vis rien de plus pressé que de le conduire chez une entretenneuse qui ne manquerait pas de lui procurer une femme propre à calmer la vivacité de ses désirs.

«A peine avions-nous passé la première rue que mon jeune homme s'arrêta. «Oncle, dit-il, je viens d'apercevoir à l'instant à cette fenêtre un visage beau comme le soleil. Il me le faut. «Je le détournai d'une pareille idée. Mais il s'assit par terre et déclara qu'il mourrait là. «Je l'ai gardé dans le désert, pensai-je; l'abandonnerai-je ici, dans une ville de perdition comme Bagdad!»

«Ne pouvant lui ôter son idée de la tête, je regardai dans la rue et vis une maison dont l'apparence témoignait qu'elle était à des gens pauvres. Je heurte à la porte. Une vieille femme parait. Je lui demande à qui appartient cette maison où mon compagnon a vu un visage féminin. «C'est, dit-elle, la demeure du visir un tel, et la jeune dame est sa femme. — Mon fils, dis-je au jeune homme, renonce à ton dessein et viens avec moi, que je te montre la

للشَّابِّ يا ولدي ارجع عن هذا الرَّأْيِ وامضْ معي اعرض عليك بنات
 بغداد فإنك سجد احسن ممَّا رأيت فقال والله « برحت الى ان اصل »^٩
 الى هذه او اقبل قال فعالت العكوز للشَّابِّ ان اوصلتك يا شابِّ ما يكون
 لي عليك مصادر الشَّابِّ وحلَّ كيسًا كان على وسطه وعدَّ لها منه عشرة
 دنانير فخرحت العكوز والنكحت وخرحت فدفعت باب الورير ففتح لينا
 الاسد فدخلت ثم خرجت فالت له فد فضيت حاجتك بعد الشروط ول
 له وما الشروط قالت خمسون منقلا لها وخمسة لمعامها وخمسة لاسناد
 الدار قال فانعدها سنين متعلا قال فدخلت ثم خرجت فعالت امصر
 ادخلي الخمام وعبر هذه الحالة فاذا كان بين صلاتي المغرب والعشاء فعب
 عند بابي هذا حتى يوتن لك قال فدخل الشَّابِّ للخمام واصابح شأنه^{١٠}
 ووقف عند باب العجور في الوقت مخرج الاستاذ فاذن له فدخل الى

filles de Bagdad. Tu en verras de plus belles que celle-ci. — Je jure par Dieu, répliqua-t-il, que je mourrai ou ne m'en irai point sans avoir été reçu auprès d'elle."

La vieille prenant la parole: «Jeune homme, dit-elle, si je te conduis au but de tes désirs, que me donneras-tu?» Il tira promptement la bourse qu'il portait à la ceinture et compta dix pièces d'or à la vieille. Celle-ci fort satisfaite s'enveloppa du vêtement d'extérieur, sortit de sa maison et vint frapper à la porte du visir. L'eunuque lui ouvrit. Elle entra. Bientôt elle revint, disant: «J'ai arrangé ton affaire et fait les conditions. — Quelles sont-elles? dit le jeune homme. — Cinquante mithcals pour elle, cinq pour le service, cinq pour l'eunuque." Il paya les soixante mithcals. La vieille retourna chez le visir, revint et dit: «Va, entre au bain, change d'habits, et dans l'intervalle entre la prière du coucher du soleil et la prière du soir, tiens-toi à ma porte que voilà jusqu'à ce qu'on puisse t'introduire."

Le jeune homme alla au bain, fit sa toilette et vint à l'heure dite se camper à la porte de la vieille. L'eunuque sortit et lui livra passage. Il pénétra dans un salon bien meublé. On lui servit des mets excellents, il mangea; puis

٤٨٥ مجلس ود كمل من كل شيء تكمل به المجالس فقدم له طعام حسن
 فأكل ثم الشراب فشرب فلما انتهى مجلس الشراب قام وقالت إلى السمر
 علما نخرجدا من ثيلهم وإذا بفرد ود خرج من وراء ستر فضرب الشاب
 بأضابيرة فخرجه في أوتخانه ومخاضيه وسالت دماء من كل مكان فأعاد
 نياحه عليه وانعاده السكر فنام في ثيابه فلما أصبح نبهه الأسنان وقال له
 عم فأخرج فدل أن تتراى الوحوه فخرج حزينا كئيبا ولما أصبح الشيخ
 قال امضى إلى الشاب فانظر ما صنع لعدك نال منه وحسنت عقده فلما
 جاء الشيخ وحده حالسا عند باب العجوز وأسف في طوفه سأله عن
 أخباره فأعلمه بقضيتيه فاستدعا العجوز وأعلمها القضيته فدخلت على المرأة
 وسألته عن السبب في ذلك فقالت أعلم أن نحن نسينا فرطاس فردة ٤٨٦
 صاحب الدار ورسمه وهو فرطاس حلوى فيه رطل ولكن إن أحب

٤) Coû. ٥) Deest.

on lui offrit à boire et il but. Après cela il se dirigea vers le lit et la dame en fit autant. Tous deux avaient quitté leurs vêtements, lorsqu'un singe sortit de derrière un rideau, vint au jeune homme, l'égrotagna et le blessa aux cuisses et aux endroits sensibles, de sorte que son sang coulait de toute part, et il remit ses vêtements. Alourdi par l'ivresse, il s'endormit tout habillé. A la pointe du jour, l'eunuque le réveilla et lui dit: „Va-t-en, avant que la lumière laisse distinguer les visages." Il sortit, en proie au plus vif chagrin.

Cependant le vieillard, quand il vit le jour paraître, se dit. „Il faut que j'aie vu ce qu'est devenu mon jeune homme, s'il a obtenu ce qu'il désirait et si l'affaire a eu une heureuse conclusion. „Il le trouva assis à la porte de la vieille, la tête enfoncée dans le collet de son vêtement. Il le questionna. Le jeune homme lui conta son aventure. Il appela la vieille et lui dit la chose. La vieille entra chez la dame pour savoir la cause du mécompte. „Sache, dit la dame, que nous avons oublié un point, le papier du singe du maître du logis qui est son droit de revient; c'est une feuille contenant une livre de sucreries. Mais

المعاودة فنحن نأخذ منه الليلة شطر ما أخذناه البارحة ^{فَالْ} فَأَعْطَاهَا ثَلَاثِينَ دِينَارًا فَعِيلَ لَهُ إِذَا أَتَيْتَ الْبَلَدَ فِي الْوَقْتِ الْمَعْلُومِ أَجَلٌ مَعَكَ ^{مَعَكَ} فَرُطَاسًا فِيهِ رَطلٌ مِنَ الْخَلْوِ لَعَرْدٍ صَاحِبِ الدَّارِ ^{فَالْ} فَأَخَذَ مَعَهُ فَرُطَاسِينَ وَأَتَى لَهُ فَدَحَلَ وَتَمَّ الطَّعَامَ فَأَكَلَ وَالشَّرَابَ فَشَرِبَ فَلَمَّا انْحَرَفَ إِلَى الْمَرْأَةِ وَبِ الْعَرْدِ الْمَدْفُومِ ^{مَعَهُ} لَمْ يَهْرُطَاسَ فَأَخَذَهُ الْعَرْدُ وَرَجَعَ إِلَى مَكَانِهِ فَعَضَى الشَّابَّ حَاحِنَهُ ثُمَّ أَرَادَ الشَّابَّ الْمَعَاوِدَةَ فَخَرَّجَ لَمْ الْعَرْدُ مَرْمَى لَمْ يَهْرُطَاسَ بَلْ رَجَعَ إِلَى مَكَانِهِ وَكَذَلِكَ دَفَعَ لَمْ عَذَهُ فَوَجَّعَ فَلَمَّا نَعَبَ الشَّابَّ وَأَسْعَلَ السُّكَّرَ حَرَجَ الْبَدَ الْعَرْدُ وَأَنْبَهَهُ وَصَارَ الْعَرْدُ يَفْضُ عَلَى الشَّابَّ وَحَذَبَهُ إِلَى الْمَرْأَةِ وَجَعَلَ الْعَرْدُ أَصْبَحَ نَعَسَهُ فِي كَفِّ نَعَسَهُ ^{مَعَهُ} الْغَدَى فِي هَذَا الْحَدِيثِ أَنَّ مَصَانِعَهُ لَخَدَمَ نَعَسَى الْخَوَاصِجِ ^{عَلَى} عَلَى رَعَمِ أَنْفِ الْمَوَالِي عَنِ الْعَرْدِ وَهُوَ يَقُولُ لِلشَّابَّ بِالْإِشَارَةِ أَعْمَلْ كَذَا ^{فَلَمْ} فَلَمْ يَدْعُ ^{عَلَى} ^{عَلَى}

n) Deest.

« si le jeune homme veut recommencer, nous ne lui demanderons que la moitié de ce que nous avons pris hier. »

Sur le rapport de la vieille, le jeune homme donna donc trente dinars et reçut la recommandation expresse d'apporter, en venant le soir à l'heure dite, un papier contenant une livre de sucreries pour le singe. Au lieu d'un, le jeune homme se mit à plusieurs. On le laissa passer, il entra, fut servi comme la veille, mangea et but. Quand il voulut avoir satisfaction avec la dame, le singe s'élança vers lui; mais le jeune homme lui jeta un paquet de sucreries, et le singe le prit et regagna son poste.

Son affaire achevée, le jeune homme s'appretait à recommencer, quand le singe revint; un second paquet de sucreries le fit repartir. Cela se produisit nombre de fois, tant qu'enfin le jeune homme fatigué se laissa gagner par le sommeil. Alors le singe vint à lui, le réveilla, le tira vers la dame, en mettant un doigt dans sa main fermée. La morale de cette histoire c'est que les cadeaux faits aux serviteurs terminent heureusement les affaires en dépit du nez des maîtres. Le geste du singe signifiait: « Fais, jeune homme, fuis ! » Et vraiment, il ne lui laissa pas un instant de repos, l'excitant toujours à s'oc-

الشاب ينام مما حته على الفعل للزأة الى الصلاح فخرج الشاب ومضى لسبيله
ومن احادت البحريين والنواحد ما حكى عن غيره الريان واصله من
كرمان وكان بعض عراها يرى العنم ثم صار صبادا ثم صار احد زانابه
مركب بخلف الى الهند ثم تحول الى مركب صيني ثم صار بعد ذلك
ريانا ولا في البحر طرايق وسافر الى الصين سبع مرار ولم يكن سلك قبله
الى الصين الا من عثر ولم يسمع ان احدا سلكه وسلم وعاد قط فان سلم
في المصن هو محب فلا يكاد يسلم في العودة وما سمعت ان احدا سلم
في الذهاب والمضى سواء^{١٠} فانه جلس في مطياله واحد معه فريده ماء
فمكث في البحر اياما فحكى عن شهراري الريان وكان احد زانابه
١٠ الصين انه قال كنت امضي من سيراف الى الصين فلما صرت بين الصلح^{١١}

الصلح Cod. a) في سواء Cod. b) كرمي Cod. c)

enfer de la dame, jusqu'au matin que ce garçon sortit et retourna à « affaire ».

XLVI. Parmi les histoires des marins et des capitaines, voici ce qu'on raconte du capitaine Abbars. Il était originaire de Kermân. Il fut d'abord bergier et garda les brebis dans quelque village de cette contrée. Puis il se fit pêcheur, ensuite matelot sur les navires qui fréquentaient les mers de l'Inde. Plus tard, il s'embarqua sur un navire chinois. Enfin il devint capitaine, traversa la mer en tout sens et fit sept fois le voyage de la Chine, expédition à laquelle ne se hasardaient avant lui que des gens aventureux. Personne n'avait achevé cette traversée sans accident. Qu'on pût arriver en Chine sans périr en route, c'était déjà merveille, mais qu'on en revint sain et sauf, c'était chose inouïe; et je n'ai pas oui dire que personne autre que lui eût achevé les deux voyages d'aller et de retour sans mésaventure.

Il lui est arrivé de se mettre sur son canot avec une outre d'eau et de rester ainsi plusieurs jours en mer. Voici ce que rapporte là-dessus le capitaine Chah-mari, un des marins des mers de la Chine:

« J'allais, dit-il, de Siraf à la Chine. Parvenu entre le Senf et la côte chi-

والصين بالعرب من صندل فولات - وهو رأس بحر صنجي * وهو بحر الصين -
 ووقعت الريح فلم تتحركه وسكن البحر وطرحنا الأناحر وأمننا بمكاننا يومين
 فلما كان في اليوم الثالث رأينا بالبعد شيئاً في البحر فطرحنا الدونيج
 الى البحر وانفذت فيه أربعة من المانافيه وقلت اصعدوا ذلك السواد فانظروا
 ما هو فعضواً وادوا فقلنا ما ذلكة الشيء فقالوا عمهرة الرئان على مطبالة
 ومعه فربد ماء قلت لهم فلم لم تحملونه فقالوا قد احتشدنا به فعال لا
 اصعد الى المركب الا بشرط ان اكون الرئان فأدبر المركب وأخذ احرى
 عن قبمة الف دينار متلها بشري سيراى والا لم اصعد فلما سمعنا هذا الكلام
 نعلقت نفوسنا بقوله ونزلت وجماعة من المركب البه وهو في البحر ترفع
 10 الامواج وتضعه مسلماً عليه وتضرعنا اليه في الصعود فقال حالكم افسح من 1
 حالي وانا الى السلامة ارب منكم فان دعتم في بعيمه ألف دينار متاعاً
 ا) Cod. a. p. ب) Cod. لك ج) Cod. غميرة د) Cod. فستوا

nous, dans le voisinage de Sandal-Foulat, ille située à l'entrée de la mer de Sandi, qui est la mer de Chine, le vent tomba tout à fait et nous étâmes calme plat. Ayant mouillé les ancres nous demeurâmes en place deux jours. Le troisième jour, nous aperçûmes de loin un objet sur la mer. Je fis mettre à l'eau la chaloupe, et quatre matelots y descendirent avec ordre d'aller reconnaître cette masse noire. Ils allèrent et revinrent. „Eh bien ? leur dis-je. — C'est le capitaine Abhara, répondirent-ils, monté sur son canot avec une outre d'eau. — Pourquoi, repris-je, ne l'avez-vous pas emmené ? — Nous avons voulu le faire, dirent-ils ; mais il nous a répliqué : Je ne monterai sur votre navire qu'à la condition d'en être le capitaine et de le gouverner ; et je prendrai pour mon salaire mille dinars en marchandises au cours de Siraf.”

Ces paroles nous frappèrent. Accompagné de quelques matelots, j'allai à lui et je le vis sur l'eau, montant et descendant au caprice des vagues. Nous le saluons et le supplions de venir avec nous. „Votre situation, dit-il, est pire que la mienne, et je cours moins de dangers que vous. Je monterai à bord, si vous

بشرى سيراڤ وردنم* إلى امر المركب صعدت فعلنا هذا مركب فيه
 امتعة وأموال عظيمة وخلق من الناس ولا يصرتنا أن نعرف ما* عند عيهره
 من الرأى نالڤ دينار وصعد والدونيڤ والعريه معه إلى المركب فلما حصل
 فيه فال سلموني مناعا بالڤ دينار سلمناه اليه فلما احمره فال للرتان
 اجلس إلى ناحيه فناعد ذلك عن موضع وقال ينبغي أن نجتثوا في امركم*
 ما دام عليكم مهله فعلنا فيما ذا فال ارموا النفل كله إلى البحر فربينا حوا*
 من نصف تولد المركب أو أكثر ثم فال اقطعوا الدحل الأكبر فقطعناه
 وربينا به إلى البحر فلما اصبح فال ارفعوا الأناجر وانركوا المركب يسر
 ١٤٤* لنفسه ففعلنا فقال اقطعوا الأناجر الكبير فقطعناه وبقي في البحر ثم فال
 ارموا بالأناجر الغلاني فلم يزل كذلك حتى ربينا في البحر ست اناجر*
 فلما كان في اليوم الثالث ارتفعت سحابة مثل المنارة* سم نعرفت في

الف. Cod. d) نحو. Cod. e) صعد صهره. Cod. b) وردنم. Cod. a)

me donnez mille dinars de marchandises au cours de Siraf et si vous m'abandonnez le gouvernement du navire. Nous dîmes: „Le navire contient beaucoup de marchandises et d'objets de valeur, avec un grand nombre de gens. Il ne sera pas inavoué que nous ayons les bons conseils d'Abbara au prix de mille dinars."

Il nous suivit donc et monta à bord avec son outre et le canot. A peine arrivé. „Donnez-moi, dit-il, les mille dinars de marchandises. „On les lui donna. Les ayant mises en sûreté, il dit au capitaine: „Retire-toi!" Et le capitaine se retira, lui cédant sa place. „À l'œuvre maintenant, reprit-il, et n'encourons pas de blâme par le retard. — Que faut-il faire? dites-nous. — Jetez à la mer tout ce qui est lourd. „On le jeta, et le navire fut débarrassé de la moitié de son chargement, ou plus. „Coupez le grand mât," continua-t-il. Le grand mât fut coupé et jeté à la mer.

Le matin venu, il dit: „Levez les ancres et laissez le navire aller à sa guise." On obéit. Il ajouta: „Coupez le câble de la grande ancre." On le coupa et l'ancre resta dans l'eau. Il fit encore jeter successivement d'autres ancres, six furent ainsi abandonnées. Le troisième jour, un nuage pareil à une tour s'éleva, puis

البحر وأخذنا الحب ولو لا أننا كنا قد رمينا بالحمولة وقطعنا الدحل لكنا قد عرفنا من أول موحده أخذتنا ولم ينزل الحب ثلثة أيام بلياليها والمركب يصعد وينزل بغير أنكر ولا شرع لا ندري كيف نمضى فلما كان في اليوم الرابع أحدث الريح في السكون وتم سكونها وصالح امر البحر في آخر النهار وأصلحنا في اليوم الخامس والبحر طيب والريح مسعبه فاصلحنا دولا ورفعنا الشراع وسرنا وسلم الله ووردنا الصين وأقمنا إلى أن بعنا واشترينا وأصلحنا المركب ودعلا بدل الدحل الذي رمينا به في البحر وحررنا من الصين نريد سيراف واربنا الموضع الذي قدنا آتأ رأينا فيه عبه احذرنا^١ بحريه وجمال فقال عبه اطرحوا الانحر جعلنا ثم طرحنا العارب إلى البحر^{١٠} ونزل فيه حمسة عشرة رجلا وقال لهم امضوا إلى تلك الموضع وأومى إلى بعض الجبال فهاتوا الانحر الفلاني فعجبنا من ذلك ولم نخالعه فمضوا

a) Coel. احبنا. b) Coel. بخالعه.

se dispersa dans la mer, et la tempête nous assaillit. Sans la précaution que nous avions prise d'alléger le navire et de couper le mât, nous aurions été submergés dès la première vague qui nous enleva. La tempête dura sans intervalle trois jours et trois nuits. Le navire montait et descendait, sans voiles et sans ancre, entraîné nous ne savions où. Le jour suivant, le vent diminua, puis s'apaisa tout à fait, et à la fin de cette journée la mer était redevenue calme. Dès le matin du cinquième jour, la mer était bonne, le vent favorable. Nous dressâmes un nouveau mât, nous tendîmes des voiles et le navire marcha, sauvé par Dieu. Nous arrivâmes au pays chinois. Là le navire fut réparé, et un mât refait à la place de celui qu'on avait jeté à la mer. Après avoir séjourné le temps nécessaire pour nos ventes et nos achats, nous remîmes à la voile, reprenant la route de Siraf.

Quand nous fûmes, suivant notre estime, vers l'endroit où avait été recueilli Abhara, nous eûmes connaissance d'une île et de roches. „Jetez l'ancre“, dit Abhara. Cela fait, on mit la chaloupe à la mer, quinze hommes y des-

وعادوا وهو معهم ثم قال امضوا الى ذاك الجبل الآخر واهي اليه صهونا
 الانحر العلاني فمضوا وعادوا والانحر معه^١ ثم قال ارفعوا الشرع فرفعنا وسرنا
 غلنا ثم كيف عرفت امر هذه الانحار فعال نعم لعيتكم في هذا الموضع
 في رأس التلحين وهو وقت مدّ الماء وقد نغص الماء * صدرًا صالحًا وكنتم
 في وسط الجبال والجزيرة فأمرنكم بطرح النعل من الامتعة ففعلتم ثم فكرت^٢
 في امر الانحار فاذا حاجتنا اليها في الصبح عبر ماسد ولم يبق في
 المركب من الامتعة الا ما فيه^٣ من الانحار منه اضاع فيه الانحار
 فوميت بها كذلك لانه لم يكن بدّ من حريق المركب فحصلت هذه
 الانحار الثلاثة فوق الجبل والجزيرة ظاهرة وحصلت الثلاثة تحت الماء فلما
 ثم كيف استدلّيت^٤ على هذا النقصان والخبّ فعال نعم قد حُرِبَ هذا^٥

استدلّيت^٤) Cod. سمعة. ٥) Cod. صدر لصاح. ٦) Desideratur mentio anchorae tertiae.

rendirent. „Allez vers cette élévation, dit-il, et prenez l'ancre que vous y trouverez." Ces paroles nous surprirent, mais on ne voulut pas le contrarier. On obéit, et les matelots en effet trouvèrent l'ancre et la rapportèrent.

Il dit encore : „Allez à cette autre roche et prenez-y telle ancre." Ce qui fut fait. Puis il ordonne : „Hissez les vergues!" Nous exécutons l'ordre et le navire reprend sa marche.

Nous questionnâmes Abhara sur l'aventure de ces ancres. „Lorsque je vous ai rencontrés, dit-il, nous étions au trentième jour (de la lune), au moment de la haute mer; mais elle avait déjà baissé beaucoup. Votre navire flottait au milieu de ces écueils et de cette île. Je vous ai fait jeter le plus lourd de vos bagages. Puis songeant que nous pouvions à la rigueur nous passer d'ancres en Chine, et que les marchandises restantes valaient à poids égal plus du double que ces ancres, je vous les ai fait jeter aussi parce qu'il fallait absolument alléger le navire. Trois des six sont restées en évidence sur les écueils et sur l'île, trois sont allées dans les profondeurs. — Comment, lui dit-on, as-tu pu prévoir cet abaissement de l'eau et cette tempête? — Moi et d'autres avant moi, dit-il, nous avons déjà traversé cette mer; et nous avons observé qu'à chaque tren-

البحر فبلى وخرّبته فوجدنا في رأس كلّ تلابيخ ينعمص نعصا عظيمها حتى
 تنكشف هذه الجبال ويكون في وقت هذا النعصان خبّ عظيم اصله في
 فعر البحر فانكسر المركب الذي كنت فيه على رأس جبل من هذه
 الجبال لأن النعصان لحى وأنا أسير عليه ليلا وسلمت في ذلك المطال ولو
 " بقينم في موضعكم لما بعثتم في البحر أكثر من ساعد له حنبح مركبكم
 قبل الحب لا تكمل كنتم على الجزيرة إن حنبحتم عليها انكسرت^١ وعديرة هذا^٢
 له طابق^٣ وأخبار في البحر وهذا البحر من أطراف أخبار^٤
 وقد كان محمد بن ناهشاد حدثني أنه كان يعضي^٥ في مركبة من فنصور^٦
 يريد عمان فلما قطع بحر هر كنده ودخل في بحر الهند وعزم على أن
 " يعبر إلى بلاد العرب قال له ريتان مركبة أتى مرسا تعلق من مراسي الغرب
 قال اعلف ريسوت^٧ أو فوهها^٨ بفرسخ أو دونها بفرسخ فقال له الرتان^٩
 ١) Cod. طيب. ٢) Cod. مع. ٣) Cod. خضر. ٤) Cod. مركب. ٥) Cod. Addidi. ٦) Cod. بهر. ٧) Cod. ريسون.
 ٨) Cod. فوهها. ٩) Cod. ريتان.

tième jour (de la lune) elle bousse d'une façon extraordinaire, au point de laisser
 ces hauteurs à découvert; et en même temps s'élève une violente tempête qui
 surgit du fond des eaux. Le navire que je montais a fait naufrage sur un de
 ces sommets, parce que la basse mer est survenue pendant que nous passions
 de nuit au dessus de l'écueil, et je me suis sauvé dans ce canot. Si vous étiez
 restés au lieu où je vous ai rencontrés, en moins d'une heure votre navire
 touchait, avant la tempête, car vous étiez au dessus de l'île, et s'il échouait
 contre ces rochers, il était mis en pièces "

Cet Abhara avait acquis une grande expérience de la navigation et avait eu
 bien des aventures. Celle-là est une des plus singulières.

XLVI. Mohammed fils de Babichad m'a raconté que faisant la traversée de
 Fansour à Oman dans un navire à lui, ils avaient traversé la mer de Herkend
 et pénétré dans la mer des Indes avec l'intention de gagner les pays occiden-

حسن تعلق المرسا الفلاني دون ويسوت^١ خمسين فرسخا فتخاطروا في
عشرين دينارا يتصدعون بها وبين الموضع الذي هم فيه وبين ويسوت
على الأقل أربع مائة فرسخ ساروا خمسة عشر يوما الى ان قدروا انهم قد
صاروا حبال الغرب واخذوا يتكلمون فيما كانوا يتخاطروا فيه الى الليل وساروا
الى عدد ذلك اليوم فلما أصبحوا صعدوا بالديديان^٢ الى رأس الدحل فلم
يرشيا فنزلوا فلما صلوا العصر قال محمد بن بابشاد ارا آثار الجبال فقالوا
ما نرى شيئا فقال للديديان^٣ اصعد فلما صعد الديديان^٤ واستقر
على رأس الدحل^٥ صاح رحم الله من كسر فكبروا واستبشروا وبكوا من شدة
الفرح والسرور وساروا طول ليلتهم الى قرب السحر فلما كاد الفجر ان يطلع

١) Cod. ريسون.

٢) Cod. خيخاظر.

٣) Cod. اللدندان.

٤) Cod. اللدندان.

٥) Doest.

٦) Cod. اللدندان.

taux, lorsque son pilote lui dit: „A quel port de l'occident comptes tu aborder?" — „A Réisout, répondit-il, ou bien à une paraseange plus haut ou plus bas — Nous aborderons à tel port, repartit le pilote, à cinquante paraseanges plus bas que Réisout. „Sur quoi ils firent un pari de vingt dinars à donner aux pauvres. Or, du point où ils se trouvaient jusqu'à Réisout, la distance était de quatre cents paraseanges au moins.

Au bout de quinze journées de voyage, ils jugèrent qu'ils approchaient des montagnes de l'occident, et se mirent à parler de leur pari jusqu'à la nuit. On avança jusqu'au lendemain matin. Le jour venu, ils montèrent avec la vigie au haut du mât, n'aperçurent rien et redescendirent. On venait de faire la prière de l'après-midi, quand Mohammed fils de Babichâd dit. „Je vois paraître les montagnes." Et comme on répliquait: „Nous ne voyons rien," il fit monter la vigie. A peine installée au sommet du mât, la vigie s'écrie. „Que Dieu fasse miséricorde à tous ceux qui diront „Allah Akbar (Dieu est grand)!" — „Allah Akbar!" fit l'équipage. On se félicite, on pleure de joie et de satisfaction.

Le navire avance toute la nuit jusqu'à l'approche de l'aube. A ce moment, Mohammed fils de Babichâd commande: „Mouillez l'ancre!" L'ancre mouillée,

قال محمد بن بابشاد أطرحوا الأكر طرحوه وحطوا السراع وقال للرتان
أين نحن فقال في موضع كذا وذكره موضعا بينه وبين ريسوت أربعين
مرسحا فقال له محمد بن بابشاد نحن على ريسوت سواء أما أن نكون
بين أبدينا نرميه سم أو بحداء المركب أو دوننا نرميه سم فأصكوا
وهم على ريسوت سواء وقال محمد بن بابشاد إذا كنت في البحر
وأجست أن تعرف هل أنت بعرب أرض أو حبل فانظر بعد العصر إذا
انحطت الشمس فاتها إذا انحطت وكان في وجهها حبل أو حيزر
ذبتت ٥

وقال لي بعض البحريين أن بين حانقوا وفي قصبة الصين الأصغر
١٠ وبين خمندان وفي قصبة الصين الأكبر وهو حلّ الصينين وبها بَعُور ١١
الأكبر نهري حمري حرانا شديدا بهاء عذب وعرصه أكبر من عرض دخله
أو دينا Cod. د) بعد Cod. د) نكون Cod. ح) ذكرنا Cod. هـ) فعليا Cod. ف) أوحسب Cod. ز) صين Cod. ح) حانقا Cod. هـ)

le voiles descendues, il demande au pilote: „Où sommes-nous?" — „En tel endroit," repond celui-ci, nommant une localité à quarante parasanges de Réasout. — A Réasout même, réplique Mohammed, juste en face, ou bien à un jet de flèche plus haut ou plus bas." Et en effet, le jour paraissant, ils se virent en face de Réasout

Lorsque, étant en mer, me dit Mohammed fils de Babichad, tu veux reconnaître si tu es dans le voisinage d'une terre ou d'une montagne, regarde, dans l'après-midi, quand le soleil touche à son déclin. A ce moment, s'il y a en face une montagne ou une île, tu l'apercevras distinctement

XLVII Un marin m'a appris qu'entre Khanou, capitale de la Petite Chine, et Khomdan, capitale de la Grande Chine, qui est la plus considérable des deux Chines et où réside le *baghbour* (l'empereur), on trouve un fleuve d'eau douce puissant, plus large que le Tigre à Basra; et en certains lieux des rives de ce

النصرة وثى مواضع منه جمال المعنطيس» وأنه لا مسر في ذلك أنهم
بمركب فيه حديد لئلا تحديه لجمال المذكورة لغوبها وإن الفرسان الذين
يسلكون تلك لجمال لا ينعلون دوابهم ولا يكون في سروجهم حديد
ورؤسهم ولحم حيلهم حسب ٥

وحدثني بعض الرقائيد يعال له عمران الاعرج أنه خرج من عمان في
مركب مع عدة مراكب إلى حدة في سنة خمس وعشرين وثلثمائة
وقع علينا في بعض الأيام ريح عظيم فربمنا بعض الحمولة وتخلف بعض
المراكب وأصيب بعض النعم وسرنا فلما سرنا بن كمران و..... وقع بنا
حب عظيم وريح عظيم هابل تخلق فضعت الأناحر ولم يصط المراسي
وجلنا الريح وكان معنا عدة مراكب من عدن وعلافة وعثر ومنها حلبة ١٠
١٤٧ حديدة حسنة من علافة وأربابها وعد طرحها الريح والأمواج على جبل في

١) God. حب. ٢) God. وأوصت. ٣) God. سعلون بدوابهم. ٤) God. تمغنيس. ٥) حلبة.

Heuve il y a des montagnes d'aimant. C'est pourquoi l'on ne peut y naviguer
avec des navires contenant du fer, car ces montagnes les attireraient. Les cu-
valliers qui les parcourent ne ferment pas leurs montures, leurs selles n'ont aucun
ferrement; leurs étriers et les mors des chevaux sont en bois.

XLVIII Je tiens d'un pilote nommé Imrán le Bouteux, qu'étant sortis d'O-
man sur un navire accompagné de plusieurs autres qui se rendaient à Djidda,
en l'année 325, ils furent assaillis par une violente tempête et forcés de jeter
à l'eau une partie du chargement. «Plusieurs navires, dit-il, restèrent en ar-
rière, les autres continuèrent leur voyage. Arrivés entre Kamran et (?)
nous essayâmes un grain terrible, avec des sautes de vent, qui rompit nos
navires, nous força à quitter l'ancre et nous emporta. Il y avait avec nous
plusieurs navires d'Aden, de Ghalafqa et d'Athar, entre autres une *djelba* de
(thalafqa, toute neuve, magnifique. Je la vis, poussée par les vents et par le-

البحر ونزلت الأمواج عنها فانعلبت صعدى بالامتعة والناس يتساقطون الى البحر من فوق^٥ للجل وعمرت فما سلم منها احدها ومن طريف احبار البحرين ما هو مشهور معروف ما حدثني عن مردانشاه^٦ احد نواخذة بلاد الفلعل وغيرها وعاش سبعين سنة ولا ولد له ثم ولد له ولد فسماه المريان فاشتدت محبته له وسوره كان يحمله معه في المركب مع والدته فانه في بعض الايام يسير في بحر ناربان يريد كولم اذا آلتمس من والدته المريان وفي في البليج^٧ ابنه مدعنه اليه فلم يزل يرقصه ويقبله الى وقت المغرب ثم اشتدت الريح واندق دحل الغنود فدهش واراد ان يدحج الصبي الى امة فسقط من يده في البحر واشتدت الريح واشتغل بأمر المركب الى صلو الغداه^٨

٥) Cod. الحرف. ٦) Merdānshāh. ٧) Cod. البليج. Vid. supra pag. 38. ٨) Cod. الحرف. ٩) Cod. الحرف. ١٠) Cod. الحرف. ١١) Cod. الحرف. ١٢) Cod. الحرف.

vagues, jetée sur un écueil dans la mer et envahie par les flots. Elle chavira. Je vois encore la cargaison et les gens précipités pêle-mêle dans la mer du haut de l'écueil. Le bateau sombra et tous périrent sans exception.

XLIX Parmi les histoires singulières de marins, voici ce que m'a raconté Ismailawāh, au sujet de Merdānshāh, un des capitaines de navires qui vont aux pays du poivre et autres lieux. Ce Merdānshāh avait atteint soixante-dix ans sans avoir d'enfants. Il lui en naquit un qu'il nomma El-Merzebān. Cet enfant devint l'objet de sa plus vive affection; il l'emmenait avec lui dans son navire avec la mère. Un jour qu'il naviguait dans la mer de Bārnān (1) pour attendre Koulam, il demanda l'enfant à la mère qui était dans la cabine. Elle le lui mit entre les bras; et il s'amusa à le faire sauter et à l'embrasser, jusqu'au coucher du soleil. En ce moment, le vent se mit à souffler avec violence et un des mâts se fendit. Il voulut rendre l'enfant à la mère, mais dans sa précipitation il le laissa tomber dans l'eau sans s'en apercevoir. Le vent soufflait en tempête; il lui fallut s'occuper du gouvernement du navire jusqu'à

فلما اسفر الصبح سكن البحر واستوى امر المركب وحلّس فعال لأمّ الصبي ناوليبي المزيان فكانت هو معك منذ أوّل الليل فتتفّ لجيتته ودق رأسه بالحشب وشاش المركب فعال صاحب السكّان اعلم أن السكّان نعيميل على يدي من أوّل الليل فأنظروا فيد فنظروا في سورة السكّان مثل مسمار ليس يمرح فهبط رجل واصعد الصبي فإذا هو صحيح لم يصبه شيء فدفعه الى أمّه فسقنه لبناً فشرب ولده من العمر خمسة عشر شهراً فعال في اسمعيلوية رأيت المزيان هذا وقت نُبّ على السبعين سنة وقد تعدّمت الى قاضي عمان في يوم واحد ثلثة عشر كترًا يتخلّف الناس على أموالهم ايماناً كلّها كاذبة وحدّثني خلق من الناس أنّه لم يكن في رقائبة البحر اظلم من المزيان هذا وأنّه كان يعامل التجار في مركبه ما يعامل به اصحاب الشروط

l'heure de la prière du matin. A l'aube, la mer redevenue calme et le navire en paix, il s'usut et redemanda son fils. „Mais, dit la mère, tu l'as depuis le commencement de la nuit." A ces paroles, le vieillard s'arrache la barbe, se frappe la tête contre les parois et met tout le navire en émoi. Le timonier lui dit: „Sache que depuis la chute du jour le gouvernail est lourd sous ma main. Regardes-y. „On y regarde, et voila que sur le bout du gouvernail on découvre comme un objet planté là, qui ne bougeait pas. C'était l'enfant. Un homme descend aussitôt et remonte la petite créature qui n'avait aucun mal. Il la donne à la mère, qui lui présente à boire du lait, et l'enfant boit. Il avait alors quinze mois.

„J'ai connu ce fils, ce Merzébân", m'a dit Ismailawéh, „alors qu'il était âgé de soixante dix ans et plus. Il avait été jusqu'à treize fois devant le cadî d'Oman, dans une seule journée, pour faire prêter serment pour affaire d'argent; et c'était chaque fois de faux serments. C'était, m'a-t-on dit, le moins juste des capitaines. Dans son navire, il traitait les marchands à la façon des notaires."

وحدثني جماعة من البحرانيين بأمر سعيد العجير العدني وكيف أن
سبب عى أولاده وأجمعوا كلهم على ما أوصى ذكروا أن سعيد الصغير
كان رجلا صالحا من أهل عدن يسهر أى بضفر العلف وللوص ويلزم
مسحدا يصنى فيه سائر الصلوات وكان له ثلثة بنين يعيشون فى معاش
فربما من معاشه وأن بعض البحرانيين حفر مركبا الى كلة وكان صديقا
لسعيد فلما علم على المسير وقال له أسألك ان نسألى حاحد فاشترى
بنصف درهم حره حضراء وبدا نق ملحا حربشا وجعله فيها وظفهاه ودعه
الىة وقال له هذه بصاعتي فال له فما اشترى لك فال اشترى لى بركه كما
يعول الناس وخطف المركب ووصل الى كلة ونحل وباع ما فيه وأنسى
صاحب المركب لحره فبينما هو ذات يوم فى سوق كلة وجد فارب للخروج
منها وحمل المركب اذا رأى رجلا حتر سمكه فى حبل وبنادى من
a) Cod رجل b) Cod. رجلا c) Cod. ويحل.

L. Bien des marins m'ont parlé de Said le Pauvre, d'Aden, et raconté l'origine de la fortune de ses enfants. Tous les récits concordent en ce que je vais dire. Said était un saint homme, habitant d'Aden, qui tressait les palmiers et les ouvrages en feuilles de palmier. Fort assidu à la mosquée, il y faisait toutes les prières. Il avait trois fils qui menaient une vie à peu près semblable à la sienne.

Un marin de ses amis ayant équipé un navire pour Kalah, et étant au moment du départ, vint le trouver et lui dit: „Je te prie de me donner une commission." Said acheta une cruche verte d'un demi-dirham et un *daneg* de gros sel qu'il mit dans la cruche. L'ayant bouchée — „Voilà, dit-il, la marchandise — Et que t'achèterai-je? demanda le marin. — Achète-moi une *bénédiction* (*baraka*), comme disent les gens."

Le navire partit, arriva à Kalah, vendit son chargement; et le patron ne se souvint plus de la cruche. Cependant un jour, alors que le rechargement était déjà achevé et le départ imminent, le capitaine vit sur le marché de

يشترى بركة فلما سمع ذلك^e ذكر حزة سعيد الفقير فدعا صاحب السمكة
وسأله عنها فقال هذا حنس من السمك يستحب الصيادون بركة فقال في
نفسه لعل الرجل أراد هذه السمكة بعينها فاشراها على أن يعطيه بالثمن
«^f ورن أوقنين ملح واحلسه وأرسل بعض أصحابه إلى المركب فجاء بالخرق
كهشها وأعطى الرجل من الملح ما وافقه عليه وأمر بحمل السمكة إلى
المنزل الذي يسكنه ووضعت السمكة للملح بعينه الملح ولم يحرقن ما
في حوصها أن وحدوا عنه صدقة^g وشقوها فوجدوا فيها صدقة فيها درة فقال
الرجل هذا رزقي ساعد الله إلى سعيد وملح السمكة بعينه الملح ورفع الدرّة وساروا
من كلة وسلموا إلى^h عدن ورفع الرجل الدرّة إلى سعيد فعاش بعد حصولها في
بدهⁱ مدة يسيرة ثم مات فأخذها ابنه الأصغر وخرج إلى سرّ من رأى إلى الخليفة^j
وهو يومئذ المعتمد فداعها عليه بمائة ألف درهم وكان فيمينا أصعاف ذلك^k
a) Deest. b) God. ج) Cod. d) Deest.

Kalah un homme qui tenait un poisson au bout d'une corde, oriant: „Qui veut acheter une baraka?“ Ce mot lui rappela la cruche de Saïd. „Qu'est-ce que cela, dit-il à l'homme au poisson — O'est, répondit l'homme, une espèce de poisson que les pêcheurs appellent baraka. — Ma foi! pensa le marin, c'est peut-être là précisément ce que mon ami Saïd a voulu dire.“ Et il acheta le poisson au prix de deux oques pesant de sel. Faisant asseoir le vendeur, il dépêcha au navire un de ses gens qui rapporta la cruche intacte. Il donna à l'homme le poids convenu de sel et fit emporter le poisson en son logis. On apprêta le poisson pour le saler avec le reste du sel. En ôtant les entrailles, on y trouva maints coquillages, parmi lesquels, en les fendant, on découvrit une coquille d'huître contenant une grosse perle. „Voilà un don que Dieu envoie à Saïd,“ s'écria le capitaine. Le poisson salé et la perle mise à part, on appareilla et le navire parvint à Aden sans accident. Le capitaine donna la perle à Saïd, qui vécut fort peu de temps après l'avoir reçue. Après sa mort, son plus jeune fils la prit et s'en vint à Sorr-man-râ trouver le calife qui était alors El-Motamed. Il la lui vendit au prix de cent mille dirhems. Elle valait plus du double.

وقد قيل أن بعض ملوك الهند صور محمد بن بابشاد لحالته في النواخذة ومضى اسمه في البحر ومن بعده أن يصوروا كل من له ناهضة وهو وحده من سائر اصناف الناس

..... وإن بعض السيرافيين ممن سافر البحار حدثه أن عركب ٤٥٧

في بعض المراكب من سيراف إلى كندة فأصيب في اللج وتخلص على خشبة فبكت نيفا وعشرين يوما في البحر ووقع إلى جزيرة كثيرة الشجر والفواكه والوزر فصعد وأقام بها يأكل من فواكهها ويشرب من ماء عذب فيها ثم ضاق صدره فمشى على وجهه أقبلما حتى وقع في أرض طامرة فيها زرع ذرة وأرز وغير ذلك وأخذ رأى كوخة فقصده فوجد فيها حنبا للماء ١٥ فارغا فلأم في الكوخة ليستريح فإذا هو برجل يسوق ثوبين عليهما أنثى عشر مربة مملوءة ماء فصبها رأسها في ذلك الحنبا حتى امتلأ وحلّس

a) Cod. رحيم b) Laema in Cod. non indicata est.

LI. On m'a assuré qu'un roi de l'Inde fit faire l'image de Mohammed, fils de Babichad, comme étant un marin distingué et dont le nom a couru sur la mer. C'est leur coutume de faire l'image des hommes illustres et éminents à quelque classe qu'ils appartiennent.

LII. Un Sirafien raconte que dans une traversée de Siraf à Kalah, son navire sombra en pleine mer, et lui-même parvint à se sauver sur une pièce de bois. Il demeura en mer plus de dix jours, puis fut poussé sur une île riche en arbres, en fruits, en bananes. Après y avoir demeuré quelque temps, vivant des fruits et de l'eau douce qu'il y trouvait, il s'ennuya et se mit à marcher droit devant lui pendant plusieurs jours. Cela le conduisit dans une région cultivée, où se trouvaient des plantations de dourah, de riz et autres végétaux utiles. Apercevant une hutte, il s'en approcha et vit un réservoir d'eau qui était vide. Fatigué, il entra dans la hutte, pour se reposer. Il y dormait, lorsque arriva un homme qui conduisait deux taureaux chargés de douze outres pleines d'eau. L'homme prit les outres et les vida dans le réservoir; puis il s'assit afin

الرجل يستريح فقام الرجل يشرب من الماء وينقل الحب فوجده املس حسن الصفا لا يشده الخوف ولا الرجاء فسأل الرجل عنه فقال هذا اصل ريشه طائر فلم يصدق الرجل حتى قام فمسح الحب من داخل وحارج فوجده يشق ويوجد في جنبيه آثار اسافل وريشه وان ذلك الرجل حديثه

ان في الطيور ما ريشه اكر من هذا بكثير ٥

ومما اجمع عليه جماعة المحققين في احدثهم يتكبرون شيئا منه وهو ان بعض المركب الفارحة الى الصين اصاب في اللج وسلم منه ستة انفس او سبعة على الشراخ ومكثوا اياما في البحر ثم وصلوا الى الجزيرة واقاموا بها شهورا حتى كادت نفوسهم تتلف من ضيق الصدر وانهم في بعض الايام يتحدثون على ساحل البحر ان سقط طائر في يد النور او حوى فقالوا ١٥ قد صاحت صدورها من الحياة فقوموا بنا نجتمع على هذا الطير فنصرعه

٥) Cod. لغزما

de prendre un instant de repos. Le voyageur se leva pour boire de cette eau. Il examina le réservoir et le trouva lisse et poli, différent de la poterie et du verre. Il questionna là-dessus l'homme aux taureaux, qui lui dit: „C'est un tayan de plume d'oiseau." Le voyageur ne pouvait y croire; mais, retournant au réservoir, il le frotta en dehors et en dedans, et vit qu'il avait de la transparence et portant sur les deux côtés des traces de barbes de plume. Cet homme ajouta qu'il y avait des oiseaux dont les plumes étaient encore beaucoup plus grandes.

LIII. Voici un fait bien connu des marins, et je n'ai jamais vu personne qui en contestât l'exactitude.

Un navire allant vers la Chine fit naufrage en pleine mer. Six ou sept personnes échappées à la mort sur des agrès abordèrent au bout de quelques jours dans une île où ils séjournèrent plusieurs mois. Ils y mouraient d'ennui, lorsque, un jour, s'entretenant sur le rivage de la mer, ils virent s'abattre sur le sol un oiseau gros à peu près comme un taureau. „Nous sommes las de l'exis-

ونذحه ونسويه وتأكل من لحمه فاما ان يعطف فيعتلنا بمحاليبه ومنعاه
 واما ان نطعم به فذاكله فاموا اليه ونعلق بعضهم برجليه وبعضهم بعنقه
 وبعضهم يضرب ساعده بالخشب وحاهدوا حتى صرعه صعدوا الى تجاره فصرخوا
 بعضها بعض حتى تكسرت وصارت كالسكاكين وذبحوه ونفقوا ريشه واوعدوا
 ٥٧ نارا عظيمة وطرحوه فيها وقلوه حتى استوى ثم جلسوا فاكلوا منه حتى
 شعوا واكلوا منه بالعشى فلما كان في اليوم الثالث واصبحوا فاموا الى
 البحر لينظفروا للصلوة فمعلوا لا يمسون شيئا من ابدانهم الا نساظ
 الشعر عند حتى لم يبق على واحد منهم شعرة واحدة في سائر حسنه
 وصاروا مردا حردا وقد كان فيهم ثلثه شيوخ فورد عليهم ما حيرهم وقالوا
 ١٥ كان لحمه مسموما وقد نساظ الشعر واليوم نلب كئنا ونستريح فامسوا

a) Cod. Sah. b) Doest

tence, se dirent-ils. Jetons-nous tous ensemble sur cet oiseau. Nous l'abattons, nous l'égorgerons, nous le ferons cuire et le mangerons. Ou bien nous aurons le dessous, et il nous tuera avec son bec et ses griffes; ou bien nous en viendrons à bout, et nous le mangerons."

Ils vont donc à l'oiseau; les uns se pendent à ses pattes, d'autres à son cou, tandis que les autres le frappent aux jambes avec des morceaux de bois, et ils font tant qu'ils l'assomment. Alors frappant deux pierres l'une contre l'autre ils en fabriquent des couteaux dont ils se servent pour saigner l'oiseau. Puis ils le plument, allument un grand feu, l'y jettent, le retournent de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'il soit cuit, s'asseyant à terre et se rassaient de sa chair.

Le soir, ils en mangent encore. Le lendemain matin, étant allés à la mer faire leurs ablutions pour la prière, comme ils se frottaient le corps, voilà que tous leurs poils tombent, si bien qu'il n'en reste pas un sur leur peau; ils n'ont plus ni barbe ni poil. Parmi eux étaient trois vieillards qui furent bien stupéfaits de se voir ainsi éplés. "C'est la chair de cet oiseau, dirent-ils, qui a fait tomber notre poil. Elle était sans doute empoisonnée. Nous mourrons tous aujourd'hui et verrons la fin de nos peines." Cependant le soir ils se trouvaient

وهم في عافية وأصبحوا وهم كذلك فلما مضت عليهم خمسة أيام ابتدئ
 شعورهم وجرحت ولما مضى عليهم شهر كامل الشعر في نهليه السوان والمريق
 ولم تبيض بعد ذلك فمكنوا شهرًا أو نحو حتى اختار بهم مركب
 فلوحو إليه فحاء اليهم يحملوا وسلموا وتفرقوا في البلاد وحدثوا بحديثهم
 وكان بعضهم يُعرف وهو شيخ فلا يصدره حتى يعطهم العلامات التي
 لا يعرفها سواه وحاشوا ببقية أعمارهم وشعرهم مسودة
 وحدثنى بعض الرتائية أنه رأى في لُحْد سمرقند — وهو البحر الذي
 يلي هرkend ويقال إن مصب ماء نهر سمرقند في هذا البحر وأنه سقى
 سمرقند لذلك — حلقا كثيرا من الغال وهو أكبر سمك في البحر وأنه رأى
 سمكة منه قدر أن طولها نحو مائتي ذراع وأربعها ماء ذراع وأنها راوها¹⁰
 من بعد وقد رعت احشائها فطنوها شرع مراكب إلى أن حاذوها وأن

جوانه فيه. a) Cod. add. b) Decet. c) است. Cod.

toujours en bonne santé; le lendemain aussi, et les jours suivants. Cinq jours après, leur poil commença à repousser, et, au bout d'un mois, il était entièrement revenu, noir et brillant, ne faisant plus mine de blanchir. Un mois plus tard, ou environ, un navire fut en vue; ils lui firent des signaux, il vint à eux, les recueillit et les sauva. Chacun put regagner son pays et raconter l'aventure. Tel, parmi eux, qu'on avait connu vieillard, revenant avec une barbe noire, était obligé de se faire reconnaître à des marques particulières. Et depuis, leur poil ne blanchit plus.

LIV. Un pilote m'a raconté que dans la mer de Samarkand — qui est la mer voisine de Herkend, ainsi nommée, dit-on, parce que le fleuve de Samarkand y a son embouchure, — on voit beaucoup de poissons de l'espèce appelée *Fdl*, qui est le plus grand poisson de l'Océan. Et lui-même en vit un, dont il estima la longueur à deux cents aunes, avec une épaisseur de cent. On l'aperçut de loin, et l'on prit ses nageoires élevées hors de l'eau pour les voiles d'un navire,

على ظهر هذا السمك مثل الحجارة الاربعة = مما قد تراكب عليه طول
 السنين من الحشور والطين فاستحجر صار لا يعمل فيه الحديد ولا غيره
 واتد يسير في البحر يئنه ويسره فورا = وبين يديه فراسخ سمك لا يفارونه
 والذكر والانثى منه على ما قيل يحمل البيض فيعظم في بطونها ^{ان} ^{ان}
 الذي يحمله الذكر لا يكون منه شيء والذي يحمله الانثى يكون منه الاولاد
 ومن عجيب امر البحر ان طائرا بناحية مليط وفي جزيرة في البحر
 بالقرب من الصنف وسيرة قيل انه يجمع عشا على الماء في خور من تلك
 الاخوة وتبيض عليه وتخص البيض اربعين يوما فاذا كان بعد اربعين يوما
 رمى البيض في الماء وحلس على الساحل بازيد لا يهرج عشرين يوما يأكل
 السمك فاذا مضى عشرين يوما خرج اليه من فراخه من ذلك البيض
 فيجتمعون حول ابويها فيلقونهم في ريشهم ثم يرفقونهم الى ان ينبت
 ابيهما. ^ا Cod. ^ا Sic. Probabiliter legendum الارحية.

jusqu'à ce qu'on s'en fût suffisamment rapproché. Il avait sur le dos un amas
 de terre et d'autres choses, entassées durant la longueur du temps, formant une
 croûte pétrifiée, dure comme la pierre meulière, de sorte que le fer ni rien n'y
 avait aucune prise. Autour de lui nageaient, à droite, à gauche, devant, derrière,
 sur une étendue de plusieurs parasanges, une foule de petits poissons qui ne le
 quittaient pas. On dit que le mâle et la femelle portent des œufs qui grossissent
 dans leur ventre; mais ceux du mâle ne produisent rien et ceux de la femelle
 donnent naissance aux petits.

IV. Parmi les merveilles des choses de la mer est un oiseau qu'on trouve
 dans les parages de Matt, île voisine du Senf et de Sérira. On dit qu'il se fait un
 nid à l'entrée de quelque crique, y pond, couve ses œufs quarante jours, au bout
 desquels il les jette à l'eau. Puis il demeure là vingt jours, vivant de poisson.
 Les vingt jours écoulés, les petits sortent des œufs et viennent rejoindre leurs
 parents, qui les couvrent de leurs ailes et leur donnent la becquée jusqu'à ce

لهم ريش فاذا نحاملوا واكلوا تركام واكثر ما يكون فراخهما نلده، واهل مايط
 هذه الجزيرة على ما ذكروا ولا يدخلها مركب سالم لان المركب
 نمضى اليها في وقت واحد من السنة فيتقف محيىء المركب اليها في
 وقت حب عظيم فاذا حصل المركب باراء البلد طرح اهله نفوسهم الى
 البحر على الخشب وما يحملهم ولا يزال الموج يضربهم حتى يلعبهم على
 الساحل ويحمل الموج المركب ولو كن في مائة انحر حتى تلقيه على
 الساحل فتكسر وتغذى بالامتعة الى الساحل فيأخذ الناس اموالهم
 ويستأنفوا مركبا للرجوع فجميع ما يحمل الى ذلك البلد يجعل في الجلود
 ويحكم صوفه لئلا يهلك بالماء وقت انكسار المركب وفي جزيرة فيها ذهب
 وقطن وعسل

وحدثني الحسن بن عمرو انه رأى بالمنصورة اهل قشمبر الاسفل

1) God. الاسفل. 2) God. حمر. 3) Deest. 4) God. عبيتهم. 5) محيى.

qu'ils aient mis des plumes. Aussitôt que les petits marchent et mangent seuls, les parents les abandonnent. La couvée ne dépasse pas trois petites.

Les habitants de Maï... cette île, dit-on; et nul navire n'y aborde sain et sauf. En effet l'arrivée des navires n'y a lieu qu'à une certaine époque de l'année, coïncidant avec une forte tempête; dès que le bâtiment est en face du pays, les passagers se jettent à l'eau sur des morceaux de bois et autres objets capables de les porter; les flots les ballottent et finissent par les pousser au rivage. Quant au navire, les vagues l'emportent, fut-il sur cent ancres; il est jeté à la côte et s'y brise. Les ballots de marchandises sont entraînés sur la plage où chacun reprend son bien. Pour s'en retourner, ils refont un navire. Tout ce qu'on transporte dans ce pays est soigneusement enveloppé dans des peaux, afin que l'eau ne puisse l'altérer après le bris du navire. Cette île fournit de l'or, du cotonnet du miel.

LIV. Al-Haçen fils d'Amr m'a dit avoir vu à Mansoura des gens du bas Cache-mire; leur pays est situé à soixante-dix journées de voyage par terre de Man-

وبينهم وبين المنصورة مسيرة سبعين يوما في البحر ينحدرون في مهران من
 دشمبر وهو يجري كما يجري دجلة والفرات في وقت المهدود على اعدال
 القسط وقال لي أنهم يعسون القسط في الاعدال في كل عدل سبع مائة
 وثمان مائة منا ويحسدونه ثم يحعلون فوق الجلد العار فلا ينفده ماء
 ولا غيره ويعرنون الاعدال ويشدونها ويوطئون عليها ويحلسون فيها ويتحدرون
 في مهران فيصلون الى قُرْمَة المنصورة في اربعين يوما ولا يلحق القسط
 شيء من الماء المتده

وحدثني من اقام بالهند زمانا ان فيهم كهنة وان فيهم من يخرج الى
 الصكراء فيرى الطيور تطير في الهواء فيخط في الارض دائرة تحت الطيور
 فلا تزال تدور في حو فوق الخط الى ان تقع فيه ثم لا تخرج عند التده
 عيبدل الى حوف الخط وتأخذ منها ما يريد ويطلق عن بقيتهم
 وكذلك ايضا يرى في الصكراء طيوراة ترق فيخط حولها حقا بعيدا

طير. Cod. د) ترقى. Cod. ا)

soura. Ils descendent aussi sur le Mihran, qui coule de Cachemire avec un cours pareil
 à celui du Tigre et de l'Euphrate, au moment de la crue; ils font ce trajet sur des
 ballots de costna. Ces ballots pèsent de sept à huit cents livres chacun. Ils sont enve-
 loppés de peaux enduites de goudron, ce qui les rend imperméables à l'eau. De ces
 ballots réunis et liés ensemble ils forment une sorte de radeau sur lequel ils s'in-
 stallent eux-mêmes; ils descendent ainsi le Mihran et viennent aborder au port de
 Mansoura, dans l'espace de quarante jours, sans que le costna ait été atteint par l'eau.

LVII. Une personne qui a séjourné dans l'Inde m'a dit qu'il y a dans ce pays
 des charmeurs. Tel de ces charmeurs va dans la campagne, et voyant des oiseaux
 au haut des airs, il trace sur la terre un cercle au-dessous d'eux. Les oiseaux
 continuant à voler au-dessus du cercle, finissent par y tomber et n'en sortent
 plus. Le charmeur entre dans le cercle et en prend autant qu'il veut, puis met
 les autres en liberté. De même, apercevant des oiseaux qui paissent dans la

يدور عليها فما نرح منه الله ويدخل إليها فيأخذ منه حاجته
 وحديثي من رأى بعض هذه الطففة بصندابورة وهو يجرى إلى حورها
 ومعه حشدة فينكلم عليها بشيء ثم يرمى الحشدة في الخور فيمضي
 الحشدة إلى موضع ثم تطف فلا ترح فيطلع في دونيخ ويمضي هو إلى
 موضع الحشدة فيخرج بمساحا بعبلة وحور صندابور فيه أمر عظيم من
 التماسيح وقيل أن التماسيح لا تعثر بين الدور أحداً فإذا خرج الإنسان
 إلى خارج لا يقدّر أن يصع أصبعه في الماء إلا اختطفه التماسيح وأهل
 سريره يقولون أن معهم طلسم للتمساح

وحديثي من رأى ببلاد الهند حلها كثيراً يخرجون وأن بعض التجار
 من أهل سبراف حدثه أنه أراد الخروج من صامور إلى سوارا طريقاً
 البر فقال لصاحب السلطان يصمّ إليه وحلاً يخفيه في طريقه فصمّ إليه
 كسراً Cod. 4) أحد Cod. 5) ج. Cod. 6) بعض من رأى Cod. 7)

plaine, il décrit autour d'eux un grand cercle qui les environne, et d'où ils ne peuvent s'échapper. Il y entre et en prend ce qu'il lui faut.

LVIII. Quelqu'un qui avait vu des gens de cette catégorie à Sandaboura, m'a dit que tel autre de ces charmeurs va vers la crique de cette ville, portant un morceau de bois sur lequel il prononce quelques paroles et qu'il jette ensuite à l'eau. Le bois flotte, s'arrête en un point et ne bouge plus. Le charmeur monte sur un canot, va au point où le bois s'est arrêté, en fait sortir un crocodile et le tue. Cette crique en effet abonde en crocodiles. On dit que ces animaux n'attaquent jamais les gens dans l'intérieur de la ville; mais un homme qui en sort ne peut mettre le doigt dans l'eau sans être saisi par un d'eux. Les habitants de Séciria prétendent posséder un talisman contre les crocodiles.

LIX. Une personne qui a vu dans l'Inde bien des gens adonnés à la divination, m'a conté qu'un marchand Sérafien voulant partir de Seimour pour Soubara par voie de terre, fit demander au gouverneur un guide pour la route. Le

أحد من كان بين يديه من الباتك وهو الرخالة، قال: «مخرجنا فلما صار بظاهر
 صيهور جلسنا عند نلاج^١ وهو بركد ماء وحرام وهو البستان فأكل^٢ شيشا
 وحى جملته أرز فنق عراب فقال الهندي للسيراقي تعرف ما يقول الغراب
 قال لا قال يقول لا بد أن آكل من هذه الأرز الذي أكلتموه^٣ قال فعجبت^٤
 من قوله لأننا كنا قد أكلناه جميعه حتى لم يبق منه شيء ثم نهضنا
 وأخذنا نمشى فما سرنا فرسخين حتى لعيتنا حمسة النفس أو ستة من
 الهند فلما رأهم الهندي اضطرب وقال لي أن أأخذ هؤلاء هلكت ولم قال لأن
 بيني وبينهم عداوة فلما كلمني بما أراد جردوا خناجرهم واحتنعوا عليه
 فقتلوه وشقوا بطنه حتى خرج ما فيه ووقع على من الفرع ما لا يمكنني
 معه المشي فسقطت كالمهتة العقل فقالوا لي لا تفرح فإن هذا بيننا^٥
 ١) نلاج. ٢) أكل. ٣) نلاج، see infra. ٤) عجبت. ٥) بيننا.

gouverneur lui fournit un de ses *bâtak* ou piétons, avec lequel il partit. Arrivés hors de Seimour, ils s'assirent auprès d'un *tâdiah* ou étang, dans le voisinage d'un *dyfram* ou jardin, pour manger quelque chose; et parmi ce qu'ils mangèrent, il y avait du riz. Un corbeau vint à coasser. L'Indien dit au Siraïen: «Sais-tu ce que dit le corbeau? — Non, répondit celui-ci. — Il dit: Je mangerai certainement de ce riz que vous mangez.» Cela me surprit, dit le Siraïen racontant cette histoire, car nous avions achevé le riz et il n'en restait pas un grain. Nous étant levés, nous nous remîmes en route. A peine avions-nous fait deux parasanges que nous rencontrâmes une troupe de cinq Indiens. Le piéton, en les voyant, montra une vive agitation et me dit: «Je vais me battre avec ces gens-là. — Pourquoi? lui demandai-je. — Il y a, dit-il, entre eux et moi une vieille cause d'inimitié.» Il m'avait à peine exprimé son intention, que les Indiens tirèrent leurs khandjars, se jetèrent tous sur lui et le tuèrent. On lui fendit le ventre et ses entrailles sortirent. Pour moi, saisi d'une frayeur qui ne me laissait pas la force de marcher, je tombai presque sans connaissance. «Reassure-toi, me dirent-ils. De lui à nous il y avait une cause d'inimitié. Toi, tu n'as rien à craindre.» Et ils me laissèrent là et partirent. Ils venaient de s'éloigner quand

وبينهم عداوة وافت لا بأس عليك ومضوا وتركوا فيها تواعدوا حتى سقط
 عراب لا أشك في أنه ذلك العراب فجعل يلتقط الأرز الذي خرج من حوفه
 ومن طريق أحبار تجار البحر ومن ركبه واستغنى فيه ما حدث
 عن^١ استحق بن اليهودي وكان رجلا يتصرف مع الدلائل بجهان فوقع
 بينه وبين رجل من اليهود خصومة فهرب من عمان إلى بلاد الهند ومعه
 نحو مائتي دينار لم يكن يملك سواها وعاب عن البلد نحو ثلاثين سنة
 لا يعرف له خبر فلما كان في سنة ثلثمائة ورد عمان فحدثني غير واحد من
 أحوالنا المحترمين أنه ورد عمان من الصين في مركب لنفسه وجميع ما
 فيه له وأنه فاطح أحمد بن هلال صاحب عمان عن المركب لثلاث حصص ما
 فيه ويعشر عليه على ألف درهم وثيق وأنه باع على أحمد بن مروان^٢
 دفعه واحدة مائة ألف مثقال^٣ من المسك الفايف وقدر ابن مروان أنه
 ١) Ad. ٢) Cod. ٣) Cod.

un corbeau s'abattit sur le cadavre du piéton, et je ne doutai pas que ce ne fût le même que nous avions déjà entendu. Il se mit à becqueter le riz qui sortait des entrailles de l'homme.

LX. Parmi les histoires curieuses des marchands, des voyageurs et des personnes qui ont fait fortune sur mer, est celle d'Ishaq fils du Juif. C'était un homme qui gagnait sa vie avec les courtiers de commerce à Oman. A la suite d'une altercation avec un Juif, il quitta Oman et s'en alla dans l'Inde. Il ne possédait pour tout bien que deux cents dinars environ. Après une absence de trente ans, pendant laquelle on n'eut de lui aucune nouvelle, il revint à Oman en l'année 800. Je tiens de plusieurs marins de ma connaissance qu'il arrivait de la Chine sur un navire à lui et dont le chargement tout entier lui appartenait. Pour éviter le contrôle des marchandises et le paiement de la dîme, il fit un arrangement avec le gouverneur d'Oman, Ahmed fils de Hâlal, moyennant une somme de plus d'un million de dirhems. En une seule fois, il vendit à Ahmed fils de

ليس معه غير هذا المقدار فباع على احمد بن مروان برداء ياربعين الف دينار وبعده اخرى وبلغ على رجل آخر بعشرين الف دينار وبعده اخرى فاستغاله احمد بن مروان فبعده في كثر مثقال درهمين فكانت الخطة مائة الف درهم، وكانت معه طريفة من طرف النكار طار اسمه في البلاد وحسده الخلق وطلب منه بعض اهل الشر شيئا فلم يعطه فخرج فامدا الى بغداد وكان ابو الحسن علي بن محمد بن الفرات وزيرا فسمى باليهودي ١٠ فلم يلتفت اليه فاستتب الي بعض الاشعار من حواص المعندر بالله وتنص في اليهودي وحكي ان رجلا خرج من عمان ولا شيء معه وحده ومعه مركب به مسك بالف دينار وبباب حرير وصينتي بمثلها وخواهر ١٠ واتجار طريفة بمثلها ومن عرايب نوادر الصين ما لا يحصى وهو شيخ لا ولد له وان احمد بن هلال اخذ منه من الامنة خمس مائة الف

١٠ Cod. جرد ٢) Fortasse : بحد.

Merwan cent mille mithcals de musc de première qualité, et l'acheteur jugea que c'était tout ce qu'il en avait. Il fit avec le même un marché de quarante mille dinars d'étoffes, puis un autre marché de vingt mille dinars avec une autre personne. Sur la demande d'Achmed fils de Merwan, Isahq consentit à une diminution d'un dirhem d'argent par mithcal; et cette remise atteignit cent mille dirhems.

Cette prodigieuse fortune fit du bruit dans le pays, et suscita des envieux. Un méchant homme, qui n'avait pu obtenir d'Isahq ce qu'il lui demandait, partit pour Bagdad, alla trouver le visir Ali, fils de Mohammed, fils d'Al-Forat, et fit des rapports calomnieux sur le Juif. Le visir ne l'écouta point. Alors cet homme s'insinua auprès d'un méchant personnage de la cour du calife Moqtadir-billah, fit le bon apôtre et conta à sa façon l'histoire du Juif. Un homme, disait-il, était parti d'Oman, ne possédant rien; il était revenu avec un navire chargé de musc pour un million de dinars, d'étoffes de soie et de porcelaines pour une somme égale, de bijoux et de pierres pour tout autant, sans compter une foule d'objets merveilleux de la Chine. Cet homme, ajoutait-il, était un vieillard

ديتار فرغ البحر الى المعبر فاستعطيه وانعذ في الوقت حاداً يقال له
 الفلفل اسود مع ثلاثين علماً الى عمان وكتب الى احمد بن هلال يثمه
 بحمله هذا اليهودي مع الخادم ورسول من جهته فلما وصل الخادم الى
 عمان فرأى احمد بن هلال الكتاب فأمر احمد بالاحتياط على اليهودي وقطع
 مصانعه لنفسه على ان يدافع عنه على مال حليل ثم دس الى التجار
 ٢٥٧ من عرفهم ما في حمل اليهودي عليهم وعلى ساير العرب والعاطنين ممن
 يتاجر من سوء العاقبة والجرأه عليهم ودحول البد وطمع العفراء فيهم
 واهل الشر وعلقت الاسواق وكتبت المحاضر وشهد فيها العرب والعاطنين
 سائمه متى حمل هذا اليهودي انعطعت المراكب عن عمان وهرب التجار
 واندر الناس بعضهم بعضاً ان لا يطرق احد ساحلاً من سواحل العراق ولا^{١٥}
 يأمن ذو مال على ماله وأتد بده فيه وجوه النكار وذنو اليسار من افطار
 ١) Cod. يحمل. ٢) Cod. مسجور. ٣) Cod. يلدا.

sans enfants. Ahmed fils de Hâlal avait reçu de lui pour cinq cent mille dinars de marchandises. Tout cela fut rapporté au calife qui trouva la chose fort surprenante, et dépêcha sur-le-champ un de ses eunuques noirs nommé Foulfoul, avec trente serviteurs, chargés d'un message pour le gouverneur d'Oman, lui enjoignant de livrer ce Juif à l'eunuque et de lui expédier lui-même un messenger. Lorsque l'eunuque fut arrivé à Oman et qu'Ahmed fils de Hâlal eut pris connaissance des ordres du calife, il commanda de garder le Juif à vue, et cependant promit à celui-ci de le tirer d'affaire moyennant une forte somme qu'il exigeait pour lui-même. Puis il fit avertir secrètement les marchands, leur faisant remarquer ce qu'il y avait de menaçant, dans l'arrestation du Juif, pour eux, pour les étrangers ou les habitants qui s'occupaient de négoce, livrés ainsi à l'arbitraire du pouvoir et à l'envie des misérables et des méchants. Là-dessus, les marchés se fermèrent. Des papiers furent signés par les gens de la ville et les étrangers, attestant qu'après l'arrestation du Juif les navires n'aborderaient plus à Oman, que les marchands s'en iraient, qu'ils se donneraient avis les uns aux autres de n'aborder jamais aux rives de l'Iraq, où nul n'était plus en sécurité pour ses biens.

الآفاق وإنما سكنت نفوسهم إلى المعلم بعدد أمير المؤمنين وعدل أمير
وحسن سيرته ووليتد للتجار وكف الطامع عنهم والباغي مشغبوا على أحمد
أبن هلال وصاحوا عليه واختصموه حتى همت نفس الخادم يعني فلعل
واصحابه بالخروج عنهم ونهتوا الخلاص وكتب أحمد بن هلال بذلك ما
جرى وأنه قد فلتت نفوس التجار وذهبوا مراكبهم وأعادوا امتعتهم التي
حاصوا بها ليردوها وأن التجار الفاطنيين في البلد توقعرت صدورهم وقالوا إن
بقينا انقطع معاشنا وأزرقنا بالقطع المراكب عتاً وإنما هذا بلد رزق
أهل من البحر وأنه متى تم هذا على أصغرنا جرى على الكبير أعظم
والسلاطين نار ابن ما توحشت أحرقت ولا طاقة لنا بذلك والخروج
10 من بين يديك أمثلة وأخذ للخادم ومن معه من اليهودي نحو ألفي
دينار وأنصرفوا فحبست نفس اليهودي ولم يزل يحتاج ويجمع ماله وبني
امل. Cod. ٥)

On ajoutait qu'Oman était une ville où se trouvaient beaucoup de gros et riches marchands, de tout pays; qu'ils n'avaient d'autre garantie de sécurité que la durée de la justice du calife et de son émir, sa considération pour les marchands et sa protection contre les envieux et les méchants.

Les marchands firent du bruit dans la ville, crièrent contre Ahmed fils de Hâlal, et se mutinèrent; si bien que l'eunuque Fouloul et ses acolytes se disposèrent à repartir et prirent congé du gouverneur.

Ahmed écrivit au calife, faisant le récit des événements, comme quoi les marchands mettaient à quai leurs navires, et rechargaient leurs marchandises pour les remporter; comme quoi les commerçants domiciliés dans la ville étaient dans le plus grand trouble et disaient: „Nous allons être privés de tout moyen d'existence, quand les navires n'aborderont plus ici; car Oman est une ville dont les habitants tirent tout de la mer; si parmi nous les petits sont ainsi traités, ce sera pis encore pour les grands. Les sultans sont un feu qui dévore tout ce qu'il atteint. Nous ne pouvons y résister, et mieux vaut pour nous sortir de devant eux."

مرکبا وخرج الى الصين ومعه جميع ماله حتى لم يخلف درهما بجان
فلما صار بسيرة التمس منه صاحب سيرة عشرين ألف دينار مصانعة
ليتركه ينجو الى الصين ولا يعوقه فلم يعط شيئا فدنس عليه من تلك
ليلا واخذ مركبة وجميع امواله وكان معاه بجان ثلاث سنين، وخرق من
شاهد بجان في يوم مهران وقد اهدى الى احمد بن هلال البرنية^a
صينتي سوداء مضبوطة الرأس بالذهب فقال له ما في هذه البرنية فقال
سكناج اصلحتها بالصين لك فتعجب من هذا وقال سكناج يطبخ^b
بالصين وقد مضى عليه سنتين كيف يبقى فكشف الرأس وفتحت
البرنية فاذا فيها سبك من ذهب عيولة من الياقوت وقد عنى في
البرنية وفي خلله المسكة الفايف واذا فيه ما في البرنية خمسون ألف¹⁰
دينار

a) Cod. السفي. b) Cod. بطع.

L'eunuque et ses hommes soutirèrent deux mille dinars au Juif et s'en retournèrent. Le Juif indigné se hâta de rassembler tout ce qu'il possédait, frêta un navire et repartit pour la Chine sans laisser un dirhem à Oman. A Séraïa, le gouverneur lui demanda une aubaine de vingt mille dinars comme droit de passage, pour lui laisser poursuivre son voyage vers la Chine. Le Juif ne voulut rien donner. Le gouverneur dépêcha secrètement contre lui des affidés qui le tuèrent. Puis il s'empara de son navire et de ses biens.

Ishaq était demeuré trois ans à Oman. Des personnes qui l'y ont vu m'ont dit que le jour du *sehrâdj* il fit cadeau à Ahmed fils de Hêlal d'un vase de porcelaine noir, fermé d'un couvercle brillant d'or. «Qu'y a-t-il dans ce vase? demanda Ahmed. — Un plat de *sehrâdj* que j'ai préparé pour toi en Chine, dit le Juif. — Du *sekbadj* ont en Chine! Et voilà deux ans de cela! Il doit être dans un bel état.» Ahmed ôtant le couvercle ouvrit le vase; et voici qu'il y trouva des poissons d'or aux yeux de rubis, entourés de musc de première qualité. Le contenu du vase valait cinquante mille dinars.

ومما حدث به اليهودي أنه قال دخلت إلى بلد يقال له لوبين من
 بلدان الصين والنسك إليه بين حبال وعلى حبال شاهقة وحمل المنيع^١
 إليه على الغنم لأنه صعد حباله مثل الدرج لا يستطيعه إلا الغنم
 فحدث بهذا البلد ملكاً كبيراً له قدر وحالة عظيم الشأن فدخلت إليه
 وهو جالس على سريره من ذهب مرقع باليواقيت وعليه حلّ مثل حلّ
 النساء وزوجته إلى حانده عليها أكثر مما عليه وفي رقبته أطواق من ذهب^٢
 وزبرجد لا يعمون بهيمة ولا يكونون ملها عند ملك من ملوك المشرق
 ولا العرب وعلى رأسه نحو من خمس مائة حاربه من كلّ لون عليهم
 أنواع الخمر والحلّى فسلمت عليه فقال لي يا عربي هل رأيت أحسن من
 هذا يعني طوقاً مرقعاً من أطواقه فقلت نعم قال وكيف ذلك قلت
 معي واحدة اشتريتها بجمال عظيم صدقتك أيها الملك بها قال فاعلت له
 معجزة^٣ بغيره Cod. ١) مثلاً Cod. ٢)

LXI. Parmi les particularités que le Jui racontait de la Chine, je rapportera la suivante.

«Je suis allé, disait-il, dans une ville de ce pays, nommée Loubin. Pour s'y rendre, il faut franchir des montagnes escarpées; le transport des marchandises se fait à dos de chèvre, car le chemin sur ces hauteurs abruptes ressemble à une série d'escaliers que ces animaux seuls sont en état de monter. Le roi de cette ville était un prince puissant et respecté. Lorsque je me présentai devant lui, il était assis sur un trône d'or, incrusté de rubis, chargé lui-même de bijoux comme une femme. La reine était à ses côtés, encore plus richement parée. Il avait au cou des colliers d'or et d'émeraudes d'un prix inestimable, tels que les rois de l'Orient et de l'Occident n'en possèdent pas de pareils. Près de lui se tenaient environ cinq cents jeunes filles de toutes couleurs, portant des vêtements de soie et des parures. Je le saluai: «O Arabe, dit-il, as-tu vu quelque objet plus beau que ceci?» Il montrait un de ces colliers orné d'incrustations. «Oui, répondis-je. — Comment cela? — J'ai, repris-je, une perle unique que j'ai achetée à

امرأته بقى لك شيء هو ذا قد جاءتك واحدة فزده على هذه فقال لا
عجل لنا بها الساعة فعلت بسببها حق واليلة اجيئكما بها فقال لا
الا الساعة الساعده وهو فرحا مستبشرا قال اليهودي وكان عندي عشرة
فبادرت الى الموضوع الذي نزلت فاخذت تسعة ودفعتها بحجر حتى صيرتها
كالسويق ودفعتها في التراب واخذت الواحدة فلقيتها في المنديل فظاهرت^١
عليها المنديل وجعلتها في تحت وشدتها واحكمتها ثم حملته وصدت الملك ولم^٢
ارل افتح وانشر وهو يرحف الى وروحه دايمه تستعجلني حتى اخرجت المنديل
فسجد من ساعته لها وسجدت امرأته ووهبا في عليها مكافاة لها قدر عظيم^٣
واجمع المحترمون على أن يجر يبرأ^٤ - وهو سبع مائة فرسخ وهو في
الطريق الى بلاد الرنج - من اعظم المحار خطرا والرنج في هذا البحر^٥

١) Cod. سمى

٢) Cod. أخذها

٣) Cod. وضعها

٤) Cod. l. l. a. p.

٥) Cod. البحر

٦) Cod. add. أخذ

grand prix pour t'en faire hommage." — La reine dit alors: „Vous me redevés quelque chose. Voilà qu'il vous arrive une perle unique. Rendez-moi celle-ci." Et tous deux se s'écrier: „Cours vite la chercher. — Je ne suis venu dans cette ville que pour cela, repris-je, et ce soir je vous l'apporterai. — Non, non, fit-il d'un ton joyeux et satisfait. Tout de suite! tout de suite!" Or, j'en avais dix. Je cours à mon logement; j'en pris neuf que j'écrasai avec une pierre jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en poudre comme de la farine, et j'enfouis cette poudre en terre. J'enveloppai la dernière dans un foulard, que je doublai plusieurs fois tout autour, et l'ayant mis dans une boîte que je fermai soigneusement, je retournai près du roi. Là je me mis à dénouer et à déplier lentement le foulard; et le prince s'était approché, et la reine debout me pressait de me hâter. Enfin je mis sous leurs yeux l'objet de leurs désirs. Le roi s'agenouilla devant la perle, et la reine en fit autant. Et ils me la payèrent un prix très-élevé."

LXII. De l'avis commun des marins, la mer de Berbéra, qui a une étendue de sept cents parasanges et se trouve sur la route du pays des Zindjs, est une des

- جراير عظيمه من جانب واحد والماء فيه على ما يقال جرى جريانا شديدا
والمركب تقطعه في سبعة أيام وفي سنة أيام وإذا وقع المركب الى بربر
أخذوا أهل المركب وحقوقه وإذا قصد التجار بربرا كان مع الواحد
منهم بحسب معداره وكثرة ماله جماعة يخفرونه لئلا يأخذنه بعضهم فيخصيه
والواحد منهم يجمع يجمع من يخصيه وحفظها فإذا تفاخروا أخرجوا ما عندهم
ليفع الرعدة فيه لأن الشجاعة هوان يحصى الرجل منهم الرجل من العرباء
ومن الدعار الكبيته الصعبة الشديدة التي يعمل السلامة فيها بحر.^{2. 277}
عباب سرنديب وهو ثلثمائة فرسخ وفيه من التماسيح امر عظيم وفي
ساحل هذا البحر النمر والموارج الذين يعطعون في هذا البحر إذا ظفروا
بمركب أكلوا أهله ولم أشر قوم وليس في سائر الأماكن من يقطع البحار¹⁰
a) Codex h. l. sine teschid, sed infra his adscribitur. b) Conjectura addit. c) Desest.
d) Cod. q. e) Cod. add. هذا.

mers les plus dangereuses. Il y a d'un seul côté de grandes îles appartenant aux Zindja; et l'eau, dit-on, y coule avec un courant très-fort. Les vaisseaux la traversent en six ou sept jours. Lorsqu'un navire tombe dans les parages de Berbère, les noirs émasculent les gens du navire. Lorsque les marchands se rendent à Berbère, chacun d'eux a, suivant ses moyens et sa position, une escorte pour le protéger, de peur qu'un indigène le saisisse et l'émascule. Ces nègres font collection de ce qu'ils enlèvent ainsi aux étrangers. Ils le conservent, et en font parade pour exciter l'envie; car chez eux on connaît la bravoure d'un homme au nombre des étrangers qu'il a ainsi traités.

LXIII. Parmi les mers difficiles, mauvaises, où la navigation est pénible, et d'où l'on se tire malaisément, est la mer des *ghobbs* de Sérendib qui est longue de trois cents parasanges. Les crocodiles y abondent. Les rivages sont hantés par les tigres. Des pirates y croissent, attaquent les navires, et mangent les gens dont ils s'emparent. Ce sont les plus méchants des hommes: nulle part on n'en voit de pareils. Triste pays! Si le navire qui traverse ces mers est saisi par les pira-

مثلهم فالمركب الذى يقطع هذا البحر متى اخذه البوارج اكلوا اهله وان عرق لم يمس عليه ساعة حتى يأكل اهله التماسيح وان انكسر بقرب البر وصعد اهله الى الساحل قطعهم النمر فى ساعة واحدة ٥

ومن اخبار الهند فى سننهم الطريقة ما حدثنى به الحسن بن عمرو انه سمع شيخا مالم يسير الهند يقول ان بعض ملوك الهند البار كان جالسا يأكل وباركه بنغا فى قصص معلقة فقال لها تعالى فكلى معى فقالت له انا افزع من السور فقال لها انا بلاوجرك وهو بكلام الهندى ٥ اتى ٥٥ : افعل بنفسى مثل ما يصيبك ٥ وتفسير هذه اللفظة ومعناها هو ما اذكره وذلك ان الملك ٥ من ملوك الهند يجرى ٥ اليه من الرجال عدة على حسب محلة وحالته مدره فيقولون له نحن بلاوجرك فيطعمهم الارز بيده ٥ ويعطيهم ١٥ المائول ٥ بيده ٥ فيقطع كل واحد منهم الخنصر من اصابعه ويضعها بين

١) Cod. الهيداي. ٢) Cod. الملك. ٣) Cod. جد. ٤) Cod. النابيل.

tes, les hommes sont pris et mangés; s'il sombre, les crocodiles dévorent les naufragés; s'il fait naufrage proche de terre et que les malheureux atteignent au rivage, ils sont la proie des tigres qui les mettent en pièces en un instant.

LXIV. En fait de coutumes singulières répandues dans l'Inde, Haçan fils d'Amr m'a appris qu'il avait entendu un chéikh qui connaissait les usages de ce pays, raconter l'histoire suivante:

Un des grands rois de l'Inde était assis, prenant son repos. En face de lui un perroquet se tenait dans sa cage. Le roi lui dit: „Viens manger avec moi. — J'ai peur du chat, répond l'oiseau. — Je serai ton *baldoudjer*”, reprend le roi, c'est-à-dire, en langue indienne, je m'engage à subir le pécil de tout ce qui peut t'arriver.” Et voici comment le chéikh expliquait le sens de cette expression. Lorsque les rois de l'Inde montent sur le trône, il leur vient une troupe d'hommes plus ou moins nombreuse suivant leur magnificence et l'éclat de leur pouvoir. Ces hommes disent au roi: „Nous sommes tes *baldoudjers*.” Il leur fait manger le riz et leur donne le bétel de sa propre main; chacun d'eux se coupe le petit

يديده ثم يكونون معه حيث سلك يأكلون ويشربون بشره ويتولون
اطعامه ويستعضون سائر احواله فلا تدخل اليه حظية ولا حاربه ولا عام
الا قشوة ولا يفرش له فراش الا قشوة ولا يقدم له طعام ولا شراب الا
قالوا للذي احضره كل منه اولا وما اشبه هذا من سائر الاشياء التي يخاف
على الملوك منها فان مات قتلوا انفسهم وان احرق نفسه احرقوا انفسهم
وان مرض عذبوا نفوسهم لمرضه وان حارب او حارب كانوا حوله ومعه
ولا يجوز ان يكون هؤلاء البلاوجريده الا من عليه اهل الموضع ومن
يرجع الى نجدة وبسالة وشهامة ولد رواء وماظر فهذا معنى البلاوجريده⁹
فلما قال الملك لها انا بلاوجرك اكل الارز عنها فلما رآته قد اكل الارز¹⁰
عنها وقال لها انا بلاوجرك نزلت من القفص وحانت فجلست على
الخوان لتأكل فعمد الستور فطع رأسها فأخذ الملك بدن البهغا فجعله
بلاوجرك Cod. 9) Cod. اللوجريده 9)

doigt, qu'il place devant le prince. A partir de ce moment, ils le suivent partout où il va, mangent de ce qu'il mange, boivent de ce qu'il boit. Ils veillent à sa nourriture et prennent soin de tout ce qui le regarde. On n'introduit auprès de lui aucune maîtresse, ni servante, ni serviteur, qu'ils ne les aient examinées; on ne lui prépare aucun lit, qu'ils ne l'aient fait l'inspection. Aucune boisson, aucun mets ne lui est servi, qu'ils ne l'aient fait goûter par celui qui l'apporte. Et de même pour toute chose qui peut offrir quelque danger pour le roi. S'il meurt, tous se tuent; s'il se brûle, ils se brûlent; s'il est malade, ils se maltraitent pour souffrir comme lui. En guerre, à l'attaque et à la défense, ils sont autour de lui et ne le quittent pas. On n'admet parmi les balasoudjers que des hommes de familles distinguées, vaillants, braves et intelligents. Telle est l'explication du mot *balasoudjer*.

Lors donc que le roi eût dit au perroquet: „Je suis ton balasoudjer," il mangea un peu de riz de l'oiseau. Et aussitôt celui-ci descendit de sa cage et vint se mettre à table avec le roi. Le chat survint, qui lui traça la tête. Le roi

في صينيتها وجعل عليه الكافور وحولته الهيل والنانمول * والنورة والفويل وصرب
الطفل ودار في البلد وهي عسكره والصينيتي على يده ثم كان يوجه بالصينيتي
كل يوم فيطوف بها في البلد مدة سنتين فلما طال ذلك اضع عليه
البلاوخرية وعيبرم من اهل مملكته فقالوا له هذا صبيح وقد طال
الامر فيه فلي كنم فدافع اما ان نفى والا صغرنا حتى نغزلك ونغلب *
ملكا عبرك لان في الشرط انه اذا قال انا بلاوخرى كم وحب عليه
حكم فدافع به او نكل عند هذا صار بهندا والبهند عندم هو الذي
لا يجوز عليه الحكم لقلته ومهافته وسقوطه مثل المغني والزامر وما اشبه
ذلك والملك ومن دونه في ذلك سواء اذا نكل عن واجب فلما رأى هذا جمع
العود والصندل والسليط وحفر حفيرة وجعل ذلك فيها واحرقه بالنار ثم رمى

بنفسه فيها فاحترق واحترق بلاوخرية * ثم بلاوخرية البلاوخرية

a) Cod. الحليل b) Cod. سنين c) Deest. d) Cod. الهند e) Cod. المعنى f) Cod. جاحري g) Cod. الحليل

prit le corps du perroquet, le déposa dans un vase de porcelaine, avec du camphre, du cardamome, du bétel, de la chaux et du poivre. Puis il frappa le tambour, et se mit à parcourir la ville et les rangs de l'armée portant ce vase à la main. Depuis lors, chaque jour il continua ce manège, courant le pays avec le vase. Cela dura deux ans. Enfin les balauoudjers et autres personnages importants du royaume vinrent à lui et lui dirent: „Ta conduite n'est pas convenable, et la chose a duré assez longtemps. Qu'attends-tu? Fais ton devoir, sinon nous aviserons à te déposer et à prendre un autre roi." En effet, quiconque a dit: „Je suis ton balauoudjer" et ne remplit pas les obligations que cela lui impose, devient chez les Hindous *bahmad*, qui est le nom qu'on donne aux personnes en dehors de la loi, incapables par faiblesse, impuissance ou bassesse, de remplir leurs obligations, comme sont les chanteurs, les musiciens et autres gens de tel acabit. Les rois, pas plus que les autres hommes, n'échappent à cette règle.

Quand le roi vit cela, il creusa une fosse, la remplit de bois d'aloe, de sandal et d'huile, y mit le feu et s'y jeta. Il fut brûlé, et ses balauoudjers s'y jetèrent

يعنى اتبلع الاتبلع فارموا نعوسم معه فاحترق فى ذلك اليوم نحو العى
نفس معه وكان اصل ذلك قوله للبعاء انا بلاوحره *

وحدثنى ان الملوك بسرنديب ومن يجرى مجراهم يحملون فى الهندول وهو
مثل تحفة على اعناق الرجال ومعه كرنده من ذهب فيه ورق الناندول
وهواحدة يحملها علم آخر والغلمان والاحتباب معه ويظوف فى البلد
او يمشى فى حاحه وهو يمسح الناندول ويصافى فى المنصعة فرمها حاه
القول وهو فى مسيره ذاك فيخرج من الهندول ويول فى الطريق او
السوق او حيث اتقف له وهو مع ذلك ساير ليس يفف اذا فرغ من
بوذا رد الى ثيابه ولم يمسحه *

10 وحدثنى قال رأيت بسندان رجلا من الهند قد احتار بدار فانصب
عليه وعلى ثيابه بول من تلك الدار فوقف وصاح بهم هذا الذى صب

avec lui et furent pareillement brûlés; les balaoudjers des balaoudjers, c'est à dire les suivants des suivants, en firent autant; si bien que, ce jour là, il y eut environ deux mille personnes de brûlées. Et tout cela, parce que le roi avait dit à son perroquet: „Je serai ton balaoudjer.”

LXV. Le même m'a conté qu'à Sérendib, les rois et ceux qui se comportent à la façon des rois, se font porter dans le *bandoul*, qui est semblable à une litière, soutenu sur les épaules de quelques piétons. Un autre serviteur porte un plat d'or contenant des feuilles de bétel et ce dont le maître a besoin; accompagné de ses gens, celui-ci va en cet équipage partout où il a affaire, mâchant le bétel et crachant dans le crachoir. Lorsqu'il lui prend envie d'uriner, il sort du bandoul et pisse dans le chemin, dans la rue, là où il se trouve, toujours marchant, sans s'arrêter; et après avoir pissé, il rentre son affaire sans l'essuyer.

LXVI. Le même m'a conté encore qu'il avait vu à Sendan un Hindou passant près d'une maison recevoir sur le corps et sur les vêtements de l'urine qu'on je-

على ماء من غسل اليد أو غسل القدم وهو عندهم أذرع ما يكون فقالوا
 له هذا بول صبي نال الساعة فقال كتبنا بمعنى حديد ومضى وعندهم أن
 البول أنظف من الماء الذي غسل به اليد والقدم
 وحديثي أن الواحد من الهند يتفوط وينزل إلى التلج وهو بركة الماء
 المنصب من الجبال والصحارى في أوان الأمطار والسيول حتى يعتسل فيه^a
 ويستنجى فإذا تنظف^b نهض بماء وخرج من التلج فمخ الماء من
 فيه إلى الأرض لأن عنده أنه إذا مخ الماء من فيه إلى التلج أفسده^c
 وحديثي عن من دخل سرنديب وخالط أهلها أن^d من رسوم سلطانها
 في معاملته أشياء منها أن له منظره على الشط يضر بها على
 الأمثلة^e

10

a) Cod. تصف. b) Cod. وافسده. c) Cod. وان. d) Cod. مظهر.

taît. „Eh! cria-t-il en s'arrêtant. Est-ce de l'eau qui ait servi à laver les mains ou à rincer la bouche?" Et c'est là pour eux ce qu'il y a de plus sale. On lui répondit: „C'est l'urine d'un enfant qui vient de pisser. — *Kanna*”, dit-il, c'est-à-dire „fort bien!” et il continua sa route. Car, pour ces gens-là, l'urine est plus propre que l'eau dont on s'est lavé les mains ou la bouche.

LXVII. Lorsqu'un habitant de ce pays a satisfait un besoin naturel sérieux, il descend, pour se nettoyer, dans le *thaladi*, qui est un étang rempli de l'eau qui coule des montagnes et de la plaine à la saison des pluies et des torrents. Son opération terminée, il prend une gorgée de cette eau, qu'il gargouille dans sa bouche, sort de l'étang, et rejette la gorgée d'eau sur la terre; car ils croiraient souiller l'étang en y rejetant l'eau qui a rincé la bouche.

LXVIII. Le même Haçan m'a dit, d'après quelqu'un qui était allé à Sérendib et y avait vécu avec les habitants, que le roi a sur le rivage un bureau d'inspection où l'on frappe les marchandises d'un impôt.

وحدثني بعض البحريين من أمر للحيات بكوك ملي ما يدعش وذكر أن
 منها حيّة تسمى الناعران^١ منقطّة على رأسها مثل الصليب أخضر ترفع
 رأسها من الأرض مقدار ذراع وذراعين على صدر كبرها ثم تنفخ^٢ رأسها
 واصداعها وتسير مثل رأس الكلب وإذا سعت لم تلحق وإذا طلعت
 لحقت ما أرادت وإذا نهشت قتلت وإن بكولم ملي رجل مسلم يسمى
 بالهندية بنجي^٣ وهو صاحب الصلوة يروي^٤ نهشة هذه الحية فربما كان
 قد تمكن ستمها فيه فلم ينفع وحى الأكثر يعيش من^٥ يرويه ويرى أيضا
 من نهشتها وغيره^٦ من الأمازيغي والحيات بهذه الناحية جماعة من الهند
 يرون^٧ ألا أن رمية هذا المسلم لا تكاد تخطى^٨ فإلى هذا الرجل
 وشاهدته وقد جاءه برجل قد نهشته هذه الحية وحضر رجل من الهند
 موصوف بالحقن بالروية ليبراً وحمل المسلم يرويه ليموت فمات وأتته

١) Cod. عسى ٢) Cod. تنفخ ٣) Cod. راسة ٤) Cod. الناعران ٥) Cod. حبرها ٦) Cod. يرويه ويرى ٧) Cod. الآن

LXIX. Un marin m'a rapporté sur les serpents de Koulam-Méli des choses vraiment extraordinaires. Il y en a un, nommé le *Naghéran*, qui est tacheté et qui a sur la tête comme une croix de couleur verte. Ce reptile lève la tête à une aune ou deux du sol, suivant sa taille; il la gonfle ainsi que les tempes, jusqu'à lui donner la grosseur de la tête d'un chien. Quand il fuit, on ne peut l'atteindre; lorsqu'il poursuit, rien ne lui échappe. S'il pique, il tue. Il y a à Koulam-Méli un musulman, nommé en indien Bendji (Bonze), c'est-à-dire prêtre, qui guérit de la piqûre de ce serpent au moyen d'incantations. Parfois l'action du venin est trop avancée, et le charmeur n'y peut rien. Mais presque tous ceux qu'il soigne en réchappent. Il y a encore nombre d'Indiens qui font des charmes contre la piqûre du *Naghéran* et d'autres serpents ou vipères; mais les enchantements de ce musulman réussissent toujours.

Un jour, me dit ce marin, j'étais avec lui quand on lui amena un homme qui avait été piqué par un de ces serpents. Il y avait là un Indien renommé pour son savoir magique, qui se mit à faire des charmes pour la guérison du blessé.

شاهده ايضا وقد رفا غير واحد ممن قد نهشته هذه الحية وغيرها سرا
وسلم وأن بلاد كولم على خاصة حية صغيرة ولها رأسان أحدهما الأصغر
صغير يقال لها بطر وأما إذا فتحت فيها الأصغر كان مثل منعار العصفور
إذا نهشت بأيهما لم يمهل طرفه عين

وحدثني أبو الحسن قال حدثني محمد بن بابشاد قال رأيت بغية
سرنديب من أمر الحيات أشياء طريفة ومن أصحاب الرقي امر عجيب
وشاهدتهم في بعض البلاد القريبة من رنس إذا نهشت أحدهم ادعى
أو حية روية فإن نهغت الرقيا وسلم وآله جعلوه في سريره من خشب
فتركوه على وجه الماء مع الجزر في نهر لم يجرى إلى البحر ودورهم أو دار
أكبرهم على ذلك النهر طوله وقد علموا أنه لا يوضع في مثل ذلك السرير

a) Sif. b) Cod. الأندلس. c) سريرة. d) Cod. البحر.

Et le musulman en fit de son côté pour que l'homme mourût; et il mourut.
Dans d'autres circonstances, ce marin a vu le musulman guérir plus d'une
personne piquée par ce serpent ou par tout autre.

Il y en a une espèce à Koulam-Meli, qui est particulière au pays. C'est un
serpent de petite taille, qui a deux têtes, l'une bien moins grosse que l'autre.
On le nomme *batar*. Lorsqu'il ouvre la petite bouche, on dirait le bec d'un pas-
sereau. S'il pique avec l'une quelconque des deux, c'est l'affaire d'un clin d'œil.

LXX. Abou'l-Haçan m'a conté que Mohammed fils de Babichad lui disait: „J'ai
vu dans un *gobé* de Sérendib de singulières choses quant aux serpents et aux
charmeurs. Voici ce dont j'ai été témoin dans un endroit voisin de..... Lors-
qu'un homme y est piqué par une vipère ou un serpent, les charmeurs font leur
opération sur lui. Si elle ne donne pas de bons résultats, ils placent le malade
sur un lit de branchages et l'abandonnent au courant de l'eau dans un fleuve
de leur pays qui coule vers la mer, et le long duquel sont établies leurs demeures
ou du moins celles de la plupart d'entre eux. Comme chacun sait qu'on ne
met sur ce lit de branchages qu'une personne piquée, tout homme versé dans

ألا ملسوع فمن كان منهم يحسن الرقى أحد السرير ورى من فيه فان ٤٤١
 نفعت رقبته طم الملسوع ورجع الى منزله برحليه وان لم تنفع تركه مع
 الماء ولا يزال بطول البلد يأخذه واحد بعد واحد فيريه من يحسن
 الرقى فان نفعت رقبته طم الملسوع وان لم تنفع سرجه فلا يزال كذلك
 مع الماء حتى يبلغ الى آخر البلد فاذا لم تنفع الرقية فيه جله الماء حتى
 يرمى به في البحر ويغرق او ينفق^٤ عدل ان يصل الى البحر لانه ليس
 في الامر ان يتركه على الارض ولا يتمسك به اهله رجاء ان يصلح
 فان سلم رجع برحليه وان لم ينفع فيه الرقى طم مضى ٤٤٢
 وحدهنى محمد بن بابشاد ايضا انه قال رأيت في نهر من انهار الاعباب
 ٤٤٣ التي تجرى الى البحر تجري في الجزر جريا عظيما والماء يجري كذلك
 فمررت في بعض الايام بذلك النهر والماء قد نزل عن اكثره وظهرت حافته
 الحصى. ٤) Cod. يعنف. ٥) Cod. Delinde Cod. ينفع.

l'art des enchantements retire le lit et fait sur l'homme ses opérations magiques. Si la chose réussit, l'homme se lève et s'en retourne chez lui sur ses jambes. Si elle ne réussit pas, le lit et l'homme sont de nouveau abandonnés au courant. La même cérémonie se répète tout le long du fleuve, jusqu'au bout du pays. Si les enchantements ont été inutiles, le courant emporte le malade jusqu'à la mer, où il se noie, à moins qu'il n'ait succombé auparavant. Car il n'est pas d'usage qu'on le laisse à terre, ni que sa famille le prenne pour le soigner. S'il se tire d'affaire, il s'en retourne sur ses jambes; si les enchantements ne lui profitent pas, il disparaît."

LXXI. Mohammed fils de Babichad m'a dit encore: „Je passais un jour près d'un des fleuves des Gobbs qui coulent vers la mer, et dans lesquels le flux et le reflux se font sentir avec une grande force. Le niveau était presque au plus bas et les deux plages restaient à découvert. J'aperçus, assise sur le sable, les jambes croisées, une vieille femme qui avait gardé ses vêtements, bien qu'elle fût au ras de l'eau.

٤٦٧. وإذا بعجز عليها ثيابها منزعجة فاعده على الرمل مع ضقة الماء فقلت لها ما الذي يقعدك هاهنا فقلت لي أنا عاجز كبيرة وقد عشت مدة طويلة وأكلت من الدنيا طعمه واحتجت أن أنفرت إلى خالي لأنجو فقلت ما الذي يقعدك هاهنا فقلت انتظر الماء حتى صبيء فيحملني فما زالت قاعدة في موضعها حتى جاء الماء يحملها وعرفها وقد ذكرت في هذا الخبر في غير موضع من أخبار الهند في قتالهم أنفسهم بضرب القتل ما فيه كفاية حدثني بعض من دخل الهند أنه رأى بكنمايت الواحد بعد الواحد يجرى إلى الخور ليغرق نفسه فيعطى الآخرة لمن يفرده يتخوف أن يحركه الخوف أو الجوع أو يمدوا في تعريق نفسه فيعطى الآخرة لمن يضع يده في ماء ويغطه في الماء حتى يتلف وإن صاح أو استغنى أو سئل أن يطلقه لم يفعل

a) Cod. Kamb. b) Cod. Kam. c) Doest. d) Cod. a. p. e) Cod. الحود. f) Cod. a. p. Additar. g) Cod. لم. h) Cod. جوطيه.

„Que fais-tu là ? lui dis-je. — Je suis, répondit-elle, une vieille femme fort âgée. Voilà longtemps que je vis; j'ai mangé ma part de ce monde, et j'ai besoin de me rapprocher de mon créateur pour mon salut. — Et pourquoi t'asseoir en ce lieu ? — J'attends, dit-elle, que l'eau revienne et m'emporte." Elle demeura en effet assise au même endroit, jusqu'au retour de la marée, qui la saisit et la noya.

Du reste j'ai déjà rapporté en maint endroit de ce livre assez de traits relatifs au suicide chez les Indiens.

LXXII. Un voyageur m'a conté qu'il avait vu dans l'Inde, à Kanbèyat (Cambaye), plus d'un Indien venir à l'embonchure de la rivière dans l'intention de se noyer. Ils payaient quelqu'un pour les noyer, de peur que la crainte, le trouble les empêchât d'accomplir eux-mêmes leur suicide. Chacun d'eux donne donc un salaire à une personne qui lui pose la main sur la tête et le maintient sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit mort. Qu'il crie, demande grâce et prie qu'on le relâche, la personne n'a garde de céder.

وحدثني بعض من دخل بلاد السهال أنه رأى بحيرة البقر—وهو بين ٤٠٠
 جزيرة سرنديب وبين مندورين وفي من الجزائر التي حوالى جزيرة سهيلان—
 بهذا الهند عظيمًا وأن الهند يقولون أن هذا البُدة كان بحيرة سهيلان
 فغمر البحر حتى صار بحيرة البقر وأنه يعيم في كل جزيرة منها ألف
 سنة ثم يعبر إلى أخرى»

وحدثني محمد بن بابشاد قال رأيت بسيرة عند امرأة بها دابة على
 صورة بنى آدم إلا أن وجهها أسود مثل وجه الزنج ورحليها وبيديها طوال
 أزبد منها عليه آدمي وله ذنب طويل وعليه شعر مثل شعر الفرد وهو
 جالس في حجر المرأة قد تشبث بها فعلت لها ما هذا فقالت من
 أهل الغياص والأشجار وكل يصبح صياحا ضعيفا لا يفهم ما هو
 وهو قريب من الفرد إلا أن وجهه وجد بنى آدم وخلفتها مثل بنى آدم»

a) Cod. مظم. b) Cod. البلاد. c) Conjectura addidit.

LXXIII. Un voyageur qui a pénétré dans les pays de Sahal, m'a dit qu'il avait vu dans l'île de Baqar, située entre l'île de Sérendib et Mandourin, qui est une des îles des parages de *Séhilân* (Ceylan), une énorme idole des Indiens. Ceux-ci disent que cette idole se trouvait jadis dans l'île de Séhilân, mais passa la mer pour s'établir dans l'île de Baqar. Ils croient que l'idole demeure mille ans dans chacune de ces îles et passe ensuite dans une autre.

LXXIV. „A. Serire, m'a dit Mohammed fils de Babichad, j'ai vu une femme qui avait une bête à figure humaine, sauf que le visage était noir comme celui des Zindys, et que les pieds et les mains étaient plus longs que ceux de l'homme. Cet animal avait une longue queue et du poil comme les singes. Il était assis sur les genoux de la femme et se tenait serré contre elle. Je lui demandai: „Qu'est-ce que cela?" Elle me dit: „Un habitant des fourrés et des bois". Il poussait de petites cris inintelligibles. Bien qu'il fût voisin du singe, sa figure et sa conformation étaient celles d'un être humain.”

وحدثني أن بحيرة لامري من الرافد ماء لا يوصف كبره وحكى عن
 من حدثه من أهل المراكب الذين كسروا البحر أنهم اضطروا إلى المشي
 من فواحي فنصور إلى لامري وكانوا لا يمشون بالليل خوفا من الرافد لأنها
 لا تظهر بالنهار فإذا أصبل الليل صعدوا على شجرة عظيمة حوا منها فإذا
 كان الليل احتسوا بها تدور حولهم ويروا بالنهار آثار وطيبها على الرمل وأن
 بالبحيرة من النمل ما لا يوصف كثرة وخاصة بحيرة لامري فإن النمل فيها عظيم
 وحدثني أنه سمع بعض البحريين يحكى أن بلولو يبلنك - وهو حون
 في البحر - فيه قوم يأكلون الناس لهم أذنان وهم فيما بين أرض فنصور
 وأرض لامري * ثم البحيرة الأولى يتلو في الثاني * خير بحيرة النيان * أن
 شاء الله تعالى

10

a) Cod. من. b) Cod. فيها. c) Decet. d) Haec conjectura supplerv. e) Iterum addid.
 In Cod. tantum superest أن.

LXXV. Le même m'a appris que, dans l'île de Laméri, il y a des *zarafa* (sarabha), d'une grandeur indescriptible. On rapporte que des naufragés, forcés d'aller des parages de Fansour vers Laméri, s'abstenaient de marcher la nuit par crainte des *zarafa*. Car ces bêtes ne se montrent pas le jour. À l'approche de la nuit, ils se réfugiaient sur un grand arbre; et, la nuit venue, ils les entendaient rôder autour d'eux; et le jour ils reconnaissaient les traces de leur passage sur le sable.

Il y a aussi dans ces îles une multitude effroyable de fourmis, particulièrement dans l'île de Laméri où elles sont énormes.

LXXVI. Le même m'a conté qu'il avait entendu dire par un marin qu'à Lou-loubilenk, qui est une baie de la mer, il y a un peuple mangeur d'hommes. Ces anthropophages ont des queues. Ils demeurent entre la terre de Fansour et la terre de Laméri.

Ici finit la première partie.

Suit, dans la seconde partie, ce qui concerne l'île d'el-Neyân, s'il plaît à Dieu.

وحدثني محمد بن بابشاد أن بحيرة النيان - وهو حيرة في البحر -
 الخارج بينها وبين فنصور مقدار مائة فرسخ - قوم يأكلون الناس أيضا
 ويجمعون رؤس الناس عندهم ويفتخر الواحد منهم بكثر ما جمع من
 الرؤس، ويشترون سايك صفر بالتمن الوافر ويخزنونه مكان الذهب ويغني
 في بلادهم الدهر الطويل كما يغني الذهب عندنا والذهب عندهم
 لا مقام له بل يكون منه ما يكون من الصفر عندنا فتسارك الله احسن
 الخالقين ✽

وبعد حيرة النيان نلت جزائر يقال لها براوا أهلها أيضا يأكلون الناس
 ويجمعون رؤسهم فيعاملون بها ويعتنونها ✽
 10 وحدثني أن جميع أهل فنصور ولامرى وكله وفاعله وصنغين وغيرهم
 يأكلون الناس إلا أنهم لا يأكلون إلا أعداءهم من طريف الغيظ عليهم
 e) God. مصر.

LXXVII. Je tiens de Mohammed, fils de Babichad, que dans l'île d'el-Neyan, qui est une île de la mer Extérieure, à cent parasanges de Fansour, il y a aussi des anthropophages. Ils font collection de crânes et se font gloire du nombre qu'ils en ont pu rassembler. Ils achètent des lingots de cuivre jaune à un prix très-élevé, et les gardent au lieu d'or; car ce métal est aussi durable chez eux que l'or chez nous. Quant à l'or, ils le regardent comme sans valeur, et n'en font pas plus de cas que nous du cuivre. Béni soit Dieu le meilleur des créateurs!

LXXVIII. Au-delà de l'île d'el-Neyan, on trouve trois îles nommées Béraoua dont les habitants sont aussi mangeurs d'hommes; ils gardent les crânes et ce sont pour eux des articles de valeur qu'ils emploient dans le commerce.

LXXIX. Tous les peuples qui habitent Fansour, Lameri, Kalah, Qaqola, Saufin et autres terres voisines sont anthropophages; mais ils ne mangent que leurs ennemis, par esprit de vengeance et non par besoin de manger. Ils coupent la

وليس يأكلونهم من طريق الجوع ويعتدوا من لحم الانسان ويصنعونه من
 : انواع الصنعة والالوان وينتقلوا به الى البحر ١٥

وحدثني ابن اهل جزائر الجبالوس وفي جزائر كثيرة طولها بمائتين درهما
 يعصدون المركب ويشترون منهم المتاع يدا بيد وأتد متى حصل مع
 احدهم شيء قبل ان يعطى بدلا منه مضى " ولم يقدروا على استرجاعه
 منه وربما انكسر المركب ووقع اليهم رجل او امرأة فيسلم معه شيء
 من ماله او ثيابه فان كان الذي سلم معه يده لم يأخذوا منه شيئا
 كابناء ما كان لاقهم لا يأخذون من يد احد يقع لهم شيئا ثم يفعدون
 في منازلهم ويطعمونه مما يأكلون ولا يأكل الواحد منهم حتى يطعم ضيفه فاذا
 اكل الضيف اكل ما يفضل عنه ولا يزال عندهم من هذه صورة حتى يحتاجوا^{١٥}
 بهم مركب فاذا جاءهم مركب حملوه اليه والوا لاهل المركب اعطوا شيئا
 ١) Cod. ص. ٢) Cod. ر.

chair humaine en lanieres qu'ils font sécher et préparent de diverses manières,
 puis ils la servent comme dessert, pour manger avec le vin.

LXXX. Le même m'a dit que les insulaires des îles Ladjbalous, groupe nombreux qui s'étend sur une longueur de quatre-vingts parasanges, rejoignent les navires et y font des achats de la main à la main. Si on leur lâche un objet avant de tenir l'échange, ils se sauvent et on ne peut le ravoier.

Lorsqu'un navire fait naufrage sur leurs côtes, et qu'un homme ou une femme tombe sur leur rivage, si le naufragé a sauvé quelque chose et qu'il le tienne à la main, ils ne lui prennent absolument rien, car ils n'enlèvent jamais un objet de la main d'une personne tombée chez eux. Ils accueillent l'étranger dans leur logis, le font asséoir, lui donnent à manger de ce qu'ils mangent, et ne mangent eux-mêmes qu'après que leur hôte est rassasié. Ils continuent à le traiter ainsi jusqu'à l'arrivée d'un navire. Alors ils le conduisent à bord et réclament en échange un salaire, que le capitaine du navire ne peut refuser de don-

ويخذونه منا فلا بد لأهل المركب أن يعطوهم شيئاً عنه ويأخذونه وروما^a كان الذي يقع لهم شهواء فيخدمهم ويقتل الكنبارة ويبيعه عليهم بالعنبر ويجمع شيئاً إلى وقت اجتياز المركب فيجمع شيئاً في معامه عندهم^b وحددني بعض من دخل بلاد الهند أنه سمع أن^c الأدماس^d الجيد النادر المرتفع جلب من نواحي شمبر وأن هناك واد بين جبلين فيه نار تودد طول الدهر ليلاً ونهاراً وشتاءً وصيفاً والأدماس فيه وليس يظلمه إلا طايفة من الهند سفلة يحملون أنفسهم على أنهلك فتجتمع الجماعة منهم ويقصدون هذا الوادي ويدخون الغم الهولاء ويقطعونها قطعاً ويغذون بالقطعة بعد القطعة في كثرة منجنيف يحملونه لأن التقرب من الموضع لا يمكنهم لجهات شتى منها أن وهج النار يمنع من ذلك ومنها أن حول النار من الأعلى والحيات ما لا يوصف وبها ما لا يجهل حتى

الارمس^e et infra. d) Hic et infra. e) Desek. f) Cod. a. p. g) Cod. a. p.

ner, s'il veut emmener l'étranger. Parfois celui que le sort a ainsi jeté chez eux est un homme ingénieux qui trouve moyen de leur rendre service en tressant des cordes en bourre de cocoe; il les leur cède en échange d'ambre (gris), dont il fait provision jusqu'au moment du passage d'un navire. De cette façon, le séjour qu'il a fait chez eux lui apporte quelque profit.

LXXXI. Un voyageur qui a pénétré dans les pays de l'Inde m'a conté que, d'après ce qu'il avait ouï dire, les diamants les plus purs, les plus beaux, les plus précieux, se tirent des régions du Cachemire. Il y a là une gorge entre deux montagnes où brûle constamment un feu qui ne s'éteint ni nuit, ni jour, ni été, ni hiver. Là sont les diamants. Seuls, des Indiens de basse condition se hasardent dans ces pays dangereux. Réunis en troupe, ils gagnent les abords de la gorge. Ils tuent des brebis maigres et les débitent en morceaux; puis ils jettent ces morceaux l'un après l'autre dans la gorge au moyen d'une machine à plateau qu'ils mettent en mouvement. Maintes raisons en effet leur rendent impossible l'accès de la gorge. C'est d'abord ce feu toujours brûlant; et de plus,

١٥٧. يتلف إذا ذوقوا باللحم انحدرت عليه النسور وفي كثيرة تنخطفه أن وقع بعيدا من النار فترصده إذا رآوا النسور قد أخذ اللحم اتبعوه حيث يمضى وربما سقط من القطعة اللحم التي أخذها شيء من الادماس وربما احترق في موضع فيأكلها فيجدون في ذلك الموضع الادماس وربما سقطت القطعة اللحم في النار فاحترق وربما وقع النسور على قطعة لحم بقرب النار فيحترق ويتشيط^١ وربما اختطفها النسور قبل سقوطها الى الارض على حسب ما يتفق هكذا يأخذ الادماس وفي أكثر يتلف طالبا بالافاق والحيات والنار وملوك الناحية يطلبون الادماس ويشتدونه في طلبه وطلب من يلمسه ويفتشونهم اشد فتتبع لجلالة الادماس وعظم خطره^٢

وحدثني اسمعيلويه الناحداة قال احتمع لي في كرة واحدة ورت فيها من ٢٥

١) Cod. الخشط. ٢) Cod. يشتدون.

autour de ce feu, une multitude indescriptible de vipères et de serpents, telle qu'aucun être vivant n'y peut passer sans périr.

Quand ils ont jeté cette viande, voilà que les aigles en grand nombre s'abattent sur cette proie, la saisissent, si elle tombe à distance du feu et l'emportent. Ils suivent l'aigle dans son vol. Parfois quelque diamant tombe du morceau de viande enlevé. Et quand l'aigle s'est abattu en quelque endroit pour la manger, ils y vont et trouvent les diamants. Si la viande tombe dans le feu, elle se brûle; l'aigle qui veut saisir un morceau trop près du feu se brûle pareillement. Quelquefois aussi, par hasard, l'aigle saisit la viande à la volée, avant qu'elle atteigne le sol.

Et voilà comment se prennent les diamants. La plupart des gens qui s'occupent à les chercher périssent par le feu, les serpents ou les vipères. Les rois de ces contrées sont fort amateurs de diamants et se donnent beaucoup de peine pour en avoir. Les gens occupés à ce métier sont l'objet d'une surveillance rigoureuse, à cause de la beauté et du haut prix de ces gemmes.

LXXXI. Dans le seul cours d'une traversée que je fis de Kalah à Oman, en l'année 817, me dit le capitaine Ismaïlawéih, il m'arriva plus de choses extra-

كله الى عمان وذلك في سنة سبعة عشر وثلاث مائة ما لم يجمع لناخذاء قبله، حفظت من كلة فلقيني في طريقى سبعين بارحة محاربهم ثلاثة ايام متواليه واحرفت عدة منها [وكتلت حماعه وتخلصت وقطعت من كلة الى ان وصلت الى شط العرب يعنى شتار لسان في احدى واربعين يوما فاخذ السلطان بهمان من عشور الامتعة التى في مركبى ستماية الف دينار وتركه على الناس من العشور في بضائع وغير ذلك مما ساحتهم فيه ما لعله يكون نحو مائة الف دينار سوى ما سرق من العشور وله يوقف عليه وهذه ثلاثة اشياء احدثت في كنة واحدة تنفق لم تجتمع ولا متفرقة لاحد ورد من هذه الناحية فقط

10 وحدثني البلوحي^١ المنتطب^٢ بهمان قال كنت بالخير^٣ وهما اليها بالخواهيبة

- ١) Deest. ٢) Cod. المنتطب. ٣) Cod. بالخير. ٤) Cod. البلوحي. ٥) Cod. شجر بار. ٦) Cod. طبر.

ordinaires qu'il n'en est arrivé à tout autre capitaine avant moi. Sortant de Kalah, je fis rencontre de soixante-dix barques de pirates, contre lesquelles je me battis durant trois jours consécutifs. J'en coulai bas un certain nombre, et maints assaillants furent tués. Échappé à ce danger, j'effectuai en quarante et un jours le voyage de Kalah à Chihir de l'encoens sur la côte arabique. Pour la dime des marchandises dont mon navire était chargé, le sultan d'Oman prit aux cent mille dinars, sans compter la part dont il fit généreusement remise à nos gens, et dont le total pouvait s'élever à cent mille dinars environ, sans compter aussi les marchandises qui échappèrent aux droits et ne furent pas découvertes.

Vouli trois choses qui me sont arrivées à moi seul, en un seul voyage, et qui ne sont arrivées, même séparément, à aucune autre, dans une pareille traversée.

LXXXII. Voici un fait que je tiens d'el-Beloudji, médecin à Oman. „J'étais, dit-il, à El-Tiz, où nous avait conduits une erreur de route. Nous étions dé-

هزركنا المركب ولنجلنا للحمولة وأمننا فنتظر الشرا حينئذ كذا لك يوماً
 من الأيَّام إذ وافت امرأة لها قد وتعلم وحسن وحسن معها شيخ أبيض
 الرأس واللحية ضعيف الجسم فقالت أشكو اليكم هذا الشيخ وكثرة
 مطالسته لي وإن ليس أطيعه فلم نزل نرفق بها إلى أن وفناه أن يصطلم
 في اليوم دعتين وفي الليل ملء فلما كان بعد أيام عادت إلينا فشكت مثل
 ما شكت أولاً فقلنا يا هذا الرجل امرك عقيب في خبرك
 قال كنت في مركب فلان في سنة كذا فاصيب وتخلصت مع جماعة من
 أهل المركب على الشراع فوقعنا بحزيرة فمكننا أيَّاماً ثم نطعم شيئاً حتى
 اشرفنا على التلف ثم رجعت سهكة ميتة فدفعها الموج إلى الساحل
 فتدحامي الغوم أكلها خوفاً أن تكون^{١٠} أكلت شيئاً من السموم فحملت نفسي
 للجهنم الذي في علي أكلها وكلفت أن تلتفت استرحت متباً أنا فيه وإن

١٠) In cod. lacuna non indicata. ١١) Cod. ومخلص. ١٢) Cod. يكون. ١٣) Cod. حملت.

barquée avec notre chargement et nous restions à attendre le vent favorable, lorsque, un jour, nous vîmes venir une femme d'une taille et d'une beauté parfaites avec un vieillard à tête chenue, à barbe blanche, maigre et chétif. „Je viens“ dit-elle „me plaindre auprès de vous de ce vieillard, qui ne me laisse pas un instant de repos.“ Nous ne cessâmes de l'apaiser et réussîmes à arranger la chose à la condition que le vieillard se contenterait de satisfaire sa passion deux fois par jour et autant par nuit. Quelques jours après, ils repassèrent, et la femme se plaignit comme la première fois. „Brave homme, dites nous au vieillard, tu es un personnage de rare espèce; conte-nous ton affaire.“ Le vieillard dit:

„J'étais en telle année sur tel navire. Nous fîmes naufrage. Échappé à la mort avec quelques autres sur les agrès du bâtiment, nous abordâmes à une île où nous restâmes plusieurs jours sans rien à manger. Nous mourrions d'inanition quand un poisson mort rejeté par les flots échoua sur la plage. Mes compagnons n'y voulurent pas toucher, de peur qu'il eût péri par l'effet de quelque poison. Pour moi, la faim me poussa à en manger. „Si je meurs,

عشت كنت قد سمعت لو فت آخر فأخذتها والقوم يمنعوني وحملت
 أكلها غير مشوية فلما حصل لحمها في حوق النهب في ظهري مثل النار
 ثم صار بطول ظهري كعمود من نار وانتشر على بدني واتعدى فانا منذ
 ذاك الوقت إلى يومي هذا على هذه الصورة قال وكان له منذ أكله
 السمكة سنين كثيرة

ونذاكرنا

.....

ونذاكرنا امر اسمعيلوية بن ابراهيم بن مرداس في قيل في ائتد وصل في
 سنة سبع عشرة وثلاثمائة وكان وصوله منذ خطف من كلة إلى أن دخل
 10

1) Cod. A. 2) Cod. B. 3) Cod. C. 4) Cod. D. 5) Cod. E. 6) Cod. F. 7) Cod. G. 8) Cod. H. 9) Cod. I. 10) Cod. J.

disais-je, me voilà délivré de ma misérable situation. Si je vis, je me serai
 rassasié encore une fois." Je pris donc le poisson, et, malgré les conseils de
 mes compagnons, je me mis à le manger tout cru. A peine sa chair était des-
 cendue dans mon estomac, que je sentis comme un feu s'allumer dans mon
 épine dorsale; puis ce fut comme une colonne incandescente qui raidissait mes
 reins, pénétrait dans mon corps et ne me laissait point de repos. Tel est mon
 état depuis ce jour-là." Or il s'était écoulé des années depuis qu'il avait mangé
 de ce poisson.

LXXXIII. Nous parlions de l'aventure d'Ismailawéih, fils d'Ibrahim, fils de
 Mirās. Quelqu'un me dit qu'il était arrivé en l'année 817 et que la durée de
 son voyage depuis son départ de Kalah jusqu'à son entrée dans le port d'Oman

بِكَلَامِهِ عَمَانُ ثَمَانِيَةِ وَأَرْبَعِينَ يَوْمًا وَوَرَدَ فِي تِلْكَ السَّنَةِ كَاوَانُ مِنْ سَرْفَدِيْبٍ
وَبَلَغَ عَشُورَ مَرْكَبِهِ سِتْمِائَةَ أَلْفٍ دِينَارٍ * لَا مَرْكَبَ إِسْمَاعِيلِيَّةٍ *
حَدَّثَنِي عَنْ كَاوَانٍ هَذَا أَنَّهُ قَالَ ادْخُلْنِي بِعَصْرِ * مَلِكِ الصِّينِ إِلَى بَسْتَانٍ
بِخَانَفَوِ * مَقْدَارَ عَشْرِينَ حَرِيْمًا فِيهِ نَرْحَسٌ وَمَنْوُورٌ وَشَعَائِقُ وَوَرْدٌ وَسَائِرُ الْأَنْوَارِ
فَعَجَبْتُ مِنْ احْتِمَالِ الْأَنْوَارِ الصَّيْفِ وَالشِّتَاءِ فِي وَحْتٍ وَاحِدٍ فِي بَسْتَانٍ *
وَاحِدٍ فَقَالَ لِي كَيْفَ تَرَى تَعْلَمُ مَا رَأَيْتَ حَسَنَةً * إِلَّا وَهَذَا أَحْسَنُ وَلَا
طَرَفَ إِلَّا وَهَذَا اطَّرَفُ مِنْهَا فَقَالَ لِي حَمِيعُ مَا تَرَى مِنَ الْأَشْجَارِ وَالْأَنْوَارِ
مَعْمُولَةٌ مِنَ الْحَرِيرِ فَتَعَقَّدْتُهُ بَعْدَ أَنْ قَالَ لِي هَذَا وَفَحَدَّثْتُ الْوَرَقَ وَالْأَنْوَارَ مِنَ
الْحَرِيرِ الصَّبْنِيِّ وَدَ عَمِلَ وَضَعُفٌ وَهَمِكٌ وَنَسِجٌ وَسَوَى وَمِنْ رَأَى لِي يَشْكُ فِيهِ
أَنَّهُ شَجَرٌ وَنُورٌ لَا يَغَادِرُ شَيْئًا

10

a) Cod. بكلي. b) Cod. لا مركب. Conjectura editi. c) Cod. بعين. Cf. supra p. 92. d) Cod. s. p.
e) Deest.

fut en réalité de quarante-huit jours. Cette même année (un certain) Kāwān arriva de Sérendib; c'est lui, et non Ismailawāh, qui paya pour la dîme de son navire la somme de six cent mille dinars.

LXXXIV. Mon interlocuteur dit encore que ce Kāwān lui avait fait le récit suivant: „Baghbour, roi de la Chine, m'introduisit dans un jardin à Khanfou. Ce jardin avait vingt *djérs* d'étendue. J'y vis des narcisses, des giroflées, des anémones, des roses et mille espèces de fleurs. Je fus émerveillé de trouver réunies en un seul jardin, en un même moment, toutes les fleurs de l'été et de l'hiver. „Comment trouves-tu cela? me dit-il. — Je n'ai jamais rien vu d'aussi joli, d'aussi charmant, répondis-je. — Tout ce que tu vois, arbres et fleurs, reprit-il, est un ouvrage de soie." Et je reconnus en effet que ces roses et ces fleurs étaient faites en soie de Chine, tissée, tressée, brodée, travaillée de toute façon; mais si bien qu'à simple vue on ne peut douter que ce soient des arbres et des fleurs.

وباندمان الكبير بيت كبير من الذهب فيه قبر يعظمه اهل اندمان
ولشدة تعظيمهم آياه بنوا عليه بيما من الذهب واهل الجزيرتين يزورونه
ويقولون انه قبر سليمان بن داود عم واثه كان دعا الله عز وجل ان
يحصل قبره حيث لا يصل اليه اهل ذلك العصر وان الله تعالى حضم
به فجعل قبره عندهم فاندمان^١ لم يقع اليها احد عاد البنا^٢ واثما حتى في بعض
من دخل بلاد الذهب انه رأى بصنعين^٣ رحلاه ذكر انه وصل الى اندمان في
حملة اهل مركب كانوا فيه وأكلوا ولم يتخلصوا غيره وانه حدثه بهذا الحديث^٤
وحديثي غير واحد من المحررين بأمر الدرّة المعروفة بالبتيمة واثما^٥
سميت البتيمة لانه لم يوجد لها اخوت في الدنيا واحدهم شرحا للعصه
١٥ حدث انه كان بهمان رجل يقال له مسلم بن بشر وكان رحلا مستورا

١) Cod. جليلي. ٢) Cod. بصغير. ٣) Cod. خلدمن. ٤) Cod. الكندر. ٥)

LXXXV. A Andaman-la-Grande est un temple d'or qui renferme un tombeau, objet de vénération pour les habitants; c'est leur grand respect pour ce tombeau qui les a portés à élever au-dessus ce temple d'or. Les habitants des deux îles y viennent en pèlerinage, et ils disent que c'est le tombeau de Salomon, fils de David, — que Dieu les bénisse l'un et l'autre! Ils ajoutent que ce monarque avait prié Dieu de placer son tombeau en un lieu où les hommes de ce temps-là ne pussent aller, et que Dieu lui accordant cette faveur, avait fait choix de leur île pour l'y mettre. En effet, personne jusqu'ici n'avait abordé à Andaman; personne du moins des nôtres n'en était revenu. Mais un compagnon qui a fait le voyage des pays de l'or, m'a dit avoir vu à Sanfin un homme qui disait avoir pris terre à Andaman avec l'équipage d'un navire. Tous furent mangés; lui seul échappa; et c'est par lui qu'on a su ce que nous rapportons.

LXXXVI. Bien des marins m'ont parlé de la fameuse perle connue sous le nom de *gétina* (orpheline), parce qu'elle n'a pas sa pareille au monde. Le mieux renseigné sur son histoire m'a conté qu'il y avait à Oman un homme nommé Moslim fils de Biehr. C'était un personnage honnête et de bonne

حميل الطريقه وكان ممن يجتهر العوامه في طلب التوت وكانت بيده بضاعة فلم يزل يجتهر الرجال للغوص ولا يرجع اليه فايده حتى ذهب جميع ما كان يملكه ولم يبق له حيله ولا ذخيره ولا ثوب ولا شيء يجوز بيعه الا خلخال بمائة دينار لزوجته فقال لها اقضيبي هذا للخلخال لا جهر به فلعل الله تعالى يستعمل شيئا فعالت له يا هذا الرجل لم تنق لنا ذخيره ولا شيئا نعول عليه ومن هلكنا وانقرنا فلئن ناكل بهذا للخلخال اصلح من ان نتلعب في البحر نلطف بها واخذ للخلخال وصرفه وجهر بجميعه الرجال الى الغوص وخرج معهم ومن شرط الغوص ان يقيم بالعوامه فيه شهرين لا عبر وعلى هذا يتشارطون¹ فاعصوا يغوصون تسعة وخمسين يوما ويخرجون المصدق ويفتكونه ولا يحصل لهم شيء² فلما كان في يوم الستين عاصوا على اسم ابليس لعنه الله فوجدوا فيما

1) God. جف. 2) God. يتشارطون.

conduite. Il faisait le métier d'équiper des plongeurs pour la pêche des perles. Il possédait quelque fortune; mais ses affaires avec les plongeurs réussirent si peu qu'il dissipa tout son bien et resta un beau jour sans ressources, n'ayant plus ni choses de prix, ni étoffes, ni aucun objet dont il pût faire argent, sauf un bracelet de cent dinars qu'avait sa femme. „Donne-le moi, dit-il à la femme, pour que j'en emploie la valeur à équiper une nouvelle troupe de plongeurs; peut-être Dieu nous favorisera-t-il de quelque heureuse rencontre. — Allons donc! dit la femme. Tu ne nous a laissé aucun objet de valeur, rien pour nous tirer d'embarras. Nous voilà perdus, réduits à la mendicité. Vivons du moins avec le prix de ce bracelet, plutôt que de le perdre dans la mer."

Mais le mari sut l'amadouer et emporta le bracelet qu'il vendit. Tout l'argent en fut employé à équiper des plongeurs, avec lesquels il s'en alla aux pêcheries. Il avait été convenu, suivant la coutume du lieu, que la pêche durerait deux mois, pas davantage. Les hommes, pendant cinquante-neuf jours, plongèrent, tirant des huttes et les ouvrant, sans rien trouver. Le soixantième

أخرجوه صدقة استخرجوها منها حتى لها مقدار كبير لعلّ نملها يوق بجميع ما كان يملكه مسلم منذ كان ولي رحمة فقالوا هذا وحدها على اسم ابليس لعنه الله فأخذها وسحقها ورمى بها في البحر فقالوا له يا هذا الرجل لِمَ فعلت أنت هذا قد اضررت وهلكك ولم يبق لك شيء يفع بيديك مثل هذه الخنة التي لعلها تساقى آلاف دنائير فتسحقها فقال سبحان الله كيف استخذت أن اندفع بمال استخرج على اسم ابليس وأن أعلم أن الله تبارك وتعالى لا يبارك وألما وصحت هذه الخنة بايدينا لبعثنا الله تعالى بها ويعلم من يعرف خسرها اعتدلى ولئن اندفعت بها لبغدين كَلَّ أحد في فلا يفوضون إلّا على اسم ابليس لعنه الله فأنز ذلك يعظم ١٥ على كَلَّ فائدة وإن عظمت والله لو كان مكانها كَلَّ لوؤو في البحر ما تلبست به أمضوا ففوضوا وولوا باسم الله وبمركه الله قال فاصدوا على ما

jour, ils plongèrent au nom d'Eblis (Satan), — que Dieu maudisse! — et cette fois ramenèrent une huppe qui contenait une perle de grande valeur; peut-être valait-elle tout ce qu'avait possédé Moslim depuis sa naissance jusqu'à ce jour. „Voilà, lui dirent les pêcheurs, ce que nous avons trouvé au nom d'Eblis." Moslim prit la perle, la réduisit en poudre et la jeta à la mer. „Eh quoi! dirent les plongeurs, est-ce ainsi que tu fais? Tu n'as plus rien, tu es réduit au dernier dénuement; il t'échoit une si magnifique perle, qui peut-être valait des milliers de dinars, et tu la mets en poussière! — Par la gloire de Dieu! répliqua-t-il. Me permettrais-je de tirer profit d'un bien obtenu au nom d'Eblis? Dieu ne saurait le bénir. C'est pour m'éprouver et pour me donner occasion de témoigner de ma foi qu'il a fait tomber cette perle entre mes mains. Si je l'avais gardée, vous auriez tous suivi l'exemple, j'en ne plongeant qu'au nom d'Eblis, péché dont le plus grand profit ne peut compenser la gravité. Par le Dieu unique! quand même j'aurais là toutes les perles de la mer, je n'en voudrais point à ce prix. Allez, plongez encore et dites: Au nom de Dieu et sous sa bénédiction!

Les pêcheurs plongèrent donc suivant ses ordres; et la prière du coucher du

رسم لهم فما متى صلوة العرب من ذلك اليوم وهو آخر يوم من الستين حتى حصل بيده دراهم احدىهما اليتمية والآخرى دونها بكنبر محملها الى الرشيد وبلغ اليتمية بسعين ألف درهم والصغرى بنائين ألف درهم وأنصرف الى عمان بمائة ألف فلما دارا عطيمة واشترى صيلا واعتبر عمارا وداره معروفة بهان، فهذا ما كان من حشر الدرّة اليتمية ٥

حدثني يونس بن مهران السيرافي التاحره وقد كان دخل الرابح قال رأيت في البلد الذي فيه مهرأحا الملك الرابح من الاسواق العطيمة ما لا تحصى وعَدْتُ في سوق الصيار بهذا البلد ثمان مائة صيرفي سوى ما في البلد من الصيار المعرقين في الاسواق وحكى من أمر حريزة الرابح وعمارها وكثرة اللدان والقرى فيها ما لا يقع عليه وصف ١٥
وس طريف الاحبار ما حتمنى به بعض اصحابنا قال ركنت في سبعين
الناسج Cod. و المحملها Cod. ٥

soleil de ce jour-là, qui était le dernier des soixante, n'était pas faite, qu'ils mirent la main sur deux perles, dont l'une était la *yétima* et l'autre d'une valeur beaucoup moindre. Moslim les porta l'une et l'autre au calife Rachid, lui vendit la *yétima* soixante-dix mille dirhems et la petite trente mille, et retourna à Oman avec cent mille dirhems. Il s'y bâtit une grande maison, acheta des propriétés, acquit des biens-fonds. Sa maison est bien connue à Oman. Et voilà l'histoire de la perle *yétima*.

LXXXVII. Younos, fils de Mahrân, de Siraf, le marchand, qui a été au Zabedj, m'a dit: „Dans la ville où réside le Mahrâdja, roi du Zabedj, j'ai vu une quantité innombrable de rues marchandes. Dans celle des Changeurs, j'ai compté jusqu'à huit cents changeurs, outre ceux qui sont établis çà et là dans les autres rues." Il ajoutait bien d'autres choses sur cette île, ses campagnes cultivées, la multitude de ses villes et de ses villages, qui passent toute description.

LXXXVIII. Un de nos compagnons m'a conté cette agréable histoire.

من الأبله^١ اريد يّيان^٢ فاحدنا الرياح والامواج وزاد الامر علينا حتى نرعنا
 بياينا ولم يكن عندنا شك في * انا ذالفون^٣ وكان في السفينة معنا امرأة
 معها صبي وكانت ساكنة قبل ذلك فلما اشتد بنا الامر اخذت ترقص
 الصبي ونضحك ولم يكن فينا فضل لخطاها لاننا يمسن من الحياة فلما
 صرنا في الشط^٤ وامتا الغرق فلت لها يا هذه المرأة ما تتعين^٥ الله عز وجل
 انت ترى ما حل بنا من البلاد وانما قد يمسن من الحياة ترقصين الصبي
 ونضحكين اما خفي الغرق كما حفنا ففالت لو سمعتم حديثي لتعقبنم
 وما انكرتم علي صبري وتهافني بالغرق فلما لها حدثنا ففالت انا امرأة^٦
 من اهل الابله وكان لوالدي صديق من فانانم المراكب المختلفة من عمان
 الى مصر^٧ وكان اذا ورد المركب الذي هو فيه من عمان نزل اليها وافام
 عندنا اياما واحدا اليها واذا اراد الخروج صلنا مثل ذلك واهدينا اليه ما

١) Cod. huc et infra. ٢) Cod. جيلو. ٣) Cod. ذالفون. ٤) Cod. شط. ٥) Decet.

«J'étais, dit-il, à bord d'un navire qui s'en allait d'al-Obolla à Bayan, quand le vent devint si violent et les vagues si fortes que nous dépourrâmes nos vêtements et nous nous crûmes perdus. Il y avait avec nous dans le navire une femme qui tenait un petit enfant. Elle était jusqu'alors demeurée fort tranquille. Mais quand l'affaire prit pour nous une tournure sérieuse, au lieu de se troubler, elle se mit en riant à faire danser le marmot. Ce n'était pas pour nous le moment de l'interroger, alors que nous désespérions de sauver notre vie. Mais une fois parvenus dans le Chatt-el-Arab, à l'abri du danger: «Femme, lui dis-je, tu ne crains donc pas Dieu? qu'est-ce qui te poussait, dans le péril mortel où nous étions, à rire en faisant danser l'enfant? Ne craignais-tu pas comme nous la noyade? — Si vous entendiez mon histoire, répliqua-t-elle, vous seriez surpris et vous comprendriez comment j'étais si tranquille et si peu effrayée de la tempête. — Conte-nous cela, dîmes-nous. — Je suis, dit-elle, d'al-Obolla. Mon père avait un ami parmi les matelots des navires qui font la traversée d'Oman à Basra et de Basra à Oman. Quand son navire venait d'Oman et faisait escale dans notre ville, cet ami descendait chez nous, nous offrait de petits cadeaux et restait

يمكننا وكان رحلا مستورا فتوحى لى به وما مضت غير ثلاث سنين حتى
توقى ان يقال لى قومي حتى املك الى عمان فان لى بها والدته واهلا،
فخرجت معه الى عمان وكنت مع اهله بها مقدار اربع سنين وهو يختلف
بين عمان والبصرة ثم توقى بعمان بعد ان ولدت هذا الصبي خمسة
اشهر فلما فضيت العدة لم يطب لى المعلم بعمان لان مقامى انما كان
بسببه فعلى لوالدته واهله اريد ان ارجع الى اهلى بالبلد فقالوا لى ان
اممت عندنا فاسمناك حيائنا فلبس لنا فى الدنيا غير هذا الصبي
وسئلوني فابنت فلما عرفت على الخروج اشتريت للصبي سرا ونيقا من
حيدرآباد وجعلت فيه نبالا كنت قد جمعتها لى والصبي وثيرة كنت قد
اذخرتها وعطيت ذلك كله واحكمته وجعلت الصبي فودع وخرجت فى
مركب يريد البصرة فيهما حين اذ احذنا الخب فانكسر المركب نصف

jusqu'au départ; et nous lui faisons nous-mêmes des présents suivant nos facultés. C'était un homme de bien. Mon père me donna à lui en mariage. Mon père étant mort au bout de trois ans, mon époux me dit: „Viens que je t'emmène à Oman, où j'ai ma mère et ma famille." Je le suivis à Oman et y demeurai avec les siens l'espace de quatre ans, lui continuant toujours ses voyages d'allée et venue entre Oman et Basra. Puis il mourut à Oman, cinq mois après la naissance de cet enfant. Quand j'eus passé le terme légal, je m'ennuyai à Oman où je n'étais demeurée qu'à cause de mon mari; et je dis à sa mère et aux siens: „Je veux retourner à al-Obolla, dans ma famille. — Si tu veux rester chez nous, dirent-ils, nous partagerons avec toi; nous n'avons pas d'autre enfant que le tien." Ils me pressèrent de demeurer, mais je n'y consentis pas. Au moment de partir, j'achetai pour l'enfant un lit solide en bambou, dans lequel je mis des vêtements à lui et à moi, avec divers objets de valeur, fruit de mes épargnes, tout cela recouvert, arrangé solidement, et l'enfant par dessus.

„Je m'embarquai sur un navire qui allait à Basra. Durant le trajet, une tempête nous assaillit, le navire fut mis en pièces dans l'obscurité de la nuit, les

الليل وتفرقت الركاب والسائيات في البحر فلم ير احدهم متا صاحبه
وتعلقت بلوح من الالواح فضبطته ولم ازل عليه الى الغد نصف النهار
حتى رآنا صاحب مركب مجنار مجمع من رأس الماء نحو عشرة انفس
كنت انا احدهم وقلنا الى مركبه ونكسوا رؤسنا حتى قدفنا الماء الذي
شربناه في البحر وسعونا ادوية واجلونا الى من العبد بالعداء حتى
رحعت نفوسنا الهنا واننا قد نسيت ابني لِمَا انا فيه وزال الفكر به
عن قلبى فلَمَّا كان من العبد قال صاحب المركب - وأنا اسمع - انظروا هذه⁷⁰⁷
المرأة الهاء لمن فان هذا الصبي الذي وحدناه يموت فعالوا في الكي
لنا فذكرت الصبي فعلمت قد كان لي لمن ومع ما مر بي فما أعلم أنه
قد بقي منه شيء فعالوا ابصرى هذا الصبي قبل أن يموت محامولى¹⁰
بالسرير وفيه الصبي بحاله ما تحكو ولا احدوا منه شيئا فكما رأيته
a) Cod. احدا. b) Cod. لها.

passagers et les matelots dispersés sur les flots; on ne pouvait se voir les uns les autres. Pour moi, cramponnée à une planche, je m'y maintins jusqu'au milieu du jour suivant. Un navire qui passait nous aperçut. Le patron recueillit à la surface de la mer une dizaine de naufragés, et moi dans le nombre. Une fois à bord, on nous mit la tête en bas pour nous faire rendre l'eau que nous avions bue, on nous donna une potion, enfin nous fûmes soignées jusqu'au lendemain où nous reprîmes nos esprits. J'avais été si secourée dans cette affaire que le souvenir de mon enfant m'était sorti du cœur, lorsque j'entendis le patron disant: „Voyez si cette femme a du lait; sans quoi l'enfant que nous avons trouvé ne tardera pas à mourir." Les hommes vinrent à moi et me demandèrent: „As-tu du lait?" Alors je me souvins de mon nourrisson et je répondis: „Oui, j'avais du lait; mais après ce que j'ai éprouvé, je ne sais s'il m'en reste encore. — Vois cet enfant, avant qu'il meure", dirent-ils. Et ils m'apportèrent le berceau avec l'enfant dedans, le tout tel que je l'avais laissé, sans que rien y manquât. A cette vue, je poussai un cri, je tombai la face contre terre et je m'évanouis. On me

وَجَعَلْتُ عَلَى وَجْهِهِ وَصَرَحْتُ وَعُشِيَ عَلَى فَرَشُوا عَلَى الْمَاءِ وَقَالُوا مَا أَنْتَ
 فَاقْبَلْتُ بَعْدَ سَاعَةٍ وَأَقْبَلْتُ أَنْكِ وَاضْمِ الصَّنَى فَعَالُوا يَا هَذِهِ الْمَرْأَةُ مَا لَكَ
 فَعَلْتُ هَذَا الصَّنَى ابْنِي عِظَامُ صَاحِبِ الْمَرْكَبِ عَلَى وَقَالَ هَذَا ابْنُكَ فَأَيُّ
 شَيْءٍ الَّذِي يُحَنِّدُ فَأَقْبَلْتُ أَعَدْتُ عَلَيْهِمْ مَا حَتَمْتُ وَجَعَلُوا يَجْرَحُونَ شَيْئًا
 "بَعْدَ شَيْءٍ" كَانَتْ أَنَا وَضَعْتُ السَّاعَةَ فَمَا مَدَّ أَحَدٌ إِلَّا بِكَاءٍ عَظِيمًا
 وَجَدُوا اللَّهَ وَشَكَرُوهُ فَأَنَا عَرَفْتُ فِي ذَلِكَ الْمَحَرِّ وَقَرَّبْتُ بَيْنِي وَبَيْنَ ابْنِي تَجْمَعُ
 اللَّهُ بَنِي وَبَيْنَهُ عَلَى ذَلِكَ الصُّورَةِ أَحَافَ مِنْ هَذِهِ الرَّحْلَةِ أَنْ كَتَبَ اللَّهُ
 عَلَى الْغُرُقِ لَمْ يَنْفَعْنِي الْحَذَرُ

وَحَدَّثَنِي بَعْضُ تَجَارِ سِيرَافٍ قَالَ رَكِمْتُ فِي مَرْكَبٍ مِنْ عَمَانَ يُرِيدُ
 الْبَصْرَةَ وَكَانَ فِي الْمَرْكَبِ حَارِيزٌ مَنصُورِيَّةٌ حَمِيلَةٌ الْوَحْدَةِ فَارَهُدٌ وَرَأَيْتُ أَحَدًا¹⁰
 بِلَانِيَّةِ الْمَرْكَبِ يَوْمَئِذٍ فِي الْوَقْتِ إِذَا قَرَّبَ مِنَ الْبَلَدِ وَلَمْ يَكُنْ يَقْدِرُ

a) Deset.

jeta de l'eau sur la figure, en disant: „Qu'as-tu ?” Revenne à moi, je me mis à pleurer en prenant l'enfant sur mon cœur. „Qu'as-tu donc, femme ? répétèrent les assistants. — Cet enfant, dis-je, est mon fils.” Le patron s'approcha et me dit: „Cet enfant est à toi ? Eh bien ! qu'a-t-il sous lui, dans le berceau ?” Je me mis à leur énumérer pièce à pièce ce qui faisait la couche de l'enfant, et ils sortaient chaque chose l'une après l'autre, tout se trouvant comme si je venais de le placer à l'instant même. Les assistants pleuraient et louaient Dieu et lui rendaient grâces. Après avoir été ainsi submergée dans les flots de l'océan séparée de mon fils, et ensuite miraculeusement réunie à l'enfant, quelle crainte pourrais-je avoir dans cette petite traversée ? Si Dieu eût décidé que je serais noyée, à quoi m'eût servi de m'en préoccuper ?”

LXXXIX. Un marchand de Siraf m'a fait cette histoire: „Je m'en allais d'Oman à Basra. Parmi les passagers était une jeune fille fort jolie, de Mansoura; et je remarquai qu'un matelot lui faisait des agaceries; mais il n'en put rien

عليها لكونها في الملتح فمنا من حاركة^a تغير البحر واحذنا لخبث
فاصيب المركب واتفق ان تعلقت بالشرع وقد تعلق به فلي جماعه
فيهم لجارية المنصورية وذلك المانتي الذي كان يولع بها فحعل يراودها
عن نفسها وفي درسه برحلتها وتمنع بهيه نهارها والامواج ترعنا ونضعنا الى ان
وضعت الجارية ونمكن منها فوطتها وانا ارى وليس فينا فصل للقيام ولا حظابه
ولا قدرة على منعه ولا الفكر ايضا فيه لانا هالكين في البحر واصبحنا وقد
تلفت للجارية وسعطت عن الشرع في البحر مع اكثر من سليم على الشرع^b
وحدمنى انه كان بصيمور^c رجل من اهل سيراف يعال له العباس
ابن ماهان وكان هنرم^d المسلمين بصيمور^e ووجه البلد والمنضوى^f اليه
من المسلمين فدخل بعض بالانبي المراكب وكان من اهل الشجر^g في

a) Cod. حركه. b) Deest. c) Hic et semel infra cod. بصيمور. Sed deinde بصيمور. d) Cod. هيرم. e) Cod. والمنصور. f) Cod. المنضوى. g) Cod. هيرم.

avoir parce qu'elle se tenait dans la cabine. Au voisinage de Kharek, la mer changea, le vent souffla en tempête, et le navire fut brisé. Par chance, je m'accrochai aux agrès; plusieurs autres personnes en avaient déjà fait autant, entre autres la jeune fille de Mansoura et le matelot qui en était épris. Celui-ci commença à entreprendre la jeune fille pour en avoir satisfaction; elle le repoussait à coups de pied, si bien qu'elle le tint à l'écart tout le reste du jour. Nous montions et descendions toujours au gré des flots. Enfin la jeune fille cessa de se défendre; le matelot s'en rendit maître et en fit à sa volonté. Je le voyais faire; mais nous étions dans l'impossibilité de changer de place, pour lui parler et l'arrêter. D'ailleurs nous n'y pensions guère, nous voyant à deux doigts de la mort. Quand vint le matin, la jeune fille avait péri en tombant des agrès avec la plupart de ceux qui s'y étaient réfugiés."

XC. Le même m'a raconté qu'il y avait à Seimour un personnage très considéré, originaire de Siraf, nommé Abbé fils de Mahân, qui était honarman des musulmans, leur protecteur dans cette ville.

بصيمور فرأى فيه صنما على صورة حاربه في نهاية الحسن مطلب علفه من القيم ونعتم اليها فانزل بين اخذها واجتاز به احدى من القوم ففرع وتماعد وطقن به القيم فتقدم الى الصنم فوجد بين اخذها ماء فتعلق بالرجل ورفع من ساعته الى الملك بصيمور وعرف الصورة وأمر الرجل بما فعل فقال ما ترون فقالوا يطرح للعيلة حتى تدوسه وقال آخر يقطع قطعاً فقال لا يجوز هذا فآذ من العرب وبيننا وبينهم شروط ولكن يمضى واحد منكم الى العتاس بن ماهان هنرمين^١ المسلمين فيقول له ما حكم الرجل منكم اذا وجد في مسجد من مساجدكم امرأة وانظروا ما يقول فافعلوا به فمضى اليه احد الوزراء واستغناه فاحب^٢ العتاس بن ماهان ان يعظم امر الاسلام عندهم فقال اذا وجدنا احدا على هذه الصفة فقتلناه^٣ فقتلوا الرجل فاتصل للحمر بالعتاس وكيف حرت هذه العشيبة فخرج عن

a) Addida. b) Cod. عيرمين. c) Cod. فاجاب.

Un matelot, homme de mauvaises mœurs, passant à Seimour vit une idole qui représentait une jeune femme d'une extrême beauté. Se croyant inaperçu, il alla vers l'idole et se mit entre ses cuisses. Un des desservants du temple vint à passer, le matelot eut peur et s'écarta. L'homme, qui l'avait vu, s'approcha de l'idole et aperçut du liquide entre les cuisses. Il mit la main sur le matelot, le conduisit au roi de Seimour, conta l'affaire, et le matelot confessa ce qu'il avait fait. «Qu'en pensez-vous? dit le roi aux personnes qui l'entouraient. — Qu'on le jette aux éléphants, dit l'un, afin qu'il soit foulé sous leurs pieds. — Qu'on le coupe en morceaux, dit un autre. — Non, reprit le roi. N'agissons pas ainsi. C'est un Arabe. Entre les Arabes et nous, il y a des conventions. Que l'un de vous aille trouver Abbās fils de Māhān, *honarman* des musulmans, et lui dise: «Quel est chez vous le châtiment d'un homme surpris avec une femme dans une mosquée? Écoutez sa réponse, et agissez en conséquence.»

«Un des visirs alla exécuter les ordres du roi. Abbās fils de Māhān, pour faire valoir aux yeux de ces infidèles la grandeur de sa religion, répondit: «En de telles circonstances nous mettons l'homme à mort.» Sur cette réponse, on tua le

صبيور سراً من الملك خوفاً أن يمنع من الخروج عن بلده لمبته وموضعه
 وحدثنى داربين السيراقي وهو أخو امرأة عبيد الله بن أبوب وعبيد
 الله حال عبد الله بن الفضل القاضي قال كنت بخانقوا^١ - وفي سنة
 الصين الأكبر - يوماً إذ قيل في عد يدخل البلد أحد من حجاب بغنوره
 عد وإي من بعض النواحي فجلس الناس من عد في الطريق الذي يجتاز
 للنظر اليه وابتدأ أصحابه يدخلون طلوع الشمس طعة إلى وقت العصر
 ثم أدخل الخاحب نفسه وإذا معه من الرجال نحو مائة ألف فارس^٢
 ومن الأخبار الطريف ما حدثني به العباس بن ماهان هنري^٣ صبيور
 أن بعض التجار أخبره عن نفسه أنه حفر مركباً من سندان أو صبيور
 إلى عمان (الشقة متى) وأنه ستم إلى وكيلة في المركب حشيشة ضويلة^٤
 سمس^٥ Cod. ٢) بصيرة Cod. ٣) رجل Cod. ٤) رجل Cod. ٥) دخلوا Cod.

mamelot. Abbas, quand il connut les détails de l'affaire, eut peur que le roi, sachant en quelle estime il était tenu, ne le retint de force dans la ville, et il s'échappa secrètement de Sémour.

XCI. Darbézin de Siraf, frère de la femme d'Obédallah fils d'Ayyoub, lequel était l'oncle maternel d'Abdallah, fils de Fadhl, le Cadi, m'a dit: „J'étais un jour à Khanou, capitale de la Grande-Chine, lorsqu'on annonça que le lendemain un des chambellans du Baghbour (empereur), revenant d'une expédition dans une des provinces, ferait son entrée dans la ville. Au jour dit, les gens s'assirent tout le long du chemin que le chambellan devait suivre, afin de voir le cortège. L'entrée de l'escorte par groupes commença au lever du soleil et ne finit qu'à l'aar (trois heures après midi). Enfin le chambellan entra lui-même. Il avait avec lui cent mille cavaliers.

XCI. Abbas fils de Mahan, *honorem* de Seimour, m'a raconté cette singulière aventure qu'il tenait d'un marchand à qui la chose était arrivée.

Ce marchand avait frété un navire pour le voyage de Sندان ou de Seimour (je ne sais plus trop) à Oman. Entre autres objets de vente, il avait remis à son

من الساج عليها علامة وقال له بع هذه واشترى بنمينا كذا وكذا من
السطح وكتب له بذلك تذكرة وحضف المركب^١ فلما كان بعد شهرين أو
ربادة عليها وأنا حالس في منبري وإذا برجل قد رافا فعلى في ود دحات
للخور حشمة طويلة عليها أسمك صممت أعدوه ولبس على معي فانظر
هذا الخشبة بعينها فلم اشك أن المركب انكسر في البحر لأنها حشمة^٢
طويلة تحت للخشب علم يمكن اخراجها من المركب في وقت الحب وطرح
المياح الى البحر وزال الشك عني في أن المركب اصيب بجاء الناس معزوني
ونعريت عن المركب وما فيه وعدت الى شعلى ولبس عندى النشة
شك في أنه تالف لأنه ما جاعنا من البحر أحد عنده خبر^٣ فما مضى
ألا شهران أو نحوهما حتى جاعنى الشير فعال مركبك قد طلع صممت^{١٠}
مبادرا فإذا بالمركب قد شارف البلد ونزل الوكيل منه وجاعنى فسألته عن

١) المركب. ٢) الخشبة. ٣) الخبر.

préposé une longue pièce de bois de *sady* portant sa marque, en lui disant: „Vends-la, et avec le prix achète tel et tel objet”, dont il lui donnait la note. Le navire partit. „Au bout de deux mois ou davantage, dit le marchand, j'étais assis dans ma maison lorsqu'un homme vint me dire: „Il est arrivé dans le port une longue pièce de bois sur laquelle ton nom est tracé.” Je me lève, je cours au port, plein d'inquiétude, je regarde; c'était bien ma pièce de *sady*. Je demeurai convaincu que mon navire avait été brisé dans la mer; car la pièce, qui était fort longue, avait été placée sous d'autres madriers; et assurément on n'avait pu, au moment d'une tempête, la tirer du navire pour la jeter à la mer avec d'autres bagages. Ainsi persuadé du naufrage, je reus à ce sujet des compliments de condoléance, je pris mon parti de la perte du navire et du chargement, et je retournai à mes affaires. Aucun espoir ne me restait, aucune nouvelle ne nous était venue de la mer, lorsque, environ deux mois plus tard, un homme m'arrive, disant: „Ton navire est en vue”. Je cours au port, le navire aborde, mon préposé débarque et vient à moi. Je l'interroge. „Sains et saufs et en bonne

للبحر فعال سلامة وجميع فعلت هل ذهب منكم شيء أو طرحتم إلى البحر
 شيئاً فعال لم يذهب منا جلاله محمدت الله كثيراً فعلت إذ ما فعل
 تلك الخشبة العالقة فعال بعثها بنيف وثلاثين ديناراً واشترى لك بالثمن
 وكثر تعجبى من ذلك ثم جلسنا نحاسنى على منها فعلت لا بد أن
 تصدقنى عن هذه الخشبة وعمرته عليه فعال لى أبى لىما حولت جميع
 ما فى المركب إلى الساحل رفع بعمان حت عظيم فى البحر تحملت الامواج²⁷⁰
 الاحشاب إلى البحر وقلب البحر الرمل على الساحل فغدا ما شاء الله أن
 يغطيه من الاخشاب فلما كان من الغد حبست الرجال وطلبنا الامتعة فلم
 نجد شيئاً غير الخشبة الطويلة فعلت لعل الرمل قد سقا عليها فغطاها
 11 فاستأخرت من حفرة الساحل ليطلبها فما وجدنا لها على حذر وإذا الامواج قد
 دفنتها إلى البحر فعادت إلى صاحبها وهذا من أطرف ما سمعته فى هذا المعنى
 2) Cod. الذهب 3) Cod. حوت

santé, dit-il. — N'avez-vous rien perdu ? demandai-je, ni rien jeté à la mer ? — Nous n'avons pas perdu un cure-dents," répond le préposé. Je rendis grâces à Dieu et repris: „Qu'as-tu fait de telle pièce de bois ? — Je l'ai vendue, dit-il, trente et quelques dinars, et j'en ai employé le prix en achats pour toi." Sa réponse me surprit fort. Ensuite il me rendit ses comptes, sans oublier le prix de la pièce de bois. „Il faut, lui dis-je, que tu m'aies la vérité au sujet de cette pièce de *sadj*." „Et je le pressai jusqu'à ce qu'il me fit le récit suivant: „Nous étions arrivés à Oman et nous avons débarqué sur la plage tout le chargement du navire, quand s'éleva une forte tempête, et les vagues roulèrent les pièces de bois vers la mer, bouleversant le sable du rivage qui recouvrit telle et telle de ces pièces à la volonté de Dieu. Le lendemain, je rassemblai les hommes, nous recherchâmes nos marchandises, et tout fut retrouvé, hormis cette longue pièce de bois. Pensant que le sable l'avait peut-être cachée, je fis fouiller tout le long du rivage, mais sans succès." Et voilà que les flots l'avaient entraînée à la mer et ramenée vers son maître. C'est là une des aventures les plus singulières que j'ai entendues conter en ce genre.

وخرج في سنة اثنين وأربعين وثلاث مائة مركب لمعدن الحار بالمصره من عمان إلى جدّه وتجمع الحطب في بعض فواحي^a شحر لبنان وطرحوا إلى البحر شيئاً من الحمولة وفيما طرح حمولة أعدال فطن حليج^b وسلم المركب، واتفق أن خرج مركب لهذا الناجر في هذه السنة أيضا من المصره يريد عدن وعلافه فلما صار إلى تلك الناحية من شحر لبنان^c انقطع الغارب أو الدونيچ من حلف المركب وأخذت الأمواج فطرح المانابله^d نفوسهم في الغارب أو الدونيچ وصعدوا حلقه لباحذونه فدخل مومعا شبيه البطن في البحر فدخلوا حلقه فإذا على الساحل حمولة أعدال فطن حليج بعلامه صاحب المركب فحملوها في الغارب وورق الله السلامة وقد كانوا قدروا أن مركبا انكسر فيه الأعدال صعدوا بعد ذلك البحر أن هذه الأعدال من حمولة ما طرح من ذلك المركب^e

وحدثني من أنق لعولته أنه شاهد ببعض بلاد الهند رحلين منهم

عديا و. Cod. d) حليج. Cod. e) حجر اللين, mox حجر نان. Cod. h. l. b) النواحي. Cod. a)

XOIII. En l'année 842, un navire appartenant à un marchand de Basra, allait d'Oman à Djedda, lorsqu'il fut assailli par un coup de vent dans les parages de Chihr de l'encens. On jeta à la mer une partie de la cargaison, entre autres cinq ballots de coton mondé, et le navire fut sauvé. La même année, un autre navire appartenant au même marchand, partit de Basra pour Aden et Ghalafiga. Aux environs des mêmes parages de Chihr de l'encens, un canot s'étant détaché derrière le navire, emporté par les flots, quelques hommes se jetèrent dans la chaloupe pour le rattrapper. Ils coururent après et l'atteignirent dans une petite baie. Et voici que sur le rivage on aperçut cinq ballots de coton mondé portant la marque du maître du navire. Les ballots furent chargés sur la chaloupe qui regagna son navire. On crut que cela provenait d'un naufrage. Mais on sut plus tard que les ballots faisaient partie de la cargaison jetée par-dessus bord.

XOIV. Une personne digne de foi m'a dit avoir vu dans un pays de l'Inde

قد بقيناه وحفر كل واحد منهما بئر وملاها بعد أن قام فيها على رحله
 سرحيناً وحمل فيه ناراً ووسطاه بينهما نرداً وجعلنا يلعبان بها وبمضغان
 النانسول^١ ويعتبان والنار تعمل فيهما من أسفل إلى أن بلغت النار إلى
 فلوبهما فطقياً ولم يظهر منهما نائم ولا نعيم^٢ وقال أنه لا يعلم هل حدثه
 هذا الرجل أنهما ماتا في اليوم الأول أو جلسا يلعبان إلى اليوم الثاني
 وماذا فيه^٣

وحدثني عبد الواحد بن عبد الرحمن القسوي^٤ - وهو ابن أخي أبي
 حاتم القسوي وعد سائر سنين كثيرة في البحار - أن الهند كانت نشده شعورها
 مثل العائن على الروس وكانت سيوفها مستعبد طابعه فوقع بين طابعه منهم
 ١٠ وبين طابعه أخرى حرب فاستظهرت أحدهما على الأخرى فتحكموا عليهم

a) Sic. Post رجلين nonnulla exordium patet. b) Cod. وسطا. c) Cod. النانسول. d) Cod.
 القسوي. e) Cod. شهد. Adde كاتى شهد.

deux hommes (se donner la mort d'une manière étrange). Ils avaient creusé à
 côté l'un de l'autre deux fosses, et, y étant entrés debout sur leurs pieds, ils
 avaient rempli l'intérieur de fiente sèche allumée. Pendant que le feu les consu-
 mait par le bas du corps, ils jouaient ensemble sur un damier placé entre eux
 deux, mâchaient le bétel, chantaient, sans donner un signe de douleur, sans
 changer de visage, et cela jusqu'au moment où le feu leur atteignit le cœur et
 les fit mourir. Celui qui m'a répété le fait ne se souvenait pas si le narrateur
 lui avait dit qu'ils moururent dès le premier jour ou s'ils vécurent jusqu'au len-
 demain.

XCV. Abd-el-Onahid fils d'Abd-er-Rahman, de Fasa, qui était fils du frère d'Abou-
 Hatim de Fasa, et qui avait longtemps parcouru les mers, m'a dit que les In-
 diens portaient autrefois leurs cheveux dressés sur la tête comme des mitres et se
 servaient de sabres droits. A la suite d'une guerre, les vainqueurs dirent aux
 vaincus: „Nous ne vous épargnerons pas, que vous n'ayez les cheveux baissés
 devant nos cheveux et les sabres courbés devant nos sabres... C'est pourquoi

وقالوا ما نرجع عنكم إلا أن تجعلوا شعوركم ساحدة لشعورنا وسبوتكم
 ساحدة لسبوتنا فصارت الفرفة المسطهر عليها نشدة شعورها منكوسة وسبوتهم
 مفترسة وهو العراطل فالرسم باقي إلى اليوم على هذا في تلك الطوايف ٥
 وحدهنى على بن محمد بن سهل المعروف بسروء وقد دخل * نندة
 ١٧١٧ ودبابد هذه الدور بها راكمه على الماء وساير أهلها بهم الشكره صغيره
 وكبره لكثرة أكلهم العنبله وهو ذكر السلاحف وأن كل واحد منهم
 يشد من باب منزله إلى الماء حملا في وند فاذا اصغرت الشمس أخذتهم
 الشكره فيخرج الواحد من بيته ويمسك الحبل إلى الماء ليعضى حاجته
 وينطهر ويعود إلى منزله فلا يزال كذلك إلى من الغد ضحوة النهار حتى
 تنسب الشمس وبضى النهار وأن متجان الغراء إذا دخلوا بلادهم أخذوا
 ١٧١٨ حبل هذا محلوله مشدودا على باب هذا وحبل هذا على باب هذا فيخرج
 a) Cod. fort. جسرور b) Sla. c) Cod. العلم.

les vaincus durant rabattre leur chevalure et recourber leurs sabres. Ces
 sabres courbes sont nommés *gardhil*. Et cette coutume dure encore parmi ces
 tribus.

XCVI. Ali fils de Mohammed, fils de Sahl, connu sous le nom de Serouar, qui avait
 été à Tatbe et Dababid (1) m'a conté que les habitations sont bâties au bord de l'eau.
 Les gens, petits et grands, y sont tous héméralopes, parce qu'ils mangent trop
 de *ghélam*, c'est-à-dire de maies de tortue marine. Chacun a une corde attachée
 à la porte de la maison, allant jusqu'à l'eau où elle est fixée à un pieu. Leur
 héméralopie commence à l'approche du coucher du soleil. A partir de ce mo-
 ment, celui d'entre eux qui sort de sa maison pour satisfaire un besoin, saisit
 la corde, va à l'eau, se purifie et retourne au logis de la même manière. Il en
 est ainsi jusqu'au lendemain, au grand jour, quand le soleil est déjà haut. Quel-
 quefois un mauvais plaisant, venu dans leur pays, s'amuse à prendre la corde
 d'une porte pour l'attacher à une autre; l'héméralope descendu à l'eau et reve-

الواحد منهم إلى الماء ويعود إلى منزله الآخر فيدخله فيقع بينهما الشر
ويقول له دخلت بيتي متعمداً ✽

وحدثت عن رجل يقال له أبو طاهر البغدادي أنه قال دخلت الزابج
ومن بلاد جزيرة الزابج بلداً يقال له مرقاويد فيه عنبر كثير جداً وأنه ٤٧٥
« ما حمل أحده قط من ذلك العنبر في مركبة وخرج عن البلد إلا رجع
اليه وأنهم يخالون في بيع العنبر على الغبراء ومن لا يعرف حبر العنبر بلغ
بأرخص سعر وافل ثمن وإن «لاني طاهره هذا» كان في المركب شيء من
العنبر قد حمل سرّاً من صاحب المركب فرجعت الريح عليهم ورتنهم
إلى البلد ✽

١٥ وحدثني يزيد الحناني فاحوده الزنج قال رأيت في نواحي بلاد الزنج
حبلين عظيمين بينهما وادٍ وفيه أنار النار وعظام نخرة وحلود مختومة
عظاماً Cod. د) طاهر Cod. ج) Deest. ب) مرقاويد Cod. هـ)

nant entre dans le logis du voisin. On se fâche, on se querelle: „Ce n'est pas sans intention, dit celui-ci, que tu es entré chez moi.”

XOVII. Un personnage nommé Abou Taher, de Bagdad, contaît qu'il avait fait le voyage du Zabadj, et visité une des villes de l'île du Zabadj appelée Mozofawid où l'ambre (gris) abonde. Mais quiconque s'en va du pays avec une provision de cet ambre dans son navire s'y voit bientôt ramené. Les indigènes font de leur mieux pour en vendre aux étrangers, et ceux qui ignorent cette particularité de l'ambre en achètent beaucoup à vil prix. Et cet Abou Taher en avait emporté une certaine quantité dans le navire, à l'insu du patron; mais le vent devint contraire et les ramena dans l'île.

XOVIII. Yezid d'Oman, capitaine d'un des navires qui vont au pays des Zindje, m'a dit: „J'ai vu dans ce pays deux grandes montagnes, entre lesquelles est un vallon portant les traces du feu, jonché d'os calcinés et de peaux brûlées.

فَسَأَلْتُ عَنْهُ فَعِيلٌ لِي هَذَا وَإِدْ يَكْرَى فِيهِ وَجَا فِي السَّنَةِ نَارَ فَرْتَمَا حَاءَ
النَّارِ وَفِي الْوَادِي عَنَمٌ وَمَوَاشِي تَرْكٌ وَلَمْ تَشْعُرْ أَرْبَانَهَا وَرَعَاتَهَا لِذَلِكَ فَتَكْرَهُهُمْ
وَأَنَّ النَّارَ يَكْرَى فِي الْوَادِي أَيْمَانًا مِثْلَ السَّيْلِ إِذَا حَرَى فِي الْوَادِي ٥
وَبِلَادَ الْهِنْدِ لَصُورٌ يَكْرَى مِنْهُمْ جَمَاعَةٌ مِنْ بِلَدٍ إِلَى بِلَدٍ فَيَعْبُدُونَ عَلَى
النَّارِ الْمَوْسِمِينَ إِمَّا عَرِيبٌ وَإِمَّا هِنْدِيٌّ فَيَقْبِضُونَ عَلَيْهِ فِي يَبَدٍ أَوْ فِي
السُّوقِ أَوْ فِي الطَّرِيقِ وَيَحْرَدُونَ فِي وَجْهِهِ السَّكَاكِينِ وَيَقُولُونَ لَوْ أَعْطَانَا
كَذَا وَكَذَا وَالْآنَ فَتَلْنَاكَ فَإِنْ نَعْتَمَ إِلَيْهِمْ أَحَدٌ يَمْنَعُهُمْ مِنَ الرَّحْلِ أَوْ سُلْطَانٍ
فَتَقْتُلُوهُ وَلَمْ يَبَالُوا عَنْهُ أَنْ يَقْتُلُوا أَوْ يَقْتُلُوا ثُمَّ أَنْفُسُهُمْ بَعْدَهُ كُلُّ ذَلِكَ
عِنْدَهُمْ سَوَاءٌ إِذَا طَالَمُوا الْإِنْسَانَ لَمْ يَسْعَ أَحَدٌ أَنْ يَكْتُمَهُمْ وَلَا يَتَعَرَّضَ
لَهُمْ خَوْفًا مِنْ نَفْسِهِ وَيَمْضِي مَعَهُمْ فَيَجْلِسُ حَيْثُ شَاءُوا مِنْ سَوْفَةٍ أَوْ
دَارٍ أَوْ دُكَّانَةٍ أَوْ فِي بَسْتَانَةٍ فَيَجْمَعُ لَهُمُ الْمَالُ الَّذِي هُوَ طَاعُوهُ عَلَيْهِ وَالْمَتَاعُ
مَسْمُوعٌ أَحَدٌ ٥ بِلَالُوا عَنْهُ ٥ وَادٍ ٥ Cod. e)

Sur les questions que je fis à ce sujet, on me dit qu'à certaines époques, un feu traversait ce vallon; s'il s'y trouve des brebis ou d'autre bétail à paître, et que les bergers se laissent surprendre par le feu, ils sont tous brûlés. Ce feu arrive à certains jours, coulant comme un torrent."

XCIX. Dans les pays de l'Inde, il y a des troupes de voleurs qui vont de ville en ville et s'attaquent aux riches marchands, tant indigènes qu'étrangers. Les brigands saisissent leur homme dans son logis, sur la route, ou même en plein marché. Ils lui mettent le couteau sur la gorge, en disant : « Donne-nous telle ou telle chose, ou tu es mort. » Si quelqu'un approche pour défendre l'homme attaqué, ils le tuent, fût-ce un magistrat (officier du gouvernement), sans s'inquiéter du risque de leur propre vie. Peu leur importe. Aussi quand ils attaquent, personne n'ose leur résister ni dire mot, crainte de mort. L'homme saisi les suit et s'arrête où il leur plait, au marché, chez lui, dans sa boutique, dans son jardin, pour réunir la somme et les objets qu'ils exigent. Pendant ce temps, ils mangent et boivent, toujours

وَمَعَ ذَلِكَ يَأْكُلُونَ وَيَشْرَبُونَ وَسَكَكِينَهُمْ مُجْتَرِدَةٌ فَاذَا جَمَعَ مَا وَافَعَهُ
عَلَيْهِ أَحْصَرَ مِنْ يَحْتَمِلُهُ مَعَهُمْ وَمَصَى وَهُمْ مَحِيطُونَ بِهِ حَتَّى يَبْلُغُوا أَمَانَتَهُمْ
الَّذِي يَأْمَنُونَ فِيهَا عَلَى أَنْفُسِهِمْ فَيُظْلَعُونَ مِنْ هُنَاكَ وَيَأْخُذُونَ الْمَنَاعِ
وَالْمَالِ ٥

٥ وَحَدَّثَنِي مُحَمَّدُ بْنُ مُسْلِمٍ السِّيرَافِيُّ وَكَانَ مَقْبُومًا بَنَانَهُ نَبَا عَشْرِينَ
سَنَةً وَهُدًى سَافِرًا إِلَى أَكْثَرِ بِلَادِ الْهِنْدِ وَعَرَفَ أَحْوََالَ أَهْلِهَا وَمَعَامِلَهُمْ مَعْرُوفَةً ١٧٥
حَيْثُ لَا يَمُرُّ أَنْ يَلْقَى عَشْرَ نَفْسٍ حَامِلَةٍ إِلَى صَبْوَورٍ وَبَانَةٍ فَيَصْرُفُ عَلَى رَجُلٍ
مِنَ الْبُحَّارِ هِنْدِيٍّ لَا أَبَ يَمْلِكُ مَالًا عَظِيمًا وَالْأَبَ شَدِيدَ الْمَحَنَةِ لَا
وَلَدَ لَهُ سِوَاهُ فَيَقْبِضُوا عَلَيْهِ فِي وَسْطِ مَنْزِلِهِ وَطَالِيهِ بِعَشْرَةِ آلَافٍ دِينَارٍ أَوْ
١٥ عِوَاذَ ذَلِكَ وَكَانَ هَذَا بَعْضُ مَا يَمْلِكُهُ أَبُوهُ فَوَجَدَ إِلَى أَبِيهِ يَعْرِفُهُ مَا نَزَلَ بِهِ
وَيَسْأَلُهُ أَنْ يَشْتَرِيَهُ وَيَخْلُصَهُ مِنْهُمْ فَجَاءَ إِلَيْهِمْ وَرَفَقَ بِهِمْ لِيَأْخُذُوا
a) Cod. h. l. حمله. b) Cod. حمده. c) Deest.

leurs couteaux dégainés à la main. Puis le malheureux est encore obligé de leur donner un homme qui porte sa rançon et les accompagne jusqu'à leur demeure, où ils sont hors d'atteinte. Là ils prennent la rançon, argent et effets, et lâchent le porteur.

C. Mohammed fils de Moshim de Siraf, qui était demeuré plus de vingt ans à Tana, avait parcouru la plupart des pays de l'Inde et connaissait admirablement les mœurs et coutumes des habitants, m'a conté qu'un jour douze bandits vinrent à Semour et Tana, et se saisirent d'un marchand indien dont le père était fort riche et, pensaient-ils, fort attaché à son fils qui était son unique enfant. Ils le prirent dans son logis et lui demandèrent environ dix mille dinars. Ce n'était qu'une partie de la fortune du père. Le fils lui dépêcha un messager pour l'avertir de l'événement, le prier de le racheter et de lui sauver la vie. Le père vint trouver les brigands, leur parla, leur proposa de réduire leur demande à un millier de dinars. Ils ne voulurent rien entendre et exigèrent la somme entière de dix mille dinars.

منه الب دينار او نحو ذلك فأثوا وقالوا لم نأخذ إلا عشرة آلاف دينار فلما رأهم على هذه الحالة مضى الى الملك وعرفه القصيدة وقال هذا شيء لا دواء له ومنا لم يقع بهؤلاء الغيم فكايه لا يكاد احد ان يعيم عندكم فقال له كيف نصنع وان كلمناهم ضلوا ابنيك فقال له كيف العمل قال :
 ١٠ : فقلهم سهل على وانما اخاف ان يقتلوا ابنيك ولا ولد لك غيره فقال ما امل هؤلاء يظلمون مالا عظيما ولا صور في ان اضر نفسي واخص ولدي باقي وحده ايها الملك نجمع الخشب حول الدار ونسد بابها ونضرمها بالنار عليهم فقال له يحترق ابنيك وعيالكم فقال احتراقهم اهنون عندي من ذهاب ملى فوجه الملك وسد باب الرجل وضرم الساب بالنار فاحترق الغيم وولده وعياله وجميع ما كان في الدار

فبذل ان في بلاد الهند الاعلى الرسم في احرار الشيوخ والعجايز باقي

بمع. God.

Les voyant ainsi résolus, le marchand alla au roi, l'instruisait de l'affaire et lui dit: „C'est une chose intolérable; si ces bandits-là ne sont pas châtiés, personne ne pourra plus séjourner dans votre pays. — Que faire? dit le roi. Il m'est facile d'en venir à bout; mais si nous les attaquons, ils tueraient ton fils, et tu n'as que celui-là. — N'importe! dit le marchand. Ils demandent une somme énorme; je ne puis me réduire à la pauvreté pour sauver mon fils. Il faut entasser du bois autour de la maison, boucher la porte et y mettre le feu. — Mais, dit le roi, ton fils brûlera aussi, avec toute la maisonnée. — Qu'ils brûlent! dit le marchand. J'aime mieux cela que de sacrifier tant d'argent.”

Le roi envoya donc des gens pour boucher la porte et mettre le feu à la maison. Tout fut consumé, les brigands, le fils, et tout ce qui était dans le logis.

CL. On dit que dans l'Inde supérieure, la coutume dure encore de brûler les vieillards, hommes ou femmes.

وكان من رسم ملوك بلاد الذهب والرايح أن لا يجلس أحد بين أيديهم من المسلمين والعرباء كائنا من كان وسائر أهل ممالكهم ألا مرتبعا ويستوى ذلك المرسيلة فمن مد رحليه أو قعد غير تلك القعدة فعليه عرامة كلة نعليه بحسب ما يملك، فاتفق أن كان عند ملك من ملوكهم يقال له سرانا كلة^١ رجل من النواحدة يقال له جهود كونه له موضع ومحل وكان شبعا مُسْتَا وحلس بين يديه فقال عليه الأمر ولم يتم سرانا وكانوا في حديث لهم فأحد جهود كونه حديث آخر فأدخل في حديثه ذكر الكنعة فقال وعندنا بجان سمك يقال له الكنعة نكون الواحدة كذا ومد رحله وقص على نصف عذبه ومد ما يكون مثل هذا ومد الرجل الأخرى^{١٠} وقص على حقه فقال لورير أن لهذا الرجل سببا فانا كنا في حديث وخرج منه إلى حديث السمك فما السبب في ذلك فقال أنها الملك هذا رجل

a) Danc. b) *Sur Javanese*, يرسل Malacca. c) Cod. بدحا كلة, max. مينا. d) Cod. الكنعة.

OIL. C'était autrefois la coutume chez les rois du Zabadj et des pays de l'or que personne, indigène, étranger ou musulman, ne pût s'asseoir devant eux, autrement que les jambes croisées, dans la posture nommée *barala*. Quiconque se permettait d'allonger les jambes ou de s'asseoir de toute autre manière, était condamné à une forte amende, calculée d'après sa fortune.

Or, il arriva qu'un marin nommé Djéhoued Koutah, homme fort considéré, eut audience d'un de ces rois appelé Sri Nata Kala (?). Ce marin était un vieillard fort avancé en âge. Il s'assit devant le roi, dans la posture exigée. L'affaire traînait en longueur, le roi ne se levait pas. On continuait à causer, quand le vieillard, changeant de sujet, se mit à parler de tout autre chose. « Il y a chez nous, à Oman, dit-il, un poisson nommé *karad*, qui est long comme cela, » — et il étendit la jambe, marquant le milieu de sa cuisse, — « et il y en a d'autres, qui sont comme cela », et il étendit l'autre jambe, montrant de la main le milieu du corps. Le roi dit à son visir: « Cet homme-là n'est pas sans avoir eu quelque raison pour nous parler de poisons, alors que nous étions à nous entretenir d'un tout autre sujet. Qu'en penses-tu ? — Seigneur,

شيخ قد أسنّ وضعف ولا يجنل أن جلس هكذا فلما نعب جعل لاستراحه سنا ووجها فقال الصواب أن نرفع هذا الرسم عن المسلمين العرباء خاصة ١٦٦٠ ورفع عنهم فهو إلى اليوم رسم أن يجلس للمسلمون بين أيديهم كما يشتهون ويجلس غيرهم على الرسم الأول برسبلا فان غير جلسته كانت عليه العرامة ١٦٦١

ذكرت في فصل قبل هذا أمر عتاد الهند ورفادهم وهم عتاء اصناف ١٦٦٢ منهم الميكور واصلمهم من سزديب وهم يعتنون المسلمين ويميلون اليهم مبلا شديدًا وهم في الصيف غراء حفاء الا يستترون بشيء وربما جعل الواحد منهم على سوند خرفه اربع اصابع في مثل ذلك مشدودة بحيط في الوسط وفي الشتاء يتشعخعون بالخضر الخشيشة ومنهم من يلبسون الازار مرتعا من كل لون على لون المرقعة للشهرة ويلبسون ابدانهم برما عظام ١٦٦٣

a) Desot.

dit le visir, cet homme est un vieillard avancé en âge, sans force, et qui n'a pu supporter jusqu'à la fin cette posture. Vaincu par la fatigue, il a imaginé ce moyen de se délasser." Là-dessus, le roi dit: Il convient que nous dispensions de cette coutume les musulmans étrangers." Il la supprima donc pour eux. Et depuis lors les musulmans s'asseyaient devant les rois comme ils le trouvent commode. Mais tout autre qu'eux doit continuer à s'asseoir suivant le *berala*, sous peine de l'amende dont nous avons parlé.

OHL. Dans un article précédent j'ai parlé des dévots et des religieux qu'on trouve dans l'Inde. Il y en a bien des espèces, parmi lesquelles sont les *Bikour*, originaires de Sérendib. Ces *Bikour* aiment les musulmans et leur témoignent beaucoup de sympathie. En été ils vont le corps et les pieds nus, si ce n'est que quelques uns d'entre eux portent un chiffon large de quatre doigts au carré, attaché à la ceinture avec une corde et retombant sur leurs parties naturelles. En hiver, ils se couvrent avec des nattes de paille tressée; quelques-uns ont un *tar* formé de pièces et de morceaux de toute couleur pour tirer les yeux. Ils se souillent le corps avec la cendre des os des Indiens morts qu'on a brûlés.

الموني من الهند الدين احموا وحلقون رؤسهم وينفقون لحافهم وشواربهم ولم
 يحلقون شعر العانة ولا شعر الابطين وحى الأكثره يقتصون اطرافهم ومع⁷⁸
 الواحد منهم محف رأس انسانة مثبت فيه يأكل ويشرب على سبيل
 الاعتاظ بذلك والتواضع، وكان اهل سرنديب وما ولاها لما بلغهم خروج
 النبي صلعم فأرسلوا رجلا فحيما منهم وامرته أن يسير اليه فيعرف امره وما
 يدعو اليه فتعافت الرجل عوايق ووصل الى المدينة بعد أن قص رسول
 الله صلعم وتوقى ابو بكر رضى ووجد العايم بالأمر عمر بن الخطاب رضى
 فسأله عن امر النبي صلعم فشرح له وجب ورجع فتوقى الرجل بنواحي
 بلاد مكران وكان مع الرجل علم له فهدى فوصل الغلام الى سرنديب
 10 وشرح لهم الامر وما وفا عليه من امر النبي صلعم وابى بكر رضى وانهم
 وحدوا صاحب النبي صلعم عمر بن الخطاب رضى ووصف لهم تواضعه وأنه⁷⁹
 a) In Cod. additur يقتصون. b) Cod. الانسان.

Ils se rasant la tête, arrachent leur barbe et leurs moustaches, mais gardent les poils du pubis et des aisselles. La plupart d'eux se rognent les ongles. Chacun d'eux possède, en guise d'écuëlle, la partie supérieure d'un crâne d'homme, dans laquelle il mange et boit en manière de mortification et comme marque d'humilité.

Lorsque la nouvelle de la venue du Prophète — sur qui soient le salut et la bénédiction de Dieu! — parvint aux peuples de Sérendib et des pays voisins ils députèrent un des leurs, homme intelligent, chargé d'aller trouver le Prophète et d'apprendre de lui l'objet de sa prédication. Le messager, retardé par des obstacles, arriva à Médine, alors que le Prophète était mort, ainsi qu'Abou-Bekr. Le chef des musulmans était Omar fils d'al-Khattab, qui lui donna toutes les instructions nécessaires. Le messager, s'en retournant, mourut en route dans les parages de Mékrân. Il était accompagné d'un jeune serviteur indien, qui put arriver jusqu'à Sérendib et y porter la connaissance de ce qu'il avait appris touchant le Prophète et Abou-Bekr. Il conta ce qu'il avait vu de leur successeur Omar fils d'al-Khattab, comment il se faisait humble, s'habillait de vêtements rapiécés,

كان يلبس مرقعة ويبيت في المساجد فتواضعهم لأجل ما حكاه لهم ذلك الغلام ولبسهم الثياب المرقعة لما ذكره من لبس عمر رضى الله عنه المرقعة ومحتسبهم المسلمين وميلهم اليهم لما في طوبىهم مما حكاه ذلك العالم عن عمر رضى الله عنه وفي مذهب أهل الهند أن الشراب على الرجال حرام وهو للنساء حلال ومن الهند من يشربه سرا

وبالهند كهنة وسحرة أمرهم مشهود وقد ذكرت بعض ذلك في هذا الجزء وحدثني أبو يوسف بن مسلم قال حدثني أبو بكر القسوى بصيمور قال حدثني موسى السندابورى قال كنت عند صاحب سندابور يوما ما احدثت أن ضحك فعال أندري لم ضحكك قلت لا فعال على الخابط وزعة وتقول الورعة الساعدة صبيء ضيف عريب قال فعجبت من حماقة 10 وارتد الانصراف بعد ساعة فقال لا تخرج حتى تنظر آخر امره هذه قال فأتا

اخرى من God. بشب God. e)

passait la nuit dans les mosquées. C'est à la suite des récits de ce jeune homme, que les religieux indiens ont adopté leurs habitudes d'humilité et leur coutume de porter des vêtements rapetassés, ainsi que le faisait Omar. C'est de là aussi qu'est venue cette affection, cette sympathie qu'ils témoignent aux musulmans.

Dans la religion des Indiens, le vin est interdit aux hommes, et permis aux femmes. Il y a des Indiens qui en boivent en secret.

CIV. L'Inde a des magiciens et des devins dont les pratiques sont bien connues. J'en ai déjà rapporté quelque chose.

Je tiens d'Abou-Yoncef fils de Moslim, qui le tenait d'Abou-Bekr de Fasa, à Sémour, que celui-ci avait entendu Mouça de Sindabour faire le récit suivant: „J'étais un jour à m'entretenir avec le gouverneur de Sindabour, quand tout à coup il se mit à rire. „Sais-tu, me dit-il, pourquoi j'ai ri? — Non, répondis-je. — C'est, reprit-il, qu'il y a sur le mur un lézard, qui dit: „Il va nous arriver un hôte étranger.” Je fus surpris de sa folie, et bientôt je songeais à me retirer; mais il me dit: „Ne t'en va point que tu n'aies vu la fin

لفى حديثنا اذ دخل بعض اصحابه فقال وانا الخور من عمان مركب ثم
 لم نلت ألا ساعد حتى دخل حماعه ومعهما اطفال فيها اسعاط وهماش
 وماورد ففتح منها فمض فيه ماورد ففجرت منه ورعة كبيرة وصعدت الى
 الخياط تعدوه الى * الورعة الاولى فصارت الورعة ورعتين * وانا ارى
 ١ وحكى ان هذا هو الذى رقى التمساح فى خور صندابور فهو الى
 الساعه لا يؤذى احدا البتة فى خور صندابور * وكذلك حورسريه لا يؤذى
 فيه التمساح اليوم احدا * وقد كان قبل هذا لا يمتكن احدا ان يدنو
 من الماء الا ابتداء التمساح وحده كان فى الخور منه شيء عظيم يجاور
 تحت دوح اليهم وحل هندق فقال * تلك سريرة انا ارى التمساح لا يؤذى
 ١٠ احدا فى الخور فلما لم اعمل حتى اعطيك كذا وكذا ثم هرب الرجل
 فلم يقدر عليه * فلما كان بعد مدة دخل الى سريرة رجل هندق صاحب
 ا) Cod. ١٢٥٠ ب) Ex conj. Cod. tantum ١٢٥١ ج) Hanc conjectura supplivi د) Cod. ١٢٥٢

de l'affaire." Nous étions donc restés à causer, lorsqu'un de ses serviteurs entra, disant: «Il est arrivé dans le port un vaisseau d'Oman." Peu d'instants après, vinrent des gens portant des paniers qui contenaient divers objets, des étoffes et de l'eau de rose. Comme on ouvrait un de ceux où était l'eau de rose, voilà qu'il en sortit un gros lézard qui grimpa lestement sur le mur, et rejoignit sous mes yeux le premier.

CV. C'est le même personnage, dit-on, qui enchante les crocodiles dans la baie de Sindabour, où depuis lors ils ne blessent plus personne. Il en a été de même dans la baie de Sérira. Auparavant, on ne pouvait approcher de l'eau sans être atteint par eux grièvement. Ils y étaient en quantité incroyable. Or il vint un Indien qui dit au roi de Sérira: «Si tu veux, j'enchanterai les crocodiles de telle sorte qu'ils ne feront plus de mal à personne dans la baie. — Fais, dit le roi, et je te donnerai telle et telle chose." Mais cet homme disparut et ne put être retrouvé.

Quelque temps après un autre Indien, versé dans la science des enchante-

روى وكهانه وسحر صالاف يسيرة صديقا فعال له اريك شيئا ظريفا فعال
 نعم مجلس على الخور وتكلم بكلامه ثم قال ان شئت فأدخل الخور
 فان النمساح لا يؤذيكم وان شئت فأحضر من يدخل وان شئت دخلت
 انا فعال له ندخل انت فدخل هو ثم دخل الآخر ثم دخل آخر فجعل
 النمساح يطوف بهم ولا يؤذيهم ثم سعدوا فعال له تعبت ان اخطى عنكم
 فعال اعدل وطرحوا كلنا قطعده النمساح فبلغ الملك حبره فأحضره وقال
 عنده كذا وكذا فعال نعم فركب الملك الى الخور فأحضر معه رحلين
 يريد منلهما فعال له نكلم على الخور فنكلم فأدخل احد الرحلين الخور
 فأطافت به التماسيح فلم تؤثر فيه المتة ولم تعرض له ثم قال له اطلق
 10 بينهم فنكلم قطععت التماسيح الرجل عضوا عضوا ثم قال له قد فعلت 10

a) God. المد.

ments, de la magie et de la divination, vint s'établir à Sérira. S'y étant fait un ami, il lui dit un jour: „Je veux te montrer quelque chose de curieux. — Très-bien," dit l'ami. L'Indien s'assit au bord de l'eau, prononça certaines paroles et puis dit à son compagnon: „Tu peux entrer dans l'eau, sans crainte des crocodiles. Ou si tu veux, fais-y entrer quelqu'un, ou bien j'y entrerais moi-même. — Entre toi-même", dit l'ami. Il entra en effet dans la baie, et bientôt son compagnon le suivit ainsi que d'autres. Les crocodiles rôdaient autour d'eux sans leur faire aucun mal. Étant ressortis, le devin dit: „Veux-tu que je les délivre de leur enchantement? — Fais", dit l'autre. On jeta un chien à l'eau; à l'instant les crocodiles le mirent en pièces.

La nouvelle du pouvoir magique de cet homme vint aux oreilles du roi, qui le fit appeler et lui demanda: „Es-tu vraiment capable de faire telle et telle chose? — Assurément," dit-il. Aussitôt le roi monta à cheval et gagna l'embouchure de la rivière, faisant conduire avec lui deux hommes auxquels ils voulait ôter la vie. „Allons! fais," dit le roi. L'Indien prononça son enchantement sur l'eau; on y poussa l'un des deux hommes; et les crocodiles vinrent circuler autour de lui sans faire mine de l'attaquer. „Délivre-les", dit le roi. Le devin prononça de

صعلا حسنا ووجنت مجازانك فحلح عليه ووهب له شيئا ووعده ومناه
فلما كان من عد فال له احب ان تفعل اليوم مثل ما فعلت امس فقال
نعم ثم اتى الملك بغلام من علمائه احلح حسور ولم يكن معه مثله فقال
له اذا اومأت اليك بضرب عنق هذا الهندى الكاهن فاضرب عنقه من
ساعتك ومضى الى الخور وتكلم الهندى على الحور وطرح فيه احد الرحلين
فطافت به التماسيح ولم تعرض له ثم لم يزل يعمم من موضع ويحول
الى آخر حتى لم يبق فى الخور ناهية الا دخلها ذلك اللق والنماسيح
نطوف به ولا تعرض له فلما علم الملك انه قد رمى جميع الحور اومى
الى علامه فاضرب عنقه من ساعته فخور سريره الى هذا الوقت لا يؤذى
التماسيح فيه احدا ١٥

والسرقة عند الهند عزيمة فاذا سرق الهندى فى بلاد الهند ضلله : ١٥٠ :

a) Doest.

nouvelles paroles, et les crocodiles mirent l'homme en pièces. „Voilà qui est bien, dit le roi, et tu as mérité ta récompense.” Il lui donna une bonne somme, le fit revêtir d'un vêtement d'honneur, sans compter les promesses.

Le lendemain, le roi dit au devin: „Je désire te voir recommencer aujourd'hui ce que tu as fait hier. — Bien”, dit-il. Le roi appela un de ses serviteurs, d'une force et d'une hardiesse sans pareilles: „Lorsque je te ferai signe, lui dit-il, frappe à l'instant même le cou de cet enchanteur.” On alla à la baie. L'Indien fit sa conjuration. On jeta dans l'eau l'autre condamné. Les crocodiles n'y touchèrent pas; on le fit aller et venir d'un coin de la baie à l'autre, et les crocodiles qui l'entouraient ne lui firent pas une égratignure. Quand le roi connut que l'enchantelement s'étendait à la baie toute entière, il fit à son esclave le signe convenu, et sur le champ l'esclave coupa le cou de l'enchanteur. Depuis cela, les crocodiles dans la baie de Sérira sont absolument inoffensifs.

CVI. Chez les Indiens, le vol est chose grave. Si le voleur, de race indienne,

الملك ان كان الهندي وضيقا او لا مال له وان كان له مال^١ اخذ الملك ماله بأسره او عرمة عرامة عظيمة وكذلك ان اشترى شيئا مسروحا بعد علمه بذلك عم الغرامة العظيمة ومجازاة السرعة عندهم القتل^٢ وان سرق مسلم^٣ بلاد الهند رد للحكم في امرة الى هنوز^٤ المسلمين ليعمل فيه بما يوجد حكم الاسلام والهنوز^٥ هو مثل العاصي في بلاد الاسلام ولا يكون الهنوز^٦ الا من المسلمين^٧.

قال لي راشد الغلام^٨ بن بايصاد كنت سايرا^٩ من سيراف ارشد البصرة في ذي القعدة سنة خمس وثلثمائة في قارب لطيف فوقع علينا الخب بناحية رأس الكاملا وطرحنا بعض الحمول الى البحر فكنت ارى الامواج تطل على القارب حتى يقع في انها قد ظلت يد بأسره ثم تنكسر الامواج تحتها وتفقدت^{١٠} غير مرة السماء اذا غلظتنا الامواج فلا اراها لان الامواج قد حالت بيننا وبين السماء وعشيننا من الامواج ما يستر السماء عنا^{١١}

سائر Cod. ١) الهبر من Cod. ٢) الهبر من Cod. ٣) الهبر من Cod. ٤) الهبر من Cod. ٥) الهبر من Cod. ٦) الهبر من Cod. ٧) الهبر من Cod. ٨) الهبر من Cod. ٩) الهبر من Cod. ١٠) الهبر من Cod. ١١) الهبر من Cod.

est un misérable sans fortune, le roi le fait mourir; s'il a du bien, le roi prend tout ou lui impose une forte amende. Il en est de même pour celui qui sciemment a acheté une chose volée. En général la mort est chez eux le châtiment du vol. Si le voleur est musulman, il est jugé par-devant l'honarmen des musulmans, qui prononce, suivant les lois de l'islam. L'honarmen est comme le cadi en pays musulman; il ne peut être pris que parmi les hommes qui font profession de l'islam.

OVI. Bached al-Gholam, fils de Babichad, m'a dit: „Durant une traversée que je fis de Siraf à Bastra dans une petite barque, au mois de dhon'l-qada de l'année 805, la tempête nous assaillit près de Bas-el-Kamila. Nous jetâmes à l'eau une partie du chargement. Les flots s'élevaient si haut qu'ils faisaient ombre au-dessus du bateau, puis ils se brisaient au-dessous. Plusieurs fois mes yeux cherchèrent le ciel sans l'apercevoir, caché qu'il était par les vagues interposées qui nous voilaient le jour.”

وحدسنى أن للليل من تجار الهند والجند وغيرهم أو لليلة من النساء وأن كانت حطية الملك حجاز بروت البقر والجواميس فإن كان معه من حملة وآل جعل علامه ليُعلم أن ذلك قد صار في حيز آخر فاذا وجد من يحمله أخذه، والهند يأكلون الميتة وذلك أنهم يأخذون الشاة أو الطير فيصربون رأسه حتى يموت فاذا مات أكلوه، وقبل لبعض كبارهم بصيغور وسنارة احتار بغارة ميتة فأخذها بيده ودفعها إلى ابنه أو علامه وجعلها إلى منزله وأكلها والغار عندهم من انطف ما يؤكل⁹

ومما يحكى في عن بعض ملوك الصين - وهو من الحكامات - أن له بركة عظيمة يجيئها الماء من فوسج ثم يفتح الماء عنها فينضب كله وفي فارة

¹⁰ فاذا أحب أن تُملأ ماء أمر يفتح الماء عليها من الموضع الذي يجيء¹⁰

a) God. صعبه ut mor. صعبه.

OVIII. Le même m'a conté que dans l'Inde, les marchands les plus considérés, les militaires et autres, ainsi que les femmes les plus haut placées, fût-ce la favorite du roi elle-même, recueillent le fumier des vaches et des buffles. S'il y a quelqu'un pour l'emporter, on le prend. Sinon, on y laisse un signe pour marquer qu'on en a pris possession, en attendant qu'on le fasse prendre.

Les Indiens mangent les bêtes mortes (sans qu'elles aient été égorgées), c'est-à-dire qu'ils frappent la tête de l'animal, brebis, oiseau ou autre, jusqu'à ce qu'il meure, et puis ils en font leur nourriture.

On conte qu'un de leurs grands personnages, à Seimour et Soubara, passant près d'un rat mort, le prit avec la main et le donna à son fils ou à son serviteur qui l'emporta chez lui et le mangea. Car chez eux les rats comptent parmi leurs meilleurs aliments.

OVIX. J'ai ouï conter, comme une de ces histoires qui se disent, qu'un roi de Chine possède un vaste étang alimenté par de l'eau qui vient d'une parasse de distance. Une ouverture permet de faire écouler toute l'eau et de vider le réservoir. Le roi veut-il le remplir? il fait ouvrir le conduit au point d'où l'eau arrive. On y

منه ثم تطرح اللؤلؤ مع الماء فيجري الماء إلى المركة في نهاية الصفاء
واللؤلؤ فيه إلى أن يمتلئ المركة من اللؤلؤ ويغضب الماء على حواننها ثم
يغطف الماء عنها ويبقى اللؤلؤ مثل الخصى ٥

وقد ذكرت في بعض هذه الأحراء طرائف من أخبار ديبجات الدم - وهي
جزائر أولها بالقرب من ديبجات الكستج وآخرها عرشا بالقرب من جزائر
الوفاق - ويقال أنهم نحو من ثلثين ألف جزيرة والتجار يقولون أن العامر
منها أمضى عشر ألف جزيرة وطول الجزيرة من نصف فرسخ إلى عشرة
فراسخ وبين كل جزيرتين فرسخ مما دونها وكلها مال ٥

وأخبرني بعضهم أنه شاهد بعض بلدان الهند فيله تنصرف في حوايج
أرابها وأن الفيل يدفع اليد الواء الذي يشتري فيه الحوايج وفيه الودع 10
وهو نقد القوم وأنموذج للباحث كائناً ما كانت فيكون معه في الواء شيء

١) Cod. hic et desinde. 2) Desat. 3) Cod. طراب.

jette des perles que l'eau, d'une pureté, d'une limpidité parfaite, entraîne dans
l'étang. Quand celui-ci est plein à déborder, on laisse écouler l'eau, et les perles
restent au fond, en guise de cailloux.

OX. J'ai déjà rapporté des choses intéressantes touchant les *Dibadjat-el-dowm*. C'est un groupe d'îles dont la première est voisine des *Dibadjat-el-kantodj*,
et la dernière proche des îles des Ouagouag. Ces Dibadjat sont, dit-on, au nombre
de trente mille, dont douze mille habitées, au dire des marchands. Leur lon-
gueur varie d'une demi-parasange à dix parasanges; elles sont distantes l'une de
l'autre d'une parasange. Toutes sont sablonneuses

OXI. Quelqu'un m'a dit qu'il avait vu dans une ville de l'Inde un éléphant
dressé à faire les commissions de ses maîtres. On lui donne un sac où sont
mis les *caudâ* (ou cauria), monnaie de ce pays, avec la note et un échantillon
des choses à acheter pour cette somme. Il va chez l'épicier. Celui-ci, dès qu'il

من ذلك الجنس والنعد ويمضى الى البقال فاذا رآه البقال نزل من جميع شغله ولو كان على رأسه من^a يشترى منه كايناه من كان وأخذ^b الوعاء من الفيل صدّ الدرع الذى فيه ونظر ما يريد بانموذج مناعه ودفع اليه احدى ما عنده من ذلك النوع^c بأرخص سعره ويستريده^d فيريده وربما عدّ^e النايح الدرع فغلط فيه فيشوشه الفيل بخرطوميه فيعدّ البقال عدّه ثانية ويمضى الفيل بما اشتراه فربما استقلّه صاحبه فيضربه^f فيعود الى البقال فيشوش مناعه ويخلط بعضه ببعض فاما ان يريده^g او يردّه عليه الدرع وان الفيل الذى هذه صورته يكنس ويرش ويدق الأرز بمذقه يأخذها بخرطوميه ويدق ويرجل يجمع عليه الأرز ويطحن الأرز ويستقى الماء^h وذلك انه يأخذ الوعاء الذى يستقى فيه الماء وي الوعاء حبلى مشدودⁱ يُدخل خرطوميه فيه ويحمله ويمضى جميع اللوايح وفركته صاحبه في

a) Deest. b) Cod. أحد. c) In Codice haec verba errore post scribuntur. d) Cod. يرد. e) Cod. يرد. f) Cod. يرد. g) Cod. يرد. h) Cod. يرد. i) Cod. يرد.

l'aperçoit, abandonne toute autre occupation, laisse là tout acheteur, prend le sac de l'éléphant, compte la monnaie qui s'y trouve, regarde ce que porte la note et sert ce qu'il a de meilleur, et à meilleur marché, de l'espèce demandée. L'éléphant en demande-t-il davantage? on le lui donne. Quelquefois le marchand fait erreur en comptant la somme; alors l'éléphant brouille les cauris avec sa trompe, et l'épicier recommence son compte. Enfin l'éléphant part avec ses achats. Arrivé au logis, si le maître trouve qu'on l'a mal servi, il le bat. L'éléphant retourne chez l'épicier et bouleverse tout dans sa boutique, jusqu'à ce qu'on lui ait servi ce qui manque ou qu'on lui ait rendu les cauris.

Ce même éléphant balaie, arrose, écrase le riz avec le pilon qu'il tient avec sa trompe; un homme apporte le riz, et lui le broie. Il tire l'eau du puits au moyen d'un seau attaché à une corde. Enfin il fait toute espèce de travail. Son maître le monte chaque fois qu'il a une longue course à faire. Un petit garçon le monte aussi et le conduit aux champs. Là l'éléphant arrache de l'herbe

حواليج البعيدة ويركبه الصبي ويمضى عليه الى الصحراء فيقطع للحيث
 وورق الشجر يخرطونه ويدفعه الى الصبي فيجمعه في واه معه ويحمله
 فيكون ذلك طعامه واته اذا كان على هذه الصفة يبلغ مالا عظيمًا
 ويصل عشرة آلاف درهم ۞

ومن مصائب البحر المشهورة التي أثرت الى يومنا هذا ما حدثني به
 بعض التجار قال خرجت في مركب من سيراف في سنة ست وفلات
 مائة يريد صيمور وكان معنا مركب عبد الله بن الجنيد ومركب سنا
 وكانت هذه الثلاثة مركب في نهاية الكبر ومن المراكب الموصوفة في
 البحر فلوأخذتها مشهورون لم يدر ومنزلة في البحر وفي المراكب الف
 وماتلان رحل من التجار والنواخذة والمانانيذ والتجار وغيرهم من صنف
 الناس وحيها من الاموال والامتعة ما لا يعرف مقداره لكثرة فلما سربا
 احدى عشر يوما رأينا آتاره للبال ولوايح ارض سندان وتانه وصيمور وما
 a) Cod. lat.

et des feuilles d'arbre avec sa trompe, et les donne à l'enfant qui les met
 dans un sac; puis il rapporte cela au logis pour sa nourriture.

Un éléphant ainsi dressé se vend à des prix très-élevés, dix mille dirhems, dit-on.

OXII. Parmi les aventures de mer dont on parle encore aujourd'hui, voici
 ce que m'a raconté un marchand:

«Je partis de Siraf, dit-il, en l'année 906, sur un navire qui allait à Seimour.
 Avec nous faisaient route un navire d'Abd-Allah fils de Djounaid et un navire
 de Séba. Les trois navires étaient de très fortes dimensions et bien connus sur
 la mer; les capitaines jouissaient d'une grande réputation parmi les marins.
 Le nombre des personnes embarquées, marchands, officiers, matelots et autres
 gens de nationalités diverses s'élevait à douze cents. Le chargement en provi-
 sions et marchandises était d'une valeur incalculable. Au bout de onze jours,
 nous fîmes en vue des hauteurs de la terre de Sendan, de Tana et de Seimour

سار هذا السير السريع قبلهم أحد فيما معنا فاستبشرنا وسرنا وبشر بعضنا بعضا بالسلامة واخذنا في الاستعداد لأننا قدرنا أننا نصبح من عد الأرض ثم جاءتنا الريح من الجبال فلم نضبط الشرع واخذنا للجب والظر والرعد والبرق فقال اليونانيون والبربرانيون نظروا الامتعة فمنعهم احمد وقال لا اطرع إلا بعد أن يخرج الامر عن يدي واعلم أنني هالك ونزل الرجال ينزفون للجد من الجانبين والمركبين على مثل حالنا كل واحد منهما ينتظر صاحبه ما يفعل من طرح أو غيره فيفعل مثله وضج التجار وقالوا له اطرع الامتعة وانت في الخلل فانا نهلك فقال لا اطرع التثنية ولا يزل الامر يتزايد الى أن مضت ستة أيام فلما كان في اليوم السادس وكاد المركب أن يغوص في البحر قال اطرعوا للحمولة فلم يمكن طرح شيء لأن الخواص والاعدال 2. 326

ثقلت بالمطر وكان ما عيه خمس مائة منا فقد صار فيه ألف وخميس مائة
 a) Decet. b) Cod. رصيح. c) Cod. لؤلؤ.

Jamais, dit-on, ce voyage ne s'était fait en aussi peu de temps. Nous nous réjouissions, nous félicitant les uns les autres de cette heureuse traversée. Nous nous croyions hors de tout danger et pensions toucher terre le lendemain matin. On n'avait pas serré les voiles. Tout à coup une tempête s'éleva, du côté de la côte accompagnée d'éclair, de tonnerre et de pluie. La manœuvre des voiles n'était pas possible, l'ouragan nous emporta. « Jetons des bagages à la mer, dirent les officiers et les matelots. Mais [le patron du navire] Ahmed s'y opposa, disant: « On ne jettera rien, que je n'aie perdu tout espoir et vu notre perte assurée. » Les hommes descendirent pour vider l'eau de la cale des deux côtés. Les deux autres navires étaient dans la même situation que nous, chacun attendant ce que ferait son compagnon de route, pour se décider à jeter ou à garder les bagages. Enfin les marchands s'impatientèrent et dirent à Ahmed: « Décide-toi à jeter les bagages; tu n'en seras pas responsable; car nous voilà sur le point de périr. — Je n'en ferai rien, » dit-il. Pendant cinq jours, notre situation alla s'aggravant. Mais dans la sixième journée, voyant le navire près de sombrer, Ahmed donna l'ordre de jeter le chargement. On ne put rien



منا بالمطر وحاحلهم الامر وطرحوا الغارب الى الله ونزل فيه ثلاث وثلاثون رجلا
وحيل لاحمد فم فاندرو في الغارب فقال لا ابرح من مركبي فالتة ارحا في
السلامة من الغارب وان تلف تلفت معه فلا حظ لي في الرجوع بعد
تلف مالي فالت في هذا التاجر فيمكننا في الغارب خمسة ايام ليس معنا لا
ما يؤكل ولا ما يشرب الى ان لا يسق فينا فضل ان ننكلم بكلمة من
للجوع والعطش والشدّة التي مضت علينا في البحر والغارب تغلق الامواج
والرياح لا تدرى هو في البحر ام لا ولشدّة اللجج وما نحن فيه ازمينا
الى بعضنا بعضا ان نأكل واحد منا وكان معنا في الغارب ستمين
لا يبلغ وكان ابو في حملة من تخلف في المركب معزما على اكله
10 : فأحس الصبي بذلك ورأيتة وهو ينظر الى السماء ويعتكر شفتيه وعينيه
تتحركا خفيا فما مضت ساعة حتى رأينا آثار الارض ثم لاحت لنا الارض ثم

a) Desert.

jeter, la pluie avait accru le poids des sacs et des ballots; ce qui pesait auparavant cinq cents livres en pesait alors quinze cents. Le danger était pressant; on mit la chaloupe à la mer, et trente-trois hommes y descendirent. On voulait y faire descendre Ahmed; mais il dit: „Je ne sortirai pas du navire, qui se sauvera plutôt que la chaloupe. S'il doit périr, je périrai avec lui. Que m'importe le salut, après la perte de mon bien.”

Le marchand [qui m'a fait ce récit était parmi les gens embarqués dans la chaloupe]: „Nous y passâmes cinq jours, dit-il, sans nourriture ni boisson. La faim, la soif, les souffrances de toute sorte nous enlevaient jusqu'à la force de parler. La chaloupe était le jouet des vagues et des vents, de sorte qu'il nous était impossible de dire si elle était engloutie par la mer ou si elle surnageait. On commença à se faire entendre par signes qu'il fallait manger un d'entre nous. Or, nous avions dans la chaloupe un jeune garçon de bonne mine, qui n'avait pas encore atteint l'âge de la majorité, et dont le père était resté sur le navire. C'est lui qu'on résolut de manger. Il avait deviné nos projets et je le vis qui regardait vers le ciel et remuait à la dérobée les lèvres et les yeux.

جنى العارب على التمر وأنقلب القارب ودخله الماء وليس لنا قوة للقيام ولا لحركة وإذا برحليين قد نزلنا إلى القارب فعلا لنا من أين انتم فقلنا نحن من مركب فلان فأخذوا بأيدينا وأخرجونا إلى الأرض فوضعنا على وجوهنا مثل الموتى ومضى واحد منهما يعدو على وجهه فقلت للآخر « أين نحن فقال هذا الدخان الذى تراه من التبر » وقد راح صاحبه إلى العريضة عندنا البراد والماء والقياب فحملونا إلى البلد وهكذا جميع أهل المركبة الثلاثة فلم يسلم منهم أحد إلا نهر من الذهب كانوا فى القارب وكان فى حملتهم رتان المركب احمد وكان اسمه يعى وكان قد زاد^١ تلف هذا المركب وما فيها من المعاش فى اختلال سيراف وصيمور لعظيم ما كان فيها من الاموال ووجوه النواخذة والرتان والنجارة^٢

ومن أعجب العجايب ما حدثنى به بعض المصريين ممن أقام بملاذ

١) Deest. ٢) God. ٣) God. ٤) God. ٥) التبر.

Heureusement, nous étâmes à l'heure même connaissance de la terre, et bientôt nous la distinguâmes clairement. La chaloupe, portée au rivage, toucha, s'ouvrit et se remplit d'eau. Nous n'avions pas la force de nous lever ni de remuer. Deux hommes accoururent du rivage. « D'où venez-vous ? » dirent-ils. Nous répondons : « De tel navire. » Ils nous prirent par la main et nous tirèrent à terre. Quand nous fûmes là, à demi morts, un des deux hommes s'en fut. « Oh sommes nous ! dis-je à l'autre. — Cette fumée que tu vois là-bas, dit-il, vient d'al-Tiz. Mon compagnon est allé au bourg. Vous y trouverez des aliments, de l'eau, des vêtements. » Enfin on nous y mena. De toutes les personnes embarquées sur les trois navires, pas une âme ne fut sauvée, hormis un certain nombre des gens partis sur la chaloupe. Parmi les victimes était le capitaine Ahmed, dont le nom est resté célèbre. La perte de ces navires et de leur cargaison fut une des causes qui contribuèrent le plus à la ruine de Siraf et de Seimour, vu qu'ils étaient chargés de richesses et portaient les plus considérables d'entre les officiers, capitaines et marchands.

OXIII. Une chose des plus étonnantes est ce que m'a conté un marin qui

الهند وغيرها سنين كثيرة أتت سمع غير واحد ممن دخل تخوم الهند أن بنواحي قشمبر الاعلى في موضع يقال له تيرنارايين وادى فيه بساتين وأشجار ومياه تجري فيه سوق للحن يسمع فيه ضجيجهم في البيع والشراء ولا ترى اشخاصاً وأن ذلك لم يزل يعرف على نوام الايام بذلك الموضع فقلت للرحل سمعت أن بها سوا ظيم ابداً او في وقت دون وقت فقال ما سألت عن هذا

وقال لي بعض من دخل الصين أتت رأى هناك تجارة منها حجر يجذب الرصاص من وراء طست وأتت اذا جعل تحت الحامل سهل عليها امر الولادة ومنها حجر يجذب الصفر ومنها حجر يجذب الذهب وحجر المغناطيس المشهور الذي صذب الحديد وحجر يطلق النار في حومة آخر يتحرك وقال¹⁰ ٤٨٥. في أتت رأى بناحية أعقاب سرديب حجر قد كسر فخرج منه دودة فلما

١) Conjectura addidit. ٢) المطنس. ٣) المطنس.

avait passé de longues années dans l'Inde et autres contrées. Il tenait cela de la bouche de bien des gens qui avaient pénétré au cœur du pays indien. C'est que, dans les régions du haut Cachemire, en un lieu nommé Ternarayin, se trouvent des jardins ombragés, arrosés par des eaux courantes, où les Djins tiennent marché. On entend le bruit de leurs voix, achetant et vendant, sans voir leurs personnes. Et cela existe de temps immémorial. Je demandai à ce marin: „Sais-tu si le marché est continu ou s'il a lieu à certaines époques? — Je n'ai pas fait, dit-il, de question à ce sujet."

CCXIV. Un homme qui avait été en Chine, m'a dit avoir vu dans ce pays une pierre qui attirait le plomb à travers les parois d'un vase; placée sous une femme enceinte, elle facilite l'accouchement. Il y a aussi une pierre qui attire le cuivre, une autre qui attire l'or, ainsi que la pierre d'aimant qui attire le fer; enfin une pierre qui éteint le feu et dans laquelle une autre se renoue.

Il m'a dit encore qu'il avait vu dans les parages des Gobbs de Sérendib une pierre qu'on avait cassée et d'où sortit un ver qui rampe sur une longueur de

ظهرت ذبّت مقدار عشرة أذرع ثم ماتت وأقده كان على رأسها وذئنها زغب
مثل زغب الفرع ٥

ومن العجايب حبل باليمن يعطر من رأسه ماء فإذا صار في الأرض جيد
فصار هو هذا الشبّ اليماني ٥

٥ وقال لي من رأى شجرة اللمان - وهو الكندر - وهو ثابت في أودية ومسابل
الماء وليس له برز وهو على قدر واحد منذ كان لا يعرفه أرايه ألا على
صورة واحدة وهو مع هذا يتفاضل في الحسن وليس يوجد منه شجرة في
الأرض ألا من حدّ حاسكه إلى حدود حاربعة والجميع هو ماءة وخمسين
فرسخا ٥

١٥ وقال لي من دخل الهند أنه رأى في عنقية بنواحي ماكير وفي قصبة
بلاده الذهب وبها شجرة عظيمة عليظة الساق تكون مثل شجرة الجوز

a) Cod. b) Ste. c) Deest.

dir aunes et puis mourut. Il avait sur la tête et sur la queue une sorte de
duvet pareil à celui des jeunes oiseaux.

OCV. Parmi les merveilles, il y a dans le Yémen une montagne du som-
met de laquelle l'eau coule goutte à goutte, se congèle en arrivant à terre et
devient le vitriol yéménite.

OCVI. D'après un témoin oculaire, les arbres du *londou* ou *houmdour* (qui est
l'encens) croissent dans des vallons et des ravins. Ils n'ont pas de graine. Leur
taille ne varie pas depuis qu'ils existent; les personnes à qui ils appartiennent
les ont toujours vus les mêmes; du reste ils ne sont pas tous également beaux.
On n'en trouve que dans la région comprise entre les frontières de Hâik et
les frontières de Haxidj (١), sur un espace d'environ cent cinquante parasanges.

OCVII. Une personne qui avait voyagé dans l'Inde m'a dit qu'elle avait vu
à Anqia (٢), non loin de Manktr, ville des pays de l'or, un grand arbre, porté sur

لها ورد امر فيه بياض مكنوب لا اله الا الله محمد رسول الله
 ١٥٧ وق بحر المصنف جزيرة اذا وضعت السرطانات الى ارضها صارت حجارة
 وهو حجر معروف بجلب الى العراق وسائر الدنيا وهو من الادوية في
 جلاء البياض من العين والصباطة يستعمله السرطان النهري
 وحديث رجل من الرجال ان بالبحر عين جزيرة عليها حجر من زبرجد
 عظيم يخيله أربعة اصنام من ذهب فاذا طلعت عليه اخضرت العين كلها
 بعشرته وان عمر وهو ملك من الملوك المغاربة لتلك النواحي عزام
 لأجل هذا الحجر طمعا ان يظفر به فيأخذه فلا يغدر عليهم أحد وانهم قد
 حاربوا وقال انهم ما زالوا يستبقون وان بعض ملوكهم عزم على اخذ الحجر
 فلكفه سوء منعه أو نحو هذا

10

a) Cod. الأندلس. b) Cod. n. p. c) Cod. المغاربة.

un gros tronc, assez semblable au noyer, lequel produit des roses rouges où on lit en caractères blancs: „Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed est le prophète de Dieu."

CKVIII. Dans la mer du Senf est une île, où les écrevisses qui y tombent deviennent pierres. C'est cette pierre qu'on porte dans l'Irac et partout, qui entre dans la composition du collyre pour les taies des yeux. Les pharmaciens les nomment écrevisses de rivière.

CKIX. On m'a conté que chez les Bodja se trouve une fontaine abondante que recouvre une grande pierre d'émeraude soutenue par quatre colonnes d'or. Lorsque le soleil s'élève au-dessus de la pierre, l'eau de la fontaine devient toute verte.

Un roi du voisinage, nommé Abar, fit une irruption dans ce pays pour s'emparer de la pierre. Mais les habitants sont invincibles; plusieurs fois attaqués, ils sont toujours gardés d'une manière merveilleuse. Un de leurs rois voulut aussi prendre la pierre, mais il lui survint une maladie qui l'en empêcha, ou quelque chose comme cela.

وَقَالَ لِي بَعْضُ الصَّحَابِيِّ أَنَّهُ بَنَاهُ أَعْيَابَ سُرَنْدِيبَ طَائِرٍ كَبِيرٍ إِذَا امْرُءٌ
 عَلَى شَاطِئِ الْمَحْرَمِ تَهَبَّ الرِّيحُ فِي تِلْكَ النَّاحِيَةِ إِلَّا بَعْدَ أَرْبَعَةِ عَشْرِ يَوْمًا
 وَهَدَسَى الْعَبَّاسُ مُحَمَّدٌ قَالَ رَأَيْتُ بَرِيْنَ^١ مِنْ بِلَادِ الْهِنْدِ عَلَامًا مِنْ
 الْهِنْدِ هَدَ أَخَذَهُ الْمَلِكُ فِي سَرَقٍ أَوْ غَيْرِ ذَلِكَ وَهَدَ أَمْرًا بِسَلْحَتِهِ وَهُوَ يَكْتُمُ
 وَيَغْتَنِي وَلَا يَتَوَّاهُ إِلَى أَنْ يَبْلُغَ السِّلْحَ إِلَى سَرَدِ فَلَمَّا قَطَعَهَا طَعَى^٢
 وَحَدَّنِي أَنَّهُ بِجَزِيرَةٍ مِنْ حَزَائِرِ الْوُفَاقِ طَائِرٌ مَلْتَمِ بِحِمْرٍ وَبَيَاضٍ وَحَصْرٌ
 وَرُفَّةٌ عَلَى لَوْنِ الشَّعْرَاقِ وَفِي فَذِّهِ لَحْمٌ الْكَثِيرُ يَسْتَمُونَهُ سَمَنْدَلٌ يَدْخُلُ النَّارَ
 فَلَا يَحْرِقُ وَيَكُونُ الْإِيَّامُ لَا يَطْعَمُ إِلَّا التُّرَابَ فَإِذَا لَحِضَ بَيَضُهُ لَمْ يَشْرَبْ
 الْمَاءَ إِلَّا حَتَّى يَفْقَسَ فَإِذَا خَرَجَتْ فَرَخُهُ تَرَكَهَ إِيَّامًا لَا يَدْنُو مِنْهُ وَيَطُوفُ^٣
 بِالْفَرَاحِ الذَّبَابِ وَالْبَقِ إِلَى أَنْ يَخْرُجَ رِيْشُهُمْ فَإِذَا رَشُوا وَتَحَرَّكُوا زَفَمَ حَبْنَتُهُ^٤
 ١) Cod. برين ٢) Cod. طعى ٣) Cod. حرس ٤) Cod. حرس

XXX. D'après ce que m'a dit un de mes compagnons, il y a dans la région des Gobbes de Séréndib un grand oiseau qui fait ses petits sur le rivage de la mer. Dès lors, les vents cessent de souffler pendant quatorze jours.

XXI. Mohammed d'Oman m'a dit: „J'ai vu à Beriyn (3), ville de l'Inde, un jeune Indien saisi pour vol ou tout autre crime. Le roi avait donné l'ordre de l'écorcher vif. Pendant qu'on l'écorchait, ce jeune homme parlait, chantait et restait impassible, jusqu'au moment où on atteignit le nombril. Et quand on eut tranché cette partie, il expira.”

XXII. Le même m'a conté que dans une des îles du Ouâqouâq il y a un oiseau dont le plumage a du rouge, du blanc, du vert et du bleu comme le pivert. Il a la taille d'un gros pigeon. On le nomme *samendel*. Il peut entrer dans le feu sans se brûler, demeurer longtemps sans manger autre chose que de la terre. Pendant qu'il couve ses œufs, il ne boit pas jusqu'à leur éclosion. Lorsque les petits sont nés, il les abandonne quelque temps et n'en approche point; mouches et moucheron tourment autour des petits; quand leurs plumes ont poussé et qu'ils commencent à marcher, alors il leur donne la becquée.

وحدثني أن بحيرة من حدائق الوفاق دابة تشبه الأرنب تصير الذكور منها مراً أنثى ومرة ذكراً والأنثى كذلك والذى حكي في ذكر أن بعض الهند قال أن أهل سرنديب يحدثوا بهذا وما أدري ما أول في هذه الحكايات وقالوا أن الأرانب على هذه الصورة وهو عندي يستحيل والله أعلم ٥
 وقال في بعض من سلك البحر أنه رأى بسفالة النج حيواناً قدر الضب ٥
 إلا أنه على نحو صورته ولونه للذكر منه ذكران والأنثى لها فرحان وأن هذه الدابة نعض فلا تسمراً عضتها ولا يبرال للجر ينتعض على صاحبها ولا يعالجها فلا يبرأ أبداً وأن هذه الدابة أكثر ما يكون في مزارع قصب السكر والذرة وأكثر مضاراً أهلها للحيات والاماني وإذا اجتمع منها على رجل واحد ثلاثة أو أربعة قطعوه ولم يطروهم ولم ينهون ٥ في وحدة الإنسان ٥
 وحدثني جعفر بن راشد المعروف بابن لاكيس - وهو أحد ربابية بلاد

٥) Addid. ٥) Cod. سنن.

OKXIII. Il m'a aussi conté que dans une de ces îles du Onagouaq, il y a un animal, semblable au lièvre, qui change de sexe, est tantôt mâle et tantôt femelle. C'est du moins ce que disent les gens de Sérendib, d'après ce que m'en a rapporté mon narrateur qui le tenait d'un Indien; et je ne sais qu'en dire. Ils prétendent que le lièvre change aussi de sexe. Mais à mon sens, c'est une rêverie sans fondement. Dieu seul connaît la vérité.

OKXIV. Une personne qui avait parcouru les mers m'a dit avoir vu à Sofala des Zindjs une bête de la taille du lézard, à peu près de sa couleur et de sa forme. Le mâle a deux pénis et la femelle deux vagins. Leur morsure est inguérissable; la plaie qu'ils font reste toujours ouverte et ne se cicatrise pas. Cette bête fréquente surtout les plantations de cannes à sucre et de dourah.

Mais ce qui pullule dans ce pays, ce sont les serpents et les vipères. Quelquefois le passant est attaqué par trois ou quatre à la fois; il tâche en vain de les éviter; ils s'élancent sur lui et le mettent en pièces.

OKXV. Djafar fils de Rachid, connu sous le nom d'Ibn-Lakis, navigateur re-

الذهب ونواخذته المشهورين فيه - أن حية جاءت إلى حور صيمور فابلعت
 تمساحا كبيرا وبلغ صاحب صيمور الخبر فوجه من يطلها واته اجتماع
 عليها زاده على ثلاثة آلاف رجل حتى ظفروا بها وشدوا في عنقها للجمال
 واجتمع عليها جماعة من اصحاب الخيالات فعلقوا انبيها وشدوها بالجمال
 وحصل لها شجرة من رأسها إلى أذننها وذرعوها وكانت أربعين ذراعا وعلها الرجال
 على أعناقها وكان تعديرها آلاف أراطال وكان ذلك في سنة أربعين ولانمائده
 وقد حكي في قوم انهم رأوا من دخل الوواق وأنجر فوصف سعد البلاد
 والجزائر - وليس اعنى بسعد البلاد أن البلدان كبار ولكن اهل الوواق كنز -
 وفيهم مشابه من الترك وهم احذق خلق الله بالصنایع ثم انه يتخرج في
 جميعها وهم اهل مكر وحيل وخديعة وخسث وشدة بأس في كل شيء ١٥
 وحديثي ابن لاكيس أنهم شاهدوا من امر اهل الوواق ما يدهش وذلك

nommé des pays de l'or, m'a rapporté qu'un serpent vint une fois dans la baie
 de Seimour et avala un crocodile énorme. A la nouvelle de ce fait, le gouver-
 neur de Seimour expédia une troupe pour s'emparer du serpent. Trois mille braves
 se réunirent contre le monstre, vinrent à bout de s'en rendre maîtres et lui
 mirent une corde au cou. Des preneurs de serpents arrivèrent et lui arrachèrent
 les dents, puis l'enchaînèrent. Il avait une blessure de la tête aux oreilles. On
 le mesura et on le trouva long de quarante coudées. Les gens le portèrent
 sur le cou; il pesait des milliers de livres. Cela s'est passé en l'année 840.

CCXVI. Quelques personnes m'ont dit avoir vu un homme qui avait pénétré et
 trafiqué chez les Outagouq, et qui décrivait l'ampleur de leurs villes et de leurs
 îles. Par cette expression, ampleur, je n'entends pas dire que leurs villes soient
 vastes, mais les habitants sont nombreux. Ils ont de la ressemblance avec les
 Turcs. Dans leurs arts, ce sont les plus industrieux des hommes; dans le pays
 entier on prend grand soin de développer cette aptitude. Du reste ils sont traîtres,
 rusés, menteurs; très vifs et très experts en tout ce qu'ils entreprennent.

CCXVII. Ibn Lakis m'a rapporté à leur sujet des choses extraordinaires dont

اتهم واحرقهم في سنة اربع وثلثين وبلات مائه في نحو الف فارب لمحاربوهم
 حربا شديدا ولم يعذبوا عليهم لان حول قنبله حصن وبيق وحول
 الحصن حورة شديدة من ماء البحر وقنبله في ذلك الخور مثل القلعة
 الحصينة، وانه وقع اليهم قوم منهم فسالوهم عن مجيئهم اليهم دون سائر
 البلاد فذكروا انهم اتوا حاموهم لان عندهم من الامنعة ما يصلح للبلاد
 والصين مثل العلاج والخبيل والنمور والعنبر ولانهم يريدون الرزق لصبرهم
 على الخدمة وحلدهم واتهم حاموهم من مسيرته سنة ونهضوا حراير بينهم
 وبين قنبله مسيرة ستة ايام وظفروا بهذه فرى ومدن من سفالة الرزق
 ما عرف خبره سوى ما له يعرف، فاذا كان قول هؤلاء وحكايتهم صحيحة اثم
 حاموا من مسيرته سنة فهدا يند على صحتة ما ذكره ابن لأكيس من 10

امر حراير الوفاي واتها صالة الصين والله اعلم

أ) Cod. ما. ب) Cod. في. ج) Cod. his et infra. د) Cod. خلي. هـ) لانهم قنبله. و) Cod. استل انهم.

il avait été témoin. En l'année 884 ils allèrent avec un millier de barques pour
 mener une vigoureuse attaque contre la ville de Kanbaloh. Mais ils ne purent s'en
 emparer, parce que la ville est solidement fortifiée et entourée par un bras de
 mer, au milieu duquel Kanbaloh s'élève comme un château-fort. Des gens du pays
 qui s'étaient mis en rapport avec eux leur ayant demandé pourquoi ils étaient
 venus chez eux plutôt qu'en tout autre lieu, ils répondirent que c'était parce que
 cette contrée possède des marchandises qui conviennent à leur pays et à la Chine,
 telles que l'ivoire, l'écaille de tortue, les peaux de panthères et l'ambre, et parce
 qu'ils voulaient se procurer des Zindjs, qui sont des hommes vigoureux et propres
 à supporter les travaux pénibles. Leur voyage, disaient-ils, avait duré un an. Ils
 avaient pillé quelques îles à six journées de distance de Kanbaloh, et ensuite maintes
 villes et bourgades du Soûla des Zindjs, sans compter ce que nous ne savons pas.

Si ces gens-là disaient vrai en parlant d'un voyage d'une année, cela prouve
 qu'Ibn Lakis a raison quand il prétend que les îles des Ouagouaq sont situées
 en face de la Chine. Dieu seul sait la vérité.

وَقَدْ ذَكَرْتُ أَمْرَ سِيرَةِ وَأَنْهَا فِي أَحْمَرَ حَبِيرَةٍ لِأَمْرِي وَبَيْنَ سِيرَةِ
 وَكُلِّهِ مَسِيرَةٍ مِائَةِ وَعِشْرِينَ رَافِدًا وَاللَّهُ أَعْلَمُ، وَبَلَّغَنِي أَنْ خُورَ
 سِيرَةٍ يَدْخُلُ فِي الْجَزِيرَةِ حَمْسِينَ فَرَسًا وَهُوَ نَهْرٌ أَوْسَعُ مِنْ دَحَلَةِ
 الْبَصْرَةِ بِكَثِيرٍ مِائَةِ عَذْبٍ مِثْلُ مَاءِ دَحَلَةِ الْبَصْرَةِ وَلَيْسَ فِي أَحْوَارِ بِلْدَانِ
 هَذِهِ الْجَزِيرَةِ أَطُولُ مِنْهُ وَالْمَدَّةُ فِيهِ أُنْقَى عَشْرَ سَاعَةٍ وَفِيهِ التَّمَسَّيْحُ
 إِلَّا مَا كَانَ مِنْ بَيْنِ الدُّوَرِ لَا يَضُرُّ لِأَنَّهُ فِيهَا قَدْ حَقَّى أَنَّهُ قَدْ رَفَى وَمَا كَانَ
 خَارِجَ الدُّوَرِ فَلَيْسَ يُمْكِنُ أَحَدًا يَدْخُلُ مِنْهُ بِسَبَبِ التَّمَسَّاجِ وَدَوَرِ سِيرَةٍ
 بَعْضُهَا فِي الْمَرِّ وَعَظْمُهَا فِي الْمَاءِ مَنَى عَلَى خَشَبٍ مَلْفُوقٍ مِثْلُ الْأَطْوَافِ
 وَيَبْقَى طَوْلُ الدَّهْرِ وَكَأَنَّ ذَلِكَ بِسَبَبِ النَّارِ فَإِنَّ الْحَرِيقَ يَهْجَعُ كَثِيرًا عِنْدَهُمْ
 لِأَنَّ الْأَنْبِيَاءَ مِنْ خَشَبٍ فَإِنِّي شَيْءٌ يَهْجَعُ مِنَ النَّارِ فَتَحْتَرِقُ سَائِرُ الدُّوَرِ
 هَذَا حَلُولًا هَذِهِ الدُّوَرُ فِي الْمَاءِ اسْتَظْهَارًا فَإِنَّ رَجْعَ حَرِيقٍ أُمْكِنَ صَاحِبِ
 ١٠
 ١) God. لا أطوف. ٢) God. استظهار.

CXXVIII. J'ai déjà parlé de Sérira qui est située à l'extrémité de l'île de Lamari, à cent vingt *sémas* de Kala. Dieu seul connaît la vérité! La base de Sérira pénètre, dit-on de cinquante parassanges dans l'île. C'est un fleuve beaucoup plus large que le Tigre à Basra, ses eaux sont douces comme celles du Tigre. Il n'y a point de baie plus longue dans toute l'île. Le flux s'y fait sentir de douze en douze heures. On y trouve des crocodiles; mais ceux qui sont dans la partie qui avoisine les habitations, ne font aucun mal, ayant été enchantés, comme nous l'avons dit, tandis que les parties situées en dehors des constructions sont inabordables, à cause de ces animaux. Quelques maisons sont bâties sur terre; mais la plupart flottent sur l'eau, soutenues sur des pièces de bois reliées ensemble, en forme de radeaux, et d'une durée indéfinie. Ils font cela par crainte du feu; car leurs habitations, construites en bois, sont fort sujettes à l'incendie; que le feu prenne quelque part, tout brûle. Placées sur l'eau, les maisons sont mieux protégées; si le feu se déclare en un point, chaque propriétaire peut couper ses amarres, déloger et s'aller fixer ailleurs, loin de l'incendie. Lorsqu'il se déplaît quelque

المنزل أن يقطع الاتاجر من منزله ويتحوّل إلى فاحيه أخرى فيهرب من النار وربما كره بعضهم حوَارَ بعضهم فيتحوّل عنه إلى حارة أخرى والدور مغروب في الخور مثل الشوارع والماء بين الدور عذيره حدّا وهو عذب لأنّه من فوق إلى أن ينصبّ في الخور ويخرج إلى البحر على هيئة دخله من البحر

وهكذا في أنّه سمع بعض الرتانيّة يقول أن المركب إذا مصت إلى سفالة الرنج فأكثر ما يملغون إلى بلد فيه رنج يأكلون الناس وأتوا يقع المركب اليهم على سبيل العلط لأنّ الماء والرييح يتحدّزانده فلا يقدر الرتبان على ضبطه ويغلبهم فيقع اليهم وبين قنبله وبين هذا الموضع الذي فيه الرنج الذين يأكلون الناس نحو ألف وخمسمائة فرسخ¹⁰ والد الله أعلم، فأمّا الموضع الذي تمضي إليه المركب فهو بعد قنبله بنحو ألف فرسخ وألفه نهان مائة وهو مسيرة اثنين وأربعين زاماً وكحوها

a) Cod. مري. b) Cod. محدّزانه.

part, il peut de même changer de quartier. Ces habitations dans la baie sont rangées de manière à former comme des rues. L'eau, entre les habitations, coule avec abondance. C'est de l'eau douce qui arrive du haut pays pour pénétrer dans l'estuaire et se jeter dans la mer, de la même manière que le Tigre.

CCXXIX. Le même m'a appris qu'il avait ouï dire par un capitaine que souvent les navires partis pour Sofala des Zindjs abordent sur une côte qu'habitent des noirs anthropophages. C'est par accident que cela arrive; les vents et les courants font dériver le navire et l'entraînent dans ces parages, malgré les efforts du capitaine. Un espace d'environ quinze cents parasanges sépare Kanbaloh de ces nègres mangeurs d'hommes. Dieu seul sait la vérité! Quant au lieu où se rendent les navires, il est à mille ou tout au moins à huit cents parasanges au-delà de Kanbaloh, et c'est un voyage de quarante-deux *schas* environ.

وحدثني ابن لأكيس أنه كان بسفالة عند بعض ملوك النرج اذ جاءه رجل فقال له أيها الملك أن فرخا من فراخ طيور كذا - ونسى ابن لأكيس اسم الطير - قد وقع في القوط الغلاتية وكان قد اقتنص فلا وكسره وهو يأكل فيه وجد صيد فقام ملك النرج وخرج إلى القوط ومعه خلف كنت أنا فيهم فوقفنا على الطائر وهو يضطرب والفيل مطروح قد أكل منه نحو ربعة فأمر الملك بأخذ ريش جناحيه فإذا بالكبار منها أنى عشر ريشة في كل جناح ست وأخذ من ريشة شيء غير ذلك وأخذ منقاره وشيء من مخالبه وشيء من جوفه وحمل معه وكان في ذلك الريش الذي أخذ شيء قطع أسنانه وكان تسع فربتين ماء وأكثر وحكوا أنه من فراخ طيور يكون بسفالة النرج وأنه اجتاز بالقوط فرأى الفيل فأخذ بمخالبه ووجهه إلى الهواء ورمى به فقتله ثم نزل عليه فأكله وأحسن به

جها. Cod. d) لن. Cod. e) جد. Cod. f) Adadi.

XXXX. Ibn-Laki m'a dit que se trouvant à Sofala chez un des rois des Zindjs, survint un homme qui dit au roi: „Un oiseau de telle espèce — Ibn-Laki avait oublié le nom — s'est abattu dans telle vallée; il avait saisi et mis en pièces un éléphant, qu'il était en train de dévorer lorsqu'on l'a capturé." Le roi des Zindjs se leva et se rendit à la vallée avec nombre de gens parmi lesquels j'étais moi-même, dit Ibn-Laki. A notre arrivée, l'oiseau se débattait sur le sol, et l'éléphant, dont il avait mangé un quart, gisait à terre. Le roi ordonna de prendre les grandes plumes des ailes; il y en avait douze, six à chaque aile. On prit encore d'autres plumes, le bec, une partie des griffes et un peu des entrailles. Telle de ces plumes étant occupée avait une contenance de deux outres d'eau et plus. On disait que c'était un oiseau du pays de Sofala, qui, passant par dessus la vallée, avait vu l'éléphant, l'avait saisi dans ses serres, emporté dans l'air et rejeté sur le sol, puis s'était abattu sur l'animal pour s'en repaître. Des gens qui se trouvaient en ce lieu l'avaient attaqué à coups de dards et de flèches empoisonnées, de façon

فم كانوا هناك فأتخذوه بالسهم السمومة والحراب حتى صرعوه وقتلوه ٥
 ٢ ٥٥٧ وقال في ابن لأكيس أن بين ثيبه وجريفة الغيلمي بحر صغير يقال له
 بحر صغير طوله مسيرة ستة أيام ويحتاج المركب إذا سلكه أن يأخذ ماء
 ثلاثين باعا فانه أن كان في عشرين باعا عاش وذلك أن في هذا البحر
 وحلا رفيقا إذا وقع فيه المركب أتلفه قليل أن يسلم منه احده ٥
 ومن الجزائر الموصولة إلى ليس مثلها في البحر جزيرة سرنديب ويسمى
 سهيلان وطولها نحو مائة فرسخ ودورها ثلثمائة فرسخ وحيها مغاص اللؤلؤ
 النقي ألا أنه صغار ومهما كان منه كمار رقيق وحبها حصين وهو
 جبل الياقوت والانداسه ويقال أن هذا الجبل هو الذي هبط عليه آدم
 عم وفيه امر مدمه طوله نحو سبعين ذراعا وأهل الجزيرة يقولون أن ١٥
 هذا الأثر هو رجل آدم عم وأنه وضع رجل هاهنا والرجل الأخرى في

الارامل. ٥) Cod. ٥) Supra p. 149

qu'ils l'avaient renversé et tué.

XXXXI. Entre Thabia et l'île de Ghéilamt (ou des mangeurs de tortues), dit le même Ibn-Lakhs, se trouve une petite mer nommée mer de Saifou dont la traversée demande six jours. Tout navire qui la traverse doit se tenir par trente brasses d'eau; s'il vient à vingt brasses, il enfonce, parce que le fond de cette mer est une vase fine où se perdent les navires qui y tombent; et rarement on en réchappe.

XXXXII. Parmi les îles remarquables, il n'y en a point dans la mer de pareille à l'île de Sérendib, aussi nommée Séhilan. Elle a cent parasanges de longueur, trois cent parasanges de tour. On y pêche des perles d'une belle eau, mais petites; les grosses quand on en rencontre, sont manvaises. Il y a une montagne escarpée, qui est la montagne des jacinthes et des diamants. C'est là, dit-on, que descendit Adam, et on y voit la trace de son pied, longue de soixante-dix coudées. Ce sont les habitants qui disent que c'est la trace du pied d'Adam,

البحر وفيها تراب أحمر وهو هذا السنداج الذي يحرق به النور والبراج ٩٩٠
 وفشور اشكارها القردة المرتفعة وفي القردة السهلانية الموصوفة وحشيش
 هذه الجزيرة أحمر يصبح به الثياب والغزل وهو صلب يفوق النعم والزعفران
 والعصفر وكل صبح أحمر وبها من عرايب النمانات مما يطول شرحه
 ويتعجب منه وهيل أن بحيرة سرنديب نحو مائة ألف فرسخ
 وسعت من حكي أن رحلا من أهل مصر كان ينزل في وسط سكة
 فريش خرج من مصر قبل الرابع أو ما فارقه فحلص ووجع
 إلى جزيرة قال فصعدت تلك الجزيرة وتعلقت بشجرة كبيرة فواريت
 شخصي بين أوراقها وبث ليلى فلما أصبحت رأيت عنما قد أضلت
 نحو مائتي رأس في قدر العجاويل يسوقها رجل لم أر منله عظيم الخلعه
 ١٠٠٠ نحو مائتي رأس في قدر العجاويل يسوقها رجل لم أر منله عظيم الخلعه
 ١٠٠٠ نحو مائتي رأس في قدر العجاويل يسوقها رجل لم أر منله عظيم الخلعه
 ١٠٠٠ نحو مائتي رأس في قدر العجاويل يسوقها رجل لم أر منله عظيم الخلعه

١٠٠٠ نحو مائتي رأس في قدر العجاويل يسوقها رجل لم أر منله عظيم الخلعه

et que le saint patriarche avait placé un pied là et l'autre dans la mer. On y trouve une terre rouge qui est la *sambédady* (émeril) dont on se sert pour polir le cristal de roche et le verre. L'écorce de ses arbres donne une cannelle excellente, la célèbre cannelle de Séhilian. L'herbe de cette île est rouge, et sert à la teinture des étoffes et des fils de coton; c'est une teinture supérieure à celle du *baggam* (bois de brésil, du safran, du carthame et à toute autre teinture rouge. Il s'y trouve encore bien d'autres plantes remarquables qu'il serait trop long de détailler. On assure que l'île de Sérendib renferme environ cent mille bourgs.

CCCCXIII. On m'a raconté qu'un homme de Basra qui demeurait au milieu de la rue de Qoréich disait.... qu'étant parti de Basra pour le Zabedj ou quelque pays voisin de celui-là.... [et son navire ayant fait naufrage, lui seul] se sauva et fut porté sur une île. « Je m'avantai dans l'île, dit l'homme, et je montai sur un grand arbre, où je passai la nuit, caché dans les feuilles. Le matin, je vis venir un troupeau d'environ deux cents brebis, grosses comme des veaux, conduites par un homme d'un aspect extraordinaire, gros, long, large, d'une fi-

طويل عريض بشع المنظر ومعه عصاه يسوق بها الغنم فبعد على ساحل البحر ساعة والعنم ذرى بين ذلك الشجر ثم طرح نفسه على وجهه فنام إلى حدود نصف النهار ثم قام فرمى بنفسه في الماء واعتسل وخرج وهو مع ذلك غراب ليس عليه إلا وردة نشبه ورق المور إلا أنها اعرض منه مد جعلها في وسطه كلبير ثم عمد إلى شاء فمض رحلها واحد فزرعها في فيه ومضت إلى أن شرب ما فيه ثم فعل ذلك بعدة من العنم ثم استلقى في ظل شجرة ففى ثائلة الشجرة وضع طائر على الشجرة التي أنا فيها فأخذ حجرا فحذو الطائر فلم يكذب فسقط الطائر بين أعصاب الشجر بالغرب متى فأوى إلى بيته أن انزل فلتخوى منه بادرث وأنا ضعيف مبتت حوا وحوا وأخذ الطائر ورمى به إلى الأرض فعدرت أن¹⁰ وزن الطائر نحو مائة رطل ثم لتف ريشه وهو حي يضطرب فلما نتفد حلى God ٥٦

gure hideuse, tenant en main un bâton avec lequel il chassait le troupeau devant lui. Il s'assit un instant au bord de la mer, tandis que les brebis paissaient parmi les arbres. Puis il se concha, la figure contre terre et dormit jusque vers le milieu du jour. Alors s'étant levé, il entra dans l'eau et fit ses ablutions, puis ressortit. Il était nu, n'ayant sur lui qu'une feuille assez semblable à une feuille de bananier, mais un peu plus large, attachée à la ceinture en guise de pagne. S'emparant d'une brebis, il la retint par une jambe, prit son pis dans la bouche et tэта jusqu'à ce qu'il en eut épuisé le lait. Il fit de même avec plusieurs autres brebis. Après quoi, il se coucha sur le dos à l'ombre d'un arbre. Il était ainsi, les yeux sur les branches, quand un oiseau vint justement se poser sur l'arbre où je me tenais caché. L'homme saisit une grosse pierre qu'il lança contre l'oiseau, et ne le manqua pas; l'oiseau tomba de branche en branche, et s'arrêta tout près de moi. Le berger [m'aperçut et] me fit de la main signe de descendre. J'obéis, plein de terreur, sans force, à demi mort de peur et d'inanition. Il prit l'oiseau et le jeta contre terre. Je calculai que cet oiseau pouvait peser environ cent livres. L'homme le pluma encore vivant, puis avec une pierre pesant vingt livres

أخذ حجراً قدر عشرين رقلاً فضرب به رأسه وتركه حتى مات ثم لم يرل يضربه بأحجر حتى فسده ثم جعل ينهشه بأسنانه ويأكل كما تأكل السباع حتى أتى عليه ولم يبق إلا عظامه فلما أصغرت الشمس فلم يأخذ العصا وساق الغنم بعد أن صاح صيحة وانزعى^١ فاجتمعت الغنم إلى موضع واحد وأوردنم خليجاً في الجزيرة فيه ماء عذب فسقام وشرب وشربت وود ايئنت بالموت ثم سألنا اجمعين حتى حدثنا موضعاً قد علمه بين الأشجار وهو له الخشب طويلاً وعرضاً وله شدة ناب ودخلت الغنم ودخلت معها وإذا في وسط تلك الموضع مثل الغزال في ارتفاع نحو عشرين ذراعاً على خشب وثيق والغزال شبه بالبيت فما عمل شيئاً دون أن أخذ شاة كانت من أصغر الغنم وأهزلها فدق رأسها بحجر ثم أحج ناراً وجعل يقطع بيديه وأسنانه كما تفعل السباع ويرمي اللحم مع الخلد والصوف في النار فأكل كل ما في حواف الشاة نبياً ثم عمد إلى الغنم فلم يرل يشرب^٢

١) God. ليرعى.

il le tua en lui frappant la tête; il continua à le frapper à coups redoublés jusqu'à le mettre en morceaux, et enfin se mit à y mordre à belles dents, comme un bête carnassière qui dévore sa proie. Il le mangea jusqu'au dernier lambeau et n'en laissa que les os. Le soleil commençant à pâlir, il se leva, prit son bâton, chassa le troupeau devant lui, après avoir poussé un cri effrayant, et me fit signe de me lever. Les brebis rassemblées, ils les conduisit à une mare d'eau douce qui était dans l'île, où elles s'abreuverent, où il but aussi, et où je bus moi-même, non sans songer que ma mort était sans doute prochaine. Il nous poussa de nouveau devant lui, jusqu'à une sorte d'enclos formé de troncs d'arbres entrecroisés, et muni d'une espèce de porte. J'y entrai avec le troupeau. Au milieu s'élevait une espèce de hutte de poutres solides, semblable à un métier de tissage haute d'une vingtaine de coudées. Son premier acte fut de prendre une brebis des plus petites et des plus maigres du troupeau, à laquelle il brisa la tête avec une pierre. Ayant allumé du feu, il dépeça la brebis des ongles et des dents, à la façon des

من هذه وهذه حتى شرب من عذبة كبيرة ثم أخذ شاه من أكبر الغنم
 بعض يديده على وسطها فسخمها وفي تمبيح ثم أخذ أخرى ففعل بها
 مثل ذلك ثم صعد فأخذ شيئاً كان يشربه ثم نام فجعل يغط كما يغط
 الثور فلما انتصف الليل جعلت ادب طيلاً طيلاً الى موضع النار وتنتعت ما
 بقي من اللحم فأكلت ما يمسك ومضى وحفت أن تنفر الغنم فينتبه
 فيجعلني مثل الطائر أو كالشاة وبقيت مطروحة الى الغد فلما أصبح نزل
 وساق الغنم وساقني معهم ويوحى اليّ بكلام لا اهمه فأنتكم بها أعرف
 من اللغات فلا يفهم عني وقد صار عليّ شعر عظيم واطشده لما رأي على
 الصورة عافيتي نفسه وكان ذلك سبب تأخير اكله وازل معه في تلك
 10 الحالة عشرة أيام يفعل كل يوم مثل ما يفعل قبله ولا يمضي يوم إلا

ويصطاد فيه الطير والطيور فان حصل له من الطيور ما يشبعه لم يأكل

جولته Cod. ب) لسخمها Cod. ا)

bêtes féroces, et en jeta les morceaux dans le feu, encore couverts de la peau et de la laine. Quant aux entrailles, il les dévora toutes crues. Puis il alla de brebis en brebis buvant leur lait. Enfin il prit une des plus grosses, l'embrassa par le milieu du corps et en fit à son plaisir. La brebis cria. Il en saisit une autre et agit de même. Enfin il prit quelque chose au-dessus de sa tête, dont il but, et finalement il s'endormit, ronflant comme un taureau.

Au milieu de la nuit, je me hasardai à ramper à petits pas vers le foyer pour y ramasser les restes de viande et les manger, afin de retenir un dernier souffle de vie. Je trambais d'effaroucher les brebis, de l'éveiller, et d'être par lui traité comme l'oiseau ou la brebis. Je demeurai étendu à terre jusqu'au lendemain. Dès le matin, il descendit de sa couche, poussa devant lui les brebis, et moi avec elles. Il m'adressa la parole dans un langage que je ne comprenais pas. Je lui parlai dans les diverses langues que je connaissais, mais il ne put m'entendre. J'étais fort veul, je présume que me voyant ainsi, cela lui inspira de la répugnance, et ce fut sans doute la cause de son retard à me manger. Pendant dix jours, je vécus avec lui de cette vie toujours pareille. Il ne se pas-

شيئا من العلم وإن اقتضت الطيور أكل شاه وصرت أعانته في وفيد النار
 وجمع للطب واحده وأدبر الخيلة لنفسه إلى أن مضى في عنده شهرين
 وصلح حسمى ورأيت في وجهه آثار السرور وهمت أنه عزم على أكله وكان
 يأخذ من شجر في الجزيرة ثم ينقعه في الماء ثم يصقبه ويشربه فبسكر
 طول ليلة حتى لا يفعل وكنت أرى في تلك الجزيرة طيوراً كباراً كالفيل
 والجاموس وأكبر وأصغر ومنها شيء قد أكل بعض عنده وأتما يبيت عو
 وعنده في تلك الجزيرة خوفاً من تلك الطيور لأنها بين شجر كمار وقد
 جعل تحت الشجر مثل السرايب من وناحه ما قد عمل والطير يفرح أن
 ينزل إلى هناك فيتعوق في الأشجار فلما كان في ليلة من الليالي صرت
 10 حتى سكر ولم يمت وتعلقت بشجرة وتليت عصن من أعصانها إلى الأرض

ومضيت على وجهي أطلب ففراء قد كنت أشرقت عليها من تلك الشجرة

ا) Cod. الحصره. b) Cod. غدا. c) Cod. غدا.

sait pas de jour qu'il ne prit un oiseau ou deux, et s'il n'en avait pas de quoi se rassasier il mangeait une brebis. Je l'aidais à allumer le feu, à ramasser le bois; je le servais, non sans chercher quelque artifice pour lui échapper. Cela dura encore deux mois, et j'avais pris bonne mine. Je vis sur son viage des marques de satisfaction et je compris qu'il avait décidé de me manger. Je m'étais aperçu qu'il cueillait les fruits de certains arbres qui croissaient dans l'île, qu'il les faisait macérer dans l'eau, clarifiait le liquide et en buvait. Après quoi il restait ivre toute la nuit, au point de perdre toute connaissance. J'avais vu aussi dans cette île des oiseaux grands comme des éléphants et des buffles, les uns plus, les autres moins. Il arrivait parfois qu'ils dévoraient quelqu'une des brebis; et c'est pour cette raison que l'homme et le troupeau passaient la nuit dans l'enclos. Comme cet enclos était placé sous de grands arbres et que le berger s'y était fait une sorte d'étable aussi solide que possible, les oiseaux n'osaient y descendre de peur d'être pris dans les arbres.

Une nuit donc, après avoir attendu qu'il se fût enivré et endormi, je m'aidai des branches d'un des arbres pour sortir de l'enclos, et je marchai devant moi

فلم ازل امشى الى الصباح ثم خفت وتعلقت بشجرة عظيمة الساق ومعى خشبه قد اعمدتها وعملت على انه ان لحقنى ضربت رأسه فاما ان ادفع عن نفسى وأما ان يقتلنى- فلوت لا بد منه، فمكنته يومى في شجرة فلم اره وقد كنت اخذت معى قطعة من اللحم فلما امسبت اكلتها ونزلت فمشيت ليلتى الى الصبح فوجدت نفسى في طعراء وفيها اشجار متفرقة مشيت وما ارى احدا الا الطيور وحشا لا اعرفها وحيات ورأيت ماء عذبا فاقمت بمكانى وجعلت آخذ من تلك الثمار والموز فأكل واشرب والطيور تطوف بالغوطه فعلمت طيرا منها فاعدت شيئا من فشر الشجر مثل الخمال ولم ازل ارسد ذلك الطائر حتى سقط يرقى ودرت من خلفه فتعلقت به ١١

١١. بساده وهو مشغول يرقى فشدت نفسى فلما فرغ من اكله شرب ماء وحلقت في الهواء فأشرفنا على البحر فاستمسكت للموت على اى حال كان لا بحاله

ه) Adhidi. ب) Coë. قبل.

vers une plaine que j'avais aperçue du haut de l'arbre. Je ne fis halte qu'en matin où la crainte m'obligea à monter sur un autre arbre au gros tronc. Je m'étais muni d'une trique pour le frapper s'il m'atteignait: ou je le repousserai, pense-je, ou bien il me tuera; nul ne peut échapper à son destin. Je passai la journée sur mon arbre et ne le vis point. J'avais emporté un morceau de viande que je mangeai vers le soir. Puis étant descendu, je me remis à marcher toute la nuit, et aux premières lueurs du jour j'avais atteint une plaine où les arbres étaient clair-semés. Je m'avançai et n'y vis que des oiseaux et des bêtes sauvages d'espèces inconnues, ainsi que des serpents. Il y avait aussi de l'eau douce. Je m'arrêtai pour cueillir des bananes et d'autres fruits, je mangeai et je bus. Les grands oiseaux allaient et venaient dans la plaine. J'en guettai un. Après avoir préparé des fibres d'écorces en guise de corde, je saisis le moment où l'oiseau s'était abattu pour patir. Venant par derrière lui, je me suspendis à une de ses jambes et m'y attachai, sans qu'il y prit garde, occupé qu'il était à brouter. L'oiseau ayant terminé son repas et bu, s'éleva dans les airs, décrivit un cercle, et

فانحط على حبل في الجزيرة محملت نفسي من ساهه وأنا ضعيف فحملت
 أجز نفسي خوفا منه ونزلت من الجبل فتعلقت بشجرة واخفيت شخصي
 فيها فلما اصعدت رأيت دحانا فقلت « أن الدخان مع الناس فنزلت
 أمشى الى ناحية الدخان فما مشيت لبلا حتى استعيلني جماعة فأخذوني
 وكلموني كلاما لم اعرفه فحملوني الى العربة فأدخلوني الى منزل
 وحسوني مع ثمانية انفس فسألوني عن حربي فحدثتهم وسألهم فحروني
 أنهم اهل مركب فلان وكان قد خرج من الصلب الى الرابع ووقع عليهم
 الحب فمكثوا في فارب المركب نحو عشرين رجلا فوقعوا الى هذه الجزيرة
 فأخذهم قوم فاختسروهم فأكلوا منهم جماعة الى هذا الوقت فنظرت واذا
 معامى عند صاحب الغنم كان اصباح محملت اتأسى بالظوم وأن كنت ١٠

a) God. محملت.

je pus voir la mer. J'étais résigné à la mort Il s'abattit sur une montagne, sans
 sortir de l'île. M'étant détaché de sa jambe, malgré l'état de faiblesse où j'étais,
 je me hâtai de m'éloigner de peur qu'il ne me fit un mauvais parti, et je des-
 cendis la pente de la montagne. Le sommet d'un arbre fut mon refuge jusqu'au
 matin suivant. J'aperçus une colonne de fumée, et sachant que la fumée an-
 nonce la présence des hommes, je me dirigeai de ce côté. Je n'avais pas fait une
 longue marche qu'une troupe d'hommes m'aborda. Ils me prirent, en m'adres-
 sant des paroles inintelligibles pour moi, et me conduisirent à un village. Là ils
 m'enfermèrent dans une maison où se trouvaient déjà huit autres prisonniers. Mes
 compagnons de captivité m'interrogèrent, je leur contai mes aventures. A leur tour,
 ils me contèrent qu'ils étaient à bord de tel navire allant du Senf au Zabadj, qu'as-
 saillis par la tempête, ils s'étaient sauvés au nombre de vingt sur la chaloupe et
 avaient abordé dans cette île. Les indigènes s'étaient emparés d'eux, les avaient tirés
 au sort et en avaient déjà mangé bon nombre jusqu'à ce jour. Hélas! je dus recon-
 naître que j'étais en plus grand danger ici qu'auprès du monstrueux berger. Mais
 j'éprouvai quelque consolation en me voyant des compagnons de misère. Dussé-je
 être mangé, la mort me semblait légère. Nous nous consolions par le sentiment

أوكل قعد هان على الموت وبعضنا ينأسى بعض علما كان من الغد خاءونا
 بسمسم أو شيء يشبهه وموز وسمن وعسل وضعوه عندنا فقالوا هذا طعامنا
 منذ وضعنا هاهنا فأكلنا مقدار ما يمسك رمينا ثم حماما فنظروا إلينا وأخذوا
 أحسننا حالا في حصد فودعناه وقد كان بعضنا أوصى بعض فاخرجوه إلى
 وسط المنزل ودهنوه من رأسه إلى قدمه بالسمن ثم أهدوه في الشمس
 مقدار ساعتين ثم احتتمعوا عليه فذبحوه وقطعوه قطعا ونحن نرى ثم
 شوهوا وأكلوه وطبخوا بعضه وأكلوا بعضه نبيأ مهلوجا ثم شربوا شرابا
 وسكروا فناموا فقلت لهم قوموا فتعطل هؤلاء فاتهم سكارى ونخرج على
 وحوهنا فان سلمنا فالحمد لله وإن هلكتا فهو أسهل من هذا البلاد الذي
 يحل بنا وإن لحقنا أهل القرية هي مودة واحدة فاحتمل رأينا بقيد يومنا
 10 وأطلقنا الليل وأصبحنا خاءونا بما نأكل على الرسم المعتاد ومضى أول يوم

d'une communauté d'infortune. Le lendemain on nous porta du sésame ou quelque grain qui y ressemblait, ainsi que des bananes, du beurre et du miel. Ils mirent tout cela devant nous. «Voilà, me dirent les prisonniers, notre nourriture depuis que nous sommes tombés entre leurs mains.» Chacun mangea de quoi se soutenir. Puis les anthropophages survinrent, nous examinèrent un à un et choisirent celui qui leur parut être dans le meilleur état d'embonpoint. Nous lui fîmes nos adieux; déjà nous nous étions fait les uns aux autres les suprêmes recommandations. Ils le tirèrent au milieu du logis, l'oignirent de beurre de la tête aux pieds, et le firent asseoir au soleil l'espace de deux heures. Alors s'étant rassemblés autour de lui, ils l'égorgeaient, le coupèrent en morceaux sous nos yeux, le firent rôtir et le mangèrent. Une partie fut mise en ragout, une autre partie mangée crue avec du sel. Après ce repas, ils burent une boisson qui les enivra, et ils s'endormirent. «Allons, dis-je à mes compagnons d'infortune, venez, que nous les mettions à mort pendant qu'ils sont plongés dans l'ivresse. Puis nous marcherons devant nous. Si nous échappons, gloire à Dieu! si nous périssons, mieux vaut mourir que de rester dans cette affreuse situation. Si les gens du pays nous rattrapent, nous ne mourrons jamais qu'une fois.» Mes paroles ne purent les

وفاء يوم^e وثالث يوم ورابع^e يوم ونحن على ذلك الحاله فلما كان في اليوم الخامس حاءونا فأخذوا منا واحدا ففعلوا به مثل الأول فلما سكروا وناموا فمنا اليهم فذهبناهم بأسرهم واخذ كل واحد منا سكيناً وشيئاً من العسل والسمن والسمن فلما اظلم الحفيا خرجنا من اللؤلؤ وقد كنا ميّزنا بالنهار^e فمشينا نطلب ساحل البحر من جانب آخر لا من شطّ القريه ودخلنا عوطه فتعلقنا بالشجر ونحن سعداء أو نمانيه حوا من العيم فلما حنّ الليل نزلنا ومشينا ونحن نأخذ الطريق على الكواكب واحذنا نمشي الساحل الساحل يومنا نم امنا القوم فكنا الآن نمشي ونستريح ونأكل من ثمار الغيط وفي كثيره المورمانا طويلا الى ان وصعنا في عوطه حسنه وفيها ماء عذب طيب فمررنا على المعام بها ابدآ الى ان يقع اليها مركب او

c) Doest d) God. طبع

décider et la nuit vint sans qu'on eût pris un parti. Nos maîtres nous portèrent à manger suivant la coutume. Un jour, deux jours, trois jours, quatre jours s'écoulèrent sans amener aucun changement dans notre état. Le cinquième jour, ils prirent encore un de nous et le traitèrent comme le précédent. Cette fois, quand ils se furent enivrés et endormis, nous allâmes à eux et nous les égorgéâmes tous. Chacun de nous se munit d'un couteau, d'un peu de miel, de beurre et de sésame, et lorsque la nuit enveloppa la terre de ses ténèbres, nous nous échappâmes de la maison, dont nous avions étudié les abords durant le jour. Nous nous mimas en marche, tâchant de gagner le rivage de la mer sur un point éloigné du village. Arrivés dans une vallée, nous nous réfugiâmes sur des arbres, de peur d'être découverts. Nous étions sept ou huit. Le jour passa, la nuit revint et ses ombres nous permirent de continuer notre marche, dirigés par les étoiles, le long du rivage. Enfin nous nous sentîmes hors de l'atteinte de ces anthropophages: nous nous reposâmes, mangeant des bananes et d'autres fruits du pays, et cela dura longtemps, jusqu'à ce que nous parvinâmes dans une sorte de bois clair où abondait une eau douce excellente. Nous résolûmes de demeurer là, jusqu'à ce qu'un navire nous sauvât, ou que nous terminions notre vie. Trois moururent;

تموت فيها مات متا ثلاثة وبينا اربعة فبينما نحن في بعض الايام نمشى
واذا بغارب حلق عد ددى به الموج وفيه حملة موتى قد تغطعوا والغارب
حانح في الطين والموج يضربه وهو مطروح فاحتلنا في رميهم الى البحر
وعسلنا الغارب واخذنا معنا طينا من طين الجيرة مثل الغرى واصلحنا فيه
دعلا من الشجر وسوينا حبالا من خوص النارجيل وشراها ليفاء وملأنا
بطن الغارب من النارجيل والفاكهة وملأنا معنا ماء وبعضنا يدري سفر البحر
وسرنا نحو خمسة عشر يوما ووعنا بعريه من صرى الصنف بعد احوال
وعجايب مرت بنا وسرنا من تلك العريه الى ان وصلنا الصنف وحرنا
الناس باحبارنا فجمعوا لنا روادا وخرج كل واحد منا يقصد بلدا ورجعت
الى مصره بعد اربعين سنة من عيته وقد مات اكثر اهله ووجد لوالده¹⁰

a) Additi. b) Cod. كفا. c) Eux paucos verba exoldisse patet. d) Cod. حليه.

nous n'étions plus que quatre. Un jour que nous allions le long de la plage, voici que nous aperçûmes une chaloupe en mauvais état, jetée par les flots sur le rivage, et dans laquelle gisaient plusieurs cadavres en décomposition. Elle était enfoncée dans la vase, battue par les vagues et fort avariée. Nous enlevâmes les cadavres pour les jeter à la mer et nettoyâmes la chaloupe. L'île fournissait une argile qui nous servit en guise de poix pour calfeutrer l'embarcation. Nous fîmes un mât avec des arbres, des cordages avec des feuilles fibreuses des cocotiers, des voiles avec de la filasse. Le cale fut remplie de cocos, de fruits divers et d'une provision d'eau douce. Un ou deux parmi nous connaissaient la navigation, et quinze jours de voyage nous conduisirent à un village du Senf, après bien des souffrances. De là nous gagnâmes Senf oh, sur le récit de nos aventures, on nous fournit le nécessaire. Et nous étant séparés, chacun prit son chemin à sa volonté. Pour moi, je retournai à Basra."

L'absence de cet homme avait duré quarante années entières. A cette époque, la plupart des gens de sa famille étaient morts. Son père avait laissé des enfants qui refusèrent de le reconnaître. Lorsqu'on avait cessé d'avoir de ses

ولداً فانكروه وهد كانوا لما انعطع خمره فسموا ماله وكان موسراً وحاله
 حسن فلم يصل من ماله الى شيء نم مات بعد ذلك ٥
 ٢. ٩٦. وحدثني بعض المحققين انه كان ماض بين سيرة والصين في سنوى
 فانه فلما سرنا من سيرة معدار حمسين زاما وقع علينا الحب ومبنا بعض
 للمولة الى البحر ومكننا آياما في الحب ثم وقعت علينا الريح ولم يمسك
 المركب واشرفنا على الهلاك وارادنا ان نرمى نفوسنا في البحر ونعلق
 بحرية فربينا الاثاخر ونحسن لا نصديق انا فتخلص وسكنت الامواج ولم
 نمض عنا ساعد حتى لاح لنا من الحرية حياحة فانظرنا ان يخرج النبا
 قوم منهم فلم يخرج اليها احد فأومانا اليهم فلم يكلمونا ولم نعرف الموضع
 وحققنا انا نحن متى نزلنا اليهم اذونا او يكون وراهم قوم فبعوا بنا فلا
 لطيف لهم فمكننا في موضعنا اربعة ايام لا ينزل منا احد الى الجيرينين ١٥
 a) Decet. b) Cod. خستنا. c) Sic.

nouvelles, ses biens avaient été partagés. Il avait été dans l'aisance, dans une belle situation. Mais il mourut sans avoir pu recouvrer aucune partie de sa fortune.

XXXXIV. Un marin m'a rapporté qu'il avait fait la traversée de Séria à la Chine dans un *sambouq*. „Nous avions parcouru, dit-il, un espace de cinquante *sana*, lorsqu'une tempête fondit sur notre embarcation. On sacrifia une partie du chargement. La tempête dura plusieurs jours, et le vent devint si terrible qu'il n'y eût plus moyen de gouverner. Voyant notre perte imminente, nous voulûmes nous jeter à mer et nous sauver dans une île voisine. Les ancres mouillées, nous nous croyions perdus, quand la tempête s'apaisa. Bientôt nous aperçûmes dans l'île une troupe de gens, et nous attendions que quelqu'un d'eux vint à nous. Mais aucun ne bougea. Nous leur fîmes des signes qu'ils ne comprirent pas. Nous ne savions où nous étions, persuadés d'ailleurs que, si nous descendions à terre, ils nous feraient un mauvais accueil, et qu'il y avait

ولا يعبر منهم احد الينا فلما كان في اليوم الخامس اجتمع رأينا على
 ١٩: النزل اليهم لاننا احتجنا الى الماء والى مسألتهم عن الموضع ونحن لم نعرف
 الطريق فنزل منا مقدار فلنين رجلا بالسلاح في القارب والدونيج فلما
 صعدنا اليهم تهابوا كلهم ولم يبق منهم ألا رجلا واحدا فكلمنا فلم نعرف
 لغته ألا رجلا واحدا فلما لنا هذه حذيرة من جزائر الوفاق فسألناه
 عن الجزيرتين فحكى أنها من جزائر الوفاق وان ليس بعربها بلد ألا
 على " مسيرة ثلاث مائة فرسخ وهى حذيرة لبس فيها احد سواهم وعدتهم
 اربعين نفسا وسألناه عن طريقنا الى الصنف فعرفنا ودلتنا وملأنا الماء
 وشرعنا نكو الصنف على ما قال فأمينا خمسة عشر زاما واشرفنا ساليين
 الى الصنف والسلام وحسنا الله ونعم الوكيل"

على et بلد الفنداء ا)

plus loin une autre troupe qui tomberait sur nous, sans que nous pussions leur résister. Nous passâmes ainsi quatre jours, sans oser débarquer et sans qu'aucun indigène vint à nous. Le cinquième jour, nous nous décidâmes pourtant, parce qu'il fallait renouveler notre provision d'eau et savoir où nous étions. Trente des nôtres allèrent à terre avec des armes, dans la chaloupe et le canot. A notre approche les gens prirent la fuite; un seul resta sur le rivage. Il nous adressa la parole dans une langue étrangère. Un des nôtres put le comprendre. „Cette île, dit-il, fait partie du Onâquouâq." L'indigène interrogé au sujet des deux îles nous apprit qu'elles appartenaient au Onâquouâq, qu'elles sont situées à trois cents parasanges de toute autre terre, qu'il n'y a pas d'autres habitants qu'eux, et qu'ils y sont au nombre de quarante. Interrogé sur la route à suivre pour gagner Senf, il nous donna les indications nécessaires. Ayant fait de l'eau, nous remîmes à la voile vers le Senf, suivant ses instructions, et nous y abordâmes sains et saufs, après un voyage de quinze *adua*.

تَمَّ الْكِتَابُ

وَلَمَدَ اللَّهُ وَحْدَهُ وَصَلَوَاتُهُ عَلَى سَيِّدِنَا مُحَمَّدٍ وَآلِهِ وَصَحْبِهِ وَسَلَّمَ عَشْرَ أَلْفِ
 لَمَنَ مَرَّ فِي هَذِهِ النُّسخَةِ الْمُبَارَكَةِ وَدَعَا لِكُلِّهَا
 بِالرَّحْمَةِ وَالرِّضْوَانِ وَلِجَمِيعِ الْمُسْلِمِينَ وَكَانَ الْفَرَاغُ
 سَابِعَ عَشَرَ مِنْ حِمَادَى الْأَوَّلَى
 سَنَةِ ٤٠٤ كَتَبَهُ مُحَمَّدٌ
 ابْنُ الْقَطَّانِ

وَلَمَدَ لِلَّهِ رَبِّ الْعَالَمِينَ لَمَّا تَمَّ كِتَابُ مَجَالِبِ الْهَيْدِ وَفَدَى عَشْرَ
 رَمَضَانَ الْمُبَارَكِ عَلَى يَدِ عَمَلٍ تَقَاتِلُهُ بَلَّ لَا شَوْءَ فِي الْحَقِيقَةِ هَيْدَ اللَّهِ بِي مَرَّةٍ مُحَمَّدٌ الْفُطَيْي شَعْبِ اللَّهِ
 لَهُ وَلَوْلَا دَعْوَةُ الْجَمْعِ

ICI FINIT LE LIVRE.

Gloire à Dieu! Que sa bénédiction et son salut s'étendent sur Mohammed, sur sa famille et ses Compagnons.

Que Dieu fasse miséricorde à quiconque lira dans cet exemplaire béni et implorera la miséricorde et la bienveillance divines pour le copiste et pour tous les musulmans.

Cette copie a été terminée par la main de Mohammed, fils d'al-Kattan, le 17 de Djoumâda 'l-awoual de l'année 404 (mardi 24 novembre 1018).

F I N.

GLOSSAIRE.

أما البلاد الجبل، آثار الجبال *les premières apparen-*
ces de la terre, des montagnes qu'on dé-
couvre à l'horizon ٢١١, 6, ١٢٥, 1. dern.,
١٢٧, 1. dern.

ليس في الأمر *il n'est pas d'usage* ١٢٢,
7. La phrase est synonyme de ليس
شأنه.

انشرنا, mot appartenant à la langue des habi-
tants des îles du Poumon, et qui signifie,
selon ٢٤ 2, ما فعل لهم "que puis-je faire
pour eux?" La leçon du mot est confirmée
par ٢٢ 1. dern.

باف, mot indien, *padone* (پدانه) ١٢٢, 1. La
forme sanscrite est *padāka* ou *padāka*. Com-
parez "patti-kāya" corps d'infanterie, chez
Houen Thsang: Mémoires sur les contrées
occidentales, trad. par Stanislas Julien I. 82.
(Kern). (Comp. ١٢٢. Malais serviteur. Devie).

٨ بانلي, pl. بانلي, *matelot* ١٢, 8, ١١, 8, 10,
١٢, 4, ٤٢, ٢, ٢٢, 1, ٢٢, 7, ٢٤, 2. Le
singulier بانلي, ٢٤, 4 transcription exacte
du mot indien *banyān*, marchand. «Ce sont les
entrepreneurs et les agents du commerce.
Les Banyans, qui ne travaillent pas pour
eux-mêmes servent d'interprètes, de teneurs
de livres, de courtiers etc." Affaires de

l'Inde, Londres 1788. I. xxv. C'est aussi dans
ce sens qu'on disait en 1672 trois Juifs
valent un Chinois, mais il faut trois Chi-
nois pour faire un Banyan". Yule: Marco
Polo II. 354. Il est curieux de voir notre
manuscrit désigner les *matelots* sous ce nom
de *banyān*. Il est surtout remarquable, de
le trouver appliqué à un *matelot* arabe (comp.
١٢٢ dern. 1. avec ١٢٢, 6), bien que gé-
néralement on n'entend par *banyans* que
les marchands indiens. V. p. e. Niebuhr.

À l'exception de ٢٤, 4 le mot est écrit
constamment dans le manuscrit *بانلي* ou *بانلي*.

٨ پاد, *pagode*, du genre féminin ٤, 7.

بارج, *barque de pirate* ١٢٢, 2. Le pluriel
بوراج a le sens de *pirates* ١١٤, 9, ١١٤, 1.
V. le Gloss. dans la Bibl. Geogr. arab. IV.
195, sous *بوراج*.

٨ پاد, *peles d'étoffe précieuses* ١٢٢, 1.

٨ پاد, ٢, ١٢٤, 4. Les Javanais ne pou-
vent s'asseoir devant le roi autrement que
les jambes croisées. Cette posture s'appelle
bersila. V. Hucuron O. sous *Ebedj*.

٨ پاد, nom d'un poisson de mer à Kalah ٢٧,
1, 2. — *پاد* excellent! fort bien! ٢١, 2.

nom d'un serpent à petite taille, qui a deux têtes, et qui se trouve à Koulam-Mali, 121, 3. Sans doute on veut parler ici d'une espèce de serpent (typhlope) qui vit dans l'Inde, et qu'on nomme «serpent à deux têtes» (two-headed snake) parce que la tête et la queue de cet animal se ressemblent au point qu'on peut aisément les confondre. Cette explication, qui nous a été donnée par le Dr. Jemink, est confirmée par le père Saigues (Historische reizen, xvi. 111), qui raconte avoir vu, lors de son séjour au Carnate, un serpent mort de cette espèce. «Il mordait» dit-il avec l'un de ces têtes, et «squeurt avec l'autre, qui n'avait pas de dents.»

منحج شمس البطن في البكر بن
147, 3.

من يفتي النواخذة على
compagnons, 7, 8, 12, 4. V. Dossy: Supplém.
et Gloss. Geogr. a. v.

بلاجر, mot indien qui signifie *affidé*, qui a lié son sort à celui d'un autre, s'engageant à subir avec lui la même fortune, pl. بلاجرد, 115-116. Mas'oudi II, 87 écrit: بلاجر et بلاجر et explique le mot par مصاحب *sens* *compagnon*. Abou Zéid (Belashan des Voyages I. 121, II. 116) parle aussi des compagnons de quelques rois de l'Inde, qui se vouent à la mort après le trépas du roi. Le même récit se trouve chez Marco Polo (Yule II. 328, 331), qui raconte que dans quelques parties de l'Inde un certain nombre de grands du royaume s'engageant à suivre le roi au tombeau lorsqu'il meurt. Bien que ces récits semblent dériver de la même source, il nous a été impossible d'en retrouver l'origine. Le mot employé par Mas'oudi, qui ressemble beaucoup à la lection de notre manuscrit, ne semble pas pouvoir éclaircir la question. D'après M. Kern on s'attendrait à l'expression «*magadnoug*» (prononcé aussi *bagadnoug*),

et qui signifie «une personne se soumettant à la volonté ou à la puissance de quelqu'un, serviteur obéissant. Un autre mot sanscrit, qui a quelque ressemblance avec l'expression de notre manuscrit est *baladnuga*, une personne qui suit l'armée, qui appartient au train de l'armée.

بلنج cabane 22, 5, 6, 66, 7, 141, 11, 143, 1. Comp. Vullers sous بلنج. Le mot est écrit constamment بلنج dans le manuscrit. M. Devia (Dictionnaire étymologique des mots français d'origine orientale. Paris 1876 p. 34) avait adopté la dérivation de بلنج du mot malais بلنج, cabinet, pièce d'un logis, pavillon.

بلنجي prêtre indien, expliqué dans le texte 120, 6 par صاحب الصلح. La traduction de ce mot par *bonze* n'est pas tout à fait exacte, puisqu'on entend par cette expression un prêtre de Bouddha, tandis que l'homme, mentionné ici, est musulman. Il nous semble néanmoins avec M. Kern que l'auteur a voulu rendre le mot sanscrit *svandga*, *révérend*, dont le mot *bonze* n'est qu'une corruption. Les marins arabes ont entendu prononcer ce mot comme *bayy* et l'ont rendu par بلنجي, ce qui ne serait pas trop éloigné de la lection de notre manuscrit بلنجي.

بنی les filles de Bagdad 22, 1. بلنج, mot indien, porte 117, 7. La forme sanscrite est *dhanda*, une personne d'une caste inférieure, *pariaute*. Le mot sanscrit *dhanda* signifie *botteux*, *marché*. L'auteur, parlant des personnes «en dehors de la loi, incapables par faiblesse, impuissance» semble avoir confondu ces deux expressions. Kern.

بلنجي nom de moines à Ceylon 145, 6. Ce mot offre quelques difficultés. La description que l'auteur donne de ces moines a sans doute rapport à des religieux, adorateurs de Shiva, et non pas à des moines bouddhistes,

ce qui est bien curieux, vu que les habitants de l'île de Ceylon suivent le rite bouddhiste. Abou Zéid, en parlant des baragats ou moines hindous (Relation I 188, II 127), qu'il nomme « baykardj » en donne une description à peu près semblable à celle de notre manuscrit, mais pourtant assez différente pour nous convaincre, que notre auteur n'a pas copié Abou Zéid. D'après M. Kern la forme sanscrite est *bhikṣu*, cingalais *bik* ou quelquefois *bouks* (E. Müller: Ancient inscriptions in Ceylon p. 184). Le *r* final de *بكر* ne peut donc être expliqué qu'en admettant que le mot, entendu par les marins arabes, finissait en *ar*, la terminaison du pluriel en tamil. Si nous acceptons cette hypothèse, nous pouvons admettre que notre auteur ait voulu parler des moines *hindous* de la côte septentrionale de Ceylon, habitée depuis des siècles par des Tamils, ce qui expliquerait comment les marins, étant à Ceylon, ont pu rencontrer des moines suivant le rite de Siwa. La vénération des habitants de Ceylon pour les fakirs musulmans est mentionnée aussi par Ibn Batouta II 82.

تركوا للركب الى البر I, 6. *ils laissèrent le navire à terre* 10, 6. Dans cette phrase *ترك* est le synonyme de *بر*.

نصف II, dit d'un navire, être secoué, ébranlé par la tempête, 21, 6.

نصف *partie*, syn. de *نصف*, 22, 5. V. Dosy: Supplém.

نصف IV, avec l'accus. de la personne, atteindre, saisir 100, 8. — Avec l'accus. de la personne, et *عل* de la chose, faire connaître, instruire de syn. de *نصف*, 22, 5.

نصف IV, *اللغة*, user d'un langage très humble 10, 10.

نصف, mot indien, élong 100, 2, 110, 4,

Belédhort 111 l. dern. (où il faut lire *asaf*). La forme sanscrite est *talaga* (Kern). L'explication de ce mot, donnée par Abou Zéid (Relation II 11) semble erronée.

نصف, mot indien, *jardén* 100, 2. Puisque la forme sanscrite est *ardna* (Kern) la leçon de notre manuscrit est probablement erronée.

نصف I, *البحر*, les flots, au reflex, laisseront le poisson sur la plage 10, 5.

نصف est une sorte de pierre calcaire dure, qui se forme au bord et au fond de la mer de petits cailloux, de coquillages etc. On en fait des meules à Barra, dont on se sert que pour couvrir les orifices des cloaques. Nous lisons dans le Tadj-al-arous: *والبحر مصدر جحر يحجر كبحر ان يحجر طين الساحل ويسمى كالحجر قال ابو نصر وقال شهر ومكان جحر كتلف اي كثير للبحر وقال الولائي لبحر حجارة في البحر حشمة ومن اين دريد لبحر ولبحر حجارة نبيس في البحر وقال اللبكي لبحر ما يكون في سواحل البحر وفارة من المعنى والاصناف يلقى بعضه بعضا ليمسح حجارة نذكت منها الارحبة بالبحر*

لا تصلح لظعن و لكنها تسرى لروس الملايح وكان, dans les additaments, on lit: *جحر كثير للبحر وهو ما يلعبه البحر من*

الارواح والمم. Le pluriel *جحر* se trouve 100, 2. Le passage du Tadj prouve la justesse de la conjecture dans la note a. Quant à l'emploi de meules pour couvrir les orifices des cloaques, on en trouve un exemple chez Samhoudi. Histoire de Médine p. 147, 28 *ذكر ان ربه وحيي ان يصلي للسجد اربعة وسمن بالوح عليها ارجله ولها صنام من اليل حجارة يدخل اليه من حلقها* dans la grande cour du temple 64 cloaques couverts de meules qu'on avait garnies de tampons en pierre, dont l'ouverture livrait passage à l'eau."

نصف grande bargue dont on fait usage dans

la mer Rouge ٢٢, 10. V. Dory: Suppl. et Gloss. Geogr.

جند fond de cale 10, 4, 100, 6. V. Lano.

جمع VIII s'accoupler, et, avec ب, s'accoupler avec 34, 8, 30, 2, 30, 7, 9, 10, 40, 2-5, 20, 5.

حجج I toucher, demurer à sec (navire), se construit avec حلى ٢٢, 6, 100, 1; فى الطين 100, 8.

جند, armée, du genre شامخ ٢٢, 2.

حدّ jusqu'au حديد 100, 8.

حدث au lieu de احديث ٢٢, 1, 30, 2.

جس bruit des vagues ٢٢, 4. V. Dory: Suppl. متعاضد, plux. de متعاضد, papiers, requêtes 100, 8.

حلّ I, a. a. p., demander l'absolution ٢٢, 1. V. Dory: Suppl.

حلّ VI est proprement se soutenir de manière à ne pas tomber, comme 40, 1 et 7, a. حلى ou حلى, mais s'emploie spécialement dans le sens de se soutenir péniblement, se tenir droit à peine p. a. d'une gazon encainte ٢٢, 1, وحلى متعاضد, des petits d'un oiseau à peine sortis des oeufs 100, 1, d'un maïs Tabari III v¹, 19, وحلى متعاضد, d'un bled Hamasa II, 9 a. 2, et se mouvoir, marcher péniblement, avec et sans حلى p. a. d'un homme à demi-mort de fatigue 100, 8. V. la note de M. Fleischer sur Dory: Suppl. dans les Ber der K. Sächs. Ges. d. Wissensch. 1881 et le Gloss. Geogr.

حجج VIII, dénom. de حجاج, affaire de commerce, signifie faire des affaires, 100, 11. On emploie aujourd'hui dans le même sens حجاج. V. Dory: Suppl. et Ouha.

عم انه يستخرج في جميعها خرج V. Les mots خرج في جميعها sont toutes les branches industrielles, grâce au soin qu'on a de l'éducation des jeunes hommes" soit «on est bien élevé dans tout le pays», selon qu'on prend جميعها pour جميع المنافع ou pour جميع البلاد.

خطب I, faire voile ٢٢, 9, 100, 2, 100, 1.

dern., 100, 8), a le n. a. خطوب ٢٢, 4.

حلا V rester dans l'inaction ٢٢, 8.

حقل mou, sablonneux (terram) ٢٢, 2.

دخل IV, a. ب. p., acc 1, introduire, amener ou 40, 5. Comp. Gloss. Geogr.

دعا VIII, a. ب. p., appeler, faire venir 100, 8.

نقعة fois, a aussi le pl. نفع ٢٢, 7, un exemple chez Freytag et Cashe.

احد من نوب القلوب والوراء, quelques personnes de la maison du calife ou du sultan ٢٢, 1 (où احد est pour احدا).

نوبلج pl. نوبلج, chaloupe ٢٢, 6, 40, 4, 40, 5, 40, 4, 40, 1 etc. V. Gloss. Geogr.

رأس الله رأس la surface de la mer 100, 8.

رأس pl. رؤس, pilote. On voit de ٢٢, 7 que les pilotes formaient une confrérie, dont chaque membre avait prêté serment de n'abandonner le navire confié à ses soins, qu'en cas de nécessité impérieuse.

رجى donnant plus d'espoir, meilleures chances 100, 2. V. Dory: Suppl., Gloss. Geogr. et Ouha.

رجى الحجارة الحجارة (car c'est ainsi qu'on doit lire au lieu de الحجارة, v. plus haut sous رجى) 100, 1 les merules. Le même emploi de l'article se trouve 100, 5 الحجارة.

الصيف والشه
avec le *الموضع الآدم* (129, 6).

أخفَ, *compar. plus doux, moins terrible*
(danger) 22, 7.

رفع, I mettre en case, en réserve, s'appropro-
sionner de. V. Dory: Suppl. في المله في
رفعنا il munit le casot d'eau et de provi-
sions 24, 10. Comp. Ibn Batouta IV. 879
رفع الله لدحلي الصخرة

ركب *novore* est souvent fém. 10, 1,
20, 7, 22, 2, 102, 3. V. Dory: Suppl. et
la note de M. Fleischer (B. d. K. S. Ges. d. W.).

رمى L. Observe l'expression *رمى* كذا

رمى *lit. j'ai jeté quatre-vingt ans derrière*
moi pour j'ai déjà quatre-vingt ans 20, 3.

رمى, *vent*, est quelquefois masculin (Dory:
Suppl.) 21, 4, 22, 7.

رب IV. ربه est souvent employé en parlant
d'un navire dans le sens de destiné pour p.
ex. 141, 2, 144, 5, 141, 6, 146, 7.

رأى, transcription arabe du mot indien *parabha*,
nom d'une bête féroce fabuleuse 125, 1, 2.
(Comp. Excursion C. sous Lameri). Il est
bien remarquable que quelques lexico-
graphes arabes comptent le *parabha* parmi les
bêtes féroces. Leur description ne pourrait
avoir eu vue les girafes, mais provenant
sans doute de ce qu'on avoit eu dire au
sujet du *parabha*. Al-Birouni, qui avoit en-
tendu parler du *parabha*, et qui le décrit,
rend le mot indien plus correctement par
رب. Re naud: Fragments arabes et persans
relatifs à l'Inde p. 86, 108.

ركب, *provision de voyage*, au lieu de ركب, 100,
2. La forme est usitée encore de nos jours
à Damas, quoique ركب ou ركب soit plus
fréquent. Comp. Dory: Suppl.

رمى, pl. رما, correspond, comme mesure de
temps, à la 8^e partie du jour de 24 heures,
c'est à dire à un intervalle de 8 heures.
C'est aussi une division du cercle, employée
par les navigateurs dans la mesure de la hau-
teur du pôle. Il est alors un 8^e de l'*Ida'*
ou doigt, qui, d'après la note de M. Maury,
insérée dans l'Introduction à la Géographie
d'Aboulféda par M. Renaud, peut être évalué
à 1 degré 36 minutes, ce qui donne au
sân une valeur de 12 minutes de cercle."
Devic: Merveilles p. 184 note 59. Le pas-
sage cité de l'Introduction s'y trouve p.
CXXII. Dans les lexiques arabes on ne
trouve que "quatrième partie du jour." Mais
chez les marins, c'est une mesure de lon-
gueur. Il en est fait mention dans une lettre
manuscrite de Nicolas Doronton, datée du
22 Nov. 1614, et qui est la pièce la plus
ancienne des archives de la compagnie an-
glaise des Indes Orientales, qui se trouvent
actuellement dans le India Office.

"I think it not amiss to set you downe
as the Pilots have informed mee of Tas-
ques, which is a towne standinge neere the
edge of a straightte Sea Coast where a Ship
may ride in 8 fathome water a Saeer shotte
from the shoar and in 6 fathome you maye
bee neerer. Tasque is 6 *gemes* from Ormus
southwards and 6 *gemes* is 60 *coses*, maketh
60 leagues. From Tasques to Sinda is
200 *coses* or 100 leagues." Nous devons ce
passage à la bonté de M. Yule, ainsi que
cet autre de Pietro della Valle (Lettera de
Bassora del 20 di maggio 1625 S. VII) «Il
tre marzo arrivammo a dar fondo
sotto l'isola di Oharg, che sta lontano da
Ormus, che lasciamo indietro, 24 *giom. Giam*
è una misura usata da' piloti arabi e per-
siani nel seno Persico; ed ogni *giam* è tre
leghe."

La longueur du sân est donc, selon Down-
ton de 5 lieues, selon della Valle de 3.

Cette donnée ne s'accorde nullement avec celle de l'Adjâb 117, 12, où 42 sâms environ sont évalés à 800—1000 paraesanges, ou un sâms à environ 20 paraesanges, soit 60 à 70 milles. Il me semble probable que, dans ce passage, il faut lire «milles» au lieu de «paraesanges.» Ce ne serait pas le seul exemple de la substitution de l'un de ces deux mots à l'autre dans les manuscrits, substitution due à une mauvaise interprétation d'une abbréviature de l'auteur. On aurait donc un sâms = environ 6 paraesanges, ce qui ne diffère pas beaucoup de 5 heures. Le mot est employé encore 66, 6 et 11, et 108, 8. Dans le dernier passage il y a une lacune. Il faut lire... لَيْسَ حَسْبُكَ سَمَرُ [لَيْسَ حَسْبُكَ سَمَرُ]... On ne peut donc en tirer aucune conclusion pour la longueur du sâms.

11. Comp. Dowry: Supplém.

سِنْدَ, sondes, probablement de سِنْدَ fonde, plomb, 30, 4. On dit على الشىء بالسناء (p. a. Alif Larid éd. Mason, III, 14) sceller avec du plomb, plomber, et il semble probable que سِنْدَ dans le sens mentionné est dérivé de cet emploi de سِنْدَ.

Comp. Lane et Dory.

VIII = I *scraper*, broyeur 128, 5 (comp. l. 8).

سليم II (ou IF) van hādūf omu borta 183, 2.

Le mot **ساحم** était envisagé jusqu'ici comme moderne, et il est encore en usage aujourd'hui. V. Dory: *Supplém.*, Landberg: *Prov.* et *Dict. I*, Index, et *Guche*. On voit par le passage de l'آ à l'أ qu'on l'employait déjà à Baïra au 10^{me} siècle. C'est ce qui rend peu

semble l'explication du Mohit, qui l'interprète par nous l'honneur.

السَّرَطَانُ النَّهْقُ *L'escorvais de nez* est,
chez les pharmaciens, le nom de l'espèce qu'on
emploie pour la composition d'un collyre,
HFK, 4. Comp. Damiir II, VI, 4 a. f

سرى I et spés. IV *partir, faire voile* 23, 8.
(سرى السفر = ليل السفر) 23, 8), 23, 2,
30, 1, 33, 6 (سرى), 44, 4.

سفر I, forme dialectique de سفر, traverser des
pays etc., en usage à Aden 26, 8. —
سفره voyageurs 42, 4. V. Dory: Suppl.
et Gloss. Geogr.

١٤٥, pl. ١٤٥, quinquies ٥, 7, 81, 1
145, 2, 150, 2. V. le Gloss. sur les Fragm.
Hist. Arab. et le Gloss. Geogr.

سناء. La description de cet oiseau fabuleux
qui vit, dit-on, dans une des îles de l'extrême
Orient p. 172.

سند II *diriger* le navire avec des pièces de
 bois ٢٧, ١١, ٢١, ٢. — IV, *الركب الى الخيرة*
 on sans *الركب*, *gouverner sur, diriger sur*.
 ٢٥, ٥, ٧.

بُوتُ البوت. البوت le bout du gouvernail
 ٥٥, ٤ Comp. Lane "the extremity of any
 thing."

سوق V, faire un commerce d'échange, se con-
struit avec ب des marchandises ②, ③. Le nom
d'action de سوق en lieu de سوق ⑤, 10
Comp. Lane et Dory.

II faire, fabriquer, 189, 5. V. Dony
Sappl. et Ouche.

U.S. Price, sent favorable SF, 1, LSI, 1. V
Gloss. Geogr.

الحَبْلُ الشُّرْطُ مشروط، see notawes 25, 11. V

لُ 101, 9 est une autre forme de لُ 10, 1,

et de لُ, océanos de l'océan indien, *Salama*.
Comp. Dory: Supplém. sous لُ, Djawabki ed.
Sachau ff.

فج I أله, au lieu de أله, constr. avec
عني signifie *laisser entrer l'eau*,
ou *laisser déborder l'eau* 102, 9 et 10 — VII
فجر eau (navire) 104, 1. Comp. Dory: Suppl.

فج X se vider 101, 10 استقرت السحاب منا
استقرت السحاب منا — *s'épuiser, épuiser ses forces*,
استقرت *épuisement* 107, 5. Comp. Dory: Suppl.
استقرت *l'épuisement de son ardeur* 108, 8.

فج III employé sans régime direct 109, 9.

فج I dépecer un oiseau 102, 2 Comp. Dory:
Suppl.

فج IV dévorer, se dit de la tempête qui dé-
truit les vaisseaux 103, 11.

فج chaloupe, canot 107, 10 فجب المركب الذي
فجب المركب الذي, mais on ne voit pas clairement
dans quelle contrée ce nom était en usage. Une
sorte de petite barque qu'on emploie dans
la Mer Rouge s'appelle فجب. V. Dory: Supplém.
et Gildemeister dans le *Göt. gelehr. Anz.*
1862, p. 448. — D'après le son du mot, on
pourrait songer au *plous* indien — barque,
canot — avec le diminutif *plousch* (Kern).

في 100, 7 *vo parvins à la mer* 100, 7.

في 101, 8 *plus tard, au fûter* 101, 8 au lieu de
في 101, 8 ou bien de في (فيل) *Fau-*
né enante (Dory: Supplém.).

في VII jallier (étincelles, feu) 101, 8. V. Lane
et comp. Dory: Supplém.

في (I ou) II orôre, *fuger, supposer*, 102, 2,
103, 10 etc. Comp. Dory: Supplém. et Oncha.

فج, pl. فجا, *sabre courbe* des Indiens 100, 1,

8. Dory: Supplém. Le mot sanscrit *karatila*
signifie *couteau*; le nom ordinaire d'un
sabre courbe est *karandila* (karabâla, kara-
pâla) (Kern).

فج sans interruption, comme on dit d'un seul
jet ou plus exactement en Hollandais *en één stuk door*, 104, 8. Il faut donc cor-
riger la traduction dans ce sens.

في VI, c. على, *sauter sur* 106, 1.

فج مينا هيك (I ou) II substituer 107, 5

فج IV *luser les voiles, mettre à la voile, par-*
tir, syn. de أشر (voyen) et l'opposé de جد
(Gloss. Bârlin), se dit proprement des hom-
mes, mais aussi du navire (V. Dory: Supplém.,
nié à tort dans le *Tadj-el-arous*). Exemple
107, 8. De là *naviguer* (un exemple chez
Freytag); الفج *la navigation* 108, 8, 108, 5.

— *grande voile triangulaire*, selon le T. A.

فج الفج وهي الفج وهي الفج
فج 107, p. 59 شكلها مثلث كالقلاع
فج 108, 4 الفج والفج
فج 108, 5 الفج

فج, forme vulgaire de فج.

فج على مع رأسه 109, 8; v. le
Gloss. grec.

فج nom d'un des mâts du navire 104, 9.

فج I *on raconte de quelqu'un* 102, 5.

فج *services* (assortiment de vaiselles et
de linge, qui sert à table) 103, 7. V. Dory:
Supplém.

فج *poix*, au figuré, de la mer, noire comme
la poix 101, 8, 4.

كربى *scribe du navire* ٢١, 6. Ibn Balouta a le mot deux fois (V. Dossy: Supplém. sous (كون) sous la forme كرانى. — Sans doute le mot a été dérivé du sanscrit *karana*, *olero* (Kern).

كبر *souvent* ١٢٧, 7.

كذب (I ou) II, *manquer, ne pas atteindre* ١٢١, 8; — ما كذب (كذب) ٢٢, si ne tarde pas à, si ne manque pas de, bientôt ٢٤, 2, ٢١, 4. V. Lane.

كردند, mot indien, *plat, assiette* ١١٢, 4. Comp. le malais *kerid* et *kerenda*.

كربى *scribe* ٢٢, 11. V. le Vocab. chez Dossy: Supplém.

كما, mot indien, *donc, fort bien* ١١٢, 2.

كُنْبَار ou كُنْبَار est proprement le *coire* (V. Dossy: Supplém. sous كُنْبَار), et de là la corde, faite de ces fibres p. a. ١٢٢, 2. Un canot est *كُنْبَار* d'un autre, a. à d. à la remorque ٢٢, 2.

كُنْبَار *encens* ١٢٢, 5. La forme sanscrite est *kundourou* (Boswellia thurifera). (Kern).

كُنْبَار, poisson de mer des côtes d'Oman ١٢٤, 8, a le nom d'unité كُنْبَارَة ٢٢, 6, Tabart III ١٠, 13.

كُنْبَار *Nette* (= كُنْبَار) ٢٢, 9, 10.

كُنْبَار *je faisille pour* ٢٢, 7. كُنْبَار *les anges intelligents du navire* ٢٢, 5.

كُنْبَار, nom d'un poisson ٢٢, 7. Bien que, dans le texte, on ait préféré écrire كُنْبَار, il vaut peut-être mieux retourner à la leçon du manuscrit, Dumashty (١٠, 8) fait mention d'un animal, dont il écrit le nom كُنْبَار, et qui est bien le même poisson. Ibn-ʿl-Fakh (١, 14) fait

mention de l'animal sous le nom de كُنْبَار et Kaawini I. ١٠ ult. كُنْبَار.

لوح II (comp. Dossy: Supplém.) se construit aussi avec لى de la personne à laquelle on donne des signaux ١٢١, 4. La même construction dans le sens de *faire allusion à, indiquer brièvement* Mas'oudi I. 22 l. pén., où deux man. ont le synonyme لاج.

ما لى au lieu de لى ٢٢, 9. V. la note b. — لى paroque ١٢, 10. V. le Gloss Geogr.

مع X, a. ب, *concourent* ٢٢, 4. Dossy: Supplém. محارب *accord, accord, plein de* محارب (frons, ouvertures. V. Mas'oudi II, 429, IV, 58, 60, 64) ٢٢, 2.

مى I être urgent (besoin); comp. Dossy: Supplém.

On dit *حاجة مى* *besoin urgent* ٢٢, 6, T. A. et Mohit, et مىس *l'urgence du besoin* Hgati, Comm. sur Abou Ohodjâ'. Man. de Leide fol. 125, r., T. A.

مسك (I ou) IV *arrêter, amarrer le navire* ٢, 8; — *gouverner le navire*, syn. de سبط (voyez), ١٢٢, 5, Vocab. chez Dossy: Supplém. — V, a. ب p., *retenir, prendre ches soi* ١٢٢, 7. — VI *demeurer inerte, immobile, n'accomplir ni ne reculer* ٢٢, 4.

مى I. Les verbes qui signifient *aller, se rendre* se construisent souvent avec l'acousatif adverbial du lieu, le long duquel on se rend p. a. سلك (v. Lane), مىس ١٢٢, 7, Hazâna ١٢, 9, Hamdânî, Djastrato Parab ed. Müller ١٢, 1, خرج *ibid.* ١٢, 16, ١٠, 1, ٢٢, 26, ١٢, 8, ترحه Tabart II, ١٢, 10, دى Dossy: Supplém. et ٢٢, 8 (voyez), même *نَسَق* dans le sens de *se rendre au marché* Hamdânî ١٢, 10, ١٢, 21, ١٢, 8.

مثل espèce de canot 30, 2, 8, 33, 8, 30, 5, 30, 4. Il nous a été impossible de trouver un nom de bateau qui ait quelque rapport avec ce nom. Les Almadas (Historische reizen I, 44) ou petites barques, en usage sur la côte du Malabar sont connues sous le nom de الحادي (Dory. Supplém. sous عادي). De Vries (Uurloosche Aankomingen der Oost- en West-Indische dingten IV, 233) parle bien d'une petite barque ohnouse, qu'il nomme mau-ohnas, mais nous ne savons pas quel est le bateau qu'il veut indiquer par ce nom.

مع le long de 8, 10, 17, 10 (ou معها est (مع ساحل البحر), Jâout I, 178, 12; suivant le cours de 123, 2, 5; à côté de 123, 1. V. Dory: Supplém.

مشت objet de désir, chose désirée 113, 7. Oushe.

مثل espèce de vipère à Koulam-Mâli 120, 2. Il est très difficile d'en déterminer l'espèce, suivant la description des Adjâib. L'élévation et le gonflement de la tête fait songer au cobra naga; le mot naghéran serait donc composé en partie de naga serpent. Mais tant que nous ne sachons si n'existe pas de naga qui porte une croix sur la tête. Quelques espèces, qui sont tachetées, portent une croix sur le ventre. Peut-être faut-il penser au bungarum, mentionné par Günther (Reptiles 843), qui se trouve sur le littoral de Coromandel. Un colophis, cité par le même auteur p 860, a quelque ressemblance avec notre naghéran. »Head and neck black above, with a yellow cross-band behind the eyes.... Belly yellowish with.... quadrangular black spots."

مع V être produit, naître 34, 2, 40, 4, Vocabul. chez Dory: Supplém. Dans le sens figuré suinter, découler de, ressortir de chez Oushe.

نزل I débarquer la cargaison, décharger le navire 16, 5, 37, 8, 30, 9, 131, 1.

نخذ ou نخذ. Le mot persan نخذ, cogné de de nous, est écrit dans le texte 37, 8, 13, 4, 14, 10, 10, 8, نخذ (30, 10), نخذ (40, 7, 40, 8, 120, 10), نخذ (30, 4, 35, 1), نخذ (140, 10). Le pluriel est ordinairement نواخذ, mais 140, 9, 10, 174, 1 نواخذ.

ندم I, a. acc. regretter, déplorer 30, 1 ندم (شجر) (V. Lane sous شجر) — كل منهم شجرة

ندد brouillard humide, vapeur de mer 31, 1;

comp. Jâout IV, 17, 4. نندا الدج. Selon une communication de M. le docteur C. Landberg le mot est encore en usage en Syrie dans cette signification. On l'y prononce نندا.

نوح IV faire lever quelqu'un 102, 4.

نول I, a. acc. 1, 40, 8 (où l'insertion de نول n'est pas nécessaire) Voyez sous نول; — a. acc. 7, s'accoupler avec 34, 1, si la lecture est bonne. Il faut lire probablement نول.

نوش I chasser les mouches 77, 9, Dory: Supplém.

نول I dérober, voler 70, 5. Dory: Supplém.

et Oushe (accouter). — نول deops 35, 5.

Comp. Landberg: Prov. et distons I, 95 نول petite ferre.

نفس V dans le sens de se donner l'air d'un seul encre (نفسه بالنفس) se construit avec نل de la personne, ب de la chose par laquelle on tâche de gagner sa faveur 40, 5 نفس بعض المتصحيين على فاعل رأسي

بعضه اليه يد "quelqu'un de ses affidés prendra ma tête pour gagner sa faveur."

نظر I *bondir* (navire) 22, 8.

نظر IV *faire voir, montrer* avec l'acc. de la chose 26, 5, et l'accus. de la personne Mohit

نظر. نظر فلانا مكنه من النظر. Le passif أنظر signifie être vu, se montrer 24, 10 (انظر له).

نظر Comp. أنظر plus gentil, plus doux 22, 10. Comp. Dost: Supplém. sous نظري.

نظر VIII, a. ب. manger au dessert avec (له) le vin 127, 2. V. Dost: Supplém.

نظر contingent, quote-part 27, 4. V. Dost: Supplém.

نظر palanquin 118, 8. Un mot sanscrit «Mandola» signifie balançoire. Peut-être la signification «palanquin» a été donnée à ce mot dans quelques parbes de l'Inde (Kern). D'après les communications suivantes, tirées des auteurs portugais et anglais, que nous devons à M. Yule, il est hors de doute, que le mot «handoul» était employé fréquemment pour une espèce de palanquin. «Os Mouros todos vinhão a pé, e o capitão delle era hum Turco valente de sua pessoa, que por honra de capitão era trasido em hum andor so homem de quatro homens». Barros. Dec. II. Liv. VI. Cap. 8. Md. Lisboa 1628 II fol. 155. «E sono anche i palanchini a sti andor differente fra di loro, perche negh andor la canna, con cui si portano, come anche nelle reti, è dritta; ma nei palanchini per più comodità di chi va dentro, che abbia più luogo di star con la testa alta, la ditta canna è incurvata in alto di questa forma Ω» P. della Valle: Lettera da Goa. 10 di Ottobre 1628 § V. «Of the same nature as palanquins, but of a different name, are what they call *endolas*.... these are much cheaper and less esteemed. Gross:

Voyage to the East-Indies 2^{de} ed. I. 155. «El sendo passados dois dias veio a fazenda em hum andor que homens trahão ao hombro, que são humas canas grossas voltadas para cima e arcadas, e delleas hendurados hums pamos largos de mos braga» Correa Lendas da India I. 102. «Mando a todos os handitos e phincoos gentios que nao andem por esta cidade e arrabaldes delle a cavallo nam em andoras e palanquins sob pena de pagarem pela armara vez dos crusados.» Proclamation du Gouverneur de Goa Antonio Mons Barreto 1574, dans Archivo Portuguez Oriental Fascio 5. p. 399.

نظر titre du chef des Musulmans à Selmour 142, 9, 142. 7, 142, 4 et 5. La leçon du man. varie entre *عيسى*, *عيسى* et *عيسى*. En édictant *عيسى* on a cru y voir le persan *عيسى* = *عيسى* honoré. Mais Mas'oudi II. 86 appelle la dignité *عيسى*, ce qui fait douter de l'exactitude de la leçon adoptée.

نظر voyez sous *نظر*.

نظر, forme dialectique de *نظر* *andor*, s'emploie en parlant du vent dans le sens d'être favorable 27, 8.

نظر comme article indéfini un, certain 22, 5. *نظر* *سما* *البلد* propr. *ampleur des villes* s'emploie au figuré dans le sens de *condition florissante, abondance d'habitants* 174, 8.

نظر IV *charger un navire* 22, 5, 27, 2. V. Dost: Supplém.

نظر II, au lieu de *نظر*, a. acc. p. et *نظر*, *convenir de quelque chose avec quelqu'un* 121, 4.

نظر I, a. ب. *tomber sur quelque chose, le rencontrer, le trouver* 12, 4. V. Dost: Supplém.

نظر I, verbe intrans., *tomber* (venir) 22, 2;

— verbe transitif, *arrêter*, employé au passif en parlant du navire obligé à s'arrêter 51, 3.

وحي IV au lieu de لحي p. e 50, 1, 52, 6

عن IV, a. على, être fermement assuré de 54, 3 (la construction ordinaire avec ب 51, 3.)

Si l'on veut se donner la peine de parcourir le glossaire, on verra que le vocabulaire de l'auteur renferme quelques nouveaux mots et quelques significations de mots non employées dans l'arabe classique. Il en est de même des formes grammaticales et de la syntaxe. Le seul exemple de la terminaison de la 3^e personne plur. *هو* au lieu de *هم* a été relegué dans la note 55, 3, parce qu'il peut être un *lapsus calami* du copiste. Mais comme la date du man. est 644 de l'hégire, on serait en droit de conclure que la terminaison avait cours de son temps dans la langue parlée. Quant aux verbes

sourds on rencontre عَدْتُ pour عَدْتُ 107, 8,

لَقَيْتُ au lieu de اسْتَدَلْتُ 50, 10, لَقَيْتُ pour لَقَيْتُ 113, 5. Le *Acme* est souvent omis

à la fin des verbes p. e. اَمَى pour اَمَى, اَمَى au lieu de اَمَى, اَمَى au lieu de اَمَى, اَمَى

115, 1. Les modes du verbe sont souvent employés l'un pour l'autre comme وَلَمِبَا au

lieu de وَلَمِبَا 51, 3, 4, 52, 3, 127, 1, 2; par contre اَزَادُوا au lieu de اَزَادُوا 53, 4,

122, 7, لَبِخْلِي 127, 7. La négation لا est employée quelquefois avec la signification et la construction de لا, comme نَأَخِدُ 153, 1.

لَبِخْلِي 153, 1, لَبِخْلِي 172, 8. Par contre لا est employé au lieu de لا 107, 9. Le nominatif et l'accusatif sont très souvent confondus. on lit نَجْتَا مَلِيحُونَ 54, 4, 52,

6, 50, 5 et وَكُنْ طَلَبٌ 50, 2, 3, 52, 3, 53, 2, 50, 3, 113, 3, 143, 6; le nom. après

ان 50, 5, 130, 5, 130, 5, comme régime direct 70, 1, 113, 3, 131, 6, 140, 1, 2, 107, 8, 173, 11, et de même 18, 4 où la

leçon du manuscrit aurait pu être conservée; par contre l'accusatif au lieu du nom. dans des phrases comme لَعَدْتُكَ طَعَامًا 50, 9, 52, 10,

140, 9, قَدَرْنَا جَلِيلًا 7, 2, 3, 52, 3, 53, 2, 100, 10, 111, 3, 127, 2, 143, 6; après الّا 101, 4 (mais

le nom. l. 5). L'emploi du pronom et du verbe à la troisième personne du masculin au lieu du

fémmin est assez fréquent comme 27, 2, 38, 4, 39, 3, 4, 50, 6, 7, 113, 8, لَمَّا كُنْهُمْ 16, 6, 103, 8, اَحْطَرْنَا بِأَيِّ الدَّيَاسِي 54, 3. On

trouve d'après une fausse analogie اَلْحَرَاةُ اَلْأَرْحَاةُ (voyez le Gloss. sous اَلْأَرْحَاةُ) et

par contre اَلْحَرَاةُ اَلْأَرْحَاةُ au lieu de اَلْحَرَاةُ اَلْأَرْحَاةُ 54, 7 (comp. l. 5). Dans l'emploi des noms de nombre on trouve les irrégularités ordinaires

ثَلَاثًا ثَلَاثًا 54, 6, ثَلَاثًا عَشَرَ 54, 6. La substitution du 4, 7, et vice versa n'est pas rare v. 17, note 3, 50, note 3, 103, note 3.

INDEX DES NOMS.

f

ابن الشويح	Ibn Encharrou. 29.
أبو بكر الخليفة	Abou Bekr, le khalife. 156.
أبو بكر الفسقي	Abou Bekr de Fasa. 157.
أبو حاتم الفسقي	Abou Hâtim de Fasa. 148.
أبو الحسن	Abou'l-Hasan. 121.
أبو الحسن علي بن شاذان السمرقاني	Abou'l-Hasan Ali, fils de Châdân, de Sira. 62.
أبو الحسن علي بن محمد بن الفرات الزبير	Abou'l-Hasan Ali, fils de Mohammed, fils d'al-Forât, le vésir. 106.
أبو الحسن محمد بن أحمد بن عمر السمرقاني	Abou'l-Hasan Mohammed, fils d'Achmed, fils d'Omar, de Sira. 14.
أبو الزهر البرقي النخعي	Abou's-Zahr al-Barkhâti, de Sira, le capitaine. 19, 29, 42.
أبو طاهر البغدادي	Abou Tahir de Bagdad. 150.
أبو العباس السمرقاني	Abou'l-Abbâs de Sira. 62.
أبو عبد الله محمد بن بلشاد بن حرم بن حمويه	Abou Abdallah Mohammed, fils de Bâbichâd, fils de Harâm, fils de Hammawéih, de Sira, le capitaine. 5. — Le même sous le nom de Mohammed, fils de Bâbichâd, fils de Harâm 18; et Mohammed, fils de Bâbichâd 44, 50, 65, 66, 67, 70, 80, 91, 92, 98, 121, 124, 126.
السمرقاني النخعي (quelquefois sans points, ou بلشاد; — une fois بلشاد).	
أبو محمد الحسن بن عمرو بن حمويه بن حرم	Abou Mohammed al-Hasan, fils d'Amr, fils de Hammawéih, fils de Harâm, fils de Hammawéih de Nadjdren 2. Abou Mohammed *)
بن حمويه النخعي	7. Abou Mohammed al-Hasan, fils d'Amr
الحسن بن 108; والحسين 1	

*) A moins que l'auteur ait voulu désigner par ce nom une autre personne; question impossible à résoudre.

- 8, 16, 88. Abou'l-Hagan, fils d'Amr. 85, 88.
 Abou Mohammed (ibn) al-Hagan, fils d'Amr
 47. Al-Hagan, fils d'Amr. 61, 108(?), 115.
 Abou Yousof, fils de Moulim. 157.
- أبو يوسف بن مسلم Ahmed, le marm. 166, 167, 168.
- أحمد الرتل Ahmed, fils d'Ali, fils de Mont, le capitaine,
 de Siraf. 12.
- أحمد بن علي بن منبر الناختا السمراني Ahmed, fils de Marwan. 107, 108.
- (السمراني). (Uod.) Ahmed, fils de Helal, gouverneur d'Oman. 14,
 65, 107, 108, 109, 110, 111.
- أحمد بن مروان أحمد بن حلال امير (صاحب) عمان Isma'q, fils du juif 107. Nommé: le juif. 108 a. a.
- أسماعيل بن ابراهيم بن مروان الناختا للعريذ Isma'q, fils d'Ibrahim, fils de Mirâs, le capi-
 باسمعيلويه ضمن أشكنين taine, connu sous le nom d'Isma'lawéih,
 (مروان 182). gendre d'Anhkanta. 7, 182. — Isma'lawéih.
 14, 49, 50, 60, 62, 129.
- ب
- البوحي المخطيب يعان Al-Belouhji, médecin à Oman. 120.
- (البوحي المخطيب). (U.)
- ج
- جعفر بن راشد العريذ بن لاكيس الرتل Djafar, fils de Râched, connu sous le nom d'Ibn
 Lâkis, le marin. 178, 174, 175, 178, 179.
- جهود كزاه الناختا Djehoned Koutah, le capitaine. 154.
- د
- دارين السمراني وهو اخو امرأة عبيد الله بن داوود Daristan de Siraf, frère de la femme d'Obéid al-
 lah, fils d'Ayyoub. 144.
- ر
- راشد الغلام بن بادشاه Râched al-Gholâm, fils de Bâbshâd. 161.
- الرعيد الخليلي Al-Bachid, le khalife. 187.
- س
- سبا Seba, nom d'un capitaine ou armateur. 165.
- سر نانا كاله ملك الزابج (سر نانا) كاله et كاله سر Nana Kalah, roi de Zâbedj. 154.
- سميد الفقير الحناني Sâid le pauvre, d'Aden. 98, 97.
- سليمان بن داود عم Salomon, fils de David. 184.
- ش
- شهرلوق الرتل Shahriari, le marin. 86.

ع

عبد الله بن مغلل بن عيسى بن بصير	Al Abbâs, fils de Mâhân, honorem (?) à Selmour. 142, 148, 144.
عبد الله بن إسماعيل	Abdallah, fils de Djomâd. 165.
عبد الله بن عمر بن عبد العزيز صاحب البصرة	Abdallah, fils d'Omar, fils d'Abdel-Aziz, préfet de Mansoura. 2.
عبد الواحد بن عبد الرحمن الفسوي وهو ابن	Abdel-Onâhd, fils d'Abdarrakham, de Fesâ, fils du frère d'Abou Hâtim de Fesâ. 148.
أخي أبي حاتم الفسوي	
عبد الله بن أيوب خال عبد الله بن العنبر	Obédallah, fils d'Ayyoub, l'oncle maternel d'Abdallah, fils de Fadhl, le Oadî. 144.
العاصي	
عمر الملك	Le roi Aber. 171.
عمر بن الزيات	Abbare, le marin. 85, 86, 87, 88, 90.

(صهريه 87 ; صهريه 86 C).

علاء

علاء بن محمد بن سهل المعروف بسمر	Allâma. 48, 44.
(يسريه C).	
عمران بن كاهل	Ali, fils de Mohammed, fils de Sehl, connu sous le nom de Serour. 149.
عمر بن الخطاب الخليفة ربه	Imrân le boteux, le marin. 98.
	Omar, fils d'al-Khattâb, le khalife. 156.

ف

الفيل الخاتم

Al-Foulfoul, l'oursaque. 109, 110.

م

محمد بن مسلم السمراني	Mohammed, fils de Moslm, de Siraf. 152.
محمد العملي	Mohammed d'Oman 172.
مرداشاه الناحدا	Mardâschah, le capitaine. 94.
(مرد اشاه C).	
مردويه بن زريخت الزيات	Mardawêh, fils de Zorâhakt, le marin. 6.

(زريخت C).

الزيات

مسلم بن بشر	Al-Masabân. 94, 95.
المعتد الخليفة	Moslm, fils de Bishr. 184.
المقتدر بالله الخليفة	Al-Motamed, le khalife. 97.
موسى الصندبوري	Al-Moqtadr billah, le khalife. 15, 58, 65, 108
مهرون بن زيات ملك الرا	Moupa de Sandabour. 157.
	Mahrouk, fils de Raûq, roi du Râ. 2.

ي

يحيى العماني ناخذ	Yéad d'Oman, le espiame. 150.
يونس بن مهرون السمراني التجار	Younos, fils de Mohrân, de Siraf, le marchand. 187.

INDEX GÉOGRAPHIQUE.

أبو
Kl. *Abu* S. V. Excursion C.
الأنبال *Al-Obolla* 188, 189.

Ville connue, située sur le Tigre. (*Istakhrî*, *Bibliotheca geographorum arabicorum* ed. M. J. de Goeje. I. *Viae regnorum Descriptio dictum molesumae auctore Abu Ishak al-Farisi al-Istakhrî*. L. B. 1870, p. 14). Reliée à Basra par un canal (*Mokaddasî*, *Bibl. geogr.* III. *Descriptio imperii molesumae auct. al-Mokaddasî*. L. B. 1877, II). La distance entre ces deux villes est de 10 à 12 milles (*Ibn Batouta*, texte et trad. par C. Deffrémery et le Dr. B. B. Sanguinetti. Paris 1874, II, 17. *Istakhrî* l.l.) On fait le voyage d'al-Obolla à Abbâdân dans une nuit (*Ibn Batouta* l.l. 18) La traversée entre al-Obolla et Bayân, dont il est question dans les *Adjâlb* se fait par le Tigre ou le Chât-al-Arab.

(*Istakhrî* على دجلة فركب معها لا
لله أن شئت إلى الأنبال وإن شئت على الظهر
Bayân est situé sur le Tigre; de là on peut gagner al-Obolla par eau, ou bien, on va par terre, jusqu'en face d'al-Obolla, et là on traverse la rivière pour gagner cette ville). *Istakhrî* et *Ibn Haukal* (*Bibl. geogr.* II. *Viae et regna*.

Desor. art. moel. auct. Abu'l-Kasim Ibn Haukal. L. B. 1878 p. 16) mentionnent la navigation du golfe (خليج) d'al-Obolla comme très dangereuse.

أسوان *Assouan*, sur les frontières de la terre des noirs. 57.

Ville connue, existant encore, et située sur le Nil.

إسپاهان *Isbahan* ou *Pesae*. 78.

الأنبال V. Excursion C.

بلاد الآر *Païs de Lâr* 50. V. Excursion A.

الأنبال *L'Espagne* 23, 24.

جزر الندمان *Îles Andaman* 69, 184.

(*Ud. 69* (رأس)) Il me semble hors de doute, que notre auteur a entendu dire que le théâtre de la légende, racontée p. 184, a été l'une des îles Andaman dans la mer des Indes. Comme M. Davis (*Les Merveilles de l'Inde*, Paris 1878, p. 197 n. 101) le fait observer, Soléman (*Relation des voyages, faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde etc.* par Renaud. Paris 1845, I, 5) et Marco Polo (*The book of Ser Marco Polo, by Col. H. Yula*. London 1875, II, 395) parlent des habitants de ces îles comme étant des an-

thropophages. Le dernier voyageur parle de l'île Angaman. Le colonel Yule pense que ce nom est le dual d'Angaman, pour Andaman, et en tire la conclusion, qu'on a pensé qu'il n'existait que deux îles, ce qui expliquerait le nom d'Andaman-la-Grande, cité dans les Adjab, opposé à Andaman-la-Petite. Andaman-la-Grande est composée, en réalité, de 8 îles, mais situées si près l'une de l'autre qu'elles se touchent presque et semblent ne former qu'une seule île.

La légende d'après laquelle le tombeau du prophète Saléman (Salomon) serait situé dans une place inaccessible, est connue (V. Weil, Biblische Legenden, Frankfurt a. M. 1845, p. 279. Leme 1001 Nights, London 1859, III, 104). Il me semble donc probable qu'on a songé que ce tombeau pourrait se trouver aux îles d'Andaman, qui avaient fort mauvaise réputation à cause de leurs habitants, et où on n'abordait guère.

Mais l'île, nommée p. 69 Armanan, est plus difficile à trouver. J'en parlerai dans l'Excursion B. sous Bedfarkalah.

جبل. Ayla 40

Ville arabe, située près des limites de la Syrie, au golfe d'Acaba. Sprenger, Die Fest- und Kaiserorten des Orients, dans Abh. d. Deutsch. Morg. Gesellsch. III. n. 8 100, 109). Yaqout (Jacq's Geogr. Wörterbuch, herausg. von F. Wüstenfeld. Leipzig 1869) I. 422.

ب

بحر باربل. 94. V. بحر لؤلؤ. dans l'Excursion A.

بججا. Pays des Bodja 171.

Les Bodja sont des Nomades, qui habitent les déserts entre l'Égypte, la Nubie, l'Abysinie et la Mer Rouge. Leur pays commence près de حربة الملك, «La ruine du roi», ou plus brièvement الخربة, «La ruine», à 8 jours de

voyage de Qift. Dans le voisinage de cette place est une mine d'émeraudes. Quatre-mars. Mémoires géographiques et historiques. Paris, 1811, II, 185. La mine est citée par Al-Jaqoubi (Kitab al-Boldan, avec Ahmed ibn Abi Ja'qub, ed. Juybolil I. B. 1861) 121. V. Sprenger Alt. Geogr. p. 19.

بلاد المغرب. Pays d'al-Bakham 48.

(Vod. اللهم) Peut-être faut-il penser au pays,

cité par Vuller: «ظم و نظم», nom. regions, «que opimus moechus affertur.» (de Goepo).

بدفركالا. Badfarkala 69. V. Excursion B.

بحر بردوس. Ilas Berdous 126. V. Exa. B.

بحر بربره. Mer de Berbera 118, 114.

V. Devic. Le pays des Zenzys. Paris, 1888, p. 58. La véronique de l'auteur des Adjab, qui parle ici d'une coutume, existant chez les noirs de la côte orientale d'Afrique, et qu'on ne retrouve chez aucun auteur arabe, — du moins à ma connaissance — est prouvée par un récit de l'écrivain hollandais de Vries, (Curieuse Aenmerkingen, Utrecht 1693, IV, 1123) Parlant des noirs de la côte de Mozambique cet auteur dit: «ils coupent le membre viril de tous ceux qu'ils ont tués ou fait prisonniers. Ces membres leur servent de témoignages auprès de leur Roi de la bravoure qu'ils ont montrée. Mais cette coutume a encore un autre but, à savoir d'empêcher les émasculés de procréer des enfants, qui pourraient venger leurs parents. Ils font sécher le membre qu'ils ont coupé, pour qu'il ne pourrisse pas, mais leur reste longtemps. (Zoogangden se alle verlagenen of gevangenen de mannelijkheid af. Dese leden verstreken haer by den Koningh tot sooveele getuigen haerer dapperheid, alsoe veel derselver konnen toonen. Welker heeft dese onmanningh ook nog deese neve oorsack, t. v. opdat de gedachte ontmannde

geene kinderen meer teelen konden, welke in 't toekomende de Hoon haeror ouders soudan mogen wreecken. 't Afgeseden Lud laten se droogen, opdat het niet verrotte, maar langh in wesen bigven moght."

البحر الخارج. *Mar extérieure* 126. V. Hxe B.

برلين. *Berlyn* 121, 172. V. Hxeurmon C.
 Cod. 121. بربن.

البحرية. *Basra* 2, 17, 56, 98, 138, 139, 141, 147, 161, 180, 189.

بغداد. *Bagdad* 15, 56, 57, 59, 65, 79 s.s., 108.

جزيرة البغر. *Ile de Bager* 126. V. Hxeurmon C.

بغل. *Bayen*, dans le Choumistan. 186 V. sous لاله.

ت

La. *Taka* 42, 48.

La situation de ce pays n'est pas facile à déterminer. Comme notre auteur parle ici des serpents de l'Inde, on s'attendrait à voir dans la terre de Takt un pays de l'Inde. On pourrait donc songer à لاند, ville citée ailleurs dans notre récit, et où il y a quantité de serpents, malgré la difficulté d'expliquer le désert oriental, qui apporte des aromates à cette ville. Mais il ne faut pas oublier que pour notre auteur l'Inde ne comprend pas seulement la presqu'île, et que mainte fois le narrateur sante d'un pays à un autre, bien éloigné.

Peut-être faut-il penser à l'Afrique, où d'après Edrisi (Géographie d'Edrisi, trad. par P. Amédée Jaubert. Paris, 1886, I, 29) on trouvait des serpents, qui tiennent par leur seul aspect. M. de Goeje m'a fait connaître un passage du manuscrit d'Ibn Hald, appartenant à M. Schefer et où l'on lit بلان

المانك وهم آخر الحيشة النحاس على النيل. Ce pays de Taka ne peut être autre que le pays, encore connu sous ce nom, baigné par le Gadj, au nord du pays des Abyssins.

Le rivièrè d'Athara s'y trouve à l'occident. Il se peut que notre auteur ait voulu parler de ce pays. L'intérieur du pays est riche en aromates; les récits sur le pays des aromates, qu'en voit encore sur la carte de Martin von Behaim (1492. Zeitschrift Gesellschaft Erdkunde Berlin. VIII. 1878) assez près des affluents du Nil, peut avoir donné naissance à des contes extravagants sur cette richesse. Le pays des Abyssins était connu de Dapper (Naukeurige beschryvinge der Afrikaensche gewesten. Amsterdam 1668 p. 712), comme contenant beaucoup de métaux et de minéraux: il cite des mines d'or et d'argent. A l'occident du pays de Taka se trouve le désert d'al-Hanède; à l'orient c'est à M. Kan que je dois ces particularités) il y a le désert d'Atmon, qui pourrait être à la rigueur le désert oriental dont parlent les Adyab. Seulement il faut observer que ce désert ne peut pas être un vrai désert, puisque notre auteur parle des torrents, qui apportent les aromates.

J'avoue que la conjecture est assez hasardeuse. Par exemple on ne saurait expliquer de quelle manière les habitants de Taka auraient pu se sauver sur des embarcations (donc par eau) par les fies de la mer. La seule route, qu'ils auraient pu prendre serait par le Baraka, rivière qui a son cours vers la Mer Rouge, mais qui paraît trop éloignée pour jouer ce rôle. Peut être pourrait-on donner l'explication suivante. On connaissait du temps des Adyab l'histoire d'un pays situé en Afrique, où il y avait une telle quantité de serpents, que les habitants se trouvaient quelquefois forcés d'émigrer. Dans ce pays on trouvait des mines d'or et d'argent, et de plus, des résines aromatiques étaient apportées par des torrents de l'intérieur de l'Afrique, (comme cela se voit encore de nos jours à Humatra, où les cours d'eau apportent le «damar pontif» des bois, situés dans des régions encore peu ex-

plordées). Tout cela peut très bien avoir rapport au pays de Taka, qui a été connu des Arabes, puisque Ibn Hafid en parle. Sur ces faits on aura brodé l'histoire des émigrations annuelles sur les embarcations pour gagner la mer.

Mais je le répète, la conjecture est très hasardeuse.

AL. F&S 152, 165 V. Excursion A.

AL. T&S 149.

Je pense qu'on peut accepter qu'il y ait quelque relation entre ce lieu et *AL* (p. 179), près de l'île des mangeurs de tortues, et que ces deux noms indiquent la même localité, habitée par les mangeurs de tortues. Comme notre auteur raconte que ces hommes sont devenus héméralopes, nous avons à rechercher en quel pays ces personnes se trouvaient en grand nombre. Malheureusement, une recherche très laborieuse m'a donné la certitude que les héméralopes se rencontrent un peu partout, aussi bien en Afrique que dans l'archipel indien et à Malacca.

Dapper (1640) donne une description des héméralopes qui étaient au service du roi de Loango (Côte Occidentale d'Afrique, au nord du Congo), et qui étaient nommés par les Portugais «Albino». — nom bien connu encore de nos jours. Il dit: «leurs yeux sont fixés dans la tête comme les yeux de gens qui sont sur le point de mourir ou qui louchent; leurs yeux sont très faibles, ne voient guère, et se meuvent comme s'ils louchaient; — mais la nuit ils ont la vue forte, surtout au grand clair de lune... Le plus étrange c'est que ces gens sont aveugles le jour ou ne voient que très peu, tandis que la nuit ils voient fort bien, surtout lorsque la lune est très claire.... Les Hollandais et les Portugais ont vu de telles gens non seulement en Afrique, mais aussi dans l'archipel indien, à Bornéo et dans la Nouvelle-

Guinée, au pays des Papous." («deegelyx staen hen de oogen in het hoofd als luiden, die op hun sterven liggen, of scheel zien, van geliken zijn hen d' oogen zeer swak en teer van gesichte en draien of bewegen, alsof sy scheel sagen, maar des nachts, 't geen te verwonderen is, sienne sterk, insonderheit by hellen maneschyn.... Het is bovenal verwonderenswaardigh, dat dese luden by daegh stik siende, of blint zijn, maar des nachts scharp van gesicht insonderheit by hellen maneschyn... Wyders, deegelyk alagh van menschen hebben d'onzen en Portogesen niet alleen in Afrika, maar ook in Oost-Indien, op het eiland Bornéo en in Nieuw Guinea op 't land van Papos geseent, gevonden." Dans les Verhandelungen van het Bataviaasch Genootschap. II. 1784. p. 240, on trouve la description d'une négresse blanche, ammée d'une des îles Papou. «Ses yeux sont très petits. Autant qu'on peut la comprendre, elle dit que ses yeux n'ont qu'un défaut, c'est qu'elle voit moins bien au milieu du jour que pendant qu'il fait plus obscur ou à l'approche du soir". (De oogen verhoenen nich machtig kien. Indien men haar wel begrypt, soo is het eenig gebrek van haer gesicht, dat het midden op den dag wat donkerder is, dan by duister weder, of tegen den avond). Et dans le 1^{er} volume de ses mémoires (p. 507) on trouve la description avec dessin par J. v. Iperen, d'un nègre blanc ou «hakkerlak» (c'est ainsi que les Hollandais nommaient ces Albino) qui était originaire de l'île de Belli. L'auteur, qui nous raconte que cet homme était considéré par ses compatriotes comme un jeu de nature, essaie de donner une explication scientifique de son héméralopie.

Cornelius de Bruijn (Reizen, Delft 1698 II. 880) a rencontré à la cour du Sultan de Batavia (Java) une femme «hakkerlak», qui

était originaire d'une des îles près de Ternate (vint het gebergte, gelegen meest om de 2 oostersche eilanden by Ternate) Il dit aussi que «ce peuple» ne peut pas supporter la lumière du soleil, et se retire pendant le jour dans les coins obscurs. (Dit volk siet beter by nacht dan by dagh. Zij kunnen ook de son niet wel verdragen. Het heeft gedurig de oogen half toe en sít veel by den dagh in donkere hoeken).

On les trouve aussi à Malacca, comme l'attestent S de Vries. »Curieuse Aemmerkingen III 558, et Andersen Orientalischer Reise beschreibung p. 80 chez Olearius M. de Goze m'a indiqué ce dernier livre. La description qu'ils donnent confirme en tous points celle qu'on vient de lire. (Auch ist allhier, Malacca, eine Arth Leute, welche von den Holländern Film de Kakerlaken genannt werden, weil sie wie die Kakerlaken des Tages mit offenen Augen auch nicht viel sehen können, sondern nur des Nachts, und können in den finstern Oertern das Geld kennen und rehlen, nahen und andere Handthierung treiben, welches sie des Tages nicht vermögen, daher liegen sie des Tages und schlaffen so bald aber die Sonne unter den Horizont gangen, dass es zur Dämmerung kömpt, begnhen sie wieder zu sehen.... Diese Arth Leute sollen auff einer nicht ferne von diesem Lande gelegenen Insel fallen, habe dergleichen Leute auch in Batavia gesehen.) Houttuyn (Nat. hist. volgens Linnaeus, Amsterdam 1761. 885) raconte, que Linné les compare aux Troglodytes de Pline: «il sépare comme étant d'espèces différentes les hommes de jour des hommes de nuit.... Les habitations de ces derniers sont établies, suivant Pline, aux limites de l'Éthiopie, suivant les auteurs modernes dans les grottes de Java, d'Ambon et de Ternate.... il voit de côté, est aveugle le jour et se cache, — la nuit il voit et sort.... On dit que

dans l'Afrique, près des montagnes de la Lune, les hommes demeurent toute leur vie dans des cavernes et des grottes profondes, parce qu'ils ne peuvent pas supporter la lumière du soleil." (Onderschaids hen dus als een byzonder soort, van de Dagmenschen... De woonplaats is, volgens Plinius, aan de grenzen van Aethiopie, volgens de hedendaagschen in de spelonken van Java, Ambon en Ternate... Hy kijkt over yde, is by dag blind en houdt zich schuil, by nacht met hy en gaat uit.... In Afrika, by de Maanbergen, zouden de menschen in diep Holen en spelonken hun leven doorbrengen, omdat sy het licht der sonne niet verdragen kunnen.")

La question, débattue par l'auteur des Verhandelingen Bat. Gen. I, à savoir si Linné s'est trompé et s'il fait penser à des orang-outan nous intéresse peu. Ce qui est remarquable, c'est que depuis un temps reculé on connaît des légendes qui parlent d'un peuple d'héméralopes, et qu'on trouve de telles personnes dans l'Archipel indien, à Malacca et en Afrique.

Il est évident que la cause de l'héméralopie, donnée par les Adjabs — la gloutonnerie des habitants, mangeurs de mûles de tortues marines, n'est qu'une fable. Mais il est très vraisemblable que dans le pays dont parle notre auteur les tortues soient nombreuses, puisque les deux faits sont mis en corrélation. Mais c'est le cas dans tous les pays cités, de sorte que cela ne nous avance guère.

Néanmoins je crois qu'il faut mettre de côté l'archipel indien, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les voyageurs arabes ou persans aient poussé aussi loin que Ternate ou la Nouvelle Guinée. Je pense plutôt à l'Afrique. C'est le vrai pays des tortues (Périples ed. Müller 267, 270. Étiopie I, 44. Descript. Pays des Zénges 188). Il est vrai que les sources citées nous montrent plutôt l'Afrique

occidentale (dont il n'est pas question dans les Adjab) et l'Éthiopie, mais ils nomment aussi l'Afrique entière, et entent même les montagnes de la Lune comme la demeure de ces gens.

M. De Goeze a appelé mon attention sur l'île de Pemba, près de la côte orientale de l'Afrique, d'où se fait une exportation considérable de tortues, et où l'on doit manger par préférence les mâles, pour ménager les femelles. L'orthographe *بمبا* ne diffère pas beaucoup de *بمبا*. De plus, la mer entre Pemba et le continent est peu profonde. Dapper (689) nous raconte que la plupart des îles, qui se trouvent là sont très petites, et qu'on peut marcher pendant la marée basse de l'une à l'autre (de meeste deser eilanden syn seer klein, en met boven een halve zayl of een hale zayl in 1/2 ronde, en kan men by leegh gety van het een tot het ander overgaen.)

J'ajoute volontiers que tout cela est encore très incertain. *Tatbe* ou *Thabia* n'est pas l'île des tortues, mais séparé de cette île par la mer de *Saïfon*. Quant à *Dadabid*, je ne sais en donner aucune explication.

تندرين. *Tendardyna* 169, dans les régions du Haut-Cachemire.

M. Kern pense qu'il faut lire *Trisayâna*, et que l'on a voulu indiquer une des places, consacrées à *Sivah*, qu'on rencontre très-souvent dans l'Inde. On trouve un exemple du fait que les Arabes nommaient quelquefois une place d'après un dieu païen chez Renaud (Fragmente arabes et persans relatifs à l'Inde. Paris, 1845, p. 107) «*Bazanaah*.... Cette dernière ville est celle que nos compatriotes appellent *Narayâna* (un des noms que les Indiens donnent à *Vishnou*).»

آل-تير. *Al-Tir* 180. Sur la côte du Beloudjistan, écrit en plein *مكرن* (Mikrân) (Elliot, *The history of India*, as told by its own historians.

Mohamm. persod. London 1867, I. 80. *Yagout* I. 90. 1.)

ت

تاتبا. *Thabia* 179. V. sous *بمبا*.

ج

جددا. *Djedda* 16, 93, 147.

الجزيرة. I. *Arabia* 18.

II (plur.) *Îles de Focdon* 21.

III *Djérra* 85. Vraisemblablement le terrain autour d'al-Obolla. V. *Dmacliq* 14.

ح

حاريج. V. *حاريج*.

حاسك. *Hâsâk* 170. Limite des arbres du loubân.

(Ood. حاسل) *Isaa* situé à la côte septentrionale de l'Arabie, sur le chemin de *Zafar* à *Oman* (Ibn Batouta II 214), à quatre jours de distance du mont *Loum'ar*. Vis-à-vis de ce lieu l'on trouve les deux îles *Khartan* et *Martan* Edrîsi I. 54.

Sprenger (Reiserouten 145) écrit حاسك, et donne la distance entre *Zafar* et cette place comme de 15 parasanges.

البحر (بلاد و بحر). *Mer et pays des Abyss.* sous 89. Dans cette mer on trouve un poisson ayant la figure d'un homme.

Cette légende se retrouve ailleurs. Von Heberstein. *Notas upon Ruma* (tranel and ed. by R. H. Major. London, 1852. II 41) nous dit qu'on trouve dans la rivière *Tachin* un poisson, ayant tête, yeux, nez, bouche, mains, et pieds humains et ressemblant presque entièrement à un homme, mais n'ayant pas de voix, et excellent à manger. (There is also in the river *Tachin* a certain fish, with a head, eyes, nose, mouth, hands, feet, and in other respect almost entirely resembling a man, but without voice,

which, like other fish, affords excellent food)

Il ne m'est pas possible de déterminer l'animal qui a donné lieu à cette fable. M. Jeniak, que j'ai consulté là-dessus, m'a dit qu'il n'existe pas de poisson véritable avec des membres humains. «Comme», ajoutait-il, «dans ces temps on nommait poisson tout ce qui vivait dans la mer, on pourrait songer à la vigogne à un mammifère, habitant les eaux indiennes et trouvé près de la côte orientale d'Afrique, le Doryong ou Haisore, peut-être aussi à l'octopus, un mollusque. Mais il faut avouer qu'on aurait besoin d'une fantaisie plus qu'orientale pour voir la ressemblance». D'après M. Ludeling on vénère le doryong dans les îles malaises comme un être à demi humain.

جزائر الحوت. *Iles du poisson* 84. V. Excursion D.

وادي الثعابين. *Vallée des serpents* 48, entre Sohar et les montagnes des Yahmed.

Je ne trouve pas mention des serpents terribles, cités ici, comme se trouvant dans le territoire d'Oman. Hérodote I. 158 parle des serpents d'Oman qui sifflent et sautent, mais ne mordent pas. Ailleurs, sur le chemin du Hedjas à l'Égypte, on rencontre des serpents, qui ont beaucoup de ressemblance avec le serpent nommé *luc*, d'après le récit de Mas'oudi. Les premières d'or, texte et trad. par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille. Paris 1861. II. 287. Comp. Ibn Haskal 107, 18

(والصغار حبات في مقلاد الشجر تكب من الارض)
وإستاكرك oo, 6. (حتى تلعب في الحاصل فتلعب)

خ

خليج. *Khāshū* 142. Ile dans le golfe Persique. Hérodote I, 372.

خارجي. *Khāshū* 170 Comme Hāshik l'usage des arbres du louban.

M. De Goeye m'a donné une citation de Macrét, De valle Hadhramaut, ed. P. Berlin Neukowij, (Bonn 1868), p 28 بلد من إقليم الخشتر شكل لها خرنج, et une autre de Hamdāni ed. Müller p. 61, 17 où l'on lit (الخشتر) (لوس الخشتر). C'est bien la même place que حريم chez Sprenger (Reiserouten 145 I. 2.) à 12 parasseges environ de Shahr.

خافو. *Khānfo* 92, 138, 144. La capitale de la petite Ohme, séparée de Khomdān par une grande rivière. Sur les rives de cette rivière on trouve des montagnes d'aimant. Le Baghbour a là un jardin; il a donc dû visiter de temps en temps cette ville.

Ailleurs (p. 144) l'auteur nomme Khānfo la capitale de la grande Ohme, ce qui ne peut être qu'un erreur, puisqu'il a déjà nommé Khomdān comme telle, et que nous savons (Géographie d'Abou'l-feda trad. par Renaud. Introduction Paris 1848. CCCCXIV.

— Relation 84, que Khomdān était la capitale de l'empire du temps des Adjāf. Khānfo était le port de Hang toshou-fou (ou Hangehan. Marco Polo II. 176, V. Devic Merveilles 186), nommé aussi Kinsay (Kingsay, capitale), puisque depuis 1127 elle était la capitale de la dynastie Sung. Khānfo — le Ganfu de Marco Polo (II. 178) — étant située d'après cet auteur à 25 milles de Kinsay, et reliée à cette ville par une rivière navigable. L'emplacement de Khānfo serait, d'après M. Yule, (Marco Polo II. 181), mondé par la mer. Du temps d'Abou'l-feda (II. 2. 124) on ne distinguait plus entre Kinsay (Kinsay) et Khānfo.

خوراسان. *Khorāsān* 55.

خمين. *Khomin* 92. Capitale de la grande Ohme, qui est la plus considérable des deux Ohmes, et résidence du Baghbour.

Il est hors de doute, qu'on doit voir dans cette place Si ugan-fou, située sur un des affluents de la rivière Janna. Relation XVII, 65 et nota. Marco Polo II, 21. Davis Merveilles, note 87.

La rivière, nommée dans les Adjâb comme située entre Khomdân et Khânû ne peut être que la Yang-se-Kuang (V. carte Marco Polo II, 126). Il est remarquable que les Adjâb placent les montagnes d'aimant près de cette rivière, ce qui fait dériver cette légende de sources chinoises, comme Stüwa (Die Handelsrûge der Araber Berlin 1835 p. 287) l'a déjà observé. Abou'l-feda les place dans le pays des Zendys (I. 207).

٥

دجله Dabblâ 140. V. كند.

دجله le Tigre 92, 104, 176, 177.

حراير الديكبل Iles Dibadât 61, 168.

Les Adjâb nomment deux groupes, les D ad doum (الدم) et les D. al-kastedj (الكستج). Les premières sont situées près des Ouhq-Ouhq. Il y en a 80.000, dont 12.000 habités. Comme l'auteur nous dit qu'il a déjà raconté des choses intéressantes concernant les D. ad-doum, et que le manuscrit ne les contient pas, il faut en conclure qu'il y a quelque part une lacune.

On doit sans doute comprendre sous le nom de Dibadât les Lakedives et les Maldives (Relation I, LV, 5, II, 9 — Edirli I,

67. — Birount (Fragments 92, 126) — Mas'oudi I, 888. Ibn Batouta IV, 110. Abou'l-feda I. ODXXVIII), et peut être encore d'autres fleuves. On divise les Dibadât en plusieurs groupes. Birount dit: «Les fleuves, placés au centre, sont les fleuves de Ram (حراير الرام) et les fleuves Dibadât... Les uns sont nommés Divah-kousah (دمو كوسا) s'ils des cauris» à cause des cauris qu'on ramasse sur les branches des cocotiers plantés dans la mer. Les autres portent le nom de Divah-kanbar (دمو كمار) du mot kanbar, qui désigne le fil que l'on tresse avec les fibres du cocotier et avec lequel on coud les navires.»

Il est bien évident que le groupe nommé par les Adjâb «D. al-kastedj» embrasse les D. al-kanbar de Birount, puisque *kastedj* ou *koustoudj* a presque la même signification que *kanbar*. M. Davis (Merveilles, 202, n. 118 bis) l'avait déjà remarqué. Mais il me semble que les D. al-kastedj de notre auteur sont plus étendus encore, et qu'ils comprennent aussi les D. al-kousah de Birount.

Au premier abord déjà il me semble improbable qu'on ait distingué rigoureusement entre les deux groupes d'après des articles de commerce (le fil fait des fibres du cocotier et les cauris) qui se trouvent également et dans les Lakedives et dans les Maldives. †) Ibn Batouta (IV, 121) en parlant des Maldives, qu'il a visitées, nous dit expressément que les habitants des Maldives exportaient des cauris et du kanbar.

*) J'ai adopté l'orthographe, ad-doum, al-kastedj et al-ram d'après la traduction de M. M. Davis et Renaud, quoiqu'elle me semble très-incertaine. On verra plus bas que je ne puis pas me conformer aux motifs qui ont conduit M. Davis à écrire ad-doum.

†) «Coco is the fibre from the end of the cocoa-nut and is a corruption either from the Tamil Kayer a rope, or the Maldivian Kanbar. M. Robinson describes the method of making coco in the Laccadives» «Coco is ... found in abundance on the shores of the Laccadive and Maldiva islands.» «They (Maldivian islands) trade with India carrying coconuts, coco ... and coorles. The coco is noted for its light colour, firmness and compressive strength.» R. Saitour. The cyclopaedia of India. 3th ed. 1885 sous coco, cooris, Maldiva islands.

Cette conjecture, qu'on n'ait pas toujours distingué entre les D. al-kambar et les D. al-kousah, mais que ces groupes aient été nommés parfois du même nom, provenant d'un des deux produits principaux, le kastedj, devient plus probable encore par une erreur du voyageur Soléman (Relation I. 1.). En parlant d'un grand nombre d'îles, situées entre les mers de Harkand et d'al-Larouy il fait mention des cauris, qu'on y trouve, et ajoute qu'on les appelle al-kastadj. Or ce mot n'est qu'une corruption évidente d'al-kastedj, qui a subi de nouveau une corruption dans al-kandj (الكندج) chez Édrisi (de Goeje). Cette erreur même nous fait conclure, qu'on ne distinguait pas rigoureusement entre les D. al-kastedj et les D. al-kousah, puisqu'il est impossible d'admettre que Soléman ait désigné le produit principal d'un de ces groupes par un nom, qui était donné à un groupe d'îles tout à fait différent. Il semble plutôt que Soléman n'aura connu qu'un nom pour le groupe entier, qu'il attribue par erreur à un de ses produits le plus connu.

Il n'est pas que je ne puis pas accepter la conjecture de M. Devic, qui est d'opinion que les D. al-kastedj seraient identiques avec les D. al-kambar, tandis que les D. ad-doun seraient les D. kousah. D'oum étant d'après lui un cocotier, il traduit D. ad-doun par «archipel des cocotiers» où l'on recueille les cauris sur les branches de cet arbre. Il faut observer d'abord que le mot doun (qui d'ailleurs s'écrit ديم avec un و) ne signifie pas exactement un cocotier mais le «palmier nain», qui n'est pas un produit caractéristique des Lakédives et des Maldives. Mais en outre, la position que les Adjâib assignent aux D. ad doun («la première est voisine aux D. al-kastedj et la dernière proche des îles des Onâq-Onâq») ne s'accorde nullement avec la position des Maldives.

Mais que seront donc les D. ad-doun? Je suis porté à croire que ce sont les mêmes îles que les îles de Ram (رام) de Bîrounî, et d'admettre que ce sont les îles, situées à l'orient des Lakédives, sans qu'on leur donne des limites précises. Il faut remarquer que Bîrounî comprend parmi ces îles le Khmer (الخمير) et même les Onâq-Onâq ou le Japon, — donc, il entend par ces îles tous les groupes, situés à l'orient des Lakédives. Notre auteur dut aussi catégoriquement qu'elles touchent aux îles Onâq-Onâq. De cette manière on peut expliquer le grand nombre de ces îles, que donnent les Adjâib, tandis que les auteurs, qui n'ont en vue que les îles situées plus à l'occident, comme les Lakédives et les Maldives, en donnent beaucoup moins. Mas'oudî et Soléman 1900, Ptolémée 1878 (Relation LV), Ibn Batouta 2000, Mokaddassî (V, 8) 1700.

3

دو جهيل. Dhou Dyabala 65.

Vraisemblablement دوحا dans le Hedjaz, cité par Istakhri V. et VI. On trouve d'autres exemples qu'on ait écrit ou ajouté دوحا Bedr — le lieu connu — est nommé quelquefois لليرة هو الموية et دوحا هو الموية (de Goeje).

جزل الذهب. Pays de Fer 7, 180, 170, 174. Les Adjâib comprennent sous ce nom les îles de Java et de Sumatra. Ils sont en cela d'accord avec Bîrounî (Fragments 193) qui dit: Les îles de la partie de la mer de l'Inde, qui est tournée vers l'orient, et qui se rapproche de la Chine, sont les îles du Zabedj. Les Indiens les nomment Sorrendjyb; c'est à dire îles de l'or. — Mais en outre les Adjâib donnent ce nom au continent de l'Inde, car ils nomment comme villes du pays de Fer Mas'ûr, et Séimour (?)

باس الكمال Bas al-Kamal 161.

Un cap, qu'on doit chercher entre Bahr et Siraf, mais qui n'est inconnu.

ريسون Réson 90, 91, 92 (Océ. presque tout-à-fait).

Situé sur la côte méridionale de l'Arabie, à mi-chemin entre Aden et Oman, 8 parages de Zhabir. Yaqout II. M. Spranger (qui écrit ريسون) Belserstein 144.

الزبدع Zabdé 7, 8, 62, 187, 150, 154, 180, 188. V. EXCURSION B.

بحر الزبدع. Mer des Zabdé 14. L'on y trouve beaucoup de Onal.

بلاد الزبدع Pays des Zabdé 57, 59, 60, 63, 64, 65, 118, 150. V. L. Marcel Devic. Le pays des Zabdé. V. aussi بلاد الزبدع.

زبدع Zeldé 16, 89.

Situé sur la côte orientale d'Afrique, au sud du détroit de Bab al-mandeb.

س

سور من ري Sor men ré ou Samarra 97.

Situé sur le Tigre, fondé par Motagim, qui y fixait sa résidence. V. Mas'oudi. VII, 180 etc.

سوربان Sorban, 108, 105, 111, 124, 168, 150, 180, 176, 190. C'est là le véritable orthographe du mot, et non pas سوربان. Voir EXCURSION B.

سورندب Sorandib, Schiden ou Ceylon 12, 42, 118, 119, 124, 183, 185, 186, 173, 179. Voir EXCURSION C.

سورندب Goté de Ceylon. 5, 114, 181,

169, 172. Sans Sorandib 33, (122). Voir EXCURSION C.

سوزة V. سور

سوزة Sora (ou Afrique?) 61.

سوزة Sufela des Zabdé 51, 54, 64, 173, 176, 177, 178. V. L. Marcel Devic. Le pays des Zabdé.

Le ladsour des Zabdé (64) a sans frappé Marco Polo (II, 416). «They are in fact so hideously ugly, that the world has nothing to show more horrible.» Selon de Barros (Yule. M. P. II, 417) les limites du pays des Zabdé étaient de la rivière Kilmanohd (peut-être le Jubb), jusqu'au Cap Cornetien.

سوزة Sufela Océan de Samarkand 14, 101.

Beaucoup d'Onal s'y trouvent. Cet océan confine à la mer de Herkend; son nom serait dérivé de la rivière de Samarkand, qui s'y jette.

Cette explication est tout à fait erronée, puisque la mer de Herkend ou le golfe de Bengale ne peut pas avoir de communication avec cette rivière. Il se pourrait que le nom de Samarkand soit corrompu, et qu'il faille lire un autre nom; — non pas Herkend, comme le propose M. Devic (Merveilles, 178), puisque notre auteur dit que la mer de Samarkand est voisine de la mer de Herkend.

Mais il se peut très bien que notre auteur ait cru que la rivière de Samarkand communiquait avec le golfe du Bengale. Dans ces temps, on avait d'étranges idées sur le courant des fleuves de l'Asie-centrale. Abou Zéid (Belsham. I. 90) raconte que la mer Caspienne est en communication avec la mer de Chine. Seb. Cabot, qui vivait dans le même siècle, partage encore l'opinion de Ptolemaïde, que la mer Caspienne était réunie directement avec l'Océan Indien (Revue des 2 Mondes 1822. 15 Nov. p. 816). Et Mas-

oncl se voit forcé de combattre encore l'opinion que le Djéhoux ou la rivière de Balch (l'Oxus) se jette dans l'Indus. Dimaachqi enfin (Cosmographie. V. Traduction (Maximal de la cosmographie du moyen-âge par Mahrou 1874) p. 114) raconte qu'on prétend, qu'une branche du Djéhoux se dirige vers l'occident jusqu'au pays de Kerman, puis se jette dans le golfe Persique.

Il est même possible que l'erreur de l'auteur provienne de ce qu'il a cru que l'Oxus n'était qu'une branche du Gange, et que le nom de Samarkand soit une corruption du سمنندار ou سمنندار d'Edrisi (I. 180) et d'Ibn Khordadbeh (Le livre des routes et des provinces. Texte et trad. par Barbier de Meynard, dans Journal Asiat. VI^{me} Serie t. 5. p. 62), ville qui d'après Sprenger était située près de l'embouchure occidentale du Gange (Benserkoutan 81). Mais il faut observer que la situation de ce lieu, selon Edrisi, est très difficile à fixer, puisqu'il nous raconte que cette ville n'est située qu'à 7 jours de distance de Cachemire, et par suite, très loin de l'embouchure du Gange.

سندھ. *Sindh* 118, 144, 165. V. Eschschon A.

سومرا. *Soumra* 105, 162. V. Eschschon A.

بلاد السهل. *Pays de Bahli* 124. V. Eschschon C.

سندھ. *Sindh* 124, 179, 180. V. Eschschon C.

سیراف. *Siraf* 5, 12, 14, 17, 19, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 105, 141, 142, 162, 161, 165, 166. (p. 12) السیراف. On fait la traversée de Siraf à Sémour en plus d'ouze jours; un naufrage terrible en l'an 806 de l'Hégire est la cause principale de la ruine du commerce de Siraf.

Le voyage été par les Adjib, fait avec une telle vitesse, qu'on ait vu, onze jours après le départ, les hauteurs de la terre de

Sendân, de Tana et de Sémour, a dû être particulièrement favorisé. Soléman (Relation I. 16) compte la traversée de Mascos à Malabar (Koulam) comme de 80 jours par un vent modéré, tandis que les Adjib mêmes nous racontent (p. 180), qu'un voyage en 40 ou 41 jours de Kalah (détroit de Malacca) à Chibr dont être considéré comme exceptionnel. Néanmoins il n'est pas du tout impossible qu'on ait navigué de Siraf à l'Inde en si peu de jours. Le vice-amiral Jurien de la Gravière a fourni là-dessus de précieuses données, dont j'ai fait usage dans ces annotations pour calculer et contrôler les distances, indiquées dans les Adjib. (Le commerce de l'Orient. Revue des 2 Mondes 15 Nov. 1888). «Les vaisseaux des anciens» dit-il «du moins leurs vaisseaux ronds avaient peu de vitesse. Ce n'en est pas moins, même pour ces navires à l'allure pesante, une bien longue traversée qu'une traversée de 40 jours d'Aden à la côte du Malabar, une bien faible moyenne de 47 milles environ par jour. La distance de Suas au point d'Aden est de 1810 milles, d'Aden à l'embouchure de l'Indus de 1472, à Bombay de 1622, à Surat de 1700, à Goa de 1672, à Calcut de 1852, à Point de Galles de 2180... Les navires à voiles faisaient jadis, quand ils étaient bons marcheurs, le voyage d'Aden à Bombay en 15 ou 16 jours.... De 16 à 40, la différence est grande, et si Pline ne s'est pas trompé dans ses calculs, il faut supposer que les capitaines marchands d'Alexandrie attendaient, pour quitter le golfe Arabe, le moment où le Favorinus de Pline.... la mousson du Sud-Ouest en un mot.... commençant à perdre de sa force.»

ش

البلاد الشاميه. *Le Syrie* 40.

بحر الابل او بحر ليل. *Chibr de l'encre* 180,

(189), 147. (Oed. p. 180 *شجران*, 147 *شجران* 147 et *شجران*). On fait la traversée de cette place à Kalah en 40 ou 41 jours.

Situé en Hadhrumant (Spranger. *Kassercou-ten* 145). Il faut remarquer le nom lobân — de l'encens — qui s'approprie si justement à cette partie de la côte d'Arabie. Un moment on a été incertain, s'il ne fal-

lait pas lire *شجران*, Ohadjar de l'em-
cens. V. A. v. Wrede's Reise in Hadhra-
mant. Braunschweig 1870. *Einleitung* 88.
Mais il est hors de doute que les Adyûb
parlent du port et de la côte de Ohuhr, et
surtout de la montagne de Ohedjar, qui
du reste, selon Spranger (*Alte Geographie*
p. 91. h. l. l.) est encore de nos jours appelé
Gebel Ohahr. V. De Goeje. *Hadhrumant dans*
Revue coloniale internationale. Amsterdam.
Février 1886.

شجران. Le côté de l'Arabie. 180. A la page
188 l'auteur parle du Ohatt-al-Arab commun,
c. à d. du Tigre et de l'Euphrate réunis. M. De
Goeje fait observer que cet emploi du mot
est analogue à celui de *rivière*, mot qui
signifie proprement *côte*, au sens de *fleuve*.

La tempête, dont il est question ici, a
été sévère dans le golfe d'Obolla.

شجران. *Ohurda*. 82.

عن

شجران. *Schda* 48. (Oed. *شجران*). Capitale d'Oman.

شجران. *Mer de Saffon* 179. Mer de peu de pro-
fondeur entre Taiba et l'île de Ghellam.
Voir sous *شجران*.

شجران. *Mer de Sanda* ou mer de Ohine 86.
V. Relation I. 13. Mas'oudi I. 343.

شجران. *Sandabours* 105, 157, 158. Voir *Ex-
cursion* A.

شجران. *Sandal foulât* 86. Situé entre la
Ohine et Senf, à l'entrée de la mer de Ohine.

Sans doute c'est une des îles du groupe
Poulou Kondor. Une de ces îles était nommée
Poulou Sonder (Marco Polo. II. 257). Sôlî-
man (Relation I. 18) estime la distance entre
Senf et Sandal foulât à 10 jours de voyage
— de Sandal foulât à la Ohine à un mois.

شجران. *Senf* 67, 62, 70, 85, 102, 171, 189, 191.

L'île de Mat est voisine de Senf et de Ser-
bosa. On trouve dans la mer de Senf l'é-
crevisse qui, devenue pierre, entre dans la
composition du collyre pour les tases do-
yeux. Entre Zabedy (ou une île voisine) et
Senf habitent des anthropophages.

Senf est sans doute Chiampa, situé dans
la partie orientale de l'Indo-Chine, et in-
corporé maintenant dans la Cochinchine. Le
pays est nommé aussi Ohan-ching (Marco
Polo II. 250) et Tsan-pan (de Jonge. De
opkomst van het Ned. gezag s'Hage en Amst.
1862. II. 94). Entre ce pays et l'Archipel
Indien les relations étaient très fréquentes.
Les chroniques Javanaises racontent qu'un
des derniers princes de Madjapahit était
marié à une princesse de Chiampa.

Les anthropophages dont il est question
ici sont les habitants de Sumatra ou d'une
île voisine (V. Enc. B), qui tous avaient la ré-
putation de manger la chair humaine. La situa-
tion de Mat s'accorde avec l'identification de
Senf avec Chiampa. Mais il est impossible
d'accepter la leçon de notre manuscrit (p.
191), où il est dit que la distance entre le
Oudq-Oudq ou le Japon et le Senf ne se-
rait que de 15 saas, ou environ 90 para-
sanges! (Voir glossaire sous *ساج*). Notre texte,
de plus, dit expressément que les îles des
Oudq-Oudq sont situées à 300 parasanges de
tout autre terre, ce qui rend impossible
d'adopter la distance citée plus haut. Il faut
donc, avec M. de Goeje, admettre qu'il y a

une corruption dans le texte, et corriger comme il l'a fait au glossaire.

سانفان *Sanyfan* 88, 126, 184. (Oed. p. 184 سانيان).
Le leçon p. 134 est incertaine. On pourrait lire aussi سانفو. Voir Excursion B.

سمنور *Sémour* 105, 106, 142, 148, 144, 152, 157, 162, 165, 168, 174. (Oed. p. 105 سمنور, 142 سمهور). Voir Excursion A.

الصين *La Chine* 2, 7, 20, 21, 44, 55, 66, 88, 92, 99, 106, 111, 113, 128, 162, 169, 175, 190.

La Chine partage, avec l'Inde, 8 parties des merveilles de l'Orient 2. Dangers de la navigation sur la Chine 20. Située non loin de Sout. 85. Grande et petite Chine. 92. Louba est une dépendance de la Chine 112. Jardin du Baghbour à Khanfon 125. Etang d'un roi Chinois 162. Pierre qui attire le plomb et rend faciles les accouchements 169. Les marchandises de Kambaloh sont très recherchées dans la Chine et aux Onâq-Onâq. Ces dernières files sont situées en face de la Chine 175.

ط

طاهر *Thafer* 77.

Sur la côte méridionale de l'Arabie. Sprenger (Reisenreisen p. 144) décrit la route d'Aden à Zhafer.

ع

عثر *Athar* 98.

Place maritime dans le Yémen. V. Index Bibl. geogr. sub voce.

بلاد العرب *Le Parac* 21.

عدن *Aden* 16, 26, 26, 27, 147.

عمان *Oman* 14, 15, 49, 50, 52, 53, 54, 56, 61, 65, 70, 90, 92, 96, 107, 108, 109, 111, 120, 123, 164, 187, 188, 189, 141, 147, 158.

Ahmed fils de Hâlal est émir d'Oman 14 etc. Serpents terribles dans les montagnes 49. Prix des esclaves nègres à Oman 52.

عاليه *Angie* 170. V. Excursion A.

غ

غوب *Gob*. Voir Excursion C.

غلافل *Ghalaflos* 98, 147.

Port de Zabyd, dans le Yémen. V. Devic. Merveilles. 187, note 70.

جيرة الغيلسي *Ile de Ghilensi* 179. V. sous كته.

ف

فارس *Mar de Fars* (Perse). 41. Vagues phosphorescentes.

الفرات *L'Euphrate* 104.

فاس *Fas* (Bass) 146, 157.

Situé dans le Fars. Voir Index Bibl. Geogr. sub voce. Abou'l-feda II. n. 98, 99.

فلات الفل *Pays du Fata* 94.

Le Malabar. Ibn Batouta IV. 71.

فانور *Fanour*. 80, 90, 126, 128. (Oed. 80, 90, 126 فانور). Voir Excursion C.

ق

قادس *Cadis*, en Espagne, 23.

قلافل *Géolo* 66, 67, 126. Voir Excursion B.

قشمر *Cachemire* 2, 4, 108, 104, 128, 168.

Il y a un haut et un bas Cachemire; dans la région située entre ces deux pays règne le roi du Ba. Description d'une fête annuelle. Distance du bas-Cachemire à Mansoura par terre 70 jours; sur le Mithra 40 jours. Vallée de diamants. Ternagarin.

Compares Mas'oudi I. 177, 878, qui nomme le roi de Cachemire قراي.

عمر. Kâmer 82. Oiseaux d'immense grandeur.

Il est hors de doute, qu'il faut comprendre par *عمر* le Khmer ou Cambodge, le pays d'aloë Ibn Khordadbeh. 291. Marco Polo II. 872. Relation I. 97 Par une erreur qu'on peut très bien comprendre, on a quelquefois songé au Cap Comorin ou Comari, ce qui du reste, est impossible à admettre, puisque Ibn Khordadbeh raconte que *عمر* est à une distance de 5 jours de Sam et que la route, qu'il indique, exclut tout à fait l'Inde.

عمر. (Ood. عمر). Kanbaloh 51, 54. Attaque des Oudq-Oudq 175. Situé à une distance de 1500 parassanges (ou plutôt milles) du pays des nègres, mangeurs d'hommes. V. Excursion B.

عمر. Canoge 6 (Ood. قنوج). Voir Excursion A.

ك

كورمان. Kormân 85.

كلا. Kalâ 69, 96, 98, 126, 130, 132, 176. Voir Excursion B.

كورن. Kaurân. Ile de... dans la Mer Rouge 98.

كندبان. Kandban 128. (Ood. n. p.) Voir Excursion A.

كولم. Koulam 94. Koulam Mât 120. Voir Excursion A.

ل

لبحر لمر. Mer de Lâ 94. Voir Excursion A.

لمر. Lâmeri 7, 66, 126, 136, 176. Voir Excursion B.

لجبال. Les Ladjabalous 127.

Ce sont les fils Kioobar Voir entre autres: Yule. Proceedings Geogr. Society. 1882. 655. Le récit des Adjâib, concernant l'hospitalité que les habitants des Ladjabalous montraient vis à vis de l'étranger, mais aussi

mentionnant qu'ils sont enclins au vol, est conforme à la narration de Soléman (Relation I, 8, 16) et à celle d'Ibn Khordadbeh, p. 283.

Al-Birouni a mentionné l'accusation d'anthropophagie portée contre eux. (Devia. Merveilles, note 98, p. 196)

لوتبن. Loubân ou pays des Lhép 112.

Je crois avoir réussi à fixer la situation de ce pays. D'après les récits précédents, la marchandise du juf, qui le visitait, était le musc, qui faisait la principale source de sa richesse (Adjâib p. 108, 111) Il fallait donc chercher ce pays dans le Thibet ou dans les contrées environnantes, patrie de l'animal produisant le musc. Le juf y arrivait par des montagnes escarpées, où le transport des marchandises se faisait à dos de chèvres.

Tout cela se rapporte très bien à Boutân (Thibet occidental) Tavernier (Édit. Holl. Amsterdam, 1682, II. 248) a rencontré des marchands indiens, qui faisaient le voyage de Patna à Boutân par le Népaul, pour y chercher le musc. Ils lui racontaient que, lors que les voyageurs venaient au pied des hautes montagnes, ils chargeaient les marchandises à dos de bœufs, qui pouvaient porter jusqu'à 150 livres. (Als de karavane aan de voet der hooge bergen is gekomen ... Wat de goederen en voorraad aangaat, men laad hen op bokken, die 150 pond kunnen dragen)

Mais comment expliquer le nom Loubân? Je dois à M. Kern une explication, qui confirme tout à fait l'opinion, que Loubân est le pays de Boutân. Il m'indiquait le livre «Essays on the Languages, Literature and Religions of Népal and Tibet» par E. H. Hodgson (Londres 1874) part II. 80. L'auteur y donne un aperçu des tribus, habitant ce pays et cite a. a.:

10. Les Bhoutanais ou Lhôpa ou Dikpa. Le nom Lhôpa désigne la localité, Dikpa est une nomination religieuse c. à d. que le pays est nommé Lhâ, et le secte de Lamaïsme, qui y est le plus répandu Dik. Le Lokabadja de Klaproth et le Lokba de Ritter ne sont autres que Bhôtan ou Lhâ. Le suffixe de signifie de ou appartenant à de sorte que Lokba ou plutôt Lhôpa signifie un homme de Boutan ou indigène de Lhâ." (10. «Bhûtânese or Lhâpa vel Dikpa." Lhâpa is a territorial designation, Dikpa a religious, that is the country is called Lhâ, and the sect of Lamaïsme prevailing in it Dik. Klaproth's Lokabadja and Ritter's Lokba, are both equivalent to Bhôtan vel Lhâ. The postfix ba means of or belonging to" so that Lokba, recte Lhâpa is «a Boutanese man or native of Lhâ.) Le pluriel Louban s'explique donc par pays des Lhâpa ou Boutanais.

On remarquera que le pays Louban, désigné comme un province de la Chine (بلد چین), est gouverné par un roi. Il s'agit donc ici d'un état reconnaissant la suprématie de la Chine, ce qui a été plusieurs fois le cas pour des parties du Thibet (M. Polo. II, 88).

لؤلؤبیلنک Louloubilenk 126. Voir Excursion B.

ف

مارکین Marekin 60. Voir Excursion A.

مانکیر Mankir 170. Voir Excursion A.

ماپت Ile de Mant 102, 103. Voir Excursion B.

مادین Madina 153.

مادیفپاہی Madjapahet 150. (مادیفپاہی). Voir Excursion B.

مصر Le Caire 57, 58. (مصر). 57.

مکرون Mikron 153.

مکون Le Mequa 56.

بحر ملاتو. Mer de Malatou 30. Voir Excursion B.

مندورین Mandourin 124. Voir Excursion C.

مکرون Mikron ou Indus 104.

ن

نادرین Nadirum 2. (Ood. a. p.) Ville située entre Siral et Basra. V. Abou'l-feda II, 3, 95 note.

جزيرة النساء Ile des femmes 19. On la nomme aussi «maison du soleil" 28.

جزيرة نهدن Ile de Neyden, 125, 126. (Ood. p 125 نهدن). Voir Excursion B.

الندبل Le Noi 57.

د

جزيرة الوديان Ile des Oudg-Oudg. 8, 50, 55, 172, 173, 174, 175, 190, 191. (Ood quelques fois الوديان). Voir Excursion B.

ه

بحر هرکند. Mer de Herkend ou golfe du Bengale. 90, 101. (Ood. p. 90 هرکند). V. Abou'l-feda. Introd. ODXI.

الهند L'Inde. Contient, avec la Chine, 8 parties des merveilles de l'orient 2. — Roi du Ba 2, 3. — Canope dans ... 6. — Grand oiseau sur les îles voisines 12. — Adorateurs du feu 19, 21, 27, 38, 39. — Serpents 42—44, 61, 77, 85, 90 — Les Rois de — laissent faire l'image des hommes illustres 98. — Charmeurs de serpents 104, 105, 107. — Balasoudjer 115. — Kambayat 123—128, 147. — Les habitants de — changent la manière de porter les cheveux et prennent

des sabres recourbés 148. — Brigands 151, 152. — Les vieillards y sont brûlés 153. — Brikour 155. — Magiciens 157. — Il est possible de boire du vin 157. — Châtiment du vol 160. — Les Indiens recherchant le fumier des vaches et mangent les bêtes mortes sans qu'elles aient été égorgées. 162. — Eléphants 163. — Ternsarayin dans.... 169. — Angia 170. — Beriyn 172.

٥

يحيى. *Montagnes des Fekmed. Plaines de serpents* 49. (Ood. s. p.)

Tribu connue, appartenant aux Asd, habitant l'Oman. Les *جبال المعيد* sont nommées par Hamdani ed. Müller et, 15 (V. Yagout IV, 1.31, 2).

يمن. *Yémen* 15, 17, 76. *Vitrul de* — 170.

Excursion A.

LE CONTINENT DE L'HINDOUSTAN.

Les lieux, situés sur le continent de l'Hindoustan, nommés dans les *Adjâb* (à l'exception de ceux, situés dans le voisinage de Ceylan. Voir *Excursion C*) sont :

Alâou (Pays d'), Tana, Sendân, Soubâra, Sémour, Sendâboura, Angia, Pays du poivre, Canoge, Kanbayat, Koulam, Lârian, Mârekin, Mânkir.

En premier lieu je traiterai des localités, situées sur la côte occidentale de l'Hindoustan : Kanbayat, Sendân, Soubâra, Tana, Sémour, Sendâboura, Koulam-Môli. J'ai observé, en les nommant dans cette succession, la situation relative que ces lieux me semblent avoir eue.

Les données qui m'ont servi pour déterminer la situation de ces villes m'ont été fournies principalement par M. le colonel Yule, en tant que je n'ai pas été d'autres sources.

Kanbayat. Les *Adjâb* (p. 125) ne donnent pas de nouveaux éclaircissements concernant la situation de cette ville, qui du reste n'est pas douteuse. Elle se trouvait sur l'emplacement de la ville de Kambaja, qui existe encore, ou du moins tout près. V. Ibn Batouta. IV, 58. Mar'oudi I, 254 (qui donne une distance de deux jours ou moins entre cette ville et la mer, qui forme la baie de Kambaja. Ibn Haukel (234) e. a. mettant la ville à une distance de 2 parassanges de la mer). Mokaddasi (486) évalue la distance entre Kanbayat et Mansoura à 12 journées. V. aussi Istakhri 189. Al-Bîrouni (Fragments 121). Edrisi 171, 172. Abou'l-feda II, 2, 117.

Suit vraisemblablement :

Sendân. Les *Adjâb* mentionnent cette ville pag. 118; — puis pag. 144, où le bois de *sâdj* (ou *teok*) est cité comme un article d'exportation de Sendân ou de Sémour; — et pag. 165, où l'auteur raconte qu'après un voyage de onze jours à compter de Sûraf on voyait les hauteurs de Sendân, Tana et Sémour.

Cette suite de noms semble indiquer la véritable succession de ces villes en allant du nord au sud. Pourtant Istakhri (p. 189) semble dire le contraire: «De Kanbayat à Soubâra environ 4 jours. Soubâra est situé à une demi-parasange de la mer. Entre Soubâra et Sendân il y a environ 5 jours. Sendân aussi est situé à une demi-parasange de la mer. Entre Sémour et Sendân il y a environ 5 jours et entre Sémour et Saramûb environ 15 jours.» Selon lui, la position de Soubâra serait donc au nord de Sendân.

Ibn Haukel donne (p. 234) la même succession, mais nomme en premier lieu Sendân, puis Sémour. Il n'y a du reste, sur ce point, pas de différence essentielle entre Istakhri et Ibn Haukel :

tous les deux considèrent Sémour comme situé au sud de Sendân. Mokaddass (p. 486). «De Kanbayat à Soubhâ 4 jours. Soubhâ est situé à un passage de la mer. (Il ne donne pas la distance entre Soubhâ et Sendân). De Sendân à Sémour 5 parasanges.»

Edrîst donne la même succession: Kanbayat, Soubhâ, Sendân, Sémour, comme aussi Nuvairi (V. Ekz. B. App B). La liste de cet auteur n'est qu'un péle-mêle de noms (Kandarma, Tana, Ohandabour, Baroudj, Sémour, Sendân, Soubhâ, Kambeja), sans valeur.

Mais Al-Birouni (Fragments 121) donne la situation de Soubhâ comme étant au sud de Sendân. Voilà sa route «De Kanbayat à Assoul (Ahmed-abad) 2 jours; — de là à Bahroudj (Broch) 80 parasanges¹⁾; — de là à Sendân 50 paras; — de là à Soubhâ 6 paras, — de là à Tana 5 paras. Puis.... Sémour (سَمُور)»

Comme il me semble, la route d'Al-Birouni est la véritable. Sendân est très vraisemblablement Sinjan ou Sanjan ou Sajan, situé sur la côte de l'Hindoustan (30° 12') entre Daman et Bapain (Yule. Geogr. Soc 1862, 654). Des communications que je dois à M. Yuje confirment cette opinion en tous points. Les marins anglais nomment cette place St John (ailleurs Historische reizen XV, 91 Carte, St. Jean. Andersen, Des Welt-berühmten Adami Ozeans Reisebeschreibungen. Hamburg 1696. p. 61, St. John), mais les Portugais la nomment Sanjona, ce qui explique la corruption.

De nos jours Sanjan est un village de 800 à 400 maisons, n'ayant pas de port, mais où de petits vaisseaux de 80 tonneaux peuvent entrer avec la marée par la rivière de Sanjan. Dans «The British mariner's directory and Guide to the trade and navigation of the Indian and Chinese seas» by H. M. Elmore. London, 1802, on trouve signalée près du cap St. John une barre de rochers qui est très dangereuse (a very dangerous rocky shoal), ce qui explique peut-être, pourquoi Sanjan est maintenant délaissé. Mais il existe des traditions concernant la richesse et la grandeur passées de la ville. A plusieurs milles autour du village on trouve des restes de fondements en briques rouges. Ces briques qui sont cuites, sont d'une très bonne qualité, elles sont encore maintenant extraites et utilisées. Les réfugiés Parsi se sont retirés par Sanjan lors de leur expulsion de la Perse, et après un court séjour à Dm. (Ritter Die Erdkunde. V 2^{te} Buch Asien IV 2^{te} Aug. Berlin, 1835. 616—617)²⁾.

Puis on trouve:

Soubhâ. Les Adjâib mentionnent qu'il existe un chemin par terre entre Sémour et Soubhâ (105), et que les grands seigneurs de Soubhâ ou³⁾ de Sémour ne dédaignent pas de manger des rats (182).

1) C'est une conjecture très vraisemblable de l'édition, qu'Al-Birouni a donné les distances en parasanges. L'auteur arabe ne donne que les chiffres.

2) Abou'l-feda a, lui aussi, des indications, qui nous permettent de désigner à Sendân une situation plus au nord que Soubhâ, qui, d'après lui, a été nommée par Al-Birouni Sofalah (II. 2, p. 119). Car il donne la latitude de Soufah (Soubhâ) comme étant de 19° 55' et celle de Sendân, d'après l'Atval 19° 50'. Malheureusement, il donne à Sendân, d'après le Qanoun, une latitude de 19° 15', ce qui semble tout à fait erroné. Il ne sait pas lui-même au juste quelle position assigner à Sendân, puisqu'il ajoute que peut-être il faut lire Sandapour au lieu de Sendân.

3) Dans le texte il faut lire si au lieu de s, parce que les deux villes ne sont pas situées à côté l'une de l'autre et qu'une distance du reste assez courte les sépare.

On a pensé pouvoir retrouver Soubâra et *Σούβαρα* dans Souratte (c. a. Fabriana. Der Perplus des Rhythrauschen Meeres. 138). Mais cette ville semble d'origine relativement moderne. Yule (Geogr. Society. 852) a identifié Soubâra avec la ville de Supâra, près de Bagain, au nord de Bombay. A défaut d'investigations antérieures (*from mere want of inquiry*), cette place n'a été connue que de nos jours, depuis 10 à 12 ans. Elle a une population d'environ 1700 habitants, et est située sur un canal, qui joint les rivières Bagain et Vatarana, à 15 milles environ au nord de Bombay.

La seule difficulté qu'on pourrait opposer à la situation de Soubâra proposée par M. Yule serait l'autorité d'Im Haulal et des autres auteurs arabes cités, (comme aussi de la carte du Sind de l'Asakelou'l-bilâd dans Elliot I, 83), qui tous placent Soubâra au nord de Sendân, tandis que Supâra est situé au sud de St. John. Au premier abord on pourrait donc juger qu'il est bien improbable que tous ces auteurs se soient trompés de la même manière. Mais il faut observer qu'il n'est guère étonnant qu'ils aient commis la même faute, puisqu'ils ont tous puisé à la même source, et il faut admettre qu'Al-Birouni donne la situation véritable, au sud de Sendân. Cependant la distance de 6 parasanges entre Sendân et Soubâra est trop petite, puisque St. John et Supâra sont éloignés d'un demi-degré, soit de 12 parasanges. La distance entre Supâra et Tana est assez conforme à la distance de 5 paras. entre Soubâra et Tana mentionnée par Al-Birouni.

Tana. Les Adjâb ne donnent pas d'indications déterminées. Elles font mention (p. 152) de brigands, qui viennent à Tana ou ¹⁾ à Sémour, tandis qu'elles racontent qu'on voit de la mer les hauteurs de Sendân, de Tana et de Sémour. (p. 165). Elles confirment donc le fait, connu d'ailleurs, que les 3 places étaient situées à la côte, non loin l'une de l'autre.

La situation de Tana est connue, près de Bombay (Yule. Marco Polo II, 888) où l'on trouve encore, à 20 milles de Bombay, une gare de ce nom. L'île de Tana est Salsette. V. aussi Devic, Merveilles, note 108. D'après Abou'l-Feda Tana était la dernière ville du Lâk (II, 2, p. 118).

Sémour. Chemin par terre entre Sémour et Soubâra p. 105, 106. Houarman (?) à Soubâra, où l'on trouve le bois de sadj ou teok p. 142—144. Brigands à Sémour ou Tana 152. De grands personnages à Sémour ou Soubâra mangent des rats 162. On voit de la mer les hauteurs de Sendân, Tana et Sémour. 165. Cause de la ruine de Siraf et de Sémour 168. Serpent dans la baie de Sémour. 174.

Sémour. — que M. Yule identifie avec le Σέμουλα du Périples — est sans doute le Ohail moderne (Yule. Geogr. Society. 652), situé à environ un demi-degré de Bombay, et estimé par H. v. Linschoten (Itinerario. Amstelredam. 1596 p. 14) à une distance de 10 milles de Bagain. Au temps de ce navigateur, Ohail était encore un port assez important (Itinerario. II.); la ruine de cette ville mentionnée par les Adjâb a donc été réparée depuis.

Sendâbourra. Les Adjâb (p. 105, 158) font mention des charniers de crocodiles dans ce lieu.

Il me semble que les données suivantes que je dois à la bonté de M. Yule, mettent hors de doute que Sendâbourra était située là où l'on trouve maintenant Goa. Elles serviront à ajouter de nouvelles preuves à celles qu'il a publiées dans le Journal As. Society (New series IV, 1870, 848) et Marco Polo II. 579, 487.

1) La même raison, qui m'a fait adopter la lecture ³⁾ pour ³ p. 226 ⁴⁾, me la fait proposer ici.

Ibn Batouta (IV, 57) part de Kanbayat pour visiter Soudâboursa. Sur sa route il rencontre les lieux suivants:

1. *Kawa*, (كوة) lieu maintenant insignifiant, nommé sur diverses cartes Gongway ou Gonwa (Voir Ritter. *Asien* VI, 645. *Himere*. *Directorium*, 288, Gonway. Carte de Arrow-smith, 1818 *Oceany*). Les traducteurs d'Ibn Batouta y ont vu, à tort, la ville de Goa.

2. *Kandahâr* (كندهار) ou Ghandhâr, situé dans le district de Brôch sur la côte orientale de la golfe de Kambay, nommé par Barbosa, sous la forme As Guedam. Sur la carte de v. Linschoten elle est nommée Gandar.

3. *Salraam* (سرهم), — qui est la petite île de Périn, dans le golfe de Kambay; — le *Saïdine* du Périples. — Ce lieu est situé à 4½ heures anglaises de Goga, qui n'est autre que le

4. *Koukah* (كوكه) d'Ibn Batouta.

De Koukah, Ibn Batouta fait voile vers Soudâboursa, où il arrive après 3 jours. En partant de Goga, il est facile d'estimer dans ce temps Goa. Entre Goga et Goa il y a une distance d'environ 6 degrés, soit 360 milles anglais. Cinq milles anglais par heure, ou 120 par jour, est une moyenne d'un voyage à voile, qui n'est pas très forte¹⁾.

Le même jour, Ibn Batouta arrive à une petite île où il trouve un temple d'idôles, un verger, un bassin d'eau et un djogui. C'est l'île Anchediva. (Voir Proloire de Vasco de Gama. *Ed. Lisbon*, p. 95, ou Correa, *Hakluyt Society*. 3 voyages et V. de Gama. 289 où l'on retrouve l'île, le temple, l'étang, le verger et le djogui).

Le jour suivant Ibn Batouta arrivait à Onere (Hinasour, Hinauwar), situé à 1½ degré de Goa, ce qui confirme la conjecture que Soudâboursa était situé sur l'emplacement de Goa.

Ibn Batouta raconte encore, que Soudâboursa est une île, entourée par un estuaire; au moment du reflux l'eau qu'on y trouve est douce et agréable, tandis qu'au moment du flux, elle est salée et amère. De là, il s'ensuit que c'est un pays de *delta*. D'après cet auteur, elle contenait 2 villes, l'une hindoue et l'autre moderne, et 86 villages. De Barros raconte que Goa était nommé autrefois Tiguari e. à d. 80 villages, et ajoute que la ville était un bon port pour l'importation des chevaux arabes.

Enfin, le capitaine turo Sidi Ali raconte dans son livre sur la navigation Mohith (V. Gildemeister. *De rebus indiciis*. Bonae 1838, 46), traduit par Hammer-Purgstall (*Journal Asiatic Soc. Bengal branch* V, 464) la ville *Kouas Soudâbour* (كواس سولبور).

Abou'l-feda (II. 2. 119) donne lieu à quelque confusion, puisqu'il nomme Soudâboursa comme ne faisant qu'une avec Soudân, mais ailleurs (p. 115 et 118) il a de bonnes données.

Moulam-Méfi. On parvient à cette ville par la mer de Larân (Adjâib, p. 24) — On y trouve des serpents (p. 124).

1) Comp. l'index géographique sous سمرقند. Aux données qu'on trouvera là, on peut ajouter les suivantes, que je dois à un capitaine de vaisseau de la marine néerlandaise et qui m'ont surtout servi à contrôler les distances pour les navires indigènes. Un navire indigène des Indes Orientales (prahu) peut aisément parcourir par heure 5 milles géogr., ou 5 milles anglais, soit 60 m. a. par 12 heures ou 120 m. a. par jour. C'est à peu près la distance calculée par Edrîs avant Sprenger (*Reiserouten*, 88) qui donne 104 milles par jour.

Cette ville est le Quilon connu, (Yule, Journal R. Asiat. Soc. p. 345. Marco Polo II, 565), qui est nommé encore Kanlam sur la carte de Léonhotten.

Abou'l-feda (II, 2, 115) dit que ce lieu est situé à 3 ou 4 journées à l'ouest de Ma'abar et ailleurs (II, 2, 121) qu'il se trouve à l'extrémité du

Pays du poivre (Malabar.) La mer, nommée dans la texte des Adjâib (p. 94) mer de Barnan, ne peut être — c'est M. de Goege qui m'en faisait la remarque — que la

Mer de Lar لاري; il faut donc lire لاري, avec le son final persan ou indien ل. Le mot de Lar s'étend de l'embouchure de l'Indus jusqu'au Cap Comorin (Reinsud. Introduction ODX).

Les Adjâib ne présentent rien de contraire à ces données. La phrase «un navire allant de Soudân ou de Sémour, je ne sais plus trop, à Oman» (p. 144) confirme le voisinage de ces deux villes. De plus notre livre parle d'une part de Sémour et de Soudân, d'autre part de Sémour et de Tana comme étant fort rapprochés, et lorsqu'il dit qu'on voit de la mer les hauteurs de Soudân, Sémour et Tana, il suit la succession énoncée plus haut.

Les noms géographiques, appartenant à l'intérieur du continent de l'Hindoustan, qu'on rencontre dans les Adjâib sont: *Canoge*, *Mânkr* (Marekm), *Al-Lar* (Alâou), *Angis*.

Canoge. Les Adjâib (p. 6) citent la grande force des femmes de ce pays. Comp. le Gloss sous شر, où l'on trouvera des citations, prouvant la réputation des femmes maharattes, célèbres pour leurs succès en amour.

On connaît la situation de cette ville, bâtie sur la rive occidentale du Gange, autrefois si grande et si puissante. (V. Rasheddouin chez Elliot. I. 54. D'après Ibn Saïd (Abou'l-feda II, 2, 120, 121), elle a été pendant quelque temps la capitale du Balhara. D'après Ibn Batouta (III, 144) il fallait 10 jours de marche pour arriver de Canoge à Dihly.

Comparez Reinsud. Introduction. CXXXKXVI. Devic. Merveilles, note 15.

Mânkr, nommé par les Adjâib, p. 170, comme une ville des pays de l'or.

On sait par Mas'oudi (I, 177, 254, 281) et Istakhri, M^r, que cette ville a été la capitale du Balhara. D'autres villes aussi ont partagé cet honneur: Canoge (voir ci-dessus) et Nakhawrah, d'après Abou'l-feda, II, 2, 117 et Bérard¹⁾ p. 176. M. Thomas (The Indian Balhara dans The international numismata orientalia Vol. III, part. I, 14 s. a.) pense qu'il faut identifier Mânkr avec Monghyr (منكرو), nommé a. a. par Al-Birouni (Elliot I, 56), lieu situé sur le Gange.

Mais il me semble qu'il vaut mieux suivre l'opinion de Reinsud (Mémoire sur l'Inde. Paris, 1849. p. 145, 219, s. a.) et chercher le pays de Mânkr sur la côte occidentale de l'Hindoustan. La Relation (I, 26) nous apprend, que l'empire du Balhara commence à la côte de la mer, là où se trouve le pays de Konkam. Mas'oudi I, 288 nomme le pays du Balhara الكمبر évidemment Konkam. Il ajoute qu'une partie de ses frontières est exposée aux attaques du

1) D'après cet auteur (p. 181) cette ville aurait été située sur le Gange. Mais un peu plus loin (189) il raconte qu'elle est à une distance de 5 jours de marche à cheval de Kandahâr et de 8 jours de Brech.

roi de Djor (الجر), ou, d'après les éditeurs de Mas'oudi, de Gouzeratte. Cette opinion, partagée par Elliot I, 359, me semble très probable. Il est vrai qu'on peut faire l'objection que la Relation I, 183 parle de Canoge comme d'une vaste contrée, formant l'empire du Djor¹⁾ ce qui semble devoir exclure l'identité de Djor avec Gouzeratte. M. Belaud (Relat. II, 17. Mémoire sur l'Inde 206) avait déjà conclu d'après cette communication de la Relation, que le Djor répondait au Douab des Indiens, qui portait jadis le nom de Sorasena, contrée située entre les cours du Gange et de la Djomma. Mais il faut observer (Elliot I 358), que Mas'oudi parle de Canoge comme étant le royaume du Baorah (I, 374) et parle de Djor comme d'un pays tout à fait différent, ce qui suffit à réfuter la communication de la Relation. Comme il est donc probable que le Djor et Gouzeratte sont identiques, et que nous savons par Mas'oudi que le Djor et l'empire du Balhara étaient en quelque sorte limitrophes, puisque une partie des frontières de cet empire est exposée aux attaques de Djor, c'est un raison de plus pour chercher sa capitale Mankir sur la côte occidentale de l'Hindoustan. Istakhri²⁾ et Ibn Haukal³⁾ nous fournissent encore des données, pour placer le royaume du Balhara à l'occident de l'Inde, comme aussi Edrisi I, 172, qui nomme Sémour parmi les dépendances du Balhara, et Mas'oudi I, 254 qui parle de Kanbajat comme étant dans le même cas. Enfin Abou'l-feda (Historia antislamica ed. Fleischer Lipsae. 1881. p. 173) fournit une indication de la plus haute importance, quand il raconte que le royaume de Mankir est parmi les plus grands de l'Inde, situé près de la mer de Lar (البحر الذي عند السند).
 On cherchera donc Mankir dans le Malwa. Peut-être pourra-t-on adopter la conjecture (Elliot I, 354) que Mankir est le même lieu que Minagara, et qu'il faut dériver ce nom de Mahanagara (grande ville). Mais on pourrait aussi penser que Mankir était la même ville que ملكپور d'Ibn Batouta (III. 161, 278) à dix-huit journées de Dihly. Dans ce cas Mankir ne serait pas dérivé de Minagara, mais serait une corruption de ملكپور.

Marokha, que les Adjab nomment (p. 50) comme la résidence de Lahloua, à des centaines de parasanges des pays d'Alaou, serait suivant une conjecture très vraisemblable de M. de Goeje une corruption de Mankir; le roi Lahloua serait le Balhara, et Alaou est une corruption de Lar. Le pays d'Alaou par suite correspondrait à Gouzeratte (V. Abou'l-feda Introduction I, ODX. II. n. 116, 180.)

Amqia. Serait située d'après les Adjab (170) non loin de Mankir, par conséquent dans la contrée de Malwa. Mais elle m'est inconnue.

La fleur de l'arbre qu'on trouve à Mankir et qui porte une inscription en caractères blancs est peut-être le *Jonesia Asoka*. M. Devie (Merveilles p. 208) a déjà relevé le fait, qu'on trouve un récit analogue chez Ibn Batouta. IV. 85, 86. V. aussi IV. 179.

1) La Relation écrit الجر.

Excursion B.

L'ARCHIPEL INDIEN.

Les lieux nommés dans les *Adjâb* et qui, selon mon opinion, étaient situés dans ou tout près de l'Archipel Indien sont: Bedjarikalah 69. — Îles Berhoua 126. — Mer extérieure 126. — Zabadj 7, 8, 62, 127, 150, 154, 180, 188. — Serbosa 109, 105, 111, 124, 158, 159, 160, 178, 190 — Sautin 66, 126, 184. — Faneour 90, 94, 125, 126 — Qagala 66, 67, 126. — Kajah 69, 66, 98, 126, 180, 182, 176. — Lameri 7, 66, 125, 126, 176. — Louleubleuk 126. — Mer de Malatou 20. — Maïs 102, 108. — Madjapahit 150. — Nayan, 125, 126.

Zabadj et Madjapahit¹⁾. On est déjà depuis longtemps que les états du Maharadja de Zabadj étaient situés dans l'Archipel indien, et que l'île de Java en avait été le centre. Il y avait donc grande probabilité que la véritable île de Zabadj n'est autre que l'île de Java. Il restait pourtant encore des doutes. Mais il me semble, d'après ce que nous en dit notre auteur, qu'il n'est plus permis d'hésiter, et qu'il est bien certain que l'île de Zabadj et l'île de Java ne font qu'une. Je désire être bien compris. Je ne prétends pas que les géographes arabes, en parlant des îles de Zabadj, aient toujours en vue l'île de Java, puisque on ne sait que trop bien comment ils confondent quelquefois entre eux les pays de l'extrême Orient; mais je soutiens que la véritable Zabadj, qui donnait son nom aux états du Maharadja, ne peut être que l'île de Java. Voici mes raisons, — indépendamment des autres preuves qui ont déjà été produites ailleurs.

Les *Adjâb* parlent trois fois²⁾ de l'île de Zabadj. La première fois (p. 127) il ne s'agit que d'un conte, qui démontre, — comme d'ailleurs bien d'autres histoires concernant le Zabadj — qu'une partie de l'île était très peuplée et florissante. Mais l'histoire, publiée p. 150 offre beaucoup plus d'intérêt. «Un personnage nommé Abou Taher, de Bagdad, dit notre livre, conta qu'il avait fait le voyage du Zabadj et visité une des villes de l'île du Zabadj appelée Markawind, où l'ambre (gris) abonde. Mais quiconque s'en va du pays avec une provision de cet ambre dans son navire s'y voit bientôt ramené. Les indigènes font de leur mieux pour en vendre aux étrangers, et ceux qui ignorent cette particularité de l'ambre en achètent beaucoup à vil prix. Et cet Abou Taher en avait emporté une certaine quantité dans le navire, à l'insu du patron, mais le vent devint contraire et les ramena dans l'île.»

On remarquera qu'il s'agit ici d'une ville de Java, que l'auteur nomme *مركابند*, Markawind.

1) Les communications concernant Zabadj, Madjapahit, Lameri et Faneour qu'en va lire ont été pour la plupart déjà publiées dans mon «Discours sur l'importance d'un ouvrage Arabe du X^e siècle intitulé *كتاب عجائب الهند*», dans Vol IV des travaux de la 3^e session du Congrès international des Orientalistes.

2) Elles se font encore mention 2 ou 3 fois en passant, mais sans que ce qu'elles disent donne lieu à quelques remarques.

Quelle peut être cette ville? Il me semble qu'on ne peut lire que *Madjapahit* *Madjapahit*, évidemment le célèbre *Madjapahit* (madjapahit), la capitale d'un royaume hindou à Java. Il y a quelques années, cette solution eût été jugée bien peu probable, puisqu'on croyait, d'après les chroniques (babads) javanaises, que la fondation du royaume de *Madjapahit* ne datait que du 13^{ème} siècle. Mais M. Kern ⁽¹⁾ a déjà prouvé d'une manière qui ne laisse plus de place au doute, que d'après des documents trouvés à Java même, il y avait déjà en 840 un *Ontounga déwa* — roi suprême — à *Madjapahit*. Notre conjecture n'est donc point en opposition avec les faits connus, et nullement hasardée, puisque le copiste, ne connaissant pas le nom du pays, a très bien pu transporter le point du *3*, sur le *2*, et écrire *2*, au lieu de *3*. Il restera donc *Massafawind*, et même si l'on n'accepte pas la conjecture qui fait lire *2* au lieu de *3*, (ce qui pourtant pourrait très bien s'expliquer en admettant que le copiste a écrit *2* pour *3*) le nom de *Madjapahit* est très reconnaissable. Notre conjecture est d'autant plus admissible qu'il s'agit ici d'un article de commerce, l'ambre, qui était recherché à Java, comme nous l'apprend la relation suivante, tirée des chroniques malaises (Collection des principales chroniques malaises publiées par Dulaurier, *Chronique de Pasah* ... La traduction se trouve *Journal asiatique*, Juin 1849, p. 539)

لَقِيَ بِحِ دَنَّا سَكُنِي لَدَا جَلُو بِحِ دَعْلَسِرْ دِرْ كُولِي سَكُولِي دَانْ دِرْ وَتْسِي سِيَتِنِي دَانْ بِحِ دَنَّا سَكُلِي كَسْجَارْ كِيدَلِي سَكُولِي دَانْ مَعْدَلْ سَمَلَتْ دَخْنِ أَفْهِي دَلْ فَرْسَمِي دَانْ بِحِ دِرْ سَمَرْ فُونْ دَانْجَرْ دِرْ مِندَانْ دَانْ سِرَانْ دَانْ كِيدَلْ (الْبَنِيكْ) مَسْجَحْ دَخْنِ فَرْسَمِي دَانْ لَسَلِي أَلْ حِندَانْ أَلْ مَسْمُوعِي أَلْ كَلْبَرِ مَلَسِي أَلْ هَلْ دَانْ حَكْمَكْ لَرَالْ نَابِيكْ بِرِئَمِي دَانْ لَاحْ بِرِئَمِي دِرْ هَدْ مَسْمُوعِي .

À Java, les populations du littoral qui relevaient de lui, occupaient tout l'ouest et tout l'est, et celles de l'intérieur s'étendaient jusqu'à la mer meridionale. Toutes venaient lui offrir leurs hommages et leurs tributs. On voyait accourir de l'est les peuples de Bandan, de Siran, de Larantouka, apportant chacun leurs redevances, la cire, le bois de Sandal, le safran, la cannelle, la noix de muscade, les clous de girofle par monceaux, *comme que de l'ambre...*"

La légende que notre auteur applique à Zabadj est une de celles qui ne se rapportent pas du tout à un pays déterminé, mais qui se transmettent de bouche en bouche et font, pour ainsi dire, le tour du monde. On la retrouve déjà dans le Périple de la Mer Érythrée, mais, comme on va le lire, l'auteur grec qui la raconte, en place la scène dans une des villes de l'Arabie même.

... και μετ' αὐτοὺς ὁρμος ἀποβαταγμένος τοῦ Σαχαλιτὸν λιβάνου πρὸς ἐμβολὴν. Μίσχα λιμὴν λεγόμενος, εἰς ἣν ἀπὸ Κανῆς συνήθει πλοῖα ἀμπέονται τινα, καὶ παραπλέοντα ἀπὸ Λιμυριῆς ἢ Βαρρυγάζων ὀφεινός καιρός παραχρυσίζοντα παρὰ τῶν βασιλικῶν πρὸς δόδου καὶ σκου καὶ ἑλίου λιβάνου ἀντιφορτίζουσι παρ' ἑλίου τὴν Σαχαλιτὴν χάρμασι κείμενοι καὶ ἀφύλακτον, θυνάμει θεῶν ἐν) τοῦτον τὸν τόπον ἐπιτηρούντων· οὔτα γὰρ λάβει οὔτα φανερῶς χωρὶς βασιλικῆς δόσεως εἰς πλοῖον ἐμβληθῆναι δύνανται· καὶ χρόνον τι ἄρρ, οὗ θύνεται πλεῖσαι τὸ πλοῖον ἀπὸ (τοῦ) λιμένος. (Geographi Graeci Minores ed. O. Müller I, 282. Fabricius, *Des Pe-*

1) Verslagen en Mededeelingen van de Kon. Akademi van Wetenschappen, Afd. Letterkunde 2e reeks I, p. 282. Tydschrift v. Ind. taal- land- en volkenkunde XX, 293. Il faut remarquer, — c'est M. Kern qui m'a fait l'observation — que l'auteur arabe rends le *ac* (ἄ) javanais par *3*, ce qui est aussi le cas ailleurs, comme Zabadj pour Djawa..... Zabdji pour Djenggi (Kern dans *Vocal. en Mod. v. d. Kon. Akad. v. W. Afd. Lett. 2e B. X. 92*).

ripius des Erythraeischen Maeren p. 71). D'après cette tradition, on entasse des monceaux d'encens arabe sur les bords du golfe Sachalite, sans qu'il soit nécessaire de les garder, parce qu'un dieu protège cette contrée. Personne ne peut emporter dans son navire la moindre parcelle de cet encens, sans la permission du Roi, fût-ce un grain, parce que dans ce cas, le dieu l'empêche de quitter le pays.

Il faut admirer la persistance de cette légende, qui se perpétue jusque dans le X^{me} siècle, et qui alors est racontée par des marins arabes, qui ne se doutent pas qu'un auteur grec avait déjà rapporté cette même tradition plusieurs siècles auparavant et qu'il l'avait rapportée à leur propre péninsule.

Je crois qu'après ce que j'ai dit, on me permettra de soutenir que le royaume de Madjapahit n'étant pas inconnu à notre auteur, — que les Adjâib prouvent de nouveau que M. Kern a raison en attribuant à la fondation de ce royaume une date de beaucoup antérieure à celle admise par Raffles — et que le vrai Zabedy est l'île de Java. Quant à ce dernier point, les Adjâib fournissent une nouvelle preuve.

En parlant du pays de Zabedy (p. 164), notre auteur raconte qu'il y existe une coutume d'après laquelle personne, soit indigène, soit étranger, soit musulman, ne peut s'asseoir en présence du roi autrement que les jambes croisées; — dans la posture qu'il nomme «bersila». Ce mot est un mot malais, bien connu et en même temps — quoique sans le préfixe *g* — javanais (*bersila*), et il désigne justement cette manière de s'asseoir. Dans cette même histoire, l'auteur fait mention du roi javanais, dont notre manuscrit a écrit le nom de différentes manières *king berila* *king bersila* *king bersila*. Quel pouvait bien être ce nom? Le mot de Kala (*king*) est bien connu comme un des noms de Gajah, emblème de la force destructrice; comme tel, il ne fait pas mauvaise figure dans un nom de prince javanais, car beaucoup de ces noms étaient empruntés à la langue et à la mythologie des Hindous ¹⁾. Dans là il n'est pas difficile de retrouver Naia (*nam*), le titre de Prince par excellence, qu'on rencontre e. a. dans les listes des rois de Madjapahit, communiquées par Raffles (History of Java. 1817. II, 18). Restent *ber* et *bersila*, — mots sans doute fort corrompus, mais que peut-être on pourrait identifier avec le titre royal indien de *Gri* (*gri*) ou le Brillant, porté par des souverains royaux de Java, et d'après quelques chroniques javanaises, par des souverains de Madjapahit (V. e. a. Journal Asiatique, Juin 1848, p. 548). Je proposerais donc de lire Sri Naia Kala, — nom qui n'a rien d'étrange. Il est vrai que les listes des rois de Madjapahit publiées par Raffles et d'autres auteurs ne font aucune mention de ce roi; mais on sait le peu de confiance que méritent ces listes, qui donnent des dates impossibles, et ne contiennent même pas les noms des rois dont l'existence a été révélée par les documents retrouvés et expliqués dans les derniers temps.

Lamori et Fumour. C'est surtout concernant le pays de Lamori que les Adjâib procurent de précieuses données, qui confirment de tous points les conclusions que M. Groeneveldt a tirées des annales chinoises (Notes on the Malay Archipelago and Malacca, compiled from Chinese sources by W. P. Groeneveldt dans Verhandelingen van het Bat. Genootschap van

1) M. Yreede m'a indiqué une liste de rois javanais antérieurs à la fondation de Madjapahit, dans laquelle se retrouve le nom de Kala. Voir: Hydragen tot de taal-, land- en volkenkunde v. Ned. Indië, N. volgr., VII, p. 264

Kunsten en Wetenschappen. XXXIX. 1880) A mon avis, ils ne laissent plus aucun doute sur la situation de Lâmeri.

Déjà M. Yule (Marco Polo II. 383. Journal of the Asiatic Society. New Series IV. p. 351) jugeait très-probable que la situation de Lâmeri aurait été près d'Atchéh, à l'extrémité septentrionale de Sumatra. J'avoue qu'il me restait des doutes. Il me semblait que Marco Polo, en traitant des pays de Lâmeri et de Fansour en parlait comme de pays limitrophes. Or, il est bien certain que ce dernier pays, qui produit le meilleur camphre du monde, n'est autre que le pays de Baros, sur la côte occidentale de Sumatra et assez éloigné d'Atchéh (V. Marco Polo. II, 385. Dulaurier. Étude sur l'ouvrage Relation des voyages dans Journal Asiatique 1848, Août-Sept. p. 189). Les chroniques malaises citées par Yule (Collection des chron. Rhodjaret Malayan, II.) ne donnent pas de leur côté des renseignements précis. Elles racontent comment la première mission mahométane entreprise pour convertir Sumatra quitta Malabar, arriva à Fansour (نكرو لمبرو) et partit de là pour l'île de Lambri ou Lâmeri (ملوك لمبرو). On pourrait donc supposer que ces deux pays étaient situés très près l'un de l'autre et douter de la position assignée au second par M. Yule. De Baros, qui donne la nomenclature des différents pays de Sumatra, désigne Atchéh et Lâmeri comme des pays adjacents, mais, ainsi que M. Yule l'a fait observer, il commet certainement quelque erreur.

On en était là lorsque les annales chinoises publiées par M. Groeneveldt (p. 38) vinrent fournir de nouvelles données et rendre certain ce qui avait été avancé par M. Yule. «The country of Lambri is situated due West of Sumatra, at a distance of three days sailing with a fair wind.... On the east, the country is bordered by Luta, on the West and the North by the sea, and on the South by high mountains, at the South of which is the sea again.... At the Northwest of this country is the sea, at a distance of half a day is a flat mountain, called the Hat-Island; the sea at the West of it is the great ocean and is called the Ocean of Lambri. Ships coming from the West, all take this island as a landmark.»

D'après cette description, il faut bien admettre que Lâmeri n'a pu être situé ailleurs que sur la côte septentrionale de Sumatra, non loin de l'endroit où actuellement se trouve la capitale d'Atchéh. Le «Hat-Island» serait donc, suivant M. Groeneveldt, l'île de Bras ou Poulou Bras qui maintenant encore sert de point de repère aux navigateurs. On hésitera d'autant moins à admettre cette conclusion, que, d'après ces mêmes annales, il ne se trouve que deux petits états entre Lâmeri et le royaume, autrefois célèbre mais maintenant disparu, de Samoutra (Samoudra), qui a été visité par Ibn Batouta (IV. 290). Ce pays était situé non loin de Passih, dans la partie orientale de la côte septentrionale de Sumatra. Un village du nom de Samoudra qu'on a retrouvé de nos jours près de Passih est peut-être un reste de ce royaume.

En rapprochant ces données des récits des Adjab on pourra se convaincre qu'ils se donnent pour ainsi dire la réplique, et se confirment réciproquement. Les Adjab (p. 126) s'expriment ainsi.

«Le même m'a appris que, dans l'île de Lâmeri, il y a des soréfs (garabhs) d'une grandeur indescriptible. On rapporte que des naufragés, forcés d'aller des parages de Fansour vers Lâmeri, s'abstenant de marcher la nuit par crainte des soréfs. Car ces bêtes ne se montrent pas le jour. A l'approche de la nuit, ils se réfugiaient sur un grand arbre; et, la nuit venue, ils les entendaient rôder autour d'eux; et le jour ils reconnaissaient les traces de leur passage sur le sable.

« Il y a aussi dans ces îles une multitude effroyable de fourmis, particulièrement dans l'île de Lâmeri où elles sont énormes.

« Le même m'a conté qu'il avait entendu dire par un marin, qu'à Loulou bîlenk, qui est une baie de la mer, il y a un peuple mangeur d'hommes. Ces anthropophages ont des queues, ils demeurent entre la terre de Fansour et la terre de Lâmeri ».

On remarquera que les Adjâb parlent de naufragés qui n'ont pas d'embarcation, puisqu'ils sont forcés de marcher. C'est donc par terre qu'ils font le trajet d'un de ces deux pays à l'autre. Donc, il ressort des Adjâb que le pays de Lâmeri est situé sur la terre ferme de Sumatra, ce qui, autant que je sache, n'est mentionné par aucun autre auteur. Au contraire Aboul-feda II, §, 180. (V. Millot I. 70) parle de l'île de Lâmeri. Mais comme M. Devio l'a déjà fait observer (Merveilles p. 198), le mot de جزيرة peut aussi bien se dire d'une presque île que d'une île, et dans certains cas, comme dans la Relation du frère Odaïo de Frioul, (Louis de Backer, L'extrême Orient au moyen-âge Paris, 1877. p. 105), c'est l'île de Sumatra même qu'on désigne par le nom de Lamory.

Les Adjâb nous apprennent aussi que Lâmeri et Fansour ne sont pas limitrophes, puisqu'elles disent que des anthropophages demeurent entre la terre de Fansour et celle de Lâmeri. Ils ne sont autres que les Battak — qui sans doute sont aussi les Latai des annales chinoises, — et qui de nos jours encore habitent les contrées de l'intérieur de Sumatra, assez proche de Baros. Et ce qui prouve qu'on peut très bien admettre que des naufragés ont fait à pied le trajet de Baros à Atchah, c'est que cela se fait encore maintenant, puisqu'il existe dans l'intérieur du pays un ancien chemin, fort mauvais, employé par les indigènes. En 5 ou 6 jours il mène d'Atchah à Analabou sur la côte occidentale de Sumatra, d'où le reste du voyage jusqu'à Baros est assez facile. (V. P. A. v. d. Lith. Nederlandsch Oost-Indië. Doeseburgh. 1875. p. 81). Le nom même de Lâmeri semble indiquer que ce pays se trouve au nord de Sumatra, puisqu'on y rencontre des noms de villages composés avec « Lam », comme Lam-barou, Lamkall etc. M. M. J. C. Lucardie, capitaine de vaisseau, m'a même signalé un village du nom de Lamreh, situé à Atchah près de Tounkoup, dans les XXVI Monkim. Il se pourrait très bien, que ce village fût un reste du pays, autrefois si connu, de Lâmeri.

Il faut que le pays de Lâmeri ait été autrefois assez important et d'une grande étendue, puisqu'il avait donné son nom à une partie de la mer qui baigne l'île de Sumatra, et que cette île même fut nommée d'après lui. Mais à l'époque où les annales chinoises ont été écrites (1416), cette importance avait déjà diminué de beaucoup, puisque le pays ne contenait plus qu'environ mille familles.

On peut donc conclure, sans crainte d'erreur, que le pays de Lâmeri connu des Arabes était situé sur la terre ferme de Sumatra, non loin d'Atchah, et que dans le X^e siècle il existait déjà des voies de communication entre ce pays et Fansour. Quand on parle de la grande île de Lâmeri, c'est Sumatra qu'on veut dire.

Observons encore un curieux rapprochement entre notre récit et ceux des chroniques malaises (Chron. de Pasedi, I.). Celles-ci racontent qu'un certain Marah Silou, en chassant avec son chien dans le nord de l'île de Sumatra, y rencontre une fourmi grande comme un chat, la prit et la mangea; après quoi il fonda dans cet endroit sa résidence, qu'il nomma Samoudra, ce qui signifierait « grande fourmi » (سمندر آتشی سمند بح امی پسی). Il est bien évident que nous n'avons ici qu'un essai, mal réussi, pour expliquer le nom de l'île Sumatra, qui, il va

sans dire, a une autre dérivation. Mais cet essai prouve en même temps que les légendes parlant de fourmis énormes n'étaient pas inconnues à Sumatra. Est-ce que les Adjab s'en font l'écho? C'est très difficile à décider, mais on avouera au moins qu'il est bien curieux de retrouver la même légende, ayant rapport au même pays, dans deux écrits qui, pour sûr, n'ont aucune dépendance entre eux.

Les naufragés dont il est question dans les Adjab se réfugient sur les arbres, craignant les bêtes féroces que l'auteur nomme *الحي*. On a déjà parlé de cet animal dans le *Glossaire* (p. 197) et indiqué qu'il ne peut pas être question ici de girafes. Ces animaux ne se trouvant pas à Sumatra; de plus, ils étaient connus des Arabes qui avaient bien que ce ne sont pas des bêtes dangereuses. Sans doute les naufragés songent à l'animal mythique dont le nom sanscrit est *garabha*; animal connu des Arabes, puisqu'al-Birouni en parle sous le nom de *charau* (*چراو*) «Il marche» nous raconte cet auteur sur quatre jambes, et a de plus sur le dos quatre jambes, s'élevant dans l'air. Cet animal est armé d'une petite trompe et de deux grosses cornes, avec lesquelles il frappe l'éléphant et le coupe en deux morceaux». Il faut remarquer que nos naufragés ne l'ont pas vu; ils n'en rencontrent que les traces, (vraisemblablement des éléphants, ou bien du rhinocéros bicorne de Sumatra, qui tous les deux abondent sur la côte occidentale de Sumatra), de sorte que leur imagination a beau jeu.

Les Adjab (p. 125 et 126) disent qu'il y a un peuple, mangeur d'hommes demeurant entre Fancour et Lâmeri. Ces anthropophages ont des queues. De plus, les peuples de la côte occidentale de Sumatra (Fancour, Lâmeri, Qaqia, Sazfin) et de Kalah sont tous des anthropophages.

Comme nous l'avons observé plus haut, il faut penser ici aux Battak, habitant l'intérieur de Sumatra et qui de notre temps encore sont enclins à cette coutume. La légende qu'ils ont des queues nous est expliquée par les Adjab mêmes. Elles racontent (p. 124) «qu'un marin avait vu à Serbosa une femme ayant sur ses genoux une bête à figure humaine, sauf que le visage était noir comme celui des Zindis, et que les pieds et les mains étaient plus longs que ceux de l'homme. Cet animal avait une longue queue et du poil comme les singes.» Evidemment c'était bien un singe que cet homme a vu. M. L. K. Harmsen, professeur à l'école coloniale de Leide, qui longtemps a demeuré à Sumatra, m'a dit que ses enfants se rappellent très bien y avoir vu des singes avec des queues, qui ressemblaient beaucoup à des *Siamangs* (*Siamanga syndactyle*, ordinairement sans queue), environ de la même grandeur et noirs. Son récit est confirmé par M. J. B. Neumann. (Het Pano en Bils-stroomgebied op het eiland Sumatra, dans *Tydschrift van het Ned. aardrijkskundig genootschap*. 2^e Serie, Deel II. Meer uitgebreide artikelen n^o 2, p. 122). Il parle des singes de l'espèce *Semnopithecus*: ils ont le corps ovale, et de longues queues. On les trouve dans les vallées de Padang Bolak et de Oulou Baroumoun. Ils sont de couleur gris-noire, quelquefois noirs; tout jeunes ils ont un poil couleur rougeâtre: après quelque temps les poils de cette couleur tombent et sont remplacés par des poils ayant les couleurs mentionnées. Sans doute ces animaux ont fait naître la légende des hommes à queues, habitant le Sumatra.

Les Adjab donnent des renseignements précieux sur ces Battak qui prouvent que leur auteur était bien renseigné. Ils nous disent expressément que ces anthropophages ne mangent les hom-

mes que par esprit de vengeance et nullement par besoin de manger. Et c'est bien véritablement le cas chez les Battak, qui ne mangent que leurs ennemis et certains criminels. Anderson (*Mission to the coast of Sumatra*, Edinburgh and London. 1826, 204) l'a déjà remarqué lorsqu'il écrivait «It is not for the sake of food, that the natives devour human flesh, but to qualify their malignant and demon-like feelings of animosity against their enemies.»

Il faut aussi fixer l'attention sur la description que donnent les Adjâb de la manière dont ces anthropophages mangent la chair humaine. «Ils la coupent en lamères qu'ils font sécher et qu'ils préparent de diverses manières; puis ils la servent comme dessert, pour manger avec du vin.» Ordinairement les Battak mangent leurs prisonniers vivants, sur le lieu où on les abat; ils coupent les morceaux du corps encore vivant et les grillent un moment devant le feu. Mais il y a quelques années le coutume existait encore parmi eux d'exporter des morceaux de chair dans leurs habitations où ils les grillaient et les gardaient pour les manger ensuite en potage, etc. (Junghuhn, *Die Battaländer auf Sumatra*, Berlin, 1847. II, 159, 161.) Comme l'usage du vin de palmier (tonak) est connu parmi les Battak il n'est point du tout improbable qu'on mangeât ces morceaux de chair séchés avec le vin.

Le récit des Adjâb a aussi son importance, en prouvant de nouveau l'inexactitude de l'opinion de Junghuhn (p. 156) que l'anthropophagie aurait été inconnue à Sumatra avant 1160. Cette opinion a été, d'ailleurs, déjà réfutée dans les *Verhandeligen van het Betav*, Genootschap van K. en W. XXX 108. L'argument principal de Junghuhn est basé sur ce fait que maintenant on ne trouve pas d'anthropophages sur l'île de Nias qui, d'après lui, aurait été colonisée par les Battak quelques années avant la date citée. Comme l'anthropophagie n'existe plus sur cette île, il en tire la conclusion, qu'elle n'y a jamais existé; et par suite que les Battak n'étaient pas d'anthropophages du temps de la colonisation. Mais il faut observer que les Adjâb parlent bien d'anthropophages dans cette île (V. plus bas sous al-Meyan) ce qui réfute le raisonnement de M. Junghuhn, à moins qu'on ne préfère croire que notre auteur s'est trompé. Car il se peut que les marins arabes aient attribué ce vice aux habitants de Nias, croyant qu'il était commun à tous les peuples habitant Sumatra et les îles environnantes. Il faut cependant observer que les Adjâb donnent des indications très précises sur cette île, prouvant qu'ils ne confondent pas les habitants de Sumatra et ceux de Nias.

Qaqola. Quoique les Adjâb ne disent pas grand chose de ce lieu, ils contiennent quelques renseignements qui me semblent prouver qu'il ne faut pas chercher Qaqola à Java, mais à Sumatra. Notre auteur nomme (p. 88, 126) Fansour, Lâmeri, Kalah et Sandin tout d'un trait avec Qaqola, et parle même des vallées de Lâmeri et de Qaqola comme étant à peu près limitrophes ou du moins assez voisines l'une de l'autre. («Du côté de Sandin, dans la vallée de Lâmeri et de Qaqola»). Si Qaqola eût été situé à Java, il serait bien étrange que les Adjâb n'eussent pas parlé de Zebedj et qu'ils nommassent les deux vallées d'un seul trait.

Tout d'abord se présente la question de savoir si ces données sont contraires à celles que nous devons à d'autres auteurs arabes. Je crois que ce n'est pas le cas.

Le seul écrivain qui donne de plus amples communications sur Qaqola, est Ibn Batorua. (IV. 289 a.s.). Il a lui-même visité ce lieu et dit que c'était un port de Moui-Djaouah. Les traducteurs français pensent que Moui-Djaouah était l'île de Java, toutefois sans nous donner leurs raisons. Mais je ne vois pas sur quels arguments cette assertion pourrait se fonder. Il

me semble plutôt que c'est une partie de Sumatra qu' Ibn Batouta indique par ce nom. On sait que l'île de Sumatra s'appelait déjà Djaoua dans la période Hindoue (Veth, Sumatra, dans *Aardrykunding en statistisch woordenboek van Nederlandsch Indië*. Amsterdam, 1869 III. 661). Aboul'Féda (II. 2. 127) indique sans aucun doute l'île de Sumatra par le nom de Djaoua («Au sud de l'île de Djaouah on remarque la ville de Fansour»). Kaswini (Zakarya Ben Muhammed Ben Mahawid el-Kaswini's Kosmographie, herausg. von F. Wüstenfeld, Göttingen, 1848, II. 1, of) distingue entre Djaoua (جاولا) — le pays du camphre, donc Sumatra, et l'île de Djéba (جابه) avec un volcan, qui semble devoir être identifiée à Java. Ibn Saïd aussi (IX^{me} Section) donne une nomenclature (Fansour, Lémert et al-Djaoua) qui indique qu'il faut chercher Djaoua à Sumatra, tandis qu' Ibn Batouta (IV. 280, 240. Comp. Dulavrier *Journal Asiat.* Février 1847 p. 118) ne laisse aucun doute sur le fait que Sumatra portait de son temps encore le nom de Djaoua. Les Malais de Sumatra sont nommés aujourd'hui encore *djow* par les Battak, *dawas* par les habitants de Nias. V. v. d. Tuuk. *Bataksch woordenboek*, p. 196 et *Bataksch leesboek*, IV, p. 48. M. Wilken m'a assuré qu'il est hors de doute que *djow* et *djaoua* sont les mêmes mots, puisque la prononciation des Toba's ne connaît pas le *w*, qui par suite doit être omis ou bien se changer en une voyelle analogue, dans ce cas le *u*. Les Siamois aussi nomment les Malais *tyaw*. Le nom de Djaoua, donné au pays où était situé Qaqola, ne nous force donc pas de chercher cette ville à Java: il nous montre aussi bien l'île de Sumatra.

Le nom «moul-Djaoua» ne nous force pas non plus d'aller chercher ce pays à Java. Moul semble avoir été dérivé du mot sanscrit «moula» qui signifie commencement, origine, racine. M. Dulavrier (*Journal Asiatique* 1847. I. 244) a traduit Moul-Djaoua par Java principale et M. Friederich (*Over inscripties van Java en Sumatra, dans Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van K. en W.* XXVI. 88. V. aussi Kern, *Bydr. t. d. taal-, land- en volkenkunde van Ned.-Indië*. 8^e volgr. VII. 289. VIII. 188) par «la primitive Djaoua». Mais comme on ne peut s'assurer du motif qui a fait donner au pays ce surnom, il n'y a aucune raison pour nous forcer à chercher ce Djaoua en dehors de Sumatra. Néanmoins M. Friederich a été d'avis que moul-Djaoua serait l'île de Java, puisque Ibn Batouta IV. 289 raconte que le prince de ce pays était un infidèle, ce qui, suivant M. Friederich, ne peut pas se rapporter à Sumatra, puisque les princes de Sumatra étaient déjà du temps d'Ibn Batouta des Musulmans. Mais il oublie qu'il y avait alors beaucoup de payons (Battak) à Sumatra, et que le voyageur arabe lui-même raconte que le roi de Somoethra ou Djaoua (pays qu'il visitait avant que de se rendre à Qaqola, V. *Adjâb* pag. 384.) étant en guerre avec les infidèles habitant un pays voisin à son royaume. Et un peu plus loin (p. 289) Ibn Batouta dit que le Sultan de Somoethra avait entrepris une expédition contre les infidèles, demeurant à une distance d'un mois de marche (مسير شهر). Un prince rebelle contre ce Sultan avait pris la fuite vers la contrée des infidèles à Moul-Djaoua: vraisemblablement les mêmes que ceux que le Sultan avait combattus.

Mais le récit d'Ibn Batouta renferme d'autres données encore plus précises qui me font conclure que Qaqola doit être cherché à Sumatra. Il raconte qu'il partit de Somoethra pour aller à Moul-Djaoua où il arriva après 21 nuits, «voyageant tout le long du pays». Cela indique qu'il n'a pas traversé la mer, ce qu'il aurait dû faire s'il avait voulu gagner Java¹⁾.

1) Cet argument me fait rejeter la conjecture de M. G. J. Dony (Julius Veras. *Het boek der reizen en ontdekkingen* Rotterdam I. 118) qu'on pourrait chercher Moul Djaoua à Bornéo, parce que l'embarcadere

Étant arrivé à Qaqola, il y voit beaucoup d'éléphants (p. 224); animaux qu'on trouve bien en abondance à Sumatra et qu'on y dressait même à la guerre (*Journ. As. Mars 1847* p. 257), mais qui n'habitent pas l'île de Java.

Si l'on compare maintenant les données des Adjâb avec celles d'Ibn Batouta, il faut bien admettre qu'on doit chercher Qaqola sur l'île de Sumatra; que c'était une ville de mer habitée par des infidèles, portant le même nom qu'une vallée, située également à Sumatra à une assez faible distance de la vallée de Lâmeri, et peuplée par des anthropophages. Or on a bien le droit de conclure que la ville et la vallée, situées toutes les deux sur la même île, portant le même nom, ont dû faire partie d'un même pays, et que la ville de Qaqola d'Ibn Batouta étant le port du pays de Qaqola, que l'auteur des Adjâb a déjà entendu nommer par les marins arabes et persans, qui lui ont fourni les récits qu'il publia.

Toutes ces données s'adoptent à merveille à une partie de Sumatra, la vallée de Angkola, située dans la province de Tapanouli, et qui est en communication directe avec la côte occidentale de Sumatra par la rivière d'Angkola, affluent du Batang Gadis. On écrit bien Angkola, mais on Batiak le *ag* devant le *k* se prononce comme *k*. on écrit donc Angkola, mais on prononce Akkola, comme aussi Baktara, nom d'un pays bien connu dans l'intérieur des terres des Batiak, tandis qu'on écrit Bangkara. V. v. d. Tunk. *Tobasche spraakkunst* p. 10 § 18). Or Qaqola peut très bien être le même nom qu'Akkola on sait que ces changements de lettres se rencontrent souvent dans les langues de l'archipel indien¹⁾. Les habitants de la vallée d'Angkola sont des Batiak, des anthropophages il n'y pas encore longtemps, et au même temps des infidèles, qui seulement de nos jours commencent à se convertir, soit au Christianisme, soit à l'Islam.

La distance qui, d'après Ibn Batouta, séparait Somoithra de Qaqola, est assez conforme à celle qui existe entre Pasek et le Batang Gadis. Pour faire ce voyage dans une jonque, — voilier paresseux — le navigateur arabe avait besoin de 21 nuits. Cela veut-il dire qu'il ne voyageait que la nuit, ou doit-on penser qu'Ibn Batouta emploie ce mot dans notre sens de jour, c. à d. de 24 heures? On sait que les Arabes comptaient par nuits comme nous comptons par jours. (V. Dory. Supplém. a. ١٤) Néanmoins, il me semble hors de doute qu'Ibn Batouta ne parle ici que des nuits dans le sens limité du mot. D'abord, il est très probable, que la jonque ne voyageait que de nuit, pour profiter du vent, qui, la nuit, vient de la côte, tandis que pendant le jour il souffle vers la terre. De plus, la mauvaise réputation des habitants de ces parages — des anthropophages — a dû faire préférer le voyage de nuit comme plus prudent. Mais voici ce qui est décisif: lorsque Ibn Batouta parle d'un voyage ou d'un séjour, il emploie régulièrement le mot «jour» (٢٤). V. p. a. II 22, 50, 215, 216, 225, 227. IV. 228,

de la rivière de Koum est nommé Dyonas, et qu'on y trouve un petit affluent de la riv. de Bouloungau, du nom de Kamara. On verra plus loin que, d'ailleurs, je me rallie à son opinion qu'Ibn Batouta, en partant de Qaqola, aurait suivi la route par la mer de Java.

1) Le mot Javanais «*mesugi*» (corruption de *mesjud*, mosquée) est prononcé dans quelques parties de Java même et dans l'île de Madoura «*mesugi*» L. W. O. v. d. Berg. *De mohamedaansehe geselschijheid Batavia 1832*. p. 4 «*Roum*» (espèce de cerf) devient «*ourm*», le mot néerlandais «*ordur*» (ordre) «*rodi*» M. Wilken (*Herf. sommige by de volken van den Indischen Archipel*) dans «*Indische Gids 1885* I, 16) donne un autre exemple dans le nom de l'Être suprême chez les habitants de BoiaAng-Mogondon (Celebes) «*ompo-dusia*» qui devient «*mobo-dusia*» (omba = ompa) chez les Barukia de la Minahassa de Celebes.

228, 289, 248. S'il parle donc ici d'un voyage de 21 nuits, c'est qu'il n'a pas navigué le jour. Comme la jonque a dû naviguer lentement en se tenant près de la côte, il n'est donc pas étonnant qu'elle ait eu besoin de 21 nuits pour parcourir cette distance; mais le voyage eût été assurément bien lent, s'il eût duré 21 nuits et 21 jours.

Il existe encore un rapprochement entre la Qaqola d'Ibu Batouta et les villes des pays des Battak. Ce voyageur fait mention d'un mur en pierres de taille, assez large pour permettre que trois éléphants y marchent de front¹ entourant Qaqola. Aujourd'hui encore on trouve dans l'intérieur des pays des Battak des villages, entourés de murs analogues. M. Wilken, qui y a séjourné quelque temps, les a vus. On en trouve e. a. une description dans »Eine Reise nach dem Tobesee in Zentral-Sumatra par le Dr. B. Hagen. (Peternann's Mitteilungen XLIX. 1888. p. 146, 147, 167) qui a beaucoup d'analogie avec la description d'Ibu Batouta. »Der Kampong selbst lag ebenso zwischen Bäumen und Gebüsch versteckt, wie der Kampong Pagah, und schien überdies noch mit einem hohen cyklopischen Steinwall verschlossen". »Durch eine schmale, gut mannbreite Pforte, welche in die über 6 Fuss hohe cyklopische Umfassungsmauer eingelassen und überdies gegen aussen noch durch einen vorgesezten würfelförmigen Steinwall geschützt war, betraten wir den Kampong". »Am nächsten Morgen machte ich einen Spaziergang durchs Dorf. Dasselbe bestand aus 20—25 Häusern.... Jedes derselben war mit eigenem Steinwall umschlossen, bildete somit eine Festung für sich, und um alle zusammen lief die grosse, starke Umfassungsmauer". Et dans un rapport d'une expédition militaire dans l'intérieur du pays des Battak (D. Dietz. Kriegerverrichtungen in Toba gedurende Juli, Aug. en Sept. 1888. Indisch Militair Tijdschrift. p. 40), il est fait mention de murs, entourant un grand nombre de villages, pris d'assaut, et formés de pierres, qui n'étaient pas unies par le ciment, mais néanmoins ajustées d'une telle manière, qu'elles constituaient une masse compacte, impénétrable au feu des grenades. Une esquisse d'un mur de ce genre est ajoutée au rapport, que je dois à M. Wilken.

Il reste pourtant quelques difficultés à résoudre, avant qu'il nous soit permis de conclure à l'identité de Qaqola avec une ville du même nom, qui aurait été située à Sumatra, dans le pays des Battak. D'après Ibu Batouta, Qaqola était un port de mer¹) tandis que le nom d'Angkola ne sert aujourd'hui qu'à indiquer le district situé à l'intérieur et qui ne s'étend pas jusqu'à la mer. Mais il est hors de doute, que le pays d'Angkola était jadis beaucoup plus grand que maintenant, puisque les Battak du pays de Toba nomment encore le district de Mandailing du nom d'Angkola. (v. d. Tunk. Batakisch Woordenboek p. 498). Il est donc bien probable, qu'une partie de la côte ressortissait autrefois à ce pays, surtout puisqu'il est en communication avec la côte par les rivières d'Angkola, le Batang Gadis, et le Batang Toru. M. Wilken m'a communiqué à ce sujet un fait d'une grande importance. De nos jours encore le territoire d'un des kouris (district) d'Angkola, — le kouris Honta Imbarou — s'étend le long du Batang Toru jusqu'à son embouchure.

Le nom d'Angkola est très ancien. M. Wilken a assisté à un débat sur la question s'il serait

1) Il ne semble pas que tel fût le cas du temps des Adjab, puisque notre auteur (p. 67) raconte que les navigateurs quittèrent leur vaisseau, qu'ils tirèrent à sec, pour transporter leurs marchandises à l'intérieur, dans un pays distant de la côte de 7 jours de marche. Ce récit prouve qu'alors la capitale n'était pas un port de mer. Les Adjab ne paraissent jamais de la ville de Qaqola, mais bien de la vallée de Qaqola, étant en cela d'accord avec la situation actuelle d'Angkola.

permis au chef de ce kouria de prendre le nom de *portouan* (prince) d'Angkola (Patouan magaloupi du Angkola), ce qui lui fut refusé, parce que son bisaïeul avait déjà porté ce nom. Or il est d'usage que le titre aille au moins une génération. Le bisaïeul avait reçu, à son tour, le titre de son grand-père, qui peut-être l'avait reçu de la même manière. Ce titre, chef d'Angkola, porté par le chef de ce district, prouve aussi que le pays d'Angkola s'étendait jadis plus loin qu'aujourd'hui et embrassait encore la côte. V. aussi sur l'état florissant de la vallée d'Angkola avant 1780, Jumphu 1.1. p. 279.

Nowati (V. Excursion D) parle de l'ambre et du bois d'aloë de Qaqola. Le bois d'aloë ou d'aigle est encore aujourd'hui un produit important des bois de Sumatra (Veth, Sumatra p. 40). Mais à propos de ce même produit il y a une nouvelle difficulté à résoudre. Ibn Batouta (p. 240) parle de l'excellent aloë de Qaqola et de Qamara, « deux localités qui font partie du territoire du sultan de Djawa ». Or il semble probable que cette dernière localité n'est autre que le Khmer, et dans ce cas, on ne pourrait guère admettre que Qaqola eût été situé en Sumatra, puisqu'il en résulterait que le Cambodge aurait fait partie des états d'un prince de Sumatra. M. Tule (Marco Polo II 259) a donc été d'avis qu'il fallait chercher Qaqola sur la côte de Loos. Mais il faut remarquer dans le récit même d'Ibn Batouta un point important, qui, en dehors des preuves déjà alléguées, nous montre Qaqola comme situé à Sumatra. Ibn Batouta nomme parmi les produits de Qaqola¹⁾ le camphre, qui, comme on le sait, se trouve bien en grande abondance à Sumatra, mais n'est nullement un produit du Cambodge, ni de Java. Il faut donc admettre qu'Ibn Batouta, ayant vu à Qaqola même du bois d'aloë excellent, importé du Khmer (p. 242) — pays célèbre pour ce produit, — a fait confusion entre ces deux pays et a supposé que le pays de Khmer était une dépendance de Qaqola, puisqu'il savait que c'est dans ce dernier pays que croît l'arbre qui produit ce bois.

L'historien persan Wassaf parle aussi de Moul Djawa (مولى جاوا) et donne des particularités qui confirment ma conjecture qu'il faut chercher ce pays plutôt à Sumatra qu'à Java. Je donne plus bas la traduction allemande (Geschichte Wassaf's Persisch herausg. und Deutsch überetzt von Hammer-Purgstall. L. Wien 1856. p. 44). Il ressort de son récit qu'à la suite d'une expédition de Kublaï Khan en 1282 cette île se soumettait à ce prince; que le gouverneur de ce pays Sri Rama, emporté par la peur du glaive, se hâta d'offrir sa soumission et des cadeaux magnifiques immédiatement après que les vaisseaux chinois se montraient;

1) M. Dulaunier (Journal Asiatique. Mars, 1847, 280), qui est d'avis que Qaqola était situé à Java, ne se fait. Il traduit les mots d'Ibn Batouta رئيس البلاد السلطان الظاهر بالجلوة آل القيان والكافور.

par « *mande* » que, dans le royaume du sultan Si-Djahar, à Java, si ne croît que le benjoin et le camphre, quelques peu de girofle et d'aloë indien. La plus grande partie de ces 2 dernières substances vient seulement à Java. La véritable traduction est celle de Deffrémery: « mais la plupart de ces choses se retrouvant à (Moul) Djawa ».

Il est vrai (M. Dulaunier l'a déjà remarqué: Étude sur la relation des voyages. Journal Asiat. 1846. p. 217) qu'Ibn Batouta donne des détails sur l'arbre du camphre, qui ne sont pas tout à fait exacts p. e. lorsqu'il dit que l'arbre du camphre est un roseau. Néanmoins on ne peut pas douter qu'il savait que le camphre se trouvait dans les pays du sultan de Djawa, et aussi, à ce qu'il me semble, à Moul Djawa.

et que Kublaï Khan l'accueillant d'une manière gracieuse, et mettant son fils sur le trône comme prince tributaire. Dans son style enfé il raconte ensuite que beaucoup de choses précieuses se trouvent dans cette île et que les perroquets chantent un échant arabe, où il est fait mention de l'aloë de Kumar (Khmer). [»Die Eroberung der Insel Mol Deschawa. Von den Eroberungen seiner Zeit ist die der Insel Mol Deschawa im Jahre 691 (1292). Als die Schiffe an dem erwünschten Gestade gelandet, brachten sie durch des Fürst des Schweres was für eine Insel? diese Insel, die 20 Farsangen lang und 120 Farsangen breit, in ihren Booten und der dortige Statthalter Sir Rama erlie mit Kostbarkeiten und Seltenheiten seine Unterthänigkeit der Majestät zu beweisen. Seine Majestät erlaubte nicht, dass der bestimmte Tod hier seine Macht ausübe, und setzte dessen Sohn auf die Stufen des hohen Thrones. Er gewährte Ehrenkleid sur Parade und viele Gnade und liess die Insel in seinen (des Sohnes des Statthalters) Händen gegen Spenden von Tribut und Steuer gewollt, von Perlen und Gold. In der That ist dieser Ort umgeben von Meeresflut, voll mit beweglichem und unbeweglichem Gut, mit Schätzen gesegnet, wo es Perlen regnet, mit Capitalen baren und den edelsten Waren. Die Schöpfungskraft des Allmächtigen hat diesem Ort und die Umgegend mit dem Hauche der Aloë und Gewürzsalze durchdriffet; in den Häusern und Distrikten schreien die Papagenen arabisch: »Ich bin ein Garten, dessen Ruhm und Freuden die Paradiese bemessen; aus Hinfarnheit über Glanz den meinen die omanischen Gestade Perlen weinen. Die Aloë von Kumar verbrennt in dem Rauchfasse meines Vergleichs wie Holz auf dem Feneraltar" etc.]

L'histoire bien connue de l'expédition de Kublaï-Khan contre l'île de Java, entreprise en 1292, prouve que Moul-Djouna ne peut pas être Java. Le général du Khan, Oihipi trouvait le prince de Java, Widjaja en guerre avec le prince de Kalang. Avec l'aide de l'armée chinoise le prince de Kalang fut vaincu et tué, mais immédiatement après, le prince de Java se tournant contre son allié et forçait le général chinois de se retirer avec une perte de 8000 hommes, et sans qu'il lui fût possible de soumettre l'île de Java. Marco Polo, en parlant de Java dit expressément: »And I can assure you the Great Khan never could get possession of this Island" et Oëris de Frioul »Le grant Kaan de Cathay qui est le souverain empereur de tous les Tartars, a souvent men guerre à ce roi cy (de Java) et souvent à lui s'est assemblée à bataille. Mais eils roys-cy l'a toujours vaincu et desconfit". (Gambil. Histoire de Gentilhomme. Paris 1789. p. 217. a. s. Groeneveldt p. 22. a. s. Yule. Marco Polo II. p. 254. L. de Backer II. p. 106)

Puisque Java ne fut jamais conquis et ne paya jamais tribut à Kublaï-Khan, cette île ne peut pas être l'île de Moul-Djouna de Wassaf. Beaucoup d'états de Sumatra au contraire étaient tributaires de la Chine, ou comme M. Groeneveldt p. 4, 67 l'a très bien expliqué, donnaient des cadeaux pour avoir une part dans la commerce avec la Chine. M. Yule (Marco Polo II. p. 278) relève le fait que Sumatrala (Somothra) avait consenti à donner des cadeaux à Kublaï-Khan depuis 1286, tandis que du temps de Marco Polo et de Rachedouddin les habitants de Sumatra se considéraient comme étant des sujets du Khan.

Peut-être voudrait-on faire l'objection qu'il n'était pas besoin de soumettre en 1292 une partie de Sumatra, puisque Somothra était déjà subjugué en 1286. Mais il faut observer que Moul-Djouna n'est pas Somothra, et qu'il ressort des annales chinoises (Groeneveldt p. 80) qu'une partie de Sumatra ne se soumit que par suite de l'expédition contre Java. Elles

racontent que le général chinois, avant que de partir pour Java envoyait des délégués à Sumatra et qu'ensuitôt (par suite sans force d'armes, et par la seule peur de la puissance du Khan) Lamari, Sumatra et d'autres pays Malais se soumettent. («When the army arrived at Ohampa, they first sent envoys to call into submission Lambri, Sumatra, Pu-le-pu-tu, Pa-la-la and other smaller countries... Another envoy was sent to the different Malay states, who all sent their sons or younger brothers as a token of their allegiance.) Et un autre récit (Gronoveldt p. 27, 28) raconte que le général chinois vaincu fut gracié par le Khan, parcequ'il avait subjugué les petits états par la seule terreur qu'il leur avait inspirée (and *owed into submission the neighbouring smaller countries*) Ce sont presque les mêmes mots que ceux dont Wasséf fait usage. Comme l'expédition entrait à Java en 1298, la soumission de Moul Djacoua en 1292 d'après Wasséf a dû précéder le débarquement de la flotte à Java. On sait que c'était le cas avec les petits états mentionnés.

Les annales chinoises (Gronoveldt, p. 27) disent qu'après son retour le général chinois offrait à Kublaï Khan une lettre écrite en lettres d'or provenant du pays de Mouli, accompagnée d'articles d'or et d'argent, de cornes de rhinocéros, d'ivoire et d'autres choses. Ce récit prouve bien que Moul Djacoua n'était pas Java, puisqu'il n'est pas probable que le roi de ce pays, vainqueur des Chinois, eût offert un tribut au Khan. Il faut donc que Moul Djacoua ait été un des pays mentionnés ci-dessus comme offrant leur soumission au Khan. Et comme il est probable qu'on offrait des choses provenant du pays même, l'ivoire nous montre de nouveau l'île de Sumatra et non pas Java, où l'on ne trouve pas l'éléphant à l'état sauvage.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer l'esprit de flatterie de Wasséf qui, de crainte d'être désagréable aux empereurs chinois, ne parle pas de la déroute de l'armée chinoise à Java mais trouve l'occasion de honorer la mémoire du Khan par le récit de la soumission d'un état lointain comme Moul Djacoua.

Il nous reste encore à résoudre la question. Quel peut bien avoir été le motif d'Ibn Batouta pour prendre la route de la Chine par la côte occidentale de Sumatra, au lieu de choisir le détroit de Malacca, puisqu' en agissant de cette manière, il lui fallait faire un assez grand détour?

On pourrait hasarder la conjecture que le voyageur arabe avait tant entendu parler des infidèles de Djacoua, lorsqu'il se trouvait à Samoudra, que la curiosité seule eût suffi à motiver le choix de cette route et l'eût poussé à prendre passage à bord de la jonque chinoise qui peut-être allait chercher du camphre à Gagola. Mais une raison plus grave lui aura sans doute persuadé de naviguer par la route indiquée, à savoir: le vent favorable. On sait qu'au sud de l'équateur les moussons sud-est et nord-ouest se suivent, séparées par des temps d'équinoxe. La mousson nord-ouest est la seule qui puisse servir aux voiliers, venant du nord de Sumatra et poursuivant leur route en longeant la côte occidentale de cette île. Ce vent souffle d'Octobre jusqu'aux équinoxes de Mars et Avril. Si Ibn Batouta a suivi cette route, — comme cela me semble avoir été le cas, — il a dû la prendre et puis la poursuivre par la mer de Java dans les mois d'Octobre à Avril.

Pour contrôler ma conjecture, il serait fort important de pouvoir s'appuyer sur le calcul des dates que donne Ibn Batouta. Malheureusement il me semble que cela n'est pas possible.

Les seules *dates* qu'il marque sont celle de son départ de l'île de Molouk au milieu du mois de rabi' second de l'année 745 (le 26 Août 1844. p. 184) et celle de son arrivée à Zha-fir, dans le mois de moharram de l'année 748 (Avril ou Mai 1847. p. 310); espace de plus de 2 ans et demi. Il est vrai que maintes fois il donne l'énumération de la durée de son voyage d'un lieu à un autre, ou de son séjour dans telle ville, mais cette énumération n'est pas continue et offre souvent de grandes lacunes (V. p. e. p. 165, 184, 208, 208, 215, 284, 278, 294, 304), de sorte qu'en ne peut pas arriver à un résultat satisfaisant.

Mais il me semble possible de prouver d'une autre manière qu'Ibn Batouta a dû faire la route de Qaqla à la Chine pendant la mousson nord-ouest, ce qui explique le choix de la route indiquée plus haut. Après un voyage de 84 jours, le voyageur arrive à une mer qu'il nomme lente ou pacifique et qui présente une teinte rougeâtre. Or dans l'archipel indien et sur la route de Sumatra par les îles Moluques à la Chine se trouve justement une mer qui quelquefois dans l'année a une teinte rougeâtre. Dans la baie d'Ambon se montrent à des périodes fixes une multitude innumérable de petits annélides, qui produisent le phénomène nommé la mer de sang. (Ludoking p. 85). Ibn Batouta pensait que cette couleur était due à la terre d'un pays qui l'avaisine, ce qui prouve que cette mer peut très bien n'avoir été qu'une baie ¹⁾. M. v. Hoëvell (Ambon. Dordrecht 1876, 314, et errata IV) parle aussi de ces annélides et raconte que les habitants d'Ambon vont à la pêche de ces anneaux deux fois l'année pendant les mois de Mars et d'Avril. Si — comme c'est mon opinion — Ibn Batouta a fait la traversée de Qaqla à la Chine par les îles Moluques, et s'il a rencontré dans sa route cette mer de sang, il faut qu'il ait fait ce trajet dans les mois de Février ou de Mars, et par conséquent pendant la mousson nord-ouest.

Il y a encore un autre fait corrélatif. Ibn Batouta parle de la mer lente dans des termes qui prouvent qu'il y a navigué par un temps d'équinoxe. «Il n'y a» dit-il «point de vent dans cette mer, ni de vagues, ni de mouvement d'aucune sorte, malgré sa grande étendue». Si l'on compare la description de l'équinoxe dans l'archipel indien de M. Ludoking (p. 18) on verra que la mer y montre dans ce temps-là l'image peinte par Ibn Batouta. Le temps de l'équinoxe dans ces parages tombe dans les mois de Septembre et d'Octobre, et de Mars et d'Avril ²⁾.

1) Peut-être voudrait-on prétendre qu'Ibn Batouta ne peut pas parler d'une baie, puisqu'il dit avoir navigué sur la mer lente pendant 84 jours. Mais une mer d'une telle étendue et offrant une teinte rougeâtre n'existe pas. Comme il est hors de doute que le voyageur a vu un tel phénomène et que la baie d'Ambon est la seule mer qui réponde à sa description, il nous faut bien admettre qu'Ibn Batouta n'a voulu parler que d'une partie de cette mer comme ayant cette couleur, ou bien qu'il se souvenait, lorsqu'il écrivait le récit de ses voyages, d'avoir vu une mer rouge en entrant dans la mer lente, mais qu'il s'imaginait cette mer rouge plus étendue que ce n'était vraiment le cas, et que par suite il l'auroit confondue avec cette mer lente.

2) Le traducteur anglais d'Ibn Batouta M. Lee (The travels of Ibn Batouta. London. 1829 p. 305) remarque que sans doute le nom de «mer pacifique» a été donné à cette mer pour la même raison, qui porta Magellan à la désigner sous la même dénomination. Mais Magellan ne donnait ce nom au grand océan que parce qu'il n'avait pas à subir d'orage («che chiamammo Pacifico, perché in tutto quel tempo non ebbero neppure burrasche»). Pignatelli. Primo viaggio intorno al globo terraqueo publ. de G. Amoretti Milano, 1800), et sans que son récit nous dise qu'on n'y pouvait craindre qu'à force de zémes, comme nous lisons chez Ibn Batouta. Il me semble qu'il aurait un peu hâtant de conclure de la conformité

De ce que j'ai dit il s'ensuit qu' Ibn Batouta a commencé la traversée de Qaqola à la Chine environ vers le mois de Février et qu'il arriva dans la mer des Moluques dans les mois de Mars ou d'Avril, profitant du vent de nord-ouest. Puis, pendant l'équinoxe, il a navigué à force de rames, en marchant vers le Nord, et aura profité du vent de sud-ouest, soufflant au nord de l'équateur après l'équinoxe, pour gagner la Chine¹⁾.

Si l'on n'admet pas la validité de ces preuves et qu'on persiste à croire qu'il faut chercher Qaqola au pays de Cambodge, il existe une confusion que rien ne peut expliquer, et qui peut-être est due à la circonstance qu'on n'a pas assez distingué entre le Qaqola à Moul Djacou et le Jib d'Edrist. Ce dernier lieu aurait été situé entre Kachgar et Cachemire (Edrist I. 185. 191). Ibn Iyas (Chrestomathia arabea ed. F. A. Arnold. Hais 1858, I. p. 71) fait mention de ce même *Jib*, qu'il cite après avoir nommé Loukin (لوكين en Chine) et d'où l'on exporte des étoffes et l'alcool dit de Qaqola. L'opinion de Arnold (II. 145) qu'il faut chercher cette ville à Java reste sans aucun fondement.

Ibn Iyas (I. 78) fait en outre mention de *ججلي* Djadjali, avec des habitants qui sont de bons astronomes et où l'on trouve le *شجر الدارميني* ou la canelle. Kaswini I. 58 en parle d'une manière plus détaillée. V. Yaqout III. 454. IV. 108. Cette place n'a rien de commun avec Qaqola. D'après M. Schumam (p. 47) on doit la chercher à Java.

Samsa. Comme les Adjâib citent ce pays en même temps que Lamari, Fansour et Qaqola (p. 66, 126) on doit le chercher à Sumatra. Mais sa situation n'est inconnue.

Je ne saurais non plus reconnaître :

Loutem Mleuk, baie de la mer, aux bords de laquelle habitent les anthropophages, située d'ailleurs entre la terre de Fansour et celle de Lamari (p. 125). Il est bien certain que c'est une des baies de la côte occidentale de Sumatra, tandis qu'il est probable que le nom n'est qu'une corruption de Poulou Pinang²⁾. On pourrait songer à la baie de Singkel ou bien à celle de Tapanouli, qui entre dans le pays des Battak, et qui est la plus grande baie de cette côte.

Al-Neyam. Les Adjâib contiennent sur cette île de nouvelles données, qui confirment l'opinion qu'on doit l'identifier à l'île de Nias, située vis à vis de la côte occidentale de Sumatra. Duhaucier (Journal Asiatique IV^e série. VIII. 300) jugeait cette conjecture très vraisemblable, à cause des communications de Soléman et d'Edrist. Le premier (Relation I. p. 7) nomme l'île une dépendance de l'île de Ramni (Sumatra), tandis qu' Edrist lui assigne, sous le nom de Binoman et Binar (I. p. 76) une situation au midi de l'île de Ramni.

Les données des Adjâib sont d'accord avec cette opinion. Après avoir parlé de Fansour et

des noms à l'identité de ces deux mers, et surtout de vouloir comme M. Duhaucier (J. As. 1847, p. 249) que Magellan ait emprunté ce nom aux traditions géographiques arabes.

1) M. G. J. Doy l. l. a déjà fait la conjecture qu' Ibn Batouta aurait suivi la route ordinaire par la mer de Java, soit par le détroit de Macassar, soit en passant au milieu des Moluques³⁾. Le raisonnement qu'il donne c'est que le passage par le détroit de Malacca est rendu impossible pendant une partie de l'année par des vents contraires. Il est d'avis qu'il faut chercher le pays de Thosathay d' Ibn Batouta (p. 248) dans les îles Philippines.

2) Chez Keohelakroom. Samatra. Hancien, 1789. je trouve un esp. Laboung loulou près de Nial.

de Lameri, ils disent que Neyan est situé à cent parages de la première ville, et dans la mer *Extérieure*. Comme nous connaissons maintenant la position de Fansour et de Lameri, cette mer ne peut être que la mer des Indes à l'occident de Sumatra. Quant à la distance entre Fansour et Neyan, il faut bien lire «cent milles» et c'est encore trop, puisque la distance de Baros à Nias est moins considérable. Mais ce qui surtout semble important, c'est que les Adjâb confirment les communications de Sôlduman et d'Edris concernant la coutume de cette île de tuer leurs ennemis pour en garder les crânes et qu'ils en parlent en termes qui auraient pu servir encore il y a peu d'années. Car c'est à Nias et dans quelques autres petites îles côtoyant l'île de Sumatra que cette coutume a existé, comme on la retrouve encore à Bornéo, où elle est connue sous le nom de «koppenmellen» (attraper des têtes). Un auteur dans le *Tydschrift van Ned. Indië* (X, 178), qui a fait la description de l'île de Nias, parle de ses habitants de la manière suivante: «celui qui peut se glorifier d'avoir attrapé 10 à 15 têtes est un grand homme. Après en avoir détaché la chair, on suspend la tête à l'entrée de la maison.... La dot consiste en or.... quelquefois en têtes de mort.» M. Maury (*Bulletin de la société de géographie* 1846. 215), qui lui-même est d'avis qu'il faut identifier l'île de Neyan avec Nias, ne semble pas avoir connu cette coutume des indigènes, puisqu'il écrit que cet état d'hostilités perpétuelles (existant à Nias) expliquerait l'usage barbare que ces insulaires suivaient (selon Edris) pour les mariages.

Edris parle du bois de Brésil comme étant un produit de Neyan. On le trouve sur la côte sud-ouest de Nias. Le mot «Nian» enfin rend encore mieux le nom indigène de l'île, Poulou Miha (homme), que la corruption en Nias, actuellement en usage chez les Européens.

Aujourd'hui, les habitants de Nias ne sont plus anthropophages, mais il se peut bien que cette coutume ait existé du temps des Adjâb, à moins qu'on ne préfère admettre que la réputation d'anthropophagie, propre aux habitants de Sumatra, s'est étendue aux indigènes de Nias, sans qu'ils l'aient méritée. (V. plus haut p. 237¹).

Mais je ne puis pas expliquer les contes des Adjâb sur le peu de valeur de l'or à Neyan, comparée à celle du suif. On ne trouve pas d'or à Nias. Peut-être que la réputation de richesse en or, dont jouissaient Sumatra, aura fait naître cette légende. Du reste des fables analogues s'attachent aussi à d'autres pays. V. Dimachgi, trad. Mehren p. 225.

L'île de Nias (Darband Nias) dont parle Rachedondin (Yule. *Journal Asiat. Soc. New Series*. Vol. IV. 1870. p. 252) me semble identique à cette même île de Nias. M. Yule juge cette

1) C'est bien aux Battak et non pas aux habitants de Nias que se rapporte le récit d'Ono-Ti-Ouandri (Ed. du Cauro 1879. p. 4) que des voyageurs racontent qu'on trouve dans les îles de campfire des anthropophages qui remplissent les crânes de ceux qu'ils ont tués avec du camphre et d'autres aromates et qu'ils les suspendent dans leurs maisons pour les vénérer. S'ils ont l'intention d'entreprendre une affaire, ils se mettent à genoux devant ces crânes pour les consulter.

Un récit du voyageur Nicolb Conk (XV^e siècle selon V. E. H. Major. *India in the fifteenth century*. London. 1887. p. 9) dit expressément que les Battak habitant l'île de Samathum gardaient les crânes de ceux qu'ils avaient tués comme des objets de grand prix. Il semble donc que chez les Battak, comme chez les Dayak de Bornéo, le coutume de prendre les têtes des ennemis tués a été né d'un sentiment religieux. M. G. A. Wilkes (*Het aannamen*. Indische Gids. 1884. II. p. 64. 70) a décrit un rite de ce culte chez les Battak en racontant la coutume de tuer un garçon orphelin dont on prend la tête qui sert à faire le pengouloubalang, une espèce d'annulette. «Le but de la coutume de «koppenmellen» dit-il s'est d'obtenir un esprit tabulaire dans l'âme du mort qui s'identifie avec le crâne.»

conjecture peu probable, puisque, d'après lui, l'auteur arabe donne la description de la route de la Chine et que Nias n'est pas située dans cette direction. Mais la traduction que M. Yule a donnée (p. 850) me semble prouver que Rachedoudin donne en outre quelques communications concernant l'île de Sumatra, sans s'inquiéter rigoureusement s'il nomme d'autres lieux en dehors de cette route, puisqu'il cite aussi les royaumes de Sumatra a. a. Dyawa.

Au delà de l'île de Nayan on trouve 8 îles, les

Îles Serbousa, dans lesquelles je retrouve le groupe des îles Batou, qui consiste en quelques petites îles, dont 8 plus grandes que les autres, qui les environnent. Sur la plus grande on trouve le village de Bouloumarou. Je préfère y reconnaître ces îles et non pas celle de Si Berout, une des îles Menikawai, puisque les habitants du premier groupe sont originaires de la partie méridionale de Nias, et qu'ils ont aussi l'habitude de tuer leurs ennemis pour avoir leurs crânes.

Serbousa. Les Adjâib procurent des données très importantes concernant ce lieu, lesquelles me font conclure qu'il faut le chercher sur le Mouai ou la rivière de Palembang, surtout lorsqu'on les compare avec les récits des auteurs arabes et chinois.

Quelques récits des Adjâib peuvent s'appliquer à beaucoup d'îles de l'archipel indien, comme l'indication que Serbousa se trouve sur le chemin d'Oman à la Chine, puisque le juif, voyageant d'Oman pour retourner à ce pays, visitait Serbousa (p. 111), et le récit p. 190, qui prouve qu'il existait des relations entre Serbousa et la Chine. Les singes et les crocodiles (p. 124, 158—160, 165) se trouvent aussi bien ailleurs qu'à Sumatra.

Mais le récit qu'on trouve page 176 fournit de précieuses indications. Il y est constaté que Serbousa est située à l'extrémité de l'île de Lameri. Il nous faut donc chercher cette ville à Sumatra et, comme Lameri étant située au nord de l'île, c'est au sud de Sumatra qu'elle se trouvait, et puisque Serbousa était sur la route d'Oman à la Chine, au *sud-est*. La description de la rivière de Serbousa dans les Adjâib est tout à fait applicable au Mouai, qui comme on le sait, se trouve dans la partie indiquée de Sumatra. »La buse de Serbousa" — c'est l'auteur des Adjâib qui parle — »pénètre, dit-on, de cinquante parangs dans l'île. C'est un fleuve beaucoup plus large que le Tigre à Basse; ses eaux sont douces comme celles du Tigre. Il n'y a point de bœuf plus long que toute l'île. Le flux s'y fait sentir de 12 en 12 heures." Le Mouai est la plus grande rivière de Sumatra et pénètre très en avant dans l'intérieur; le flux et le reflux s'y font sentir jusqu'à Palembang. Mais il y a plus encore. Les Adjâib relèvent une coutume très curieuse des habitants de Serbousa: »la plupart de leurs maisons flottent sur l'eau, soutenues sur des piliers de bois, reliées ensemble en forme de radeaux. Lorsque le propriétaire se déplace quelque part, il peut changer de quartier." De nos jours encore on retrouve dans la ville de Palembang cette coutume de construire des maisons sur des radeaux qu'on déplace à volonté. La ville est formée en partie de maisons, bâties sur des radeaux, qui sont construits avec des poutres, liées entre elles par des bambous tressés. On attache ces »raikis" avec une corde au rivage, de sorte que les habitants peuvent changer de place, aussitôt qu'ils le désirent (P. A. v. d. Lath. Nederl. Oost-Indië, p. 97. Badernacher, Sumatra, dans Vechendalingen Bat. Gen. v. K. en W. XII 1787, p. 92.) Il faut que la coutume de construire de telles habitations soit bien ancienne, puisque les annales chinoises de 1368—1648 (Groeneveldt p. 72, 78, 108) font mention de ce fait et à Palembang et à Ban-

jornasin (Bornéo). On ne peut pas songer à cette dernière ville, puisqu'elle n'est pas sur la route de la Chine, — ce qui oblige à repousser l'opinion de M. Sprenger (Rassemblement p. 85) d'après laquelle il faudrait chercher Serbosa à Bornéo, — et par suite il ne reste qu'à admettre qu'elle se trouvait sur le Moum.

Voyons maintenant, si les données des géographes arabes peuvent confirmer cette conjecture. Le passage de Yaqout (III, 4, où l'on trouve la véritable orthographe *سربوسا*, confirmée par les annales chinoises) est très remarquable. Il nous apprend qu'on y faisait le commerce d'exportation du camphre, ce qui est un nouveau motif de chercher la ville à Sumatra. Selon lui, elle était située sur la ligne équinoxiale, ce qui n'est pas tout à fait juste. Mais sur ce point, Aboul-feda (II, 2, 126) donne des indications plus précises. « On lit » dit-il « chez Ibn Saïd : Les îles du Ramiq (ha. Zabodj) sont célèbres par les récits des marchands, et des voyageurs. La plus grande est l'île de Sarira (l. Serbosa) qui a 400 milles de longueur du nord au sud, et environ 180 milles de largeur sur toute son étendue. Des bras de mer y pénétraient. Sa capitale Sarira est située en son milieu sur un estuaire et sur un fleuve. Sa longitude est 108° 30' et sa latitude 3° 40'. » Même en ne tenant aucun compte de la longueur donnée par Aboul-feda, quoiqu'il elle soit à peu près exacte, la latitude indiquée nous porte dans le voisinage de Palembang.

Le livre d'Aboul-feda ne contient du reste sur ce sujet que très peu de choses d'important. L'auteur raconte (II, 26) sur l'autorité du Kitâb al-masâlik « que les navires qui mènent à la voile de l'île de Sarira, en se dirigeant vers l'est, du côté de la Chine, rencontrent au milieu de la mer des montagnes qui s'avancent dans l'eau à une distance de dix journées. Ces montagnes sont d'après la conjecture vraisemblable de R. Guyard (Aboul-feda II, 2, 132) les portes de la Chine. Dans ce dernier passage Aboul-feda nomme Serbosa : l'île du Mahradj, (ou prince de Zabodj), et fixe, d'après le Qanoun, sa position à 1° de latitude et 140° de longitude, ce qui prouve de nouveau la confusion qui existe dans la détermination des lieux chez les Arabes d'après la longitude. Mais il raconte aussi que d'après Mohallabi l'île de Serbosa est une des dépendances de la Chine. Ce récit est confirmé par les annales chinoises (Groe-nevaldt, p. 63) qui disent « San-bo-tsu... In the time of the second Sung (960—1279) they brought tribute without interruption. »

Yaqout parle encore ailleurs de notre île (I, 4), en disant que c'est de là que vient le camphre. Il écrit alors *سربوسا*, mais plus loin il donne, comme je l'ai déjà dit, la vraie leçon *سربوسا*. (Il faut corriger aussi *سربوسا* III, 104 dans ce sens, et lire I, 4, ha. 11 *الزبدج* au lieu de la leçon *الزبدج* adoptée par Wüstenfeld, mais corrigée plus tard par lui. V. Yaqout V, 2).

La Relation ne contient pas d'autres données, lorsqu'elle parle de Serbosa (I, 98). On remarquera pourtant qu'elle donne la superficie de l'île comme de 400 *parassanges*, tandis qu'Aboul-feda est plus près de la vérité. Mas'oudi, qui parle aussi de Sarira (I, 248), raconte qu'on trouve *assez* des mines d'or et d'argent. On trouve encore aujourd'hui de l'or en petite quantité au Rawas supérieur (branche du Moum) mais surtout dans les hautes terres de Djambi, dans le Korintji, Limoun et Batang Anei. (Veth, Sumatra dans le Aard-rykskundig Statistisch woordenboek van Ned. Indië et Tijdschrift voor Ned. Indië VIII. (1846) 8 p. 235). Rodermaacher (Sumatra, p. 11) parle de mines d'argent, qu'on trouvait dans l'intérieur de l'île de Sumatra, mais qui n'étaient pas exploitées, parce qu'on n'y faisait pas ses frais. — Les notions d'al-Birouni, (Sprenger p. 88), quant à la longitude de Serbosa, sont dif-

férentes de celles d'Abou'l-feda. Il donne pour Kilah Longit. 140° Latit. 11° . — Serbosa. Longit. 147° . Latit-mérid. 1° . — Le *Mohassar el Adjab* (Voir Excursion D) compte Serbosa parmi les جزائر الردج (Cod. a. p.) et nous y lisons seulement qu'on y trouve des pierres précieuses et des épiceries.

Mais il faut mentionner aussi quelques autres écrits qui donnent lieu à une confusion désespérante, puisqu'ils comptent une île, qui a presque le même nom que Serbosa, parmi les îles situées près de la côte orientale de l'Afrique. Je ne vois pas d'autre moyen de résoudre cette difficulté, qu'en acceptant la conjecture de M. de Goeje (V. plus bas. Excursion E sur Kanbaloh), qu'il y a deux îles, qui auraient porté à peu près le même nom, et dont l'une (Serbosa) serait Sumatra, et l'autre une île près de la côte orientale de l'Afrique. C'est donc de la dernière que Nowairi aurait parlé (V. Excursion D), lorsqu'il place جزيرة في البحر des Zendj (بحر مسحى) ou Zanzibar (البحر المسحى) ou Zanzibar. Dumasht (trad. Mahren) a quelquefois d'assez bonnes données sur Serbosa (pag. 22, deux fleuves de l'île de Serira, p. 192 et 204 Serira d'une circonférence de 1200 milles, contient beaucoup de villes, parmi lesquelles Serira est la plus célèbre; on y trouve la meilleure espèce de camphre). Mais ailleurs (p. 198) il est tout à coup parmi les îles du littoral de l'Afrique orientale, puisqu'il parle d'un canal, séparant les îles d'Angoudjeh et de Serira de l'île de Qomor. Comme il est vraisemblable que cette dernière île est Madagascar, ou une autre île près de l'Afrique orientale, il est impossible que l'auteur parle ici de Serbosa à Sumatra; ou s'il avait véritablement cette île en vue, il n'en a que des idées très confuses, qui sont peut-être la conséquence de celles qu'on se faisait de la configuration de la côte d'Afrique. Ibn Saïd aussi a commis la même erreur, comme il paraît dans l'introduction d'Abou'l-feda CXXXVI et dans l'extrait suivant que je dois à M. de Goeje: 5^{me} section. وأعطها (la. الردج). جزيرة سريرة ومنحتها سريرة وجزيرة الفرجة لأصحابها من القند والقند ما يسطيع به في البحر الأوفى على جزيرة الردج (جزائر الردج).

En comparant tout ce qui a été dit plus haut, on en pourra conclure que les auteurs arabes contiennent beaucoup de détails propres à confirmer la conjecture, qu'il faut chercher Serbosa à Sumatra, et qu'on ne trouve rien de sérieux qui s'y oppose. Sprenger (Reiserouten p. 88) n'était pas si loin de la vérité, lorsqu'il pensait à Bornéo, et Rameau (Relation II, note 169) donnait une preuve de sa sagacité ordinaire, en disant qu'il fallait probablement penser à Sumatra. Malheureusement il ne donnait pas de preuves. Duhaucier (Journal Asiatique 1846. VIII. 211) était aussi d'avis qu'il fallait la chercher dans une des îles situées près de Java, mais il se trompait lorsqu'il nommait cette île Banka.

Les preuves que j'ai alléguées sont confirmées sur tous les points par les annales chinoises, publiées par M. Groeneveldt. Les plus anciennes (502—506, p. 60) nomment Kandali comme une île dans les mers du Sud. D'après les Chinois, cet empire doit être cherché près de Palembang. Kandali est nommé plus tard Sam-bo-tai (p. 68).

L'empire de Sam-bo-tai est cité dans les annales qui sont de même âge que les *Adjab* (960—1279). Il se trouvait près de Palembang. C'est ce qui ressort des annales ultérieures, qui disent (p. 71) que le nom de Sam-bo-tai a été changé en Ku-kang, (Àt that time, Java

had completely conquered Sam-bo-tsaï, and changed the name to Ku-kang"), qui est encore le nom chinois de Palembang (p. 73). La situation de Sam-bo-tsaï est donnée comme étant entre Cambodge et Java, à une distance de 20 jours de Canton par un vent favorable (p. 65) et de 60 jours de Oham-chen par un vent contraire (p. 64). Plus loin (p. 73) il est dit que Kukang — autrefois Sam-bo-tsaï —, était située près de Java, ayant cette île à l'orient et Malacca à l'occident, et qu'en y trouve des maisons flottant sur l'eau. Enfin elles font plusieurs fois mention du camphre, comme article d'exportation, et d'aune de camphre et de camphre Baros (p. 68, 69).

Le nom de Sam-bo-tsaï¹⁾, (M. Groenevaldt l'a remarqué p. 63, 76) rend exactement en Chinois le son de Ser-bo-sa. Ce nom est donc porté par Palembang jusqu'en 1877.

L'histoire concernant les enlacements des crocodiles, pour qu'ils ne blessent plus personne, racontée par les Adyâib (p. 158—160), est très bien à sa place dans une île de l'archipel indien. On sait que beaucoup de tribus dans l'archipel indien vénèrent les crocodiles, puisqu'ils pensent que les âmes de leurs ancêtres demeurent dans ces bêtes, qui depuis ne font plus de mal aux indigènes. Telle est la croyance des Javanais, (Bijdragen tot de kennis der Nederl. en vreemde koloniën 1844, 284), et des Malais de Sumatra (Mokhuks, Bangka und Palembang p. 176), etc. M. G. A. Wilken en a rassemblé une foule d'exemples dans son étude sur l'animisme. (Het animisme by de volken van den Indischen Archipel dans le Indische Gids. 1884. II. 992).

Pour conclure: Sam-bo-tsaï ou Serbosa était situé sur le Mouni, sur ou près de l'emplacement de Palembang. La leçon ordinairement suivie de Serba n'est pas la bonne: il faut lire Serbosa.

M. le Révérend S. Beal a eu la bonté de me communiquer la note suivante, tendant à prouver que Shi-li-fu-tsaï — port important visité par les pèlerins Bouddhistes dans l'année 673, situé sur la route de la Chine aux Indes et près de l'équateur — était le même lieu que Sri-bhū-ja, nom qui offre une analogie frappante avec Serbosa. D'après lui, ce Sri-bhū-ja serait identique avec Sam-bo-tsaï, et il faudrait le chercher près de Palembang.

1) On pourrait croire, à cause de la conformité du son, que Sam-bo-tsaï était le Cambodge. Mais les annales distinguent nettement entre ces deux pays, lorsqu'elles font le compte des pays dépendant de la Chine Annam, Ouhang, Cambodge, Sam, Java, Loou-kou, Sam-bo-tsaï, Broum (p. 69) et lorsqu'elles parlent de Sambotou comme dépendance rebelle, tandis qu'elles parlent du Cambodge comme d'une province tranquille. De plus, la situation donnée par les annales à Sambotou entre le Cambodge et Java exclut l'idée que ces deux pays soient identiques.

Il est bien curieux d'observer qu'on trouve dans les annales javanaises (Rabad tanah djawi. Ed. J. J. Meunier p. 27) un certain Kjah (vénérable) Sam-bo-dja (Sambodja), nommé comme serviteur d'un roi de Belambangan (vers la fin du 14^{ème} siècle). Faut-il croire que ce nom indique que l'homme venait de Sam-bo-dja, ou Palembang?

Some remarks respecting a place called Shih-li-fa-tsai frequently named in the works of the Chinese Buddhist pilgrim I-tsing Oric. 672. A. D.

The general form used by I-tsing for representing this place phonetically is 室利佛逝 *Shih-li-to-tsai*. (*Kau-fu-ho-sang*. 上 fol. 7 a). He also uses 尸利佛逝 (the last symbol being perhaps a mistake for 逝, or being phonetically equivalent to it). He calls it sometimes, a country 國; and sometimes, an island 洲. (*Nan-hsi-khi-kwoi*, k. 1. fol. 8. a.).

These symbols are restored by Steu. Julien (*Méthode pour déchiffrer* n°. 299) to Qri bhodja.

I shall adopt the spelling Śrībhāṣa, agreeing as I do with the correctness of Steu. Julien's restoration.

I think there are reasons for placing this country, or island¹⁾, on the East coast of Sumatra, and near Palembang, or, on the Palembang River.

First, however, it is well to observe that in I-tsing's time i. e. A. D. 671 the southern route to India via Touquin, Ocondore, Cambodia, Śrībhāṣa, Quédah, and thence either to Tamralapā or to Nāgapaṭṭam and Ceylon, was commonly used. How long before his time we can only surmise; perhaps Fa-hsien (circ. 412 A. D.) returned from Ceylon by this route.

Of all places by this route named by I-tsing, Śrībhāṣa appears to have been the most frequented by merchants, and by Buddhist priests or pilgrims.

For example I-tsing tells us of a Chinese priest *Hwei-to*, a man of high family, who accompanied an Envoy in a Persian ship and remained six months at Śrībhāṣa studying the Śābdavidyā. So also Shen-hing went to Śrībhāṣa where he died. So also Wu-king. a. c. (*Journ. B. As. Soc.* Vol. XIII. part IV. p. 560).

We have reason therefore to suppose that this place, or country, was a centre of commerce and also of religious propagandism in the days of I-tsing.

I will now notice the important statement found in I-tsing's work the *Nan-hsi* a. c. k. 1. fol. 8 a. He is speaking of the ten islands of the Southern sea, he says there are "ten or so", he actually names *eleven*, in this order.

"Proceeding from the west and counting these countries, they are as follows: (1) Po-lu-se-chow; (2) Mo-lo-yan-chow; which is the same as the present Shih-li-to-tsai-kwo; then (3) Mo-ho-sin-chow; (4) Ho-hing-chow; (5) Tan-tan-chow; (6) Pan-pan-chow; (7) Po-li-chow; (8) Ku-lun-chow; (9) Fo-tsai-po-lo-chow; (10) Ho-shen-chow; (11) Mi-kia-lan-chow, and several other little islands (chow), which I am not able to speak of"

This is I-tsing's account of these islands (chow 洲) of the Southern sea.

It is plain that the Po-lu-se island, which comes first, is on the western coast of North Sumatra, in some Chinese geographical works this part of Sumatra is called Po-ssu; so called because as Dr. Bretschneider (*Knowledge of the Chinese and Arabs*. p. 16) has observed the Persians earned on a great trade with Sumatra and probably had colonies there." I

1) It is called an *island*, because it was thought to be separated from the Northern part of Sumatra by the sea. Compare the island of Sarbaen and also of Al-Bāma.

assume that this is the same as the *Boems* of Marco Polo (Yule *M. Polo*. II. p. 281), the *Pases* of the Malays, and the *Pases* of the Portuguese.

The next island named is *Mo-lo-yau* which, he says, is the same as the *Shi li-to-yau* country, that is, as *S'ribhōja*.

This is an important statement, because Col. Yule (*M. Polo*. II. p. 281.) has given good reasons for supposing the Malaur of Marco Polo (which certainly corresponds with the *Mo-lo-yau* of I-tsing) to be the same as Palembang. Marco Polo says "After going 60 miles and again about 80 more, you come to an island which forms a kingdom and is called Malaur. The people have a king of their own and a peculiar language. The city is a fine and noble one, and there is a great trade carried on there. All kind of spicery are to be found there, and all other necessities of life".

Here we have a description of *S'ribhōja*, for Marco Polo calls it, as I-tsing does, first an island, then a kingdom, so I-tsing says the island of *Mo-lo-yau*, the same as the present kingdom of *Shi-li-to-yau*, but secondly, the chief city is described by Marco Polo, "as a fine and noble one with a great trade;" this is precisely what the records of I-tsing convey; it was evidently, as I have said before, "a great centre of commerce."

If then, as Col. Yule supposes, Malaur be the same as Palembang, we have the statement of I-tsing to show that *S'ribhōja* is the same as *Mo-lo-yau*, i. e. Malaur, and therefore *S'ribhōja* is also Palembang.

But, again; there is a remark made by I-tsing in the *Now-hes*. K. III. fol. 24. b. that at *S'ribhōja* in the middle of the 8th month and also in the middle of spring, the Sun casts no shadow at noon. The time denoted refers to the spring and autumn equinoxes; so that we gather that *S'ribhōja* was near the equator, or immediately upon it. This answers to the situation of Palembang which is about 5° south of the line.

Again I-tsing tells us (*Kow-fu-to-sang* 下. fol. 17. b) that he was just embarking for Kwang-chow (Canton) in a ship at the mouth of the "Fo-shai river"; (that is, of the *S'ribhōja* river) when the Captain hoisted his sail and he was left behind.

This shows that *S'ribhōja* was situated on a river, called by its own name. Can this be any other than the Palembang river?

Again there is frequent notice in Chinese geographical works of a place called *San-to-tai*; this can hardly be the same as the Arabian *Samf*, which seems rather to indicate Champa; but it is very probably only another form of *Shi-li-to-tai* i. e. *S'ribhōja*; or it is possible that it denotes *Sam* or *Sambhōja* i. e. the united Bhojas; just as we have the Samvrijls, in Buddhist history, denoting the *ruitted vrijen*"; this is not improbable moreover inasmuch as I-tsing sometimes speaks of "Bhoja" only, and not *S'ribhōja*. Is it possible that *S'ribhōja* was the capital of the *Sambhōja* districts?

Lastly in "Notes and queries on China and Japan" (Vol. III. n°. 6. p. 69), Mr. George Phillips remarks that the country *San-fuk-shue* is Jambi in East Sumatra, now known by the name of Kew-liang.

This has been also noted by M. Groeneveldt, and there can be little doubt that if *San-fu-tai* is the same as Kew-liang or Kow-kong, that this represents Palembang. So again it seems evident that *S'ribhōja* was situated on the site, or, near the site, of the present Palembang.

With respect to the island called Sarbasa dependent on the Mahârîja of Zabeg, I will express no opinion, as I am not an Arabic scholar. But from a kind communication made to me by Col. Yule, I should think that Sarbasa and S'ribhâja were identical.

S. RHAL.

Prof. of Chinese U. C. London.

Mâit. Il faut bien distinguer entre al-Mâhed (المهد) de la Relation (p. 81) et l'île de al-Mâid (الميد) d'Édrîst (I. 89) d'un côté, et Mâbit (ملط, ملط, ou ملط) d'Ibn Khordadbeh (p. 68. 801) et Mâit (ملط, ملط) d'Édrîst (I. 81. 82). Peut-être faut-il chercher le premier pays dans la Cochinchine ou en Annam, (Reinard dans Relation II. note 70), tandis que le pays cité en dernier lieu se trouve dans l'archipel indien. Avec M. de Goeje il me semble vraisemblable qu'il est identique au pays mentionné par Newairi sous le nom d'al-Mâhid اللبد (V. Excursion D.), et placé par lui dans la mer Larawi. Dans ce cas, il faudrait lire mer de Lakseri. Ce même auteur parle peut-être encore une fois de ce pays en le citant comme produisant العود للطلح ou العود للطلح, l'aloë de Mâid. Le Mâid (ملد) de Ya'qut (IV, 119) est sans doute le même pays.

On cherchera donc ce pays dans l'archipel indien; et je crois qu'on trouvera très probable la conjecture que le Mâit (ملط), dont parlent les Adjalib (p. 108), et auquel ils assignent une position voisine de Sani et de Sarbasa est bien la même contrée.

Pour déterminer autant que possible la situation de notre île, il faut commencer par fixer celle de l'île de Tyouma (تومو, تومو), puisque Ibn Khordadbeh rapporte que cette île était située à gauche de Mâit, — partant pas très éloignée; ce qui résulte aussi de la description d'Édrîst disant que l'île de تومو ou تومو (تومو) était à gauche de Mâit à une distance d'une journée. D'après ces deux auteurs elle produisait du bois d'aloë et du camphre, et était située à 5 journées du Khmer. Ibn al-Fakih (Bibl. geogr. V. 17) parle de la même île, lorsqu'il écrit Betoumah, تومو: il dit qu'elle couvrait de l'eau douce et qu'il y a une distance de 10 jours entre Kalah, Tyouma et Kedremj, répétant au oeil les indications de la Relation I. p. 18. M. M. Sprenger (Beisernien, p. 89), Yule (Proceedings R. Geogr. Society 1882. p. 658) et de Goeje (Ibn al-Fakih I. L.) s'accordent à penser que c'est l'île de Timon, ou plutôt Tyuman située près de la côte orientale de la péninsule malaise¹). Cette île paraît dans la liste des pays relevant du royaume javanais de Modyopâhit (Journal asiatique. Juin 1846. p. 555) sous le nom de تومو, et elle est citée par H. v. Linschoten (Reisgeschrift van de navigatie der Portugalyen. Amsterdam 1595. p. 51) sous le nom de Tyman comme point de repère sur la route de Macao (Poulou Tyman, 21st lat. d. nord, ayant de l'eau douce qu'on trouve au nord de l'île, où les navires abordent pour la chercher.) Si nous admettons cette hypothèse — et je n'en sais pas d'autre qui soit plus probable — il faut expliquer qu'on y trouvait du camphre, en admettant que les navires allaient chercher là le camphre exporté de Sumatra,

1) L'opinion de Reinard (Relation LXXXVII) qu'il faut adopter la lecture de la Relation, Betouma (تومو), qu'on doit expliquer ce nom par Bet-Touma, ou maison de St. Thomas, et admettre l'identité de cette ville avec Sao-Thomas est insoutenable. Elle a été réfutée par M. Rijnappell. (Bijdragen taal- land- en volkenkunde III. 7 p. 147).

sans qu'il soit besoin d'expliquer ce fait en adoptant la conjecture que le camphrier était un produit de l'île, ce qui ne semble nullement avoir été le cas.

Ce point gagné, il y a de très fortes raisons pour admettre la conjecture de M. Sprenger (Rasencouten. p. 89), qui identifie Mabit ou Mait avec l'île de Bantan (Bintang) dans l'archipel de Rhioew, près de Sumatra. Il se pourrait que *ملاب* ou *ماید* ne fût qu'une prononciation altérée de Bintang. La distance entre Bantan et Timoa peut être parcourue dans une journée: cette île est située à gauche de Bantan, et l'on peut admettre que Bantan ait été un point de repère sur la route de Java à la Chine, suivie par Iba Khordadbeh, puisqu'elle l'a été pour Marco Polo, lorsqu'il allait de Locao à Java. (M. Polo. II. p. 281) L'île de Bantan contient de l'eau douce et les autres produits cités par Edrisi (du sucre (?), du riz, des noix de coco), hormis toutefois des pêcheries de perles dont je ne trouve aucune mention, quoique l'histoire perlière se trouve dans l'archipel indien ¹⁾, et qu'il y ait des pêcheries dans la partie orientale de cet archipel. L'isar qui, d'après cet auteur, était le costume ordinaire des habitants de Mait, se retrouve dans le sarong, vêtement des Malais qui habitent l'archipel. Les Adzab enfin assignent à l'île de Mait une position qui n'est pas trop éloignée de celle de Bantan: voisine de Serbossa et de Semf.

Mais malgré ces preuves, dont je ne méris pas l'importance, j'hésite encore, et je suis d'avis qu'une autre île aussi pourrait être prise en considération. Les annales chinoises de 1486 (Groeneveldt. p. 79) nomment une île May-i-tung, située à l'ouest de l'île de Blitong. Les habitants de cet île portaient des robes longues et des sarongs de différentes couleurs. Elle produisait a. a. du coton et des cotonnades ornées de fleurs (flowered cotton-cloth).

On ne peut nier que le nom de cette île ait beaucoup de ressemblance avec le Mait d'Edrisi: les sarongs aussi peuvent servir peut-être comme indication, quoiqu'il faille observer que ce vêtement est porté presque partout dans l'archipel ²⁾.

Il me semble hors de doute que May-i-tung est l'île de Bangka, à cause de la position que lui assignent les annales chinoises, à l'ouest de Blitong. M. Groeneveldt est du même avis, mais sans qu'il lui ait été possible d'identifier le nom. On me permettra de présenter une conjecture qui peut-être est un peu hasardeuse, mais que j'ose soutenir. Je suis d'avis que les noms May-i-tung et Mait ont été une corruption de «Muntog», le nom du chef-lieu de l'île. Ce nom est ancien. Les Anglais ont voulu le changer (1810) en Minto, en l'honneur du Gouverneur-Général des Indes anglaises Lord Minto, sans pourtant y réussir. Les diverses manières d'écrire le nom de l'île chez les géographes arabes (al-Mahad, Mânt, Mabit) peuvent s'expliquer par le nom indigène, tandis que celui de Mait serait pris de sources chinoises.

La position de Bangka n'est pas non plus incompatible avec la situation de Mait suivant les

1) Il faut observer qu'Edrisi ne nomme pas les pêcheries de perles la première fois qu'il cite les produits de Mait: c'est seulement en les répétant quelques lignes plus bas qu'il ajoute ces pêcheries.

2) Il y a aussi à observer un rapprochement curieux entre le Mait de Yaqout et May-i-tung. Cet auteur raconte que le pays exporte *قطن رفيع صلب* "ثياب كتان" littéralement «des lins fins et épais».

On voit que May-i-tung exportait du coton et des cotonnades. Yaqout s'est-il trompé en écrivant *قطن* lîn, au lieu de *قطن* coton? On avouera que la méprise était facile. V. Baasen. *Ägyptens Stelle i. d. Weltgeschichte*. Hamburg. 1846. II. 614. Il est regrettable que Yaqout ne donne pas d'autres particularités sur le pays, et ajoute seulement que c'est une ville maritime.

géographes arabes. La seule difficulté c'est qu'Édrisî affirme qu'elle était située à une journée de Tyouma, tandis que Tyouma est plus loin de Bangka. Mais Édrisî raconte aussi que Mât était tout près de l'île de Djaba (Java), ce qui n'est pas le cas avec Bentan. D'après cet auteur, Mât était sous la dépendance du roi de cette île: Bentan et Bangka étaient toutes les deux sous la domination de Madjapahit. (Journal Asiat. J'm 1846. LI.). Bangka aussi est sur la route de Java au Khmer: la position de Mât selon les Adjâib peut se rapporter et à Bangka et à Bentan, et les deux îles ont des produits analogues.

Qu'il faille chercher Mât dans Bentan, ou dans Bangka, ou ailleurs, il me semble toutefois hors de doute qu'elle était située dans l'archipel indien. Mais les Adjâib racontent une histoire d'un oiseau, qui se trouvait dans les parages de cet île, et qui ne se retrouve nulle autre part, si du moins on se tient à la lettre du récit. En tenant compte des exagérations et des mal-entendus que les on-dit des voyageurs entraînent si souvent, il sera peut-être possible de déterminer l'espèce de l'oiseau. Il me semble que c'est le maléo, dont parle A. Russel Wallace (The malay archipelago. London. 1868. I. p. 415) «In the months of August and September, when there is little or no rain, they come down in pairs from the interior to this or to one or two other favourite spots, and scratch holes three or four feet deep, just above high-water mark, where the female deposits a single large egg, which she covers over with about a foot of sand and then returns to the forest. At the end of 10 or 12 days she comes again to the same spot to lay another egg, and each female bird is supposed to lay 6 or 8 eggs during the season. The male assists the female in making the hole, coming down and returning with her. After the eggs are deposited in the sand they are no further cared for by the mother. The young birds on breaking the shell, work their way up through the sand and run off at once to the forest; and I was assured that they can fly the very day they are hatched.» Le maléo se trouve à Celebes, et non pas à Bangka, mais il faut observer que les Adjâib disent que cet oiseau vit dans les parages de Mât, et notamment dans l'île même, ce qui rend encore plus probable que l'histoire de cet oiseau ait été mutilée de manière à ne pas s'y reconnaître. Mais si l'on veut comparer la description des Adjâib avec celle de M. Wallace on trouvera quelques traits communs.

Il existe une lacune dans les Adjâib, de sorte qu'il est impossible de décider si la description de l'île, citée p. 108 se rapporte à Mât. L'énumération des produits qui s'y trouvent semble indiquer cet île: le coton (V. plus haut p. 254), et le miel, qui est un des produits les plus importants de Bangka. Mais on n'y trouve pas d'or, et le récit, touchant la difficulté d'aborder à cette île ne peut nullement se rapporter ni à Bentan ni à Bangka.

Kalah. La question de savoir quelle a été la situation précise de cette place me semble pour le moment très difficile à résoudre. Il est vraiment bien curieux qu'il ne reste presque pas de traces d'un port qui sans doute a été autrefois très important, puisqu'on le trouve cité à plusieurs reprises dans les écrits arabes et chinois. Les écrits malais que j'ai pu consulter n'en parlent pas.

Les Adjâib n'en disent pas grand-chose. Ils nomment Kalah en même temps que Famsour, Lamari, Qaqala et Samfin et citent ses habitants comme anthropophages (p. 126). Un peu plus loin ils racontent qu'un vaisseau a fait le voyage de Kalah à Chihir dans 41 jours (p. 180) ou dans 48 jours (p. 182), et qu'il y a 120 jours de Kalah à Serbona (p. 178). Cette dernière

distance semble peu exacte, car si l'on admet, comme tout semble le prouver, que Kalah était situé soit sur la préquîle de Malacca, soit à Sumatra même, une distance de 600 ou tout au moins de 360 lieues (V. Glossaire sous *كالم*) est trop grande. Il faut lire avec M. de Goeje *كالمه* au lieu de *كالمه* et admettre une distance de 28 *sann*, soit de 140 ou 84 lieues.

Avant d'essayer de fixer la position de Kalah je commence par donner les extraits suivants des géographes arabes.

Soldatman (Relation I. p. 17). Des Landjebalous (Ladjabalous) les navires mettent à la voile pour Kalah-Bar. C'est une dépendance du Zabedy¹⁾, située à droite des provinces de l'Inde. La région entière obéit à un seul roi. L'habillement des habitants consiste dans le pagne: grande et petite, tous portent un simple pagne. Les navires trouvent dans le Kalah-Bar de l'eau douce provenant de puits. La distance entre Koulan et Kalah-Bar est un mois de route. Il y a 10 journées entre Kalah-Bar et Tryman (Betoumah). Et plus loin, p. 20, il raconte qu'il existe une île appelée Malhan entre Serandib et Kalah, où il y a une peuplade noire et nue, qui mange la chair humaine.

Abou Zéid (Relation I. p. 98). Le roi du Zabedy compte parmi ses possessions l'île de Kalah située à mi-chemin entre la Chine et l'Arabie. Sa superficie est à ce qu'on dit de 80 parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloes, du camphre, du sandal, de l'ivoire, de l'étain (plomb alcaï), de l'ébène, du bois de Brénil, des épices de tous les genres. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l'Oman et de là partent les expéditions pour le pays des Arabes."

Ibn Khordadbeh (p. 238). De Likhbalous (Ladjabalous) à l'île de Kalah 6 journées de navigation. Cette île appartient au Djaba de l'Inde. Elle renferme des mines d'étain al-caï et des plantations de bambou. À gauche et à 2 journées de Kalah est l'île de Balous habitée par des anthropophages. Produits: camphre excellent, bananes, cocotiers, cannes à sucre. Deux paras. plus loin est l'île du Djaba.

Ibn al-Fakih (p. 17) ne fournit par de nouvelles données, puisqu'il n'a fait que copier une partie des résumés de la Relation (II. p. 14).

Mas'oudi. I. 840. (V. aussi p. 880.) La quatrième mer est celle de Kalah-Bar, c. à d. mer de Kalah. Comme toutes les mers qui ont peu d'eau, elle est dangereuse et d'une navigation difficile. On y rencontre beaucoup d'îles et de saur, (plur. sarair), qui est le point de jonction de 2 détruits ou canaux. La cinquième mer, nommée mer de Kardendj, renferme aussi beaucoup d'îles, où se trouve le camphre et l'eau de camphre. Elle n'est pas riche en eaux, bien que la pluie n'y cesse presque jamais. Parmi les insulaires il y en a qui sont appelés Al-Fendjab; ils ont des cheveux crépus et des figures étranges. Montés sur leurs barques, ils vont attendre les vaisseaux qui passent dans leurs parages et lancent sur eux des flèches empoisonnées. Entre le pays qu'ils habitent et le territoire de Kalah il y a des mines de plomb blanc et des montagnes qui renferment de l'argent. Cette contrée possède aussi des mines d'or et de plomb, mais dont l'exploitation offre de grandes difficultés. La mer de Senn est contiguë à celle de Kardendj. On y trouve l'empire du Maharadj.

Mérifé (I. p. 79 a. n.). De l'île de Idankialous (Ladjabalous) à l'île de Kalah 5 journées.

1) Cela ressort de la comparaison du résumé d'Ibn al-Fakih (إفكاه من مملكة الزابيدي) p. 17.

Kalah est très-grande: là demeure un roi qu'on nomme le Djaba, ou prince indien. Il y a dans cette île une mine abondante d'étain. Le vêtement des habitants est la tunique, elle est de même forme pour les hommes et pour les femmes. L'île produit le rotin et d'excellent camphre. Dans le voisinage de cette île sont celles de Djaba, de Selahat et de Haridy.

Yaqout. (II p 406) Kalah est une station pour navires, à mi-chemin entre l'Oman et la Chine. Les navires passent Serbosa du côté de l'orient, et Serandib. Ailleurs (IV p 447) il répète ces indications et ajoute que le pays se trouve sur l'équateur.

Dimachqi (trad. p. 208) cite la mer de Kalah, appelée ainsi d'après l'île de Kalah avec une capitale du même nom, la plus grande des quatre villes qui y sont situées. Pag. 208. L'île de Kalah est bien périlleuse à aborder; sa longueur est de 800 milles sur une largeur de 850. Elle contient les villes de Faasour, de Djaouah, de Halébur (Malakour), Lâwen (Lamari)¹⁾ et Kalah. Il y a des éléphants, introduits du continent, qu'on élève et qu'on dresse pour les rois du pays. Et enfin (p. 229) il cite parmi les villes, situées au bord de la mer de Maharadj et vers le nord. Kalah, Laréwi, Maharadj et Balhour.

Kaswini II, p 14 raconte que Kalah est situé à mi-chemin entre l'Oman et la Chine et juste sur l'équateur, de sorte qu'un objet ne jette pas d'ombre à l'heure du midi. Il s'y trouve beaucoup de bambou qu'on exporte à l'étranger. Plus loin, p. 71. Une grande ville, avec beaucoup de jardins: c'est un lieu de rencontre des Brahmanes savants. C'est le premier pays de l'Inde qu'on rencontre pendant le voyage à la Chine. Les vaisseaux ne peuvent aller plus loin: s'ils osent s'y aventurer, ils font naufrage. Il y a une citadelle, où l'on fait les sabres al-qala'i, qui sont les anciens sabres indiens: on ne les trouve nulle part ailleurs. Son roi est sujet du roi de la Chine: sa qiblah est vers ce roi, et il suit en tout ses commandements. L'obéissance au roi de la Chine lui porte bonheur; et la désobéissance lui est néfaste²⁾. Entre Kalah et la Chine il y a une distance de 300 parasseges.

Abou'l feda II. 2. p 181 D'après le Qanoun et l'Atrawl 180° de longit. et 8° de lat. au sud du premier climat, dans la mer de l'Inde. C'est le port de toutes les régions situées entre l'Oman et la Chine. On en exporte l'étain qui porte son nom. Mohallabi dit: l'île de Kalah est dans la mer de l'Inde. Il s'y trouve une ville prospère, habitée par des Musulmans, des Hindous et des Persans. On y remarque des mines d'étain, des plantations de bambous et des camphriers. Vingt madjras la séparent des îles du Mahradj.

Ibnou'l Ouairdi: I. I. p. 74 ne donne pas d'indications importantes, puisqu'il répète que c'est une grande île avec des arbres, des rivières et des fruits, où demeure un roi des Bani Djaba al Hindi. Il y a des mines d'étain et des camphriers qui ressemblent à des saules et donnent de l'ombrage à 100 hommes ou plus, comme aussi des bambous. Il nomme ensuite l'île de Djaba avec un volcan, habitée par des hommes, qui ont des visages rous et des poitrines couvertes de poils.

1) Il me semble évident que ce Lâwen comme aussi le Laréwi de Nowahr n'est qu'une erreur pour Lamari, puisqu'on ne peut pas songer ici à la mer de Lar. Compar la liste d'Ibn Saïd p. 268.

2) On ne comprend pas bien comment l'auteur de «Ceylon; a General Description of the Island» (écrit par M. E. Forchhammer. Notes on the early history and geography of British Burma. II. Bangoon 1884 p 15) ait pu dire «Ibn Malibhal et Ibn al Ouairdi say Kalah was the only place in the world where tin or lead was found, and Kaswini, quoting the first-named Arabians, remarks Kalah was the first Indian town reached on the overland route from China by Siam. It produced tin and was subject to the king of Siam.»

وق الركن السبق المسمى
مدينة كله وفي مشهورة على الس للساغرين وانها نسب الكلى (الكلى) الفصل في عوده (جده)
طوبها ملاذ وربع وحسن درجة وامتا حسب دهمه وفي الحلب الشرقي للساغرين مدينة ملاذ وفي
مشهورة معصية وطوبها مغرب نظول كله وعرضها مغارب لعرض لأمري كل مدينة من المدن اني
ذكرت في هذه القردة على حدة

D'après cet extrait Kalah, bien connu des voyageurs et situé dans le coin sud-est, exporte de l'étain excellent. Longit. 154°12'. Du côté du nord-est se trouve Malkhour, bien connu et visité, à peu près à la même longitude que Kalah. Le pays de Malkhour est près de Lamari. Toutes les villes mentionnées dans cette île (Lamari, Fansour, Djéous, Kalah, Malkhour) sont situées dans un golfe.

Nawalri (V. Excursion D). Mer de Larawi (Lamari), est formée des mers de Kalah, de Djéous et de Fansour. Le pays de Kalah avec les villes Fansour, Malkhour, Larawi (Lamari) et Kalah.

Quoique le Mokhtasar Adjah (V. Excursion D) ne présente pas beaucoup de données importantes, parce qu'on retrouve ce récit soit chez Ibn Khordadbeh (Mokht. p. 23), soit dans la Relation (Ibid. p. 25), on y remarquera néanmoins ce fait intéressant qu'il place l'île de Belous non pas à gauche de Kalah comme Ibn Khordadbeh, mais à droite.

D'après ces données, je crois qu'on ne commettra pas une grande erreur en admettant qu'il faut chercher Kalah soit sur la péninsule de Malacca, soit sur l'île de Sumatra. Re naud (Relation I. LXXXV) en parlant de Kalah-bar, qu'il semble considérer comme un autre pays que Kalah, a énoncé l'opinion que le premier serait le pays de Oromandel. Son argument qu'il y aurait quelque ressemblance entre Tchola-mandalan ou pays de Tchola (Oromandel) et Kalah n'est pas très fort, l'opinion même est réfutée par la distance donnée par Soléiman : 80 jours de Koulam, et 10 de Tryuman (V. plus haut p. 256), qui excèdent tout-à-fait le Oromandel.

Il me semble que Kalah et Kalah-bar sont identiques. La Relation même nous explique que Kalah-Bar est la côte et le pays de Kalah. Ibn Khordadbeh, qui prend ici la même route que la Relation dit que les navires, quant à Ladjabalous arrivent à l'île de Kalah, et Soléiman dit la même chose de Kalah-Bar; ce dernier navigateur raconte que Kalah-Bar était une dépendance du Zabadj, et d'après les autres auteurs cités plus haut, c'était aussi le cas de Kalah.

En parlant de Kalah dans l'Introduction de la Relation (I. p. LXXI) Renaud était d'avis qu'il fallait chercher cette place à Ceylan et qu'elle ne serait autre que Poute de Galle. Cette opinion (sur laquelle il est depuis revenu V. Abou'l-feda. Introduction p. CDXIV CDXVIII, mais qui est encore partagée par Sir H. Tennent. V. Forchhammer I. I. p. 13)¹⁾, ne s'accorde pas avec les données des auteurs arabes. En plaçant Kalah sur Ceylan, on ne peut pas s'expli-

1) Dulaurier, Journ. Asiat. Août-Sept. 1846 p. 206 a défendu la conjecture que Kalah se trouvait à Ceylan en alléguant Cosmas qui dit que cette île était l'entrepôt des productions de l'Inde, de l'archipel indien et de l'Ethiopia. Comme Abou-Zéid raconte que Kalah fournissait quelques produits que d'après Cosmas on venait chercher à Ceylan, Dulaurier pense que Kalah se trouvait dans cette île. Mais il est très possible — et même probable — qu'il existât encore d'autres entrepôts, et puis Dulaurier ne dit pas que Cosmas parle de l'étain parmi ces produits.

Un autre argument semble au premier abord plus important. D'après Yaqout et Kaswini, Kalah était

quer l'île de Malhan (Relatien) ou de Helkan (Mokhtasar) située entre Serendib ou Ceylan et Kalah, ni les anthropophages qui demeurent dans cette île. La distance donnée entre les Ladjabelous et Kalah d'une part, ainsi que celle entre cette ville et Koulam d'autre part excluent l'île de Ceylan. Il faut aussi remarquer que les auteurs cités prennent leur cours de l'occident vers l'orient et puisqu'ils passent les Ladjabelous avant d'arriver à Kalah, il faut donc que ces îles se trouvent à l'ouest de cette ville. Les nomenclatures de Nowairi, d'Ibn Saïd et de Dimaohqi qui citent Kalah tout d'un trait avec des pays situés à Sumatra (Lamori, Djalous, Fansour) ne semblent pas pouvoir se rapporter à Ceylan, non plus que la suprématie de Zabedj et le nom du roi «le Djaba de l'Inde». On ne sait pas que Ceylan ait été sous la domination chinoise. Mais ce qui nous force surtout à exclure Ceylan et à chercher Kalah ailleurs, c'est la mention presque constante que les auteurs arabes font de l'étain et des mines d'étain qui se trouvent dans le pays de Kalah.

Il faut donc chercher Kalah dans les pays produisant l'étain et en premier lieu dans la presqu'île de Malacca, qui de nos jours encore exporte ce minéral. Je suis d'avis qu'il y a beaucoup de probabilité en faveur de la conjecture de Walckenaer (Analyse géographique des voyages de Sindbad dans. Nouvelles annales de voyages. Paris. 1839 L. p. 19. citée par Reinaud et partagée par M. Yule. Geogr. Soc. 1889 p. 656) que Kalah est identique avec la province de Quedah') dans la presqu'île de Malacca, arrosée par la rivière Kalang. La raison donnée par Walckenaer : «c'est dans cette province que se faisait principalement le commerce de l'étain de Malacca et du camphre», peut être fortifiée par plusieurs autres arguments.

En premier lieu, la situation de Quedah est assez conforme à celle assignée à Kalah par Seldman et Yagout'). On peut gagner aisément en 6 jours Quedah en partant des îles Ni-

siné sur l'équateur, et les Arabes, d'après Ptolémée, s'imaginaient que Ceylan était coupée dans sa partie méridionale par l'équateur. Mais en regardant de près, on voit bien que cet argument ne prouve pas grand chose. La seule conclusion qu'on pourrait en tirer c'est que Yagout et Karwini ont pu se tromper sur la véritable latitude de Serendib en s'imaginant que le cercle de latitude traversant la partie méridionale de Ceylan fût l'équateur. Dans ce cas, ils ont dû s'imaginer que la péninsule de Malacca aussi était coupée par l'équateur et cela à peu près dans le pays de Quedah, puisque ce pays et le sud de Ceylan sont situés environ à la même latitude. Si l'on compare l'atlas dressé d'après Ptolémée. (Of. Cf. Ptolemaei. Tabulae geographicae orbis terrarum Francofurti et Traj ad Rhenum. 1695) on verra que telle a été véritablement la conception du cartographe hollandais. Ajoutons de plus qu'Aben'l-Reda place Kalah au nord de l'équateur, et que le récit fantastique de Karwini, qui fait entrer en scène une citadelle (Kala) pour expliquer le nom des arabes al-qala'i, n'a pas assez de valeur pour réfuter les preuves alléguées contre la conjecture de Dulaumer et de Reinaud.

1) Crawford (A descriptive dictionary of the Indian Islands London 1858 p. 361) donne le véritable orthographe Kadeh. Quedah est une corruption des six Portugais.

2) C. à d. à mi-chemin entre l'Océan et la Chine, du moins si l'on explique cette assertion en acceptant Kalah comme point de repère entre ces deux pays, sans exiger que cette ville partage la route en deux parties tout-à-fait égales, comme Dulaumer l'i. semble le faire. Il faut aussi comparer la route de Seldman, qui semble désigner la presqu'île de Malacca (p. 15 17 18) «De Macoste à Koulam Mail 1 mois, de là à Kalah 1 mois. De Kalah à Tyrtuan 10 jours; de là à Kedrendj 10 jours; de là à Senf 10 jours; de là à Soudel-foulai 10 jours; de là à la Chine 1 mois.» On voit bien que cet itinéraire tient compte des difficultés que la mer de la Chine opposait à la navigation, puisqu'il assigne le même nombre de jours à la navigation de Macoste à Kalah qu'un voyage de cette ville à la Chine, et qu'il met la distance de Macoste à Koulam comme à peu près égale à celle de Soudel-foulai à la Chine.

cobar, distance donnée par Ibn Khordadbeh, et un voyage de 10 jours entre Quedah et Tiyyman n'a rien d'étonnant. Les 8 degrés de latitude d'Aboul-feda nous mettent à peu près à Quedah. Entre Ceylan et Quedah se trouvent, comme on le sait, des îles qui étaient habitées par des anthropophages¹⁾. Remand (Introduction Aboul-feda. ODXIV) a déjà remarqué la conformité de la côte occidentale de la presqu'île de Malacca avec la description de la mer de Kalah-bar par Mas'oudi. M. Sprenger (Reiserouten p. 85) a aussi reconnu le détroit de Malacca dans la mer de Kalah-bar.

Une remarque de M. Sprenger (l. l.) n'est pas sans intérêt. En traitant des différents mers situées entre Bara et la Chine, Mas'oudi nomme en 4^{me} lieu cette mer de Kilah ou de Kalah-bar, et précisément là où d'après la Relation on s'attendrait à trouver la mer de Schalaheth (شلالات), qui avec la mer de Herkend (golfe de Bengale) baigne l'île de Rami (Sumatra). Il est donc bien probable que les mers de Schalaheth et de Kalah ne font qu'une. Peut-on songer que le premier nom renferme le mot malais Selat, détroit, et indiquerait comme tel le détroit de Malacca?

Il n'est pas non plus sans importance de fixer ici l'attention sur les insulaires que Mas'oudi nomme Al-Fendjab demeurant dans les îles et les terres baignées par la mer de Kerdoudj, ayant des cheveux crépus et des figures étranges. Montés sur leurs barques, ils atterrissent les vaisseaux qui passent et lancent sur eux des flèches empoisonnées d'une espèce particulière. Comme il semble certain que la mer de Kerdoudj est la mer de Singapore jusqu'au Cambodge (Sprenger l. l.) et que Mas'oudi ajoute qu'entre le pays qu'ils habitent et le territoire de Kalah il y a des mines de plomb blanc et des montagnes qui renferment de l'argent, — ce qui nous avertit que le territoire de Kalah est assez près des pays habités par ces sauvages, — il nous faut chercher soit dans la presqu'île de Malacca, soit dans les îles du groupe Riou-Lingra.

Eh bien! c'est précisément là que l'on trouve encore maintenant des tribus aborigènes, connues sous divers noms Kariaks, Somangs, Mantras, Dyakons, dans la presqu'île de Malacca; *Orang laout* (hommes de mer, nommés ainsi parce qu'ils demeurent dans leurs navires, *prahou*) et *Orang bemoua* à Riou, *Orang sekah* à Bihlon. Le terme le plus général, sous lequel ils sont connus, est celui d'*Orang bemoua*, habitants de la contrée.

Bien que ces tribus n'offrent pas toujours les mêmes traits, elles ont quelques traits en commun qui me font admettre que ce sont elles que Mas'oudi avait en vue. M. le missionnaire Borie, qui a vécu longtemps parmi eux, donne la description suivante des Mantras et Dyakons: «Ils ont assez ordinairement les cheveux crépus sans être latineux». (V. Notice sur les Mantras dans Tydschrift v. Ind. taal-, land en volkenkunde. X. p. 413). Il ajoute que c'est seulement vers le XII^{me} siècle qu'ils furent graduellement refoulés vers l'intérieur à mesure que les Malais fondèrent des établissements sur les côtes. Parmi les *Orang-sekah* de Bihlon qui eux aussi demeurent dans des prahou on trouve des personnes ayant les cheveux crépus. M. l'abbé Favre (An account of the wild tribes Paris 1865. p. 28) distingue 3 espèces de ces sauvages, et décrit les Dyakons qui habitent la partie méridionale de la presqu'île de Malacca (de Selangor et Kemaman jusqu'à l'île de Singapore) comme

1) Sumatra, Andaman. Il est curieux d'observer l'analogie qui existe entre la population de l'île Malacca et celle des Andaman. Mais ce dernier groupe était déjà nommé par Soléman sous le nom d'Andamân (p. 9). Il n'est donc guère probable que ce navigateur eût nommé les mêmes îles un peu plus loin sous un autre nom.

ayant des cheveux crépus (*The hair of the Jakuns is black, ordinarily frizzled, but very different from the crisp hair of the caftres. Some of them leave the whole to grow, and turn it round the head*). Presque toutes ces tribus font usage du sumpjian, avec lequel les hommes lancent des flèches empoisonnées. M. Borne (p. 423) décrit ainsi cette arme: Le sumpjian ou sarbecane est un tube creux de bambou. Par la bouche de cet instrument, le sauvage introduit une flèche légère, longue de quelques poncees, insérée à son extrémité aigüe d'une gomme empoisonnée, puis, avec un puissant effort de poitrine, il la lance à 50 ou 60 pas; la flèche part, fend l'air et atteint assez ordinairement son but. V. aussi Favre l. l. p. 68 qui dit expressément que les Dyakons aïés se servent de cet instrument. On peut donc sans grande témérité conjecturer que Ma'oudi a voulu parler de ces tribus, ce qui prouve de nouveau que nous avons affaire à un pays situé au détroit de Malacca. Mais je ne puis pas expliquer le nom de Al-Fendjab. Peut-être c'est par erreur que Ma'oudi leur a attribué ce nom, qui est cité par Edrisi l. p. 178 comme un titre des rois de Zabedj (?).

Je ne crois pas qu'on trouve de l'argent dans la presqu'île de Malacca. Newbold. (*Political and statistical account of the British settlements in the straits of Malacca. London 1869. l. p. 481*) dit qu'il ne trouve nulle part aucune indication de la présence de ce métal sur quelque point de la presqu'île. Mais il ajoute que le pays de Perak semble tirer son nom du mot malais *مكرو*, argent, ce qui permet de supposer qu'on a pu croire jadis à l'existence de ce métal dans ce pays. Ce fait s'expliquerait par la conjecture de Newbold d'après laquelle on aurait confondu l'étain argenté (*silvery-looking tin*) avec l'argent. M. F. Mo Nar (Perak and the Malay. London. 1878 p. 8) dit qu'on y trouve pourtant quelques traces d'argent. Ce dernier auteur raconte qu'en voit les restes de vieilles mines d'or autour de la montagne d'Ipoh, ou même temps qu'il signale des mines importantes de galène (plomb) dans le pays de l'atane. D'après Ma'oudi ces métaux se trouvaient dans le voisinage de Kalah.

Mais ce qui, sans doute, donne le plus grand poids à l'assertion que Kalah et Quedah sont identiques, c'est que les auteurs aïés font mention du pays comme produisant l'étain. Ce n'est pas seulement comme entrepôt pour le commerce de ce métal qu'ils citent Kalah, mais aussi comme contenant des mines d'étain. Depuis longtemps la presqu'île de Malacca était célèbre à cause de ce métal. Quelque, dit Newbold (l. p. 426), on ne puisse pas s'assurer de la date de la découverte de l'étain, elle est certainement bien ancienne. Les comptoirs de la compagnie des Indes Orientales Néerlandaises à Perak et à Quedah étaient destinés surtout à acheter l'étain qui s'y trouvait (Valentijn. V. Malakka p. 811). De notre temps encore on trouve un peu d'étain dans l'état actuel de Quedah, mais c'est surtout dans le pays limitrophe de Perak qu'on trouve encore des mines importantes, dont quelques-unes ont été délaissées et d'autres sont encore en exploitation. Il me semble que l'assertion, que les mines se trouvaient dans le pays de Kalah, peut aussi bien s'appliquer au pays voisin, puisque rien ne prouve que les limites du pays de Kalah du temps de Soléman ne s'étendaient pas plus loin qu'aujourd'hui. De plus il est peu probable que ce voyageur ait fait des recherches concernant les limites de ce pays. Les marchands arabes, qui se procuraient l'étain, savaient qu'on le trouvait dans le voisinage du pays de Kalah et c'est, comme nous le savons, exactement le cas avec Quedah.

Il semble bien curieux que Kalah, ville célèbre et importante, se retrouve dans une ville qui maintenant n'a presque plus d'importance. Mais on sait que Quedah a été autrefois

beaucoup plus florissante que de nos jours. M. le révérend S. Beal a publié des extraits des itinéraires de pèlerins chinois dans le septième siècle (Two Chinese-buddhist inscriptions found at Buddha Gaya, dans *Journal of the Asiatic Society. New Series. XIII. 1881 p. 553*) d'où l'on peut tirer la conclusion, que Quedah était un port bien fréquenté et en quelque sorte un lieu de repos pour ces pèlerins (p. 553, 560, 562. Comp. aussi sa note, insérée ici-même p. 251.) Il faut mettre ce fait en relation avec le récit de Karwin, disant que Kalah était un rendez-vous pour les Brahmanes savants. Crawford (l. l. p. 363) citant Barbosa, raconte que dans le 16^{me} siècle encore, Quedah était un port de mer fort important (« sea-port Quedah, to which an infinite number of ships resort trading in all kinds of merchandise. Here come many Moorish ships from all quarters »). D'après Ritter (*Asien IV. p. 25*) Quedah contenait vers 1630 une population de 60 000 âmes. Mais une épidémie terrible avait fait succomber dans cette année environ 2/3 de ses habitants. Les dates, données par Newbold (II p. 8) et se rapportant aux guerres que ce pays a dû supporter, expliquent bien sa décadence.

Le passage de Karwin, concernant la dépendance de Quedah envers la Chine peut s'expliquer par les relations continuelles entre ce pays et la presqu'île de Malacca ¹⁾, et peut-être aussi par le fait, que Quedah, depuis un temps immémorial a été tributaire de l'empire de Siam (Crawford l. l. ²⁾).

En admettant l'identité de Kalah et Quedah, il est incontestable que le trajet de Ohir à Kalah en 48 jours devait être considéré comme très rapide au temps des Adjâib, surtout si on songe que les navires se tenaient ordinairement aussi près que possible de la côte. Mais ce trajet n'a rien d'impossible. Et nous acceptons la conjecture qu'il faut lire 28 sam au lieu de 120, une distance de 84 à 120 lieues entre Serbona et Kalah n'est pas exagérée. Et si l'on se rappelle qu'Ibn Batouta avait besoin de 21 nuits pour aller de Samondra à Qaqola, on ne s'étonnera pas de l'assertion d'Abou'l-feda, qui donne une distance de 20 *madjra's* (*madjra* = 24 heures de navigation. V. Reinand. Introduction Abou'l-feda COLXVII) entre Kalah et les îles du Maharadj ou Zabadj ³⁾.

Ibn Khordadbeh dit que Kalah appartient au Djaba de l'Inde ⁴⁾. C'est sans doute du roi de Zabadj qu'il veut parler, étant en cela d'accord avec Soléman et Abou Zeïd. Il faut observer que l'expression de Soléman, que Kalah est situé à droite des provinces de l'Inde n'est pas bien claire, puisqu'on ne sait pas quelle était la position qu'il avait prise. Assu-

1) Reinand (Relation l. 1) a déjà remarqué qu'il y a eu de tout temps des colonies chinoises dans la presqu'île de Malacca.

2) M. Sprenger (Reiseerzelen) a cru pouvoir retrouver Kalah dans Malacca. Il faut reconnaître que la plupart des faits cités plus haut, peuvent aussi se rapporter à ce pays. Mais d'après ce qu'on sait de l'histoire de Malacca, la fondation de cette ville est trop récente (A. D. 1352. V. Crawford p. 340. Newbold I p. 122) pour admettre cette hypothèse.

3) Il me m'a pas été possible de retrouver le poisson, nommé (*Adjâib* p. 96) *Barkha*. Dans les mers de Batavia et Padang se trouve un poisson, nommé *Ikan* (poisson) *poperek* (Bleeker, *Verhandel Bat. Gen. v. K. en Welenssch. XXIV p. 85*); un autre *Ikan bontak* *bark* (*ibid* p. 12, 17) et *Ikan Bek* (*ibid. XXIII p. 11*), mais je ne crois pas qu'ils puissent servir.

4) Edrîsî raconte que le Djaba ou prince indien y demeure. C'est sans doute une erreur, puisqu'il dit un peu plus loin que l'île de Djaba est située dans le voisinage de Kalah, ce qui est aussi l'avis d'Ibn al-Ouardi. Ce dernier, (qui dit que le roi des Deux Djaba al-Hind demeure à Kalah), nomme le roi de Djaba, du nom de cette île, Djaba.

rément, il n'a pas voulu parler de la situation de ce pays pour le navigateur qui va de l'Inde vers la Chine en regardant la proue du navire, mais si l'on suppose le voyage du navigateur tourné vers le continent l'assertion est bien exacte. Il me semble donc que le navigateur est censé avancer en regardant vers le continent, et alors Kalah est bien à sa droite relativement à l'Inde.

Ibn Khordadbeh parle d'une île Balous, habitée par les anthropophages qui d'après lui était située à gauche de Kalah. Cette île ne peut pas être la groupe de Ladjabalous, puisqu'il en a déjà parlé en d'autres termes. M. Sprenger (Reiseroute, p. 89) a fait remarquer qu'on ne trouve pas d'île au nord de Kalah, comme il le faudrait, si Balous était vraiment à gauche de Kalah. Car sans aucun doute, Ibn Khordadbeh décrit la navigation des Ladjabalous à la Chine. Néanmoins il est d'avis que Balous serait Bangka.

La difficulté provenant de cette assertion d'Ibn Khordadbeh est levée par le Mokhtasar qui évidemment a puisé aux mêmes sources qu'Ibn Khordadbeh, mais qui place Balous à droite de Kalah. Peut-être retrouve-t-on cette île dans Baros, sur la côte occidentale de Sumatra, pays qui a donné son nom au campfire célèbre de Sumatra «kapour Baros», qu'on exporte depuis très-longtemps à la Chine et au Japon. La mention du campfire excellent, provenant d'après Ibn Khordadbeh de cette île, et celle des anthropophages me font incliner vers cette conjecture. Le Balhour de Dimachqt qui semble assez mal placé dans une nomenclature des îles de l'archipel indien, est peut-être une corruption de Balous.

Non seulement les Adjab, mais aussi quelques-uns des auteurs cités, nomment Kalah d'un seul trait avec des pays, qui étaient situés à Sumatra (Fansour, Lameri, Qaqola, Sanfin dans les Adjab; Fansour, Djaonah, Halabir (Maklour) ¹⁾, Lawesi (Lameri) chez Dimachqt; Maklour, Lameri, Fansour, Djaonah chez Ibn Saïd; Fansour, Maklour, Lawesi (Lameri) chez Nowairi. J'ai donc songé un moment qu'il fallait chercher Kalah aussi sur Sumatra, d'autant plus que Kaswiri et Yaqout placent cette ville sur la ligne équinoxiale. Mais nous avons l'autorité des auteurs cités par Abou'l-feda qui désignent Quedah, et je ne connais pas de ville à Sumatra qui ait pu jouer le rôle de Kalah. De plus, on ne trouve l'étain à Sumatra qu'en petite quantité et de qualité inférieure: en tout cas, l'étain n'a pas pu donner une réputation à une ville de cette île. Les mines de Bangka n'ont été connues que depuis 1710, celles de Militon que depuis 1850. Il faudra donc admettre qu'Ibn Saïd et Nowairi ont commis une erreur en plaçant Kalah sur la même île que les autres pays cités: erreur facile à expliquer, puisqu'ils se trouvent très près l'un de l'autre et qu'ils étaient considérés comme dépendances du Zebedj.

M. Groeneveldt (l.l. p. 129) est d'avis que Kalah serait la petite ville de Kora, située sur la côte occidentale de la presqu'île de Malacca, et nommée par un auteur chinois. Il pense qu'Abou

¹⁾ Je place Maklour sur Sumatra, sous la réserve que l'on devra peut-être chercher ce lieu ailleurs, mais toutefois tout près de l'île. Mo-lo-ya est cité par un auteur Chinois (Seal. l.l. p. 560) comme étant en relation avec Sri-bho-ga, et (p. 569) à une distance de 15 jours de cette place et de Quedah. Le peu de données de Ibn Saïd et de Nowairi semblent désigner Sumatra. Marco Polo qui parle de Malaiour (II. 261) ne donne non plus aucune particularité précise. M. Yule cherche ce pays soit près de Palembang, soit dans l'île de Singapore. Mais je ne saurais expliquer les données d'Ibn Saïd, qui place Kalah au sud-est et Maklour au nord-est, à moins de placer ce dernier pays assez loin de Sumatra.

Zéid aura entendu le nom du pays de Kola de la bouche de marchands chinois, qui n'ayant pas de *r* dans leur langue, ont dû prononcer Kala. Mais il est évident que Kalah était connu des navigateurs arabes, de sorte que cette conjecture doit être rejetée. De plus, l'auteur chinois ne donne aucune particularité de Kola, qui désigne Kalah: il ne fait même pas mention de l'étain. M. Forchhammer enfin (II p. 16) a énoncé l'opinion, qu'on pourrait retrouver Kalah dans Gola-nagara, qui est un établissement (settlement) des Ganges du Gange dans Suvan-nabhumi (la côte de la presqu'île de Malacca depuis la rivière Sittang; Burmah), qu'il identifie avec le Kuleh des annales namoues et cambodgiennes, et avec le Takkaia des auteurs postérieurs de l'occident et le Kola ou Kula-tak des Burmanais. Les ruines de cette ville existent encore entre Ayethiema et Kinywa. Quoique la conformité du nom de ces deux villes et aussi la mention de Gola-nagara comme lieu de débarquement des émigrés et des pèlerins pour Siam et comme place d'embarquement pour les lieux sacrés de l'Inde puissent être allégués en faveur de cette conjecture, je ne crois pas qu'elle soit assez forte pour l'emporter sur les preuves qui m'ont fait prononcer en faveur de Quedah.

Malacca. Mer de.... Elle se trouve sur la route de la Chine, mais les Adjaib ne contiennent aucune autre donnée (p. 20). M. Devic (Merveilles p. 175) pense qu'il faut lire mer de Malaya. Mais on ne sait rien de plus de cette mer, qui semble être la mer de Kerdjend ou de Bent.

Bedjarikalah. On ne peut rien avancer à l'égard de cette île, puisque le récit des Adjaib (p. 69) ne donne rien de certain. Ils racontent seulement qu'un matelot part de Qaqela et que de là il gagne une île nommée Armanân, et dans laquelle j'ai eu retrouver une des îles Andaman. Mais je suis d'avis que cette conjecture, qui ne repose que sur la conformité du son, est bien hasardée. De cette île il gagne Bedjarikalah et puis Kalah. Est-ce qu'il serait possible que le nom de Bedjarikalah fût une corruption de بلاد بركا et qu'on aurait affaire à Perjak (برجك, V. Bedjara Malaya p. 11), pays situé sur la côte nord-ouest de Sumatra, connu de Rachedouddin (Elilot I. p. 71. Yale. Journ. As. Soc. New Series. IV, 1870, p. 850) et visité par Marco Polo (II p. 265), qui assure qu'on y trouvait des marchands musulmans? L'absence de données un peu certaines ou n'en saurait rien dire.

Excursion C.

CEYLAN ET PAYS VOISINS

Abstr. p. 5. — Gobbb 5, 114, 121, 169, 172, (88, 122). — Bezzyu 121 172. — Ile de Baqar 124. — Serendib, Sehlân ou pays de Sahâl 12, 42, 118, 119, 124, 182, 185, 186, 173, 179, 180 — Mandourin 124.

Ceylan. A plusieurs reprises les Adjâib parlent de l'île de Ceylan, ordinairement sous le nom connu de Serendib. L'île est mentionnée en passant p. 12, 42, 182, 178. Ailleurs (p. 118) elles racontent que les rois s'y font porter dans des *hendoul* (V. Glossaire) et qu'ils urrent dans le chemin sans s'arrêter. A la page 119 il est fait mention d'un bureau de douane; les *bikour* (V. Glossaire) de Serendib sont nommés p. 155, 156. Un voyageur qui a pénétré dans les pays de Sahâl raconte qu'il y a une énorme idole dans l'île de Baqar, située entre l'île de Serendib et Mandourin, qui est une des îles des parages de Sehlân (p. 124). L'auteur dit expressément (p. 179) que les îles de Sehlân et de Serendib sont identiques, ce qui permet d'admettre que du temps des Adjâib Ceylan et les îles voisines étaient connues comme «pays de Sahâl».

Les récits concernant Serendib ou Sehlân qu'on trouve dans les Adjâib sont pour la plupart conformes à ceux qu'on peut lire ailleurs. Les données du récit qu'on trouve p. 179 (pécherie de perles, les jacinthes et les diamants, le pic d'Adam avec l'empreinte du pied du prophète et l'éméril) prouvant bien que c'est de Ceylan que l'auteur veut parler.

Mais ce même récit contient deux particularités dont l'une ne se retrouve nulle part ailleurs, tandis que l'autre a donné lieu à des doutes sur l'ancienneté des Adjâib et par suite sur l'authenticité des récits de son auteur. Celui-ci raconte que l'on trouve dans l'île une herbe rouge servant à la teinture des étoffes et des fils de coton et donnant une teinte supérieure à celle du baqqam, du safran et d'autres couleurs rouges (ou jaunes). Mes recherches pour déterminer cette herbe n'ont pas abouti.

La seconde particularité est la mention de «la célèbre cannelle de Sehlân» M. le Dr. Schumann (Kritische Untersuchungen über die Zimt-länder. Ergänzungsh. n°. 73 zu Petermann's Mitteilungen. Gotha. 1888. p. 46) a émis l'opinion que ce fait seul doit faire douter de l'authenticité des Adjâib. D'après lui, cela prouve que ce livre a été écrit dans le XVIII^e siècle soit plus tard, et que par suite on ne peut pas ajouter foi aux récits d'un auteur écrivant dans le siècle nommé et parlant néanmoins comme contemporain d'événements qui ont eu lieu environ 400 ans plus tôt (388—848 de l'Hégire ou environ 950 A. D.).

M. Schumann se voit forcé de nier l'authenticité des Adjâib, étant d'avis que l'île de Ceylan n'exportait pas de la cannelle à cette époque reculée du moyen-âge; quoiqu'il admette que la cannelle s'y trouvait depuis les temps les plus anciens. Il pense que la Chine avait

alors le monopole presque absolu de la cannelle (p. 55), qu'Ibn Batouta a été le premier (1326—1355) à parler de la cannelle de Ceylan, et qu'on ne peut alléguer aucune preuve qui puisse démontrer qu'on ait fait mention de cette canelle avant ce voyageur.

Comme l'auteur des *Adjâb* a vécu dans le X^e siècle, — du moins si l'on peut ajouter foi à ses récits, — et qu'il parle de la cannelle de Ceylan comme d'un produit bien connu, il faut reconnaître que la cannelle était déjà dans ce temps un article de commerce provenant de Ceylan, — ce qui réfuterait tout-à-fait la conjecture de M. Schumann, — ou bien il faut admettre que l'auteur des *Adjâb* en ait menti lorsqu'il parlait en témoin d'événements du X^e siècle. M. Schumann n'hésite pas à prendre ce dernier parti.

Son premier argument c'est que les *Adjâb* nomment l'île de Séréndib ou de Ceylan du nom de *Sahlân*. Ce fait prouve, selon lui, que la compilation des *Adjâb* est postérieure au XIV^e siècle, («*Nach der Name Sahlân für Ceylon weist das Buch in einen Zeitraum, der nach dem XIV^{ten} Jahrhundert gesucht werden muss*»), mais il n'ajoute rien pour confirmer son assertion. J'ai consulté M. Kern là dessus. la note suivante qu'il a eu la bonté de me communiquer prouve assez que le nom *Sihala* pour Ceylan était connu depuis des temps très anciens, et que la corruption en *Sahlân* est facile à expliquer.

«*Sajalan* 1) n'est sans doute qu'une vocalisation erronée de *Siyalan* ou *Silan*. Cf. Cosmas. *Enclir. 3/32*. Le nom indigène *Sihala* se trouve déjà *Dipawanso IX. 1*. Or il est certain que le *Dipawanso* a été écrit entre 302—485 A. D. Les *Tamil* prononçaient *Ilam*, ce qui prouve que le son du *h* au milieu du mot était faible. Le *s* de *Sajalan* (i. e. *Siyalan* ou *Silan*) et de *Sahlân* se retrouve dans *Serendib*; peut-être qu'il est né du génitif pluriel *Sihâlâna* (*dîwpa*) «*l'île des Singhâla*». Mais il se peut aussi que cette addition ou intercalation soit due à une habitude des Arabes 2). Un autre exemple d'une vocalisation erronée se rencontre dans *Yule, Glossary p. 138* où l'on trouve un pays nommé d'après al Birouni *Dardâ*, tandis que le nom est «*Drawida*» 3).

Il est donc hors de doute que les Arabes ont très bien pu donner à l'île de Ceylan le nom de *Sahlân*, même dans le IX^e siècle, et il ne reste à M. Schumann qu'un seul argument pour prouver que les *Adjâb* ont été compilés dans le XIV^e siècle ou plus tard encore. Cet argument le voici :

«*On ne peut pas prouver que les récits des voyageurs et des géographes arabes avant Ibn Batouta fassent mention de la cannelle de Ceylan. Lorsqu'ils parlent de l'île de Séréndib, ils ne nomment jamais la cannelle comme un de ses produits. Il faut donc admettre qu'ils ne l'ont pas connue, et par suite avouer que Ceylan n'exportait pas de cannelle avant le XIV^e siècle. Or les *Adjâb* parlent de cette cannelle qu'ils nomment même «la célèbre cannelle de *Sahlân* ou de *Serendib*». Et comme j'ai dit que les Arabes ne connaissaient pas cette canelle, l'auteur arabe des *Adjâb* ne peut avoir vécu, comme il le prétend, au IX^e siècle; sa compilation a donc été écrite après Ibn Batouta et n'a qu'une valeur minime.*»

1) *Sajalan* ou plutôt *Siyalan* (سِيلَان) est le nom que les Arabes donnent à l'île de Ceylan. V. plus loin p. 268

2) A l'appui de cette conjecture de M. Kern on peut alléguer l'altération de *Sihala* en *Neyla*. V. plus haut p. 246.

Pour réfuter ce raisonnement je ferai en premier lieu remarquer qu'il semble bien dangereux de nier l'authenticité d'un écrit par la seule raison qu'il contient la mention d'un produit dont ne parlent pas les auteurs contemporains, surtout si ce produit se trouve *éritablement dans le pays décrit*. On ne niera pas que ce ne soit le cas pour la cannelle de Ceylan, M. Sohmann lui-même ne doute pas que cette île produisit la cannelle longtemps avant le IX^{me} siècle. Il arrive souvent qu'un auteur en nommant les particularités d'un pays néglige de citer un produit, surtout si ce produit n'a pas beaucoup de valeur, comme c'était le cas de la cannelle de Ceylan d'après le récit d'Ibn Batouta. (IV. p. 166). C'est aussi que le contemporain d'Ibn Batouta, Odesse de Frioul (1817—1839) ne fait aucune mention de la cannelle dans sa description de Ceylan (Sillan ou Sillan. V. Louis de Backer. L'extrême Orient p. 110), bien qu'il décrive le pic d'Adam, les diamants et les sangues. Néanmoins, on le sait par Ibn Batouta, la cannelle était exportée de Ceylan dans ce temps là¹⁾.

Il faut ajouter que les auteurs arabes qui parlent de l'île de Serendib²⁾ sont en petit nombre et que les passages d'Ibn Khordadbeh (p. 83) et d'Ibn-al-Fakih (p. 1. 4) n'excellent pas du tout la cannelle de Ceylan, puisqu'ils parlent de «toutes sortes d'aromates et d'épices» qu'on trouve dans cette île. Le fait qu'ils ne nomment pas expressément la cannelle peut encore être expliqué par le peu de valeur de la cannelle comme article de commerce. Ceylan était connu des Arabes comme le pays par excellence des aromates et des épices, ainsi que le prouvent les récits de Tabari (Annales sactore Abu Djafar Mohammed ibn Djafar at-Tabari. Leiden I. 17^o), concernant la descente d'Adam à Ceylan. Ils disent que le prophète avait emporté du paradis des branches et des feuilles qui du pic d'Adam s'étendaient sur l'Inde entière et produisaient tous les aromates et fruits rares de ce continent³⁾.

Je crois donc qu'on n'a pas le droit de nier l'authenticité des Adjâib même s'il fallait admettre avec M. Sohmann — (et l'on verra plus loin que je ne suis pas du tout de son avis) — qu'aucun auteur arabe avant Ibn Batouta n'avait nommé expressément la cannelle de Ceylan. Là où, comme c'est le cas avec les Adjâib, le contenu d'un livre confirme maintes fois la véracité de son auteur et prouve qu'il disposait d'excellentes données; là aussi où il n'existe pas une seule raison d'admettre que l'auteur ait voulu donner de fausses dates, puisqu'il ne s'agit pas de prouver une assertion ou un dogme quelconque, soit politique, soit religieux, soit tout autre; là, dis-je, il me semble qu'il est pour le moins bien hasardeux de vouloir prétendre que l'auteur ait menti par le seul plaisir de mentir et qu'il se soit posé comme témoin oculaire de faits arrivés depuis des siècles. On ne saurait comprendre

1) M. Sohmann a bien senti la force de cet argument et il a essayé de l'affaiblir d'avancer en disant que le silence d'Odesse pourrait servir d'argument pour sa thèse, puisqu'il prouve que cette cannelle même alors n'était pas un article de commerce important. J'admets volontiers le fait que la cannelle en elle-même n'avait pas une grande valeur et que cela explique le silence de quelques auteurs arabes et chrétiens sur la cannelle de Ceylan. Mais ce n'en est pas moins un fait que l'exportation de la cannelle se faisait du temps d'Odesse, et que les habitants de Cooromandel et de Malabar flattaient des cadoux au Sultan de Ceylan pour pouvoir s'emparer des troncs des cannelliers, et que néanmoins cet auteur n'en parle pas. On ne peut pas parler de Stryliân, dont je traitais plus loin.

2) Backer ne me dit que M. Sohmann n'a pas le droit d'évoquer (p. 46 b.) le silence d'Istakhri.

3) M. de Guignes se prévaut pour sa thèse. Les moroses de Yaqouba qui se pa trent de Ceylan est etc. comme une sorte de preuve des épices de l'Inde importées à Aden, il en nomme plusieurs et comprend perdu. Mokaddasi (p. 17) la route dans un «etc.»

le motif d'un tel mensonge qui du reste aurait été bien vite découvert. De plus; comme on l'a vu dans le préface, il est bien certain que le manuscrit qui m'a servi pour la publication du texte des *Adjaib* date du XIII^e siècle, et l'ouvrage lui-même est naturellement de date antérieure. Ce fait seul suffit à réfuter l'assertion de M. Schumann que la cannelle de Ceylan était inconnue avant Ibn Batouta¹⁾.

Mais il me semble difficile de soutenir que les auteurs arabes avant Ibn Batouta ne fassent pas mention de la cannelle comme produit de Ceylan. M. Schumann a défendu cette thèse catégoriquement lorsqu'il dit que le récit d'Ibn Batouta contient le premier exemple bien constaté d'une observation *de visu* de la cannelle de Ceylan. (p. 49. »Mit der Mitteilung des Ibn Batuta's ist zum erstenmal der Zimt nach mehrerer, antipischer Wahrnehmung in seinem natürlichen Vorkommen beobachtet und erwähnt worden»). Remarquons tout d'abord qu'il serait très étrange que les commerçants et les voyageurs arabes n'eussent pas connu le produit principal d'une île très renommée et très fréquentée²⁾, produit qui ne se trouve ailleurs que dans une qualité inférieure. Et comment expliquer que dans le courant du XIV^e siècle ce produit aurait été connu subitement comme par un coup de théâtre, sans qu'il y ait trace de changements dans la situation économique de l'île?

Assurément un fait de ce genre est hors de toute vraisemblance! Je vais prouver que les Arabes connaissaient bien avant Ibn Batouta la cannelle de Ceylan, puisqu'ils n'ont pas d'autre produit en vue lorsqu'ils parlent de la cannelle de l'île de Sihalân³⁾. Cette île est citée par quelques auteurs arabes avant Ibn Batouta comme produisant de la cannelle et généralement on a été d'avis qu'elle était identique avec l'île de Ceylan. M. Schumann nie cette identité. Avant tout il faut donc examiner les preuves que cet auteur allègue à l'appui de son assertion.

Les récits concernant Sihalân sont tirés soit de Yaqout, soit de la source principale de Yaqout et de Kaswini. Comme la thèse de M. Schumann, que Sihalân n'est pas Ceylan s'appuie surtout sur les données de Kaswini je publierai la traduction des passages de cet auteur en ajoutant quelques parties que M. Schumann a omises dans la traduction qu'il a donnée.

Kaswini I. IV. »L'île de Sihalân: circonferance 800 parasanges. Dans⁴⁾ cette île est situé Serendib où est descendu Adam; là aussi est l'emprunte de son pied. On y va en pèlerinage

1) Ce fait me force aussi à ne pas accepter la conjecture de M. Devic (Merveilles p. 308) que la mention de la cannelle de Ceylan dans les *Adjaib* pourrait prouver d'une interpolation du copiste. Lorsque M. Devic publiait son livre on ne connaissait pas encore la date de la copie. Maintenant nous savons que le copiste vivait dans le XIII^e siècle; partant avant Ibn Batouta.

2) Il est hors de doute que Ceylan était très fréquentée par des voyageurs et des pèlerins. Ibn-al-Athir (IX. p. 139) nous montre le gouverneur de Moultan se servant dans cette île avec tous ses biens. M. Gildemeister (De rebus Indis Bonnæ. 1858 p. 53) donne des exemples de l'hospitalité des habitants de Ceylan. V. aussi Relation I. 128. M. Schumann est d'avis que cela ne prouve pas qu'on connaissait la cannelle de Ceylan, parce que l'intérieur du pays resta longtemps défendu aux étrangers (p. 58). Observons que du temps d'Ibn Batouta des troncs de cannelliers furent exportés de l'intérieur par les flaves jusque sur la côte, et ce qui arrivait alors a dû aussi se produire antérieurement. Il serait en outre bien étrange que le produit le plus important de l'île ne fût pas amené dans les ports.

3) C'est ainsi qu'il faut reproduire سِهَلَان. V. la note de M. Kern p. 266

4) Je traduis d'après le sens véritable de سِهَلَان, comme l'a fait aussi Hâdî. Zakarya ben Muhammad ben Mahmud el Kaswini's Kosmographie überreist von Dr. H. Hâdî. 1868. I. 229 v plus loin p. 470.

On y trouve plusieurs rois indépendants l'un de l'autre. La mer qui est auprès d'elle se nomme Shalaheth; elle est située entre la Chine et l'Inde. On y apporte les merveilles de la Chine et les curiosités de l'Inde. Sur l'île croissent beaucoup d'épices qu'on ne trouve pas ailleurs comme la cannelle, le baqqam (bois de brésil) etc. On dit qu'il y a des mines de pierres précieuses."

Plus loin (II. p. 66). «L'île de Siyalân; une grande île entre la Chine et l'Inde; circonferencée 800 parasanges Serendib fait partie de cette île¹⁾ On y trouve beaucoup de villages et de villes et plusieurs rois indépendants l'un de l'autre. La mer voisine est nommée Shalaheth. On exporte de l'île toutes sortes de choses remarquables. Les produits sont.... de la cannelle.... du baqqam... et on y trouve des épices qui ne croissent pas ailleurs. On raconte qu'il y a des mines de pierres précieuses."

D'après M. Sohmann cette île de Siyalân ne serait pas Ceylan mais bien Sumatra, où l'on trouve aussi de la cannelle (cassia). Pour prouver cette thèse, il relève le fait que Kaswini dit que la mer de Shalaheth est auprès de Siyalân et puisqu'il faut bien admettre que cette mer est le détroit de Malacca ou qu'elle est située tout auprès de ce détroit (V. plus haut p. 260) il est d'avis que la mention seule de cette mer exclut Ceylan. Il allègue de plus le passage où Kaswini dit que Siyalân est situé entre l'Inde et la Chine, ce qui ne serait guère applicable à Ceylan mais bien à Sumatra. Et son argument le plus fort se trouve dans les mots de Yaqout (III. p. 11) qui parle comme Kaswini, mais qui ajoute *روما سماها قزم الرامى*, ce que M. Sohmann traduit ainsi: «et souvent les gens nomment cette île (Siyalân) Rami". Il rebâtit ces arguments en faisant remarquer que Yaqout attribue à Siyalân les mêmes produits que ceux qu'on attribue ordinairement à Rami.

Or il semble peu douteux que l'île de Rami ou d'al Rami est identique à Sumatra (V. Abou'l-feda. Introduction p. ODVIII) et s'il fallait admettre l'allégation (ou plutôt la conjecture) de Yaqout il ne nous resterait plus qu'à accepter l'assertion de M. Sohmann que *سلان* (Siyalân) est Sumatra. Dans ce cas, nous n'aurions pas le droit de conclure que Yaqout, Kaswini et Ibn Baïd, qui lui aussi parle de la cannelle de Siyalân, aient connu la cannelle de Ceylan.

Mais le raisonnement de M. Sohmann repose sur des fondements bien faibles, puisqu'il est la conséquence d'une explication erronée des mots de Yaqout. Il est évident que l'auteur arabe a tiré ses articles *سلان* et *سندلب* de divers écrits sans esprit de critique. Et néanmoins — c'est M. de Goëje qui m'a fait cette observation — ces deux articles ont quelques traits communs. Les 80 parasanges de Serendib sont devenues les 800 parasanges de Siyalân; les 3 rois de Serendib sont les «plusieurs» rois de Siyalân, tandis que l'herbe odorante que l'on ne trouve pas ailleurs (Serendib) a été changée en «beaucoup d'herbes odorantes de Siyalân qu'on ne trouve pas ailleurs." Kaswini a littéralement les mêmes indications que Yaqout: seulement il ajoute la descende du prophète Adam après les mots *سندلب*. Quant à l'île de Serendib dont il parle II. p. 26, il donne là dessous les mêmes détails que Yaqout: seulement ils sont plus étendus et puisés à ce qu'il semble à une source commune. Il y parle de toutes sortes d'aromates et d'épices qui, comme je l'ai dit plus haut, peuvent très bien comprendre la cannelle.

1) Comme Kaswini écrit *سندلب* *تخلل فيها* 101 il est impossible de traduire autrement V. plus loin p. 270.

Il est bien possible — je dirai même vraisemblable — que Yaqout et Kaswini qui n'ont donné que des extraits d'autres écrits, aient vu des îles différentes dans Serendib et Sijalân. Yaqout (I. p. 506 l. 7 et 8) nomme Sijalân, puis al-Zanedj (Zâhedj), puis Serendib. Mais on peut très bien prouver, d'après leurs données mêmes, que les écrits où ils ont puisé considéraient Serendib et Sijalân comme identiques.

En premier lieu il est évident, d'après les mots mêmes de Yaqout et de Kaswini, que Serendib n'était considéré que comme une partie de Sijalân, — la partie où se trouve le pie d'Adam. Sans faire violence à la langue arabe on ne peut traduire les mots سبلان.. سبلان autrement que par «Serendib, situé dans Sijalân»¹⁾ Et comme pour ôter jusqu'au moindre doute Kaswini répète ailleurs سبلان وسندب داخل سبلان. Or jamais le mot داخل ne peut signifier «auprès de» on ne peut traduire autrement que «Serendib faisant partie de Sijalân». De ces deux citations il ressort clairement que Serendib était considéré comme partie intégrante de Sijalân ou Ceylan.

C'est ce qui ressort aussi d'un passage d'Ibn Batouta I p. 79 où nous lisons وهو الذي اظهر طريق حمل سندب كجيرة سبلان من ارض الهند la montagne de Serendib dans l'île de Ceylan qui fait partie de l'Inde. Notons bien que cet auteur emploie ici la préposition ب tout comme Kaswini, que le sens du récit d'Ibn Batouta n'admet pas d'autre traduction que «dans», et qu'il excoût tout-à-fait Sumatra. Car Ibn Batouta, qui connaissait bien la grande distance entre Sumatra et Ceylan n'a jamais pu avoir l'idée de déterminer la situation d'une montagne de Ceylan en disant qu'elle se trouvait près de Sumatra! Ici comme chez Kaswini on ne saurait traduire autrement que: «Serendib situé dans Sijalân». Et si l'on désire encore une autre preuve, en voici une qui est concluante. Ibn Batouta, lors de sa visite à l'île de Ceylan nomme l'île entière سبلان (IV. p. 89. 165) tandis qu'il parle de la montagne de Serendib qu'il voit dans Sijalân lorsqu'il s'approche de cette île, sans qu'il puisse être question de l'île de Sumatra خرجنا الى جزيرة سبلان وزينا جبل سندب لها ذاكها في السماء.

Je crois qu'après ces preuves on ne mettra plus l'identité de Ceylan et Sijalân; et cela surtout quand on verra plus bas que les autres arguments de M. Schumann pour prouver l'identité de Sijalân avec Sumatra sont très faibles. J'ai donc le droit d'avancer que les Adâb ont bien raison lorsqu'elles disent que Serendib est aussi nommé Sijalân, puisque d'après la note de M. Kern les mots Sijalân et Sijalân indiquent tous les deux l'île de Ceylan, et que Sijalâ était déjà le nom indigène de Ceylan dans le IV^{ème} siècle. Ajoutons qu'on ne peut guère s'expliquer comment le nom de Sijalân aurait été attribué à Sumatra ou à une partie de cette île²⁾, tandis que ce nom s'adopte à merveille à l'île de Ceylan.

Pour les auteurs cités Sijalân est donc Ceylan, tandis que Serendib est la partie de cette île qui contient le pie d'Adam³⁾. Il n'est donc pas du tout étrange que les auteurs

1) Tel est aussi l'avis de M. de Goeje, qui me dit qu'il est impossible de traduire ici le mot ب comme le fait M. Schumann par «auprès de».

2) M. Schumann (p. 48) dit qu'il expliquera dans un travail qu'il publie bientôt, d'où est venu le nom de Sijalân. Je crois que M. Kern a déjà résolu cette question d'une manière convaincante.

3) M. Gildemeister. De rebus indies. p. 52 a déjà fait cette remarque Il sentit Sijalân insula, quam vel Serendib nunciant vel quod nomen posterius est سبلان, inter utrumque male interdum hoc ponunt

arabes citée, en parlant de Serendib, ne faisaient pas mention de la cannelle puisqu'ils s'imaginaient Serendib comme une partie de l'île de Ceylan. Par conséquent ils ne parlaient pas là de cette cannelle, mais bien lorsqu'ils traitaient de l'île entière Sijalân.

Examinons maintenant les autres arguments que M. Schumann allègue en faveur de sa thèse. D'après Kaswint, Sijalân était situé entre l'Inde et la Chine; comme ce n'est pas le cas de Ceylan, Sijalân ne peut pas être cette île. Observons d'abord que l'auteur ne dit autre chose que ceci: «Sijalân est entre l'Inde et la Chine»; c. à d. que Sijalân est sur le chemin de l'Inde à la Chine, ce qui est vrai pour Ceylan, puisqu'en quittant l'Inde pour aller vers la Chine on peut prendre la route de Ceylan. Kaswint ne dit pas que Sijalân est à mi-chemin: il ne parle pas non plus de la distance entre l'Inde et Sijalân, ni de celle entre cette île et la Chine. Le sens véritable de la citation de Kaswint est bien tel que je l'ai expliqué: c'est prouvé par la citation de Yaqout IV. p. 963 qui dit la même chose de la mer de Herkend, qui est comme on le sait (V. Index géographique s. v.) la mer dans laquelle Ceylan était située. De cette mer Yaqout dit expressément qu'elle est située entre l'Inde et la Chine et que Serendib s'y trouve (بين الهند والصين وسمه جزيرة سرنديب). Et si M. Schumann cesse de prouver sa thèse que Sijalân est Samatra en alléguant les mots de Kaswint «que la mer de Shalaheth se trouve auprès de Sijalân», je lui réponds qu'en l'auteur arabe ne dit pas que Sijalân est situé dans cette mer, mais seulement auprès d'elle (بالبحر عند), et que par suite le passage de Kaswint ne prouve nullement que Sijalân était situé près de Malacca. En outre il est bien possible que la citation de Yaqout qui parle de la mer de Herkend comme située entre l'Inde et la Chine ait été la cause de cette méprise et ait donné lieu à la confusion de ces deux mers chez Kaswint.

L'argument en apparence le plus fort de M. Schumann, que d'après Yaqout on nommait Sijalân «Rami» est réfuté par une remarque d'une très grande importance que je dois à M. de Goje. Il démontre que M. Schumann a mal traduit les mots de Yaqout et qu'il ne faut pas lire «et souvent les gens nomment cette île Rami» mais bien «l'île de Sijalân est peut-être la même île que Rami». Comme c'est souvent le cas, le mot arabe رامي signifie dans le passage de Yaqout «peut-être» et non pas «souvent». On peut prouver ce fait par un autre

discrimen, ut hoc propriè ad insulam pertinet dicitur, illud ad montem Rahum (c. à d. le pic d'Adam)"

M. de Goje est d'avis que le nom Serendib a eu le même sort que le nom Hind. Ces deux noms étaient connus des Arabes avant que ceux-ci vissent dans l'Inde ou dans Ceylan. Lorsqu'ils abordèrent l'Inde en conquérants ils entendirent nommer le pays Hind et pensèrent que le pays de Hind était plus loin, par suite ce nom fut donné à la partie orientale de l'Hindoustan. Et lorsqu'ils entendirent nommer Ceylan par les indigènes du nom de Sijalân ils lui firent le nom de Serendib à la partie de l'île où était situé le pic d'Adam, parce que la tradition raconte que cette montagne se trouvait dans Serendib.

Ce même savant m'a encore signalé un passage sur Ceylan qu'on n'avait pas encore remarqué. Bekir Ed. Wittenfeld p. 162. «Hamdan dit Naladjaras est l'île de Serendib où l'on trouve les pierres précieuses, les jacinthes et saïcine. Cette île a une grandeur de 80 parasanges carrées. Là est la montagne Wihrahim (ailleurs Rahum) où Adam est descendu. (Ches Tabari I. III, 3 Wihrahim). Yaqout IV. p. 822 a le nom رامي corruption de رامي (Radd). Ce nom est aussi dérivé de la tradition. V. Tabari I. II, 16, رامي; III, 5, رامي, 1 et 2; IV, 2; V, 1; b. —

passage du même écrivain, II. p. 471 où on lit aussi que Ramu est peut-être le même pays que Siyalân, mais où l'auteur emploie l'expression *هنا*, qui ne peut signifier que «peut-être». Il s'agit donc seulement d'une conjecture de Yagout qui ne prouve rien. Cette conjecture est peut-être la conséquence de la confusion entre les mers de Harkend et de Sheiketh, confusion qui n'a rien qui doive nous étonner, puisqu'on ne sait que trop combien on s'est trompé dans la nomenclature des diverses mers.

J'ajoute que l'assertion de M. Schumann que les produits de Siyalân et de Ramu sont identiques n'est pas tout-à-fait exacte. Le produit si caractéristique de Sumatra, le camphre, est cité comme produit de Ramu par Soléman (Relation II. p. 4), Ibn Khردادبه (p. 69), Mas'oudi (I. p. 888), Edrisi (I. p. 76) et Dmashqi (trad. p. 205), tandis que je trouve nulle part mention du camphre comme produit de Siyalân. De même le rhinocéros de Ramu cité par Ibn Khردادبه et Edrisi n'est pas mentionné pour Siyalân.

Enfin, M. Schumann dit encore en faveur de sa thèse que les auteurs qui parlent de Siyalân ne mentionnent pas les noix de coco, les rubis, les perles et l'émerai qui caractérisent l'île de Serendib. Nous ferons observer que Kaswini parle bien de mines de pierres précieuses qui d'après les récits des voyageurs se trouvent à Siyalân, et qui peuvent aussi bien comprendre les rubis, que l'expression générale «aromates et épices» peut contenir la cannelle de Ceylan. Quant aux noix de coco, elles sont aussi peu caractéristiques pour Sumatra que pour Ceylan.

Pour résumer ce que j'ai dit il me semble démontré d'une manière évidente que Siyalân et Ceylan sont identiques et que le nom Serendib qui en réalité appartient à l'île entière, ne représentant pour quelques auteurs arabes que la partie de l'île où était situé le pic d'Adam. Donc, la cannelle de Ceylan a été déjà, sous le nom de cannelle de Siyalân, connue de Kaswini, de Yagout et de l'auteur où ils ont puisé tous deux. Les Adjalib sont d'accord avec ces auteurs, puisqu'ils parlent de la célèbre cannelle de Schilân, ce qui est le même nom que Siyalân; et non de la cannelle de Serendib. Mais ici comme dans quelques autres récits il paraît que l'auteur des Adjalib n'est nullement un copiste des auteurs arabes connus, qu'il a puisé à des sources indépendantes et que dans beaucoup de cas il a été très-bien informé. Car non seulement il rend le nom de l'île d'une manière plus conforme à la prononciation véritable du mot, puisqu'il écrit le *h* de Sinhala (V. la note de M. Kern), mais en outre il assure que Schilân et Serendib sont la même île ce qui, comme on l'a vu, est conforme à la vérité.

Le lecteur se rappellera que j'ai dit plus haut (p. 267) qu'il n'était guère étonnant que quelques auteurs arabes, écrivant sur Ceylan n'aient pas mentionné la cannelle de cette île puisqu'on retrouve ce même oubli chez un auteur chrétien, Odeno de Frioul, quoique celui-ci vécut dans un temps où cette cannelle était notoirement connue. Il va sans dire que cette preuve serait encore plus forte si l'on peut prouver qu'environ 30 ans avant le voyage d'Odeno l'île de Ceylan était déjà connue comme produisant la cannelle. M. Schumann nie ce fait, mais je crois ses arguments très faibles.

M. Yule a cité (*Cathay and the way thither*. London. 1866. I. p. 218) une lettre du moine Jean de Montecorvin (1292—1298) mentionnant la cannelle qui se trouvait dans une île auprès

de Maabar («L'albero del cinnamomo.... del quale est grande copia all' Isola appresso a Maabar.» trad. par M. Yule «that great store of its bark is carried forth from the island which is near Maabar (Coromandel).» D'après M. Yule on aurait dans cet écrit la première mention de la cannelle de Ceylan par un auteur chrétien. M. Schumann attaque cette opinion en disant qu'on n'a pas le droit de poser comme certain que cette île était Ceylan, et que l'on trouve bien d'autres îles près de la côte de Maabar qui est si étendue. Je veux observer qu'il serait déjà bien étrange que le moune eût entendu parler de la cannelle d'une île près de la côte de Coromandel, tandis qu'il aurait ignoré celle de la plus grande île qui produisait la meilleure cannelle, même si l'on ne savait pas d'ailleurs qu'on connaissait Ceylan comme pays produisant de la cannelle excellente. Mais comme nous savons maintenant que cette cannelle était bien connue du temps de Jean de Montecorvin, je crois qu'il faut admettre que l'assertion de M. Yule est très exacte. Et je ne sais que dire de l'argumentation de M. Schumann prétendant qu'à la rigueur on pourrait admettre, sur l'autorité du moune, que la cannelle de Ceylan était connue de son temps, mais que rien ne prouve qu'elle était un article d'exportation. S'il en était ainsi il faudrait admettre qu'on aurait connu en 1292 la cannelle excellente de Ceylan et qu'on l'aurait négligée, mais que, 80 années plus tard, du temps d'Ibn Batouta, on aurait tout à coup changé d'idée et qu'alors seulement on aurait inauguré un commerce d'exportation qui, d'après les récits du voyageur arabe, n'était pas sans importance. Pour prouver un fait si extraordinaire, M. Schumann aurait dû démontrer que ce commerce ne se faisait pas en 1292.

Mais cela lui sera impossible puisqu'on a des preuves concluantes que ce commerce se faisait bien dans ce temps. On sait par Quatremère (*Mémoires géogr. et hist. sur l'Égypte* II. p. 384) que le Sultan Mamlouk d'Égypte Kelaoun reçut dans l'année 682 de l'Hégire (1283 A. D.) l'ambassade d'un prince de Ceylan. L'ambassadeur lui remit une lettre du prince contenant l'énumération des marchandises de son pays. «Je possède », disait-il « une quantité prodigieuse de perles et de pierres de toute espèce. J'ai des vaisseaux, des éléphants, des musselines et autres étoffes, du bois de baggam, de la cannelle et tous les objets de commerce qui vous sont apportés par les marchands bannans. » Un lecteur impartial sera bien d'accord que le prince ne parle ici que de produits qui se trouvent dans son royaume. Mais M. Schumann (p. 48) qui ne veut pas entendre parler de la cannelle de Ceylan avant Ibn Batouta soutient que le prince parle de la cannelle que les marchands bannans apportent à Ceylan, pour l'exporter ensuite vers l'Égypte. (Man muss ihn als eine Ware betrachten mit der die Bannanen über Ceylon zu handeln pflegen). Pour admettre ce raisonnement, il faut donc s'imaginer que les Bannans de l'Inde apportent à Ceylan un produit qu'on trouvait en abondance et de la meilleure qualité dans cette île même, pour l'exporter ensuite ailleurs. Certes l'idée me semble aussi bizarre que celle de porter des hiboux à Athènes, et les Bannans qui eussent agi de cette manière n'auraient guère mérité d'être cités comme les commerçants les plus rusés du monde. Et quel est l'argument que M. Schumann présente à l'appui de son assertion ? La citation du baggam dans la lettre du prince qui, d'après M. Schumann, n'est jamais mentionnée comme produit de Ceylan (Baggam, welches von der Insel niemals erwähnt wird). On me permettra de faire observer que c'est là une grande erreur. Ibn Batouta (IV. 166) dit expressément qu'on trouve beaucoup de baggam sur cette île, et M. Heyd (*Geschichte des Levantehandels im Mittelalter* Stuttgart 1879. II. p. 579) cite Ribeyro qui dit que le bois de brésil de Ceylan est en

grande estime. Karwin le nomme aussi parmi les produits de Ceylan. Encore de notre temps le *carapax sappan* ou baggam est un produit important de Ceylan comme l'assure R. M. Martin. *Statistics of the colonies of the Brit. empire. London 1889 p. 899.* (Calamander, ebony, . . . sappan . . . are in rich profusion). M. Schumann n'a donc pas le droit de dire que le prince de Ceylan a parlé d'autres produits que de ceux de son île.

Je crois donc avoir prouvé que la cannelle de Ceylan était connue beaucoup plus tôt que ne se l'imagine M. Schumann et qu'elle a été exportée bien avant Ibn Batouta. J'ajoute que cette conclusion me semble aussi plus vraisemblable que celle de M. Schumann qui nous forcerait à admettre que le produit le plus important d'une île, visitée déjà dans l'antiquité, ne serait connu que depuis le XIV^{me} siècle.

Les *Gobb's de Serendib* sont mentionnés par plusieurs auteurs arabes. Comp. Relation I. p. 128. Abou'l-feda II. 3. p. 115. Edrist I. p. 78. La Relation donne la définition suivante d'un Gobb, «une vallée quand elle est à la fois longue et large et qu'elle débouche dans la mer.» On sait qu'on entend par les Gobb's de Serendib la côte de Coromandel où nombre de rivières, descendant des Ghats, débouchent dans la mer.

Quelques récits qu'on trouve dans les Adjab ne contiennent pas d'indices certains sur le pays auquel ils ont trait: comme tels je nommerai la pierre avec le ver vivant (p. 168) et le grand oiseau qui fait ses petits sur le rivage de la mer, après quoi les vents cessent de souffler pendant 14 jours. Il n'est pas sûr que notre auteur pense que le poisson à figure humaine (p. 88) demeure dans les Gobb's de Serendib, quoique cela soit bien probable, puisque Dimaschqi (trad. p. 313) parle aussi du latham à tête de pourceau avec le corps d'un homme et les parties sexuelles d'une femme qui se trouve dans la mer de Serendib. J'ai déjà parlé d'un tel poisson dans l'Index géographique sous *السمك (بشري)*; il me semble qu'il est aussi c'est le douyong qui a donné lieu à des récits extravagants. Sans doute ce sont les Gobb's de Serendib que les Adjab décrivent p. 122: la description que Reinoud a donnée du détroit de Manasar et de Palk (Introduction Abou'l-feda p. ODXII) offre beaucoup de points de ressemblance avec celle de la mer des Gobb's des Adjab. Le sultan de la vieille femme dont elles parlent s'accorde bien avec le mépris de la mort qu'on a tant remarqué chez les Hindous. La description de la mer des Gobb's (Adjab p. 114) est assez conforme aux faits connus, mais je ne saurais expliquer les périls extraordinaires qui menacent les marins, que par les exagérations accoutumées des voyageurs. Je ne saurais non plus dire où se trouvent les pirates anthropophages qu'on y voit mentionnés. Comme les serpents, et aussi les charmeurs de serpents sont bien connus au Coromandel, le récit des Adjab (p. 121) n'a rien qui doive nous étonner. Seulement je me demande si l'auteur ne confond pas ici deux histoires: celle des charmeurs de serpents et le fait bien connu qu'on laisse aller à la dérive sur le Gange les corps morts des Hindous.

Le récit le plus important sur les Gobb's me semble celui de la p. 5 où l'auteur raconte qu'il y a un pays avec une grande ville qui a beaucoup de pagodes et où se trouve le centre du commerce des étoffes *gobbiya*. On sait que c'est surtout au Coromandel que se font les toiles fines: la compagnie des Indes néerlandaises avait ses comptoirs sur la côte de ce pays dans le but principal d'en obtenir le monopole. (Valentijn, Ceylon. p. 161, 278. Batavia.

Beschrijving der Oost Indische Kusten Malabar en Coromandel. Amsterdam 1672. p. 158). Ya-gout (III p. vi). Comp. Glossaire sous عب confirms la communication des Adjâb que les étoffes fines de ce pays étaient nommées Gobbitya. Il paraît que ce nom était encore connu du temps de Valentin qui parmi les toiles fines de la côte de Coromandel cite les étoffes nommées Gobar (Valentin. Coromandel. p. 14).

Le même récit contient des particularités sur une idole et sur les suicides qui ont lieu en son honneur. On sait que de tels faits étaient fréquents au Coromandel. Mais comme le nom de la ville où se trouve cette idole n'est pas marqué par les Adjâb et qu'il y a beaucoup de temples dans ce pays, je ne saurais déterminer ni cette ville, ni même le pays d'Abbrir. Je trouve bien mentionné le pays de Tanjaour qui d'après le témoignage des «Historische reusen» (XIV. p. 119) était célèbre dans toute l'Inde par le nombre énorme de ses pagodes, mais la différence des noms est trop grande pour pouvoir identifier les deux pays.

Pays des Mandourin. p. 124. Ce pays qui est situé vis à vis de Serendib ne peut être que le pays de Madoura, qui s'étend jusqu'à la mer. (V. Valentin. Ceylon p. 160, 287 Historische reusen XVI p. 128). Le son final du mot مديني peut être expliqué comme une corruption de مندوريني, Madoura-patan, ou comme étant le génitif pluriel du nom relatif. Dans le dernier cas مندوريني signifie: pays des habitants de Madoura.

Le pays de Madoura est mentionné par d'autres auteurs arabes. Mas'oudi en parle (I. p. 394. «L'histoire des rois de la Chine et de ceux de Serendib et de leurs relations avec le roi de Mandouraffin. Ce pays est situé vis à vis de Serendib.») Ce nom de مندوريني¹⁾ est, suivant une conjecture vraisemblable de M. de Goeje, confirmée par M. Kera, une corruption de «Mandoura-patan». c. à d. ville ou capitale de Madoura.

D'après Mas'oudi les princes de ce pays étaient nommés المندلي, al Ka'da. Peut-être ce nom est-il une altération de Naffi, qui est le titre des princes de Madoura (V. Baldaens II. p. 156 s.).

L'île de Baqar, où se trouve une énorme idole des Indiens, est située d'après les Adjâb entre l'île de Serendib et Mandourin; partant dans le golfe de Mansar ou le détroit de Palik. Je n'ai pas pu la retrouver²⁾. On est bien frappé par la confirmation de Baqar avec le Becara de Ptolémée (L. VI. C. I. l. I. p. 168), mais la situation de la dernière ville ne semble pas pouvoir s'accorder avec celle que les Adjâb assignent à l'île de Baqar, ce qui est aussi le cas avec l'île de Balaca de Ptolémée, située près de l'île de Ceylan (L. VI. C. IV. l. I. p. 181), puisqu'elle se trouvait au sud de Ceylan (Comp. l'atlas d'après Ptolémée Tab. XII).

1) Manuscrit L مندوريني, L^a مندوريني بنى Kaswint II, v écrit Mandouraffin; Abou'l-feda II 2 p. 115 Mandan ou Mandourin; al-Birouni (Beyenger Reiserouten p. 82) مندو.

2) On peut bien admettre que c'est la même île que l'île de Balaca (بلنك) d'Érich (L. p. 78), séparée de Serendib par une petite journée de navigation. Je doute fort qu'on puisse identifier cette île avec le port nommé كني par Renaud d'après al-Birouni, comme c'est l'avis du savant éditeur d'Abu Khordadbeh (p. 384). Ce port se trouvait dans la presqu'île du Gouverateur, au fond du golfe de Cambaye. Le navigateur d'Abu Khordadbeh en arrivant à Balaca a déjà depuis longtemps laissé ce golfe en arrière. J'ai aussi des doutes concernant l'identité de l'île de Baqar (et par suite de Balaca) avec Balin d'Abu Khordadbeh (p. 62. 64), parce qu'il me semble qu'on doit chercher cette dernière place, située à 2 journées de la grande mer, sur la côte occidentale de l'Inde.

Les Adjâlb nomment encore deux lieux dont les noms sont rendus méconnaissables par le copiste. Ce sont *بریس* (p. 121) et *برمی* (p. 172). Les Adjâlb racontent que le premier lieu est situé dans les Gobb's; il ne disent pas la même chose de l'autre, quoique cela soit bien vraisemblable, puisqu'elles parlent des Gobb's dans le récit précédent. On pourra donc admettre qu'ils sont identiques. Mais les Adjâlb ne donnent aucune particularité pouvant servir à déterminer la situation de ce lieu. J'accepte pourtant volontiers une conjecture de M. de Goeje, que le nom finissait en *قن* ou *پن* *spaien*?, (ville) puisque beaucoup de noms de villes du Coromandel sont composés avec ce mot.

Excursion D.

EXTRAITS DU MOKHTASAR AL-ADJÂIB ET DE NOWAÏRI.

La bibliothèque nationale à Paris possède un manuscrit (n° 901) du Mokhtasar al-Adjâib (Préface des merveilles) contenant a. a. quelques récits qui traitent des mêmes sujets que les Adjâib. Bien qu'ils ne semblent en grande partie qu'une reproduction de la Relation, — quelques-uns copiés littéralement, mais parfois avec des changements de quelques mots, — on y trouve de temps en temps des particularités qui ont été puisées à une autre source. Pour faciliter la comparaison j'indiquerai les pages de la Relation où se trouvent les récits correspondants.

L'histoire que je citerai en premier lieu est remarquable puisqu'elle contient les traits principaux du récit qu'on lit dans les Adjâib p. 29 a. e. Mais en même temps on y trouve tant de particularités s'écartant du récit des Adjâib qu'il est bien évident que les deux auteurs ne se sont pas copiés. Peut-être qu'ils ont puisé à la même source et qu'on trouve ici le reste d'une légende qui a eu cours parmi les marins de l'Orient, mais sans qu'il nous soit possible d'en indiquer l'origine.

10. ٧. ومن ذلك امرأة بحرية على شبه النساء يقال لها بنت الله في صغر النساء الحسن
 ذوات الشعر البسيط لهن فرج عظيم وشدى وكلام لا يفهم ولا يفقه وحقك، حكى عن بعض
 البحريين أن البحر القديم له جزيرة فيها شجر وأثمار كثيرة يسمعون جلبة وصرخا
 وصحكا (وصحكا : صراخا) فكمنا لهم وأصلنا من امرأتين أولاهما وأختها مع الدين أخذتهما
 لهما بقلان عليهما في كل وقت ويحبدان لهما الله محبة وأن أحدهما وقت يصاحبه أولاهما من
 وأخاهما فهربن إلى البحر ولم يرها بعد ذلك وأخيت الأخرى مع صاحبها مستخفا منها فحملت منه
 وولدت ولدا ذكرا وأتم ركوبا البحر فلما حصلت في المركب رجاها وحمل وأخاهما وقد رأى أنها لا
 تروى من ابنها ففعلت وولدت إلى البحر فلما كان بعد ذلك يوم ظهرت له وأخيت إليه صديقا
 فيها نورا

Dans certaines îles il y a un peuple ressemblant à des femmes, qu'on nomme «filles de l'eau», ayant une belle figure, des cheveux bouffus, de grandes vulves et de grosses mamelles. Elles parlent une langue incompréhensible, rient et éclatent de rire. On raconte que quelques-unes furent jetées sur une île où se trouvaient des arbres et des rivières d'eau douce et où il y avait du bruit, des cris et des rires de femmes. Ils se mirent en embuscade et s'emparèrent de deux de ces femmes qu'ils écartèrent. Elles restèrent longtemps près de ceux

qui les avaient prises, et ceux-ci jousaient d'elles à chaque instant et goûtaient avec elles des plaisirs extraordinaires. L'un d'eux se fiant à sa compagne détacha ses liens à l'instant elle s'enfuit à la mer et ne reparut plus. L'autre femme resta chez son maître qui la surveilla sévèrement: elle devait encontre de lui et mit au monde un fils, après quoi ils allèrent naviguer en pleine mer. Lorsqu'elle fut dans le navire, il eut pitié d'elle, et détacha ses liens, croyant bien qu'elle ne quitterait pas son fils, mais dans un moment où personne ne prenant garde à elle, la femme se jeta à la mer. Le lendemain elle lui apparut de nouveau et lui jeta une coquille dans laquelle se trouvait une perle précieuse.

16. 2. وَقَالَ اَنْ فِي بَحْرِ (الهند) حيوانا يشبه السرطان طنا خرج الى البحر صار حجرا سمى
منه كحل لبعض علل العين *

Ce récit se trouve littéralement dans la Relation I. p. 21 II. p. 74, mais sans qu'elle nomme la mer, qui dans le Mokhtasar A. est nommée la mer Indienne.

17. 2. وَيَجْعَلُ سُرَيْدَعِبَ وَابْنُ اَنْطَسَ وَهُوَ بَعْدَ الْغُرُوبِ حَيَاتٌ عَظِيمٌ وَاِذَا ارَادُوا اخْرَاجَ
اَنْطَسَ مِنْهُ طَرَحُوا دَمَهُ حَارًّا فَيَنْقَضُ عَلَيْهِمُ النِّسْرُ فَيَرْفَعُهُ اِلَى مَعْدَةِ الْوَلَدِيِّ حَتَّى يَمُوتَ تِلْكَ الْخَبِيثَاتُ
فَيُوجَدُ مِنْ اَنْطَسَ مَا لَصِقَ بِالْحَكَمِ مَقَادِرُ الْعَدَسَةِ وَكَثِيرٌ لِحَبَّةِ وَكَثِيرٌهَا يُوْجَدُ بِعَدْرِ نَاصِفِ الْبَقْلَةِ
يَنْتَحِلُ مِنْهُ لِلرَّيْكِ فَيَصْبُغُ لَوَاقِمَ بِلَيْسُهَا *

Dans les montagnes de Serendib on trouve une vallée de diamants très profonde, où demeurent de grands serpents. Quand on veut prendre les diamants on jette là-dedans du sang chaud (de la viande chaude), servant d'appât aux vautours, qui, de peur des serpents, emportent la viande aux bords de la vallée. Parmi les diamants qui s'attachent à la viande on en trouve de la grandeur d'une lentille ou d'un pois chiche; les plus grands sont de la dimension d'une demi-fève. Les rois en tirent les châteaux de leurs anneaux à acheter.

IV. Une grande partie du récit suivant se trouve chez Ibn Khordadbeh p. 64 (traduction p. 288.)
23. 2. ومنها جزيرة كذا يسكنها الهند وفيها معدن الرصاص القلعي ومنهبت الفخيران ومن سبيلها
جزيرة الارض على مسيرة يومين واحدا ناكسون الناس فيها موز وكافور والرجيل وصب سكر ورز وجزيرة
حاله (جابه Ha.) وسلاطيط فيها مدينة وملك ينشر عليه الذهب ولبسوة ذهب مكللة فيها للرجيل
وموز وصب سكر من سبيل وسبيل وقبيل وجدتها جبل في دروتة نار تتدفق مقدار سبيلها
مياه تروح في مثلها فهي الطليل دحلان (ار Ha.) ولقنها دحلان في جزيرة الطيب من هذه على خمسة
عشر يوما فيها كل الاطرية وفي مملكة الهولج جزيرة يقال لها بطنيل تسع منها العزف وصب الطويل
والوس واصوات الغنة والبرصين يقولون ان الدجج فيها يقرب منها موضع في بحر يخرج منه خيل
لها اعراف تحبها في الارض وجزيرة سمودة (ابجد Ha.) في تليف الصين فيها العن والكافور ومنها

1) Ce mot manque dans le récit de la Relation.

الى عمار الساحل ايام يسره وتقلع العود العاوى والمندل وحجرة الصندل على الساحل وبها العود
تصفى وفي عندنا الفصل من العاوى لانه يُعرف في الليل بجوخته وتقلع وبها نقر وحواشيس وبلاد
الكوي وحقاتها في مشارق الصين وفي كثيرة للذهب *

Parmi ces lies se trouve l'île de Kalah, habitée par des Indiens. Il y a des mines d'étain (ragès al-qalst) et des plantations de bambou. L'île de Nalounh est située à *so droite* à une distance de 2 jours; elle est habitée par des anthropophages. On y trouve des bananes, du camphre, des noix de coco, de la canne à sucre et du riz. Après, l'île de Djaba et Solâhith avec une ville. Le roi est couvert d'or et porte un chapeau d'or orné de pierres précieuses ¹⁾. On y trouve des noix de coco, des bananes, de la canne à sucre,, du bois de sandal, du nard et des giroflées. Vis à vis de cette île il y a une montagne; un feu brûle sur son sommet. La hauteur de la montagne est de 100 aunes; sa longueur et sa largeur est la même. Pendant la nuit on voit le feu, le jour on voit la fumée. A une distance de 15 jours de cette montagne on rencontre l'île des épices (djachrat al-ith) avec toute espèce d'épices. Une île nommée Bortânil est sous la dépendance de l'empire du Maharadj; on y entend des sifflements, le battement des timbales et des instruments à cordes et le bruit des chancans. Les marins disent qu'al-Dedjdjal, l'Antéchrist, y demeure. Près de cette île on trouve dans la mer un lieu d'où l'on voit apparaître des chevaux avec des crinières qui rasent le sol. Puis une île, Toyotuma, sur le chemin de la Chine où l'on trouve l'aloeïs et le camphre, et d'où l'on atteint en peu de jours la plage de Khmer. Dans ce pays-ci on trouve l'aloeïs de Khmer et le bois de sandal. L'île du sandal est située près de la plage; on y trouve l'aloeïs de Sout, qu'ils entament à un prix plus élevé que celui de Khmer, parce qu'il se distingue par son excellence et sa pesanteur dans le feu. On y voit des bœufs et des buffles. Puis le pays des Onâq (-Onâq) et ses îles, situées à l'orient de la Chine. Elles sont riches en or.

V. La plus grande partie du récit suivant se trouve presque littéralement dans la Relation I p. 20. II. p. 17. Je ne donne que la traduction de la dernière partie qui n'est pas com prise dans la Relation.

2. 25. 2. وحجروا يقال لها حلتان (ملحان Relation) فيما بين سولدهب وكده من بلاد الهند وبها
نوم من السودان عراء اذا وقع اليها نسل من غير بلادهم علقوه منكمسا وقطعوه وأكلوه طعاما وليس
لهم ملك وخداوهم السيف والوز والنارجل وقصب السكر وأجام تبيت للفرزل ولم عراء لا يستويون
بشيء ويأكلون الصين في موضع يقال له صنكجي ²⁾ وهو لحيث المعطر وأكثر وأجاس وموجا ومضاب
وجبال يتطاول منها لك المركب صيلان مثل صيلان الرنج طول احدى نحر من اربعة اشبار بخرجين
من لئه ويتوالون في المركب ويتوالون فيها ولا يكون احدا في يعيدون الى البحر *

Près de la Chine est un lieu nommé Sandj. La mer y est la plus dangereuse de toutes les

¹⁾ Comparez Étiel I. p. 80 «Ce prince se nomme Djaba. Il porte la chlamyde et la tiare en or, ornée de perles et de pierres précieuses.»

²⁾ Oed. s. p.

mer, par suite de la fréquence des vents et des hautes vagues et des détroits et des montagnes qu'on y trouve. De ce pays des garçons, ressemblant à des Zindis, viennent sur les vaisseaux. Ils ont une taille de 4 coudes. Ils viennent de l'est, sautent sur les navires et s'y promènent sans faire du mal à personne. Après cela ils retournent à la mer.

VI. La plus grande partie du récit suivant contient les mêmes détails que la Relation J. p. 98 II p. 41. Par suite je ne donne que la traduction de la première partie qu'on ne rencontre pas dans la Relation.

٢٥. ٧. جزيرة الرابع^١ حربة عظيمة كسرة لاغل ولررع والبخاريا يقال انه لنا اضطرب امر الصين بالخروج والهرج صارت للرايك الصينية تعصد جزيرة الرابع^٢ هذه ونعاملون أهلها وكذلك حوائث كلها واصلح لدواب الصين للبخاريا البلب الذي يدخل منه الى حانبه وهو اقرب من دخل من غيره بعد الطويل هذه جزائر الرابع^٢ كثيرة، منها جزيرة تعرف بسيرة (سيرة) تكسرها أربع مائة فرسخ ومنها حواجر وطيب وحرار الرامي ايضا علمه يقال ان تكسرها ثمان مائة فرسخ منها منبسط الباقى وبها الكلب والافندي وجزيرة كده وبها انبا^٣ للتعصب بين ارض الصين وارض العرب وتكسرها ثمانون فرسخا وبكده مكتعب الامعة، الاغول والكلوب والصنبل والعاج والوحش العلوي والابليس والتم والجزر من عمان في هذه الجزر ابها وجزيرة الهلج الذي هو ملك هذه الجزائر كثيرة في غلة القصب والعسل، حكى بعض التجار الذين يكونون بطولم ان

L'île de Zabadj est une grande île, très peuplée, bien cultivée, riche en marchandises. On raconte que les navires chinois allaient vers cette île de Zabadj pour faire le commerce avec les habitants, lorsque des émeutes et des rebellions troublèrent la tranquillité de la Chine. Et c'est le cas avec toutes ces îles. La porte de la Chine qui est la mieux située et la plus proche pour le commerce est celle par laquelle on va à Khanfu. Si l'on choisit une autre porte on fait un long détour. Il y a beaucoup d'îles dépendant du Zabadj.

VII. Le récit suivant sur les Gobbis de Serandib se trouve tout entier dans la Relation L. p. 128. II. p. 114. En dehors du jeu du trépas, mentionné dans la Relation, le Mokhtassar A. nomme aussi le jeu d'échecs.

٢٦. ٨. وتكسرى هذه الجزائر اقرب نبال لها اقرب سويديب وتكسر العت الولدى العظيم بسير لتجارت في هذه العت شهرين واكثر في ارض وضامن وهو معتدل والاشاء فيه بدرهم ونصف درهم واكثر علم الامارة بالرد والخطن والدجكة * وتسمى الرجل^٤ البراك يعلم أهلها *

1) Cod. A. p.

2) Cod. A.

3) Dans le manuscrit du Mokhtassar A. on lit الرجل. D'après notre conjecture, il faut traduire: «L'homme enlève la femme au su de ses parents.» La Relation porte (II p. 110) «فانتهى الى فهادم يعلم ابها» quelque endroit boisé. Celle-ci (une fille du roi) au su de son père va trouver le marchand dans quelque endroit boisé. La différence n'est pas sans importance puisque, dans le cas où notre conjecture contient la vérité, on aurait dans les Gobbis un exemple du mariage par enlèvement, qui est bien connu dans l'Inde. Mais il se peut aussi qu'on doive lire يسترق et traduire: «l'homme enlève la femme en esclavage au su de ses parents.»

(مَدَنِيّاتِ) (la. مَدَنِيّاتِ) 1) كَلَه, (la. لَامِي) et مَلَر, مَلَر, مُصَر, (la. هَرَكِد) 2) بَهِر هَرَكِد 4) ; (la. اَلدَمَان) جَرَاثِر بِخَانِهَان, سَرَنَدَب avec la capitale (la. اَصِي) 5) Cette mer a 4 wādi, qui se jettent dans la mer et qu'on nomme جَرِيه الفَر وَتَسِي جَرِيه مَلَو, بَهِر الرَنْج 6) ; بَهِر اَلْمِن 5) ; (vraisemblablement Madagascar).

1) B مَدَنِيّاتِ. 2) B هَرَكِد. 3) B لَمَا.

Excursion E.

KANBALOH.

Les Arabes parlent de ce pays p. 31, 51, 175, 177. De ces récits il résulte que les navires destinés au Kanbaloh peuvent être poussés par le vent jusqu'au Sofala des Zindjs; qu'en 331 de l'Hégire une expédition de Japonais fut dirigée contre Kanbaloh pour se procurer des marchandises du pays, qu'ils avaient pillé quelques fies à six journées de distance et ensuite maintes villes et bourgades du Sofala des Zindjs; et qu'il y a une distance de 1500 parasangs (15. milles) entre Kanbaloh et le pays des nègres anthropophages, et une distance de 800 à 1000 parasangs (8. milles) entre Kanbaloh et un rendez-vous de navires dans le Moulin des Zindjs.

Quoiqu'il soit impossible de déterminer avec un degré absolu de certitude la situation de Kanbaloh, je suis néanmoins d'avis qu'il y a des raisons très fortes en faveur d'une conjecture qui place ce pays dans l'île de Zanzibar. Avant d'examiner ce point, je traiterai de la conjecture suivant laquelle il faut chercher Kanbaloh sur l'île de Madagascar.

Renaud (Introduction d'Abou'l-feda p. CXXVI) et les traducteurs de Mas'oudi (l. p. 208) sont d'avis que peut-être il faut chercher Kanbaloh dans cette dernière île. Renaud fait observer que les Arabes du temps de Mas'oudi allaient habituellement à Moïka, pays dont les limites extrêmes sont situées encore plus au sud que Madagascar, de sorte qu'il n'est pas improbable que cette île ait été visitée par eux depuis très long-temps. On peut fortifier cette conjecture par les arguments suivants.

On trouve à Madagascar des lieux dont les noms ressemblent beaucoup au nom Kanbaloh ou Kamboluh. Dapper fait mention du pays d'Amboulle, situé sur la côte sud-est de Madagascar. Ce pays porta encore ce nom et est décrit par M. Sibree (On Malagasy placenames. Journal R. As. Society 1883, p. 307) comme «the fertile vale of Ambolo (or the bambosy)». Dapper (p. 20) mentionne aussi la vallée de Karomboulle comme aride et stérile. On y trouva pourtant de belles prairies et par suite une grande quantité de bœufs. Elle était située dans le sud-ouest de l'île de Madagascar. Du temps de Dapper Karomboulle ne comprenait qu'une vallée de 6 milles en longueur et 3 à 4 milles en largeur, et il ajoute que le pays voisin Mashikore avait été ruiné par la guerre. Il ne pourrait fort bien que le pays ait été autrefois beaucoup plus étendu.

Le son «mboloh» avec des préfixes, qui se retrouve encore dans Galemboulle et Manamboulle (Dapper p. 18, 11) peut donc indiquer une origine Malgache de Kanbaloh. M. Sibree nous dit que les noms des lieux à Madagascar sont libres de toute influence étrangère. Remarquons que le nom de Kanbaloh d'après cette conjecture, n'était appliqué qu'à une partie de l'île et n'a pas pu servir à indiquer l'île entière. Car il est vraisemblable que les indigènes

nes de Madagascar n'ont pas connu de nom pour l'île entière, mais qu'ils se contentaient de nommer seulement leur tribu ou le pays qu'ils habitaient. (Schneider. Madagascar dans: Indische Gids. 1884 I. p. 289).

Du temps de Mas'oudi (I p. 205, 283) Kamhaloh était habité par des Musulmans, qui vers la fin du règne des Omayyades s'étaient emparés de cette île en faisant captive la population Zindjite. Madagascar aussi a été vinté depuis un temps très reculé par des Arabes, ce qui prouve qu'ils y faisaient depuis longtemps du commerce. M. Yale (Marco Polo. II 406) raconte qu'on trouve des traces considérables d'une ancienne colonisation arabe sur les côtes de l'île, et que le capitaine Owen trouvait près de la baie de Bambelouka une population arabe dont les ancêtres s'étaient fixés dans l'île depuis un temps immémorial. v. Lindehoten dit que l'île était habitée presque entièrement par des Musulmans (p. 5) *erjok van volok die alle Mahometanen syn*.

Les produits que les Adjâb nomment comme articles de commerce de Kamhaloh se trouvent soit à Madagascar, soit sur la côte orientale de l'Afrique vis-à-vis de l'île. L'ambru est nommé par v. Lindehoten comme un produit important de Madagascar (*soek geest die see aldaar veel smake*). On y trouve aussi des tortues, et quoiqu'on n'y rencontre plus d'éléphants, ces quadrupèdes semblent avoir habité l'île du temps de v. Lindehoten. Un animal de Madagascar, le "pintala" a beaucoup de ressemblance avec le léopard: il a une peau épaisse et brune. Et quoique le léopard ne soit pas un habitant de l'île, je trouve pourtant dans un dictionnaire géographique de v. Wijk (1838) la mention des léopards à Madagascar, ce qui semble prouver qu'on pouvait y avoir des peaux de ces animaux. Et si l'on s'en dure qu'à Madagascar, situé vis-à-vis des pays des Zindjs, on pouvait facilement se procurer des esclaves de cette nation¹⁾.

D'après Mas'oudi (III, 81) Kamhaloh se trouvait à une distance de 1 à 2 jours du pays des Zindjs. C'est à peu près la distance qui sépare Madagascar de la côte d'Afrique. La largeur du canal de Mozambique, là où il est le plus étroit, est d'environ 4 degrés, soit 80 milles géographiques ou 240 milles anglais. Pour parcourir cette distance en 2 jours, il faut une vitesse de 5 milles anglais par heure, la moyenne de la vitesse d'un navire indigène. (V. plus haut p. 225). Si l'on songe de plus que les navires auront bien pris soin de faire le voyage par un vent favorable, la distance de 1 à 2 jours est assez conforme à celle qui sépare Madagascar du continent africain.

Le récit des Adjâb p. 175 peut être cité en quelque sorte à l'appui de la conjecture que Kamhaloh est identique avec Madagascar. Il prouve qu'il existait des relations de commerce entre Kamhaloh et le Japon et la Chine, et qu'une flotte japonaise pouvait faire sans trop de difficulté la traversée de son pays à Kamhaloh. Si l'on admet la conjecture, on peut expliquer ce fait de la manière suivante.

On sait qu'il existe un courant équatorial qui part de la Nouvelle-Hollande et de l'Ar-

1) Le fait mentionné dans les Adjâb que les Japonais se procuraient déjà en 834 de l'Égipe des esclaves noirs n'a rien d'étonnant. On sait par une inscription de Jave, datant d'environ 800 A.D., qu'on trouvait alors dans cette île des esclaves Zindjs (Djenggs). V. Kern dans *Verlagten en mededeelingen van de Kik. Akad van Wetenschappen. Afd. Letterkunde* 2e R. X. 92. Deux siècles au moins avant que les Adjâb fussent écrits on exportait donc déjà ces esclaves noirs à une grande distance de leur pays.

chipol indien et ne partage près du cap Delgado ($10^{\circ} 30'$) en deux courants, dont l'un va au nord jusqu'au cap Guardafui et l'autre au sud en passant par le canal de Mozambique. Ce dernier courant a joué un grand rôle dans la propagation des plantes, des animaux et des habitants de la partie sud-orientale de l'Asie à Madagascar et à l'Afrique orientale¹⁾. On peut donc supposer que les Japonais ont profité de ce courant qui les a emmenés jusqu'au canal de Mozambique. Si nous partons de cette conjecture, il faut expliquer l'expédition des Japonais en admettant que le courant les a poussés jusqu'aux Comores, et que de là ils ont gagné le Sofala des Zindja et puis traversé le canal de Mozambique pour atteindre Kanihaloh.

On pourrait peut-être citer encore comme preuve à l'appui de cette conjecture les Aïdah p. 51 et 51. L'auteur y raconte qu'un navire destiné pour Kanihaloh fut poussé par les vents jusqu'au Sofala des Zindja. Or on peut tirer de ce récit la conclusion que Sofala n'était pas trop éloigné de Kanihaloh, et qu'en tout cas le courant du canal de Mozambique a entraîné le navire. On peut bien admettre que le Sofala des Zindja commençait déjà dans le territoire actuel de Mozambique (Devic, Pays des Zindja, p. 77). Il se peut donc que le navire destiné pour Kanihaloh sur Madagascar ait été emporté par le courant sur la côte opposée de l'Afrique, soit vis-à-vis de Madagascar, soit plus au sud; mais néanmoins dans le Sofala des Zindja.

Kafu Mas'oudi (I p. 233) semble insinuer encore un autre argument à l'appui de cette conjecture. D'après ses traducteurs il dit: «Le terme de leur course sur la mer de Zindj est l'île de Kanihaloh et le pays des Sofala et des Oudj-Oudj'a situés sur les confins du Zanzibar et au fond de ce bras de mer». On peut expliquer ce récit en admettant que Kanihaloh et le Sofala des Zindja étaient situés très près l'un de l'autre. Mais la traduction ne semble pas enlever du doute; on peut tout aussi bien lire: «La fin de leur course est Kanihaloh; ils vont même plus loin jusqu'au Sofala et le pays des Oudj-Oudj'a²⁾ qui est situé aux confins ex-

1) Je dois mes informations sur les courants de la côte orientale de l'Afrique à l'obligeance de M. M. le professeur Kun et le conseiller d'État Jansen. Le dernier m'a cité le passage suivant de Cooley. (London Indian et 19^e, 1870, p. 112) «The equatorial current that runs westward into the Indian Ocean meets an easterly one after passing through the Indian Archipelago till it reaches the eastern coast of Africa. There caught in the Mozambique channel between the island of Madagascar and the continent it becomes impetuous and has at times a velocity of 8 miles an hour. Further on it shows itself in the Agulhas current of the Cape of Good Hope.»

2) C'est du pays des Oudj-Oudj'a de l'Afrique qu'il est question ici. M. de Oelez s'est avisé qu'il s'agit en fait du pays des Oudj-Oudj'a situé en Afrique en dehors du pays des Oudj-Oudj'a de l'Asie qu'il a prouvé être le Japon (V. Harcourt P.). A l'appui de cette conjecture il a cité un passage d'Ibn-el-Arabî p. 7, l. 4 disant qu'il faut distinguer entre le pays des Oudj-Oudj'a de la Chine et les Oudj-Oudj'a du sud (الودج والى الجنوب) d'où on exporte de l'or naturel.

Les Oudj-Oudj'a de l'Afrique sont peut-être les Wagogo's, tribu nègre demeurant dans le pays à l'ouest d'Uganda jusqu'à Ouyand. M. Stanley (How I found Livingstone, 3^e ed. London 1873 p. 249) les a décrits. Les limites du pays données par Mas'oudi (V. ci-dessus) sont assez confuses; néanmoins il ressort de sa description que le Sofala des Zindja et le pays des Oudj-Oudj'a de l'Afrique sont situés environ à la même hauteur. Comme le Sofala des Zindja commençait déjà à Mozambique et comme il est bien certain que du temps de Mas'oudi on ne connaissait pas au juste les limites du pays des Oudj-Oudj'a, il n'est pas du tout improbable que Mas'oudi ait voulu parler des Wagogo's qui véritablement se trouvent sur les confins extrêmes du pays des Zindja.

trêmes du pays des Zindjs et à la partie inférieure de la mer des Zindja." La seule conclusion qu'on peut donc tirer de ce récit, c'est que Sofala était situé plus au sud que Kanbaloh. En admettant que Mas'oudi savait que le Sofala des Zindjs commençait dans le Mozambique, on est forcé de reconnaître que Kanbaloh ne pouvait pas se trouver sur Madagascar, puisque cette île est située vis-à-vis du Mozambique. Mais je doute fort que Mas'oudi ait voulu indiquer ici les limites du pays des Zindjs; il raconte seulement que les marins poussaient très en avant, et qu'ils venaient aussi le pays si grand et si peu connu du Sofala et qu'ils se rendent même dans le pays presque fabuleux des Onâq-Onâq's de l'Afrique; pays situé à une distance énorme et à peine connu de nom. Vu les données très imparfaites et superficielles et par suite très confuses dont Mas'oudi pouvait disposer ici, je suis d'avis que nous n'avons pas le droit de tirer quelque conclusion de ce récit quant à la situation de Kanbaloh.

Quoique je ne veuille point nier l'importance relative des arguments allégués ci-dessus, je suis néanmoins d'avis qu'on peut citer des preuves beaucoup plus fortes en faveur d'une conjecture suivant laquelle il faut chercher Kanbaloh plus au nord que sur l'île de Madagascar. M. Yule (*M. Polo*. II. p. 407) a déjà exprimé l'opinion que Kanbaloh serait Pamba, île située près de la côte de Zanguebar. En effet il faut chercher Kanbaloh bien près de Pamba, c. à d. sur l'île de Zanzibar. Je dois cette conjecture à M. de Goeje: comme on verra plus loin, il m'a fourni quelques preuves importantes à l'appui.

Déjà le récit des Adjâib p. 177 semble indiquer pour Kanbaloh une position plus au nord que celle de l'île de Madagascar. L'auteur y raconte que les navires partis pour le Sofala des Zindjs sont souvent entrainés par les vents et les courants au pays des noirs anthropophages ¹⁾ qui demeurent à une distance de 1500 parasanges de Kanbaloh. Or cette distance est impossible à admettre aussi bien pour Zanzibar que pour Madagascar. Mais comme nous l'avons déjà prouvé (*V. Glossaire* sous *الم*) il faut lire ici 1500 milles, soit une distance de 25 degrés environ. Si Kanbaloh était situé sur Madagascar, les navires auraient été entrainés jusqu'à l'extrême sud de l'Afrique. Quoiqu'à la rigueur on pût admettre que le courant du canal de Mozambique, qui se fait sentir le long de la côte orientale de l'Afrique au sud du cap Delgado ait

Il reste pourtant des difficultés à résoudre. Ibn-al-Fakih dit que l'on exporte de l'or mauvais de chez les Onâq-Onâq's. On ne trouve pas d'or dans le territoire des Wagogo's. Remarquons d'abord que la mention de l'or mauvais nous avertit que nous ne sommes pas dans les régions véritablement aurifères, et de plus qu'autrefois on ne savait pas au juste où étaient les limites des districts de l'Afrique producteurs de l'or, puisque du temps de Dapper on s'imaginait la partie de l'Afrique, habitée c. a. par les Wagogo's comme très riche en or. Cet auteur (I l. p. 661), qui certes était mieux renseigné que Mas'oudi, parle de la ri- chesse en or du pays de Monomoy ou Nimeomaye. Suivant lui ce pays est situé très loin dans l'inté- rieur et vis-à-vis des royaumes de Mombasa, Quiloa et Melinde, ayant au nord l'Abyssinie et le royaume de Makoko, au sud Monomoye et Mozambique, à l'orient Mombasa et Quiloa et à l'occident le Nil entre 2 lacs. Mais je ne saurais résoudre le problème, de quelle manière les Arabes ont pu entendre parler d'une tribu nègre, demeurant dans l'intérieur du pays, et qui avait que deux relations, n'étant pas en communication directe avec les habitants de la côte, et ne faisant pas de commerce avec les ports de la mer de l'Inde.

1) Ce sont sans doute les nègres anthropophages (*anthropophagi*) de Ptolémée qui demeurent dans le pays situé au golfe entre Rhapta et Prasna. *V. Ptolémée* I l. p. 115 (*Lib. IV. Cap. IX*).

emporté les navires si loin, il faut avouer qu'il est bien plus probable que cette distance doit être comptée d'un pays situé plus au nord et que par suite la conjecture de M. de Goeje est plus probable. Seulement il faut observer que l'auteur des *Adjàb* nous avouait qu'il n'a pas pu s'en procurer à sources sûres, puisqu'il ajoute: «Dieu seul sait la vérité!» A vrai dire il lui aurait été impossible de fournir des données certaines, puisque les marins tombés dans les mains des anthropophages n'ont eu que peu de chance de retourner dans leur patrie.

Mais ce récit contient une autre particularité d'une grande importance. L'auteur y raconte le fait qu'il existait de son temps un rendez-vous de navires à 800 milles ⁽¹⁾ au delà (donc au sud) de Kanbaloh, soit environ 13 degrés. Or il semble peu probable qu'un tel rendez-vous existât déjà dans le X^e siècle avant l'ère au sud de l'Afrique qu'il faudrait l'admettre, si nous plaçons Kanbaloh dans l'île de Madagascar, tandis que la difficulté est beaucoup moindre si nous identifions Kanbaloh avec Zanzibar. Du temps des Grecs on naviguait déjà vers Prasum, situé au sud de Rhapta²⁾, qui était le lieu le plus éloigné connu. D'après M. Henry E. O. Neill (*The ancient civilisation, trade and commerce of eastern Africa*; dans *The Section Progr. magazine*, Febr. 1886, p. 107) on doit chercher cette ville dans le Mozambique à 15°30' ⁽³⁾. D'après lui il ne semble guère douteux que Prasum fût le dernier établissement des Arabes sur la côte orientale de l'Afrique. En voyageant sur cette côte il rencontrait beaucoup de ruines qui se distinguaient des édifices laissés par les Portugais et qui, suivant les indigènes, avaient été construits par les Arabes longtemps avant l'invasion des Portugais. Les ruines situées le plus au sud ne trouvaient près de la baie Fernao Veloso; jamais M. O' Neill n'en a rencontré au sud de Mozambique, quoiqu'il ait visité chaque partie de la côte entre Mozambique et le Mombasa.

Au premier abord on pourrait tirer un argument pour l'identité de Kanbaloh avec Zanzibar de la citation suivante de Mas'oudi. (L. p. 305). «Le Nil pourroit se marier à travers ce pays du Zindj qui avoisine le pays des Zindje et donne naissance à un bras qui va se jeter dans la mer des Zindje. Cette mer est celle de l'île de Kanbaloh». On pourrait soutenir que Mas'oudi, en plaçant Kanbaloh à la même latitude qu'un bras du Nil, n'a pas pu songer à Madagascar, il situe bien plus au sud. Reinaud semble avoir été de cet avis quand il disait (*Abou'l-feda. introduction* t. I, p. 11). «d'où l'on pouvait induire que Kanbaloh se trouvait aux environs de Magadoxo». Mais je ne crois pas que nous puissions attribuer quelque valeur à ces récits, vu les notions très vagues que Mas'oudi avait du cours du Nil. On a peut-être considéré dans son temps que chaque grande rivière de la côte orientale de l'Afrique était un bras du Nil; il se peut même que la rivière, dont il est question chez Mas'oudi, fût le Sambou, ce qui serait un argument en faveur de la thèse que Kanbaloh se trouvait sur Madagascar. Du temps de v. Linneboen on pensait encore que le Nil et le Sambou (qu'il nomme le Nigre) avaient leur

1) Sans doute il faut lire aussi «milles» au lieu de «paragones».

2) D'après M. O' Neill la situation de Rhapta est encore incertaine, mais il ajoute qu'il est bien probable qu'on doit chercher ce port à la latitude de Quilon. v. Linneboen (*Linneboen*, p. 8) dit expressément «Quilon nous-même autrefois Rayn».

3) Zanzibar est situé à 6 degrés. En admettant que le rendez-vous fût dans les environs de Prasum, il y a entre ces deux lieux une distance de 10 degrés environ, ce qui ne diffère pas trop de la distance des Adjâb.

source commune dans un grand lac. (Bij desolide (Sofala) is een seker mijne genaemt Monomotapa, in welck laet leet een groot Laeck waer tyt men seyt die Revier Nilus haren oorspronck te hebben, alsook die groote ende vermaarde Revier van Ouama ofte Niger, die tussehen Sofala en Moeseambique in die see loopt." Itinerario, p. 7).

Je ne saurais non plus attribuer une grande valeur au passage suivant de Kaswint cité par M. Yule. (M. Polo. II. p. 407) «Then it (the Ocean) extends to the sea known as that of Berbera and stretches from Aden to the furthest extremity of Zanzibar; beyond this goes no vessel on account of the great current." Il ne peut pas être question ici de l'île de Zanzibar, puisque nous savons que les navigateurs arabes poussaient plus loin que cette île.

Mais les arguments suivants, qui me sont communiqués par M. de Goije sont bien plus importants. Ils reposent sur le passage suivant de Makrizi (Édité Boulaq. I. p. 117). ولما من طوى

بلاد الرّيح منهم اخبرنى عن مسيرهم في بحر الصين الى بلاد الرّيح بالبحر الشمالى مسالحين للجناب انشرفى من حربه مصر حتى انتهوا الى موضع يعرف برأس حرقى (حرقى. lis.) وهو صدهم آخر حربه مصر فسطون كوكبا بهلون به ففصلون العرب في يمدون الى البحرى ويصير انشبال في وجوههم حتى نزلوا الى فسله (فسله. lis.) من بلاد الرّيح وفي مدنه مملكتهم ويصير قتلهم للصله

Quatrecent a donné de ce passage la traduction suivante (Mémoires. II. p. 22) que j'ai modifiée légèrement. «Des voyageurs qui ont parcouru le pays des Zindys m'ont donné le détail de la route qu'il tiennent pour y arriver. Ils naviguent sur la mer de Ohmo, à l'aide du vent du nord, en obtenant le rivage oriental de la presqu'île d'Égypte, jusqu'à ce qu'ils atteignent le lieu appelé Bas Djafary (lis. Hafoum) qu'ils regardent comme l'extrémité de la presqu'île d'Égypte. De là, fixant les yeux sur une étoile qui les guide dans leur marche, ils s'avancent vers l'occident ¹⁾, ensuite ils vont en pleine mer et puis il tournent droit au nord ²⁾ et suivant cette direction jusqu'à ce qu'ils arrivent à Kahilah (lis. Kanbaloh) dans le pays des Zindys qui est la résidence du prince. Lorsqu'ils se trouvent à Kanbaloh, leur gîte ou faisant la prière est dans la direction de Djedda." Abou'l-feda (II. B. p. 127) dit aussi que Kanbaloh est la capitale du roi des Zindys. Or il faut avouer qu'il n'est guère vraisemblable que la résidence d'un roi des Zindys eût été sur l'île de Madagascar; il est bien plus probable qu'on ait indiqué un prince de Zanzibar par ce nom.

Taqout (IV. F. 11) dit la même chose d'une île qu'il nomme لندجوتا, Lendjotya. Il dit: «c'est une grande île du pays des Zindys où reside leur roi. Des vaisseaux de tout pays y abordent. Ses habitants ont été actuellement transportés sur une autre île nommée Tambaton peuplée par des Musulmans". On ne peut pas douter que cette île ne soit Zanzibar qui de nos jours encore se nomme Angouya dans la langue des Souahélis, tandis que Tambaton est Tombat,

1) Sans doute c'est la Croix du sud qui les a guidés. On la découvre à 5°.

2) L'Itinéraire offre ici une grande difficulté. On peut très bien comprendre que les navires, en passant le cap Hafoum ont pris une direction sud-ouest, et qu'après ils sont entrés en pleine mer. Mais il est bien difficile d'expliquer pourquoi ils sont allés dans une direction nord pour gagner Kanbaloh, puisque sans aucun doute la situation de ce pays était au sud. Peut-être que les courants les ont forcés de faire un grand crochet pour gagner ce pays.

petite île près de Zanzibar sur laquelle les Arabes ont eu longtemps un fort¹⁾. (Devis. Pays des Zindj, p. 79). Sans doute l'île d'al-Andjohah²⁾ (الانجيد), citée par Edrisi (I. p. 59), avec la capitale al-Angouya (الانجود) Ha. الانجود est aussi l'île de Zanzibar. L'île de Zanedj (Ha. des Zindj) nommée par Edrisi (I. p. 61) الانجيد, al-Anfrandje, est aussi assurément cette même île الانجيد, al-Angouya ou Zanzibar. Nous avons donc d'importantes données pour admettre l'identité de Kanbaloh avec Angouya ou Zanzibar. Mais il y a plus encore. Yaqout raconte qu'Angouya était déserte de son temps et le même fait est relevé pour Kanbaloh par Ibn Muhl (Abou'l-feda. II. 2. p. 127 « florissante jadis elle est aujourd'hui ruinée ») et dans le rompenduq d'Ibn Yaqout (الآن حرب يابى إليها من اجم من المراكب واحلجى) « florissante jadis elle est aujourd'hui déserte. Les rubseaux y vont pour prendre de l'eau et du bois. » On avouera qu'il serait bien étrange que ces auteurs racontassent les mêmes choses de deux îles différentes. On fera donc bien d'admettre avec M. de Gujze que Kanbaloh et Zanzibar sont identiques. Les articles de commerce qu'on trouve à Kanbaloh suivent les Adjâh se rencontrent aussi à Zanzibar. Du temps de Marco Polo (II. p. 104) cette île était un marché important pour l'ivoire et l'on y trouvait aussi de l'ambre. Quant à l'échelle de torin, la proximité de l'embouchure rend vraisemblable l'opinion que Zanzibar était un marché de ce produit. Edrisi (I. p. 57) raconte que les habitants de Mombasa, pays voisin de Zanzibar s'occupaient de la chasse des tigres (panthères). Il est donc vraisemblable qu'ils apportaient les peaux sur le marché alors florissant de Zanzibar.

Maroudi (I. p. 205) évalue la distance entre Oman et Kanbaloh à 500 parassegues environ, soit 20 degrés. Ce calcul nous approche plus de Zanzibar que de Madagascar, quoique l'évaluation ne se rapporte pas exactement au premier pays. Mais l'auteur dit lui-même qu'il ne s'agit que d'une simple conjecture d'après ce que disent les marins. La notice d'Edrisi que l'île de « نبالا » déserte sans ombrage d'arbres, était située à 2 journées par mer de Bab-el-mandeb, peut avoir été la conséquence d'un malentendu, puisqu'il ne connaissait Kanbaloh que par les livres; ou bien il s'agit chez lui d'une tout autre île. Remarquons enfin que Madagascar était vraisemblablement connu sous le nom de جزيرة القمر l'île de l'Osier (ou l. de la lanne). Comparons Ha. Nald dans l'introduction d'Abou'l-feda COOK VII a. a. où il est parlé sans doute de Madagascar; Yaqout. IV p. 66, 17 a. n.; Abou'l-feda. I. p. 82; Makrûd. Ah'd'ullailif. p. 7. Dans ce cas il n'est guère probable que l'île eût porté aussi le nom de Kanbaloh³⁾.

Si nous admettons la conjecture que Kanbaloh est l'île de Zanzibar, on peut expliquer le récit de l'expédition des Japonais de la manière suivante. Après avoir profité du courant connu, ils ont pillé les Comores, puis ils ont abordé le Mozambique (Sofala des Zindj) et de là gagné le Zanzibar en se tenant près de la côte.

Mais cette solution, toute vraisemblable qu'elle me semble, offre encore quelques difficultés,

1) Edrisi (I. 59) place cette île à une distance de 100 milles d'al-Bâyas ou al-Bâas, qui est situé à une distance de 5 journées par terre et de 150 milles par mer de Mombasa (I. p. 57). D'après lui cette ville est la dernière dépendance des Zindj; elle touche au Sofala. Si nous pouvons ajouter foi à ce récit, il confirme l'assertion (V. plus haut p. 281) que le Sofala des Zindj commence beaucoup plus au nord que le Bambou. Le récit d'Edrisi (p. 59) est bien confus; j'y reviendrai plus loin p. 284.

2) Néanmoins on pourrait encore supposer que l'île entière ait porté le nom d'île de Omar et qu'un royaume ou une ville de l'île ait été connue sous le nom de Kanbaloh.

lorsqu'on la compare avec les données d'Abou'l-feda et d'Édrisi. Abou'l-feda parle deux fois de l'île de Kanbaloh. Son premier récit (II. p. 81) n'offre rien de saillant, il dit seulement d'après Édrisi que c'est par la mer de Berbera qu'on se rend à l'île de Kanbaloh occupée par les Zindjs et où se trouvent des Musulmans.

Au contraire le second passage de cet auteur (II. 3. p. 137) est bien plus important. Il dit : «D'après le Qanoun 52° de longitude et 8° de latitude. Au sud du premier climat. Dans le golfe de Berbera 1) On lit dans l'Atwal de Faras : «Kanbaloh est la capitale du roi des Zindjs.» Ibn Saïd dit qu'entre cette île et Fâqati (ou Bâqati) il y a deux degrés et demi et que le point extrême méridional de l'île de Kanbaloh est sur le même méridien que Fâqati. Kanbaloh ajoute-t-il a environ deux degrés de longueur et autant de largeur." Ces données offrent des difficultés insurmontables. La grandeur de l'île de Kanbaloh (3 degrés carrés) ne se rapporte ni à Zanzibar, qui est plus petite, ni à Madagascar qui est beaucoup plus grande. Les 8 degrés de latitude ne nous mènent ni à Zanzibar, ni à Madagascar, quoiqu'il faille avouer que cette distance se rapporte mieux à Zanzibar qu'à Madagascar.

Mais les degrés de longitude données par Abou'l-feda nous laissent tout à fait dans l'obscurité. On sait (Abou'l-feda. Introduction. p. CXXXIV. s. a.) qu'il est très vraisemblable que le premier méridien d'Abou'l-feda passe par le Cap Vert. D'après ce compte la longitude de Kanbaloh serait à peu près la même que celles d'Alexandrie et d'Assouan, ce qui est inadmissible. On voit néanmoins que telle est l'opinion d'Abou'l-feda, puisqu'il donne pour Alexandrie (II. p. 165) d'après l'Atwal 51°54' long.; 30°58' lat.; d'après le Qanoun 52° long., 30°58 lat.; d'après Ibn Saïd 51°20' long.; 31°31' lat.; d'après le Roum 51°30' long. et 31°5' lat. Pour Assouan d'après l'Atwal 53° long.; 22°30' lat.; d'après le Qanoun et le Roum 56° long., 22°30' lat.; d'après Ibn Saïd 57° long. et 23° lat.

Voyons maintenant si la position vis-à-vis de Bâqati donne des résultats plus satisfaisants. Voici les détails donnés par Abou'l-feda et par Édrisi sur la situation de cette ville.

Abou'l-feda (II. p. 211). «La première ville qui se présente dans la partie de l'Abyssinie qui est située sur la mer de l'Inde du côté de l'occident est Pata (Bathé). Le nom de cette ville, suivant Ibn Saïd, se trouve souvent dans la bouche des Abyssins qui viennent dans nos contrées; elle est située à 2° de l'équateur sous le 64°30' de longitude. Au nord, à la distance de 100 milles, est la ville abyssine de Bakethy; la situation de celle-ci est sur un golfe qui s'avance, à l'ouest, dans les terres à la distance d'environ 50 milles. Plus au nord est la ville de Mankouba, sous 65° de long. et 8°30' de latitude. On trouve, à l'extrémité du golfe, la montagne de Makrou, qui s'avance dans la mer. Plus au nord est la ville de Zeyla".

Édrisi (Trad. de Goege, dans «Description de l'Afrique et de l'Espagne par Édrisi, ed. R. Dossy et M. J. de Goege". Leide. 1866 p. 80, 82). «De Zeyla à Mankouba 5 journées à terre. De Mankouba à Assat 4 journées par terre. D'Assat à Bâqati 5 journées. Bâqati est une très petite ville ou plutôt un gros bourg non entouré de murs, mais construit sur une colline de sable à une portée de flèche de la mer. Ses habitants voyagent peu et ne voient aborder

1) Plus haut il dit avec plus d'exactitude que c'est par la mer de Berbera qu'on vient à Kanbaloh. Il faut observer de plus que le golfe de Berbera est considéré par Abou'l-feda comme plus grand qu'il ne l'est réellement.

chez eux que peu d'étrangers à cause du défaut de ressources de ce pays. Les objets de commerce y sont apportés du dehors. Les plaines y sont arides, les montagnes sont nues et dépourvues de toute végétation. Excepté ce qui se trouve dans le voisinage de cette ville, on ne rencontre plus aucun village ni champ cultivé en allant dans la direction du midi. La seule industrie et le seul commerce consistent dans l'élevé et la vente des chameaux. A 8 journées de Bâqati on trouve Battâ, dont le territoire touche à celui de Berbera, pays dont le premier village est Djowi (Bonder Gori) qui n'est pas très éloigné de Battâ. Et plus loin : « L'Abyssinie confine du côté de la mer avec le pays de Berbera qui aboutit aux Abyssins et où l'on trouve un grand nombre de villages dont le premier est Djowa. De là à Bâqati on compte 6 journées; à Battâ du côté 7. La ville de Battâ, dont nous avons fait mention ci-dessus, est située au delà de la ligne équatoriale à l'extrémité des terres habitées. »

Commençons par fixer la position de Battâ. Je ne doute pas que ce Battâ soit le pays de l'Ati nommé par v. Linnehoten (*Itinerario*, p. 8) et décrit par Dapper (l. I p. 680), situé à la baie de Formosa à 2 degrés environ au sud de l'équateur. Car il ressort et du récit d'Abou'l-feda et des indications, du reste assez contradictoires, d'Edrisi que telle était la situation de Battâ. On ne peut pas opposer à cette conjecture le fait qu'Edrisi raconte ailleurs, que le territoire de Battâ touche à celui de Berbera, et cela près de Bender Gori. Car il nous dit plus tard expressément qu'il y a une distance de 7 journées entre Bender Gori et Battâ et que c'est l'Abyssinie qui confine avec le pays de Berbera, tandis que nous savons par Abou'l-feda que Battâ (l'Ati) était la première ville (c'est à dire située la plus au sud) d'Abyssinie. Il ne peut même que l'erreur d'Edrisi repose sur le fait mentionné par Ibn Seld, que les Abyssins venant dans le nord de l'Afrique, parlaient beaucoup de Battâ et que par suite le premier auteur a pensé que c'était une ville des Abyssins assez proche du pays connu de Berbera. Mais un peu plus loin il dispose de meilleures données, qui sont en harmonie avec celles d'Abou'l-feda : il place Battâ au delà de l'équateur et à 7 journées du pays de Berbera. Or, comme il y a une distance d'environ 14 degrés entre Battâ et le cap Guardafui, où finit le pays de Berbera, et que, d'après le compte que nous avons fait plus haut (et qui est confirmé pour la côte orientale de l'Afrique par Guillaum. V. plus bas p. 283.) un navire peut parcourir 100 à 120 milles par jour, soit 2°, il faut justement 7 jours pour arriver à 2° au sud de l'équateur, dans le pays de Battâ.

D'après Abou'l-feda, Bâqati est situé au nord de Battâ, à une distance de 100 milles, ou d'une journée. Ce fait est confirmé par Edrisi qui dit que de Djowa à Bâqati il y a 6 journées, et à Battâ 7 journées, soit une différence d'une journée. Il est vrai qu'ailleurs Edrisi raconte qu'il y a 8 journées entre Bâqati et Battâ, mais là il commet certainement une erreur. S'imaginant que Battâ était situé près de Bender Gori et se rappelant que Bâqati était situé à 7 ou 8 jours du pays de Berbera, il aura pensé que c'est aussi la distance entre Battâ et Bâqati; mais un peu plus loin il corrige lui-même cette erreur.

Nous craignons de nous tromper, nous pouvons donc admettre que Bâqati était situé près de l'équateur, puisque la ville était à 100 milles au nord de Battâ, qui se trouvait à 2° au sud de l'équateur. D'après Ibn Seld, Kanbaloh était situé à une distance de deux degrés ou demi de Bâqati. Cette distance qui exalait tout à fait Madagascar, ne nous porte pas non plus exactement à Zanzibar, mais nous en amène bien près.

Je rapprocherai maintenant quelques évaluations de temps concernant les courants du long de la côte orientale de l'Afrique, se trouvant chez Mas'oudi et Ibn al-Fakih, avec celles publiées par Guillain et d'autres voyageurs modernes. J'ajoute qu'il m'a été impossible d'en tirer quelques conclusions sur la situation de Kanbaloh.

Mas'oudi (L p. 231) «La mer de l'Inde ou d'Abyssinie» forme sur les côtes d'Abyssinie un canal qui s'avance dans la contrée de Berbera, portion du pays habité par les Zindje et les Abyssins. Ce canal, connu sous le nom de Berberi, a 500 milles (parasanges) de longueur, et sa largeur, d'une rive à l'autre est de 100 milles.... Les pilotes de l'Oman traversent ce canal pour gagner l'île de Kanbaloh, située dans la mer des Zindje. ... Ces mêmes marins de l'Oman prétendent que ce détroit de Berberi, qu'ils désignent par le nom de mer de Berbera et de pays de Djafoona est d'une étendue plus grande que celle que nous venons d'indiquer, ils ajoutent que ses vagues ressemblent à de hautes montagnes, et ils les nomment des vagues aveugles, sans doute parce que, après s'être enfilées comme d'énormes montagnes, elles se creusent en forme de profondes vallées; mais elles ne se brisent pas et ne sont jamais couvertes d'écume, comme on le remarque dans les autres mers. Ils leur donnent aussi le nom de vagues folles... Le terme de leur course sur la mer des Zindje est l'île de Kanbaloh».

Je crois que Mas'oudi ne parle pas ici seulement de la mer d'Aden qui porte ordinairement le nom de canal de Berberi, mais qu'il décrit aussi la course des navires au sud du cap Hafoun, et qu'il parle du courant qui va du nord au sud le long de la côte orientale de l'Afrique¹⁾. Or comment expliquer que les marins d'Oman traversaient ce canal pour gagner Kanbaloh? De plus, le récit même semble indiquer que les marins d'Oman, qui prétendent que le canal a une plus grande étendue que celle donnée par Mas'oudi, ont voulu parler de la mer de l'Inde où ils entraient après avoir passé le cap Guardafui. Et si l'on trouve curieux qu'ils aient parlé d'un canal, étant en pleine mer, je renvoie le lecteur au récit suivant d'Ibn al-Fakih (L I p. 171) qui sans doute décrit la mer des Indes le long de la côte de l'Afrique et en parle comme d'une tranchée «La mer des Zindje est une tranchée (جند) profonde et large avec de grandes vagues, sur lesquelles souffle un vent fort. Le voyage d'Oman jusqu'au pays des Zindje dure 2 mois²⁾, parce que la mer est profonde, le vent fort et les vagues énormes, et parce que les pays des Zindje offrent si

1) Peut-être que c'est aussi le cas pour le canal Berberi d'Abou'l-feda (L p. 50), par lequel on se rend à Kanbaloh. Peut-être qu'il faut lire ici (comme aussi chez Mas'oudi) 500 parasanges au lieu de milles. Mais il se peut aussi que la longueur nommée ne se rapporte qu'à la mer d'Aden propre. Mais si l'on rapproche le passage de Mas'oudi (I 205) qui raconte d'après une capture de navire, que la distance entre Oman et Kanbaloh est de 500 parasanges, on sera peut-être enclin à accepter cette conjecture que je dois à M. de Goeje. Là aussi il est question d'un fort courant dans la mer des Zindje qui est difficile à couper à cause de sa rapidité existante.

2) A moins que d'admettre, que les navires s'ajournaient longtemps sur la côte d'Arabie, ce qui, du reste me semble très probable, je ne puis pas expliquer la longue durée de ce voyage, qui est décrit comme très rapide et durant lequel on ne s'arrête pas sur la côte de l'Afrique. Les intervalles de temps cités concernant le voyage du pays de Berberi jusqu'à Batta et Bagaï, ainsi que les données qui nous sont fournies relativement à la vitesse moyenne d'un navire indigène ne s'accordent nullement avec le récit d'Ibn al-Fakih. Du temps de Ptolémée on n'avait besoin que de 30 à 25 jours pour naviguer du cap des Aromates jusqu'à Rhaphia. V. O'Neill. p. 107

peu de profits qu'on ne bâine pas les voiles (qu'on ne s'y arrête nulle part). Les marins suivent toujours la direction de la corde (vont en ligne droite) et jamais la courbure de l'arc; ils ne gagnent pas de caillottes à leurs mains qui jamais ne sont onflées par le travail. Par suite le voyage de (Bakra) au pays du Zindja est plus court (que d'Oman à la Chine)".

A ce qu'il me semble, il résulte des passages cités que les marins d'Oman faisaient le voyage aux pays du Zindja en profitant d'un vent très vif et d'un courant qui se faisait sentir du nord au sud et qui était tellement fort que les marins empruntaient la partie de la mer dans laquelle ils naviguaient à un canal ou à une tranchée qu'ils traversaient. Or il résulte de la description que M. Guillemin a donnée de la côte orientale de l'Afrique (Documents sur l'histoire etc. de l'Afrique orientale, I. p. 26 citée par Fabricius Périplus p. 126) qu'il y existe réellement un courant très fort, allant dans le même sens que le vent. « Dans le golfe étendu » dit-il « on d'un bon terrain, du détroit au cap des Aromates, la mousson de l'est se fait sentir dans la première quinzaine d'octobre, et les bateaux qui vont à l'est de ce cap doivent avoir dépassé son méridien avant le 1^{er} novembre. C'est aussi à partir de la même époque qu'on peut descendre au sud, c'est-à-dire avec la mousson de nord-est, qui souffie du nord-est à l'est jusqu'à la mi-avril, sans interruption ni changement de direction ¹⁾, et même avec une intensité assez égale pour permettre de calculer, très approximativement, des distances d'après le nombre de journées mises à les parcourir. C'était donc durant la mousson de nord-est que les bateaux de la mer Rouge destinés pour la côte orientale d'Afrique descendaient le long de cette côte. Notons de suite, comme conséquence de cette première donnée, que les seuls vents de vent qu'ils pussent à craindre ne pouvaient venir que de la même partie de l'horizon, et qu'ainsi, lorsqu'ils relâchaient pour cause de mauvais temps, ils devaient le faire en des montagnes abrités du nord à l'est. Pendant les mois de novembre, décembre, janvier et la moitié de février, la force de la brise est telle en temps ordinaires, qu'elle ferait filer de 2,5 à 3 milles par heure au bateau de la plus médiocre construction, sous la plus prudente voilure. En outre le courant qui suit la direction générale de la côte, dans le même sens que le vent, a une vitesse moyenne de 1,3 milles par heure, depuis Ras-Hafoun jusqu'à une centaine de lieues plus loin que Ras-Agoud; et au delà de ce dernier jusqu'au cap Deigalo, sans même que le vent cesse d'être modéré, cette vitesse n'est pas moins de 2 à 3 milles à l'heure. Dans le parcours du premier espace, le mouvement de progression du bateau supposé atteint ainsi 4 milles à l'heure; dans le parcours du second espace, il doit atteindre au moins 3 milles. Nous comptons donc, dans le premier cas, 96 milles pour une course nycthémerale (de nuit et de jour) et 48 milles pour une course de jour; dans le second cas 120 milles ou 60." »

Je ne crois pas que ces faits nous avancent beaucoup quant à la position de Kanbeloh. Car il est possible que les marins arabes aient profité de ce courant, mais qu'ils soient restés

1) « Le calme et les brises variables qu'on éprouve ordinairement dans la mer de l'Inde, aux environs de l'équateur, ne se produisent pas le long de la côte et jusqu'à une distance d'au moins 20 ou 25 lieues au large. Ils se terminent au dedans de cette limite, ce que font et faisaient autrefois, à plus forte raison, sous les bateaux naviguant dans ces parages, on continue donc de recevoir le vent de la mousson ». Je crois que le canal ou la tranchée des auteurs arabes cités n'est que la mer en dedans des limites dont parle M. Guillemin.

au nord du cap Delgado; néanmoins il se peut tout aussi bien qu'ils aient poussé plus en avant, en profitant du courant connu au delà de ce cap, pour aller plus loin. Seulement, s'ils suivaient ce dernier cours, il semble plus probable qu'ils aient cherché un port sûr situé à la côte d'Afrique, plutôt que de traverser le canal de Mozambique pour gagner Madagascar. Je dois cette remarque à M. Jansen qui m'a cité un article de M. O' Neill dans les *Proceedings R. Geogr. Soc.*, June 1885. (Some remarks upon Nakala and other ports on the northern Mozambique coast) où il est parlé des beaux ports sur cette côte.

Il faut revenir encore un moment sur le passage cité d'Édris (I. p. 59), qui donne lieu à une confusion désespérante. Il y parle des îles الرانج (الراج, رانج) al-Ranedj, parmi lesquelles il nomme Charbona سربو شربو (شربو, شربو). Il est hors de doute que ces îles étaient situées près de la côte orientale d'Afrique, puisqu'elles contiennent aussi al-Anjebah avec Angouya, et qu'elles étaient près de la côte des Zindja. Il semble probable qu'on nommait les îles, situées à l'occident des Maldives, الرانج al-Ranedj, — îles de coco —, et qu'on y comptait aussi l'île de Madagascar. Dimachqi (p. 107, trad. p. 208) dit expressément que les îles de Zabedj, — qu'il faut lire ici Ranedj — sont aussi appelées d'après le cocotier qui y croît. Encore de notre temps رانج se traduit par «motx de Madagascar.» (Dow sur l'autorité de Boother. Supplém. sous رانج)

De cette conjecture, que je dois à M. de Goege, il s'ensuit qu'en dehors de Sorbosa sur Sumatra il existait encore une autre île qui portait à peu près le même nom, et qui serait peut-être Madagascar. J'ai déjà remarqué plus haut (p. 249) que cela résulte aussi des données de quelques auteurs arabes en dehors d'Édris. Mais je ferai remarquer en même temps que ce dernier auteur ne distinguait pas bien entre les îles رانج et زابدي (Zabedj et Ranedj)¹. Car en même temps qu'il parle du dernier groupe, il raconte une anecdote sur une émigration de Chinois vers رانج, à une époque où l'état des affaires de la Chine fut troublé par les rebellions. Ce رانج, (p. 60) ne peut être une île africaine, mais c'est bien de Zabedj qu'il s'agit. Car jamais les Chinois n'ont émigré en Afrique, tandis que les relations entre Java et la Chine étaient très fréquentes. De plus le Mokhsar A. raconte cette même histoire, mais dans des termes qui ne permettent pas de douter que ce ne soit à Java (Zabedj) qu'elle se rapporte²). Si donc nous devons admettre la conjecture qu'Édris, en parlant des îles Ranedj avait en vue les îles de la côte d'Afrique, il faut reconnaître en même temps qu'il n'avait pas d'idées bien claires là dessus et que vraisemblablement il commettait l'erreur, qui a été partagée par Ibn Saïd (Introduction d'Abou'l-feda p. CCCCXVI) à savoir que l'île de Madagascar s'étendait à l'orient jusqu'à Ceylan, de sorte qu'une confusion entre les îles Ranedj et la Zabedj était inévitable. —

1) C'est aussi le cas pour Dimachqi p. 107 et 108.

2) Comme il est très probable que cette île est Java, il me semble que le volcan situé près de cette île (Édris I. p. 60) n'est autre que l'île volcanique mentionnée par d'autres auteurs arabes près de Zabedj (Ibn Khordadbeh p. 288. Mokhsar A. trad. p. 279. Relation II. p. 194), peut-être l'île de Krakatau.

Excursion F.

LE JAPON CONNU DES ARABES

—

M. J. DE GÖTTJE ¹⁾.

—

Pendant une période de deux siècles, du VII^e au IX^e, correspondant à l'époque florissante du Khalifat arabe et de la dynastie des Tang en Chine, le commerce entre ce dernier pays et les ports du golfe persique Bassa et Siraf était très animé. Au commencement de cette période ce sont surtout les navires chinois qui y prennent part: ils viennent jusque dans le golfe persique, ou tout au moins ils apportent leurs marchandises jusqu'à Ocylos. Plus tard leur nombre fut dépassé par celui des navires arabes-persans. Comme M. von Richthofen (China. I. p. 569) nous l'apprend, on ouvrit à Canton vers l'an 700 un marché pour les étrangers; un fonctionnaire impérial y fut chargé de prélever les droits d'importation. Dans le courant du VIII^e siècle on vit s'établir en cette ville un grand nombre de négociants arabes et persans. Mais ceux-ci s'aperçurent bientôt que Canton se trouvait trop éloigné des contrées riches et fertiles que parcourt le Yang tsé et en 785 tous les étrangers l'abandonnèrent pour aller s'établir à Khân fou, port situé un peu au sud de Kianghaï. Cette place prospéra avec une rapidité telle qu'en 878, d'après Abou Zéid (Relatium. I. p. 64. II. p. 11¹), on pût y compter une population d'environ 180.000 mahométans, juifs, chrétiens et magos. Mas'oudi I. p. 303 évalue ce nombre à 200.000 personnes; Imho-L-Atthar VII, p. 221 parle seulement d'un nombre très grand d'étrangers. Mais pendant cette même année cette prospérité, cette richesse furent tout à coup anéanties. Un rebelle chinois conquit la ville, fit massacrer les étrangers et arracher les plantations de mûrier, ce qui ruina complètement le commerce des soies. A partir de cette époque on vit bien quelques négociants s'établir en Chine et y faire fortune, comme le juif qui en 882 partit de l'Oman vers la Chine et qui revint 30 ans plus tard avec de grandes richesses (Merveilles de l'Inde, p. 92 et suiv. Adjâib, p. 104); toutefois la sécurité n'existant plus, il ne pouvait pas être question d'un trafic régulier avec la Chine. La Chine n'était donc pas un pays inconnu pour les Arabes. Nous possédons dans

1) M. de Götte a bien voulu me permettre de publier ici une traduction de son article sur les flots des Jûtsu-Jûtsu dans lequel il a prouvé d'une manière convaincante l'identité de ces flots avec le Japon. L'article hollandais se trouve dans le recueil: Verslagen en mededeelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen. Afd. Letterkunde. 2e reeks. X, p. 178, s.s. Je me suis servi de la traduction française qui se trouve dans les Annales de l'extrême orient V, p. 88, corrigée par M. de Götte. Ibid. p. 154. v. d. L.

la géographie d'Ibn Khordâdbeh, composée vers le milieu du neuvième siècle, une courte description de la navigation à la Chine, de ses principaux ports et de ses produits; en 916 Abou Zéid publia à Bagdad un livre sur l'Inde et la Chine, dans lequel il inséra un rapport sur la Chine écrit en 851 par un marchand nommé Soléman et encore l'itinéraire d'un certain Ibn Wahab qui avait visité la capitale même de la Chine. D'après le témoignage de savants sinologues, ses communications se distinguent par leur exactitude.

Le Japon leur restait-il inconnu? On lit dans la Relation d'Abou Zéid (I, p. 60 II, p. 67): «En deçà de la Chine sont les pays des Tagasas, peuple de race turque et celui du Khakan de Tibet. Voilà ce qui termine la Chine du côté du pays des Turcs. Du côté de la mer, la Chine est bornée par les îles (presqu'îles) des Sîâ, habitées par des hommes blancs qui vivent en paix avec le souverain de la Chine, et qui prétendent que, s'ils ne lui envoient pas des présents, le ciel ne verserait plus ses eaux sur leur territoire. Du reste, aucun de nos compatriotes n'est allé les visiter, de manière à pouvoir nous en donner des nouvelles. On trouve dans ce pays des faucons blancs." Et Mas'oudi, le contemporain d'Abou Zéid, (I, p. 846) écrit: «Au delà de la Chine il n'y a plus, du côté de la mer, ni royaume connu, ni contrée qui ait été décrite, excepté le territoire d'es-Sîa et les îles qui en dépendent. Il est rare qu'un étranger qui s'y est rendu de l'Irak ou d'un autre pays, l'ait quitté ensuite, tant l'air y est sain, l'eau limpide, le sol fertile, et tous les biens abondants. Les habitants vivent en bons rapports avec les populations de la Chine et leurs rois auxquels ils envoient continuellement des présents. On dit qu'ils sont une tribu des Banu Amr; on compte les Turcs et les Tatares au nombre de ses membres." De ces passages, Reinand (Relation I, p. CXXVIII et suiv. Introduction d'Abou'l-feda. p. CCLVI et suiv.) conclut que Sîâ était identique avec le Japon et cette opinion a prévalu il n'y a pas longtemps, comme p. e. dans l'article de M. Neumann dans l'Encyclopédie de Hirsch et Gruber, p. 387. L'opinion de ce savant que Sîâ serait une faute d'orthographe pour Sîpan, est une conjecture sans aucun fondement.

En effet, il semble que plusieurs auteurs arabes, tels que Mas'oudi, Abou'l-feda et Nowairi en mentionnant Sîâ, ont voulu désigner le Japon. Je reviendrai plus tard sur le passage de Mas'oudi. Abou'l-feda (II, §. p. 124. P. 367 du texte) dit: Sîâ ou Sîâ est situé au plus haut de la Chine, à l'est. Ceux qui voyagent sur mer ne s'y rendent pas souvent. C'est une des îles de la mer orientale qui fuit pendant, par leur situation, aux îles Éternelles et Fortunées de la mer occidentale; seulement celles-ci sont cultivées et remplies de tous les biens contrairement à celles-là." Nowairi (man. de Leide n°. 278. p. 56) écrit: «À l'est de la Chine et tout près de ce pays on trouve six îles, qu'on appelle Sîâ (ou Sîâ), dont les habitants sont, à ce qu'on prétend, des descendants d'Adm, qui se seraient réfugiés dans ces contrées pour se soustraire aux persécutions des Omeyyades. On raconte que les étrangers qui se sont établis dans ce pays n'ont jamais pu se décider à le quitter, alors même qu'ils devaient se résigner à y vivre dans un état voisin de la pauvreté, tant l'air y est pur et l'eau limpide".

Malgré tout, l'opinion de Reinand est inexacte. Sîâ ou Sîâ est le vieux nom chinois

1) Comp. aussi Karwäh I, 109 جغرافيا السلافي, où il cite un passage d'Ibn al-Fakih qui manque dans l'abrégé publié dans la Bibl. Geogr. V.

de la province la plus au sud de la Corée, qu'on appela plus tard Sinto et que les Japonais désignèrent autrefois par le nom de Sira, postérieurement par celui de Surra¹⁾. Comme les Arabes n'ont qu'un mot pour désigner les îles et les presqu'îles et que la nomenclature des produits exportés de Milla prouve bien que le commerce entre ce pays et le Japon était réellement important au VIII^e et au IX^e siècle, il ne serait pas étonnant que beaucoup de navigateurs eussent cru que la Corée et le Japon formaient un seul groupe d'îles. Le passage d'un Khordjeddj p. 204 donne des renseignements plus précis. « En face de Kanton (c'est-à-dire de hautes montagnes). C'est le pays de Milla où l'or abonde. Les Musulmans qui s'y rendent s'habillent défilamment dans cette contrée, à cause de tous les avantages qu'elle leur procure et qui est situé au delà ».

Les deux des arguments allégués par M. v. Riehtshofen pour prouver l'identité de la teneur du N° 18. M. Serrurier m'a désigné encore la preuve suivante. Abou Zéid dit que les deux blancs viennent de ce pays; or, c'est un fait généralement connu que les oiseaux de cette espèce proviennent de la Corée et que c'est là qu'ils ont été importés, ou Chime si je puis dire pour la chasse au faucon Comp. Kasra gaki par L. Serrurier, p. 51. s. n.; Mohlo-
vsky, *Nature*. Traité de fauconnerie, pp. 65-67, où l'on trouve la traduction de tous les
la que que Hoffman avait compilé sur ce sujet.

Les îles du Japon portent un nom tout différent chez les Arabes; ce sont les îles des *Ching-ching* (*ching-ching*) sur lesquelles tant-fois on a fait des rapports tellement extraordinaires et si singuliers, que des géographes sérieux comme Yaguti et Abou'l-feda ont à peine osé en croire leur nom. Quant aux *Samouïs* européens, un seul, autant que je sache, a voulu aller les voir. C'est le capitaine de la *Tamander* (cine Nacht, toulche von Hahleht, 1835, t. p. 289, Ann. 24), mais qui simple conjecture et sans preuve à l'appui. L'Amiral (Voyages de l'Amiral de la Flotte d'Espagne) qui l'ait fait les identifier avec les îles de la Sonde; Renaud (Introduction à l'Alphabet de 1747, 1748, 1749) ne se prononce pas à ce sujet d'une façon certaine; mais il semble les placer du côté de Madagascar; de Blain (Prolegomènes d'Imprimerie) en fait une note qui se rapporte aux îles Seychelles; M. Devic dit (Merveilles p. 174) l'île *Ching-ching* est une région assez mal définie, mais qui paraît appartenir aux parages des *Maldives*.)

C'est qu'il y a de veritas, c'est que tous les géographes arabes placent les fleuves Ouâq-Ouâq dans l'Est, vers le nord-est. Le texte d'Ibn Khordadbeh (p. 47) est incorrect, mais avec un peu de bonne et de mal s'appuyant sur le manuscrit on parvient à en tirer ce qui suit: «A l'orient de la ville on trouve le pays des Ouâq-Ouâq, qui est si riche en or, que les habitants l'achètent, avec ce métal, les chaînes de leur chien et les colliers de leurs ânes». Un peu plus loin, le même auteur parle de Sâd qu'il distingue fort bien des Ouâq-Ouâq, et parai-

1) - coup à Hachibuden, l. I, 376. Helmsud prout que le nom «Sila» était dû à une faute de copiste (transliteration Aben-el-fel, p. 274.VIII), mais se conjecture pour corriger ce nom n'est pas heureux. Hoffmann à Nippon, Nachrichten über Korea, p. 93 note a démontre que Silo (Sila) était l'ancienne prononciation du nom du fleuve (Mura). Je dois la communication de ce passage à M. Schröder.

2.) The point nearer the definition of Lane (1001 N. III, 480 Note 32) "all the islands with which they (Arab geographers) were acquainted on the east and north-east of Bornéo."

les produits exportés de l'Inde et de la Chine il cite (p. 68) «l'or et le bois d'ébène provenant des Oûq-Oûq». A la même page il dit: «la longueur de cette mer (la mer des Indes) est, de Kolsom (l'ancienne Olyma, près Suu) jusqu'aux Oûq-Oûq's de 4.500 parasangs» et ces mots sont reproduits textuellement dans les voyages de Sindbad. (Mille et une nuits). Istakhri (p. 128) et Ibn Haukal (p. 198) se bornent, comme Mokaddasi, dans leur géographie au territoire de l'Islam et ne parlent des Oûq-Oûq's que dans leur description de la mer persique qu'ils indiquent comme étant un golfe de l'océan commençant aux frontières de la Chine et des Oûq-Oûq's. Leur contemporain Ibn al-Fakih (p. 1^{re}) dit que les Oûq-Oûq's se trouvent derrière la Chine et ajoute, comme les autres, que l'océan indien s'étend de Kolsom jusqu'aux Oûq-Oûq's de la Chine. Yaqout se contente de mentionner que «le pays des Oûq-Oûq's se trouve au delà de la Chine, et qu'on en parle dans les contes et les fables». Dans l'ouvrage «Mafatih-al-Uldm (Mén. de Laide n° 514, f. 88. r.) qui a été écrit vers la fin du X^e siècle, le Oûq-Oûq est indiqué comme se trouvant à côté de la Chine, dans l'Asie orientale. De même dans les ouvrages de Brouart, d'Édrist (là où il ne copie pas Mas'oudi), Kaswini, Dimaschi, (le Mokhtasar A V plus haut p. 279) et autres, qui ici ne diffèrent que par les détails plus ou moins précis qu'ils donnent, il est dit que le pays des Oûq-Oûq's est situé à l'est de la Chine.

Aussi que je sache il n'y a que Mas'oudi III. p. 6. (et ceux qui l'ont copié) qui ait placé ces îles au sud de l'Afrique et pris les Oûq-Oûq's pour le dernier pays que l'on rencontre après avoir dépassé le Zanguebar et Sofala, de même qu'il indique Silâ comme étant le dernier pays au delà de la Chine. Cette divergence des auteurs cités créerait un problème insoluble, si l'on ignore que selon l'opinion d'Hipparque — adoptée par beaucoup d'Arabes — le sud de l'Afrique se tournait semblablement vers l'orient, en sorte que la mer des Indes formait une mer intérieure comme le Méditerranée. Au IX^e siècle, plusieurs savants croyaient même que l'Indus et le Nil étaient des branches d'une même rivière (V. ma Description al-Magribi. p. 11), et bien que ceci fût déclaré tout-à-fait invraisemblable par des voyageurs comme Mas'oudi, on n'abandonna point l'ancienne supposition, mais on prétendit que la jonction entre l'Afrique méridionale et l'Asie orientale se trouvait encore plus à l'est. Ce qui pour nous semble être une divergence d'opinions inexplicable n'était, pour les Arabes du temps de Mas'oudi, qu'une question de plus au sud ou au nord ¹⁾.

Il est donc évident que Reinand aurait pu donner de plus amples renseignements, quant à la position de ces îles, à l'aide des documents qu'il avait à sa disposition. Mais, comme du reste sur beaucoup d'autres points, les Merveilles de l'Inde ont fourni des détails plus précis et très curieux sur les îles des Oûq-Oûq's. On trouvera les récits les plus importants p. 65, 174 et 175. Les autres passages du livre (p. 8, 50, 190, 191) démontrant aussi clairement que le pays des Oûq-Oûq's se trouve dans l'Extrême-Orient, près de la Chine, mais ils sont trop longs et demanderaient trop d'explications ²⁾.

1) Il est bien remarquable qu'Ibn al-Fakih parle de deux Oûq-Oûq, l'un celui de la Chine, l'autre le Oûq-Oûq du Sud. Il ajoute que le dernier pays produisait de l'or de qualité inférieure. V. une explication très probable par M. van der Liden plus haut p. 285 et suiv.

2) Au lieu de ce qui précède, l'article de M. de Goeje contient l'histoire du manuscrit des Adhâb (que j'ai donnée plus amplement dans la préface) et une appréciation de ce livre, puis les passages relatifs au Oûq-Oûq en somme.

Le récit de l'expédition des Ouhq-Ouhq's vers Kambaloh (p. 175) a, pour nous, le plus d'importance, puisqu'il nous démontre que leur pays était civilisé et puissant. L'expédition d'une flotte aussi considérable que celle dont il est question, pour aller chercher à l'est de l'Afrique des esclaves et des articles de commerce, est une preuve de connaissances étendues et de bien-être. Un empire composé d'îles et situé à côté de la Chine ne peut être que le Japon. Et je le demande: à quel autre peuple pourrait-on attribuer mieux qu'aux Japonais l'industrie, l'adresse auxquels l'auteur arabe fait allusion?

D'où les Arabes ont-ils tiré le nom qu'ils donnaient à ce pays? D'après le récit qui était en vogue chez les Arabes, les îles des Ouhq-Ouhq's auraient été appelées ainsi du nom d'un arbre portant des fruits particuliers dont je parlerai plus loin. Mais le savant Burouf (Fragments 93, 124) dit que cela n'est pas vrai: «Au nombre des îles Khmer est l'île des Ouhq-Ouhq's qui n'a pas été, comme le croit le vulgaire, ainsi appelée à cause d'un arbre dont le fruit aurait la forme d'une tête humaine poussant un cri, mais...» Ici, quelques mots manquent dans le texte, et Reinaud, l'éditeur, aurait dû le mentionner; l'auteur a probablement voulu dire: «Mais c'est le nom du pays même.» Dans les différents récits des «Morvelles» que j'ai cités, on ne trouve aucun rapport entre le nom de l'arbre en question et celui du pays; Ibn Khordadbeh n'en sait rien non plus. On peut faire une seule supposition: c'est que les Arabes et les Persans avaient appris ce nom des négociants chinois. Les observations que m'ont données M. M. Ferrandier de Luide et Gerdes de Yokohama ont rendu cette supposition certaine. Le nom chinois pour le Japon, d'après le dialecte de Canton, où les Arabes ont dû l'entendre prononcer, est Wo-kwok, la première partie étant le nom proprement dit, la seconde voulant dire «pays». Les Japonais le prononcent «Wa-koku». Le mot Japon ou mieux Jipen (origine du soleil) ne date que de la fin du VII^e siècle (Comp. Ma toan-lin d'après la traduction d'Hervey de Saint-Denis, Ethnographie des peuples étrangers à la Chine I, p. 87) et l'ancien nom ne disparut que très lentement. Que les Arabes et Persans n'aient pas fait de commerce direct avec le Japon, cela est à peu près certain. Il est probable que les Chinois ne les ont pas engagés à entrer en relations avec ce pays et que ce sont eux qui ont cherché à détourner les marchands de la navigation au Japon, en leur faisant un grand nombre de récits sur les périls qu'ils auraient courus, s'ils avaient tenté de visiter cette contrée. Tout ce que les Arabes connaissaient du Japon, ils l'avaient appris des Chinois, de la même manière que le nom du pays, sauf quelques particularités, racontées par des capitaines de navire, qui en s'écartant de leur route y avaient pensé. Il faut cependant remarquer qu'il n'est nullement improbable que ces derniers se soient quelquefois trompés et qu'ils aient noté comme appartenant aux Ouhq-Ouhq's telle île qui ne faisait point partie du Japon¹⁾.

Maintenant que nous savons que le Japon était connu des Arabes sous le nom de Ouhq-Ouhq (ou Ouhq-Ouhq), nous allons passer en revue ce qu'ils nous apprennent sur ce pays.

Ibn Khordadbeh prétend qu'il est tellement riche en or que les habitants fabriquent avec ce métal les chaînes de leur chiens et les colliers de leurs singes. Ceci est également raconté

1) Quelques savants ont appliqué au Japon le nom, — emprunté des Indiens — de Jamakoté; alors le nom de ce pays Djamkith, mais ce nom n'a jamais été d'un usage général. Comp. les citations chez Jayakoll. Lexicon geograph. V. p. 88.

sous une autre forme par Edrisi, Kaswini (qui rapporte ce fait sur l'autorité de Mohammed ibn Zakariya ar-Râzi), Dimaschi, Ibn al-Ouardi, Ibn Iyas et dans le dictionnaire persan «Barhân Kâfi» Edrisi (L. p. 94) ajoute que l'or est exporté aussi bien en barre qu'en poudre. Dimaschi (p. 167 du texte) affirme que le fer chez eux a plus de valeur que l'or, et que dans le commerce ils emploient le fer là où les autres peuples se servent de l'or. Cela correspond exactement à ce que dit le Chinois Mateo-lin des Behn-han de la Corée (Comp. D'Harvey LI p. 84 et suiv.). Dans le commerce ils emploient le fer au lieu de la monnaie de cuivre de la Chine et ils paient leurs impôts à cette nation avec le même métal." Il parle aussi de la grande valeur qu'a le fer dans les îles Liu-Kiou (p. 425). L'usage de la monnaie de cuivre au Japon, d'après le modèle chinois, date de la dernière partie du neuvième siècle. Comp. la note importante chez D'Harvey LI p. 96 et suiv. Ibn al-Ouardi dit qu'on construit en or les palais des personnes de distinction. Marco Polo (II. p. 200) nous donne presque le même renseignement quand il dit «Je vous raconterai quelques choses d'étonnant, relativement au château du seigneur de cette île. Il fait donc savoir qu'il possède un grand palais dont la toiture est entièrement recouverte d'or fin, comme les toits de nos églises le sont en plomb, de sorte qu'il serait presque impossible d'en évaluer la valeur. En outre les pavés du palais, les planches des chambres sont entièrement en or, c'est-à-dire recouvertes de feuilles d'or de deux doigts d'épaisseur, comme des dalles en pierre. Les fenêtres sont aussi en or, si bien qu'on ne peut pas se faire une idée de la richesse de ce palais." M. Yule (M. Polo. II, p. 202, note 8) donne une description semblable, extraite de l'ouvrage d'un auteur chinois. Sans aucun doute et l'auteur arabe et le voyageur vénitien racontent ces récits exagérés de la Chine. Le fond historique est peut-être qu'il y avait des toits dorés. Ce qu'il y a de certain, toutefois, — et c'est là le point principal — c'est que l'on trouvait autrefois au Japon l'or en abondance (Comp. Yule LI. Note 2 et II, p. 60).

Ibn Khordâdbeh n'est pas seul à raconter que le Japon produit du bois d'ébène excellent; al-Birouni, Edrisi et Kaswini (L. p. 108. II p. 31) l'assurent de même. Ce dernier donne quelques détails sur cet arbre. Ce bois est mentionné comme produit du Japon dans la «grande Encyclopédie japonaise» livr. 82, p. 25 (Comp. la table des matières chez Abel Rémusat, *Notices et extraits* XI. p. 275). M. Serrurier m'écrit: «Je trouve indiqué le *Diospyros ebenum*, l'arbre qui produit l'ébène, dans la flore du Japon, sous le nom «Kohs-ion».

Une appréciation semblable à celle que donnent les Morréelles de l'Inde au sujet de l'industrie des habitants de ce pays se trouve également dans d'autres ouvrages. Ibn Khordâdbeh et, d'après lui, Kaswini parlent des chemises en tissus d'or qu'on apporte au marché pour les vendre. Ibn al-Ouardi¹⁾ et Ibn Iyas écrivent: «Les habitants du pays de Ouâq-Ouâq sont très habiles pour les travaux manuels; ils tissent une chemise, le corps et les manches, d'une seule pièce. Avec de petits morceaux de bois il font de grands bateaux; ils construisent aussi des maisons de bois qui flottent sur l'eau." Edrisi (L. p. 69) raconte les mêmes particularités, qu'il complète avec d'autres récits créés comme se rapportant aux habitants des îles Ouâq-Ouâq, mais dont les auteurs ne font mention qu'à propos de la description d'autres îles.

1) Ibn al-Ouardi nomme al-Hawkal, c. à d. Ibn Hawkal comme étant l'auteur auquel il a emprunté ce récit, mais vraisemblablement à tort.

Nous apprenons seulement par les «Merveilles de l'Inde» que la population du Japon était considérable, mais l'observation qu'on y trouve que les habitants ont quelque ressemblance avec les Turcs, se lit également dans l'ouvrage de Mas'oudi, à propos de Sîlâ qu'il confond avec le Japon. Le rapport d'al-Bîrouni — qui contient la même particularité — est du reste peu compréhensible, car il indique le pays du Oudj-Oudj comme appartenant à l'empire de Khamir (Khamir), nom par lequel il semble désigner, comme Ibn Khorîdbeh¹⁾, le Camlodge. — A propos de cette comparaison, il ne faut pas perdre de vue que pour les Arabes anciens le nom de *Turc*, par lequel on désignait aussi les Tatars, avait un sens assez peu déterminé que celui de *Baylans* pour les Grecs.

Le rapport le plus important sur le Japon est celui de l'expédition à l'Afrique orientale en 945 (331 de l'Hégire) mentionné dans les *Adjâls* p. 174. On n'est peut-être pas trop à hasarder que de chercher un certain rapprochement entre la triste situation dans laquelle se trouvait la Chine en 880 et dont elle ne commençait à sortir qu'en 960, lors de l'avènement de la dynastie des Sung, et l'époque de la reprise du commerce et de la navigation au Japon. Il est certainement caractéristique de voir que les Japonais vont chercher de l'ivoire, de l'épice et d'autres articles, non seulement pour leurs propres besoins, mais aussi pour satisfaire l'industrie chinoise, et d'observer qu'à l'époque de la résurgence du commerce de la Chine, les Japonais ont été les fournisseurs des marchés du céleste Empire. Leur connaissance des pays où ils pouvaient trouver les articles qui leur étaient nécessaires et de l'aptitude des nègres pour les travaux pénibles, prouve que ce n'était pas la première fois qu'ils entreprenaient un voyage dans ces contrées. D'après ce que nos commaniqués M. Servier, il n'est pas question du tout de ce voyage dans les livres Japonais connus; il paraît donc que c'était une entreprise particulière de négociants et de Daimios Japonais²⁾. Il n'est pas vraisemblable que les navires des Japonais eussent la grandeur des jonques chinoises décrites par Marco Polo (II. 195) et par Ibn Batouta. Nous devons plutôt chercher un terme de comparaison dans ce qui a été dit de la flottille avec laquelle Kublai essaya de conquérir Java en 1293, flottille qui, selon d'Oluson (chez Reinand. Introduction p. OXXV. Comp. M. Polo. II, p. 218), était composée de 1000 navires montés par 30.000 hommes.

Nous lisons dans l'ouvrage persan «Borhân Kâfi» qu'il y a beaucoup de singes dans le pays de Oudj-Oudj; ils sont dressés à balayer les maisons, à aller chercher du bois dans les forêts et à d'autres travaux. Je ne trouve rien de semblable chez d'autres auteurs. Dans les «Merveilles de l'Inde» (p. 67 et suiv., *Adjâls*, p. 77) on lit à peu près la même chose relativement aux singes du Yémen. Cependant on sait qu'il y a des singes au Japon, et qu'on leur apprend à fabriquer des tours. On parle aussi dans les «*Adjâls*» d'une espèce de scorpion

1) Sprenger. *Post- und Reiseboten* p. 69. Yule «Khamir or Kamboja proper» (Marco Polo II. 332, note). A tort M. Gildemeister (De rebus Indis p. 58. a.) a été d'avis que ce nom se rapportait au Malabar. Dimichet (p. 167) aussi semble confondre Khamir avec le Malabar, lorsqu'il dit qu'en ce du Malabar au pays de Oudj-Oudj.

2) On peut prouver que dans ce temps on trouvait des daimios puissants, en invoquant différents passages de la Chronique du Japon, traduit par Titsing, a. a. sous les années 939 et 940. C'est à M. Servier que j'en dois l'indication.

volant dont la morsure est très venimeuse. Je n'ai pu trouver ailleurs d'autres renseignements à ce sujet.

J'en arrive maintenant aux récits sur l'arbre merveilleux qui a été le point principal pour tous les auteurs postérieurs qui ont écrit sur le *Onâq-Onâq*. Ibn Khordâdbeh n'en dit rien; al Birouni paraît n'en rien croire. Il est probable que Mas'oudi a été le premier à donner le récit dans tous les détails, du moins si nous pouvons en croire Édrisi (I p 92), qui dit que Mas'oudi raconte sur le compte de cet arbre des choses tellement peu vraisemblables, qu'il n'ose pas les reproduire. Nous ne trouvons rien à ce sujet dans ce qui nous reste des ouvrages de Mas'oudi. La description la plus ancienne que nous ayons de cet arbre est celle qui se trouve dans les *Adjab*, p. 65.

Nous lisons dans l'ouvrage de Harwîzî: «On dit que les fies des *Onâq-Onâq's* sont appelées ainsi parce qu'il y croît un arbre produisant un fruit ressemblant à une femme pendue par les cheveux. Quand ce fruit est mûr, il pousse le cri de «*Onâq-Onâq*» et dans ce cri les indigènes croient voir un présage.» *Dmaschqi* (p. 149) «(Les *Onâq-Onâq's*) portent ce nom d'après un arbre chimus qui s'appelle *Onâq* et qui ressemble au noyer ou au *khîr* *chember* (*caesia pectata*) et qui porte des fruits pareils à (la tête de) l'homme. Quand un fruit est mûr il pousse le cri de «*Onâq-Onâq*», répété plusieurs fois, puis il tombe. Les habitants de ces fies et ceux de la Chine en tirent des augures.» Ibn Iyâs a publié l'extrait suivant du livre *Iktârâk-al kâk*. «Cet fie est (ces fies sont) appelées *Onâq-Onâq*, parce qu'il y a là une fie isolée où l'on trouve un arbre qui porte un fruit ressemblant à la tête d'une femme pendue par les cheveux. Quand un de ces fruits est mûr, il pousse avec force le cri «*Onâq-Onâq*, loué soit Allah-al-Khallâq (c. à. d. Dieu, le créateur)» puis il tombe et sèche immédiatement. Les indigènes s'en emparent aussitôt, car il a des propriétés très utiles».

Ibn-T-Ouardi raconte que ce fruit ressemble complètement à une femme, il en donne des particularités très curieuses. D'après lui, il se détache d'une enveloppe qui a la forme d'un grand sac. Dès qu'il sent l'air et le soleil, il crie *Onâq-Onâq*, immédiatement après, les filements, par lesquels il est fixé à l'arbre, se déchirent, il tombe et se dessèche. Dans le conte très connu des «Mille et une Nuits» où Hasan al-Basri va faire un voyage aux fies des *Onâq-Onâq's* pour y chercher sa femme et ses enfants, on trouve le récit d'une femme du pays: «Le long de cette rivière, il y a une autre montagne, différente de celle que nous avons côtoyée et qu'on appelle la montagne *Onâq-Onâq*. — *Onâq-Onâq* est le nom d'un arbre qui porte des fruits ressemblant à une tête d'homme. Au point du jour ces têtes s'écrient: «*Onâq-Onâq*, loué soit Allah al-Khallâq», et lorsque nous entendons ce cri nous savons que le soleil est levé; le soir, elles le poussent encore, et nous savons que le soleil est alors couché».

D'après le dictionnaire persan *Borhân Kâfi*, «*Onâq-Onâq* ou *Onâq-Onâq* est le nom d'une fie dans l'Océan ou selon quelques-uns celui d'une montagne où pousse un arbre qui porte des fruits ressemblant à des hommes et même à des animaux. Ces fruits produisent des sons étranges; ils parlent et répondent, mais cela cesse quand ils tombent de l'arbre ou lorsqu'on les a cueillis. On appelle aussi ces arbres *Onâq-Onâq*. Une autre personne a dit que c'est le nom d'un arbre de l'Hindoustan qui produit chaque jour des feuilles et des fleurs nouvelles qui tombent et se flétrissent le soir.»

De tous ces rapports j'étais incliné à conclure qu'il croît au Japon un arbre donnant un

fruit ayant la forme d'une vigne, ressemblant à une tête humaine et qui, lorsqu'on le cueille, débite et produit un certain son si c'est était vrai, c'était une confirmation du résultat auquel j'étais arrivé, que Ouâq-Ouâq est le Japon. J'écrivis donc à M. Goertz de Yokohama, pour obtenir des renseignements qu'il me fit parvenir aussi détaillés que possible. Il m'assura que, non plus en réalité que dans les contes, les traditions et les fables, il n'existe au Japon un arbre répondant aux détails donnés ci-dessus. Il est vrai que dans la grande Encyclopédie du Japon, publiée en 1713 et intitulée « *W'a-kou-san-ssi-dou-e* » il est question d'un arbre merveilleux qui a beaucoup de rapports avec celui qu'ont décrit les Arabes, mais il y est indiqué comme poussant dans un pays autre que le Japon. De plus ce récit est assurément dérivé de sources chinoises¹⁾. « Les plus grands naturalistes du Japon même, écrit M. Goertz, comme mon vieil ami Ito Keiske de Yédo, sont dans une ignorance complète à ce sujet. »

Le récit cité, extrait de cette Encyclopédie L. 14 p. 18, dont j'avais déjà autrefois reçu une traduction de M. Serrurier, me fut aussi transmis par M. Goertz. Il y est dit. « *Ta-w'hi* est un pays qui se trouve dans le sud-ouest, sur le bord de la mer, entre des vallées et des montagnes, et qui est bien éloigné de 1.000 ri (milles) du nôtre. Dans ce pays on trouve un arbre (ou des arbres) qui porte à l'extrémité de ses branches des fleurs ressemblant à une tête humaine. Elles ne comprennent pas la langue humaine, mais quand on leur demande quelques choses, elles ne font que rire. Lorsqu'elles rient longtemps de suite, elles ne s'arrêtent subitement et tombent. »

Je n'avais déjà quel pays on voulait désigner en employant le nom de *Ta-w'hi*, par l'intéressant brochure de Broschneider. (On the knowledge possessed by the ancient Chinese of the Arab and Arabian colonies and other Western countries. London 1871. Comp. un article du même auteur sur ce sujet dans « *Notes and Queries of China and Japan* », Vol. IV. (1870 p. 105 et suiv.): c'est le nom de l'Arabie et de l'empire des Khalifes. M. Goertz a eu l'obligeance de demander l'opinion de M. Broschneider, à Pékin, au sujet de cet arbre; ce dernier répondit qu'il n'avait jamais entendu parler d'un arbre de ce genre. Dans la grande Encyclopédie chinoise de Ma-touan-lin, publiée en 1775, on ne trouve rien non plus, à l'article Japon, qui ait un rapport quelconque avec cet arbre. Mais mon collègue M. G. Schlegel a trouvé pour moi sous l'article *Ta-shi-h* (Tadjik) au livre 39 le passage suivant: « Un des souverains avait ordonné à un ambassadeur de s'embarquer sur un navire chargé de vêtements et de nourriture et de prendre la mer. Après avoir été pendant huit années consécutives, il découvrit, à la limite extrême de l'ouest et au milieu de la mer, un rocher carré. Sur ce rocher on voyait un arbre (des arbres), dont les branches rouges portaient des feuilles vertes et sur lesquels poussaient de petits enfants de 6 à 7 pouces de long. Lorsqu'ils voyaient des hommes, ils ne savaient pas parler, mais seulement rire et faire des mouvements avec les mains et les pieds. Ils étaient attachés aux branches de l'arbre par la tête; quand on les élevait et les prenait dans la main, ils se frottaient immédiatement et devenaient noirs; le nom de cet arbre était le-mia. L'ambassadeur retourna dans son pays, emportant avec lui une branche de cet arbre, qui se trouve encore conservée dans le palais du souverain des Tadjiks. »

1) L'Encyclopédie japonaise citée est une traduction augmentée et révisée de l'Encyclopédie chinoise qui a été achevée en 1607 et publiée en 1609. Abel Rémusat, Not. et Extr. XL.

Evidemment ce conte, ainsi que celui que nous avons trouvé dans l'Encyclopédie Japonaise, sont des formes différentes de la même légende. La substitution du mot «fleur» au mot «fruit» se trouve seulement dans la traduction japonaise. Mais d'après M. Serrurier, la prononciation pour les caractères chinois signifiant «fleur» et «fruit» étant également *kuwa*, on peut supposer que cette substitution a été faite par erreur. L'interprétation du son qu'ils donnent par un xre est le même chez les Chinois et les Japonais. Les autres traits de la légende se retrouvent dans la rédaction arabe, comme la forme de la tête humaine (légende japonaise), le fait que le fruit est attaché par la tête ou par les cheveux aux branches de l'arbre (lég. chin.), et que les fruits tombent et se fêlent après avoir donné un son (lég. jap.); enfin le récit de légende chinoise qu'ils se fêlent et deviennent noirs lorsqu'on les cueille. Il est donc hors de doute que les récits japonais et chinois parlent du même arbre que la légende arabe.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, selon les Chinois, cet arbre serait une des choses les plus remarquables du pays arabe. Puisqu'il faut admettre, sur l'autorité des savants cités, que l'arbre en question n'existe pas dans l'Asie orientale, nous avons à nous demander s'il ne serait pas possible de le trouver dans l'Asie occidentale? Je suis à même de donner une réponse affirmative à cette question. C'est l'arbre arabe nommé «*Ochar*»; le même dont on compare le fruit à celui de l'arbre merveilleux dont il est question dans les «*Adjâib*», l'*Adelphi* *protea* ou *gigantes* des botanistes, et le fruit est bien connu sous le nom de pomme de Sodom. Cet arbre, qui a pour patrie les pays subtropicaux, et que l'on rencontre souvent dans la haute Égypte et en Nubie, comme au Soudan et dans l'Hindostan, pousse aussi au Yémen et en Palestine près de la mer Morte. Voici la description donnée par Robinson (Palestine, II p 472 et suiv.):

«Nous avons vu moi (Hinged) plusieurs de ces arbres dont le diamètre était de six à huit pouces et dont la hauteur atteignait de 12 à 15 pieds. Cet arbre a une écorce semblable au liège, d'une couleur grise et porte des feuilles longues et ovales, d'après son apparence générale on croirait qu'il est une espèce gigantesque et survivante d'une sorte de laurieron qu'on trouve dans le Nord des États-Unis. Les feuilles et les fleurs ressemblent beaucoup à celles de la plante indiquée ci-dessus et quand on en détache un morceau il en sort du lait, comme du laurieron. Les fruits ressemblent à de grosses pommes, à peau lisse, ou bien à des oranges, et viennent par grappes de trois ou quatre; mais, ils ont une couleur jaunâtre. Ils sont beaux et appétissants à voir et nous en touchâmes, mais quand on les presse ou qu'on les hurte, ils éclatent en faisant un bruit semblable à celui qu'on obtient en crevant une vessie; il ne reste alors dans la main que les morceaux de la peau, qui est très mince, et quelques fibres de l'intérieur. Le fruit est en réalité presque entièrement rempli d'air comme une vessie, ce qui lui donne sa forme ronde; au milieu du fruit se trouve un péricarpe petit et mince qui est comme un prolongement du pédoncule et qui est attaché par des fibres à la peau. Ce péricarpe contient une petite quantité de sève fine avec des graines tout comme le laurieron, mais beaucoup plus petites, n'ayant qu'un dixième du volume de sève contenu dans celui-ci. Les Arabes recueillent cette sève et en font des mèches pour leurs fanaux à pierre, qu'ils préfèrent beaucoup aux mèches ordinaires, car il n'est pas besoin de souffrir pour les faire prendre. Le rapport le plus exact que nous ayons sur cette «pomme de Sodom» se trouve chez N. Josèphe qui, étant du pays, était nécessairement mieux ren-

seigné que Tacite ou d'autres auteurs étrangers. Après avoir parlé du feu divin qui détruit la vallée et des traces encore visibles qu'il y a laissées, il dit «qu'on y trouve encore des cendres qui se produisent au dedans de certains fruits qui ont bien une belle couleur et semblent mangeables, mais qui, aussitôt qu'on les cueille, se changent en fumée et en cendres." Dans cette description, en retranchant, bien entendu, ce qui est merveilleux et imaginaire comme dans toutes les traditions populaires, je ne vois rien qui ne puisse littéralement être applicable au fruit du "ochar" tel que nous l'avons vu. On doit cueillir ce dernier avec de grandes précautions pour ne pas le faire sécher. Nous avons essayé d'en apporter des branches et des fruits à Jérusalem, mais nous n'avons pas pu réussir."

La description de cet arbre et celle de l'arbre merveilleux s'accordent, quand aux traits principaux, d'une façon si remarquable qu'on ne peut douter de leur identité. La forme ovale des feuilles couleur vert-foncé est bien indiquée dans les «Merveilles de l'Inde," où il est aussi question de la ressemblance du fruit de l'arbre merveilleux avec celui de l'ochar. Il n'est pas étonnant que dans la légende le fruit soit dépeint comme plus grand qu'il ne l'est en réalité. Plins et Grégoire de Tours (cité chez Robinson, II.) le décrivent aussi comme «*pomum in modo cucurbitarum*", et dans les «Merveilles de l'Inde" on le compare également à la courge¹⁾. Les Arabes l'appellent «*djird al-ochar*", et ce mot n'est usité de préférence que pour les fruits de l'espèce des concombres. Autant que j'ai pu en juger moi-même d'après un spécimen desséché que j'ai vu à Lende, chez M. Suringar, il a plutôt la forme d'un grand cerise que d'une pomme. La raison pour laquelle il est dit dans quelques descriptions de la légende, que ce fruit a, non pas la forme de la tête d'un homme, mais celle d'une femme entière, pourrait s'expliquer par ce qu'écrivit Tidjant (Jour. Anat. 1858. I. p. 164), qui a vu cet arbre près de Tripoli, en Afrique, et qui prétend que le bois de l'ochar est comparé par les Arabes aux jambes et aux bras d'une femme, parce qu'il est tendre, creux et lisse. Une autre explication me semble pourtant plus vraisemblable. Dans le poème en vieux français sur la légende d'Alexandre, il est question de jeunes filles qui naissent et se sécrètent avec les fleurs et qui ne peuvent quitter, sans mourir, l'ombre de l'arbre sous lequel elles vivent. Nous ne savons quel que d'après la traduction allemande de Lambertus et d'après une allusion de Guillaume de Tours, chez Reinard: «*Obois de poésies des troubadours*", II. 329 (cité par Nacher, *Alexandri magni iter ad paradysum*, p. 15). Il faut pourtant comparer Paulin Paris: «*les MSS. français de la Bible du Roi*", III, p. 105 (cité par Yule, *M. Polo*, I. p. 125 et II. p. 397. Mes efforts pour obtenir une copie de ce passage sont, jusqu'ici, restés infructueux). Von Humboldt était d'avis que le passage du poème français sur les gastes d'Alexandre faisait allusion aux «*puelles vacoliciennes*" c'est-à-dire que l'auteur français aurait emprunté ce récit à la légende du Ouk-Ouk. Pour ma part j'en doute, car aucune de ces légendes ne s'accorde suffisamment avec le récit français, pour que l'on puisse supposer un emprunt de celui-ci à celles-là. On conviendra bien que le fait qu'on n'aît pas trouvé jusqu'ici un récit latin ou grec, ayant servi d'exemple au conteur français, ne prouve pas du tout qu'un tel récit n'aît pas existé. A l'opposé de v. Humboldt je croirais plutôt que la légende de l'arbre merveilleux a emprunté quelques traits à celle des jeunes filles vivant à l'ombre

1) Nous lisons chez Ibn Djobér p. 65. l. 3 a 2. «Dans ce lieu on trouve beaucoup d'arbres de l'espèce ochar; ils ressemblent aux citrouilles, mais ils n'ont pas d'épines."

d'un arbre. De même je suis d'avis que la légende de l'Arbre Sol, — l'arbre à oracles — a eu de l'influence sur la légende qui nous occupe.

D'après la légende, le fruit, ressemblant à une tête, est suspendu par les cheveux; ceci s'accorde à merveille avec la description du périerpe. Enfin, vu qu'ils poussent un cri et éclatent quand on les touche ou qu'on les essuie" et que "quand on les ondule, il ne reste dans la main que la peau et les fibres" cela ne peut plus nous laisser aucun doute. Il n'est pas invraisemblable qu'on ait représenté le son de cet éclat par celui du mot "ouaq", que les Arabes emploient aussi pour imiter d'autres sons; c'est peut-être pour cela que cet arbre a été appelé ouaq-ouaq. Les dictionnaires arabes font mention d'un arbre de ce nom avec l'écorce duquel on fait des encriers. Mokaddasi (p. 174. 12) écrit qu'on trouve un arbre près de la mosquée d'Isfahan qu'on dit ressembler au ouaq-ouaq; je n'ai pas pu parvenir à savoir s'il s'agissait de l'ouchar.

En admettant cette explication il est évident que la combinaison du nom de cet arbre avec le nom homophone du Japon peut avoir été la cause du fait, qu'on ait cru que l'arbre merveilleux se trouvait dans ce pays.

Ce que Robinson raconte de la soie ou laine de l'ouchar, les Arabes le savent aussi; ils nomment cette étoffe *khoro'* ou *khirfa'*. (Compar. Lane a 'ouchar et *horra'*; Dozy. Supplém. a. *khoro'*. Peut-être le mot *horra'* a la même signification) Ils disent que ces fibres produisent un amadou excellent et qu'on s'en sert beaucoup pour bourrer les oreillers. C'est surtout au nord de l'Afrique qu'on les emploie dans ce but. Burton (Personnal narrative II. p. 188) dit que ces oussins sont très recherchés à cause de leur pureté et de leur fraîcheur, et qu'ils ont une valeur très grande. Tidjani relate un entretien qu'il a eu avec des personnes dont on ne pouvait suspecter la bonne foi, et qui lui ont assuré avoir vu des vêtements confectionnés avec cette matière. Grégoire de Tours dit aussi qu'on en fait des vêtements très fins. Sans aucun doute, Plin. XII. Cap. X. 31 a voulu dire la même chose en parlant des arbres qui "ferunt mali cotonei amplitudine oenurbitas, quae maturitate ruptae ostendunt lanuginis pilas, ex quibus (Arabes) vestes pretiosae linteo faciunt." Comp. aussi XIX. l. 3.

Je ne puis rien dire quant au nom de *ou-mou* que Ma-tou-li donne à cet arbre. Peut-être que l'étymologie de ce mot est Yémen. On n'a pas encore pu savoir si ce sont les Chinois qui tiennent la description de l'arbre des Arabes, ou si les derniers l'ont emprunté aux premiers. Je ne puis me prononcer avec certitude sur ce point, bien que je croie la seconde supposition plus probable, car les Chinois, dans leurs rapports, décrivent très clairement le lieu où pousse cet arbre. L'ouchar n'avait en outre rien de phénoménal pour les Arabes de sorte qu'ils n'ont pas pu en parler comme d'une chose merveilleuse. N'oublions pas non plus que l'Encyclopédie chinoise date du XIII^e siècle; que vu les altérations de la légende de l'Encyclopédie japonaise, il existait plusieurs rédactions de cette légende, ce qui fait qu'il est très admissible qu'il y ait eu des formes plus anciennes s'accordant mieux avec le récit des Arabes.

Les contes à propos de choses et d'événements merveilleux que les marchands chinois et ceux du golfe péruvien échangeaient entre eux ne se sont pas bornés à l'arbre. Les récits des Arabes et des Chinois relativement à l'oiseau "rokh" dont les tuyaux de plume étaient si gros, qu'on les sciait en plusieurs morceaux dont on faisait des tonneaux pour recevoir l'eau,

sont presque entièrement conformes¹⁾. La description de l'île des femmes que nous trouvons dans les «*Merveilles de l'Inde*» (p. 16 et suiv. Adjâib p. 26 et suiv.) se rapproche d'une façon remarquable de ce qui est mentionné dans une Encyclopédie chinoise. (D'Hervey de Saint-Denis, *Bibliographie* etc. p. 408 note. *Comp. Yule M. Polo* II. p. 838—840). D'après les «*Merveilles de l'Inde*» ces nouvelles auraient été communiquées par un Espagnol; l'Ikhtirâk al-Afâk chez Ibn Iyâs et Ibn al-Ouârdî prétendent au contraire qu'elles l'ont été par un marin chinois. L'explication de l'existence d'une île, habitée exclusivement par des femmes, comme elle est donnée par les «*Merveilles de l'Inde*» à savoir que dans un pays voisin, il naissent deux filles pour un garçon, et que pour se débarrasser du surplus des femmes, on en aurait envoyé quelques milliers dans cette île, semble se rapporter à ce que dit Ma-tsan-lin (chez d'Hervey, p. 52) du Japon, qu'il y naît plus de filles que de garçons, ce qui paraît être le cas de nos jours encore. Enfin le récit arabe de l'île des Amasones, dans l'Extrême-Orient, a l'air d'être une reproduction des récits chinois sur le Royaume des femmes dans la mer de l'Orient et sur la Reine du Japon avec ses mille femmes, qui ne voulait pas se marier, se vouait au culte des diables et des esprits et étonnait le peuple par ses sorcelleries. (D'Hervey. p. 327, 402, s. s. *Comp.* p. 396. — *Ibid.* p. 55). Kassiwi dit que cet Empire des Amasones se trouve dans le pays de Ouâq-Ouâq; il ajoute qu'il a emprunté ce récit à un certain Mousâ ibn al-Mobârik de Sirâf. Mokaddasî (p. 11^o) qui écrivit vers l'an 1000 rapporte mot pour mot le même récit, — toutefois sans citer l'autorité à laquelle il l'a emprunté, et sans nommer le pays, qui du reste chez lui comme chez Edrisî (I. p. 67) semble être tout autre que le pays de Ouâq-Ouâq. Par contre, Ibn al-Ouârdî et Ibn Iyâs, de même que Kassiwi, disent que la Reine des Amasones habite le pays de Ouâq-Ouâq. Et comme l'on voit par le conte de Hasan al-Basrî dans les «*Mille et une nuits*» ceci est resté une idée populaire. Ouâq-Ouâq est le pays des Amasones, des esprits, des diables et des sorciers; il se trouve dans l'Extrême-Orient, et il est impossible de l'atteindre sans être aidé d'une façon surnaturelle. Le guide de Hasan al-Basrî lui dit. «*Levez la main au ciel et si vous parvenez à le toucher, c'est alors seulement que vous pourrez songer à la possibilité d'arriver au pays de Ouâq-Ouâq, qui se trouve séparé de vous par sept océans, sept montagnes et sept rivières*». Ainsi, le pays de Ouâq-Ouâq disparaît de plus en plus de l'horizon de la science arabe et devient tout aussi nébuleux et peu connu que l'ancien pays d'or — *Oryed*, plus tard il renaît comme Zipangu par suite du voyage remarquable de Marco Polo.

1) *Comp.* l'extrait de l'Encyclopédie Sin-sai-tan-e chez Breitshneider p. 14 et suiv. — qu'on retrouve aussi dans l'édition japonaise *Iav.* 14 p. 29 (Bazzucier), avec les «*Merveilles de l'Inde*» p. 54 (Adjâib p. 62) et *M. Polo* II, p. 346—354.

Supplément aux Excursions.

Excursion B. p. 255. a. a. Kalah.

Quoique les preuves que j'ai alléguées plus haut en faveur de l'identité de Kalah avec Quedah me semblaient concluantes, il restait encore une difficulté à résoudre; à savoir comment expliquer que les Arabes aient rendu le son du *ɔ* dans Quedah par un *i* dans Kalah.

J'ai consulté M. Kern sur ce point: l'explication suivante qu'il m'a donnée me semble résoudre entièrement cette question.

«Le mot Malais *Kadah* ou *Kedah*», dit-il, «peut très bien avoir frappé les oreilles des Arabes à peu près comme le son «Kalah», parce que le *ɔ* malais, qu'on rend maintenant en général par le *ɔ* arabe, a en réalité un autre son que cette lettre. Les Malais prononcent le *ɔ* comme une lettre linguale; dans le langage javanais leur *ɔ* est toujours rendu par le *ə* lingual et jamais par le *ə* dental. Le son du *ɔ* lingual a beaucoup de ressemblance avec un *i*. Les Arabes n'ont pas de *ɔ* lingual et ne possédaient donc pas le moyen unifié par les Javanais pour rendre ce son dans leur alphabet d'une manière précise.»

M. Kern m'a en outre cité un passage remarquable de M. Yule (Hobson-Jobson) s. v. Calay (qala'i). «the port of Quedah, there is a trade for *Cakka* or tutenagne.... to export to different parts of the India.» Remarquons de plus que les auteurs arabes écrivent très souvent *Kila*, ce qui semble indiquer que le son du mot était à peu près le même que celui de Quedah.

Excursion C. Ceylan.

P. 266. Ajoutez, sur l'autorité de M. Kern, après les mots: «que le nom est Drawida». D'une date encore plus reculée que le *Dipawansa* est Ptolémée, qui a *Σιλαί*¹⁾

P. 271. Note. Ajoutez, sur l'autorité du même savant «*Rahm* est une corruption de *Bohans*, nom de la province au sud-ouest de l'île et de la montagne dont le pic d'Adam fait partie.»

1) Je dois encore à M. Kern l'observation suivante, qui me semble très heureuse «Ne pourrait-il pas» demande-t-il, «que le nom *Σιλλαί* indiquât un pluriel? Dans ce cas il existerait une ressemblance frappante avec les *Σιλαί* de Ptolémée. Cette conjecture semble d'autant plus plausible, qu'elle repose sur le fait connu, que les Indiens nommaient souvent un pays d'après le pluriel du nom du peuple qui l'habitait.»

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE	p. V à XIV	— XXXVIII. Le fruit gonflé d'air p. 65. — XXXIX.
LES MERVEILLES DE L'INDE	p. 1 à 192	Les singes qui arrêtent les voyageurs p. 66. —
Texte par P. A. van der Leith		XL Aventures d'un matelot et d'une guenon p. 67.
Traduction par L. Marcel Devie		— XLII. Les naufragés et les singes découvreurs
Première PARTIE. Invocation à Dieu p. 1 —		d'or p. 70. — XLIII. Le singe domestique. p. 77. —
I. Le Roi indien converti à l'islam. p. 2 — II. Le		XLIII Le singe valet du forgeron. p. 77. — XLIV.
pot de terre vieux de 4000 ans. p. 4. — III. Le		Le singe et le milan. p. 78 — XLV L'hommeux
ville du pays d'Aletr avec l'arbre de bronze. p. 5 —		et le singe. p. 79. — XLVI. Les ancre jetées à la
IV. Les femmes de Canope p. 6. — V. L'écrivain		mer et repêchées. p. 85. — XLVI (bis). Justesse
gigantesque. p. 6. — VI. L'écrivain et l'ancres.		de jugement d'un capitaine de mer. p. 90 —
p. 7. — VII. Le navire enlevé par des esclaves.		XLVII Les montagnes d'aimant p. 92. — XLVIII.
p. 8. — VIII. Naufrage transporté par un		Naufrage de plusieurs navires p. 92. — XLIX.
oiseau. p. 12. — IX. Le poisson monstrueux. p.		L'enfant pris au gouvernail. p. 94 — L. La perle
11. — X. Même sujet. p. 15 — XI. Navire percé		dans le poisson. p. 96. — LI. Images des grands
par un poisson. p. 16. — XII. L'anneau dans le		hommes, conservées par les Hindous. p. 98. —
corps d'un poisson. p. 16. — XIII. Les poissons qui		LII. Tuya de plume gigantesque. p. 98. — LIII.
suivent les navires. p. 17. — XIV. L'île des fem-		L'oiseau qui fait tomber le poil. p. 99. — LIV.
mes. p. 19. — XV. La femme-poisson. p. 20. —		La balance et les petits poissons p. 101. — LV.
XVI. Le poisson-roi. p. 26. — XVII. L'homme tué		L'oiseau qui jette ses oses à la mer. p. 102. —
par un poisson. p. 26. — XVIII. Les tortues prises		LVI. Ballots servant de radars p. 103. — LVII.
pour un flot. p. 28. — XIX. Poisson à forme hu-		Le charmeur d'oiseaux p. 104. — LVIII. Le char-
main. p. 29 — XX. Ornement d'espèces animales		meur de crocodiles. p. 105. — LIX. L'indien et le
p. 30. — XXI. Le poisson Zhaloum. p. 40. — XXII.		corbeau. p. 106. — LX. Le juif enrichi. p. 107 —
L'ait poisson aux couleurs du pavet p. 40. — XXIII		LXI. Le roi de Louhri amateur de hyoax. p. 112.
Mer phosphorescente. p. 41. — XXIV. Le dragon		LXII. Les nègres émasculateurs. p. 113. — LXIII
volant. p. 41. — XXV. Le pays des serpents p. 42.		Une région dangereuse. p. 114 — LXIV. Le roi
— XXVI. Le serpent pris pour un tronc d'arbre		de l'Inde et le perroquet p. 115 — LXV. Coutu-
p. 43. — XXVII. Le plage aux épaves p. 44. —		mes indiennes p. 118. — LXVI. Même sujet. p.
XXVIII. Emigration causée par un serpent p. 47.		118. — LXVII. Même sujet p. 119. — LXVIII
— XXIX. Histoire de serpents. p. 47. — XXX.		Bureau de douane à Sécondit. p. 119. — LXIX.
Serpents dont la vue est mortelle. p. 50. — XXXI.		Histoires de serpents. p. 120. — LXX. Comment on
Les serpents volants. p. 50. — XXXII. Aventures		soigne les personnes piquées par les serpents. p. 121.
d'un roi des nègres. p. 50. — XXXIII. Les devins		— LXXI. La femme qui s'abandonne à l'eau. p.
nègres. p. 60. — XXXIV. Les plumes phosphores-		122. — LXXII. Les Hindous qui se font noyer. p.
ces. p. 61. — XXXV. Village empoisonné par un		123. — LXXIII. Idole voyageuse. p. 124. — LXXIV.
oiseau. p. 62. — XXXVI. L'oiseau mangeur de tortues		La femme qui conduit une bête à figure humaine
p. 64. — XXXVII. Les fourmis monstrueuses. p. 65.		p. 124. — LXXV. Les Zandha et les grosses four-

mus p. 125 — LXXVI Les anthropophages à queue p. 125.

SECONDE PARTIE. LXXVII Les anthropophages qui gardent les crânes des ennemis tués. p. 126. — LXXVIII Mâme sujet p. 126 — LXXIX Les anthropophages par esprit de vengeance. p. 126 — LXXX Une tribu hostile envers les naufragés. p. 127 — LXXXI Comment on recueille les diamants. p. 128 — LXXXI (bis) Récit d'un voyage heureux p. 129 — LXXXII Le poisson aphrodiasme p. 130 — LXXXIII Autre récit du voyage heureux. p. 132 — LXXXIV Les fleurs de son. p. 133 — LXXXV Le tombeau de Salomon. p. 134. — LXXXVI Le peïla Yékma. p. 134 — LXXXVII La capitale du Zabadj p. 137. — LXXXVIII La mère et son enfant. p. 137 — LXXXIX La matelot et la jeune fille. p. 141' — XC Le matelot et l'idole. p. 142. — XCI Récit d'un grand chirurgien à Khânfou. p. 144. — XCII Les pèches de bois ramassées par les fots. p. 144. — XCIII Ballots de coton jetés à l'eau et retrouvés p. 147 — XCIY Saucade extraordinaire de deux Hindous. p. 147 — XCV Les cheveux rabattus et les sabres recourbés. p. 148. — XCVI Les Indiens hémicéphales. p. 149 — XCVII L'ambre gris au Zabadj. p. 150. — XCVIII Le valon brûlé p. 150. — XCIX Les brigands de l'Inde. p. 151. — C Les brigands brûlés vifs. p. 152. — CI Coutume de brûler les vieillards. p. 153. — CII Comment on s'associe à l'eudémisme du roi du Zabadj. p. 154. — CIII Les bakours. p. 155. — CIV Le devin et les lézards. p. 157. — CV Les crocodiles rendus inoffensifs. p. 158. — CVI Châtiment du vol dans l'Inde. p. 160. — CVII Navire obscurci par les vagues. p. 161. — CVIII Coutumes indiennes p. 162. — CIX Étang curieux. p. 163 — CX Les 80 000 fies. p. 163. — CXI L'éléphant bien dressé. p. 163 — CXII Un naufrage. p. 165. — CXIII Le marché des Dynna. p. 166. — CXIV Pierres qui attirent les métaux. p. 169. — CXV. Le mariage de vicel. p. 170. — CXVI Les arbres de l'encens. p. 170. — CXVII Les feuilles d'arbres qui portent une inscription. p. 170. — CXVIII L'écrivain qui devient pierre. p. 171. — CXIX. Les fontaines couvertes par un passage d'énormité. p. 171. — CXX. Orneau dont le poids annonce le calme des vents. p. 172. — CXXI. Un voleur écorché vif. p. 172. — CXXII. L'oïseau

Semendal p. 172 — CXXIII Le hêtre qui change de sexe p. 173. — CXXIV. Le léopard qui a les organes sexuels doubles. p. 173. — CXXV. Le serpent mangeur de crocodiles. p. 173 — CXXVI Les pays de Onq-Onq. p. 174 — CXXVII Expéditions de Onq-Onq. p. 174. — CXXVIII La ville flottante. p. 176. — CXXIX. Les nègres anthropophages. p. 177. — CXXX L'oiseau mangeur d'éléphants. p. 178 — CXXXI La mer vaseuse p. 179. — CXXXII Canonée de Sérendib p. 179 — CXXXIII Aventures d'un naufragé chez les anthropophages. p. 180. — CXXXIV Une île de Onq-Onq. p. 180

GLOSSAIRE . . . p. 192—205.

INDEX DES NOMS . . . » 206—208.

INDEX GÉOGRAPHIQUE . . . » 209—224.

EXCURSION A » 225—230.

Le continent de l'Éthiopie.

Kanbayat. p. 225. — Sendan p. 225 — Bonbata p. 226. — Tana. p. 227. — Sémour. p. 227. — Sendaboura. p. 227. — Koulan Mili. p. 228. — Pays du poutre p. 229. — Mer de Lar p. 229 — Canoge. p. 229 — Mankur. p. 230. — Maresku. p. 230. — Alacon. p. 230. — Anqua. p. 230.

EXCURSION B p. 231—244.

L'Archipel indien.

Zabadj et Madjapahit. p. 231. — Lamari et Pansour. p. 232 — Qaqola. p. 237. — Sanfin. p. 242. — Loulou blenck. p. 245. — Al-Neyan. p. 245. — Ilas bernoua. p. 247. — Serboua. p. 247. — Matt. p. 248. — Kalah. p. 255 — Mer de Malatou. p. 264. — Bedfarhalah. p. 264.

EXCURSION C p. 265—276.

Ceylan et pays voisins.

Ceylan. p. 265. — Gobb's de Serendib p. 274. — Pays des Mandouria. p. 275 — L'île de Baqar. p. 275. —

EXCURSION D. p. 277—282.

Extraits du Makhsar al-Ajdib et de Noumra.

EXCURSION E. p. 283—284.

Kandak.

EXCURSION F. p. 284—307.

Le Japon connu des Arabes par M. J. de Goeje.

SUPPLÉMENT AUX EXCURSIONS. . . p. 308.

TABLE DES MATIÈRES . . . p. 309—310.

CARTE POUR SERVIR AUX NOUVEAUX DE L'INDE

6792
SIA

